

VICTOR CHERBULIEZ

ROMANCIER
PUBLICISTE, PHILOSOPHE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ANDRÉ CELIÈRES



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ

23, RUE DE TOURNON

—
1936

VICTOR CHERBULIEZ

ROMANCIER

PUBLICISTE, PHILOSOPHE

VICTOR CHERBULIEZ

ROMANCIER
PUBLICISTE, PHILOSOPHE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ANDRÉ CELIÈRES



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1936



LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

VICTOR CHERBULIEZ

BUT ET MÉTHODE DE L'OUVRAGE

Ce qui suit est une étude de la vie et de l'œuvre de Victor Cherbuliez. Elle a pour objet de faire la part de ce qu'il a pu y avoir dans cette œuvre de véritablement créateur et de franchement original et de le séparer de ce qui sera simplement souvenirs, réminiscences et imitations.

Après nous être efforcé de montrer l'influence exercée et avoir constaté le succès de cette œuvre, nous concluerons en essayant de déterminer la place que son auteur doit occuper dans notre littérature.

Nous avons fait choix de ce sujet parce que nous avons pensé que Cherbuliez mériterait d'être mieux connu :

pour avoir contribué à maintenir la tradition idéaliste en France, surtout à une époque où des influences contraires prévalaient,

pour avoir aidé au développement romanesque moderne,

pour avoir participé activement à la création du genre littéraire, dit cosmopolite,

parce que son œuvre s'étendant sur une période d'une trentaine d'années dénota un talent littéraire bien évident (à en juger par ses succès en librairie) et un courant d'idées maintenus en marge des écoles romantique, réaliste et naturaliste; et qu'on pourrait définir une tendance d'éclectisme intellectuel dans certaines classes de la société,

parce que l'esprit de Cherbuliez est original et que, avec bien d'autres, nous avons cru que ses nombreux aphorismes exprimés avec une pureté toute lapidaire pourraient constituer un recueil de pensées dignes de figurer sur la liste de celles de nos moralistes de deuxième plan,

parce que l'œuvre de cet auteur offrait un mélange de réalité scientifique et d'imagination plus en harmonie avec les aspirations de l'esprit de notre race, que celles offertes par les Écoles précitées, et qu'en manière de corollaire nous pourrions peut-être prouver (grâce à l'étude d'œuvres analogues parues à diverses périodes) la continuité du genre qui répondrait ainsi à un besoin national.

Nous avons estimé de même que les théories de Cherbuliez, esthéticien de la seconde moitié du XIX^e siècle, outre qu'elles représentent une conception du beau sur laquelle tout n'a pas été dit, étaient encore, à l'heure actuelle, susceptibles de donner d'utiles enseignements.

Il nous a paru également intéressant d'étudier le cas d'un philosophe qui, de propos délibéré, avait choisi le roman comme moyen d'expression et de propagation de ses thèses à démontrer, présentait un parallèle avec celui des auteurs tel que Paul Bourget et Anatole France par exemple, et qu'on pourrait sans doute en tirer quelques conclusions valables.

L'œuvre volumineuse de Valbert, non de plume de Cherbuliez, en tant que publiciste à la *Revue des Deux Mondes* devait encore à notre avis être soulignée comme possédant une valeur documentaire appréciable, surtout dans les domaines littéraires, sociaux et politiques, notamment dans celui de la politique étrangère, partie dans laquelle ses contemporains se plaisaient à reconnaître son autorité et à constater son influence sur l'opinion.

Finalement nous avons été tenté par un problème assez curieux, c'est le cas d'un jeune intellectuel sollicité par deux cultures différentes et presque opposables, la germanique et la classique, et se rendant à celle-ci.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE JEUNE HOMME

Il naquit à Genève le 19 juillet 1829. Son père André Cherbuliez, pasteur protestant devenu professeur de langues et de littératures anciennes à l'Académie (aujourd'hui Université), veilla à ce que son fils reçût une forte culture tant classique que scientifique, sans oublier bien entendu les langues vivantes. Sa famille entière était d'ailleurs fort cultivée également.

Dans cette ville européenne qu'était Genève, le jeune Victor n'échappa pas à l'empreinte de la pensée germanique à cette époque très puissante (Goethe et Hegel furent ainsi pour lui des auteurs de prédilection) et cela explique pourquoi, lorsque ses études dans sa ville natale furent terminées, il se rendit à Bonn où il fut immatriculé à l'Université et resta un an, puis à Berlin où il fit un séjour de semblable durée.

Ultérieurement, et pour se conformer, dit-on, à la clause d'un testament dont il était bénéficiaire, il se mit à voyager, visita divers pays, entre autres l'Italie et la Grèce. Du dernier nommé il revint complètement gagné à l'Idéal classique. N'étant pas parvenu à réaliser la très réelle ambition qu'il avait d'entrer dans l'enseignement il fit quelques conférences, collabora à la *Revue germanique*, puis se consacra à la carrière des lettres.

Son premier ouvrage, *Un cheval de Phidias*, lui procura l'amitié précieuse d'auteurs connus (Renan, Sainte-Beuve, George Sand) et lui ouvrit les portes de la *Revue des Deux Mondes*. Un roman romanesque, le *Comte Kostia*, fit sa renommée. Buloz, directeur de la *Revue*, le pressa de venir se fixer à Paris, mais il hésita longtemps et ce ne fut qu'une considération d'ordre intime qui finalement l'y décida : il s'était épris d'une jeune fille, lectrice d'une de ses tantes, mais sa famille s'opposait au mariage. On l'avait donc envoyé à Paris (ceci se passait avant ses débuts de romancier) dans le but ostensible de lui permettre d'achever ses études, mais

en réalité afin de pouvoir le séparer de celle qu'il aimait. Là il séjourna deux années durant lesquelles il suivit des cours en Sorbonne. Rentré à Genève et toujours décidé à épouser, il devint convaincu qu'une odieuse campagne de calomnie s'ourdissait contre la jeune fille pourtant au-dessus de tout reproche. Profondément indigné, il rompit avec ceux qui en étaient la cause et le mariage eut lieu. Puis la mort de son père survenant, il se décida enfin à aller habiter définitivement à Paris.

Devenu écrivain, il fit paraître de nombreux romans dont quelques-uns remportèrent un vif succès. C'étaient des œuvres dans la manière romanesque d'Octave Feuillet ou même de George Sand. Elles étaient également et surtout des thèses (car Cherbuliez demeura essentiellement un philosophe) et qui en outre contribuèrent à lancer le genre dit cosmopolite.

Ces romans parurent dans la *Revue des Deux Mondes* dont il était devenu un des principaux collaborateurs. Sous le pseudonyme de Valbert, il écrivit aussi de nombreux articles traitant de questions d'actualité (politique étrangère, littérature, philosophie et art) très goûtés du public.

Quelques pièces de théâtre (adaptations de ses romans les plus réputés) qu'il composa, furent jouées, mais découragé par leur échec il renonça à la scène.

Au lendemain de nos revers de 1870-1871, désireux de manifester son attachement à la France, il demanda et obtint sa naturalisation ou plutôt sa réintégration dans sa qualité de Français, en vertu d'une loi de la Convention, comme descendant d'émigrés venus à Genève après la Révocation de l'Édit de Nantes (la question de ses origines est toutefois disputée en Suisse où on prétend qu'il descend d'une vieille famille vaudoise).

Cependant ses multiples succès lui assuraient la renommée officielle : en 1870, il recevait du Gouvernement impérial la Légion d'honneur et, en 1882, il était admis à l'Académie en remplacement de Dufaure.

Au commencement de l'été de 1899, Cherbuliez, gravement malade et cruellement atteint par la perte de sa femme et de son fils, se retira dans sa propriété de Combs-la-Ville en Seine-et-Marne où il mourut le 2 juillet de cette année.

Origines. Ascendants. — Les origines lointaines de Cherbuliez présentent sans doute quelque intérêt. Toutefois, il est surprenant, pour quiconque consulte à l'heure actuelle les documents s'y rappor-

tant, de constater avec quelle passion, voire même avec quelle acrimonie, les chercheurs se sont disputés quant à ses origines : d'un côté, le camp français le revendiquant comme un de ses siens, de l'autre côté, la Suisse opposant un formel démenti à ces prétentions et se refusant à renoncer à ses droits de filiation.

Lors de sa réception à l'Académie le 25 mai 1882, E. Renan déclarait, faisant ressortir les droits dont s'était prévalu le romancier pour réclamer la nationalité française :

« Vos preuves étaient faciles à fournir. Le Dauphiné, d'où votre nom est originaire, le Poitou, les Cévennes, vous ont fourni au complet la série de vos ascendants ¹. »

Mais voici la riposte :

« Sa famille, quoiqu'en ait dit Renan le jour de sa réception à l'Académie française, peut-être pour l'excuser d'être né ailleurs qu'en France, sa famille n'était nullement d'origine française ; elle n'appartenait pas à la population genevoise du Refuge ; elle est venue au siècle dernier des montagnes du Jura suisse où, si elle n'était pas autochtone — qui pourrait le dire ? — elle habitait depuis de nombreuses générations ². »

La thèse française soutenue par Renan ne manque pas toutefois d'adhérents. D'abord E. Faguet :

« Il songe à ses lointains ancêtres protestants du Poitou, du Dauphiné, des Cévennes, d'ailleurs encore... ³ » « Cherbuliez descend doublement de familles protestantes françaises réfugiées à Genève à la Révocation de l'Édit de Nantes ⁴. »

« Région du Dauphiné pour les ancêtres paternels. Les ancêtres maternels sont sortis de Moncoutant en Poitou. La grand'mère en effet était une Cornuau, fille d'Isaac Cornuau, ami des Natifs et des Négatifs contre les Représentants, qui a joué à Genève un rôle politique important à partir de 1777 dans les dernières années du XVIII^e siècle ⁵. »

M^{me} É.-L. Pailleron appuie également ce dire :

« La famille de Victor Cherbuliez était protestante et originaire du Dauphiné. Après la Révocation de l'Édit de Nantes, elle se réfugia comme tant d'autres à Genève. Par le mariage d'Abraham Cherbuliez, cette famille est alliée aux Cornuau ; l'un d'eux fut chef du parti des Natifs ;

1. *Discours et Conférences*, Renan, pp. 105-106.

2. *Journal de Genève*, 4 juillet 1899, signature : M. D.

3. *Discours de réception*, E. Faguet, p. 6.

4. *Notices généalogique de Geliffe*, 15^e volume.

5. *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* du 25 mai, 1883, livre 16, p. 318, signature : C. D.

ami de Voltaire, ce Cornuaud a laissé des mémoires intéressants qui parurent à Genève il y a quelques années, je crois. Enfin Bourrit, un bisaïeul maternel du romancier, est l'explorateur qui, le premier avec Saussure, parcourut la vallée de Chamonix et conquît le Mont-Blanc¹. »

Française donc son origine s'il faut en croire Renan et plusieurs autres, mais avec des variantes :

« Sa famille française d'origine s'était fixée dans le canton de Vaud au XVI^e siècle². »

Mais l'on n'est guère d'accord quant aux dates :

« Cherbuliez... d'ancienne famille française émigrée en Suisse à la Révocation de l'Édit de Nantes...³ »

« Cependant Cherbuliez lui-même n'était pas absolument très convaincu de sa double filiation française dont il était fier⁴. »

Du côté paternel, en effet, il y avait doute. Dans une lettre intime citée par Ritter, il en trouvait la généalogie directe « un peu confuse ». C'est donc en se rapportant au côté maternel à la branche des Cornuaud, qu'il a fait valoir ses droits de Français, et ainsi qu'il a pu écrire encore :

« C'est en qualité de descendant de Cornuaud que je me suis fait réintégrer dans mes droits de Français; en remontant de ma grand'mère paternelle jusqu'au premier Cornuaud qui quitta le Poitou, cette filiation est de degré en degré tout à fait limpide. »

« La femme d'Isaac Cornuaud, Marie-Judith Séchehaye, était elle-même, par sa mère, d'origine française »,

ajoute un critique, M. P. Leguay⁵.

Empruntons à ce critique le passage suivant dont la substance vient de Ritter⁶ et soulignons l'intérêt que présente le jugement d'un Suisse impartial départageant les adversaires qui s'étaient un peu trop laissé aller au parti-pris :

« Nous sommes aujourd'hui, grâce aux recherches généalogiques d'Eugène Ritter, beaucoup mieux renseignés que ne l'était Renan sur l'ascendance de Cherbuliez. Nous savons qu'il était l'arrière-neveu de Sébastien Castellion, le premier des théologiens tolérants; qu'il était doublement parent de Jean-Jacques Rousseau au onzième et au douzième

1. *Buloz et ses amis*; E.-L. Pailleron, 8 Lng 341.

2. *Revue Politique* du 24 décembre 1881, article de L. Ducros.

3. Extrait d'un article par Jean Régner paru dans *Le Figaro* du 3 juillet 1899.

4. *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin, 1928.

5. Leguay, p. 4.

6. *Victor Cherbuliez. recherches généalogiques*, par Eugène Ritter, Genève 1899, in-8.

degré ; qu'il l'était au vingtième degré de M^{me} de Staël. Ce sont là de pures curiosités. Mais voici qui est d'un intérêt plus direct. Si le nom de Cherbuliez est originaire du Dauphiné, comme le veut Renan, c'est dans le Jura vaudois que M. Ritter a rencontré le plus lointain ancêtre de Cherbuliez¹, en ligne directe de mâle en mâle. Il semblait qu'une tradition de famille, dont Renan aurait entendu parler, faisait venir les Cherbuliez du Dauphiné...

« En 1698 David Cherbuliez, originaire de Novale, baillage de Granson, était reçu *habitant* de Genève. Son fils, Jean-Marc Cherbuliez, mort en 1775, avait épousé Élisabeth Paret dont la famille était d'Annonay. Il était monteur de boîtes de montres, un métier essentiellement genevois. François Cherbuliez, fils de Jean-Marc, épousa également une jeune fille d'origine française, Jeanne-Claudine Chovin, dont le père, Abraham Chovin, faisait des ressorts de montres. Les Chovin, réfugiés à Genève pour cause de religion, étaient probablement originaires de Montélimar ou de cette région...

« Avec Abraham Cherbuliez, fils de François, nous franchissons une étape. Né en 1765, il commença par être commis des libraires Barde et Manget, auxquels il succéda... Bon négociant, il fit de sa librairie une maison importante que dirigèrent après lui son fils Joël et jusqu'en 1895 son petit-fils Alfred. En 1791, il avait épousé Louise-Sara Cornuau, fille d'Isaac Cornuau, qui joua dans l'histoire intérieure de Genève au XVIII^e siècle un rôle important et fut un publiciste fécond : il publia de 1777 à 1798 plus de cent trente brochures. Dans la dernière, publiée à la date où Genève était réunie à la France, il invitait ses compatriotes à ne pas pleurer leur misérable existence politique particulière, appelés qu'ils étaient à partager celle d'une grande et triomphante nation. »

Ce publiciste que Ritter nous assure avoir été « brouillon » ne gardait pas du moins rancune à la France du Directoire des erreurs, comme parle Renan, de l'ancienne politique. Il était, en effet, le petit-fils de Jacques Cornuau, natif de Moncoutant en Poitou, et de Domergue Gay, d'Uzès, tous deux réfugiés.

Abraham Cherbuliez, de son mariage avec Louise-Sara Cornuau, eut plusieurs enfants, dont quatre furent des écrivains : André, pasteur puis professeur, le père de Victor Cherbuliez ; Antoine, économiste et professeur ; Joël, un libraire érudit, l'éditeur de 1833 à 1866 de la *Revue Critique des Livres Nouveaux*, l'auteur anonyme d'une amusante parodie du *Dernier Jour d'un Condamné* de Victor Hugo², et plus tard l'historien de *Genève, ses institutions, son développement intellectuel et moral*³ ; une fille, enfin, M^{me} Tourte Cher-

1. Ce qui tendrait à prouver que L. Ducros avait raison.

2. *Le lendemain du dernier jour d'un condamné*, Paris 1829, in-16, cf. Pierre Leguay, *Le Figaro*, 16 février 1929.

3. Genève 1867, in-16.

buliez, auteur de romans et de nouvelles, à qui est due aussi une traduction du célèbre roman de Kleist, *Michael Kohlaas, le marchand de chevaux*.

Abraham Cherbuliez mourut en 1847. Son petit-fils, le futur romancier, avait alors dix-huit ans.

L'oncle Antoine-Élisée fut dans la famille un personnage trop important pour n'être pas présenté dans les règles¹. Né à Genève le 29 juillet 1797, il songea d'abord à se faire pasteur, voyagea en Allemagne et devint enfin, comme tant de ses compatriotes, précepteur en Russie. Au cours d'une de ses promenades, la malchance voulut qu'il rencontrât le tzar. Alors que tous les paysans se prosternaient ou du moins se découvraient, Antoine Cherbuliez, fils d'une libre république, lui tourna le dos très ostensiblement. Il ne lui restait plus après ce petit scandale qu'à quitter la Russie.

De retour à Genève, il étudia le droit, se fit recevoir avocat, puis fut nommé en 1831 juge au tribunal civil. C'était le temps où disciple de Bentham et persuadé qu'il y a « une utilité intellectuelle et morale aussi bien qu'une utilité matérielle », il publiait un journal dont le nom résumait la doctrine : « *L'Utilitaire* ». Le 9 octobre 1885, il était nommé, en remplacement de Rossi, professeur de droit public et international et d'économie politique, à l'Académie de Genève, institut de hautes études qui tenait lieu alors d'université. En cette qualité, il publia divers ouvrages : « *Théories des garanties constitutionnelles* » en 1838 ; « *Riche ou pauvre* » en 1840 ; « *La Démocratie en Suisse* » en 1843.

Esprit original, Antoine Cherbuliez était à la fois très avancé, persuadé que des réformes sociales profondes étaient à faire, et très conservateur, professant que ces réformes ne pouvaient être opérées par la démocratie, mais bien par une certaine aristocratie, celle des capacités. Les « classes influentes » tenaient une grande place dans son système. Il joua un rôle dans la vie politique de Genève jusqu'à la révolution de 1846, qui, avec James Fazy et l'avènement des radicaux, en changea complètement les conditions. Le professeur Cherbuliez donna sa démission et se rendit à Paris où il espérait, comme son prédécesseur Rossi et grâce à l'amitié de Guizot, se créer une situation. Il arrivait en 1847. Au mois de février suivant, Guizot, avant d'avoir pu rien faire pour lui, n'était plus en mesure d'aider personne. Antoine Cherbuliez connut alors des jours pénibles. Il vivait de sa plume, écrivait des articles pour le *Journal des Éco-*

1. Eugène Rambert, *Ecrivains nationaux*, première série, 1874, in-12.

nomistes et la *Bibliothèque Universelle*, dirigeant un journal à Montbrison, publiant de courts articles populaires : *Simple notions d'ordre social*; *le Potage à la Tortue*; *Le Socialisme, c'est la barbarie*; *Lettre à Proudhon*. Antoine Cherbuliez regagna la Suisse, devint professeur à Lausanne en 1852, puis au Polytechnicum de Zurich. Il mourut le 7 mars 1869. Ses derniers livres sont : *Une Étude sur les Causes de la Misère*; un *Précis de la Science Économique*. Il était membre correspondant de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Comme on le voit, Victor Cherbuliez romancier, publiciste, érudit, avait de qui tenir. Comme l'ancêtre Isaac Cornuaud, écrivain prolifique et fécond, il avait comme lui les yeux tournés vers la France, l'ancienne patrie de sa race. Grand voyageur, comme Antoine, homme d'esprit indépendant, hardi dans ses théories, circonspect dans sa conduite, comme lui il devait, armé de sa plume, aller courir sa chance à Paris, mais plus heureux que lui, y réussir.

Ascendants directs et rapprochés, influences diverses. — Parmi les parents dont l'influence a dû certainement s'exercer sur la formation mentale de l'enfant il est tout naturel de considérer ceux vers qui vont toute sa reconnaissance émue et son inaltérable affection.

Cherbuliez a reconnu sa dette envers eux car il était convaincu que l'héritage intellectuel et moral existait; que :

« Nous sommes faits de ce que nos pères ont pensé, ont senti, ont aimé, ont haï, ont espéré, ont souffert ». Il dit encore :

« Le conscient des pères, c'est l'inconscient des fils et c'est par l'inconscient que nous sommes sourdement conduits ».

Il dut sans doute à son père sa prodigieuse culture intellectuelle; car ce dernier voulait que son fils « fût une œuvre de choix, de dilection, de perfection ». Il forma et orna donc avec ferveur le jeune esprit de ce fils, qui prononçait plus tard en parlant de son père ces mots touchants : « Quand je pense à tout ce que je lui dois, je me sens insolvable ».

André Cherbuliez, le fils aîné du libraire Abraham naquit en 1795. Il étudia la théologie. En 1820, il soutint une thèse sur le *Livre de Job*¹. A la même époque, il fut nommé pasteur. Mais de même que M. Bird dans *Paule Méré*, qui après avoir passé dix ans comme

1. La faculté de théologie de Genève, A. Bouvier.

pasteur de village, quitta le ministère parce qu'il ne croyait plus « tout à fait » ce qu'il croyait dans sa jeunesse et parce qu'il avait horreur des « restrictions mentales », André Cherbuliez de pasteur devint professeur de littérature ancienne et d'archéologie vers 1840 à la Faculté des Lettres. Il y enseigna sans doute jusqu'à sa mort en 1874 puisque dans la liste des professeurs dont l'enseignement a figuré plus de trente années dans les Annales de l'Académie son nom se trouve cité.

« Il avait une indépendance d'esprit rare même à Genève »¹.

Comme professeur, enseignant les langues et les littératures classiques, le grec et le latin, l'hébreu aussi, il a laissé chez ses élèves un souvenir exquis. L'un d'eux racontait, vingt-cinq années après sa mort, comment il s'échauffait « en lisant une ode de Pindare dont il détaillait les beautés, les savourant à petits coups », comment encore il s'attendrissait sur l'amitié de deux philologues d'autrefois, Valckenaer et Hemsterhuis². Cet homme était « infiniment cultivé; orientaliste hébraïsant, helléniste et latiniste³ ». En dehors de quelques brochures, dont la plus longue, un essai sur la satire latine, a cinquante-huit pages, il n'a donné qu'un travail sur la *Ville de Smyrne et son orateur Aristide*, paru aux tomes IX et X (1863-1864) des *Mémoires de l'Institut National Genevois*. Il annonçait d'autres études analogues qui n'ont jamais paru. Son mémoire est « d'un homme savant et curieux, avec de temps en temps un de ces sourires ironiques dont son fils devait être plus prodigue⁴ ». M^{me} Van Amstel note de même « un grain de malice chez le père⁵ ».

On conçoit aisément que dans ces conditions l'éducation de Victor Cherbuliez ait été dirigée « minutieusement par son père dont il devait être le plus bel ouvrage⁶ ». Ce savant, qui joignait au bon sens une naïveté touchante, était modeste pour lui-même. « La célébrité de son fils », écrit Eugène Ritter, « combla ses vœux ». Il voulut être son professeur, complétant, au cours de longues promenades à pied, son enseignement. Dans la première éducation, les langues anciennes tinrent naturellement la première place : « A quinze ans », a dit un de ses amis de jeunesse, « il savait du grec autant

1. *Revue politique*; 24 décembre 1881, Louis Ducros.

2. *Journal de Genève*, 4 juillet 1899; M. D.

3. Discours de réception; E. Faguet.

4. Leguay, p. 9.

5. *Revue politique*, Cherbuliez, 1900. M^{me} Van Amstel.

6. Faguet, voir *supra*.

qu'homme en France ; à vingt ans, il commentait Platon et Porphyre¹. »

Les aptitudes et les dons naturels de l'enfant devaient rendre la tâche aisée à son Mentor. « Sa famille a conservé un dessin le représentant à l'âge de onze ans avec sa sœur Anne qui lui passe gentiment une main par dessus l'épaule. Et le petit garçon, le béret en arrière, ses grands yeux largement ouverts, rayonne d'intelligence² ». Mais si « Victor Cherbuliez dut à ce père philologue, ancien pasteur et professeur, quelques-uns de ses dons, cette merveilleuse aptitude par exemple à apprendre des langues, sa tendance à moraliser familièrement, ce vif plaisir à toujours apprendre et à enseigner ensuite aux autres, il dut à sa mère, « femme d'esprit et d'imagination », qui lui avait transmis sa façon fine de voir et de sentir³ » les qualités qui firent de lui un romancier, et un romancier romanesque. Valbert, le publiciste encyclopédiste de la *Revue des Deux Mondes*, était bien le fils du professeur André Cherbuliez ; mais c'est le fils de Marie Bourrit qui écrira la *Ferme du Choquard*. « On m'a rapporté », dit M^{me} Pailleron, « que sa mère avait beaucoup de grâce et d'esprit ; d'ailleurs, un ami de sa famille nota que Cherbuliez avait appris de son père les choses qui s'apprennent et de sa mère celles qui ne s'apprennent pas ». Elle-même était issue d'une famille où le goût d'écrire était très répandu. « Son grand-père paternel, Marc-Théodore Bourrit, d'une famille réfugiée originaire des Cévennes, après avoir été chantre de la cathédrale Saint-Pierre à Genève, étudia le dessin, la peinture, grava au burin et à l'eau-forte, puis se consacra à l'étude et à la description des montagnes. En 1773, il publia une *Description des Glacières du duché de Savoie* et, dans les années suivantes, différents ouvrages sur le même sujet. On lui doit également, souvenir de son premier métier, des livres sur la musique d'église. De son mariage avec Anne Dentand, qu'il avait épousée dans des conditions assez romanesques, l'ayant admirée dans un temple de village, au cours d'une excursion aux environs de Genève, il eut un fils, Charles Bourrit, qui fut pasteur et bibliothécaire⁴. » Auteurs, éditeurs, conservateurs, de tous côtés, dans l'ascendance de Victor Cherbuliez, on trouve des livres. Charles Bourrit écrivit lui-même, avec une notice sur son père, plusieurs opuscules et des sermons. Quand il mourut en 1840, Victor Cherbuliez avait onze ans.

1. *Journal de Genève*, 4 juillet 1899.

2. Leguay, p. 12.

3. *Journal de Genève*.

4. *Buloz et ses amis*, E. L. Pailleron.

Il avait épousé en 1795, Charlotte Béranger, fille de Jean-Pierre Béranger, publiciste moins abondant qu'Isaac Cornuau avec lequel, d'ailleurs, il eut des polémiques : il n'écrivit qu'une quarantaine de brochures. Mais on lui doit, en outre, une grande *Histoire de Genève*, en six volumes, dont Ritter nous assure que les derniers ont conservé quelque intérêt. Béranger y expose l'histoire de Genève de 1707 à 1761; né en 1737, il a, pour une certaine durée, la valeur d'un témoin. Il participa lui-même aux luttes intestines de la République, à telles enseignes, qu'il fut banni et son histoire brûlée par la main du bourreau. Son nom se rencontre dans une phrase de Voltaire assez dédaigneuse, comme celui d'un homme qui « se mêle de littérature ». Jean-Pierre Béranger fit des traductions, écrivit sur Jean-Jacques Rousseau une brochure, et, à la fin de sa vie, publia une *Histoire des derniers temps de la République de Genève et de sa réunion à la France*. Ritter s'étonne que Bonaparte, auquel un exemplaire avait été remis directement, ne fit pas saisir l'ouvrage. Il est vrai qu'il ne trouva pas de libraire pour le vendre. J-P. Béranger mourut en 1807. Sa famille originaire du Dauphiné s'était installée à Genève au xvii^e siècle.

Les ancêtres maternels de Cherbuliez bien loin, par conséquent, de contredire l'influence de ses ancêtres paternels, n'ont pu que l'accentuer, leur étant tout semblables. D'un côté comme de l'autre, ce sont, en majorité, des Français protestants et réfugiés, des gens de plume et d'études, des pasteurs et des publicistes. Il n'y a qu'un artiste, l'arrière grand-père Bourrit, et il est du côté de la mère. Si Cherbuliez doit à son père un certain goût de l'esthétique à l'allemande, c'est peut-être de cet arrière-grand-père que pourrait se réclamer, dans ses meilleures pages, l'écrivain qui fit, en 1872 et 1878, la critique du Salon. Au reste, il n'est personne qui ait moins que lui, selon la métaphore célèbre, brûlé l'étape. Si l'esprit soufflait où il veut, ne pourrait-on pas dire que l'enfant né le 19 juillet 1829 d'André Cherbuliez et de Marie Bourrit était prédisposé à être ce qu'il fut ?

Le grand-père Abraham, qui étudia à la Faculté de théologie de Genève en 1814 et dirigea ensuite une librairie, avait eu trois fils : André, père de Victor, Antoine-Elisée¹ et Joël², qui lui succéda. Les deux oncles de Victor (il a été question d'eux dans la section intitulée : *Origines et ascendants*) laissèrent à n'en pas douter, leur

1. 1797-1869, professeur de droit pénal d'instruction criminelle, de droit public et international et d'économie politique de 1833 à 1847.

2. Bon lettré aussi, il éditait l'œuvre de Töpffer.

empreinte sur l'enfant, notamment l'oncle Joël qui s'intéressa particulièrement aux débuts littéraires de son neveu.

Guidé par ces robustes et saines influences familiales, l'esprit de notre auteur se développa sans heurt ni contrainte.

Des influences extérieures exercées sur lui durant sa première période de croissance, la plus importante, et qui a été notée par tous ses biographes, a été sans contredit celle de Töpffer.

Il l'eut comme professeur de belles-lettres au Gymnase où se firent ses premières études. On n'a pas été sans remarquer les ressemblances frappantes qui existent dans les styles de ces deux auteurs. Les idées que le professeur se plaisait à discuter avec ses élèves, et en particulier sans doute avec le jeune Victor pour qui il s'était pris d'amitié¹, durent aussi avoir leur influence sur l'auteur des *Causeries athéniennes* et de *l'Art et la nature*. L'auteur des *Réflexions et Menus propos d'un peintre genevois* se posait sur l'imitation de la nature par l'art quelques-uns des problèmes qu'examinera plus tard Cherbuliez. Quand il entendit pour la première fois Töpffer, en 1843² probablement, celui-ci était déjà célèbre et son nom bien connu en France. Il avait été introduit par Xavier de Maistre avec lequel il n'est pas sans quelques rapports. Que l'admiration que tout enfant peut avoir pour une célébrité au contact de laquelle il se trouve ait conduit Cherbuliez à se modeler sur son maître et à désirer devenir plus tard lui aussi un écrivain, cela nous semble assez probable. Que Töpffer ait accompli œuvre solide et durable en guidant son jeune disciple, cela est incontestable :

« Töpffer enseigne la rhétorique à l'Académie et forme des élèves qui lui feront honneur, M. Victor Cherbuliez par exemple »³.

Une autre grande influence est à noter également, influence si profonde qu'elle persistera pendant toute la vie du romancier-publisciste, celle du grand maître de la pensée claire et familiale du XVIII^e siècle :

« Il eut aussi un autre maître : ce fut Voltaire, qu'il découvrit à cette époque, et dont il s'enivra »⁴.

1. « Le charmant et original Töpffer prit son élève en amitié » ; *Revue des Deux Mondes*, E. Montégut, 15 mai 1867.

2. Il entra à l'Académie à l'âge de quatorze ans « dans l'auditoire de belles-lettres ».

3. *Histoire littéraire de la Suisse française*, 1889, P. Godet.

4. *Buloz et ses amis*, M^{me} Pailleron.

Lorsque Cherbuliez quitta le Gymnase pour entrer à l'Université de Genève, Töpffer était déjà mort depuis un an.

C'est vers cette époque (1847) que nous voulons situer le début de la deuxième phase de la formation de Cherbuliez.

II

LE JEUNE HOMME : ORIENTATION, VIE ACTIVE

Études à Genève. — Lorsque Cherbuliez entra à l'Université, les programmes d'études devaient être régis d'après l'article 31 du règlement de 1835 et les articles 38 et 71 de la loi de 1848 où s'est trouvé incorporé par la suite, sans discrimination documentaire l'article 7 du règlement de 1858.

Voici ce que donnent les tableaux publiés par Amiel et Bouvier, en 1878, pour l'Enseignement supérieur à Genève à la faculté des lettres.

1835. — (Règlement, art. 31).

Enseignement préparatoire (trois ans). Littérature grecque. Littérature latine. Antiquités grecques et romaines. Rhétorique, belles-lettres générales. Histoire générale.

Enseignement de faculté (deux ans).

Littérature classique. Histoire et critique des littératures grecque et latine. Histoire comparée des littératures françaises, anciennes et étrangères. Esthétique. Archéologie générale. Histoire.

6 Chaires.

I. Grec dans les deux divisions. II. Latin dans les deux divisions. III. Antiquités, archéologie. IV. Histoire. V. Rhétorique. VI. Littérature comparée, Esthétique.

1848

Section littéraire de la faculté des Sciences et des Lettres.

Loi de 1848, art. 38.

Littérature grecque. Littérature latine. Archéologie. Littérature française. Histoire comparée des littératures anciennes et modernes.

Histoire. Esthétique. Histoire de la philosophie. Philosophie sociale. Philosophie morale. Hébreu.

1848 (Loi, art. 11), et 1858, Règlement (art. 7)

I. Littérature ancienne et archéologie. — II. Histoire comparée de la Littérature française et des autres littératures modernes. — III. Esthétique et littérature française (Belles-Lettres générales). — IV. Histoire. — V. Philosophie générale. Histoire de la philosophie ancienne et moderne. — VI. Économie politique, Histoire des sciences sociales et morales.

A défaut d'indication plus précise, on pourrait presque prétendre que l'ensemble de ce programme a également intéressé Victor Cherbuliez puisque toutes les sciences et connaissances, qui eurent chez lui ce programme comme point de départ ou pour base, se trouvent tour à tour traitées ou reprises dans ses œuvres et dans ses conférences.

Le jeune étudiant fut certainement en mesure d'y accroître le cercle de ses connaissances et d'y acquérir cette érudition et cette tournure d'esprit encyclopédique que l'on a si souvent signalées chez lui. Jusqu'à quel point ses études furent poussées ou du moins étendues est assez bien montré par ce détail : qu'il ne lui fut permis de quitter l'Université de Genève qu'après avoir passé trois ans à la Faculté des sciences, stage exigé par son père qui désirait que le futur homme de lettres fût bon mathématicien, et qu'il étudiât même le calcul infinitésimal.

Si on tient compte des études poursuivies ultérieurement par lui tant à Bonn qu'à Berlin et qu'à Paris, on concevra à quel degré sa longue préparation et son contact prolongé avec l'élite intellectuelle de trois pays ont dû contribuer au développement de son esprit dans sa période plastique.

Ernest Renan qui reçut Victor Cherbuliez à l'Académie Française, parlant de la jeunesse du récipiendaire a dit :

« Votre éducation supérieure dura plus de douze ans. Cette période où le talent se forme, et où l'essentiel est de pouvoir attendre en toute liberté l'heure de la maturité, se continua pour vous jusqu'à trente ans ».

Si nous ne pouvons qu'indiquer la nature des cours que suivit l'étudiant, nous pouvons du moins déterminer dans une certaine mesure ses réactions probables à l'endroit de quelques professeurs avec lesquels il lui fut donné de se rencontrer. En effet, pendant la période de présence de Victor Cherbuliez à l'Université de Genève,

les professeurs à la Faculté des Lettres furent : Amiel, pour la Philosophie, la Littérature française et l'Esthétique ; André Cherbuliez, pour les Langues et Littératures anciennes et l'archéologie ; Albert Richard, pour les Littératures modernes et les Littératures comparées ; E.-H. Gaullieur pour l'Histoire.

Des deux derniers nommés Cherbuliez n'a pas à notre connaissance fait mention. Toutefois, il est possible que ce soit dès cette époque que son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre étrangers se soit manifesté. Caldéron, Shakespeare, il les a lus et s'en est pénétré. Il a affirmé quelque part relire chaque année « son vieil ami Fielding » ; Gœthe a toujours été pour lui une source d'inspiration et une idole.

De l'histoire, hors les grandes routes déjà frayées, celle d'Oderic Vital par exemple, il s'est montré passionné¹. Plus tard, il a su intelligemment en appliquer les données et les lois dans ses enquêtes sur l'Allemagne et sur l'Espagne. Peut-être l'éclosion de ces intérêts multiples est-elle due à ces deux professeurs passés sous silence ? Qui le dira ?

Ce qui l'intéressait le plus vivement cependant au dire de ceux qui reçurent ses confidences à cette époque et plus tard (E. Montégut entre autres²), c'était la philosophie. Nous renvoyons au chapitre où est traité le développement de sa formation dans cette branche pour plus amples détails sur ce que nous estimons être la première manifestation vraiment énergique de sa personnalité active, une opposition très nette contre un professeur (non désigné). Ce dernier avait voulu faire de lui un disciple de Reid et de sa philosophie introduite sur le continent par Royer-Collard et dont s'était enchantée la génération précédente. C'était là une raison suffisante pour que la doctrine ne plût ni à lui ni à ses camarades. Par esprit de contradiction ou pour d'autres raisons Cherbuliez se consacra avec ardeur à l'étude d'Aristote et de Kant. Non sans profit.

Qu'il nous soit permis de citer ce qu'il écrivait en 1848 à M. F. Abauzit, son ami d'enfance : « Pendant que vous nagez dans la philosophie de l'Absolu, je me plonge dans l'Organon. Je vous jure que ce n'est pas chose facile que de labourer ces grandes pages serrées de l'édition de Becker... J'en suis au milieu des *Secondes Analytiques*. On est du reste bien récompensé de cette peine : au milieu de la dissection du syllogisme on rencontre des oasis méta-

1. C'est l'histoire qu'il désirera ultérieurement enseigner à l'Académie.

2. *Revue des Deux Mondes*; 1867. E. Montégut.

physiques dont la physionomie n'est pas différente de celle de votre Hegel. »

Pour ce Hegel qu'il semblait déjà un peu connaître, il devait par la suite se passionner à son tour, suivant en cela la pente de son esprit et obéissant à l'impulsion que subissaient la plupart des jeunes gens de sa génération.

L'influence d'Amiel sur Cherbuliez à cette époque est contestable. Il est très probable que contrairement à ce qui s'était passé dans le cas de Töpffer, il y eut en dehors des cours peu de contact entre le maître et l'élève. Nous savons, en effet, par les relations d'Amiel lui-même sur son temps d'études dans les universités allemandes que l'intimité et, pour ainsi dire, la camaraderie entre professeurs et élèves de ces universités l'avait vivement choqué. Mais cela ne l'empêche pas plus tard d'avoir manifesté une grande admiration (tempérée d'ailleurs d'une certaine méfiance) pour Victor Cherbuliez, conférencier et écrivain.

Nous avons cité ailleurs l'opinion d'Amiel sur Cherbuliez. Voici quelques détails qui aideront à montrer que la personnalité de ce dernier n'avait pas tardé à s'accuser pleinement : « Amiel connaissait de longue date Victor Cherbuliez. Au cours de ses études à l'étranger, celui-ci revenait pendant les vacances toucher barre à Genève. C'est ainsi qu'à la date du 23 août 1852, Amiel pouvait noter dans son *Journal* une visite qu'il avait reçue de celui-ci accompagné de Marc Monnier. Après avoir discoursu de l'Allemagne, où Cherbuliez allait étudier, de Molière, de Shakespeare et du style des écrivains français, ils avaient joué aux boules. Amiel qui n'oublie rien, note même que Cherbuliez gagna. Ce jeune homme de vingt-trois ans, au teint « rose », à l'œil « doux et fin », au front « haut et méditatif », à la bouche « malicieuse » mit un peu mal à l'aise le professeur Amiel qui avait plus de trente ans et une position officielle. C'est qu'il reconnaissait en lui un type d'homme tout différent du sien, que la méditation intérieure ne paralysait point et qui devait produire un jour avec une facilité allègre et dans la joie. Marc Monnier et Victor Cherbuliez partis, il écrivait dans son *Journal* : « Ces deux gars si bien doués, si pleins d'entrain, de zèle, d'espérance m'ont rendu mélancolique... D'ailleurs, je n'ai jamais été familier avec Victor ; il est trop réservé, trop circonspect et trop malin pour cela. Une pensée involontaire me poursuivait¹... »

1. Henri-Frédéric Amiel; *Fragment d'un journal intime* (éd. Bernard Bouvier); Genève-Paris, 3 volumes in-8, t. I, p. 81.

Une autre influence directe dont il est juste de réduire également l'importance pour cette époque du moins est celle d'E. Schérer. Il est, en effet, possible que Schérer ait été l'ami de la famille Cherbuliez à Genève. Mais ayant perdu la foi, il quitta Genève pour Strasbourg en 1850, alors que Victor n'avait pas vingt ans et que lui, Schérer, était de dix-sept ans plus âgé. Ce qui ne l'a pas empêché plus tard de se réjouir du succès du jeune homme tout en émettant des doutes sur sa vocation de romancier. Il l'avait cru fait pour embrasser une carrière plus sérieuse, persuadé qu'il avait en lui l'étoffe d'un vrai philosophe. On peut sans doute en inférer que Schérer, lié à l'ex-pasteur André Cherbuliez dont il dépassa bientôt l'esprit de tolérance religieuse, contribua à développer chez son fils les tendances assez marquées au septicisme qui l'ont ultérieurement caractérisé. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Schérer exerça-t-il à quelque degré une influence sur la formation à proprement parler philosophique du jeune homme ?

Est-ce lui qui l'a, par exemple, directement incité à aller recueillir en Allemagne les préceptes de la pensée hégélienne tels que l'exposaient alors les disciples du maître qui était aussi le sien ? « Allez en Allemagne, l'Allemagne seule vous creusera », avait-il déclaré¹.

« Schérer était avant tout un moraliste » (de même que Cherbuliez plus tard) qui depuis vingt ans tenait son âme en observation...

Il comprenait qu'Amiel se cramponnât à la foi comme à la planche du salut. Quant à lui, disciple de Spinoza et de Hegel, il allait où la vérité le menait. Il ne pensait pas qu'il y eut d'autre vérité que le fait. Or comme il l'a dit lui-même : Hegel nous a enseigné le respect et l'intelligence des faits¹ »

Cherbuliez a-t-il écouté la voix désabusée de celui qui, en 1849, avait renoncé à sa chaire à l'École libre de théologie de Genève et s'était volontairement exilé ? C'est possible, mais il convient aussi de se rappeler qu'à cette époque l'hégélianisme était à la mode un peu partout.

Parmi les caractéristiques dominantes de Cherbuliez, celle qui s'est manifestée déjà en son entier dès ce temps et s'est conservée intégralement sa vie durant, c'est la réserve. Amiel pourtant peu communicatif lui-même avait, comme nous venons de le voir, noté ce trait. D'autres l'ont indiqué également :

1. *Edmond Schérer* par Octave Gréard, Hachette, 1890.

« Très discret, jamais il n'a parlé de lui-même. Nous ne pourrions lire de sa main des souvenirs d'enfance et de jeunesse : ils eussent été charmants. Peut-être a-t-il rédigé pendant quelque temps, comme son père, un journal intime : c'était une habitude bien genevoise et qu'Amiel avait poussé jusqu'à la manie. Mais en l'absence de tout document, il faut reconnaître avec Eugène Ritter, que sa vie présente une certaine obscurité¹ ».

Nous avouons pour notre part que bien des fois notre enquête sur l'auteur s'en est trouvée fâcheusement ralentie. C'est ainsi que certaines phases de la vie de Cherbuliez nous demeurent inconnues, notamment celles généralement faciles à déterminer : ses amitiés de jeunesse.

Nous possédons certes quelques noms, et entre autres celui de Marc Monnier pour qui Cherbuliez a manifesté quelque admiration non entièrement payée de retour d'ailleurs, avec lequel il devait se lier ultérieurement, surtout pendant leur séjour commun en Allemagne.

Nous pensons que Cherbuliez dut pendant sa vie d'étudiant être facilement influençable, sensible avant tout à ce qui revêtait les formes de la noblesse et de la beauté : M^{me} Van Amstel nous le décrit ainsi tel que le lui ont fait connaître ceux qui ont vécu avec lui au temps de sa jeunesse : « emballé à première vue pour la beauté sous toutes ses formes, romanesque, tendre et fidèle². »

La personnalité morale de l'homme tel que le jugeront plus tard tous ceux qui l'approcheront dans son âge mûr s'annonçait déjà presque complète.

Professorats, conférences. — En 1859, Cherbuliez était de retour à Genève qu'il avait quittée pour la première fois dix ans auparavant³. L'ère des études et des voyages était close. Ce garçon de trente ans, jeune marié, devait songer à se créer une carrière, se trouver à tout le moins un gagne-pain. Si tant il est vrai que le métier d'écrivain auquel il avait autrefois rêvé lui tint encore à cœur, force lui était d'attendre l'heure favorable et dans l'intervalle de travailler.

Il paraît que « le futur romancier commença par donner des leçons particulières que les siens, assez difficilement, surent lui

1. Ritter, p. 3, Cit. Leguay.

2. *Revue politique : Cherbuliez*, pp. 185-188, 1900, par M^{me} Van Amstel.

3. *Revue politique*, 24 décembre 1881, L. Ducros.

procurer »¹. Cherbuliez avait-il eu une expérience quelconque du professorat ? On a affirmé que non² ; qu'il avait refusé un préceptorat. « Diverses situations, des chaires de professeur et même un préceptorat princier, s'il faut en croire Montégut, lui furent offerts alors. Mais sa propre éducation n'était, lui semblait-il, achevée, ni dépensé tout l'argent du fameux héritage³. » Cependant nous relevons dans le *Figaro* ceci :

« Cherbuliez professa quelque temps à Genève puis accepta des préceptorats et ainsi visita l'Europe avec ses élèves, puis voyagea pour son propre compte, venant entre temps habiter la maison de sa famille à Champel, faubourg à l'est de la ville⁴. »

La question d'une carrière dans l'enseignement ne s'était-elle pas posée pour lui ? Il semblerait que oui. D'abord, il eut été assez naturel qu'issu d'une famille de professeurs, fils de professeur lui-même, il eut été dirigé dans cette voie. Nous savons également qu'à cette époque il sollicita, sans l'obtenir, un poste de l'Académie de Genève. Il eût désiré y enseigner l'histoire.

Ce poste il l'ambitionna assez fortement, a-t-on affirmé, pour se tourner vers l'enseignement libre, étant dans l'espoir d'attirer sur lui de la sorte l'attention des pédagogues : « Le jeune « Causeur athénien », toujours les yeux fixés sur l'Académie de Genève, s'essaya à l'enseignement par un cours libre sur la *Chevalerie* en 1861. L'effet produit fut très grand, du moins sur les bons juges... M. Cherbuliez ne fut pour cela de l'Académie de Genève⁵ ». Mais nous reviendrons ultérieurement à ces conférences. Avant de les entreprendre il convenait qu'il fit ses premières armes, que son nom fût un peu mieux connu.

Dans ce but, il décida d'écrire des articles. En 1858, la *Revue Germanique* venait d'être fondée par Dollfus et Nefftzer. Cherbuliez envoya des essais qui furent acceptés. Nous relevons les indications suivantes : « Le premier article de Victor Cherbuliez figure sous cette signature dans la neuvième livraison de l'année 1859. Il a pour titre : *Philosophie du Beau. Étude sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*. Il occupe les pages 505 à 533. »

Le deuxième article à ce sujet est annoncé pour « une prochaine livraison ». Il paraît dans la cinquième livraison 1860 (mai) de la

1. *Buloz et ses amis*, L. Pailleron.

2. Voir section : *Séjour à Berlin*.

3. Leguay.

4. *Figaro* ; *Mémoires d'aujourd'hui*, 20 mai 1882, « Janus ».

5. *Éloge de Cherbuliez*, E. Faguet.

page 257 à la page 281. Le troisième article dans la sixième livraison de la même année, de la page 643 à la page 669.

La neuvième livraison de la même année donne le quatrième article de la page 575 à la page 608. C'est tout pour l'année 1860.

L'exploration n'a pas été poussée plus loin, puisque cette même année paraît : « *A propos d'un cheval* » qui fait connaître Cherbuliez.

Le pseudonyme de Valbert ne figure pas dans les trois premières années de la *Revue Germanique*.

Citons encore : « L'allemand Friedrich Theodor Vischer avait publié en quatre volumes, de 1846 à 1857, un traité d'esthétique¹ d'une lecture fort malaisée, coupé de subdivisions multiples, hérissé de formules abstraites, et qui, naturellement, avait été peu remarqué dans les pays de langue française. Le jeune Cherbuliez entreprit de le faire connaître. Ce fut l'objet de quatre articles parus dans la *Revue Germanique* de septembre 1859, mai, juin et septembre 1860. Ils se lisent agréablement, on y trouve des formules heureuses, beaucoup d'esprit, un peu trop de fleurs par endroits, et, dans le deuxième article, celui de mai 1860, un paysage de montagnes vraiment superbe. Cherbuliez y apparaît déjà tout entier... « Une pirouette de la Rosati en apprend plus sur la grâce que la formule de M. Vischer. » C'est l'accent de Valbert et qu'il gardera jusque dans ses derniers articles. En dépit d'ailleurs de ce dédain apparent, les théories de Vischer y sont très sérieusement examinées et critiquées.

Cette étude sur l'esthétique de Vischer avait attiré l'attention des spécialistes. Plus tard Cherbuliez n'en parlait qu'en souriant, comme d'une œuvre de jeune homme². C'est qu'au moment où s'en achevait la publication, il remportait un autre succès : *Les Causeries Athéniennes*³. Désormais connu, il commença ses conférences. Il en fit d'abord une série (comme il a été dit précédemment) sur la chevalerie. C'était à la salle Odier connue à cette époque sous le nom de « Salle de bal », au Casino de Genève.

Le sujet de ces premières conférences (Moyen âge, Chevalerie) était une suite logique de la vogue que M^{me} de Staël (*De la littérature*) avait créée pour cette période et dont s'était si puissamment inspiré le romantisme.

Toutefois, Victor Cherbuliez arrivait en un temps où cette école allait connaître son déclin et se heurter au réalisme, mais le jeune

1. *Aesthetik oder Wissenhaft des Schönen*.

2. *Journal de Genève*; 4 juillet 1899, M. D.

3. Leguay.

conférencier était un charmeur. Une foule élégante et nombreuse s'empessa de venir assister à ses causeries historiques. L'enthousiasme fut, paraît-il, général. Il convient de citer Amiel à cet égard. Voici ce qu'il écrit dans son *Journal* à la date du 9 janvier 1861 : « Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez abasourdi d'admiration. Je me suis convaincu en même temps de mon incapacité radicale à jamais rien faire de semblable pour l'habileté, la grâce, la netteté, la fécondité, la mesure, la solidité et la finesse.

Si c'est une lecture, c'est exquis, si c'est une récitation, c'est admirable ; et si c'est une improvisation, c'est prodigieux, étourdissant, écrasant pour les autres. Contre la supériorité et la perfection, dit Schiller, nous n'avons qu'une ressource, c'est de l'aimer. C'est ce que j'ai fait. J'ai eu le plaisir, mêlé d'un peu de surprise de ne me sentir aucune jalousie et de me mettre immédiatement à ma place, en rendant justice à ce jeune vainqueur¹ ». Et plus tard encore :

« Je ne sais si je suis aveuglé, mais je ne trouve qu'à admirer, qu'à applaudir, qu'à envier dans le jeune enchanteur, et dans son cours ; jusqu'à ma nullité, qu'il me fait sentir bien à fond, tout me délecte en lui² ».

« Et déjà Genève tout entière », ajoute Brunetière, « partageait l'admiration d'Amiel³ ». Longtemps plus tard, après la mort de l'écrivain, un de ses premiers auditeurs rappelait dans le *Journal de Genève* sa propre admiration et celle restée vivante de ses concitoyens : « Ce que fut ce cours, comment s'y révéla en Cherbuliez un conférencier de première marque, il nous en souvient encore... » « Savant et poète, épris des vieux chroniqueurs français dont il donnait la substance avec ce charme exquis qu'on retrouva plus tard dans le *Grand Œuvre*..., absolument maître de sa parole et de sa pensée, ce fut une révélation. Chacun était sous le charme de cette improvisation brillante et profonde, où la phrase se développait sans un accroc, sans une bavure, sans une redite, et d'où toujours se dégageait une pensée. Toujours le mot juste et rien de trop ; cette mesure que le jeune conférencier avait tant prise dans l'art grec, cette mesure et cette harmonie, il les avait faites siennes et ce fut un charme de l'entendre⁴. »

1. *Journal d'Amiel*, t. 1, pp. 239-240.

2. Fragment du *Journal* non recueilli dans l'édition Bouvier et publié par M. Léon Bopp dans son livre *H. F. Amiel, Essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits*. Alcan 1926. Cette indication est due à M. Leguay.

3. F. Brunetière. Discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez, 4 juillet 1899.

4. *Journal de Genève*, 24 juillet 1899.

Ajoutons que dans ce même *Grand Œuvre* (paru en 1868) furent incorporées par la suite plusieurs des idées exposées dans ces conférences.

L'année suivante, il fit un cours sur le roman français depuis l'*Astrée* jusqu'à *Obermann*. Nous en pouvons juger mieux que par des impressions d'auditeurs ou par des fragments utilisés dans un livre. Le texte de ces conférences, à peu près complet, fut retrouvé après sa mort dans les papiers de Cherbuliez, et publié par sa fille, M^{me} Gabriel Lippmann, d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier au 15 octobre 1910, et l'année suivante en volume sous ce titre : *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816* (chez Hachette). A la vérité un petit problème se pose à l'occasion de ces conférences. Une note, placée en tête de l'ouvrage, nous informe qu'il contient le texte des leçons professées à Neuchâtel en 1860. Ce cours aurait donc précédé celui consacré à la Chevalerie qui est de 1861. Or, les auditeurs genevois de Cherbuliez l'ont entendu « l'année suivante », en 1862 par conséquent. Il est d'ailleurs possible qu'il ait prononcé deux fois les mêmes conférences ou à peu près les mêmes à Neuchâtel en 1860 et à Genève en 1862. Il y a, au surplus, dans le texte publié des conférences sur l'idéal romanesque, des indices, et presque des preuves, qu'elles ont suivi celles sur la Chevalerie. Voir notamment, p. 83.

Cherbuliez avait voulu, d'après ses propres expressions dans une lettre à son père, esquisser « une histoire du roman français, saisie comme histoire de la société française ». Persuadé que la littérature est l'expression de la société, il entreprit « de rechercher dans leur succession chronologique les principaux types moraux reproduits par le roman français et de tracer, à grands traits du moins, l'histoire de l'idéal romanesque en France ». Après une introduction où il expose son dessein et fait en quelques pages l'histoire du roman depuis ses lointaines et très modestes origines jusqu'au début du xix^e siècle, ce sont neuf chapitres consacrés chacun à un roman caractéristique d'un état d'esprit. L'*Astrée*, qu'il avait bien lu comme en témoignent, dans ses articles sur l'esthétique de Vischer, de nombreuses citations ou allusions, lui fournit le type des « faux bergers ». Il prétend discerner dans ce livre célèbre l'esprit de la Renaissance : dégoût des formes sociales traditionnelles, celles du passé, alors que les formes qui triompheront, les sociétés monarchiques, sont encore en formation; persistance du sentiment féodal de l'honneur joint à celui tout nouveau de la délicatesse et de l'harmonie morale; inclination très nette vers la beauté sous toutes ses

formes, l'art de bien dire, en particulier ; curiosité intellectuelle ; souci des problèmes moraux, et ici Cherbuliez reprend et développe son apologie de la casuistique, conception, enfin, toute platonicienne de l'amour, etc.

Dans un chapitre subséquent (*Le Roman idéaliste*) nous avons étudié plus en détail cet ouvrage fort important quant aux idées maîtresses de Victor Cherbuliez.

Si ces conférences avaient été publiées en volume, même où elles furent prononcées, elles auraient trouvé auprès du public lettré, des lecteurs de Taine, par exemple, le meilleur accueil. Elles auraient paru ce qu'elles étaient en effet, originales, vraiment nouvelles, toujours intéressantes même dans leurs parties les plus discutables, renouvelant par la philosophie des sujets réputés connus et même épuisés.

Elles seraient aujourd'hui dans toutes les bibliothèques de lycées. On les relirait comme on fait l'essai de Taine sur Racine. En 1911, l'*Idéal romanesque en France* passa presque inaperçu. Le *Mercur de France*, en rendant compte brièvement, observait que Cherbuliez était une figure oubliée déjà¹. La *Revue Suisse* regrettait qu'il n'eût point persévéré dans la critique...

Il est bon de noter d'ailleurs à côté des louanges, certaines réserves qui semblent indiquer que Cherbuliez, malgré ses talents indéniables, n'étaient pas encore parvenu à la plénitude de son talent : « La critique la plus sérieuse, la plus sévère aussi fut celle de M. Rudler dans la *Revue universitaire* du 15 mai 1912. Ces conférences, écrivait-il, « sont l'œuvre d'un homme très intelligent, de forte culture littéraire et philosophique, déjà plein d'humour, mais chez qui un état de demi-savoir facilite outre mesure la libre fantaisie de l'intelligence². »

De 1859 à 1862 Victor Cherbuliez atteignit donc, grâce à ses articles et à ses conférences, à une renommée assez considérable mais en somme limitée à Genève. Toutefois, à côté de ces succès locaux, il surprit soudain tout à la fois le public et les lettrés en produisant à deux ans d'intervalle deux ouvrages fort différents mais dont l'accueil fut assez retentissant : *Les Causeries Athéniennes* et *le Comte Kostia*. Le premier, à la vérité conforme à l'opinion qu'on se faisait déjà du jeune érudit, critique d'art, littérateur et historien, correspondait à une phase de son développement « qu'on pourrait

1. Du 4^{or} octobre 1911.

2. Emprunt, comme dans les pages, qui précèdent à M. Leguay.

appeler platonicienne... Avec le *Comte Kostia* en succéda une autre née, semble-t-il de George Sand, car ce liseur de grec était un liseur de romans¹ ».

On ne lui connaissait pas d'aptitude au métier de romancier. Et voilà que tout à coup grâce à cette fiction romanesque il s'imposait d'emblée. La surprise fut grande dans son entourage, parmi ses anciens maîtres et ses amis. Tel qui par curiosité avait acheté dans une gare ce roman pour avoir reconnu sa signature le lut et trouva court le trajet. Cherbuliez venait de découvrir sa double vocation.

Idylle. — M. D. dans le *Journal de Genève*² a parlé du roman de la vie de Cherbuliez : « car il en eut un, même très romanesque, au sens honnête du mot, un amour contrarié qui, avant de se terminer par un heureux mariage, l'obligea à quitter ses livres et à voyager ».

De ce roman nous ne savons pas grand'chose, sauf quelques mots échappés à ses amis. Et cependant il ne fut pas en son temps sans soulever maintes discussions, sans provoquer même un demi-scandale :

Chez la tante de Victor, Octavie Bourrit, il était devenu de tradition que le jeune homme allât déjeuner tous les samedis, après quoi il faisait la lecture à la vieille fille dont la vue avait considérablement baissé. Un beau jour, il trouva la place prise par une inconnue. C'était une jeune fille pauvre mais d'excellente éducation et de bonne famille, nous assure-t-on. Ce fut, paraît-il, le coup de foudre.

Victor s'empressa de demander la main de la demoiselle de compagnie et fut agréé. On voit qu'en fait de romanesque notre auteur, qui devait par la suite en inventer pendant plus de trente ans pour la grande délectation de son public (excédé d'une époque d'où cet élément était banni), écrivait en connaissance de cause.

Mais la famille (en particulier sa mère), qui avait sans doute caressé d'autres projets, fit des objections, posa des conditions : « pour la jeune fille deux ans dans un pensionnat de Morges ; pour Victor deux ans à Paris pour y oublier si nécessaire sa forte passion... »³. On l'y envoya donc dans le but ostensible de lui permettre d'achever ses études. « On pensait qu'il oublierait. Il

1. *Journal de Genève* ; 4 juillet 1899, M. D.

2. Du 4 juillet 1899.

3. *Annales politiques et littéraires* ; mariage de Victor Cherbuliez, dans *Silhouette et croquis*, 23 juillet 1899.

n'oublia point »¹. Et pour continuer de citer l'auteur évidemment très partial de ces renseignements : « Au retour, campagne de médiocrités. De toute cette boue, il ne sortit que trois fleurs : deux cœurs toujours plus épris et un livre charmant : *Paule Méré*. Un coup des parents (?) fit se cabrer toutes les belles âmes... Ce fut un scandale énorme. On se maria en toute hâte et bientôt Cherbuliez... demanda l'hospitalité à la France »². Ce dernier détail nous semble fortement sujet à caution, car nous savons au contraire que le jeune homme « ne se pressa pas d'aller se fixer à Paris bien que Buloz l'en priât avec insistance ».

Cherbuliez n'eut pas à se repentir d'avoir épousé la modeste et honnête lectrice de la tante Bourrit : Madame Cherbuliez fut toujours pour son mari « une incomparable compagne pleine de sens et de tact, pensant et sentant avec lui, le comprenant et l'aidant même de ses conseils »³. Leur union fut donc de tous points idéale et nous apprenons que lorsque la mort vint enfin la dissoudre, il en resta inconsolable.

La dédicace d'un de ses romans genevois : *La revanche de Joseph Noirel*, est assez significative :

« A celle qui désirait que cette histoire d'un riche qui se sentait pauvre lui fût dédiée, ayant toujours pensé, jusqu'à sa mort, que selon le mot du poète richesse ne fait pas riche, que pour l'être, il faut avoir une âme et la donner, et pouvoir prendre pour devise ce vieux vers qu'elle aimait : « Ni vous sans moi ni je sans vous ».

Si un auteur de romans romanesques n'a eu dans sa vie qu'une passion, n'est-il pas permis de présumer qu'il la mettra dans tous ses livres ? Dans le cas de Cherbuliez, cependant, étant donnée sa réticence bien connue sur tout ce qui touche à sa vie privée, on ne saurait l'affirmer avec une entière certitude. Et malgré tout, de même que l'auteur reparait lui-même avec régularité dans ses divers romans sous les traits de l'aimable raisonneur, de même les jeunes filles ou jeunes femmes qui sont dépeintes inlassablement, timides, tendres, fidèles et admirablement loyales, ne sont-elles pas à leur manière les portraits de l'épouse qu'il a tant aimée ?

Nous donnons dans un chapitre ultérieur des passages de *Paule Méré*, le roman qu'on a prétendu avoir été inspiré par la propre idylle du romancier. Qu'il nous soit permis de recopier un de ces

1. *Journal de Genève* du 4 juillet 1899, M. D.

2. *Silhouettes et croquis*, voir supra.

3. *Journal de Genève*, *ibid.*

passages : « L'esprit de Paule est l'esprit d'un cœur, le cœur de Paule est le cœur d'un esprit et voilà pourquoi je l'aime autant que je l'admire et la révère autant que je l'aime »¹. Un idéal commun, une sérénité tranquille et une estime réciproque, telles furent les marques de cette parfaite union et telle fut la mesure de ce bonheur partagé.

Premier séjour à Paris. — « Sur la chronologie exacte des divers séjours de Cherbuliez en France, en Allemagne, nous sommes mal renseignés. Il vint d'abord à Paris, suivre au Collège de France, les cours de sanscrit que professait Eugène Burnouf; ce devait être pendant l'année scolaire 1849-1850² », dit l'un. D'autres³ affirment que c'était vers 1857.

Toutefois la date de 1850 nous paraît plus probable, surtout si on admet, comme il a été dit par Faguet par exemple⁴ que son séjour de Paris dura trois ans. En effet, la période passée à Bonn qui suivit ayant été d'un an, cela nous mène à l'année 1854 pour son arrivée à Berlin, époque où il devait rencontrer Schelling lequel mourut dans la seconde moitié de la même année.

Outre les cours de sanscrit le jeune homme suivit : « ceux de philologie (également de Burnouf), ceux d'Ampère sur l'histoire de la littérature française au moyen âge, de Michelet sur l'histoire moderne, de Jules Simon sur la République de Platon. Ici l'élève s'aperçut que le professeur parlait de tout pendant la leçon, sauf de Platon.

Il fit le même reproche plus tard à Schelling lorsqu'il vint en Allemagne le visiter. Le vieil homme négligea de lui dire un mot de philosophie. « Oh ! l'habile homme ! » dira Ernest Renan.

Mais l'étudiant ne passait pas tout son temps dans les salles de conférence : il allait flâner au Musée du Louvre et allait volontiers dans les expositions de peinture. Vingt ans plus tard il rappelait « l'ineffaçable souvenir » que lui avait laissé, lors d'un autre séjour, le Salon de 1855⁵.

De même nous savons qu'il était un fidèle habitué de nos théâtres⁶.

1. *Paule Méré*, pp. 202-203.

2. Leguay, p. 48.

3. Recherches faites par l'intermédiaire de la Bibliothèque Nationale.

4. *Éloge de Victor Cherbuliez* par E. Faguet. Séance de l'Académie, 48 avril 1901.

5. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1878.

6. Montégut, *Dramaturges et romanciers*; de même Ducros *Revue politique*.

Avec Burnouf il était à bonne école. Renan dans son Discours de Réception de Cherbuliez l'en avait félicité, appelant son professeur « le premier maître de notre siècle en fait de philologie et de critique ».

Du reste si de nouveaux intérêts sollicitaient le jeune étranger, il n'en demeurait pas moins fort attaché aux sujets pour lesquels il s'était passionné à la faculté de Genève. A nouveau citons à cet égard Faguet : « Il suivait trois ans de suite le cours de Burnouf, et il scrutait avec une égale opiniâtreté Hegel et Aristote ¹ ».

Ainsi la continuité de son éducation philosophique se trouvait maintenue par lui et ainsi s'expliquera, en partie du moins, sa décision d'aller éventuellement demander à l'Allemagne l'orientation dont avait besoin son esprit.

Il serait sans doute erroné de vouloir montrer, si tenté qu'on puisse l'être, l'influence sur le développement de la pensée de Cherbuliez étudiant, des grands maîtres du mouvement réaliste de la France du ^{xix}^e siècle. A cette époque (1850), en effet, l'heure de Claude Bernard, de Renan, de Taine et de Flaubert n'avait pas encore sonné.

C'est pourquoi, s'il est possible que Victor Cherbuliez eût lu quelques études sur la langue grecque publiées en 1849 par Renan, on ne saurait encore parler d'influence exercée par cet écrivain sur son esprit, pas plus que de celle de Taine.

Par contre il se peut que Cherbuliez ait assisté aux cours d'Edgard Quinet, à ceux de Guizot; qu'il ait été influencé par Michelet et sa façon de présenter l'histoire intégrale, par les idées d'Auguste Comte sur le positivisme.

1850 c'est encore la date de la mort de Balzac. On sait que par certains côtés Cherbuliez se rapproche de la manière du grand homme. La disparition de ce dernier et l'actualité redonnée de ce fait à son œuvre, contribuèrent-elles, comme c'est souvent le cas, à établir un courant momentané qui s'exerça sur Cherbuliez, cela est encore possible et même vraisemblable.

Le jeune Suisse, dont nous avons déjà noté la réserve comme caractéristique dominante de sa façon de vivre en société, n'était guère liant. On ne se l'imagine pas aisément s'efforçant de forcer les portes des cénacles à la mode. De ses amitiés, de ses fréquentations du Paris qu'il connut alors il nous reste peu de choses. Plus volontiers on se le représente dans le rôle d'un Promeneur solitaire,

point mécontent cependant de sa solitude : « Quand après 1870, il vint s'installer définitivement à Paris, dans ce Paris transformé par Haussmann, il éprouva quelques-unes des impressions qu'il prêtait par avance, dès 1868, à Didier de Peyrols (dans *Prosper Randoce*, p. 96)¹ :

Il flâna pendant une semaine arpentant dans tous les sens le quartier latin, où il avait vécu jadis et qu'il regrettait de trouver changé; il avait laissé dans certaines rues, maintenant détruites, de vieilles mélancolies et de longs soliloques qu'il eût été bien aise d'y rencontrer ».

Cependant Cherbuliez eut à cette époque un ami assez intime qui partagea ses plaisirs : le théâtre et le musée du Louvre. C'était, apprenons-nous dans *Buloz et ses Amis* : « un jeune Corfiote nommé Rivelli auquel il s'attacha... et qu'il dut rencontrer dans les Facultés qu'ils fréquentaient tous deux. Le jeune Rivelli « âme exquise et tourmentée » devint l'Arsène Dolfin du *Roman d'une honnête femme*.

Cherbuliez voulut y retracer les traits de son ami, il fit revivre Arsène « insensible aux plaisirs du monde ». — « Tout ce qu'il voyait le blessait et nourrissait l'inquiétude de son esprit; il se sentait, disait-il, en exil, et soupirait après sa patrie, mais cette patrie n'était pas le rocher d'Ithaque. » Et, en vérité, cet Arsène est indomptable et délicieux, comme le sont quelquefois les fous, quand ils s'en mêlent : « Je suis sauvage, insociable », avoue-t-il, « Je n'ai ni le sentiment, ni la peur du ridicule, je ne sais pas vivre, je ne suis pas maître de mes impressions. » Tel fut Rivelli, l'ami du jeune Victor Cherbuliez² ». L'excellent grain de folie dont le philosophe en herbe était singulièrement dénué lui-même, et que son commensal lui offrit si aimablement dut lui être salutaire et ne contribua sans doute pas petitement à humaniser ce qu'il y avait en lui de trop sérieux et de trop grave. Quoi qu'il en soit, les demi-fous, ou du moins les personnages quelque peu déraisonnables sont nombreux dans toutes ses œuvres de fiction et malgré toutes leurs déraisons ils gagnent généralement notre sympathie.

On peut enfin se demander si ce n'est pas ce même Rivelli qui a ultérieurement incité Cherbuliez à entreprendre son voyage en Grèce, si ce n'est pas lui qui a révélé l'idéal classique, s'il n'est pas le jeune charmant et sauvageon artiste des *Causeries Athéniennes*, dans la bouche duquel l'auteur a placé si joliment les formules que plus tard il développera avec plus d'ampleur.

1. Leguay, p. 18.

2. M. L. Pailleron, *Buloz et ses amis*.

1850-1853 sera pour Cherbuliez une période de transition dans sa formation intellectuelle ; importante sans nulle doute, puisque c'est à ce moment qu'il prit contact pour la première fois directement avec la France ou plutôt avec Paris. Importante encore car pendant ce laps de temps il se trouva seul, loin de l'influence familiale pour la première fois, ce qui dut forcément aider à faire de lui un homme. Importante enfin simplement parce que cette période coïncida avec ses vingt et un ans, première étape véritablement décisive et adieu final à l'état d'attente et de flottement qu'est l'adolescence.

Déjà nous le voyons s'intéresser à l'histoire et c'est par l'histoire qu'il essayera plus tard de se créer une profession. Déjà il se passionne pour l'art et nous savons que plus tard la critique d'art tiendra une place extrêmement importante dans sa carrière d'homme de lettres.

Toutefois ces années de Paris ne sont encore pour lui que préparatoires : il n'a encore rien écrit.

Séjour à Bonn. — De Paris, Cherbuliez se rendit à Bonn, patrie de Beethoven.

Pourquoi Bonn plutôt que Berlin où il devait finir par aller ? C'est ce qu'on ne saurait dire. Il est possible que désireux de se pénétrer sur place des idées alors en vogue de la philosophie allemande, il ait préféré, après avoir passé trois années dans une grande ville, séjourner dans un petit centre de province. Mais ce ne sont là qu'hypothèses.

Bonn, paraît-il, l'attirait. Hegel y était fort prisé, vénéré même. Le culte de « l'enchanteur », mort en 1831, y était resté vivace. Cherbuliez vint donc et se fit inscrire à l'Université.

On a supposé que la lecture de la *Revue Germanique* (à la rédaction de laquelle Renan participa) n'avait pas été étrangère au désir de Cherbuliez d'aller étudier la philosophie allemande en Allemagne même. Des articles sur Hegel (notamment celui de A. Neftzer paru dans la neuvième livraison) sont censés y avoir contribué. Mais cela ne saurait être car la *Revue* ne fut fondée qu'en 1858, or ce fut en 1853 au plus tard que Cherbuliez quitta Paris.

Il est plus simple et plus probable de présumer que si le jeune homme voulut se familiariser davantage avec la doctrine hégélienne ce ne fut que pour se conformer au programme d'études personnelles qu'il s'était tracé dès ses années à l'Université de Genève. Influencé ou non qu'il ait été (comme il a été suggéré antérieurement) par Scherer, par Amiel peut-être, par son ami Abauzit, par ses lectures

enfin, il est parfaitement admissible qu'il ait désiré par réaction abandonner les classiques pour du nouveau. Et le nouveau à cette époque c'était l'hégélianisme. On sait, par ailleurs, qu'après s'être longuement pénétré de la pensée aristotélicienne, après avoir étudié l'*Organum* dont la sécheresse avait fini par le rebuter, il s'était mis à l'étude de Kant¹. Quoi de plus naturel que notre jeune philosophe idéaliste ait voulu passer de l'ancien maître à son nouveau et brillant disciple ?

« A l'université de Bonn, il étudia surtout la philosophie...

Dans l'intervalle de ses cours, il flâna sur cette belle terrasse que le Rhin côtoie de ses eaux grisâtres et d'où l'on découvre au loin les Sept Montagnes. Il visita la région, et cette vallée romantique lui plut si bien qu'il y plaça quelques années plus tard la scène de son premier roman, *Le Comte Kostia*. Le Geierfels, château de cet étrange boyard est quelque part entre Coblence et Bonn. Et comme ce roman est le plus personnel de ceux qu'écrivit Cherbuliez, celui de tous où il mit le plus de lui-même, il est bien permis de croire que les impressions de nature qu'il prête au jeune Gilbert Saville, son charmant héros, furent exactement les siennes.

Ce jeune homme sent la nature en panthéiste : Il a parfois l'air de croire que le dieu Pan n'est pas mort ou qu'il va ressusciter². »

« Le sage Gustave Merlet le lui a reproché. Mais n'est-ce pas ainsi que doit la sentir un étudiant de Bonn encore tout plein de ses maîtres³ ? »

Ce fut là en vérité pour lui une période d'épanouissement d'esprit métaphysique. Les jouissances fécondes de la rêverie poétique, il les connut alors et les savoura pleinement au cours de ses excursions, dans ce décor admirable, dans l'ambiance aimable d'une petite ville accueillante où vivait une société de lettrés :

« Bonn était une des petites villes du monde où il serait le plus doux de vivre et de mourir », nous dit E. Montégut.

Cherbuliez en apprécia le séjour. On nous apprend qu'il passa quelques mois chez M. Brandis, professeur d'histoire et de philosophie grecques, qu'il se lia d'amitié avec le fils du professeur, qui devint plus tard secrétaire de la reine de Prusse. La maison était agréable ; M. Brandis recevait beaucoup. Victor Cherbuliez rencontra

1. « Il apprit l'allemand pour lire Kant dans sa langue, s'étant toujours senti du goût pour les questions inutiles ou dangereuses... » (E. L. Pailleron).

2. Gustave Merlet, *Portraits d'hier et d'aujourd'hui, causeries morales et littéraires*, 2^e série, Paris, 2^e éd., 1878, in-18. p. 169,

3. Leguay, p. 49.

là M. de Bethman-Holwegg et alla même lui rendre visite dans son château des bords du Rhin. L'aspect étrange de cette demeure frappa et enchantait notre étudiant; il y retrouva le romantisme endormi. Peut-être faut-il voir là le germe du roman romanesque et exotique tel qu'il le réalisera par la suite : « Des montagnes, des rochers à pic, des tourelles qui surplombent un précipice, des grands bois sombres, d'âpres sentiers, des ruisseaux qui tombent en cascades... » Il se souvint de tout, et treize ans plus tard il logea dans le Geierfels sauvage un bonhomme plus étrange encore : Le Comte Kostia.

« Ce séjour à Bonn fut en plus d'un sens fécond pour Cherbuliez, car en même temps qu'il se passionnait pour la philosophie de Hegel, un autre travail inaperçu du jeune écrivain lui-même s'opérait en lui; ce travail latent qui se fait toujours sans que nous y pensions, qui n'est jamais celui auquel nous avons dévoué notre ardeur, et qui lorsque les années se sont écoulées se découvre tout à coup le seul profitable. C'est à cette époque qu'il faut sans doute rapporter la formation du germe du *Comte Kostia* dans l'esprit du jeune auteur¹. »

Les circonstances favorisèrent donc probablement la formation du futur romancier de la *Revue des Deux Mondes*. Mais si nous devons en croire Montégut sa décision de se consacrer aux lettres était dès cette époque déjà bien et définitivement arrêtée; dix ans et plus avant que ne paraisse son premier livre!

« Mais de toutes les circonstances qui ont favorisé la fortune littéraire de M. Cherbuliez la plus heureuse est le résultat de sa propre volonté. M. Cherbuliez a eu le bon sens de se refuser à diverses reprises à l'exercice d'une fonction quelconque, même de celles qui semblaient les plus conformes à ses goûts, pour se consacrer tout entier à la littérature. A notre avis, il a eu raison; l'exercice d'une profession même appartenant à un ordre purement intellectuel, est essentiellement antipathique et funeste à la libre floraison de l'esprit. »

« La vie de l'intelligence demande une activité incessante, mais désintéressée, n'ayant autant que possible aucun but précis. C'est parce qu'ils connaissent le prix de ce loisir actif que tous les génies originaux l'ont toujours acheté et l'achèteront toujours au prix même de la pauvreté, de la misère et de la solitude. »

« Ainsi pensa sans doute M. Cherbuliez lorsqu'il refusa un préceptorat qu'on lui offrait pendant son séjour à Bonn. »

¹ E. Montégut, *Revue des Deux Mondes*. La nouvelle littérature française, les romans de M. Cherbuliez, mai 1867.

Vivant donc dans un état de dilettantisme studieux, retrouvant dans un des rares coins de l'Europe où il se cachât encore le romantisme de bon aloi dont se nourrissait sa rêverie, apprenant à sentir la nature en panthéiste, savourant les œuvres de Goethe, l'étudiant s'orientait de plus en plus fermement dans sa voie.

Séjour à Berlin. — Nous renvoyons à un chapitre ultérieur (*Le métaphysicien*), pour la question de l'influence de la pensée hégélienne sur Cherbuliez.

Nous savons qu'à l'Université de Bonn il étudia surtout la philosophie et se passionna pour Hegel, ce « nouveau Thésée, ce nouvel Hercule ». Quoi d'étonnant à ce que de Bonn il se soit rendu à Berlin où étaient les principaux disciples de Hegel et, chose importante, son rival Schelling.

Nous avons vu que Schérer conseillait à qui voulait l'écouter d'aller se former l'esprit en Allemagne. N'est-il pas également admissible qu'Amiel qui lui aussi y avait été et qui, plus particulièrement avait fait un séjour à Heidelberg et un autre à Berlin, ait décidé le jeune homme à s'installer dans la capitale prussienne ?

Dans sa préface au *Journal* Édouard Schérer dit en effet :

« C'est à Heidelberg et à Berlin que le monde de la science et de la spéculation philosophique s'était ouvert aux yeux éblouis du jeune homme (Amiel)... Il en resta sous le charme... » ... Et également d'Amiel lui-même : Peu de semaines après son retour d'Allemagne, Amiel écrit ces lignes : « Il n'est pas de joies si profondes que je ne les aie traversées. Ravissement du beau, félicité pure de la sainteté, sérénité lumineuse du génie mathématique¹... » Il avouait qu'il s'était affranchi plus tard de l'Allemagne et qu'il regrettait quelquefois d'y avoir séjourné trop longtemps.

Grâce à E. Montégut qui a, à maintes reprises, recueilli les confidences de Cherbuliez avec qui il était lié, nous connaissons quelques détails sur le séjour de celui-ci à Berlin :

« Là il se dévoua tout entier à l'étude de Hegel, dont il connut les principaux disciples et entretint des relations intéressantes avec Schelling devant lequel il avait soin de dissimuler la tendresse que lui inspirait son rival². »

De même Renan dans son Discours de Réception : « A Berlin

1. Amiel, *Fragments d'un Journal*, t. I, éd. de 1887.

2. *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1867, E. Montégut.

vous avez vu le vieux Schelling qui vous parlait de tout excepté de philosophie. »

Il est à supposer que si Cherbuliez se mit en rapport avec le philosophe rival de Hegel, c'était sans doute afin de comparer les deux doctrines. Mais c'était surtout le contemporain de la grande génération de Hegel, de Fichte, auquel il avait succédé dans sa chaire, l'homme qui avait causé avec Goëthe, Herder et M^{me} de Staël, une curiosité enfin, que Victor Cherbuliez désirait connaître.

La durée de ses études à l'Université de Berlin n'est pas précisée. Montégut parle d'un an¹. « Schelling étant mort à Ragatz en Suisse le 20 août 1854, le début au moins du séjour de Cherbuliez à Berlin se trouve ainsi daté. Il avouait dans un article écrit plus tard qu'il gardait de cette ville où il avait noué de précieuses amitiés, un souvenir agréable. Il y entendit beaucoup de musique. Encore faut-il observer que si Cherbuliez goûtait, comme il semble, Haynd, Mozart et Beethoven, il n'en a guère parlé. Alors que toute son œuvre, en dehors même de ses livres d'esthétique, est pleine de réminiscences d'œuvres d'art, sculpture et peinture, les noms de musiciens ni les notations d'impressions musicales ne se présentent pas sous sa plume. Quand au début de *Prosper Randoce*, il nous raconte l'état d'esprit de Didier de Peyrols arpentant, vers dix heures du soir, l'allée des Tilleuls de la porte de Brandebourg à la statue du Grand Frédéric, ce n'est point de l'Opéra qu'il le fait sortir, mais d'une représentation d'*Hamlet* où ce grand irrésolu avait pu se voir si flatteusement drapé dans un lambeau de pourpre² ».

Parmi ces amitiés, celle qui fut la plus étroite fut celle de Marc Monnier, dont l'influence sur Cherbuliez a déjà été indiquée : « Il approchait de ses vingt ans quand Amiel qui se conseillait très mal lui-même et conseillait assez bien les autres, lui conseilla d'aller à Berlin... » ...J'étais à Berlin quand il y arriva. Je n'oublierai jamais que nous y entendîmes ensemble notre première leçon de philosophie hégélienne...

« Il s'étonnait, s'inclinait, se soumettait et quand il arrivait à comprendre, il tremblait pour sa raison³ ».

Quant à Cherbuliez, son sens critique ne l'abandonnait point.

Déjà revenu de son engouement passager pour l'obscur métaphysique allemande, son esprit clair et logique s'était vite ressaisi :

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1867, E. Montégut.

2. Cit. Leguay.

3. *Libre du Centenaire du Journal des Débats*, 1889, Marc Monnier, par Victor Cherbuliez.

Ernest Renan nous a révélé les préoccupations du jeune Victor au sortir des Universités allemandes : « ... c'était le puissant effort intellectuel de Hegel, bien que les élèves fissent déjà tort au maître. Les Hégéliens dont vous suiviez les leçons, vous choquèrent par l'abus de ces formules toutes faites, qui furent le tombeau d'une école créée par le génie, émaciée par la médiocrité. Vous rêviez d'une grande publication hégélienne... »

Cette grande publication, comme on sait, ne parut jamais.

Le caractère de Cherbuliez à cette époque, M^{me} L. Pailleron nous en donne un aperçu :

« Victor Cherbuliez, à l'époque où l'école de Hegel le retient, doit être un jeune homme instruit et sage, travailleur sans pédanterie, bien équilibré, l'esprit enjoué, parfois caustique, mais sans méchanceté ni envie ; optimiste il l'est, car c'est être optimiste que de se contenter de ce que vous donne la vie, et ne pas trop exiger d'elle : « Ce pauvre monde est ainsi fait, a écrit notre romancier, « qu'il est bien difficile d'avalier un verre de vin où il n'y ait pas « une mouche. Quand le vin est bon et que la mouche n'est pas trop « grosse, il faut boire. »

« Je me l'imagine encore, modeste sans humilité, fort indépendant, et doué de cette netteté d'opinion que j'ai pu reconnaître en lui bien plus tard, et qu'il admirait tant... chez les autres ! Il a écrit, parlant de l'un de ses personnages : « Rien qu'à le voir, on devinait « en lui un homme incapable de se laisser lier les mains, et la seule « langue que cet habile philologue ne pût apprendre, ce fut le « jargon d'une coterie ».

« Ces mots sont faits pour lui ¹. »

Sa période berlinoise fut sans nul doute importante. Elle marque en effet la fin de sa vie universitaire : « Il commença ses études à Genève », dit M^{me} L. Néron, « et les acheva à Berlin ² ».

Désormais fort de ses douze années d'études supérieures (comme l'a dit Renan), il est prêt pour la tâche qu'il s'est choisie, celle de l'écrivain. Mais auparavant il lui reste à parcourir le « Grand Livre du Monde ». La période des voyages d'observation s'ouvre pour lui.

Voyages. — Dans la *Revue politique* du 24 décembre 1881 Louis Ducros dit que, grâce à un héritage, Cherbuliez put voyager et il énumère les pays qu'il aurait, paraît-il, parcourus : Allemagne, Grèce, Italie, Asie-Mineure.

1. *Buloz et ses amis.*

2. *Annales politiques et littéraires; les échos de Paris*, M^{me} L. Néron, 9 juin 1899.

De même E. Montégut¹ rapporte qu'il « a visité successivement la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Asie-Mineure, Constantinople et la Grèce.

Et lui aussi fait allusion à la succession : « Il avait juré de manger jusqu'au dernier sou le petit héritage qui lui avait été légué pour voyager et il tint parole ». Eugène Rambert a affirmé qu'il avait été également en Russie et en Angleterre. Mais dans ce cas il a dû faire dans ces pays des séjours extrêmement brefs, car nulle part il n'en parle.

E. Faguet fait mention lui aussi de cet itinéraire assez vague et le situe après le retour de Cherbuliez d'Allemagne à Genève : « Cette espérance (le poste ambitionné à l'Académie) tardant à se réaliser, il voulut élargir son horizon déjà si vaste par un voyage en Orient ». Et il ajoute : « Il ne semble pas que l'Orient ait laissé de très profondes traces dans son esprit² ». Mais tel n'est pas l'avis d'un autre critique :

« Cherbuliez nous dépeint dans un *Cheval de Phidias*, Brousse la « Grenade du Levant, étageant ses mosquées, ses minarets et ses maisons de toutes couleurs sur le premier penchant de l'Olympe ». Ses chemins montants qu'enferment des haies vives de quinze pieds de hauteur, les noires forêts de châtaigniers qui la dominant, et la mer de verdure qui forme à ses pieds prairies et jardins. C'est à Ménemen, sur les bords de l'Hermus, à quelques lieues de Smyrne, dans la charmante maison d'un banquier grec, que s'achève le *Comte Kostia*. Comme ses héros, il dut faire à travers un pays sans chemins, une excursion à Pargame. Il a vu comme eux, sous un ciel « d'un bleu ardent au zenith,... presque vert à l'horizon » un cimetière ture planté de cyprès et de térébinthes d'où s'échappent des roucoulements de tourterelles. Un mot sur les Levantines dans le *Roman d'une honnête femme*; un souvenir d'ailleurs assez vague et non localisé, dans son deuxième article sur l'esthétique de Vischer; sauf erreur, c'est absolument tout³.

Il est vraisemblable que si Cherbuliez s'était attardé dans les divers pays nommés plus haut, il n'aurait pas manqué de faire entrer ses impressions dans l'un ou l'autre de ses romans. Car il savait faire revivre les lieux qui avaient attiré ses regards et charmé son imagination. Dans le *Prince Vital*, il a su par exemple rendre

1. *Drama'urges et romanciers*, octobre 1860, mai 1867.

2. *Eloge de Cherbuliez*, Séance de l'Académie, 13 avril 1901.

3. Leguay.

l'essentiel de ce que ressent un voyageur étranger à Rome. Dans le *Cheval de Phidias*, pénétré d'un amour nouveau et d'une ferveur de néophyte pour la Grèce glorieuse qu'il découvrait pour la première fois, il a consigné de chatoyantes descriptions d'artiste : « La Grèce qu'il avait vue était bien celle des monuments, mais aussi du roi Othon. Les Albanais en fustanelle blanche bien tuyautée, les cafedjis au fez rouge, des popes au poil hérissé d'une propreté douteuse, apparaissent dans son livre avec discrétion toutefois. Il a bien dû manger dans une gargote sur les bords du Céphise le poisson salé, la poignée d'olives et la tranche de Khalva, maigre même, qu'il épargne, avec le vin de Santorin, aux spirituels interlocuteurs de ses *Causeries athéniennes*. Il n'a pas fermé les yeux enfin, sur la Grèce du soleil et des paysages. Il a peint avec amour celui qu'il découvrait du Parthénon, adossé contre une des colonnes, à l'extrémité méridionale du portique. Un spécialiste de la littérature descriptive ou du paysage littéraire, Théophile Gautier, par exemple, n'aurait pas mieux peint la « lumière blanche. . . répandue sur les collines qui entourent l'Acropole », la mer « du plus pur indigo, Salamine couleur de rose, Egine glacée de violet », les côtes et les montagnes du Péloponèse offrant une « dégradation de nuances » qui vont « s'adoucissant jusqu'aux tons les plus légers, les plus fins et les plus délicats », les lointains « d'un gris cendré et d'une évanouissante pâleur » se dessinant « en clair sur un ciel d'un bleu foncé, profond et velouté ». Il y a également dans ce livre d'autres paysages des environs d'Athènes, également heureux, et qui, si l'on compose jamais une « Grèce décrite par les Français, comme on a fait pour Rome, y tiendrait une très belle place » (Leguay).

Aucun pays ne semble avoir produit sur lui une pareille impression d'enchantement. Pourtant on sait à quel point il était sensible au spectacle de la nature. C'est là matière à spéculation par exemple, qu'ayant été en Espagne, il n'en ait rapporté le moindre croquis curieux. Il est vrai qu'il y était en sorte en service commandé et qu'il passa la plupart de son temps à consulter les archives. Cependant ses voyages, pour citer encore Montégut, lui servirent tout de même dans son métier d'écrivain :

« Chacun de ses voyages », dit cet auteur, « a produit son fruit à son heure. Les *Causeries athéniennes* sont nées en Grèce, le *Prince Vitale* est né en Italie, le *Comte Kostia* sur les bords du Rhin, le *Roman d'une honnête femme* est le résultat du degré de connaissance que le jeune auteur a acquis de nos mœurs ; *Paule*

Méré est le seul de ses livres qui puisse être revendiqué par Genève¹. Il est vrai que ces lignes étaient écrites en 1867.

Quant au voyage en Grèce ce fut bien autre chose ; l'impression produite sur lui dura sa vie entière. « La Grèce qu'il vit au retour », a écrit Faguet, « le charma comme on peut le croire et quand il revint à Genève, le *Cheval de Phidias* était déjà dans l'esprit du jeune voyageur. » De même Renan lui avait déclaré : « Mais la Grèce vous fut une révélation, et l'Acropole fit tort à la philosophie hégélienne... Sur le bateau qui vous ramenait (d'Athènes) à Trieste², vous écriviez ce dialogue exquis où, à propos d'un cheval de Phidias vous exprimiez vos idées... »

On peut toutefois douter qu'un tel ouvrage exigeant tant de recherches et déployant tant d'érudition ait été composé pendant une aussi courte traversée.

Une anecdote a couru qui voulait que Cherbuliez faisant le tour des piliers extérieurs de l'Acropole pour s'assurer si, comme on le lui avait affirmé, leur diamètre variait de façon à aider aux lois de la perspective, soit tombé nez à nez avec Renan lui-même semblablement occupé.

De cette rencontre fortuite et vraiment extraordinaire serait née cette amitié solide qui lia par la suite les deux hommes. Une phrase de Renan dans son *Discours* détruit malheureusement cette légende. A propos des cours que Cherbuliez suivait au Collège de France lors de son premier séjour parmi nous, il dit : « Quelle fatalité pour moi, Monsieur !... J'étais en Italie ; sans cela nous nous serions connus vingt ans plus tôt. »

Pour terminer ce chapitre de la période des voyages de notre auteur faisons remarquer enfin que sa visite en Italie eut lieu au printemps de l'année 1863, qu'il alla à Rome accompagné de sa femme au moment où la Cité Éternelle était occupée par les troupes françaises.

On sait qu'il en rapporta les données de son *Prince Vitale*³, l'inspiration lui en étant venue en contemplant le masque funéraire du Tasse conservé au couvent de Saint-Onuphre.

1. *Revue des Deux Mondes*, E. Montégut, 15 mai 1867.

2. En 1859.

3. Paru dans la livraison de la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet de la même année.

III

L'HOMME FAIT

Vie de Paris. — Cherbuliez entra à la *Revue* en 1862; mais ce ne fut qu'à partir de 1874 qu'il vint se fixer définitivement à Paris.

Et cependant l'appel de Buloz qui aurait aimé avoir son collaborateur près de lui, lui avait été envoyé à maintes reprises. Mais comme on l'a dit « il ne se hâtait pas... Il hésitait à se déraciner... » « Peut-être ne se fût-il jamais décidé sans un attrait nouveau. Quel attrait ? Celui du malheur... »

Il faut se souvenir en effet qu'il ne se sentit vraiment redevenu Français qu'aux lendemains de nos revers. Jusqu'en 1874 donc, il envoya ses manuscrits à Paris, fit fréquemment le voyage de Paris pour prendre contact avec François Buloz quand il s'agissait de discuter ses projets de romans et leur réalisation pratique ; mais il n'en resta pas moins à Genève ou plus exactement à Champel, faubourg à l'est de la ville, où les siens possédaient une maison. D'ailleurs Ronjoux où Buloz faisait de fréquents séjours était proche de Genève, et nous savons que Cherbuliez y allait souvent ; ce qui devait suffire à maintenir la liaison entre eux tant qu'il n'était question que de la production de romans ou celle de critique sur des sujets en quelque sorte classiques.

Mais en 1874 son père étant mort, rien ne le retenait plus désormais en Suisse. D'ailleurs c'est à partir de 1875 qu'il signe ses articles du nom de plume de Valbert ; ce qui semblerait indiquer que vers cette date sa place de revuiste étant bien établie, il jugea bon de se transporter à pied-d'œuvre, si l'on peut dire, à fins de pouvoir produire d'une façon plus suivie et plus efficace. Collaborateur régulier à la publication la plus importante de cette époque, il était naturel qu'il voulût se tenir au contact intime et permanent de l'élite intellectuelle de la France, pour y assouplir encore son esprit, pour y puiser aux sources de documentation les plus riches

afin d'y trouver les éléments susceptibles de parler à son imagination et dans une certaine mesure, de lui permettre de se renouveler.

De plus, réintégré en sa qualité de Français, il n'avait plus aucune raison de se sentir étranger à Paris. Il habita au n° 12 de la rue de Tournon ; ce fut là sa résidence habituelle et c'est là qu'à l'occasion de l'anniversaire du centenaire de sa naissance en 1929 que fut apposée la plaque commémorative qui marque son lieu de résidence.

Cherbuliez au cours de son existence parisienne se fit de nombreuses amitiés parmi les personnalités les plus marquantes du monde littéraire. Son admission à l'Institut le laisse assez supposer. Ceux qui se trouvaient dans le camp adverse, Zola entre autres, qui en 1881 s'était montré si dur envers lui, l'appelant un « Sous-Feuillet », une « colonne de la *Revue* », etc., finirent même par lui faire bon accueil. Citons : « M. Léon Daudet raconte dans ses souvenirs sur son père que, peu avant la mort de celui-ci, quelques romanciers, dont Zola, Barrès, Anatole France, M. Bourget, avaient organisé un dîner littéraire appelé le dîner de Balzac. On fit au premier dîner l'éloge de Cherbuliez et il fut convenu qu'il serait invité régulièrement à l'avenir. Au retour, dans la voiture, Alphonse Daudet vantait à son fils la « puissance » et « l'autorité » du romancier « à qui nous devons *Ladislas Bolski*, le *Comte Kostia*, vingt superbes volumes »¹. Éloge non suspect venant de celui qui écrivit *l'Immortel*. Mais la mort de Daudet, l'affaire Dreyfus, dispersèrent bientôt les convives.

C'est M. Bourget qui, sans doute, le premier avait mis en avant le nom de Cherbuliez. Il l'avait rencontré chez Taine qui habitait alors une vieille maison du boulevard Saint-Germain, aujourd'hui démolie, proche de Saint-Thomas d'Aquin. Cherbuliez fréquentait « ce milieu de haute culture et de haut savoir dont ceux qui ont eu le privilège d'y pénétrer ont conservé l'impérissable souvenir² », où la philosophie, les lettres, les arts, les sciences se mêlaient par leurs représentants les plus fameux : Ernest Renan, Hippolyte Taine, Paul Dubois, Gaston Paris, Berthelot, Bontmy³ ».

1. *Alphonse Daudet*, Paris, 1898, p. 127. Cf un mot de M^{me} A. Daudet sur Cherbuliez « peut-être trop oublié » dans ses *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, Paris, 1910, p. 70.

2. Bourget, *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, t. I, p. 75.

3. Discours de Daniel Berthelot aux funérailles de Gabriel Lippmann, le 18 juillet 1921.

« C'est là que Lippman rencontra M^{lle} Cherbuliez destinée à devenir la compagne de sa vie. Au mois de septembre 1892, les Cherbuliez et les Lippmann étaient en Bretagne en visite chez le vieux Renan, déjà touché par la mort, mais qui pour ces visiteurs de marque fit encore face brillamment au monde. Ces amitiés, la très haute estime des lettrés, les joies de la famille, auraient consolé Cherbuliez, si ce sage avait eu besoin de l'être, et l'auraient dédommagé de n'avoir pas connu les succès éclatants et trop bruyants peut-être pour son goût discret, qui accueillirent alors les œuvres des plus jeunes romanciers. »

Des défections s'étaient produites cependant parmi quelques-uns de ceux qui lui avaient fait confiance à la première heure, George Sand par exemple, qui dans une lettre à Buloz, lequel avait refusé un roman de Maurice, son protégé, écrivait : « Eh bien, je vous le dis, *Raoul...* est un chef-d'œuvre et qui vaut dix mille fois mieux que le meilleur roman de Cherbuliez... » Dix mille fois, c'est beaucoup dire, mais George Sand avait de ces engouements violents et de ces revirements passagers.

Dans cette société parisienne de choix où une certaine effervescence de l'esprit était la règle, Cherbuliez avait trouvé le milieu qui convenait le mieux à son talent. Sans Paris pour le tenir en éveil, pour solliciter sa curiosité et surveiller son jugement, qui sait s'il y aurait eu un Valbert en même temps qu'un Cherbuliez ?

Sans doute, il aurait pu devenir un critique érudit et académique à souhait, mais le publiciste alerte, vivant et faisant autorité sur l'opinion que nous connaissons, comment serait-il parvenu à se former d'abord, à s'imposer ensuite ?

Collaboration à la Revue des Deux Mondes. — La carrière de Victor Cherbuliez, romancier, revuiste, critique d'art, est indissolublement liée à l'histoire de la *Revue*. C'est la *Revue* qui lui donna sa vraie chance de se faire connaître et lui assura la sécurité matérielle, inexistante pour la plupart des écrivains non arrivés. C'est grâce à la *Revue* et seulement par elle qu'il arriva à la notoriété ; grâce à elle, sans doute dans une large mesure, qu'il put entrer à l'Académie et devenir ainsi une personnalité dans le monde des lettres. C'est elle encore qui assigna une discipline à son talent et un but à ses efforts littéraires. Comme on l'a dit : il existe encore des gens, qui lorsqu'on nomme Cherbuliez répondent par Valbert, et Valbert c'est la *Revue* qui l'a créé.

A partir de son deuxième ouvrage jusqu'à son dernier c'est à la

Revue des Deux Mondes qu'il faudrait donc s'adresser tout d'abord si l'on voulait en connaître l'idée initiale, le développement, les modifications, le succès. Malheureusement sur beaucoup des questions qu'on pourrait poser à cette publication, les réponses resteraient négatives. C'est qu'en effet l'état-major de la *Revue* ne compte plus maintenant personne qui ait connu Cherbuliez. Le dernier qui ait vécu à cette époque est mort il y a cinq ou six ans et la source précieuse de souvenirs qu'il constituait est maintenant tarie. Par exemple Cherbuliez annonçait à Buloz, son directeur, dans la première moitié de l'année 1899 qu'il était en train de mettre la main à un roman dont naturellement la *Revue* devait avoir la primeur. Mais la *Revue* que nous avons consultée à ce propos n'a aucune connaissance de ce roman. Il y a peu de chance en effet pour qu'une œuvre de fiction à peine ébauchée soit venue à la rédaction. Il eut fallu pouvoir recueillir ce renseignement de la bouche même d'un de ses collaborateurs, chose désormais impossible.

Par ailleurs, la *Revue* ne possède plus grand'chose comme archives de l'époque de Victor Cherbuliez. A la mort de Buloz, sa petite-fille, M^{me} Pailleron réclama à M. Brunetière, alors directeur, les papiers et archives de son grand-père et les obtint. Elle en a, du reste, tiré un excellent parti grâce à un labeur considérable, mais il est manifeste que par un sentiment fort honorable, elle n'a publié que ce qui était en faveur de Buloz. Celui-ci était connu pour son caractère difficile qui lui valut maints incidents que nous ne connaissons pas sans doute dans le détail avant longtemps et par conséquent il ne nous est pas possible d'apprendre les vraies divergences, en admettant qu'elles aient existé, entre le chef et son subordonné quant aux productions de ce dernier.

Toutefois le livre publié par M^{me} Pailleron nous a fourni de nombreuses indications sur les relations existant entre ces deux hommes et nous lui avons fait de copieux emprunts. De même la *Revue des Deux Mondes* nous a gracieusement autorisé à consulter plusieurs lettres autographes inédites (la chemise qui les contient porte l'indication « vers 1872-1873, ces lettres elles-mêmes sont datées mais sans millésime, une seule porte la date complète du 1^{er} janvier 1872). La *Revue* nous ayant autorisé à en faire copie et reproduction, nous tenons à reconnaître ici son procédé gracieux et à l'en remercier.

Le premier contact de Cherbuliez avec la *Revue*, Renan dans son son discours de réception, nous l'indique :

« Ce fut M. Sainte-Beuve qui me fit connaître votre livre ¹.

Lisez Victor Cherbuliez, me dit-il, c'est un des nôtres... Un autre jugement, qui valait celui-là, fut celui de M^{me} Sand. Votre livre l'enchantait ; sans vous en prévenir, elle écrivit au directeur de la *Revue des Deux Mondes* ce qu'elle pensait de l'auteur. Telle fut l'origine de vos rapports avec un homme que j'ai beaucoup connu... ».

Parmi les lettres précitées et que détient encore la *Revue*, il y en a deux de Buloz qui prouvent que celui-ci connaissait depuis longtemps la famille Cherbuliez, tout au moins l'oncle Joël, lui-même auteur, éditeur, à qui elles sont adressées. Elles sont datées de Paris, l'une du 31 décembre 1868, l'autre du 31 janvier 1859. Elles prouvent aussi que l'oncle Joël collabora, au moins par un article, à la *Revue* de cette époque. Ces lettres, de quatre pages chacune, consacrées aux difficultés que la publication rencontrait alors auprès du gouvernement, n'offrent pas d'intérêt pour ces recherches, mais se terminant par l'expression des sentiments distingués et *affectueux*, elles expliquent la prise de contact assez facile de Victor Cherbuliez, et on peut supposer que George Sand et Sainte-Beuve ne furent pas ses seuls parrains. L'oncle Joël fit, on le sait, tout son possible pour lancer son neveu.

Citons à présent M^{me} Pailleron :

A propos d'*Un Cheval*, George Sand écrivait à son ami Buloz :

« Mauvais titre, admirable ouvrage, précieux ouvrage d'un jeune ou vieux homme que je ne connais pas, mais que je sais être le fils du professeur Cherbuliez de Genève, et peut-être le neveu du libraire de ce nom, voilà un talent que vous devriez avoir à la *Revue* lisez vous-même et voyez ² ». Ce fut par Joël Cherbuliez que le romancier parvint à la *Revue*, le premier roman qu'il y publia fut le *Comte Kostia* primitivement intitulé *Fédor*.

J'ai entre les mains les notes que rédigeait alors au jour le jour André Cherbuliez. On y retrouve la trace de son anxiété aux premiers débuts d'un fils bien-aimé. Sera-t-il déçu ? François Buloz l'adoptera-t-il à la *Revue des Deux Mondes* ?

Janvier 1862. — Hier, réponse défavorable de François Buloz à mon fils. Lettre polie et louangeuse pour l'homme ; mais demandant une correc-

1. *Les Causeries Athéniennes*.

2. Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis, les Écrivains du Second Empire*, Paris 1924, chapitre iv. Ce chapitre avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1922. Le texte du livre et celui de la *Revue* ne sont point tout à fait identiques (note : Leguay).

tion du roman. L'œuvre est trop longue pour la *Revue*. Reproche le manque de rapidité du récit.

20 janvier. — Le moral de mon fils plus affecté qu'il ne serait à désirer par cette traverse dans son début comme collaborateur de la célèbre, et trop ambitionnée *Revue des Deux Mondes*. Buloz appelle Victor à délibérer avec lui sur les remaniements de *Fédor*. »

Mais Victor Cherbuliez renonça cette semaine-là à l'entrevue projetée avec le directeur de la *Revue* : il lui eût fallu aller à Paris, interrompre les conférences qu'il faisait alors à Neuchâtel sur le roman français.

Cherbuliez put enfin partir pour Paris, et le 23 février il était de retour pleinement d'accord avec le directeur Buloz.

Dans son journal, son père notera qu'après trois heures d'entretien tout a été réglé, que le roman paraîtra en cinq numéros « comme ceux de M^{me} Sand, et qu'il aura même quelques feuillets de plus que les siens ! ».

L'orgueil que ressent le vieux professeur à l'annonce du premier grand succès de son fils est touchant ; mais c'était là presque une fierté de co-auteur, car il mentionne encore dans son journal (à la date du 13 mars) qu'il vient de travailler lui-même avec son fils « à la rédaction du roman » et il est « tout surpris de voir l'œuvre gagner à cette opération ».

Le Comte Kostia parut peu après le remaniement et ce fut François Buloz qui traita pour son impression avec Michel Lévy, puis avec Hachette.

Le Comte Kostia plut, sauf les dernières parties qui furent critiquées. George Sand, du fond de son Berri, envoie à François Buloz son opinion tout de go : « Les quatre numéros du *Comte Kostia* m'ont énormément amusée, c'est vif, c'est original, dramatique, et d'une forme très saisissante. Mais la fin n'est pas bonne. Je suis fâchée que vous n'ayez pas été sévère pour ce dernier numéro, tout à fait lâché et rempli de choses de mauvais goût. C'est égal, avec des objections que je le crois très capable de comprendre et d'écouter, l'auteur sera un romancier éminent. » Des suppressions ? François Buloz en avait cependant exigé, et combien de sacrifices avait consentis cet auteur soumis, qui se jugeait ainsi : « Il y a deux sortes de romanciers ; les constipés et... les autres, moi, je suis... un des autres ! ».

La presse, en général, fut favorable au nouveau romancier ; pourtant la critique de Prévost-Paradol déplut au directeur de la *Revue*, qui le surveillait. Après la lecture des *Débats*, il s'in-

digna : « J'ai été bien choqué de l'article de ce très léger Prévost-Paradol sur le *Comte Kostia* dans les *Débats*, et je ne lui ai pas caché ce que j'en pensais. Que voulez-vous attendre d'un journal sans direction, et d'un jeune esprit qui vous dit sans façon qu'il n'attache aucune importance à sa critique littéraire, qu'il ne songe qu'à faire plaisir à ses amis ? ».

L'article de Prévost-Paradol qui venait ainsi de provoquer les ires de l'impétueux directeur de la *Revue* mérite qu'on le cite, en partie du moins : « Le nouveau roman de M. Victor Cherbuliez est un tissu d'impossibilités morales et physiques, et cependant les deux premiers tiers de ce volume se lisent avec le plus vif intérêt.

Les descriptions, les portraits et les conversations sont les meilleures parties de ce livre et portent la marque d'un véritable talent; mais ce qu'il y a de chimérique dans le développement des caractères et dans la conduite de l'action met bientôt mal à l'aise le lecteur le mieux disposé. M. Victor Cherbuliez, qui est un écrivain de talent et qui a reçu, avec le don d'imaginer, celui de peindre, ne peut manquer de rencontrer un vrai succès le jour où, renonçant à piquer notre curiosité par des moyens extraordinaires, il cherchera dans les réalités de la vie le moyen de nous intéresser et de nous émouvoir »¹.

Les « choses de mauvais goût » que signalait George Sand, les « impossibilités morales » auxquelles faisait allusion Prévost-Paradol, furent d'ailleurs remarquées par d'autres critiques, surtout par les Anglo-saxons. T. S. Perry, écrivant dans l'*Atlantic Monthly*², note tout ce que peut avoir de scabreux la confusion de sentiments qu'inspire chez un jeune homme réputé normal un garçon qui est en réalité une fille et conclue que ce n'est guère là une situation bien propre dans un roman ! Ce reproche d'immoralité, si Cherbuliez en eut jamais connaissance, dut en vérité l'amuser.

Une certaine animosité contre le jeune débutant qui entraît de plain-pied à la *Revue* alors que nombre d'auteurs assez en vue s'en voyaient consigner les portes, un chauvinisme presque explicable, sinon justifié à l'égard d'un littérateur étranger remportant un gros succès en France, c'était là une réaction en quelque sorte inévitable :

Une lettre d'Alexandre Dumas fils à Blaze de Bury en est, nous semble-t-il une indication suffisante :

1. Article paru dans le *Journal des Débats* du 5 avril 1863.

2. *Atlantic Monthly*, Victor Cherbuliez by T. S. Perry, 1876.

« Ce que j'ai fait à Cherbuliez? Rien. Je ne le connais pas. J'ai lu de lui le *Comte Kostia*, dont les deux tiers tout pleins de talent, les deux premiers. Je sais aussi qu'il a été professeur et qu'il est Genevois. Est-ce que vous aimez beaucoup les Genevois, vous? Du reste, on pourrait dire aux Genevois — Est-ce que vous aimez beaucoup les Français? La réponse serait la même des deux côtés, si elle était sincère. Voyez-vous, la différence qu'il y a entre nous et les autres peuples, c'est que nous nous aimons beaucoup, et que nous ne les aimons qu'un peu tandis qu'ils s'aiment tout autant eux-mêmes et nous exécrent... »

Au moment où Cherbuliez faisait ses premières armes à la *Revue des Deux Mondes*, après que Buloz lui eut écrit : « Ils disent tous qu'il faut que vous veniez. Venez donc » ; celui-ci était précisément en quête de collaborateurs nouveaux.

« J'imagine », dit M^{me} Pailleron, « que François Buloz dut être bien enchanté de mettre la main sur ce romancier-là ». En voilà donc un qui écrira des romans romanesques pour son public, des romans sans plus. Madame Sand vieillit, Murger a fui comme dans un rêve, Gérard, hélas! a disparu tragiquement, Mérimée n'écrit plus qu'avec peine, About se disperse. Restent Paul de Molènes, Émile Souvestre, ancienne équipe et dans la nouvelle, Octave Feuillet, collaborateur fécond et fidèle, puis encore tout récemment, Tourguéneff, découverte dont François Buloz se montre fier et jaloux. Mais le directeur trouve toujours le nombre de ses romanciers insuffisant.

Il s'entendit tout de suite avec Victor Cherbuliez, et leur entente fut non seulement littéraire (Cherbuliez sollicitait les conseils de son directeur et chose surprenante, les suivait) mais amicale, elle demeura inaltérable ; il n'y eut entre eux ni rancune, ni discussion. J'ai toujours pensé qu'une des causes de leur entente, provint d'une affinité de race. Tous deux fils de la même montagne, l'un genevois, l'autre enfant du Salève français, ils eurent bien des vertus communes quoique Cherbuliez fût jeune et que son directeur alors fût un vieil homme. Tous deux travailleurs acharnés, ils furent doués de la même volonté patiente, d'un jugement sûr, et de cette pondération qui permet une si claire vision des choses, et préserve des entraînements rapides. « Nos entraînements sont nos plus grands ennemis », affirmait Victor Cherbuliez ; il professait aussi que « l'homme né pour l'ordre, quand il l'oublie, l'ordre se venge » ; paroles qui ravissaient d'aise François Buloz, charmé d'un si solide bon sens ».

La cordialité des relations et l'inaltérable bonne entente (ainsi

affirmée) sont certes appuyées par le fait que les Buloz invitaient fréquemment Cherbuliez, sa femme et leur fille Laurence (qui devait plus tard épouser le docteur Lippmann) à faire des séjours dans leur propriété à Ronjoux en Savoie.

Écrivant à Buloz de Berlin le 28 novembre 1869, voici en quels termes d'amitié s'exprime Cherbuliez ;

« Vins de Ronjoux ou vins de Bourgogne, j'irai très volontiers corriger mes épreuves à Ronjoux... » « C'était son habitude » (rapporte M^{me} Pailleron) et son divertissement, la tâche accomplie : Genève est à 100 kilomètres de Ronjoux. M^{me} Gabriel Lippmann, alors « la petite Laurence » se rappelle un mot de François Buloz à son rédacteur lorsque celui-ci justement se trouvait là en villégiature. Victor Cherbuliez publiait alors un roman dans la *Revue* — je ne sais lequel — on était à table, on passa un plat de champignons cueillis le matin même par les invités dans les bois environnants. Le plat avait bon aspect et semblait à point. François Buloz le suivait pourtant d'un œil soupçonneux. Lorsqu'il fut présenté à Cherbuliez et que celui-ci commença à se servir, François Buloz d'un geste, l'arrêta : « Pas vous, Cherbuliez ! pas vous ! vous n'avez pas encore terminé votre roman ! »

En dépit des relations amicales existant entre eux, Buloz (et l'anecdote qui vient d'être rapportée le fait un peu sentir) entendait exercer une autorité quasi absolue sur son jeune collaborateur. Il avait toujours la crainte de voir ses rédacteurs le quitter pour une autre publication et ne manquait jamais une occasion de leur faire la leçon dans ce sens. Prenant par exemple pour texte l'article défavorable de Prévost-Paradol déjà cité, il engagea Cherbuliez à ne pas écrire dans les quotidiens, à rester fidèle à la *Revue* : « Je vous l'ai déjà écrit, je crois cette collaboration quotidienne à un journal vraiment chose funeste pour les meilleurs esprits. On écrit une ou deux colonnes sur la première chose venue, sur le premier livre qui vous tombe sous la main, et le tour est fait ; on laisse il est vrai, à cela, beaucoup de sa laine, comme la brebis sur le buisson, mais on n'en réunit pas moins ces bribes en volume : Voyez celui qui vient de réunir M. Schérer (l'attaque était là parfaitement directe, Schérer ayant été pour Cherbuliez un inspirateur de la première heure, un ami admiré et écouté)... J'en suis affligé pour le penseur qui avait si bien marqué sa voie, quelle distance de ce beau travail sur Hegel à ces notes écourtées et essoufflées ! Puis je crois M. Schérer tout à fait fourvoyé quand il se jette dans les choses purement littéraires, qui ne sont précisément pas de sa compétence.

C'est du moins ce que j'ai le droit de croire en lisant quelques-unes de ses notices, et en sachant ce qu'on lui prête à propos du *Comte Kostia*; (!!) car il paraît qu'une critique subalterne s'étayait de l'opinion de M. Schérer pour combattre votre livre. Or, si M. Schérer juge ainsi les romans, je dis que ses opinions littéraires n'ont pas grande valeur. Voilà pourquoi je regrette qu'il descende dans une arène où il peut faire bien d'autres faux-pas. Sainte-Beuve qui a une nature si vigoureuse, qui se laisse entraîner, ne songe qu'à en finir... »

On ne saurait mieux prêcher pour ses saints. Toutefois, si dans l'ensemble Cherbuliez fit pendant plus de trente années preuve à l'égard de la *Revue des Deux Mondes* d'une touchante fidélité, il n'en fut pas moins tenté par le fruit défendu : il collabora notamment au *Temps*. Nous donnons ci-dessous les dates de parution de ses articles qui sont des Lettres sur le Salon ; en feuilleton sur deux pages :

16 mai 1872.

22 mai 1872.

29 mai 1872.

6 juin 1872.

9 juin 1872.

13 juin 1872.

16 juin 1872.

20 juin 1872.

26 juin 1872.

Il a été question également de collaboration au *Figaro*, mais de cela il nous a été impossible d'obtenir confirmation ou vérification.

Mais faire des romans exclusivement ne pouvait satisfaire Cherbuliez dont l'esprit exact et curieux s'intéressait à de multiples sujets. D'ailleurs pour qu'il pût vivre confortablement de sa plume il fallait qu'il produisît plus abondamment.

C'est là sans doute qu'il faut chercher la raison qui l'incita à se charger de rubriques régulières et à profiter de ce qu'il jouissait déjà de ses grandes et de ses petites entrées à la *Revue* en tant que romancier :

« Depuis quelque temps déjà Victor Cherbuliez cherchait à étendre sa collaboration, à la rendre plus fructueuse ; les cours, les « leçons » qu'il faisait au Gymnase de Genève par utilité, il désira les remplacer par des articles de critique et de politique extérieure...¹ »

Il commença à publier ses articles de critique en 1868 sous son vrai nom. Lessing était le sujet de son étude. Dès le début, Buloz crut

1. M. L. Pailleron.

de son devoir d'avertir son collaborateur qu'il faisait fausse route :

« Vous avez fait sur Lessing un travail remarquable, mais un peu trop de haute critique et pour les connaisseurs ; je ne sais pas si les femmes, par exemple, si les lecteurs mondains vous auront lu si facilement qu'à l'ordinaire. Je sais que la seconde lecture m'a fait plus de plaisir que la première. Mais y a-t-il beaucoup de gens qui lisent deux fois ?... Il faut tâcher d'être plus accessible dans vos prochaines études critiques, et le roman doit vous conduire aisément à ce type varié, agréable et concentré qui vous appartient dans le récit romanesque... »

Cherbuliez sut tenir compte de cet avertissement et de ce conseil, bon en soi, puisque par la suite les articles qu'il donna à la *Revue* furent parfaitement lisibles même pour les femmes et pour les lecteurs mondains qui purent de la sorte se tenir au courant de ce qui se passait de par le monde sans être obligés d'avoir recours aux articles de fond trop techniques pour eux et qui les rebutaient. Cherbuliez ou plutôt Valbert (il ne signa sous ce pseudonyme qu'à partir de 1875) devint donc l'aimable vulgarisateur des questions sérieuses à l'usage des gens du monde aussi bien que l'informateur averti et sûr du grand public.

A la critique de son directeur, Cherbuliez répondit :

« Comme vous le dites très bien, le roman aide à faire de bonne critique, mais de son côté la critique donne à l'imagination le temps de se rafraîchir et de couvrir des œufs. Je crois que les assolements sont aussi bons pour le cerveau que pour la terre... » Et il proposait d'autres sujets : *le roman réaliste*, une étude sur *Aristophane* ou la *Comédie politique chez les Grecs*... « Mais bien entendu, je ne perds pas de vue mon roman... »

La correspondance entre Buloz et Cherbuliez, telle que nous avons pu la consulter, outre les conseils paternels, les démonstrations d'amitié qu'elle renferme, contient sa partie métier, intéressante dans une certaine mesure, puisqu'elle peut nous servir à entrevoir les difficultés matérielles auxquelles auteur et éditeur se heurtaient et leurs façons de les résoudre. Non envisagée sous ce point de vue très particulier, elle peut, bien entendu, paraître insignifiante :

« Si nous conservions ma première partie telle qu'elle était, avec ses quatre chapitres et ses cinquante pages, il nous serait impossible d'avoir cinq parties, et puisque vous préférez qu'il y en ait cinq, quelque avantage que pût offrir ma première division, il faut y renoncer. Elle avait, du reste, cet inconvénient que deux parties au moins auraient été trop longues¹... »

1. Lettre à M. Buloz datée du 5 novembre 1872.

Toute la « petite cuisine littéraire » y apparaît de même. Le souci de la forme et l'exactitude méticuleuse sont ici, comme ailleurs, en évidence : « Si la phrase : *Chose, c'était Shakespeare*, etc... vous déplaît, il faut la supprimer; elle ne me paraît point nécessaire. C'est bien *Marvellous*, avec un *a*, qui est le mot anglais... » Et ce qui pourrait fort bien constituer la meilleure réponse à ceux qui accusaient Cherbuliez de ne pas savoir le français et de se servir sans discernement de termes de dialecte ou d'expressions périmées : « *Gagner au pied* l'expression consacrée; je viens de consulter le dictionnaire de l'Académie... »

Là où le ton des lettres change, là où sans doute Buloz révèle le mieux l'affection qu'il portait à son collaborateur, c'est dans la correspondance échangée entre eux avant et pendant la guerre contre la Prusse. « Bon 1870 » avait souhaité le vieillard à son jeune ami ! Résidant à Genève pendant la tourmente, c'est par les lettres de Buloz que Cherbuliez maintenait son contact avec la France. Peut-être est-ce à lui qu'il dut de comprendre l'étendue du malheur qui frappait notre pays; peut-être sont-ce les paroles de désarroi de celui qu'il respectait et qu'il aimait qui éveillèrent en lui le sentiment de profonde pitié d'où sortit sa résolution de redevenir Français de fait après l'avoir longtemps été d'esprit puis de cœur ?

Cherbuliez survécut à son chef, puisque celui-ci mourut en 1877. Une lettre de Buloz écrite vers la fin de sa vie est comme un indice de découragement. Son état-major d'autrefois n'a plus l'air de pouvoir ou de vouloir le seconder; Cherbuliez lui-même peut-être n'a plus cette docilité exemplaire et agréable au directeur. A moins qu'il n'ait visiblement faibli. On aimerait s'en assurer : « Je me demande parfois sérieusement si je ne dois pas planter là la *Revue* et aller plutôt planter mes choux à Ronjoux. Je suis vieux, je suis malade, je n'ai pas d'auxiliaires suffisants... Les Barbares arrivent, ils sont venus; ils nous faudrait ici un George Sand nouveau, un nouvel Alfred de Musset, un jeune Mérimée, un Victor Cherbuliez toujours prêt à chasser les ombres genevoises, un G. Planche et un Sainte-Beuve de trente ans (sans Bonapartisme) pour faire face à tout cela. Voilà pourquoi l'heure de la retraite sonne pour moi. »

Mission en Allemagne. — On lit dans le *Journal de Genève*¹ :

« La direction de la *Revue des Deux Mondes* probablement sous l'influence du gouvernement impérial chargea en 1869 Victor Cherbuliez

1. *Journal de Genève*, 4 janvier 1899, signé : M. D.

d'une mission très délicate : c'était d'aller étudier sur place les alliés que le cas échéant la France pourrait trouver en Allemagne même, dans les petites cours et dans les milieux fédéralistes... Le livre qui contient le résumé de ce voyage d'information a fait beaucoup de bruit en son temps. »

Ayant fait demander aux *Archives du Ministère des Affaires étrangères* si l'on pouvait retrouver trace de la mission soi-disante de Victor Cherbuliez, on nous a fait répondre qu'il n'y avait rien à ce sujet dans ce dépôt. On en est donc réduit à conclure que ce voyage d'enquête fut mené par la *Revue* elle-même sans autre but que celui de fournir à ses lecteurs une documentation fidèle sur une question d'actualité. Que le gouvernement en ait tiré profit, cela c'est une autre affaire...

Pour quelles raisons Buloz désirait-il faire faire cette enquête et pourquoi voulait-il en confier la mission à Cherbuliez?

Citons, pour nous en éclaircir là-dessus une lettre écrite par lui à ce dernier :

« Vous savez que de tout temps je vous ai parlé d'une mission au dehors qui vous permettrait de vous rafraîchir et de faire de nouvelles provisions. Je voudrais vous parler de cette mission qui serait pour vous, je l'espère, une occasion agréable de recueillir peut-être un nouveau sujet de roman, et à coup sûr de faire un travail important, grand même, par le but, et qui pourrait vous donner un lustre de plus... Venez donc, je vous prie, à Ronjoux, et répondez-moi le plus tôt possible. »

Selon M^{me} M.-L. Pailleron : « Victor Cherbuliez semblait à François Buloz tout désigné pour cette mission. Depuis deux ans, depuis Sadowa, une enquête s'imposait; l'Europe inquiète se demandait ce que la Prusse comptait faire de sa victoire. Hélas! on le sut bientôt. Cherbuliez qui comptait de nombreuses relations dans le journalisme et parmi les hommes politiques et les diplomates de son temps, devait mener à bien cette enquête. Il fut enchanté d'en être chargé, et partit en mai, comptant passer par Carlsruhe, Francfort, Cologne, Berlin, visiter Dresde, Munich et Vienne ».

De Berlin, il écrivit à François Buloz en date du 13 juin :

« Cher Monsieur,

« J'attendais pour vous écrire de m'être un peu retourné et orienté dans Berlin, ce qui ne se fait pas en un jour; la société et la politique allemandes sont un peu comme la science allemande : c'est confus, cela manque d'ordre et de composition; et il faut du temps pour y voir clair. Je me flatte d'avoir très bien employé mes journées, et si la suite de mon

voyage répond au commencement, j'espère emporter d'Allemagne de bons et d'intéressants matériaux pour mon travail.

J'ai vu nombre d'hommes marquants, la plupart des coryphées d'un parti libéral. Il n'y a point de parti sans programme, et en fait de programme, les libéraux prussiens n'ont guère que des convoitises, des appétits et de vagues espérances, découragées par les événements. Soit dit entre nous, ils me font l'effet d'un essaim de hannetons instruits, intelligents et quelques-uns spirituels, lesquels ne se lassent pas de cogner contre la vitre, bien qu'ils sachent par expérience que les vitres résistent. Mais il faut faire son métier. C'est le leur.

Un conseiller de légation qui est le bras gauche de M. de Bismarck, s'est appliqué à me démontrer l'autre jour que les conditions sociales, économiques et politiques de la Prusse, y rendent le parlementarisme impossible. Je crains qu'il n'y ait une forte dose de vérité dans son raisonnement. Mais je suis persuadé aussi que l'unité allemande ne peut se faire que par la liberté. Quant à l'accomplir de vive force, on n'oserait le tenter que si les difficultés intérieures de la France et de l'Autriche aboutissaient dans ces deux pays, à un chaos qui les réduirait à l'impuissance. L'ambassadeur des États-Unis, M. Bancroft, m'exprimait l'autre jour sa conviction que dans les circonstances actuelles, Bismarck ne fera pas un pas en avant : le roi paraît être pour le moment dans les mêmes dispositions ; puissent-elles durer ! car le roi a bien plus d'initiative et de self-government qu'on ne le croit généralement en France. Il faut se défier de ces bonhomies allemandes doublées de finesse, qui s'entendent à merveille à s'exploiter elles-mêmes. Le fait est que tout le monde ici considère l'état actuel des choses comme un provisoire, qui ne saurait durer, et cependant, on a grand peur qu'il ne dure. On est beaucoup plus loin de l'unité qu'il y a un an ; on n'a pas osé souffler mot de la question nationale dans le Parlement dernier de peur d'y soulever des tempêtes. Ajoutez que la situation intérieure de la Prusse, ses embarras financiers, l'inévitable accroissement des impôts, les étrangetés anti-libérales de la constitution de la Confédération du Nord, tout cela favorise la réaction particulariste. C'est à ce point qu'un homme politique très sérieux me disait l'autre jour dans le trou de l'oreille, qu'il ne serait pas étonné que le dualisme fût la solution finale de la question allemande, c'est aller bien vite en affaires, mais il est certain que les universitaires ne tiennent pas la corde, et je vois que deux éventualités qui peuvent les remettre à flot, une menace imprudente de la France, ou les menées non moins imprudentes de l'ultramontanisme en Bavière et dans le duché de Bade.

Les troubles de Paris ont fait sensation ici, et éveillé les espérances. Les radicaux se flattaient que c'était le commencement d'un mouvement social qui se communiquerait à l'Allemagne ; les gouvernements se plaisaient à croire que le gouvernement français allait se trouver aux prises avec des embarras intérieurs assez sérieux pour paralyser son action au dehors. En revanche, ce que redoute par dessus tout le gouvernement prussien, c'est un développement libéral et pacifique en France ».

• Nous avons donné cette longue lettre in-extenso pour montrer dans quel esprit était menée son enquête par Cherbuliez. Il est loisible

de penser avec M. D. auteur de l'article paru dans le *Journal de Genève*, déjà cité « que bien des portes lui étaient restées fermées... » qu'il « en résulta que l'Ambassadeur de la *Revue des Deux Mondes* ne vit pas tout ce qu'il était venu voir... » et que « son livre a contribué à entretenir des illusions qui n'ont apparu que plus tard, et qui lui ont été vivement reprochées ». Toutefois il est évident d'après la lettre citée plus haut qu'il n'était pas aussi aveugle que son critique veut bien le dire : « Ce que redoute le Gouvernement prussien, c'est un développement libéral et *pacifique* de la France... » Une France trop encline au calme et aux accommodements, cela n'aura guère fait le jeu de l'Allemagne. C'est ce que Cherbuliez a très bien vu et c'est son cri d'alarme qui formera le fond même de son livre.

« A Berlin », dit M^{me} Pailleron, « Victor Cherbuliez se met en rapport avec les deux hommes qu'on appelle le bras gauche et le bras droit de M. de Bismarck : M. Abeken et M. de Kendel; il compte voir le grand homme la semaine prochaine (mais il ne le put voir), avant son départ pour Verzin, à Potsdam. Il sera reçu par la Princesse royale à Baden; il se présentera aussi devant la Reine qui lui a fait dire de ne pas quitter l'Allemagne sans l'aller voir. Ce message-ci parvint à Victor Cherbuliez par le secrétaire de la Reine de Prusse qui était à cette heure son ami Brandis, fils du professeur chez lequel Cherbuliez, jeune étudiant, passa quelques mois à Bonn. »

Voici donc Cherbuliez au travail; le 28 novembre, il annonce l'envoi du second article pour le 1^{er} décembre (le premier a paru le 15) il se propose de retrouver François Buloz pendant quelques jours en Savoie.

L'article de Cherbuliez qui parut en décembre 1869 fit beaucoup de bruit chez nos voisins les Prussiens, « excita des ires à Berlin. » L'auteur l'apprit par un Allemand qui en arrivait :

« Les nombreuses correspondances officielles que le Ministère des affaires étrangères expédia à la presse allemande, l'ont attaqué avec violence. La *Gazette de Cologne*, organe des nationaux libéraux, l'attaque à son tour dans un premier article du 8 décembre, intitulé : *La Revue des Deux Mondes sur la Prusse*. Cet article plus modéré mais très aigre, vise au ton dégagé. On y reproche aux dites correspondances leur pathos furibond, et d'avoir employé leur grosse artillerie pour tirer à boulets rouges contre un romancier mauvais plaisant (einen losen Vogel) qui n'a cure que d'arrondir sa phrase et de divertir son monde. La *Gazette de Cologne* se donne beaucoup de peine pour découvrir le quelqu'un qui est derrière moi. Elle le cherche partout, tantôt à Berlin, tantôt à Stuttgart, elle pousse même jusqu'à Vienne, où elle me fait converser avec M. de

Beust. L'article se termine par des insinuations mêlées de menace contre mes inspirateurs « qu'on connaît déjà, qu'on connaîtra mieux encore par la suite de mes articles ». Conclusion : il importe de tromper cette curiosité et de ne point laisser deviner le nom des personnages marquants que j'ai pu voir à Berlin.

Je vois que ce qui a le plus irrité est cette thèse si vraie, si fondée, qu'à Nikolsbourg, la Prusse a trahi la cause allemande, qu'il dépendait d'elle de faire l'Allemagne, qu'elle a mieux aimé prendre et s'arrondir. Puisque cette affaire lui tient si fort au cœur, il faudra que j'y revienne dans mon dernier article et que je réponde aux fins de non-recevoir que m'oppose la *Gazette de Cologne*. En attendant, je travaille de mon mieux à débrouiller cet embrouillement systématique qu'on appelle la Constitution de la Confédération du Nord .. Le premier *Cologne* en question n'est point écrit au point de vue des nationaux libéraux, il n'est rien dit pour leur défense. Je suis persuadé qu'il émane du Ministère, on y trouve des phrases qui sentent d'une lieue le Bismark et son entourage. Les dernières sont ainsi conçues. Nous savons maintenant où nous devons chercher les alliés de ceux qui regardent d'un œil jaloux les grandeurs de la Prusse. Peut-être se révéleront-ils plus clairement encore dans la suite des articles de la *Revue* qui nous sont annoncés. Mais leur signalement est déjà suffisamment reconnaissable pour quiconque veut voir. Signalement qui n'a rien de sombre, leur extérieur est tout à fait agréable, mais celui qui a des yeux doit dire, dès aujourd'hui, sous forme d'avertissement : « Romain prends garde à cet homme ! » Hunc tu, Romane, caveto. »

Les articles qui avaient fait tant de bruit outre-Rhin devaient comme on sait être réunis en un volume¹. Ce livre fut très remarqué en France également. Malheureusement, comme le fait observer M. Leguay, il lui manquait une conclusion :

« Il était à peine en vente que les événements lui en donnaient une et fort inattendue ; la guerre éclatait entre la France et la Prusse que suivait toute l'Allemagne ; l'Empire allemand était fondé. Après la paix de Francfort qui se souciait en France de la paix de Prague ? Le livre de Cherbuliez eut à peine le temps d'être un livre d'actualité, une nouveauté ; les événements le rattrapèrent trop vite ».

Cependant *L'Allemagne après la paix de Prague* a été appelé un livre prophétique. Il prévoyait qu'une fois l'unité allemande constituée, l'équilibre de l'Europe serait rompu ; mais n'osait malgré tout envisager toutes les conséquences que pourrait entraîner cette situation. « Ce livre », dit Eugène Rambert, « eût mérité d'être vrai plus longtemps ». Il n'y voit qu'une seule erreur grave : « Cherbu-

1. Annoncé dans la *Bibliographie de la France*, du 18 juin. Une deuxième édition est annoncée pour le 3 décembre 1870.

liez n'avait pas compris toute la puissance latente du sentiment germanique¹. »

Mission en Espagne. — Depuis plusieurs années les yeux de l'Europe étaient tournés du côté de l'Espagne, malheureux pays en proie à des troubles politiques continuels et qui selon toute apparence cherchait confusément sa voie. Plus qu'aucune autre nation la France s'intéressait au sort de sa voisine. N'était-ce pas cette dernière après tout qui indirectement s'était trouvée être la cause de la guerre de 1870-1871 ?

Pour se documenter sur place la *Revue des Deux Mondes* fit appel à Victor Cherbuliez. Fut-ce le simple désir de procurer à ses lecteurs des éclaircissements sur cette situation embrouillée ou fut-ce à l'instigation du gouvernement lui-même que la mission fut confiée à notre auteur ? Les recherches faites au Ministère des affaires étrangères n'ont pu l'établir. On a prétendu que son voyage en Allemagne avait été entrepris sur la demande expresse du Gouvernement impérial mais rien ne prouve que la Troisième République ait eu recours aux mêmes méthodes d'information. Quoiqu'il en soit Cherbuliez partit en 1873 pour l'Espagne. « C'était au temps de la république de Castelar entre le régime d'Amédée et celui d'Alphonse² ». Cherbuliez était-il vraiment qualifié pour mener à bonne fin une telle enquête ? Buloz devait être convaincu qu'il l'était. D'abord son autorité en matière de politique extérieure était déjà reconnue et ses contributions régulières à tous événements d'actualité se passant hors de France s'adressaient à un public nombreux ; en outre, le retentissement de son livre prophétique sur l'Allemagne avait fait sa réputation. De plus, et c'était là un point important puisqu'il s'agissait d'aller puiser directement aux sources, Cherbuliez était censé connaître fort bien l'espagnol, ou tout au moins savait le lire à livre ouvert. On n'a pour s'en assurer qu'à parcourir le recueil de ses articles ayant trait aux choses d'Espagne : les termes suivants par exemple : *sufrido, templanza, retraimiento, garbanzo negro, limpieza, muchachos listos, cesantes* et bien d'autres de traduction difficile et dont l'auteur connaît parfaitement le sens en font foi. « L'espagnol, admirable langue », disait-il en connaissance de cause. Qu'il ait connu et aimé la littérature espagnole, de cela il

1. *Ecrivains nationaux*, première série.

2. *Temps*, du samedi 27 mai 1882 à propos de la réception de Cherbuliez à l'Académie, article par E. Schérer.

n'y a aucun doute. Son livre¹ est farci de citations de Tirso de Molina, de Lope de Vega, de Calderon et de Cervantes. Son intérêt n'était d'ailleurs pas réservé aux seuls classiques :

« J'ai pu déjà me convaincre avant d'aller en Espagne que la littérature n'y est pas aussi morte qu'on est tenté de le croire en deçà des Pyrénées. J'ai lu quelques romans tout récents qui ne sont pas sans vérité; ce qui m'a le plus frappé c'est une comédie en vers *El tanto por ciento*, de Ayala, représentée à Madrid pour la première fois il y a sept ou huit ans, qui est un chef-d'œuvre remarquable, plein de grâce et d'esprit² ».

De l'histoire de l'Espagne il avait lu sans doute l'essentiel et était au courant des derniers ouvrages marquants. Il cite entre autres les « remarquables études de M. Charles de Mazade réunies dans deux volumes intitulés : *L'Espagne Nouvelle et les Révolutions de l'Espagne contemporaine* ». Et il ajoute : « Ces deux ouvrages jouissent à Madrid même d'une juste réputation ».

Il s'est inspiré du *Pamphlet et des Mœurs politiques en Espagne* par Gustave d'Alaux³. Mais encore qu'il paraisse dans ses articles singulièrement libre, pour ce qui est du peuple espagnol, de ses coutumes et de ses institutions, des préjugés, lieux communs et poncifs de tous temps en vogue, on peut se demander si indépendamment de sa documentation générale de nature purement livresque il a possédé avant comme après son voyage une connaissance véritable des choses et des gens de la péninsule ibérique. Comme collaborateur à la *Revue*, il n'a en effet, « parlé que deux ou trois fois de l'Espagne, celle de la politique, celle de la littérature avec le poète don Serafin Estebanes⁴ ».

Les articles que Cherbuliez écrivit parurent du 1^{er} septembre au 15 décembre 1873. Ils furent réunis en volume, *L'Espagne politique* (1868-1873) paru en 1874.

Mais entre temps les événements avaient marché vite et l'auteur se vit obligé d'ajouter un appendice, daté du 14 février 1874. Aurait pu faire suite au livre paru forcément trop tôt pour raison d'actualité un dernier article de lui sur ce même sujet : *La Restauration du roi Alphonse XII en Espagne*⁵.

1. *L'Espagne politique*.

2. Lettre du 9 février 1872 adressée de Champel à Buloz. Remarquons qu'il n'est pas question ici de traduction.

3. Paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1847.

4. Cit. Leguay, 1^{er} mars 1884. Recueilli dans *Propos étrangers*, la politique tient autant de place dans cet article que la littérature.

5. *Revue des Deux Mondes*, du 15 février 1875, Valbert.

La situation telle qu'elle s'offrit à Cherbuliez lorsqu'il arriva à Madrid et sur laquelle il s'est particulièrement étendu était la suivante : Depuis la révolution de 1868, qui avait chassé Isabelle, les Juntas militaires ayant à leur tête Prim, Serrano et l'amiral Topete, après avoir rédigé une Constitution voulaient un roi. Le duc d'Aoste, Amédée, ayant accepté la couronne se heurta dès son arrivée à différents partis.

Découragé, il abdiquait au bout de deux ans, le 12 février 1873, et la république était proclamée. A son tour elle se trouva en butte à des ennemis multiples.

Au mois de mai de la même année un coup d'état détruisait les chances d'un gouvernement centralisé. C'était le triomphe de la formule fédérative. Mais à son tour celle-ci fut battue en brèche par les partisans de la thèse « cantonaliste », ce qui eut pour résultat de susciter des troubles sanglants parmi les groupes socialistes du nord.

La gravité de la situation étant devenue évidente aux Cortès la dictature fut placée entre les mains d'un républicain modéré, Castelar. Cherbuliez arriva en Espagne sur ces entrefaites. Dans son ouvrage il chercha à expliquer le sens profond des troubles et des désordres qui ne cessèrent alors de se succéder. Par son interprétation sans doute judicieuse des crises que traversa le parti de l'ordre, celles du 23 avril, du 1^{er} juin et du 8 septembre, il montra que : « le cantonalisme a tué le fédéralisme » et prédit que « la seule république possible en Espagne est la république unitaire ¹ ». La modération et l'esprit de conciliation que Castelar essaya de faire partager aux différents partis aux prises lui fit espérer que tout finirait par s'arranger : « Quand M. Castelar prouvait par des exemples que les conservateurs seuls peuvent réaliser des plans conçus par les révolutionnaires, il exprimait d'un mot deux grandes vérités. La première est que la révolution livrée à elle-même, s'entend mieux à détruire qu'à fonder, la seconde que les conservateurs ne font œuvre qui dure qu'à la condition de mettre leurs talents au service des idées nouvelles ² ». Mais sans doute des dissensions trop profondément irréductibles existaient-elles : « La république et l'alphonisme sont les deux champions qui se disputent l'Espagne ³ ».

Dans ces conditions, il ne pouvait que conclure sur une note

1. *Espagne politique*, p. 261.

2. *Id.*, p. 266.

3. *Id.*, p. 265.

dubitative. Dès janvier 1874 c'était la chute de Castelar et le règne du chaos qui reprenait.

L'extrait suivant formant conclusion à l'ouvrage marque assez le peu de confiance que Cherbuliez a en l'avenir politique de l'Espagne et possède à la fois la saisissante force de l'actualité :

« Il est constant désormais que rien n'est changé dans la Péninsule, qu'il n'y a qu'un *pronunciamiento* de plus. Son malheur depuis cinquante ans est d'avoir permis à son armée de devenir l'outil universel de la politique ; son bonheur comme son privilège est que les soldats qui règlent ses destinées ne font pas de la politique de caserne. Le peuple espagnol a vécu jusqu'aujourd'hui et vivra longtemps encore sous un régime de prétoriens qui se trouvent avoir l'esprit parlementaire, qui goûtent la discussion et lui font sa part dans le gouvernement des choses humaines. Il est à désirer que ces prétoriens n'abjurent pas leur libéralisme. Puisse l'Espagne leur devoir un gouvernement qui concilie les libertés et les sécurités nécessaires, et lui permette de rétablir ses finances, de développer ses industries, de travailler, de penser, de sortir enfin de cet état précaire où une nation, incapable de rien entreprendre, se voit obligée de consacrer toutes ses forces à l'humble labeur d'exister¹ ! »

Ce qu'on a pu reprocher à Cherbuliez c'est de n'avoir pas su faire le métier de journaliste, de s'être contenté de philosopher sur des situations tragiques. A l'heure actuelle, un « reporter » de deuxième ordre s'en serait sans doute mieux tiré :

« Mais le reportage n'était pas encore à la mode en 1873, et ce n'était pas au surplus, le métier de Cherbuliez. Il écrivit dans un style académique et très littéraire, sur des événements violents, un livre de philosophie politique et d'histoire, où il n'a même pas négligé d'introduire les noms de Hegel et de Schelling... Ce livre est le moins heureux de tous ceux qu'il écrivit. Ses qualités habituelles, son style étincelant, son brillant esprit ne s'y trouvent pas au même degré »².

L'insuccès du livre est dû aussi à ce qu'il se terminait au beau milieu d'une période d'évolution... La dictature de Castelar n'était pas une borne dans l'histoire. Il avait donc quelque chose qui lui enlevait de sa valeur.

Homme de cabinet, c'est dans les archives et dans les journaux

1. Appendice à *L'Espagne Politique*, p. 279.

2. Cit. Leguay, p. 113.

qu'il alla surtout chercher sa documentation alors que l'émeute grondait dans les rues de Madrid. C'est ainsi qu'il cite nombre de discours de Castelar¹, ceux de l'opposition², consulte la *Gazette officielle de Madrid*, la *Correspondencia*, journal semi-officiel du soir, les mémoires et notes des parlementaires³, poursuit en conscience sa tâche d'érudit et de lettré. Une seule fois au cours des deux cent soixante-dix-neuf pages de son livre trouve-t-on l'observation qu'on est en droit d'attendre de la part d'un témoin oculaire :

« Au mois de mai dernier, dans un moment d'effervescence révolutionnaire, nous avons vu à Madrid un bataillon de volontaires de la liberté accompagner respectueusement une procession religieuse. Ces fiers jacobins tenaient d'une main leur fusil, de l'autre leur casquette rouge ; le saint-sacrement paraissait étonné de cette étrange escorte d'honneur »⁴.

Non pas que les anecdotes rapportées n'abondent, ainsi d'ailleurs que les descriptions pittoresques, mais c'était là sans doute le côté particulier de cet homme de faire entrer le moins possible de sa personnalité dans ses écrits.

Cherbuliez avait-il déjà son siège fait, ses sympathies avaient-elles été déjà acquises d'avance à un parti ? On ne saurait l'affirmer avec absolue certitude. Toutefois, il ne dissimule pas son admiration pour Castelar et pour sa cause mal assurée. Put-il enfin alors même qu'il l'eût désiré, prendre contact avec autant de personnes qu'il eût été désirable ? On a affirmé qu'il avait été endoctriné ou circonvenu, mais de cela nulle preuve positive n'a été avancée. « En Espagne il ne pouvait être que l'écho fidèle du son de cloche qu'on avait voulu lui faire entendre »⁵.

Si l'ouvrage n'a pas toute la valeur documentaire désirable⁶, il n'en possède pas moins un fond d'observations originales sur l'Espagne qui devrait lui assurer une place honorable parmi les publications de ce genre. Qu'il nous soit permis d'en relever quelques-unes : « Les Espagnols sont à la fois une des races fines et

1. Discours cités : du 14 juin 1869, du 12 mars et du 3 septembre 1870 ; du 24 avril, 30 juillet, 12 septembre 1873.

2. *La oposicion liberal-conservadora en las cortes constituyentes de 1869 à 1871*. Canovas del Castillo.

3. *Memorias de un constituyente*, Victor Balaguer.

4. *Espagne politique*, pp. 159-160.

5. *Journal de Genève*, M. D. 4 juillet 1899.

6. Seignobos dans son *Histoire politique de l'Europe contemporaine* (Paris, 1897, p. 306) juge le livre de W. Lauser, *Geschichte Spaniens von dem Sturz Izabella's* beaucoup plus précis que celui de Cherbuliez.

une des races nobles de l'Europe. Ils savent unir la vivacité et la souplesse de l'esprit avec la hauteur des sentiments, la possession de soi-même à la facilité du commerce, la noblesse du langage au charme d'un exquis naturel. Ils sont exempts de certains travers que tolèrent trop aisément certains peuples qui pourtant ne sont pas lourds... ils concilient la dignité avec la gaité facile, avec un fonds intarissable de belle humeur.

On ne saurait trop vanter la gaité espagnole ; elle est un défi de l'homme à la destinée, une victoire de l'esprit sur les choses, un miracle, un don de la grâce... A quelqu'un qui lui demande : Es-tu content ? un personnage de Lope de Vega répond : Oui, car je veux l'être ». Tout cela est académique et un peu hors du sujet que Cherbuliez avait à étudier, mais ce n'est pas banal.

Dignes d'être retenues également sont les rectifications suivantes qu'apporte l'auteur à l'histoire :

« Si l'on en jugeait par certains chapitres de leur histoire, on serait tenté de se représenter le fanatisme comme une passion naturelle aux Espagnols. La vérité est qu'il n'y a pas de pays où les dissidences religieuses et politiques engendrent moins d'acrimonies ou de haines personnelles que dans la péninsule ibérique. Les oppositions de sentiments n'y compromettent ni la sûreté des amitiés, ni l'agrément des relations. » Et il cite Jean-Jacques Rousseau dans sa peinture de l'espagnol Emmanuel de Altura à l'appui de sa thèse. Et plus loin : « Bien loin que l'Espagnol soit superstitieux et fanatique par tempérament, comme l'a soutenu l'auteur de *l'Histoire de la civilisation en Angleterre*, il s'est montré au moyen âge le plus libéral de tous les peuples, et il eut la gloire de donner les premiers exemples de tolérance religieuse aussi bien que de liberté constitutionnelle »... « L'intolérance farouche qui anima les Espagnols durant le xvi^e et le xvii^e siècles, et qui s'est signalée par de si féroces excès, n'est point imputable au caractère national ; elle fut le résultat d'un accident historique ».

Par ces mises au point sinon pour d'autres raisons l'enquête que fit Cherbuliez en Espagne fut, à notre avis, fructueuse. Elle aida d'abord à développer son talent d'auteur de romans cosmopolites (et ceci est important puisqu'il a été reconnu comme un des premiers pionniers dans ce genre de littérature) : « Sa connaissance de l'étranger on la trouve dans ses livres sur l'Allemagne, sur l'Espagne, dans ses « *Profils étrangers*¹ ». Ensuite, elle a contribué

1. *Nouvelles littéraires ; Le centenaire de Cherbuliez*, par Robert de Traz. 4^{re} juin 1929.

par sa diffusion à affermir cette tendance de curiosité internationale qui commençait à se faire jour à cette époque : « Grâce à l'auteur de l'*Allemagne politique* et de l'*Espagne politique*, les Français se sont initiés à l'esprit international au moment même où les mœurs tendaient à s'internationaliser¹ ». Pour ces raisons sa mission a porté ses fruits.

Naturalisation. — Au moment des cérémonies qui eurent lieu en France et en Suisse en 1929 à l'occasion du centenaire de la naissance de Victor Cherbuliez, Albert Thibaudet écrivait :

« Ce centenaire sera célébré demain dans un sentiment sincère d'amitié franco-genevoise et donnera, pour la première fois, à l'Académie Française, l'occasion de rendre un hommage officiel à un écrivain français né en Suisse. A travers Cherbuliez, nul doute que cet hommage ne s'adresse à toute la littérature romande, à Rousseau, à M^{me} de Staël, à M^{me} de Chassière, à Benjamin Constant, à Vinet, à Töpffer, à Amiel, à Rod, pour ne parler que des morts. Il est tout de même probable qu'en ce qui concerne la personne de Cherbuliez, le souvenir déférent de ses compatriotes n'ira pas sans une certaine réserve.

Cherbuliez est le seul des écrivains notables de Suisse romande qui ait pris la nationalité française. A vrai dire il ne fut pas naturalisé français. Il fut réintégré de droit, sur sa demande, dans la nationalité française, comme descendant de Français, chassés de leur pays par la Révocation de l'Édit de Nantes, suivant une disposition législative de la Constituante, qui n'a jamais été abrogée, et dont ont bénéficié encore récemment un certain nombre d'Allemands émigrés en Alsace-Lorraine au temps de l'annexion². »

Ce fut aux lendemains de la guerre de 1870-1871 que Cherbuliez se décida à devenir ou plutôt à redevenir Français. C'était là un droit dont le descendant des Cornuau profitait. Comme il l'a dit lui-même :

« Je n'ai pas été naturalisé, mais réintégré Français en vertu de la loi de 1799, comme descendant de Français expatriés pour cause de religion³. »

La loi à laquelle il fait allusion est celle du 26 juin 1889, article 4 :

1. *Temps*; Centenaire de l'anniversaire de la naissance de Cherbuliez, 31 mai 1929.

2. *Candide*, 30 mars 1929, A. Thibaudet.

3. Dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1928 : extrait d'une note de Victor Cherbuliez sur lui-même communiquée à l'éditeur Lorenz : *Catalogue de la librairie française*, tome IX, 1886, p. 319.

« Les descendants de familles proscrites lors de la révocation de l'Édit de Nantes continueront à bénéficier des dispositions de la loi du 15 décembre 1790, mais à la condition d'un décret spécial pour chaque demandeur. Ce décret ne produira d'effet que pour l'avenir ». La loi de 1790 ne figure plus au recueil des lois usuelles.

On a souvent diversement commenté les motifs qui poussèrent Cherbuliez à changer de nationalité :

Toujours à l'occasion du centenaire : « Mais c'est la France tout entière, a conclu M. René Doumic, qui prononce avec gratitude le nom de Cherbuliez. J'évoquais tout à l'heure nos deuils de 1870. A ce moment douloureux de notre histoire, le Genevois Cherbuliez se souvint de ses origines françaises. De ses deux patries, l'une venait d'être cruellement frappée. La France était malheureuse : il ne voulut pas savoir autre chose. Il revendiqua la nationalité française. Geste chevaleresque, acte généreux qui fait honneur aux deux pays et assure à Cherbuliez une place dans tous les cœurs français¹. » Et M. André Bellessort, envoyé officiel de la France à Genève : « Au lendemain de 1870... il se proclame Français à l'heure où la France saignait²... »

Ces mêmes sentiments d'admiration pour cet acte de filiale piété, Faguet les avait déjà exprimés autrefois : « De la France prospère et redoutée il n'avait été qu'à demi; de la France malheureuse et vaincue il voulut être tout à fait³... »

Renan lui en faisait naguère l'hommage en public : « Selon la lettre de la loi, vous n'êtes Français que depuis deux ans. Vous l'avez été surtout depuis le jour où, sous le nom de Valbert, vous êtes devenu l'éloquent interprète de nos griefs et de nos froissements, de ce que nous avons à dire contre les attaques injustes et passionnées.

Que vous avez bien choisi votre heure, Monsieur, pour vous rattacher de nouveau à une patrie dont une funeste erreur de l'ancienne politique vous avez séparé. Issu d'une de ces familles protestantes qui durent, il y a deux cents ans, choisir entre leur pays et la liberté de leurs croyances, vous aviez toujours eu dans le cœur un sentiment affectueux pour la patrie de vos pères. Aux jours où la France était heureuse, cela vous suffisait. Mais il y eut un moment où il vous fallut davantage; c'est le moment où la France subit

1. *Temps*, 31 mai 1929.

2. *Revue des Deux-Mondes*; *Cent ans de vie française*, p. 390, 1929, A. Bellessort.

3. *Eloge de Cherbuliez*, par E. Faguet, séance du 18 avril 1901.

la plus grande épreuve qu'elle ait connue depuis qu'elle existe...

Dès que les devoirs qui vous retenaient à Genève vous l'ont permis, vous avez profité de la loi réparatrice de 1790... Dans notre éducation intellectuelle, nous avons été l'un et l'autre à cette grande école allemande de science et de critique qui, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, a renouvelé tant de branches de l'esprit humain... Oui, je ne crains pas de le dire, c'est votre ancienne éducation allemande qui vous a fait Français en 1870..... C'est ce haut idéalisme de Kant et de Fichte qui vous a donné la force de regarder en face le succès, de le critiquer et de vous constituer par libre choix l'avocat des vaincus¹ ».

Homme de deux patries, Cherbuliez avait senti se réveiller son amour profond pour la France à l'heure tragique de son histoire. Il eût pu se comparer à l'un de ses personnages dont il a dit :

« Le canon de Reischoffen et de Forbach s'était chargé d'apprendre à ce cosmopolite qu'il y avait une France.

Les vérités éternelles lui étaient apparues dans le feu dévorant d'un éclair².

Le geste de Cherbuliez lui gagna la sympathie de bien des gens et ce fut de ceux-là que le duc d'Aumale se fit l'interprète quand il vint le féliciter en lui disant : « Je n'oublierai jamais que vous avez rendu un bon Français à la France ». Il est vrai, toutefois, que certains émirent des doutes sur la sincérité de cet acte, y voyant une manœuvre intéressée de sa part pour pouvoir pénétrer à l'Académie. Un Suisse distingué a fait d'une manière qui l'honore justice de ces bruits peu charitables :

« On suggérait à Rod de renoncer à la nationalité suisse afin de pouvoir le faire entrer à l'Académie et on lui citait l'exemple de Cherbuliez. Il répondit : « Il faudrait cesser d'être Suisse. Je ne m'estimerai pas de renier mon pays pour un motif d'ambition. Cherbuliez est venu à la France au lendemain de la guerre de 70 et de vos malheurs. Cela justifiait tout. Aujourd'hui, il penserait, il agirait comme moi »³.

Ce qui est certain c'est que « peu à peu il s'était détaché de Genève : son échec à la Faculté des Lettres, l'hostilité qu'avaient rencontrée ses romans dans certains milieux y contribuèrent » car : « décidément, il fallait à Cherbuliez un plus vaste théâtre et un public aux

1. *Discours et conférences*, E. Renan. Séance du 25 mai 1882, pp. 105-106.

2. *Le fiancé de M^{lle} de Saint-Maur*, p. 11.

3. Buchat, *Ed. Rod et le Cosmopolitisme*.

idées moins étroites. Il n'avait pas, observe Eugène Ritter, le vif patriotisme local d'Amiel.

Le seul article que Valbert ait écrit sur son pays : *Une défaite de la démocratie autoritaire à Genève*, est assez froid.

Par contre, il aimait la France à laquelle tant de liens l'attachaient ; il l'avait aimée dans les beaux jours du second empire ; il l'aima davantage dans ses malheurs »¹.

D'autres ont vu dans sa renonciation à la nationalité suisse l'effet d'une soi-disante rancune contre Genève. On sait que son roman *Paule Méré* avait provoqué de vives critiques de la part d'une partie de la société de sa ville natale, critique à laquelle il s'était montré fort sensible.

De même une attaque dirigée contre lui par Bugener qui l'avait accusé d'athéisme a pu l'irriter. Mais ce sont là de simples conjectures ; encore que l'auteur ait dit lui-même :

« Genève est un pays de forte vie publique, et à de certaines heures la voix populaire y est toute puissante ; mais c'est aussi un pays où règne un esprit de coterie étroit, exclusif, qui est à proprement parler la maladie genevoise, car tout peuple a ses maladies »².

Que Genève ait conçu quelque dépit de la défection d'un de ses enfants qui lui faisaient le plus honneur est assez compréhensible et en somme justifiable. C'est ce que suggère Albert Thibaudet déjà nommé que nous citons ci-après, sans toutefois nous rallier dans son entier à son point de vue :

« Malgré tout, Genève eut préféré que Cherbuliez gardât la nationalité de sa naissance. On voit à la bibliothèque de Genève, une bible que la République avait fait exécuter pour Henri IV, et qu'elle garda parce qu'il avait prononcé ce Paris vaut bien une messe ! Peut-être quelques Genevois seraient-ils tentés de traiter leur hommage à Cherbuliez comme leurs pères traitèrent la Bible du roi de France. Et l'on comprend ces sentiments. Mais vraiment Cherbuliez, excellent écrivain français, est bien le moins Genevois des écrivains nés sur le territoire de Genève. Il n'a ni les qualités, ni les lacunes de ses compatriotes. Écrivain brillant qui savait mener un dialogue (ce dialogue léger, spirituel, d'un parisianisme un peu fabriqué, comme celui de Dumas fils), il manquait singulièrement de profondeur de tourment intérieur, de timidité scrupuleuse.

Il fut quelque temps en relations fréquentes avec Amiel.

1. Leguay.

2. *Revue des Deux Mondes*, Valbert : *Une défaite de la démocratie autoritaire à Genève*, novembre 1878.

On ne saurait imaginer deux êtres de nature plus absolument contraire. On définirait fort bien Amiel, ce vrai Genevois, comme un anti-Cherbuliez, et Cherbuliez, si peu Genevois, comme un anti-Amiel (la dernière phrase de *Meta Holdenis* s'appliquerait singulièrement à Amiel). En quittant Genève, Cherbuliez ne quittait presque rien de lui-même, et à Paris il se retrouvait tout entier »¹.

Quoiqu'il en soit, Cherbuliez n'aurait pu, alors qu'il l'eût désiré, renier complètement sa patrie d'origine. C'est bien là l'avis d'un de ses compatriotes :

« Il est impossible de nier que Cherbuliez soit de la même race, de la même terre que M^{me} de Staël et Benjamin Constant, que Stœpffer et Petit-Senn, avec son originalité propre. Ce n'est ni le diminuer ni le compromettre que de montrer sa marque et d'indiquer sa filiation morale². »

Jusqu'à la fin de sa vie, il continua à aimer la Suisse et à s'intéresser à tout ce qui de près ou de loin pouvait la toucher. A Eugène Ritter, il écrivait le 31 janvier 1881 : « Soyez sûr qu'on ne cesse jamais d'être Genevois. Je le serai jusqu'à la fin, par mes souvenirs, par mon éducation, par le tour et les habitudes de mon esprit, par ma façon de raisonner et d'écrire. C'est indélébile comme la tonsure, et cette tonsure me sera toujours chère³ ». Citons encore :

« Il ne nous avait d'ailleurs jamais oubliés ni reniés ; je me rappelle » (dit E. Godet) « l'avoir trouvé plus d'une fois lisant le *Journal de Genève* qu'il parcourait d'un bout à l'autre sans sauter la page d'annonces⁴ ».

Nous avons étudié ailleurs les jugements que portait Cherbuliez sur Genève et sur les Suisses.

Académie. — En 1881, Émile Zola écrivait : « J'ai bien peur que le jour où l'Académie aura un romancier à nommer, elle ne choisisse M. Cherbuliez qui est un élève direct de George Sand. M. Cherbuliez est une autre colonne de la *Revue des Deux Mondes* et l'on sait que cette publication a la spécialité de fabriquer des académiciens⁵... »

1. *Candida*, 30 mai 1929.

2. *Journal de Genève*, 9 juillet 1899, M. S.

3. Victor Cherbuliez ; *Recherches généalogiques*, par E. Ritter.

4. *Semaine littéraire*, p. 315, 1899, E. Godet.

5. *Les romanciers naturalistes* (chapitre : *Romanciers contemporains*), E. Zola, 1881.

Cette appréciation peu tendre, mais somme toute compréhensible de la part de l'ennemi juré de l'école idéaliste, a du moins ce mérite : elle accuse la popularité de notre auteur et fait en quelque sorte le point de sa consécration littéraire. 1881, c'est, soit dit en passant, l'année où paraissait *Noires et rouges*, le plus naturaliste des romans de Cherbuliez, et l'un des plus critiqués par ses admirateurs.

L'Allemagne politique depuis la paix de Prague et *L'Aventure de Ladislas Bolski* avaient déjà eu leur récompense : en date du 9 août 1870 une promotion du Ministère des Lettres, sciences et beaux-arts portait sur décret dûment signé de l'Impératrice-Régente Cherbuliez au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

On voit figurer Cherbuliez (Victor), homme de lettres, avec Leconte de Lisle, André Lemoyne, Alphonse Daudet, Jules Verne, Armand de Pontmartin, Léon Gautier, archiviste aux Archives de l'Empire, de Montaiglon, professeur à l'École des Chartes, Leroy-Beaulieu, publiciste. Par le même décret, Eugène Labiche, auteur dramatique, était nommé officier¹.

Après la Légion d'honneur, l'Académie : Depuis longtemps il caressait ce rêve. Les paroles qu'il prononçait plus tard à l'occasion de la réception d'Octavien Sardou ont dû exactement lui convenir : « Quand une fois le rêve du fauteil académique s'est emparé d'une âme, c'en est fait, tout autre désir languit. Adieu le bonheur, la gaieté ; plus d'appétit, plus de sommeil, plus de chant. De toutes les passions humaines, c'est la plus inquiète, la plus agitée, la plus dévorante ». Il ajoutait que les nouveaux académiciens ont : « suffisamment acquitté leur dette envers la docte compagnie par toutes les peines qu'ils ont prises pour assurer le succès de leur candidature, par le mouvement qu'ils se sont donné, par les perplexités et les tracasseries qu'ils ont souffertes, par les démarches qu'ils ont imposées à leurs amis et à la femme de chacun de leurs amis ! »

Toutefois, il ne faut pas prendre trop littéralement ces soupirs et ces regrets. Ironiste incorrigible, Cherbuliez devait avoir pris aussi la mesure de toutes les gloires, y comprise l'académique. Les articles parus à la *Revue* dans lesquels il faisait de plaisants comptes rendus des réceptions de ses prédécesseurs dans l'éminente société le montrent assez.

Le 8 décembre 1881 (et donc Zola s'est en cela montré bon

1. G. de Heyllé, *Journal du siège de Paris*, tome I, CXVI, pp. 352-354.

prophète) l'Académie se réunissait sous la présidence de Xavier Marmier pour procéder à l'élection de membres nouveaux en remplacement de Duvergier de Hauranne, Littré et Dufaure décédés. Il y avait trente-trois membres présents. Parmi les notables excusés se trouvaient de Laprade et Ollivier.

Au fauteuil de Duvergier de Hauranne, Sully-Prudhomme fut élu au troisième tour de scrutin par dix-neuf voix, contre onze à Manuel, deux à Coppée, une à Bornier. Au fauteuil de Littré, Pasteur fut élu par vingt-deux voix contre huit à Cherbuliez, les autres à Mazade, Paul Janet et Bornier. Mais pour le fauteuil de Dufaure, la lutte fut beaucoup plus chaude. C'est au sixième tour seulement que Cherbuliez fut élu par dix-sept voix, contre dix à Maquet et trois à Bornier et à Mazade. Ce dernier, chroniqueur politique, était également de la *Revue des Deux Mondes*.

Mais ce fut comme romancier et non comme publiciste qu'il se fit admettre. Le mérite de son œuvre de fiction lui avait été reconnu comme son titre le plus solide aux suffrages. L'échec inévitable au fauteuil de Littré était cependant symptomatique : vingt-deux voix à Pasteur contre huit à Cherbuliez ! Nous avons là tout de même une indication certaine de son prestige.

Cependant lorsque vint le jour de sa réception, c'est le brillant revuiste, le séduisant conférencier qu'on alla entendre.

La séance de réception eut lieu le 25 mai 1882, le jour même a-t-on noté de la reprise de *La Dame aux Camélias*.

Les deux parrains du nouvel élu étaient Gaston Boissier et Jules Sandeau¹. La salle de l'Institut était comble car on s'attendait à un vrai régal littéraire.

Empruntons à nouveau ce passage à l'étude de M. Leguay :

« La première phrase de son discours est tout à fait dans sa note habituelle : « Messieurs, il n'est pas dans ce monde de bonheurs complets ! » En effet, le bonheur d'être élu était compensé par la charge de faire l'éloge de Dufaure. Cherbuliez dont tous les héros s'entretiennent si volontiers des êtres inanimés, particulièrement les arbres, s'entretenait aussi avec les morts. Il conversa longtemps avec l'ombre de M. Dufaure : « Je demandais à... ce maître du barreau et de la tribune, à celui qui a été six fois ministre, s'il pouvait lui plaire que son éloge fût prononcé sous cette coupole par un simple homme de lettres, lequel n'a jamais rêvé d'être autre chose, et, ce qui est plus grave, beaucoup plus grave,

1. D'après un article du *Figaro*, par Jehan Valter, vendredi 26 mai 1882.

par un romancier très épris de sa profession et de tout ce qui la concerne ».

Il ne nous dit pas ce que lui répondit l'ombre de M. Dufaure, mais elle n'eut qu'à se louer de son discours.

Il le loua surtout d'avoir possédé les qualités que lui Cherbuliez prisait comme essentielles au véritable intellectuel, par exemple : « En peu de temps il se fit une situation considérable par sa prodigieuse puissance de travail ainsi que par son étrange habitude de ne parler jamais que de ce qu'il savait. »

Il n'eut garde d'ailleurs de ne laisser percer sa pointe de malice accoutumée : « Messieurs, cet aveu me coûte, votre confrère ne put jamais apprendre à danser. » Pour le surplus, ce fut à la vérité plutôt une étude qu'un discours ; il suivit son personnage depuis la Saintonge, où il naquit, jusqu'à la présidence du Conseil en passant par le barreau de Bordeaux, les assemblées de Louis-Philippe et les ministères de la seconde république. Il trouva moyen de citer un mot de Robespierre, qui, par le plus amusant des hasards, est une excellente définition de la politique libérale : « Fuyez la manie ancienne de vouloir trop gouverner. » En même temps que le portrait de Dufaure, il fit celui des grands bourgeois français, défenseurs des idées moyennes, protecteurs des libertés civiles contre l'Église et de leur foi « contre les sarcasmes des mécréants ». Peut-être pensait-il à Renan et au discours qu'il allait entendre un instant après dans sa bouche, quand il disait que s'il était bon qu'il y eût dans le monde « des curiosités intrépides, des imaginations chercheuses, des audacieux, des explorateurs de régions inconnues », les esprits « fidèlement attachées aux idées moyennes » avaient leur utilité, et surtout dans le gouvernement des sociétés. Il laissa entrevoir que cet ancien ami de M. de Tocqueville était un peu gourmé, que la formule : « Mes amis et moi », était souvent sur ses lèvres, qu'il appartenait enfin à cette race peu nombreuse mais persistante, éternel étonnement des étrangers dont furent les doctrinaires, les jansénistes, les huguenots et la grande ombre de l'Hôpital, celle des Français graves.

Ce discours très goûté à la lecture, fut accueilli en séance un peu froidement. Les applaudissements n'éclatèrent qu'à la fin. Schérer par exemple a écrit à ce propos : « M. Cherbuliez est un écrivain aimé du public. Et cependant le discours de M. Cherbuliez a été écouté avec une certaine froideur. Son tort c'est qu'il a fait plutôt un article qu'un discours. Il n'est pas monté au ton oratoire qui est celui de l'éloge. »

« Le portrait de Dufaure, assure un auditeur qui se rappelait longtemps après ses souvenirs, était peint d'un pinceau trop fin... Ses intentions étaient trop discrètes, son art trop subtil. »

Sa voix n'avait peut-être pas aussi toute l'étendue nécessaire. Enfin, le beau discours de Renan, un de ses morceaux les plus célèbres, ne fut pas sans lui faire tort. Henry Houssaye, rendant compte dans les *Débats* de cette réception, notait que si Cherbuliez s'était tenu strictement dans les limites de son sujet, Renan n'avait pas craint de déborder en tous sens, à la plus grande satisfaction des auditeurs.

La participation que prit Cherbuliez aux travaux et aux tâches diverses de l'Académie fut, comme on pouvait s'y attendre, active et consciencieuse. En sa qualité de chancelier par exemple, il prononça l'éloge funèbre de l'historien Henri Martin (le mercredi 19 décembre 1883). Renonçant au mode léger qui lui était habituel il sut par des accents profondément sincères rendre hommages à cet écrivain. Il sut, ce que Schérer avait estimé impossible, hausser le ton, comme il convenait : « La mort ne nous dit pas ses secrets ; du plus loin qu'elle nous voit venir, elle nous attend, prend notre mesure et se tait. » Et encore : « Pour ma part, je ne crains pas de l'avouer même en présence d'une tombe, je suis résolument du parti de l'espérance. J'estime que dans ce monde c'est elle qui a raison. Mais quoi qu'on puisse penser des optimistes, on est bien forcé de convenir qu'une société aurait peine à se passer d'eux. »

Faisant allusion à l'amour si connu d'Henri Martin pour les Gaulois, et qui fausse un peu son histoire, il l'en excusait en disant que s'il leur voulait tant de bien, c'était parce qu'il voyait en eux « des Français commencés ».

Le 18 décembre 1884, faisant fonction de Directeur de l'Académie, il recevait François Coppée en remplacement de Victor de Laprade. Son discours très apprécié prouva qu'il avait encore une fois su prendre le ton qui convenait. Il montra que comme Coppée, poète de la vie des humbles, il éprouvait une sympathie émue pour tous les petits et les déshérités de la fortune. La tâche qui lui incombait dans la séance publique annuelle du 19 novembre 1891, celle de Directeur chargé du rapport sur les prix de vertu devait donc lui être particulièrement agréable. Il s'en acquitta admirablement.

Il célébra la vertu sans crainte de faire sourire et les cyniques n'y trouvèrent pas leur compte :

1. *Journal de Genève*, 9 juillet 1899. L'article est signé A. S. (Cf. Schérer).

« Quand il se tourne en passion, l'amour du bien a, comme le crime, ses délices et ses ivresses. » « La vertu est plus grande que tout système. Ceux qui méprisent ce qu'ils appellent les vertus athées et ceux qui déclament contre les vertus cléricales oublient tous que tant vaut le cœur tant vaut la doctrine. »

Ceux dont il tenait à honorer la vertu et la charité et dont il venait de lire la liste sont, dit-il en cette occasion : « de très pieux croyants, d'autres n'ont jamais eu la foi ou l'ont perdue. Ceux-ci font le bien par générosité, par honneur, par humaine tendresse, par fanatisme du devoir ; ceux-là sont des modèles de religieuse et catholique bonté... Messieurs, en distribuant vos prix, vous n'avez jamais pensé à vous informer de ce que peuvent croire ou ne pas croire les glorieux inconnus dont on vous signalait les belles actions. Vous êtes aussi tolérants que le malheur. Pourvu que l'eau qu'elle lui présentait pour étancher sa soif fût saine à boire, il n'a jamais dit à la pitié : Quelle est ta foi ? D'où sort ton eau, et par qui a-t-elle été bénie ? »

Pour ceux qui désireraient retrouver au complet les textes des discours académiques dont il vient d'être question nous renvoyons :

Pour celui prononcé par Cherbuliez lors de sa réception et surtout pour la réponse fameuse que lui fit Ernest Renan à la brochure des publications de l'Institut par Firmin-Didot ainsi qu'à celle publiée par Calmann-Lévy.

Pour celui prononcé sur la tombe d'Henri Martin également à la brochure de l'Institut ci-dessus indiquée.

Pour le discours de François Coppée et la réponse de Cherbuliez à une brochure in-8° chez Émile Perrin. Un fragment de la réponse de Cherbuliez a été publié par M. Paul Gautier au tome XI de son *Anthologie de l'Académie Française*.

Quant au rapport de Cherbuliez sur les prix de vertu, il a été publié avec celui de Camille Doucet sur les concours littéraires, en une brochure in-8° chez Perrin.

Lorsque Cherbuliez mourut, l'Académie désigna Ferdinand Brunetière comme Directeur chargé de prononcer le discours des obsèques (le 4 juillet 1899) et se faire l'interprète de tous.

Les derniers paragraphes de son discours feront suffisamment sentir combien sensible fut pour ses collègues la perte causée par la mort de ce parfait honnête homme :

« Ce que nous regrettons de lui : l'alliance du plus rare talent et de la plus complète humanité. »

« La postérité donne des rangs et juge les œuvres : les contemporains seuls sont capables de dire quel homme, de quelle valeur morale ou sociale et digne de quels regrets ou de quels souvenirs, il y avait dans un auteur. »

Le successeur de Cherbuliez fut, comme on sait, Émile Faguet.

Ce fut le 18 avril 1901 qu'il prononça à son tour l'éloge traditionnel; et c'est à nouveau à la personnalité morale de l'écrivain qu'il pensa surtout à rendre hommage : « Cet homme fut heureux, pour avoir cherché le bonheur là où il est : dans le travail, dans le culte du beau et dans le devoir ou plutôt, tant ces pratiques lui étaient naturelles, pour n'avoir pas eu besoin de le chercher. »

A ce témoignage du nouvel Immortel, Emile Ollivier qui l'accueillait joignit également le sien.

Théâtre. — Cherbuliez a fait du théâtre et il a échoué. Sur cela la plupart des critiques sont d'accord, et lui-même dût être d'avis semblable, car il ne persista pas dans son entreprise dramatique.

Dans un article de la *Revue*¹ il esquissait en, 1878, un amusant portrait de Sardou « que possède le démon du théâtre ». Ce démon finit sans doute par le posséder à son tour car on retrouve dans sa correspondance une sorte d'idée fixe de vouloir mettre quelques-uns de ses romans à la scène : A Ludovic Halévy il demandait s'il n'y aurait pas dans *Miss Rovel* (paru en 1875) matière à une « comédie en trois actes ». De même pour *Prosper Randoce* qui était antérieur au premier; et c'est encore au même Halévy qu'il suggérait de tirer un drame de *La Revanche de Joseph Noirel*.

Les objections que son ami vraisemblablement crut devoir soulever ne découragèrent pas son ambition; il semblait dès lors bien décidé à tenter sa chance comme beaucoup de ses contemporains qui, de romanciers s'étaient faits dramaturges, sans y réussir pleinement d'ailleurs pour la majorité. Il admettait le bien fondé de la critique qui lui était adressée : « Vos remarques touchant *Joseph Noirel* me semblent justes et je chercherais vainement à m'aveugler sur les difficultés que vous me signalez... » Mais cela admis, il donnait à entendre qu'il savait parfaitement qu'un roman n'est pas une pièce de théâtre, que des difficultés de cet ordre existent toujours quand il s'agit de tirer une pièce d'un roman, que d'ailleurs la pièce ne doit pas être la reproduction du roman, qu'il faut enlever

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juin 1878.

2. André Beaunier, *Revue Encyclopédique Larousse*, 26 août 1899.

beaucoup et ajouter beaucoup, etc... Bref qu'il tenait à son idée et n'en démordrait pas.

Cherbuliez se mit donc à la besogne et bientôt (c'était en 1875) la version dramatique du Comte Kostia affrontait la critique au théâtre de l'Odéon. Nous apprenons par Ernest Tissot ¹ que l'auteur en fut assez déçu lui-même : « Il lui avait déplu de reconnaître sous les espèces d'une actrice comme il y en a tant, alors qu'il en aurait fallu une comme il n'y en a guère, la petite comtesse dont il avait raconté, en amoureux et en poète, la sombre idylle »... A l'avis de ce critique la pièce aurait mieux réussi si on en avait fait un opéra, « la musique accentuant les côtés poétiques de l'anecdote, en voilant les invraisemblances ». L'intrigue présentait cependant des possibilités intéressantes puisque dans un temps plus récent on en a pu tirer un film qui a fait quelque bruit.

Quoiqu'il en soit, ce fut une sorte de demi-échec imputable en partie peut-être au collaborateur Raymond Deslandes que Cherbuliez avait cru bon de s'adjoindre.

Non découragé malgré tout, l'auteur fit jouer coup sur coup deux pièces : *L'Aventure de Ladislas Bolski* et *Samuel Brohl et C^{ie}*. C'était au début de l'année 1879.

Encore une fois il fit appel à des professionnels : Auguste Maquet pour la première pièce, Meilhac pour la seconde.

On a, soit dit en passant, attribué à ce même Maquet (ancien concurrent malheureux de Cherbuliez à l'Académie) la collaboration à la tentative du *Comte Kostia* nommée plus haut ².

Les deux pièces ne réussirent pas mieux que la première. La raison, ou mieux peut-être une des raisons qui contribuèrent à leur insuccès était d'ordre politique : le soir de la représentation de *L'Aventure de Ladislas Bolski* au Vaudeville (le 20 janvier), un bouleversement ministériel était discuté à grands cris et occupait tous les esprits ; le 30, au moment où l'Odéon donnait la première de *Samuel Brohl et C^{ie}*, on annonçait la démission de Mac-Mahon et l'élection de Jules Grévy faisait l'objet de toutes les conversations.

L'Aventure pourtant fut écoutée avec bienveillance pendant les trois premiers quarts environ de la représentation. Le public se montra plus hostile vers la fin : il n'admit pas du tout la trahison de M^{me} de Lievitz se substituant sa femme de chambre le jour venu de tenir parole à Ladislas Bolski et de le récompenser.

1. Ernest Tissot, *Revue Encyclopédique Larousse*, juillet-décembre 1899.
Voir également article de M. Pierre Leguay dans *Comœdia*, 18 juin 1929.

2. *Annales politiques et littéraires : Les échos de Paris*, 9 juillet 1899.

Cherbuliez ne voulant pas retirer sa pièce, « ce qui eût été désobliger nombre de personnes », la modifia : la femme de chambre disparut. Mais ce n'était plus la pièce d'une ironie amère qu'il avait voulue. Sarcey y découvrit un défaut de composition assez sensible : le quatrième acte devrait être le cinquième et réciproquement. C'est au quatrième que Ladislas, retour de Pologne et considéré comme un traître, est rabroué par sa mère ; au cinquième qu'il est joué par M^{me} de Lievitz. Ce devrait être le contraire : sa mère devrait être son dernier refuge, et c'est d'elle qu'il devrait recevoir son dernier coup. Ainsi faite, dit Faguet, la pièce eût été meilleure sans être excellente. Quelques scènes pourtant étaient assez réussies : celle où Ladislas apprend qui il est, celle où, suspect et contraint à dissimuler, il manie déguisé en coiffeur la chevelure de la comtesse, l'entretenant de propos indifférents qu'entrecourent des paroles d'amour ; celle enfin où la vieille mère patriote éclate en imprécations contre son fils... Telle quelle, cette pièce tint l'affiche du Vaudeville « assez longtemps », dit Faguet. Plus précis, Tissot écrit : « une trentaine de représentations ».

Bien que, comme roman, *L'Aventure* soit supérieure à *Samuel Brohl*, il semble que Cherbuliez ait fondé plus d'espairs sur la pièce tirée de celui-ci. « Bâtie, écrite », racontait plus tard Cherbuliez à Tissot, « avec une patience et un soin extrêmes, les circonstances politiques occasionnèrent sa chute immédiate. Lorsque vers la fin de l'après-midi, Meilhac vint me raconter que le bruit courait dans les cercles du boulevard que notre pièce renfermait un manifeste anti-sémite, je compris déjà que la cause était entendue, que nous serions condamnés sans discussion, ainsi qu'il en arriva effectivement, par une salle hurlante, décidée d'avance à ne pas laisser parler nos acteurs!! D'autres circonstances contribuèrent aussi à cet échec. La direction de l'Odéon, écrit Faguet, avait cessé de plaire au public ordinaire de ce théâtre, ou à Sarcey simplement, qui voulait la voir donnée à La Tounat...

« Il aurait fallu un chef-d'œuvre pour que le public fût très chaud. » *Samuel Brohl*, de toute évidence, n'était pas un chef-d'œuvre. La pièce avait des défauts qu'indique très bien Faguet : « La construction est banale... On prévoit trop, quand Samuel courtise M^{lle} Meriaz, le retour de la princesse Gulof, et cette histoire de l'aventurier qui se donne un faux état-civil et qui est démasqué par une des « victimes » qu'il a laissées dans son passé est un peu trop matière ordinaire de mélodrame ». Mais les qualités mêmes de la pièce la desservirent auprès du public de 1879.

Les caractères en sont très complexes et très raffinés. Ils furent mal compris. Samuel Brohl est-il un vulgaire aventurier ? Aime-t-il sincèrement M^{lle} Moriaz ? Que penser aussi de la princesse Gulof ? Pour Francisque Sarcey, porte-parole des spectateurs de ce temps-là, les caractères au théâtre devaient être tout d'une pièce. Aucune incertitude à leur sujet n'était permise. C'est dix ans plus tard, vers 1889, à l'époque de la Renaissance du théâtre psychologique en France qu'apparut l'invraisemblance de ces personnages tout bons ou tout mauvais. N'est-ce pas la gloire de Racine et de Molière d'avoir fait des personnages complexes ? Et Faguet se donne le malin plaisir de citer la préface de *Britannicus* où Racine répond par avance à Sarcey... Il est vrai que celui-ci avait un autre motif d'être sévère pour *Samuel Brohl*. Il n'aimait pas Cherbuliez, et il aimait tant Meilhac qu'il était furieux de voir ce dernier collaborer avec Cherbuliez.

Cherbuliez ne tenta pas davantage la fortune au théâtre. Le souvenir de la seconde quinzaine de janvier 1879 l'en écartait. De plus, les répétitions et tout le ménage, si l'on peut dire de l'auteur dramatique, le rebutaient. Il avait l'impression de perdre son temps... « J'ai sans doute », disait-il encore à Tissot, « un esprit de livre et non de théâtre. Mes meilleurs mots ne passaient pas la rampe. J'en avais l'impression très nette. D'ailleurs, je le reconnais, on me l'a tant dit que j'ai fini par m'en rendre compte : mes différents personnages, quoique j'y fasse, parlent toujours un peu la même langue... En lisant on néglige de se plaindre, puisque le dialogue amuse, mais sur la scène l'effet s'accroît ; l'infirmité devient un défaut... »

Et encore : « C'est facile à comprendre », dit-il ailleurs pour expliquer son manque de succès ; « pour satisfaire le lecteur, un roman comporte une quantité d'explications, de nuances et de détails dont le théâtre ne s'accommode guère. Survient le collaborateur qui croit faire pour le mieux en taillant sans pitié. Mais il ne se rend pas compte qu'en supprimant les liaisons, il crée d'incessantes solutions de continuité... »

... « Il n'y a pas à en douter le roman et le théâtre ont des lois de perspective différentes, et rien n'est plus malaisé lorsqu'on est habitué à conduire un sujet avec des yeux de romancier que de se remettre à l'observer et à le décrire une seconde fois avec des yeux d'auteur dramatique... Les meilleures pièces d'A. Daudet ne sont pas celles qu'il a tirées de ses romans. D'ailleurs je vous parle d'expérience : Trois de mes livres préférés, de ceux qui avaient le

mieux réussi furent ainsi découpés en pièces de théâtre; aucune de ces comédies ne réussit... »

Tissot qui rapporte ces paroles et cette opinion émise, paraît-il au cours d'une interview, ajoute que Jules Claretie avait insisté pour que l'auteur ne se décourageât point et lui avait conseillé d'écrire quelque chose d'inédit à la Marivaux où l'Alfred de Musset pour la Comédie Française. Cherbuliez lui répondit : « Aurais-je la souplesse intellectuelle pour apprendre un nouveau métier? Car¹, il n'y a pas à en douter, jusqu'aux moëllles je suis romancier... D'ailleurs, quelque chose de tout à fait inédit c'est facile à dire, mais à mon âge les sujets ne se présentent plus à la douzaine! »

Et Tissot opinait ainsi faisant ressortir ce qui à son avis était pour Cherbuliez la grosse pierre d'achoppement dans son nouveau métier d'auteur dramatique : « Apercevant toutes les faces des choses, il concluait quand il se décidait à conclure avec trop de détachement. Le public ne parvenait pas à s'émotionner aux récits de ce romancier qui s'amusait en racontant les drames les plus pathétiques... Ce maître écrivain eut le malheur d'être trop intelligent² ».

On est en droit toutefois de se demander malgré l'aveu de défaite de Cherbuliez, si en persévérant il ne serait pas parvenu quand même à acquérir la technique nécessaire et la perspective théâtrale si indispensable dans ce genre. L'art dramatique n'a-t-il pas ainsi perdu, comme l'a affirmé Faguet « quelques petits chefs-d'œuvre »? On ne saurait le dire. Il est vrai que le témoignage un peu trop enthousiaste de son successeur à l'Académie est à son endroit sujet à caution. N'est-il pas allé jusqu'à en faire un précurseur d'Ibsen³?

Sans aller si loin on peut admettre cependant que quelques-unes des intrigues des romans de Cherbuliez sont susceptibles d'adaptation scénique : « Une comédie en quatre actes et cinq tableaux a, par exemple, été tirée du *Roi Apépi* par Camille Saint-Saëns⁴ ». Il est indéniable qu'elles offrent des possibilités dramatiques, ou mettons mélodramatiques, grâce aux éléments romanesques qui les caractérisent, mais qui donc en tirera parti?

Mort. — Victor Cherbuliez mourut le samedi 1^{er} juillet 1899 quelques jours seulement avant d'atteindre sa soixante-dixième année.

1. Cité ailleurs.

2. *Le théâtre de Cherbuliez*, *Revue Encyclopédique Larousse*, E. Tissot, p. 674, juillet-décembre 1899.

3. Voir Tissot et Ducros.

4. Leguay, p. 121.

Après avoir passé quelques temps à Saacy-sur Marne où son fils avait été médecin, il était allé durant le mois de juin villégiaturer à Combs-la-Ville, également dans la Marne, où il avait une propriété. Avec lui se trouvaient sa belle-fille et ses petits-enfants.

Il s'y était mis tout de suite à la préparation d'un nouveau roman qui devait paraître dans la *Revue* vers l'automne. Son existence active de toujours avait en apparence l'air de se poursuivre; il s'était même rendu à la date du 29 juin à Paris pour y assister à une séance de l'Académie et avait pris part à la discussion du prix de Jouy. De même nous apprenons que de retour à la campagne il avait continué à faire preuve de beaucoup d'allant, faisant notamment une longue promenade en compagnie de sa belle-fille dans la forêt de Sénart. Le lendemain de cette excursion, il descendit vers les neuf heures dans son jardin pour aller inspecter ses rosiers. Rentré à la maison, il s'installa dans son fauteuil, demanda ses journaux. Au moment où son valet de chambre les lui remettait, il tomba à la renverse sans un cri. Il était mort.

Son état de santé n'avait pas été, il est vrai, sans inspirer quelque inquiétude à son entourage. Quelque temps auparavant le docteur Pierre Marie appelé en consultation lui avait trouvé le cœur assez gravement atteint mais jugea inutile d'alarmer sa famille. Lui-même avait dû réaliser dans une certaine mesure la gravité de son cas : Dans son dernier roman *Jacqueline Vanesse* il s'était attaché à décrire les symptômes accompagnateurs de l'urémie, de l'artériosclérose qui étaient aussi les siens, puisant ses renseignements dans les livres de médecine ayant appartenu à son fils.

Telle était la cause physique, suffisante certes de la mort de ce vieillard. Mais il en était une autre plus profonde, plus tenace encore contre laquelle la faculté était sans remède et sans recours : il avait cessé de vouloir persister à vivre. A très peu d'intervalle, presque coup sur coup il avait perdu sa femme, puis son fils. Ce dernier, le D^r Ernest Cherbuliez était décédé deux mois auparavant à l'âge de trente-huit ans, et depuis lors le père désolé était resté dans un état de prostration dont on parvenait à peine à le tirer. Il avait cependant fait des efforts pour réagir, s'était remis au travail avec une activité fébrile : « La littérature est ma seule raison d'être », déclarait-il à ses enfants, « je vais me remettre au travail »¹.

Mais peine perdue, il restait plongé dans le désespoir. Lui qui jusqu'alors avait su jouir de l'existence, avait trouvé, comme l'a

1. Cité par le *Temps*, 3 juillet 1899.

déclaré Faguet, le bonheur là où il se trouve; dans le travail, était désespéré. A un de ses amis il écrivait ces lignes désolées :

« J'ai une vieillesse dure jusqu'à la cruauté »¹.

Ce ne fut que le 3 juillet que le *Journal des Débats* annonça la nouvelle de sa mort. Le lendemain le même journal publiait un article nécrologique écrit par André Beaunier.

Le corps fut ramené à Paris à l'appartement de la rue de Tournon, résidence de Cherbuliez, et les obsèques eurent lieu le mardi 4. Le ministre protestant Hollard récita les prières des morts dans l'appartement même, puis le cortège se forma pour se rendre au cimetière Montparnasse où devait avoir lieu l'inhumation. Cherbuliez étant depuis le 5 janvier 1892 officier de la Légion d'honneur, un piquet d'infanterie rendit les honneurs.

Les personnalités les plus marquantes du monde des lettres suivirent le convoi. Citons :

« Les cordons du poêle étaient tenus par Emile Ollivier, directeur en exercice de l'Académie française, Ferdinand Brunetière, M. Marcel Prévost, président de la Société des gens de lettres, Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie. On remarquait dans l'assistance : Gaston Paris, Gérard, Vandal, Henry Houssaye, Deschanel, De Vogüé, Ludovic Halévy, Sully-Prud'homme, Mézières, d'Haussonville, Sorel, Sardou, Janet, Gabriel Séailles, Darboux de Varigny, Roujon, Edouard Rod, Francis Charmes, Georges Picot, Paul Hervieu, etc. Au cimetière, sous la pluie qui tombait, Emile Ollivier, dans une improvisation chaleureuse, expliqua pourquoi « nous admirions et nous aimions Victor Cherbuliez ». Il s'avangait, dit-il, dans la renommée « avec discrétion, comme avec crainte, de peur que le bruit de ses succès n'effarouchât les autres ».

Brunetière, dans un discours qui fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet suivant, ne résumait pas seulement en quelques brèves formules très heureuses, tout ce qu'il fallait dire du romancier et de l'essayiste; son discours exprimait avec une évidente sincérité et plus d'émotion qu'il n'est accoutumé en ces cérémonies le regret que lui causait la perte d'un homme dont « l'ingénieuse amitié ne s'était pas démentie une fois en vingt-cinq ans, et qui l'avait « en plus d'une circonstance difficile, soutenu, encouragé, guidé ». Brunetière, toutefois, commit l'erreur d'écraser Cherbuliez dans ce discours en rapprochant son nom de celui de Flaubert. La surprise fut le discours de M. Marcel Prévost. Ceux

1. *Journal de Genève*, 4 juillet 1899.

qui ne connaissaient du jeune écrivain que ses romans, à une époque où Françoise n'était pas encore née, ne l'auraient pas supposé capable d'une page d'aussi fine critique littéraire où la place de Cherbuliez dans la littérature par rapport à George Sand notamment, était si ingénieusement marquée. M. Marcel Prévost avait eu d'ailleurs la bonne fortune de rencontrer Cherbuliez dans les derniers temps de sa vie... « Je demeure, disait-il, sous le charme de la parole aisée, nombreuse, savante, simple en même temps et amicale, qui faisait oublier les heures, suggérait le rêve de je ne sais quels jardins d'académie où un sage aux cheveux blancs enseignait aux jeunes hommes les beautés de la nature et les éternelles vérités ».

« *Le Journal de Genève* ne publia pas moins de quatre articles dans le courant du mois de juillet sur Victor Cherbuliez, preuve que Genève ne cessait pas de s'intéresser à lui¹ ».

On avait parlé de donner à Cherbuliez une autre sépulture, mais ce projet dut être abandonné car il repose toujours au cimetière Montparnasse².

Telle fut la fin de celui dont la vie fut si dépourvue d'incidents, vie cependant si bien remplie et si utilement fructueuse.

1. Leguay.

2. La tombe de Victor Cherbuliez au cimetière Montparnasse se trouve dans la 27^e division, 11^e ligne ouest, n^o 16 nord, 275-1874. Avec lui sont enterrés : M^{me} Victor Cherbuliez, née Charlotte Rochaix, 1834-1894; Ernest-Marie Cherbuliez, docteur en médecine, 1861-1899; Laurence Cherbuliez, 13 décembre 1894-11 février 1920.

DEUXIÈME PARTIE

**CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ŒUVRE
DE CHERBULIEZ**

LE MILIEU

Le milieu général vers 1860. — *Les Causeries Athéniennes* de Victor Cherbuliez datent de 1860, *Le Comte Kostia* de 1863. Le premier de ces ouvrages contient l'essence de sa pensée philosophique; le second, son plus grand succès précédant tous les autres, représente excellemment le genre de fiction qu'il devait exploiter par la suite durant sa longue carrière romanesque. Il est par conséquent opportun de donner quelques précisions sur ce premier « moment » puisqu'il coïncide avec ses débuts d'écrivain, puisqu'au surplus il est à présumer qu'il a dû réagir dans un sens ou dans l'autre d'après ce milieu général dans lequel il venait de prendre position. Non seulement il est juste d'étudier ce milieu par rapport à l'orientation possible du talent du nouvel auteur, mais encore, et peut-être davantage, par rapport au public d'alors, public qui se montra si bien disposé à son égard. Au reste, si les temps n'eussent pas été propices n'est il pas probable que son œuvre tout entière n'en eût été profondément modifiée? N'oublions pas toutefois qu'au moment où Cherbuliez commença à vivre de sa plume il avait déjà atteint une certaine maturité d'esprit (il était arrivé à la trentaine, âge auquel on possède généralement un certain nombre d'idées stables et éprouvées); également qu'il était dès lors en possession de sa « manière ».

Considérons la période qui s'étend de 1850 à 1863. Elle doit suffire à mener à bien notre enquête.

Trois noms importants se détachent en littérature : Sainte-Beuve, Renan, Taine. Sainte-Beuve vient de produire ses œuvres maîtresses dans le domaine de la critique : *Les lundis* (1850-1869), *Chateaubriand et son groupe littéraire* (1860), *l'Histoire de Port-Royal* (1840-1860); ce dernier, le résultat de cours faits à Lausanne de 1837 à 1838, ce qui peut avoir son importance étant donnée la proximité de cette ville et de Genève où résidait Cherbuliez. On ne saurait méconnaître son influence : « C'est lui... qui fonde la critique littéraire... »¹. Avec lui la psychologie pénètre dans ce genre et le parti-pris en est exclu. Si la science qui recommande par sa voix « l'histoire naturelle des esprits » doit fortifier le jugement et si l'auteur doit s'effacer, « neutraliser le champ de la critique »², il doit, par contre, éviter tout système, tout dogmatisme. Cherbuliez n'est pas le seul à profiter de cet enseignement certes, mais il le subit d'une façon très marquée. Cette tendance au libéralisme, à l'indépendance, dont fait preuve Sainte-Beuve de 1857 à 1869 et que MM. Bédier et Hazard dénomment son « affranchissement », Cherbuliez la partage avec la jeunesse enthousiaste des écoles. C'est là un mouvement des plus significatifs.

Ernest Renan, esprit également « rompu aux métamorphoses », également indépendant et à ce titre défendu par l'auteur des *Lundis*, agit à son tour et très puissamment sur la génération de l'époque grâce surtout à sa *Vie de Jésus* (1863), véritable triomphe et scandale énorme qui lui valut d'être destitué. Son influence littéraire a été diffuse et cependant considérable; « il a maintenu dans un temps où tout tendait au matérialisme le sens des valeurs spirituelles³ »; par exemple dans *l'Histoire des origines du Christianisme* et dans *l'Histoire du peuple d'Israël*. Dans un temps où les écrivains réduisaient la psychologie à la physiologie il a maintenu la notion de la liberté et de la moralité humaines. Cependant grâce à lui aussi, ainsi du reste qu'à Fustel de Coulanges, dont la *Cité antique* date de 1864, l'élément scientifique a pénétré dans l'histoire, mais tempéré et rendu plus attrayant par le génie personnel.

« L'année où parut la *Vie de Jésus*, on vit s'affronter dans un combat retentissant, et qui, en France et à l'étranger, sembla décisif à beaucoup de spectateurs, le positivisme historique et le

1. *Histoire de la littérature et de la pensée françaises*; D. Mornet.

2. *Causeries du lundi*, XVI, notes et remarques.

3. *Manuel d'histoire de la Littérature française*, Lanson et Tuffrau.

plus fort des spiritualismes, la religion catholique. Le fait même que cette bataille parut gagnée au profit de la libre pensée, par un échappé de séminaire, frappa les imaginations... Les libéraux de tous les pays... y virent le signe d'un grand affranchissement »¹. Cherbuliez qui a bien connu Renan et l'a fort admiré lui ressemble par plusieurs points. Qu'il ait été influencé par lui paraît plus que probable.

Avec Hippolyte Taine au contraire la pensée s'oriente vers le dogmatisme scientifique. Plus tard il deviendra le théoricien attitré du naturalisme auquel il donnera sa philosophie et sa doctrine. Cette doctrine parut dans son ensemble dès la troisième édition de *La Fontaine et ses Fables* en 1861. Elle était en partie connue depuis 1853 lorsque l'auteur soutint sa thèse de doctorat². Son *Histoire de la littérature anglaise* publiée par fragments de janvier 1856 à décembre 1863 codifia dans son Introduction tout son système de critique historique et malgré ce que ses jugements pouvaient montrer d'excessif et de gratuit l'accueil chaleureux qui lui fut fait indique assez à quel point le positivisme qu'elle incarne s'était déjà emparé de certains esprits.

On voit donc à cette époque deux courants distincts se mêlant parfois, mais le plus souvent divergeant et se partageant à des degrés divers l'opinion. Cette dualité est également marquée chez les auteurs eux-mêmes. Tantôt le souci d'art l'emporte; chez Taine où il surprend un peu (ne fut-il pas nommé professeur d'esthétique aux Beaux-Arts en 1864?) et qui lui a fait dire : « J'ai des éclairs, des sensations véhémentes, des élans, des mots, des images; bref, mon état d'esprit est bien plutôt celui d'un artiste que celui d'un écrivain »³. Chez Flaubert dont la *Madame Bovary* date de 1857 mais dont la *Salaambô* est de 1862, même contraste. Tantôt, et le plus souvent, désir fervent de servir la science. On en peut conclure qu'en dépit du fait qu'à partir de 1850 le réalisme était devenu une école, sa suprématie n'était pas encore assurée. Ce n'est guère qu'en 1877, grâce au grand succès de *l'Assommoir* que Zola devint véritablement chef du mouvement triomphant sous le nom de naturalisme.

En dehors de l'importance prise pendant la période que nous

1. Bédier et Hazard, déjà cité.

2. *Essai sur les fables de La Fontaine. Thèse pour le doctorat ès-lettres...*, par H. Taine.

3. D. Mornet, cité plus haut.

études par le développement de la critique, ce qui marque somme toute l'emprise de la chose littéraire par la science dont l'instrument est l'analyse, les œuvres de création artistiques continuaient à retenir la faveur du public. Le courant romantique quoique moins fort n'était pas interrompu. George Sand en était alors à sa manière rustique ou idyllique commencée avec *La Mare au diable* (1846) et se poursuivant avec *La petite Fadette* (1849), *François le Champi* (1850), *Les Maîtres sonneurs* (1853), *Les beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858), *Le Marquis de Villemér* (1860), *Jean de la Roche* (1861), etc... Le sentimentalisme assagi qui se remarque chez *Mauprat* (1853) répondait au goût sans doute assez répandu qui assurait la vogue d'un romancier tel que Feuillet dont le très populaire *Roman d'un jeune homme pauvre* se situe en 1858. A la même date paraissait *La Maison de Pénarvan* de Jules Sandeau et son roman le plus apprécié, *Mademoiselle de la Seiglière*, était publié en 1851. On voit que le romanesque *Comte Kostia* arrivait bien à son heure. Le réalisme commençait à prendre de l'ascendant, on l'accordera, mais le romantisme n'avait pas dit son dernier mot car en 1862 Hugo écrivait *Les Misérables* et le roman psychologique imprégné d'idéals s'affirmait dans le *Dominique* de Fromentin (1863).

Si l'engouement pour la science s'affirmait dès 1862 lors de la traduction de l'*Origine des espèces* de Darwin, l'objectivité rigoureuse qui est la marque essentielle de la méthode des savants ne faisait sa véritable apparition qu'en 1865 avec l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard, méthode que l'école naturaliste s'efforça par la suite d'imiter.

Au théâtre qui reflète d'ordinaire si fidèlement les idées et les mœurs du moment, les pièces qui suivent et que nous notons pour leur appréciable succès démontrent elles aussi que les esprits n'étaient pas uniquement préoccupés de la religion du fait. Si elles sont indicatrices de l'envahissement croissant de la vague de matérialisme qui caractérise le second Empire elles révèlent de même la résistance obstinée de l'idéalisme :

- En 1853 : l'*Honneur et l'argent* de Ponsard ;
- En 1854 : le *Gendre de M. Poirier* d'Augier ;
- En 1855 : le *Demi-Monde* de Dumas fils ;
- En 1860 : le *Voyage de M. Perrichon* de Labiche ;
- En 1861 : les *Effrontés* d'Augier ;
- En 1862 : le *Fils de Giboyer*, du même.

Ce courant d'opposition persistera d'ailleurs bien avant dans le siècle puisque la *Fille de Roland* de Bornier fut jouée en 1875 et que ce n'est guère qu'avec les *Corbeaux* de Becque (en 1882) que le triomphe naturaliste finira enfin par s'imposer sur la scène.

La force moralisatrice maintenue dans les productions que nous venons d'énumérer n'a pas été sans exercer une influence considérable sur le public en général. Il est hors de doute qu'elle n'est pas restée sans effet sur Cherbuliez lequel, comme il a été indiqué ailleurs, était de son aveu même passionné de théâtre.

Dans le domaine de la poésie la période envisagée par nous offre d'utiles indications. Indépendamment d'Hugo qui composait en 1853 ses *Châtiments*, en 1856 les *Contemplations*, en 1859 la première partie de la *Légende des siècles* et dont le prestige énorme assurait la survivance littéraire, nous assistons à la formation graduelle du Parnasse :

En 1852 : *Emaux et Camées* de Gautier ;

En 1853 : les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle ;

En 1862 : les *Poèmes barbares*, du même.

La science sera respectée mais l'art ne perdra aucun de ses droits, bien au contraire. Recitons ces lignes du chef du mouvement : « L'art et la science longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent... tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre ». (Préface des *Poèmes antiques*).

En 1857, les *Fleurs du Mal* de Baudelaire montraient les routes nouvelles que devait suivre l'art pour pouvoir se renouveler.

La morale prêchée au théâtre l'avait été au nom des minorités. Elle avait été en somme en marge de l'officielle et fréquemment en antagonisme direct avec elle. En poésie comme dans le roman, l'art, malgré les condamnations des tribunaux, s'efforçait d'échapper résolument à toute contrainte. Que peut-on en déduire, sinon que là aussi il y avait dislocation et flottement et par suite plus de liberté dans la pensée créatrice ? Nous sommes convaincus qu'une sorte de hiatus existait alors, que c'était si on veut un interrègne dont les esprits naturellement affranchis comme celui de Cherbuliez ne pouvaient que profiter. Quelques années de plus et les camps seront solidement constitués et les défections retentissantes ; celle de Sainte-Beuve par exemple lorsqu'en janvier 1869 il passa du *Moniteur* au *Temps*, souleva le scandale. En attendant, les auteurs, malgré la censure qui au fond était leur meilleur moyen de propagande, n'avaient pas de fidélités jurées ; Buloz n'exerçait encore sa dictature qu'en despote bienveillant. Les jeunes recrues de l'armée

littéraire ne se sentaient pas trop surveillées par leurs aînés. 1852 c'était aussi l'éclectisme cousinien qui en avait bien pour dix années à tenter ses conciliations, c'était encore la philosophie romantique, sœur tard venue de la littérature et qui grâce à la transfusion de la pensée allemande continuait robustement à produire de l'idéal.

La politique de compression durement maintenue jusqu'en 1860, époque où les délibérations des Chambres cessèrent d'être secrètes, avait bien entendu contribué à la création d'une opposition libérale. Fabre, Thiers, Emile Ollivier, plus tard Gambetta émergèrent de ce règne de coercition ; en même temps le journalisme d'opposition marqua avec About, Prévost-Paradol, Roqueplan, Aurélien Scholl, etc., un réveil de l'esprit voltairien qui ne pouvait que servir au libre jeu de la pensée et en retarder l'embrigadement, Louis Veuillot bien que l'ennemi de la *Revue des Deux Mondes* fut le type même du polémiste. « Nul n'a plus et mieux attaqué que lui les tendances positivistes » (Bédier et Hazard). Bref le vent était à la révolte, donc à la liberté.

Dans l'ensemble, par conséquent, période d'attente et d'activité intellectuelle non organisée, non canalisée. Il est peu surprenant que Victor Cherbuliez ait été à même dans ces conditions de trouver sa voie et l'ayant trouvée de s'y maintenir sans trop de difficulté, d'autant plus que par sa nature il ne fut jamais sollicité par les extrêmes.

Premier milieu étroit. — Quelle fut à peu près l'atmosphère de Genève au temps de jeunesse de Victor Cherbuliez ? Quel fut ce premier milieu étroit réunissant les « esprits de la même volée » du « même printemps » que le sien et dont la formation intellectuelle de l'auteur dut se trouver influencée ? Évidemment, il serait assez juste de faire observer que la formation la plus caractéristique du jeune homme il est allé la chercher à l'étranger, en Allemagne notamment, en France aussi, mais enfin il est revenu souvent toucher barre à Genève, y a séjourné longuement durant la dernière phase de sa croissance à attendre une nomination hypothétique. En admettant, et ce serait beaucoup admettre, selon un de ses critiques, qu'il fût le moins genevois des Genevois, en dépit de son renoncement ultérieur à son pays d'origine, il n'en est pas moins vrai et établi qu'il ne rompit jamais définitivement avec lui, que même sur la fin de ses jours il continua à s'intéresser vivement

à tout ce qui s'y passait et, par conséquent, il est raisonnable d'admettre que sa formation première compte pour quelque chose dans sa vie. Ainsi donc l'étude de ce premier milieu s'impose. Sainte-Beuve, à la fin d'un article sur Sayous et son *Histoire de la littérature française à l'étranger pendant le XVIII^e siècle*, où il s'efforçait de caractériser le rôle de Genève dans l'Europe savante et pensante, Genève à la fois retraite et lieu de passage, « station naturelle et presque obligé pour l'Italie », la ville où un esprit curieux se trouve « plus à portée qu'ailleurs de tout apprendre, de tout comparer, de tout élaborer », Sainte-Beuve écrivait :

« Des talents nouveaux s'y annoncent et s'y distinguent par des caractères genevois encore, mais qui ont bien le cachet du xix^e siècle, à sa date la plus avancée. Jeunes, ils ont lu tous les livres, ils ont vu tous les pays, exploré toutes les éruditions, embrassé tous les systèmes ; ils savent tout ce qui se peut savoir d'Allemagne et de Grèce, et de France (cela va sans dire) ; ce sont des Français nés plus graves, qui ont beaucoup vu de bonne heure et qui se sont recueillis. Je pense surtout, en écrivant ces lignes, à un jeune critique dont le début vient de marquer la place entre les meilleurs, M. Victor Cherbuliez qui, dans ses *Causeries Athéniennes*, a traité les plus délicates questions de l'art avec une verve, un savoir, une élévation de vues, auxquels je ne trouve à dire que pour le « trop de densité ». Heureux défaut, et qui rappelle encore, par une sorte de marque héréditaire, la suite des ancêtres. La chaîne reprend et se prolonge ; elle n'est pas rompue. »

On eût souhaité suivre les événements et le mouvement des idées dans un quotidien important de la Suisse romande. Malheureusement la Bibliothèque Nationale n'en possède pas pour la période envisagée. Le *Journal de Genève*, qui eût été le plus intéressant, ne figure au *Catalogue* qu'à partir de 1870.

On s'est donc rabattu sur la *Revue Suisse* dont les rubriques sont assez riches pour procurer des indications qui, pour être souvent rétrospectives, n'en présentent pas moins quelque intérêt.

Chronique, p. 52 : 1844. C'est une déclaration de principes et d'idées de la rédaction, intéressante en ce qu'elle constitue une sorte de mise au point de l'esprit genevois de l'époque.

« Nous nous sommes expliqué en tête de ce volume sur le caractère général de notre *Chronique* et nous avons montré comment elle était, à nos yeux, une des parties non seulement les plus curieuses mais les plus

essentielles du recueil. Nous ne reviendrons pas là-dessus : il est seulement un point particulier dont nous devons dire quelques mots ici. La part de la France, dans cette revue littéraire, a été jusqu'à présent et sera toujours inévitablement grande : en voici les raisons. D'abord, personne ne songe à ce que la Suisse nous fournisse mois par mois, un certain nombre de faits littéraires saillants. Quant à l'Allemagne, le mouvement intellectuel s'y maintient davantage dans la région des idées, s'y traduit moins en dehors en événements et en personnages ; il fournit aussi moins de matière, quelque chose de moins saisissable et de moins varié, pour cette partie de notre recueil où il s'agit surtout de raconter et de peindre plutôt que de dissenter : il suffit de parcourir les journaux allemands eux-mêmes, et le plus célèbre de tous, la *Gazette d'Augsbourg*, pour être frappé de cette différence, qui tient à des causes que l'on ne saurait ni blâmer ni approuver entièrement. Enfin, notre *Revue* est écrite en français : ceci lui permet de s'adresser à la Suisse, à la France et à l'Allemagne tout ensemble, bien plus que si elle était écrite en allemand. La littérature française est donc tout naturellement le champ le plus riche pour elle en même temps que le plus voisin ; mais, suivant les vues exprimées dans l'avant-propos, la *Revue Suisse*, même en s'occupant de littérature française, n'en continue pas moins de rester nationale : disons comment. »

« Nous sommes ici de race et de langue française, inondés de livres français, assourdis de noms français, souvent dupes, inévitablement influencés. C'est un état de choses qu'on ne saurait changer, et dans lequel nous vivons, nous pensons, de compagnie avec la plus grande moitié de l'Europe intellectuelle. Mais ainsi rapprochés du centre français et en même temps détachés de lui, nous avons les avantages et les devoirs de ceux qui occupent la frontière. Nous pouvons voir, savoir et avertir, la Suisse d'abord à qui nous sommes, ensuite nos voisins qui en passant chez nous peuvent apprendre à se connaître réciproquement. Nous devons réagir avec la vérité, pour tout le monde, contre la demi-connaissance et contre le faux. Mais nous devons surtout en profiter pour nous-mêmes, en apprenant par l'étude de nos voisins et en particulier de ceux qui nous ressemblent, à nous connaître, à nous diriger, à nous estimer ce que nous valons ; non pas comme on le fait arbitrairement quand on ne sait que soi, mais comme on peut le faire avec plus de justesse et moins de danger quand on se mesure à côté des autres, au soleil, au jour et non dans l'ombre, à sa place grande ou petite, par son œuvre bonne ou imparfaite, dans son originalité bien comprise et fidèlement soutenue. Ainsi seulement on est quelque chose ; sans dédain et sans ignorance, qui ne sont souvent qu'un masque d'impuissance ou de nullité. Pour arriver à avoir une littérature et une critique à soi, il faut mériter d'en avoir une pour les autres. Ne le pas vouloir c'est avouer trop d'orgueil ou trop d'humilité. Le vouloir et y tendre autrement qu'en se plaçant au point de

vue littéraire général ou, pis encore, le vouloir en se tenant à part afin de mieux garder le défaut, c'est travailler vainement ou ne préparer à ses efforts qu'un succès ridicule. Le Jura s'élève entre nous et la France : gardons-nous d'aplanir cette antique barrière ; conservons soigneusement derrière elle notre liberté, notre caractère propre et notre physionomie ; mais, du Jura, ne croyons pas nécessaire de conserver la rudesse, le raboteux, le pénible, dans les choses d'art et de goût. Par quoi ont dû commencer tous les grands écrivains de la Suisse française ? par faire de leur style, comme le remarquait dernièrement un journal¹ qui citait déjà des noms, que pour eux « il n'y avait plus de Jura ». La littérature française, en effet, a quelque chose en tout de central qui fait son originalité, son universalité et sa force ; hors de là, en français, rien ne peut espérer de se maintenir. Nous ne sommes pas de Paris, il est vrai ; mais si nous ignorons Paris en serons-nous mieux Suisses, parlerons-nous mieux français, pourrons-nous choisir nos modèles et nos auteurs parmi les livres et parmi les hommes ? Si nous ne pouvons avoir une opinion, on nous l'imposera directement ou indirectement ; voilà toute la différence. »

« Ces conséquences forcées de notre position et du génie de notre langue ont leurs avantages : tâchons de les reconnaître sans illusions et de nous en emparer. Nous avons la langue dans ses origines, dans son esprit, dans ses classiques ; gardons-en le trésor ; sans négligence. Nous avons bon gré mal gré la littérature courante, mais nous sommes en dehors de son flot qui étourdit le jugement ; servons-nous de cette distance pour mieux juger, pour échapper à ses fluctuations de goût et de la mode qui reportent sans fruit, après des années tourbillonnantes, à l'endroit même d'où l'on était parti. Nous sommes désintéressés dans les luttes, étrangers aux coteries, indifférents aux leurres de la jalousie, de la louange, de la cupidité, à tout ce qui soulève tant de poussière autour des hommes du jour que, de près, on ne distingue plus leurs traits : nous, de plus loin, soyons impartiaux sans être crédules, francs sans être ennemis. Sachons et disons, à la Suisse et à l'Allemagne, ce qu'est Paris et la France ; à cette dernière ce que sont l'Allemagne et la Suisse : elle en est curieuse plus qu'on ne le suppose, car le tact du temps où elle vit l'avertit toujours, et nous sommes dans un siècle où les nations, loin de se copier, s'étudient, rivalisant à qui, par son génie et son individualité propres, atteindra le mieux le but commun. Le symptôme de ce besoin général de connaître ses voisins a paru, en France, plusieurs fois, même par des journaux fondés exprès pour le satisfaire, mais trop français ou trop allemands, ils n'ont pu trouver cette lisière où précisément nous sommes pour servir de vrais intermédiaires. Traduire une civilisation littéraire n'est pas facile, et on ne réussit, passé le premier jour, qu'à force de vérité, de bonne foi, d'impartialité et d'intelligence des deux vies qui voudraient se com-

1. *Revue des Deux Mondes*, du 1^{er} octobre 1843.

prendre. La nôtre, pour servir de milieu, n'en sera point écrasée ; il nous semble, au contraire, qu'apprenant à mieux connaître son centre, mais en le jugeant sans s'y asservir, elle en recevra, avec plus de lumière, plus d'excitation et d'originalité. »

« La Suisse enfin dans son ensemble, avec sa nationalité composite et sa vie à part mais toujours si mêlée à tout, la Suisse, disons-nous, a, presque plus que d'autres, besoin d'une étude pareille. Peut-elle, en particulier, rester indifférente à ce qui lui vient de la France, que ce soit pour l'accepter ou pour s'en défendre ? Il suffit, là-dessus, de se rappeler l'histoire et de ne pas trop oublier les faits contemporains. Voyez même l'Helvétie allemande ; si, littérairement, elle est moins francisée que jadis, l'est-elle moins politiquement ? »

« Puis, le fait qu'il y a une Helvétie française dont l'influence sur la Suisse, depuis trois siècles, est toujours allée en augmentant, ce fait n'est point quelque chose d'accessoire, mais au contraire un des éléments constitutifs de la nationalité de la Suisse, de son existence et de son avenir. Or, tout comme nous sommes intéressés à ce que, dans cette nationalité, qui n'a rien de matériel, nos frères allemands conservent le principe germanique, ils ne le sont pas moins à ce que nous conservions, nous, le principe français. La Suisse entière a donc intérêt, et un intérêt national, à bien connaître la France, le mouvement de ses idées et celui que les idées peuvent préparer dans les faits ; à juger enfin, sans passion comme sans illusion, un pays avec lequel le nôtre a tant de points de contact et de si antiques liens. »

La suite de la chronique donne deux copieux extraits et commentaires de la *Revue des Deux Mondes* avec laquelle la *Revue Suisse* se déclare en communauté de vues.

La *Chronique* de décembre (p. 737 et sqq) cite encore et approuve l'attitude de la *Revue des Deux Mondes*. D'ailleurs, toutes les chroniques étrangères de l'année sont consacrées à la France.

Un dépouillement des divers numéros de la *Revue Suisse* jusqu'au moment où elle devient *La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et étrangère* (en 1858), publication paraissant désormais trois fois par an, nous a montré une prépondérance notable d'articles consacrés à la France. Alors que pour la Suisse et les autres pays, la revue bibliographique est trisannuelle, elle est mensuelle pour la France. Malheureusement les *Chroniques* sont supprimées, alors que cette rubrique permettait dans une certaine mesure de suppléer aux quotidiens. Quoiqu'il en soit, on peut déduire de celle-ci l'appréciation suivante :

La Suisse romande accordait alors la plus grande attention à tous les événements de France (politique, littérature, arts). C'est, de loin, à ces événements que la *Revue Suisse* attribuait le plus de place dans sa publication. Mais il ne faudrait pas inférer que son point de vue national fût tenté de s'infléchir dans le sens français. La Suisse romande, comme les publications où elle s'exprime, demeure essentiellement suisse du point de vue national, tout en tenant à demeurer française dans son mode d'expression. C'est pourquoi la *Revue Suisse* combat le projet de créer une Université fédérale à Berne. Elle soutient que, fatalement, avec le temps, ce centre d'attraction des intellectuels entraînera l'introduction de germanismes dans le français et dans l'italien parlés dans leurs cantons respectifs. Elle proteste contre cette éventualité. Elle ne trouve pas mauvais que la Suisse allemande oriente ses recherches littéraires vers l'Allemagne, mais elle entend que les cantons de langue française ou italienne, puissent poursuivre en toute indépendance le perfectionnement de leurs idiomes en s'inspirant des maîtres de la littérature en France et en Italie, sans subir aucune orientation officielle.

D'après ce qui précède, on peut constater l'existence indubitable dans cette partie de la Suisse, au temps de la formation intellectuelle de Cherbulliez, d'un centre d'influence française sinon par son affinité sentimentale mais du moins par esprit. En somme si l'auteur des rubriques exprime bien effectivement une opinion généralement admise parmi ses compatriotes, et il est sans doute probable qu'il le fait, la Suisse romande ayant échoué dans sa tentative de création d'une littérature franchement autonome se serait remise à l'école de la France. Le passage longuement cité plus haut semble comme un écho moderne du célèbre « Splendide Mendax... » de nos auteurs de la Renaissance se tournant vers l'Italie pour lui ravir son bien... Le but d'interpréter une civilisation pour la faire servir à une autre même s'il était voué à l'insuccès est digne d'intérêt.

Sainte-Beuve au tome II des *Portraits contemporains* dans l'édition de 1846¹ écrivait : « C'est une étrange situation, et à laquelle nous ne pensons guère, nous qui ne pensons volontiers qu'à nous-mêmes, que celles de ces écrivains qui, sans être Français, écrivent en français au même titre que nous, du droit de naissance, du droit

1. Au tome III, pp. 211-255 de l'édition définitive.

de leur nourrice et de leurs aïeux. Toute la Suisse française est dans ce cas ; ancien pays roman qui s'est dégagé comme il a pu de la langue intermédiaire du moyen âge, et qui, au xvi^e siècle, a élevé sa voix aussi haut que nous-mêmes dans les controverses plus ou moins éloquentes d'alors. Ce petit pays, qui n'est pas un démembrement du nôtre, a tenu dès lors un rôle très important par la parole ; il a eu son français un peu à part, original, soigneusement nourri, adapté à des habitudes et à des mœurs très fortes ; il ne l'a pas appris de nous, et nous venons lui dire désagréablement, si quelque écho parfois nous en arrive : *Votre français est mauvais* ; et à chaque accent qui diffère, nous haussons les épaules en grands seigneurs que nous nous croyons. Voilà de l'injustice...

M. Leguay déclare que « Sainte-Beuve observe que Genève, qui a produit tant d'hommes illustres, patrie de Cramer, de Calandrini, de Burlamaqui, de Tremblay, de Bonnet et de Saussure, qui a donné de Lolme à l'Angleterre, Le Fort à la Russie, Necker à la France et Jean-Jacques à tout un siècle, Genève qui a fait siens Abauzit et Calvin n'a jamais eu à l'exception de Rousseau, de romanciers ni de poètes. Töpffer était à ses yeux une manière d'exception, ayant choisi d'être un grand romancier de langue française, mais un écrivain strictement genevois. En passant, il faisait aux frais de Genève, des compliments au canton de Vaud et à ses amis les Ollivier dont il cite des vers à plusieurs reprises. Mais l'observation n'en reste pas moins vraie. Victor Cherbuliez devait choisir un jour autrement que Töpffer, dont l'ascendance, d'ailleurs, était allemande : il fut un grand romancier donné par Genève à la France ». Selon toute apparence, il sut, suivant le conseil de ses aînés, revendiquer chez nous l'héritage auquel il avait droit. Point ne lui fut besoin d'aller se retremper à Paris, bien qu'à la vérité il y ait été, pour y retrouver l'ambiance nécessaire ; Genève étant encore et très parfaitement la France à l'étranger.

Pour déterminer avec le maximum de précision la force et l'étendue du « moment » genevois dont Victor Cherbuliez dut ressentir l'effet, il faudrait dépouiller l'équivalent de toute une bibliothèque et ce faisant on s'écarterait sensiblement de la question. Deux ouvrages nous ont permis de constater certains faits caractérisant l'époque qui nous occupe : *La Genève de Töpffer* de Philippe Monnier¹ et *Genève, ses institutions, ses mœurs, son développement intellectuel et moral* écrit et publié par l'oncle Joël Cherbuliez lui-

1. En 1914, in-16, Genève, A. Jullien, éd., Librairie Fischbacher.

même¹. Sur l'esprit particulier à Genève également, un article de Tissot paru dans la *Revue bleue* du 22 septembre 1906 témoigne d'un point de vue intéressant sur la différence du Genevois et du Suisse.

Nous avons pris antérieurement *La Revue Suisse* pour nous aider à dégager le point de vue suisse en général à l'égard de la France et de ses autres voisines. Or, ce n'est guère qu'à partir de 1844 que l'influence française y reçoit un traitement plutôt sympathique (allant comme on l'a vu en croissant). Mais cette publication a commencé à paraître en 1838. De cette date à celle où est nettement exposée son orientation la seule remarque digne d'intérêt se rapportant à la France a trait à la demande d'expulsion réclamée par notre pays contre le prince Louis Bonaparte naturalisé citoyen suisse et à la « menace de guerre que cela fait planer entre les deux pays! ». Ceci est fort maigre et donne plutôt l'impression d'antagonisme que d'effort de conciliation et de compréhension. Ne peut-on, dans un certain sens, en conclure que c'est en somme vers 1844 que prend corps un certain rapprochement dont la jeunesse genevoise a probablement été influencée?

Mais cette nouvelle génération, quel est le milieu principal le plus susceptible de lui donner des directives? Celui de l'enseignement supérieur dont elle fait encore partie ou qu'elle vient à peine de quitter, évidemment. En ce qui concerne Cherbuliez plus particulièrement cette ambiance agit, du fait de ses attaches familiales, avec l'Université et en raison de ses aspirations pédagogiques. L'esprit régnant nous en est révélé dans le passage suivant : Bouvier dans un ouvrage fait en collaboration avec Amiel sur l'enseignement de Genève, après avoir esquissé les grandes lignes et le programme de cet enseignement, s'exprime ainsi en parlant de la Faculté de Théologie dont il voudrait voir écrire l'histoire²... « Cette histoire se fera, nous l'espérons; et si ceux qui l'écrivent sont impartiaux, ils trouveront dans ces trois tableaux, dans le choix de la tractation des matières de ces thèses, dans la nature des questions qu'ont posées les concours, dans les mémoires et les jugements auxquels ils ont donné lieu, enfin dans le personnel si varié des étudiants de cette longue liste de soixante-dix-sept années, où l'on remarque quelques-uns des noms les plus connus de nos Églises et de nos partis religieux, des témoignages de la vitalité

1. En 1863, in-16, Genève, Librairie Cherbuliez.

2. Page VIII.

non épuisée de l'Antique Académie de Calvin, de la largeur des sentiments qu'elle professe depuis le commencement du XVIII^e siècle, et de l'esprit vraiment protestant, c'est-à-dire pieux et libéral tout ensemble, qui l'anime encore... foyer étroit mais ardent d'activité scientifique et religieuse et de progrès. »

C'est ce qu'écrivait l'auteur en 1878, en parlant, il est vrai, de la Faculté de Théologie. Mais, si l'on considère qu'à Genève, jusqu'à une période avancée du XIX^e siècle, on pourrait presque dire jusqu'à nos jours, les éléments patriotiques, philosophiques et religieux ont régi le mouvement intellectuel, on peut étendre, sans risquer d'erreur lourde, l'appréciation de Bouvier à tout l'enseignement.

Il nous a paru instructif de donner ici quelques aperçus de Cherbuliez lui-même sur l'esprit politique de son propre pays. Après tout, s'il a été affecté par certaines idées, il n'est pas hors de propos de lui demander son opinion personnelle à leur égard : En novembre 1878, il écrivait à la *Revue des Deux Mondes* un article intitulé : *Une défaite de la démocratie autoritaire à Genève*. « Dans les petits pays, les essais malheureux produisent des secousses, des crises, des désordres passagers, ils aboutissent rarement à des catastrophes... De tous les petits pays celui qui a le plus de goût pour l'expérimentation politique est assurément la Suisse...

« ... La conclusion de Voltaire n'est pas juste, Genève a eu beau devenir très forte en arithmétique, elle est encore quelque chose. Si elle n'est plus comme autrefois la cité de Calvin et « la capitale d'une grande opinion », trouverait-on ailleurs dans toute l'Europe une autre ville de 60.000 habitants où il règne plus d'estime pour les choses de l'esprit ?

« ... Ce qui rend cette petite république intéressante c'est qu'on peut y étudier à nu les évolutions de la démocratie.

« De vieilles traditions de liberté républicaine, l'antique habitude de se gouverner soi-même et de s'occuper activement de ses affaires, une population qui sait lire et qui aime à lire, des esprits qui voyagent beaucoup et qui finissent toujours par revenir chez eux, la passion de discuter, d'argumenter, d'ergoter et des engouements subits mais éphémères, une certaine inquiétude d'humeur amoureuse de nouveautés, jointe à la tenacité des souvenirs, des passions vives sous une écorce froide et un peu rigoureuse, des colères rouges et des retours soudains de bon sens, voilà Genève... Genève, c'est une ville où il y a beaucoup de curieux, de raison-

neurs, beaucoup de frondeurs, le goût des découvertes, des inventions et un grand mépris pour les utopies. Les fous genevois eux-mêmes ont des lueurs, des éclairs; d'habitude ils déraisonnent autant que ceux des autres pays, mais ils observent le repos dominical; sur les sept jours de la semaine... il y en a un consacré au bon sens. Il est vrai que c'est le jour où l'on ne fait rien... Genève est un pays de forte vie publique, et à de certaines heures la voix populaire y est toute-puissante; mais c'est aussi un pays où règne un esprit de coterie étroit; exclusif, qui est à proprement parler la maladie genevoise, car tout peuple a ses maladies.

« Il est difficile de se promener dans les rues de Genève, aux alentours de l'hôtel de ville sans rencontrer des gens dont le regard semble dire : La république c'est nous... »

« Le Genevois n'oublie jamais les petites choses, son bonheur comme son malheur se compose de détails... » On peut très bien comprendre d'après ce qui précède combien Cherbuliez très suisse et très raisonnable, et aussi très tolérant, étant de retour de l'étranger où malgré tout on respirait un autre air, a dû être excédé par cette intransigeance si raisonnable qu'elle ait été elle-même et qui courait les rues... « Il suffirait pour définir la démocratie autoritaire de dire qu'elle est de tout point le contraire du libéralisme. Le libéralisme s'occupe avant tout de circonscrire les pouvoirs de l'État, de limiter sa compétence et de lui représenter qu'il usurpe quand il entreprend sur les libertés particulières plus précieuses encore que la liberté générale... »

Nous savons que c'est l'atteinte à ses libertés particulières et notamment à ses tendances libérales déjà accentuées, qui incita Victor Cherbuliez à partir ultérieurement pour la France, cela et sans doute aussi le désir de s'y faire ce que Genève ne pouvait (d'après ce qui vient d'être dit), lui offrir : une carrière dans les lettres.

Paule Méré, dont il est question plus longuement ailleurs¹, lui a servi, au dire de plusieurs, à faire valoir ses griefs contre l'esprit de Genève pris dans le plus mauvais sens et dans un certain milieu bien entendu. Et, au premier plan, il plaçait l'étroitesse de vues qu'engendre une discipline austère depuis longtemps consentie et pour ainsi dire passée dans les mœurs : « Michel Servet n'est plus mis à mort, mais on n'est pas fâché de lui rendre la vie difficile... » Remarquons que l'année 1864 où parut ce roman fut aussi celle

1. *Le Métaphysicien*.

qui suivit la publication de la *Vie de Jésus* de Renan, grand objet de scandale dans les milieux protestants aussi bien que dans les catholiques. Tout ceci contribua vraisemblablement à fortifier en lui la décision d'aller se fixer en France.

Premier moment de sa vie intellectuelle. — Nous avons examiné ailleurs les diverses influences qui portèrent Victor Cherbuliez à se faire écrivain et également les circonstances dans lesquelles furent composées ses premières œuvres, les *Causeries Athéniennes* et le *Comte Kostia*, toutes deux nées à l'étranger, celle-là en Grèce, celle-ci Outre-Rhin. Nous avons de plus insisté sur le fait que lorsqu'elles parurent leur auteur n'en était plus aux errements de la jeunesse enthousiaste mais inexpérimentée et nous nous sommes efforcé de montrer qu'il possédait très parfaitement son « métier », ce que nombre de critiques, et des plus autorisés, ont du reste fait fréquemment ressortir.

Il serait d'autre part malaisé de découvrir la moindre faute de composition et de facture même dans ses tout premiers efforts littéraires, tant dans ses articles sur le *Beau* parus à la *Revue Germanique* en septembre 1859, juin et septembre 1860, que dans les notes de ses conférences sur l'*Idéal romanesque en France*, conférences faites à la même époque et publiées en volume par les soins de la maison Hachette en 1911. La forme, la documentation essentielle en sont presque irréprochables et l'on peut affirmer sans grande chance de se tromper que de ce point de vue il ne s'agit point de promesses mais bien plutôt de réalisation.

Mais le fond, mais la pensée profonde, intime, qui se retrouve invariablement à la base des idées générales, et qui, revenant sans cesse chez tout écrivain, quel que soit le type de sa production et qui est tout aussi bien sa marque personnelle, ont-ils varié chez notre auteur? Peut-on en saisir par exemple l'évolution première dans ses œuvres de début ou même ultérieurement? Existe-t-il dans sa conception philosophique de l'existence un changement de direction dû à l'influence hégélienne d'abord, puis à son voyage de Grèce et enfin à son premier contact avec Paris? Au début de notre étude nous étions porté à le croire et nous confessons avoir été tenté par notre sujet avant tout parce qu'il nous avait paru présenter un cas très remarquable et très précis de « conversion littéraire ». Le fait que Cherbuliez s'était, à l'âge où l'esprit est encore suffisamment plastique et où l'on est généralement enclin à « brûler ce qu'on avait adoré et à adorer ce qu'on avait brûlé », imprégné sans con-

trainte aucune de la pensée allemande, puis avait ouvert son cœur et son entendement à l'idéal antique revivifié par l'esprit français, nous avait persuadé qu'il avait subi cette transformation totale. Mais à force de le lire et de le relire il nous a paru au contraire certain que si son point de vue s'était de nécessité élargi, il ne s'en était nullement pour cela altéré. Nous attribuons ce manque apparent de changement à la nature même de la personnalité de l'auteur, personnalité dont la note dominante fut, on a pu le constater, l'indépendance. C'est cette indépendance ou si l'on veut cette ouverture d'esprit, qui l'apparente à Sainte-Beuve, à Renan, à tous les grands hommes dont il s'est le plus volontiers inspiré : Montesquieu, Voltaire, Goëthe surtout. On a vu que ce fut précisément parce qu'un de ses professeurs s'était maladroitement efforcé de diriger ses études philosophiques vers les doctrines de l'école écossaise qu'il s'était dérobé et s'était tourné vers l'hégélianisme qu'il ne connaissait encore que très imparfaitement ; qu'à l'encontre de ses camarades il n'avait puisé à cette nouvelle source qu'autant qu'il l'avait bien voulu et qu'il s'en était à son tour écarté lorsque s'exerça sur lui la pression du prosélytisme. Par nature, il n'était guère porté aux enthousiasmes irréflechis et l'ironie innée de son caractère qui semblait toujours imposer des réserves à son adhésion rendait perplexes ceux qui le connaissaient. Amiel a rapporté plusieurs fois dans son *Journal* combien il se sentait troublé au contact de cette individualité inscrutable.

Nous aimons assez à croire que dans la vie de chacun de nous il existe des « points de crise » qu'il est indispensable de déterminer afin de pouvoir juger l'œuvre accomplie ou à accomplir. Dans certaines existences impétueuses ou simplement mêlées par le concours des circonstances aux grandes secousses collectives, il est fréquemment relativement aisé au biographe enquêteur d'isoler ces chocs superficiels ou profonds. Mais il est des existences tout unies, et pour ainsi dire entièrement dépourvues d'accidents, qui réduisent à rien l'effort du chercheur. Cherbuliez a vécu une de ces existences calmes et banales en apparence. Faut-il toutefois en conclure qu'il a absolument échappé à ces bouleversements qui sont la loi du commun des mortels ? Chez cet homme qui a dit, qu'on nous excuse de le réciter, que « nos plus belles aventures sont nos pensées » aucun conflit intérieur n'a-t-il eu lieu ? Par exemple n'a-t-il pas subi de crise religieuse, de crise sentimentale ?

Une crise religieuse ? C'est peu probable. Nous avons déjà rapporté la fameuse phrase de Renan lorsqu'il le reçut à l'Académie :

« Vous avez bénéficié du combat intérieur de Monsieur votre père. » La crise sentimentale ? Oui, cette dernière il la traversa, à n'en pas douter quand il porta son choix malgré sa famille, malgré Genève (la Genève de son monde) sur la femme dont il s'était épris. Crise de patriotisme ? Il la résolut par son retour à la nationalité française aux lendemains de la guerre de 1870-1871. Crise intellectuelle enfin ? Si elle consista pour lui à opter entre deux cultures, la germanique d'une part, la classique de l'autre, on peut dire qu'elle aussi se produisit puisque en fin de compte il finit par lier partie avec la France pensante, fille d'Athènes. Mais le terme crise suppose avant tout rupture, le plus souvent violente. Or on peut se convaincre en parcourant ses ouvrages les plus divers que s'il devint français par l'esprit avant de l'être par le cœur il ne renonça pas pour cela à sa passion pour la féconde pensée allemande de sa jeunesse. S'il se détacha à la longue de la tradition que lui avait inspirée l'Allemagne n'est-ce pas plutôt parce que ce pays s'en était lui-même dégagé ? Au contraire, il garda au cœur la vénération de ses premiers maîtres, d'Hegel dont le nom reparaitra sans cesse sous sa plume, souvent sans qu'on saisisse bien pourquoi, de Goethe : « le seul poète qui fut un grand sage, le seul sage qui fût un grand poète... » (*L'idée de Jean Téterol*, p. 298). Nous ne connaissons guère de vers de Cherbuliez mais il serait injuste et inexact de se refuser à lui reconnaître une certaine tendance poétique, car ses romans abondent en descriptions de la nature qui sont de véritables hymnes à la beauté ; et ces hymnes lyriques ont la poésie allemande à leur source :

« Il appela la poésie à son aide car les grands poètes sont les éternels médiateurs entre l'âme des choses et nos faibles cœurs d'argile et de limon. Il récita les distiques où Goethe à raconté dans une langue digne d'Homère et de Lucrèce les métamorphoses des plantes...

« ... On le sait, ce n'est que dans la poésie allemande qu'on entend pousser l'herbe dans le sein de la terre et circuler dans l'espace les sphères célestes. Chaque langue a ses pédales et ses registres particuliers ; la muse tudesque peut seulement exécuter ces airs graves qu'il faut jouer avec des sourdines... » (*Comte Kostia*).

Cependant, comme on l'a fait observer plus haut, Cherbuliez ne poussait pas jusqu'à l'aveuglement son admiration de la pensée allemande détournée peu à peu de son inspiration primitive à mesure que nos voisins sentaient grandir leur ambition et leur orgueil. Il a par exemple opposé à Strauss tout frotté de l'esprit nouveau Gervinus

passionné comme lui pourtant pour l'unité allemande et mourant désespéré de la voir réalisée avec un caractère monarchique et militaire bien éloigné de son idéal. Ailleurs nous avons parlé de ses critiques amères de ces *poètes militants du nouvel empire germanique*, parues le 12 mars 1872, mais là encore il fait des exceptions, et montre par exemple quelque indulgence pour Rittershaus, auteur des *Neue Gedichte*, dont il déclare qu'il a « su retrouver dans quelques-unes de ces compositions les mieux réussies le secret des maîtres de la poésie allemande, lequel consiste à exprimer des pensées profondes et les choses intimes du cœur dans une langue simple, facile, divinement familière ».

Si Cherbuliez n'avait pas oublié dans l'âge mûr ses adorations juvéniles pour les belles manifestations du génie germanique, il est bon de remarquer aussi que même du temps où il était censé être sous le charme, avant que ses goûts et ses aspirations ne l'eussent tourné vers nous, il savait déjà distinguer entre l'Allemagne source de beauté et de joie et celle qui grandissait dans le culte de la force et de l'orgueil. Pour bien mettre en lumière cette attitude d'impartialité que nous lui avons attribuée et ainsi montrer que son détachement de son premier idéal ne fut pas aussi surprenant qu'on pourrait le penser nous avons relevé l'attaque que fit Cherbuliez contre Vischer par trop imbu de la supériorité germanique. Pour ce dernier en effet qui incorporait Shakespeare à la littérature de son pays, qui affirmait qu'il n'y avait pas de poésie véritable en dehors de la Grèce et de l'Allemagne, il exprimait indignation et dédain. Relevant par exemple chez lui une phrase telle que la suivante : « Qu'a donné au monde la muse française ? Quelques comédies assez gaies qui ne sont pas celles de Molière, quelques chansons assez gracieuses, mais où manque cette résonnance intime que connaît seul le cœur allemand... » il sentait que c'était à son propre patrimoine intellectuel qu'on s'attaquait, preuve qu'il était imbu de l'esprit de notre race.

M. Reynaud dans son livre sur *l'Influence allemande en France aux XVIII^e et XIX^e siècles*, montre, non sans raison d'ailleurs, la *Revue Germanique* de Dollfus et Wefftsier pleine d'admiration et de respect pour tout ce qui venait d'outre-Rhin. C'est dans cette revue pourtant que Victor Cherbuliez écrivait en 1860 : « L'Allemagne est le pays des grands penseurs et des larges intelligences ; elle est le pays des Schelling, des Humboldt, des Fallemeyer. Mais il y a aussi une Allemagne aux bras étroits, laquelle professe, dans les journaux, que toutes les nations néo-latines sont entrées dans

l'ère de la décadence, qu'il n'y a plus de jeunesse de cœur ni de virilité de l'esprit que sur les bords du Danube et de la Sprée. Il est regrettable de voir un penseur aussi distingué que le savant auteur de notre Esthétique supprimer d'un trait de plume toutes les grandeurs de la poésie française, réduire Corneille et Racine au rang de froids déclamateurs, ignorer également la Fontaine et nos lyriques du dix-neuvième siècle, parler de Molière de manière à faire douter qu'il ait lu trois vers du *Misanthrope* ou du *Tartuffe*... ».

Quand on parle de conversion littéraire, et qui n'a pas eu la sienne, on a en l'esprit généralement quelque retentissant éclat, quelque scandale égal en ampleur à celui causé par un homme politique bien établi dans son parti qui tout à coup passe à l'opposition. Quelquefois aussi cela prend tournure d'un Canossa triomphal à force de repentir circonstancié. Cependant en dehors de ces douteux procédés de publicité il existe de vraies, de sincères conversions ou évolutions littéraires. Puisqu'il est question ici de la Suisse du xix^e siècle signalons Conrad Ferdinand Myer qui écrivit d'abord en français puis en 1871 opta définitivement pour la « Kultur ». L'eût-il fait en 1869 nous aurions trouvé son revirement plus justifiable, mais enfin c'était là son affaire. Chez Cherbuliez la conversion fut sans nul doute complétée par la sympathie engendrée par la pitié pour nos malheurs. Il est de fait que, outre sa critique de la littérature d'état déjà mentionnée, il s'est montré beaucoup plus dur pour gens et choses de l'autre côté du Rhin après la guerre, par exemple dans *Meta Holdenis* (1873) et dans les *Inconséquences de M. Drommel* (1880), tant il est vrai que les sentiments et les idées ou opinions réagissent les uns sur les autres. Cela est plus évident encore lorsque intervient la question religieuse presque invariablement mêlée à toute révolution d'idées.

Mais retournons à Cherbuliez au début de sa carrière. Nous avons pu constater dans le précédent chapitre (*Premier milieu étroit*) que vers cette époque, c'est-à-dire vers 1860, la mode à Genève était revenue aux choses de France. Quelle qu'ait été l'opposition dans les milieux rigoristes et puritains, ces mêmes milieux dont l'intransigeance dogmatique avait éloigné de la religion un André Cherbuliez et un Schérer pour ne nommer que ceux-là, l'homme de l'heure avait été dans cette ville comme à Paris Renan qui s'imposait déjà par ses travaux de linguistique et d'exégèse et qui faisait crier au scandale les bien-pensants. Deux camps nous semblent avoir été en présence ou si l'on veut, selon la formule chère à Sainte-Beuve,

deux familles d'esprits, celle qui faisait revivre Calvin¹ et celle du libéralisme intellectuel dont Renan tendait de plus en plus à s'affirmer le chef ou le type. A cette famille, à un degré moindre, avait appartenu le propre père de Victor qui, on se le rappelle, avait fortement contribué à former l'esprit de ce dernier. On peut donc dans une certaine mesure le considérer comme ayant été sollicité tour à tour par ces deux forces opposables, l'hérédité intellectuelle et la continuité du milieu. La première de ces deux forces dut l'emporter sur la seconde car alors que la continuité du milieu (éducation, fréquentations, parents non directs, « monde », etc.) n'est maintenue que par la répétition, et dans le cas de Cherbuliez cette continuité ne fut pas parfaite (voyages, séjour en France, etc.), l'hérédité intellectuelle est d'ordre presque physiologique parce qu'elle dépend d'éléments de durée physiologique (tels que race intellectuelle, famille intellectuelle) et d'éléments linguistiques. Nous en concluons que chez le jeune homme le combat en faveur de ce qu'on appellera faute de mieux la cause française s'engageait à peine que déjà la bataille était gagnée.

C'était décidément donc à cette famille d'esprit française qu'il se rattachait insensiblement; d'abord parce qu'il y était prédisposé par ses origines et préparé par un premier contact prolongé avec la France. Et la première condition en était la largeur de vues :

« Observez, du reste, » dit G. Meunier (Préface à son livre d'*Extraits de Cherbuliez à l'usage de la jeunesse*, 1901), « que cette ouverture d'esprit, si particulière aux Genevois, semble s'être faite surtout au contact de la France, de ses mœurs, de ses idées et de sa langue. Je ne sache point qu'il existe, d'autre part, un écrivain suisse dont l'influence allemande ou italienne ait au même degré développé la pensée ou affiné l'intelligence... ». Pour Cherbuliez comme pour cette jeunesse qui lui ressemblait et dont il était contemporain « l'universalité qu'ils portaient en eux semble avoir été fécondée par les qualités qu'ils ont puisées dans l'esprit français ».

La deuxième condition, c'était la netteté dans les idées, le besoin d'y voir clair et loin. Là le tour même de la pensée du futur publiciste lui donnait droit d'entrée pleine et entière. Deux Genevois le reconnaissent après tant d'autres : Paul Sirven dans la *Revue Bleue* (1893) :

« C'est l'esprit le plus lucide qu'on puisse imaginer. Il a de la

1. Tenir compte par exemple du mouvement dit du *Réveil* qui réintroduisit pour ainsi dire le mysticisme dans les églises protestantes.

fantaisie, du rêve parfois, mais, et jusque dans le rêve, de la précision... ».

... Philippe Godet dans la *Semaine littéraire* (8 juillet 1899) :

« Son esprit lucide ne s'était point égaré dans les brumes du panthéisme germanique et le goût des études esthétiques, le sens des lignes et des couleurs l'avait sauvé du vertige des spéculations hasardeuses de la pensée... »

Il pouvait en toute sécurité aller en Allemagne, s'y plonger dans la métaphysique du moi et du non-moi, et en revenir nanti de précieux butin sans être transformé en un velléitaire à jamais voué aux décourageantes spéculations. Amiel qui lui, tout esprit supérieur qu'il était, était resté en chemin et que la netteté de Cherbuliez rendait rêveur, lui offre également témoignage. Dans son *Journal* (tome II) à la date du 9 avril 1868, il écrivait après lecture d'un ouvrage allemand de philosophie :

« ... Il vous reste de la fatigue et du brouillard. O la clarté, la netteté, la brièveté ! Diderot, Voltaire et même Galiani ! Un petit article de Sainte-Beuve, de Schérer, de Renan, de Victor Cherbuliez fait plus jouir, rêver et réfléchir que mille de ces pages allemandes bourrées jusqu'à la marge et où l'on voit le travail moins son résultat. Les Allemands entassent les fagots du bûcher, les Français apportent les étincelles... »

Mais la troisième condition favorable à l'éclosion de cet esprit français d'alors mais destiné dans peu d'années à disparaître pour faire place au froid positivisme, c'était précisément la formation allemande, sa discipline qui devait la remplir. Cherbuliez, comme on sait, alla à cette école : Renan beaucoup plus tard, le lui rappelait dans sa réponse académique :

« Dans notre éducation intellectuelle, nous avons été l'un et l'autre à cette grande école allemande de science et critique qui, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci a renouvelé tant de branches de l'esprit humain. Nous avons admiré l'application, la sagacité, la force d'esprit qui ont été déployées dans cette œuvre. Nous n'avons rien à déduire de ce que nous avons dit ; nos éloges sont sans repentance. Ce que nous avons aimé était vraiment aimable ; ce que nous avons admiré était admirable. Nous n'avons pas changé nos jugements sur Goethe, sur Herder. Est-ce notre faute si, en restant fidèles à nos anciens jugements, nous nous trouvons un peu dépaysés en présence de ce qu'on proclame maintenant comme un nouvel idéal ? ».

Mais alors dans cette crise qui ne connaît pas de violence, dans

ce changement qui a tous les caractères d'une évolution lente, dans ce déplacement et cet établissement définitif longtemps retardé à Paris qui fut la redécouverte du « climat » le plus propice, n'y a-t-il pas eu un « moment » particulier, significatif? Renan a affirmé qu'il avait eu lieu et il le situe à ce temps où Cherbuliez entra en contact direct avec la Grèce antique, lorsqu'il se trouva en présence de cette beauté parfaite à la compréhension de laquelle ses fortes études classiques l'avaient de longue main préparé :

« Vous méditez quelque grande publication hégélienne mais une révélation vous fut faite vers cette époque ; vous vîtes l'Éternel face à face ; l'idéal du développement humain sur terre vous fut montré ; tout le plan de votre vie en fut profondément modifié... »

Toute conversion, littéraire ou autre suppose une morale et si la morale n'est pour beaucoup qu'une dépendance de l'esthétique¹ on peut considérer les *Causeries Athéniennes*, le premier ouvrage de Cherbuliez, comme le petit bréviaire de sa nouvelle croyance ; croyance à laquelle il n'a par la suite cessé d'adhérer. On n'a pour s'en rendre compte qu'à parcourir une de ses productions postérieures, *L'Art et la Nature* (1892) que Faguet dénomme « une autobiographie de son esprit, » qui montre que dans l'ensemble son point de vue n'a pas sensiblement varié.

Le contact direct avec la Grèce antique ou tout au moins avec ce qu'elle peut nous enseigner quand on l'interroge dans sa propre langue a souvent suffi à opérer ce genre de « conversion ». Tolstoï par exemple y participa à partir de 1880 et c'est « vers cette date que se place ce qu'on appelle sa conversion, qu'il appelait sa seconde naissance... » Quand il se mit à étudier le grec, il proclama : « Sans la connaissance du grec, pas d'instruction ! Je suis convaincu que de tout ce qui, dans le verbe humain, est vraiment beau, d'une beauté simple... jusqu'à présent je ne savais rien²... »

Mais Cherbuliez connaissait déjà la civilisation antique avant d'aller s'en pénétrer en Grèce. Sa réalisation n'en fut que plus complète lorsqu'elle s'imposa à lui par les sens. Et de même Renan, homme érudit, fin lettré, alla y chercher sa propre révélation :

« J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé ! la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance ; ils me traitent comme un Evhémère ; ils m'écrivent pour me demander

1. C'est M. André Gide qui nous l'assure.

2. *Temps ; Tolstoï en ménage* ; P. S, 7 septembre 1928.

quel but je me suis proposé; ils m'estiment pour ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézistes. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel, si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité? » (*Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la beauté parfaite*).

Considérons donc 1860 comme la date significative dans l'acheminement du jeune auteur vers son point de fixation intellectuelle définitive; toutefois le point de départ remonte bien entendu à beaucoup plus haut. Qu'on se rappelle la chronique de la *Revue Suisse* à la date de 1844 dans laquelle il est dit : « Nous sommes ici de race et de langue française, inondés de livres français, assourdis de noms français, souvent dupes, inévitablement influencés. C'est un état de choses qu'on ne saurait changer... » Comment ne pas admettre dans ces conditions que notre influence n'ait pas pénétré de bonne heure et très profondément dans le milieu qui était le sien et tout naturellement porté par ses affinités à l'accueillir sans résistance?

M. Leguay indique une date encore plus précise à ce point de départ : « C'est, dit-il, l'article de Sainte-Beuve, du 15 mars 1841, qui le naturalisa chez nous. On lisait la *Revue des Deux Mondes* à Genève et Sainte-Beuve y était fort goûté... »

Terminons enfin en disant après avoir tenté de déterminer le talent de Victor Cherbuliez qu'il était presque inévitable qu'il vînt à nous et qu'il se rapprocha de plus en plus au cours des années de notre esprit parce que cet esprit était au fond son patrimoine, qu'il était un Français du XVIII^e siècle, type toujours à l'aise à Paris mais qui n'eût sans doute pas trouvé à Genève toutes les libertés intellectuelles dont avait besoin son esprit pour travailler :

« M. Cherbuliez, » écrivait en 1885 R. de Bonnières, « ... a du charme et de cette politesse qui fleurissait dans la Genève aristocratique de la fin du XVIII^e siècle et pendant l'émigration... »

« La Genève gourmée d'aujourd'hui, ne l'a pas goûté autant qu'elle l'aurait dû. Ce qui ne m'étonne point, et ce qui fait d'ailleurs qu'on l'en a séparé... »

« C'est un Genevois exceptionnel¹... »

Il ne faut rien exagérer et il est fort possible que s'il était resté à Genève (qu'on se rappelle qu'il ne se pressa pas d'aller se fixer en

1. *Mémoires d'aujourd'hui*; 2^e série; R. de Bonnières, 1883, Ollendorf.

France quoiqu'on l'en sollicitât et que par ailleurs il ne brisa jamais entièrement avec sa patrie d'origine) il aurait bien trouvé le moyen d'y réussir et d'y être heureux. Le fait qui reste, cependant, c'est qu'il vint chez nous, qu'il s'y plut pour y avoir trouvé, sans trop le chercher peut-être, son « climat moral. »

LE STYLE ET LES PROCÉDÉS DE COMPOSITION DE VICTOR CHERBULIEZ

Le problème du style présente des difficultés telles qu'il sera bon sans doute de ne pas nous aventurer à formuler sur celui de Victor Cherbuliez des opinions trop catégoriques. Tant de définitions du style nous ont été fournies depuis Buffon que la complexité de sa nature doit rendre tout critique quelque peu circonspect. D'ailleurs c'est notre auteur lui-même qui nous met en garde à cet égard :

« Il est du style » dit-il, « comme de la musique, il n'est pas toujours facile de dire ce que c'est et de distinguer nettement ceux qui en ont de ceux qui n'en ont pas¹ ».

On peut sans doute affirmer qu'à certains égards le style est une manifestation esthétique, une forme d'art. Cherbuliez le compare à la musique. Or, ne pourra-t-on admettre que si la musique est l'expression la plus parfaite de l'art c'est précisément parce qu'il est pour ainsi dire impossible de dissocier en elle la forme de la substance ? Il en va de même du style. De quel droit donc séparerait-on dans le style d'un auteur ce qu'on appelle forme et ce qu'on dénomme fond ? Chez les uns la pensée tumultueuse rend la forme presque négligeable, chez d'autres, comme Flaubert par exemple, la forme semble être l'élément essentiel. Dans la plupart des cas la nature organique du style est évidente. Un élément en appelle un autre, ne s'explique que par cet autre. Ces éléments réagissent l'un sur l'autre, et le style n'a de sens que parce qu'ils co-existent en lui. Mais dans les jugements qu'on porte sur un style (et tel est sans contredit le cas pour Cherbuliez) il entre tant de contradictions ; tant de facteurs divers sont envisagés par les uns, négligés par les autres, qu'on est en droit de se demander s'il y a après tout un critère d'appréciation quelconque.

1. Victor Cherbuliez : *Salon de 1876*.

On en est dans ces conditions réduit souvent à déterminer un style par des qualités, des défauts ou des attributs inhérents ou non à sa nature profonde. C'est ainsi qu'on parlera du style poétique de V. Hugo, de la simplicité naïve de G. Sand, de la sincérité et du naturel de G. de Maupassant, de la sensibilité et de l'esprit d'A. Daudet.

Il nous semble que les divergences d'opinion que l'on constate dans les jugements de la critique sont dues en grande partie à la nature multiple du style.

Au risque donc de tomber dans l'arbitraire, il conviendra d'examiner le style sous trois aspects qu'on nous permettra de séparer au moins momentanément. Ces trois aspects seront : une manifestation de la personnalité propre de l'auteur ; une technique acquise ; une forme d'art ou une interprétation supérieure de la chose littéraire. C'est-à-dire : une expression de l'homme lui-même ; une preuve de sa connaissance du métier ; une conception ou une réalisation artistique.

On a dit qu'aucun style n'est bon s'il n'est marqué du sceau de la sincérité. Dans un chapitre subséquent¹ nous essayerons de montrer que Cherbuliez comptait la sincérité au nombre de ses qualités dominantes. Cette sincérité s'est manifestée dans son style sous les dehors d'une sensibilité souvent touchante. Elle se rencontre tout au long de son œuvre non point larmoyante et banale mais marquée de beaucoup d'ironie et de bonté émue :

« Les cinq cents francs que vous lui donnez, je crains bien qu'elle ne les donne. Il faut l'excuser ; à l'âge qu'a la petite Myette, on ne se corrige plus de ses défauts². »

Dans *Une Gageure*³ nous voyons la duchesse d'Armanches, jolie femme au cœur sec, peinte sous le jour le moins flatteur :

« Dans son impatience de faire souffrir quelqu'un, ayant aperçu un petit crapaud sonneur, qui traversait la route pour regagner son étang, elle s'amusa à lui barrer le passage.

« Désagréablement surpris de cet incident, il se retourna aussitôt et usant tour à tour de ses deux moyens de locomotion, la marche et le saut, il tenta de s'échapper. Elle lui coupa la retraite. Cette fois il s'émut et le cas lui parut grave. Il s'arrêta court, se gonfla, fit le mort ; mais son pauvre cœur battait très fort. Il cligna des yeux et avec cet air de résigna-

1. Voir 2^e partie, chapitre v, section : *Vocation, Sincérité*.

2. Séance à l'Académie. Rapport de Victor Cherbuliez sur les Prix de Vertu.

3. Page 300.

tion qui rend les crapauds si touchants, il se prépara dans le recueillement de la peur à recevoir le coup mortel. Il avait pour tenir à la vie des raisons qui lui semblaient bonnes... »

Outre les procédés de composition propres à Cherbuliez, nous pressentons dans ce passage si simple et cependant si émouvant la sensibilité de l'auteur dans ce qu'elle a de vraiment profond. Le rythme en est une oscillation parfaite entre l'ironie et l'attendrissement, indépendamment, bien entendu, de la petite leçon d'histoire naturelle qu'il ne peut s'empêcher de nous faire et de l'observation philosophique caractéristique contenue dans cette notation si vraie quoiqu'inexpliquée : « le recueillement de la peur ».

La sensibilité de Cherbuliez est empreinte de délicatesse et de réserve. Elle sert, semble-t-il, de trait d'union entre le cœur qui se donne et l'esprit qui juge, et se moque doucement de sa propre faiblesse, et cependant s'attendrit. C'est bien dans ce sens qu'il convient d'interpréter le ton d'ironie que certains critiques ont pris pour du persiflage et de la sécheresse. Le « mais revenons à la réalité; avec qui marierons-nous Eugénie Grandet? » ne saurait convenir à Cherbuliez. Ne lui demandons donc pas de créer des situations que beaucoup de lecteurs trouvent d'ailleurs factices, en exigeant de lui qu'il s'afflige sur les infortunes de ses personnages imaginaires.

Cherbuliez n'a jamais eu le pouvoir d'auto-suggestion de Balzac. La sensibilité se fait jour lorsque dans ses fictions il lui arrive d'étudier un des vrais aspects de l'existence. Il trouverait ridicule de se laisser aller à des accès de sensiblerie presque sans cause :

« Ce qu'il y a en moi de romanesque, » dit Gilbert dans le *Comte Kostia*, « s'est réfugié dans mon cerveau et mon cœur est devenu le plus raisonnable de tous les cœurs ¹ ».

Et aussi : « Ce n'est pas mon cœur qui est jeune, c'est mon esprit ¹ ».

C'est bien là l'« amour intellectualis » qu'on lui reprochait; et sans doute en vaut-il un autre.

La sensibilité de Cherbuliez possède, avons-nous dit, une certaine dose d'ironie un peu moqueuse. C'est que l'esprit, en effet, n'est jamais absent de ses écrits. « C'était, » nous déclare Faguet, « un humoriste exquis, et si l'humeur ne fut pas son fond, assurément ce fut sa marque. Son humeur était un esprit de satire très vive mêlée d'une indulgence encore qu'inquiétante mais d'où la

1. *Le Comte Kostia*, p. 27.

bonté n'était pas absente, et le tout formait un ambigu très piquant et très savoureux¹ ». Nous avons étudié également la nature de cet esprit dans un autre chapitre auquel nous renvoyons le lecteur².

A la sensibilité, à l'esprit s'ajoute aussi l'érudition, ou si l'on veut, dans le cas présent, la précision.

Sainte-Beuve dit : « Cherbuliez dans ses *Causeries Athéniennes* a traité les plus délicates questions de l'art avec une verve, un savoir, une élévation de vues auxquels je ne trouve à dire que par le trop de densité³ ».

Sensibilité, esprit, érudition — ou précision — nous avons là trois caractéristiques de l'homme que le style met en relief, que l'on prenne presque n'importe laquelle de ses pages au hasard.

Le bon sens, « chose du monde la mieux partagée, » révèle peut-être encore plus complètement la nature de l'auteur. Il est très prosaïque sans doute de voir les choses telles qu'elles sont. Mais nous ramener de temps en temps à la vraie proportion, cela repose : « Ah ! sans doute, il est raisonnable d'aimer les oranges, mais en vouloir cueillir sur un poirier⁴ ! »

Faguet a écrit : « Il y avait en lui une vertu bien rare : la solidité de l'esprit⁵ ».

Ce bon sens est malheureusement trop souvent raisonneur, arrête net les envolées lyriques des personnages un peu déséquilibrés qu'il aime à faire pérorer et follement agir dans ses romans. On le regrette quelquefois d'ailleurs, car il faut bien l'avouer, ses remarques sous forme d'épigramme retardent et brisent la continuité du récit. C'est là sans doute la raison pour laquelle certains critiques ont trouvé que Cherbuliez manque d'élan. Ce style de Cherbuliez, est-il « de l'homme même ? » On a cru pouvoir affirmer qu'il manquait de naturel. Commentant un passage de l'auteur, l'un déclare : « Il n'y a pas à dire, ce qui est naturel, c'est de mal écrire... Aussi bien n'ai-je pas voulu dire que M. Cherbuliez manquât de naturel ; il a seulement le naturel très soigné⁶... » D'autres : « Cherbuliez n'était pas un improvisateur, un spontané⁷ » ; « Jamais

1. E. Faguet : *Discours de Réception à l'Académie*, 18 avril 1901.

2. Le Métaphysicien.

3. *Causeries du lundi*, 4^e éd., t. XV, pp. 144-145.

4. *Prince Vitale*, p. 167.

5. E. Faguet : *Discours de Réception à l'Académie*, 18 avril 1901.

6. *Revue Encyclopédique*, rubrique *Revue Littéraire*, 1893, p. 320, auteur anonyme.

7. *Revue Littéraire*, juillet 1899, Philippe Godet.

il ne s'abandonne¹ ». Et ailleurs : « Vocabulaire rare et curieux, allure dégagée, j'allais dire pimpante, et infiniment d'esprit, quelquefois trop peut-être, aucun charlatanisme, mais bien un peu de recherche et de préciosité² ». « Un seul reproche à faire à M. Cherbuliez, c'est trop bien fait, c'est trop soigné. C'est trop constamment spirituel et trop constamment bien écrit... M. Cherbuliez n'aura jamais le charme de l'abandon, les grâces de la négligence et les attraits du nonchaloir... Il fait toujours un peu trop de toilette. Défaut réel qu'on sent toujours³... ».

Voici d'autres opinions : « L'écrivain est un artiste consommé. Son style est très savant, très habile, paraît simple et naturel⁴ ». « L'emploi voulu de termes familiers, de locutions de terroir, d'idiotismes caractérisés, ajoute à l'illusion et donne à sa manière une saveur rare et spéciale⁵ ». Et A. de Pontmartin de déclarer : « Il a de la verve, de l'originalité, du mouvement, du trait, du relief ; mais il manque de naturel et de charme⁶ ».

Il est vrai que d'autres, par contre, lui ont découvert des qualités que les précédents affirment lui manquer : « M. Cherbuliez a du charme⁷ ». Et Brunetière, grand admirateur de notre écrivain, ne craint pas d'affirmer qu'« il lui était impossible de manquer d'agrément et de charme⁸ ». Du charme, certes Cherbuliez en possédait. Amiel, esprit saturnien, difficilement apprivoisable, avait pourtant été captivé par lui dès ses débuts de conférencier littéraire et mondain. Genève s'était empressée d'aller applaudir ce jeune homme à la parole aisée qui savait si habilement présenter les questions qu'on considère ordinairement comme ardues et rébarbatives. Cherbuliez de conférencier mondain devint romancier aimable, ses lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* restèrent sous son charme pendant près de trente ans. « Ce style, mélange curieux de familiarité et d'élégance, de grâce et de bonhomie... sans nul snobisme d'ailleurs⁹ » est le secret, croyons-nous, de son charme.

Un critique anglais même a déclaré que Cherbuliez pouvait mieux

1. *Revue Bleue*, 1893, Paul Sirven.

2. *Revue Encyclopédique*, mai 1882, Paul Schérer.

3. *Propos Littéraires*, 3^e série, avril 1893, E. Faguet.

4. *Les Hommes et les Idées*, 1886, Henri Houssaye.

5. *Id.*

6. *Nouveaux samedis*, 1879, A. de Pontmartin.

7. *Mémoires d'aujourd'hui*, 1885, de Bonnière.

8. *Discours pour les Obsèques*, 1899, F. Brunetière.

9. *Revue Bleue*, 1893. P. Sirven.

que personne nous obliger à nous livrer à notre propre insu aux lectures les plus sérieuses¹. N'est-ce pas là précisément ce qu'on pourrait appeler avoir du charme ?

Or le charme n'est possible que si le style possède du naturel. On pourrait donc affirmer que le naturel ne fut pas chez Cherbuliez étouffé par les défauts dont on lui a par ailleurs fait reproche : préciosité, manque de spontanéité, trop de soin (ou de toilette, comme il a été dit), pédantisme même.

« Montégut admirant l'ordonnance de cette fantaisie dialoguée qu'était *Le Cheval de Phidias*, jugeait que le style manquait de spontanéité. Eugène Rambert y voyait trop de reflets et de chatolements. Gustave Merlet après avoir caractérisé cette langue « aussi nerveuse, aussi leste, aussi merveilleusement domptée que le fameux cheval barbe élevé dans la république de Platon », après avoir indiqué aux amateurs qu'il y a là des prodiges de haute école, observe pourtant que cette perfection même est inquiétante. Il compare ce style « qu'on peut regarder à la loupe », au mécanisme délicat et compliqué de ces montres qui font la renommée de l'horlogerie genevoise. Il souhaiterait volontiers d'heureuses négligences, un peu d'abandon, un tour plus naïf et des traits plus spontanés² ».

Mettons que Cherbuliez ait souvent forcé le ton, qu'il n'ait pas toujours su changer de style pour la plus parfaite convenance du sujet. Ceci est un défaut, et nous y reviendrons dans l'étude de son style considéré du point de vue du « métier » ; mais c'est aussi une preuve de continuité dans la manière d'écrire de l'auteur, de naturel dans son talent : « Cherbuliez n'avait pas deux styles, celui de ses romans et celui de ses essais. Le lecteur passe avec aisance des uns aux autres.... Au reste, il avait une manière si personnelle qu'une page de lui se distingue immédiatement et que si telle n'était pas signée l'attribution pourrait lui en être faite avec certitude³ ».

On a souvent fait allusion au petit jeu de société qui consistait à retrouver au milieu de citations disparates des lignes venant véritablement de Cherbuliez. Et il paraît que la chose était des plus faciles. C'est qu'en effet la pensée de cet auteur avait une tournure qui lui était personnelle, pensée formant un tout, une « merum sal »,

1. « He can trick us into solid reading. »

2. Leguay, p. 29.

3. Leguay, pp. 131-132.

petite, jolie, condensée, et toujours la même unité en dépit de la diversité des sujets traités.

Cherbuliez, Valbert ; Valbert, Cherbuliez : deux auteurs traitant des sujets bien différents, mais les traitant avec même langage, style identique reconnaissable à cette « simplicité savante, spirituelle.... qui déroutait¹ ». Surtout déroutait-elle dans les sujets vraiment graves ou techniques : « C'est dans de pareils sujets » (*voyages de Brazza, de Stanley, etc.*) « surtout qu'apparaît un peu trop coquet et apprêté le style de Valbert. Il ne veut perdre aucune de ses grâces même en accompagnant des Allemands dans les oasis de la Tripolitaine ou dans les forêts du Brésil. On croit toujours entendre Fontenelle expliquer à une marquise l'astronomie : « Les autres mondes vous rendent celui-ci petit ; mais ils ne vous gâtent pas de beaux yeux ou une belle bouche ; cela vaut toujours son prix, en dépit de tous les mondes possibles. C'est une étrange chose que l'amour, répondit-elle en riant, il se sauve de tout, et il n'y a point de système qui lui puisse faire du mal. Mais aussi parlez-moi franchement : votre système est-il bien vrai ? Ne me déguisez-vous rien ? Je vous y garderai le secret.... C'est exactement le ton de Cherbuliez-Valbert² ».

Cet aimable persiflage, ce ton de causerie familière soutenu, est bien en effet la marque la plus facilement discernable du style de l'auteur. On lui a reproché cette persistance à affecter le tour prime-sautier, pensant sans doute que « ceux qui écrivent comme ils parlent écrivent mal », et que Cherbuliez écrivaient un peu trop comme il parlait. Il est vrai qu'il devait parler bien joliment, et telle fut en effet l'opinion de son entourage et de celle de ses amis célèbres comme Renan, Brunetière, qui ont noté le charme prenant de sa causerie.

Montesquieu jadis fut blâmé pour avoir donné à son *Esprit des Loix* le ton léger et badin qui fait à juste titre le succès des *Lettres Persanes* ; mais Voltaire qui, malgré la diversité étonnante de ses sujets, maintient le ton caustique et scintillant de son style si entièrement personnel, n'a pas été critiqué pour cela. Est-ce parce que celui-ci a été plus naturel que celui-là, ou est-ce simplement parce que l'étude de la loi, semblable à l'interprétation du dogme, devait jusqu'à cette époque se faire dans un jargon rébarbatif, et que la rendre en langage clair s'était se rendre suspect d'irrévérence ?

1. Leguay, p. 160.

2. Leguay, p. 138.

Nous ne saurions l'affirmer. Contentons-nous d'observer que de même que ces deux grands vulgarisateurs, ses parrains, Cherbuliez écrivit légèrement parce que tel était son tour d'esprit.

La partie proprement personnelle du style ne s'acquiert sans doute pas : « Il me semble qu'on a du style et qu'on n'en fait pas ¹ ». Il est à présumer en effet que si le style est une expression du rythme émotionnel d'un individu, « un mouvement de l'âme, » comme disait Michelet ², ce rythme intérieur, émanation de la vie elle-même, l'essence de la personnalité de l'écrivain ne peut se remplacer. En littérature surtout, cette transposition des émotions est importante, car en littérature il est rare qu'on exprime la pensée pure, la pensée y est toujours soumise à quelque émotion.

Mais il est une partie technique du style susceptible de s'acquérir, de progresser, de s'améliorer ou de se perdre. C'est la connaissance du métier, celle sur laquelle les critiques sont généralement en mesure de porter un jugement assez sûr. Que dire du style appris de Cherbuliez ?

Marc Monnier, ami de notre auteur, fait dans la « *Bibliothèque Universelle* » la remarque suivante : Par droit de conquête, Victor Cherbuliez s'est annexé bien des styles divers, il ne se les est pas encore assimilés. »

Comme on pouvait s'y attendre, on a déclaré que le style de l'écrivain était médiocre parce qu'il ne possédait qu'une connaissance imparfaite du français. M^{me} Amstel rapporte cette boutade de Francisque Sarcey : « Comment, m'écriai-je, vous n'avez pas encore lu le dernier roman de Cherbuliez ? Non, dit-il, vous savez bien que je ne comprends que le français ; c'est une fâcheuse lacune dans mon éducation. »

E. Faguet, qui certes pouvait prétendre à posséder à fond notre langue, a dû entendre à maintes reprises semblables remarques méchantes ; et il en fait justice en ces termes :... « C'est ce qui induit certains chroniqueurs, qui prennent Thespis pour une déesse et mettent un solécisme dans chaque vers de leurs drames, à assurer qu'il faudrait apprendre le français à Cherbuliez, lequel ne sait que le suisse ». Et il conclut : « Ces choses-là sont toujours divertissantes ».

L. Ducros ³ nous semble assez près de la vérité quand il déclare

1. *Prosper Randoe*, p. 117.

2. Son *Journal* du 4 juillet 1820.

3. *Revue Politique*, 1881.

à propos du vocabulaire peu usuel de l'auteur : « Mots très français mais peu employés dans un livre d'imagination... »

Cependant il faut bien reconnaître que le langage de Cherbuliez paraît peu clair parfois au public français à qui il s'adresse, du fait de l'abondance de termes de terroir peu connus hors de sa patrie d'origine. Dans *La Ferme du Choquard* par exemple, nous voyons les paysannes de Seine-et-Marne « s'escrimant de leurs battoirs sur les tapons ¹ » ; et un autre s'écriant : « Quels restoupages ² ! » Aleth, la triste héroïne, « était battue de l'oiseau ³ ».

Dans *Prosper Randoce* ces idiotismes : « On peut avoir coupé ses bois à blanc estoc, on n'est pas un scélérat ⁴ » ; « Diderot s'ennuyait de garder le mulet ⁵ ».

Dans *L'Aventure de Stanislas Bolski* Cherbuliez parle d'une « voie charrière ⁶ ». Relevons dans ce même roman les expressions suivantes :

« Une bague de quarante sous qui ne serait pas défaite chez un orfèvre ⁷. »

« On lui a donné son sac et ses quilles ⁸. »

« Cela fait endêver les frères ⁹. »

Dans *La Revanche de Joseph Noirel* (Cette fois à juste titre, puisque c'est là un roman genevois) :

« Morguer ses voisins ¹⁰. »

« Dans sa poche où il l'avait coulée en marchant ¹¹. »

« Cherchant à le défriquer ¹². »

« La cannetille de sa couronne ¹³. »

« Gagne au pied, mon garçon ¹⁴. »

1. *La Ferme du Choquard*, p. 168.

2. *Id.*, p. 20.

3. *Id.*, p. 346.

4. *Prosper Randoce*, p. 154.

5. *Id.*, p. 215.

6. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 288.

7. *Id.*, p. 311.

8. *Id.*, p. 336.

9. *Id.*, p. 337.

10. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 3.

11. *Id.*, p. 20.

12. *Id.*, p. 72.

13. *Id.*, p. 102.

14. *Id.*, p. 267.

« Allant à la provende ¹. »
 « Son gard de la manche ². »

Dans *Miss Rovel* :

« Meg gagna pays ³. »
 « Juchée au sommet de la fenièrre ⁴. »
 « Un boute-roue ⁵. »
 « Le précieux billot ⁶. » (Il s'agit d'un livre).
 « Revenant de la Mecque à Djeddah vie et bagues sauvées ⁷. »
 « Elle présenta une gimblette au carlin ⁸. »
 « Vous êtes parvenu à vous faire aimer de cette éventée ⁹. »
 « Ce marjolet ¹⁰... »

Dans *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur* :

« Une sottise aussi musquée ¹¹. »
 « Une paix fourrée ¹². »
 « Elle est en séjour ¹³. »

Dans *Samuel Brohl et Cie* :

« Joes creuses, presque cousues ¹⁴. »
 « ... quelque boquillon ¹⁵. »
 « Ce qui vient de la flûte retournée au tambour ¹⁶. »

Dans *L'Idée de Jean Téterol* :

« Il courut chez un grapignan ¹⁷ » (homme de loi véreux ?)
 « Il lui administra une gourmade ¹⁸. »
 « Ne prenons pas un parti à la chaude ¹⁹. »
 « Il vida un rouge-bord ²⁰. »

1. *La revanche de Joseph Noirel*, p. 362.

2. *Id.*, p. 349.

3. *Miss Rovel*, p. 23.

4. *Id.*, p. 49.

5. *Id.*, p. 85.

6. *Id.*, p. 101.

7. *Id.*, p. 175.

8. *Id.*, p. 142.

9. *Id.*, p. 316.

10. *Id.*, p. 346.

11. *Le Fiancé de M^{lle} de Saint-Maur*, p. 182.

12. *Id.*, p. 184.

13. *Id.*, p. 185.

14. *Samuel Brohl et Cie*, p. 11.

15. *Id.*, p. 47.

16. *Id.*, p. 59.

17. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 108.

18. *Id.*, p. 182.

19. *Id.*, p. 229.

20. *Id.*, p. 281.

Dans *Le Grand Œuvre* :

« Rêves chancis¹. »

Dans *Prosper Randoce* :

« Le grisolement d'une alouette². »

« ... m'envoyait en France faire des remontes de chiffons³. »

« On joue à la poêle, à l'étrangle-chat⁴. »

« Ici-bas les choses vont de travers comme un chien qui va à vèpres⁵. »

« Une coiffure hurlupée⁶. »

« Prosper tenait pied à boule⁷. »

Mais c'est surtout dans ses premiers romans, alors que se maintenait encore son contact avec Genève que les mots et locutions suisses abondent :

Dans *Le Comte Kostia* :

« Est-ce ma faute à moi s'il est haut à la main⁸ ? »

« ... dérober des fascines chez le voisin⁹. »

« Gilbert lui montra son bras en bandoulière¹⁰. »

« En matière de lettre moulée il était grand dénicheur de fauvettes »¹¹.

« Il m'a lancé quelques lardons¹². »

« Je n'ai pas la tête aussi rassise¹³. »

Dans *Paule Méré* :

« Si nous allions la surprendre sous la coudrette¹⁴ ? »

« Moi qui le croyais hors de page¹⁵ ! »

« La tête me bout¹⁶. »

1. *Le Grand Œuvre*, p. 278.

2. *Prosper Randoce*, p. 9.

3. *Id.*, p. 32.

4. *Id.*, p. 33.

5. *Id.*, p. 93.

6. *Id.*, p. 133.

7. *Id.*, p. 153.

8. *Comte Kostia*, p. 15.

9. *Id.*, p. 50.

10. *Id.*, p. 218.

11. *Id.*, p. 224.

12. *Id.*, p. 271.

13. *Id.*, p. 308.

14. *Paule Méré*, p. 45.

15. *Id.*, p. 203.

16. *Id.*, p. 287.

Dans *Le Prince Vitale* :

« ... ne pensait qu'à déloger à la sourdine¹. »
 « Courir la bague ou une quintaine². »

Dans *Le Roman d'une Honnête Femme* :

« ... une vraie tête à l'évent³. »
 « J'ai affaité l'oiseau⁴. »
 « Les hommes sont si entendus dans l'art de faire la papillote⁵. »
 « Elle ne fait pas le geste des trois Suisses sur leur montagne⁶. »
 « Je me suis achoppé contre vous à certains passages difficiles⁷. »
 « Des instincts qu'on gouverne par des gimblettes⁸. »

Mais les locutions peu communes dont se sert parfois Cherbuliez appartiennent au langage provincial ou sont, tout en restant bien françaises, devenues tant soit peu périmées. Peut-être est-ce parce que le style parisien passe plus vite de mode et que l'auteur dont la langue était déjà acquise quand il commença à écrire (il avait alors la trentaine) avait de la difficulté à se plier aux changements continuels de façon nouvelle de s'exprimer ; peut-être est-ce aussi parce que la solidité de ses lectures classiques l'avait laissé en possession d'un vocabulaire archaïque. Citons-en quelques exemples :

« J'avais tort de me faire blanc de mon épée⁹. »
 « Nous avons vous et moi le bouquet sur l'oreille¹⁰. »
 « Plus elle les envisageait moins elle réussissait à se les remettre¹¹. »
 « Il faisait un temps de demoiselle¹². »
 « Je commence à croire que j'ai gardé les manteaux¹³. »
 « N'y aurait-il pas moyen de nous rapatrier avec ce pauvre Joseph¹⁴? »
 « Les prétentailles de ses robes¹⁵. »

1. *Le Prince Vitale*, p. 70.

2. *Id.*, p. 145.

3. *Roman d'une Honnête Femme*, p. 18.

4. *Id.*, p. 21.

5. *Id.*, p. 53.

6. *Id.*, p. 277.

7. *Id.*, p. 334.

8. *Id.*, p. 177.

9. *Apépi*, p. 102.

10. *La ferme du Choquard*, p. 445.

11. *Une Gageure*, p. 343.

12. *Après fortune faite*, p. 37.

13. *Le fiancé de M^{lle} de Saint-Maur*, p. 117.

14. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 313.

15. *Id.*, p. 6.

« J'arrive en droiture de Corfou¹. »

« Il profita de son ébahissement pour gagner au pied². »

Les procédés de style sont également à signaler : Louis Ducros parle « de certains procédés de style pour lesquels notre auteur a trop de tendresse, tels que les phrases à surprise, l'ironie froide ou condensée, les boutades préparées et qui veulent paraître naturelles, enfin les idées trop bien habillées... Le procédé, M. Cherbuliez, voilà l'ennemi³ ». Et encore : « Ce qui était personnel au style de M. Cherbuliez, c'était la recherche et la découverte toujours heureuse du mot qui frappe. On finit même par le lui reprocher. Le lecteur s'y attendait presque à la fin de chaque alinéa⁴ ».

De ces procédés mécaniques, redites et clichés, on pourrait dresser une longue liste. En voici quelques-uns des plus fréquents :

« Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute⁵. »

« Pousser le temps avec l'épaule⁶. »

« Tant valent les opinions, tant vaut l'homme⁷. »

« Taut vaut l'orthographe, tant vaut la femme⁸. »

« Au surplus il ne grêlait que sur le persil⁹. »

« Le dimanche arriva ; il finit toujours par arriver¹⁰ » calqué sur la phrase de M^{me} de Sévigné : « On n'est jamais resté au milieu d'une semaine. »

Parmi les anecdotes inlassablement ressassées, nous n'avons qu'à choisir :

« Ce mariage est presque aussi avancé que celui d'Arlequin¹¹. »

« Un jour Roland prit un capucin par la barbe et le lança à dix lieues plus loin dans un pré... où il ne tomba qu'un Capucin¹¹. »

C'est le sort de l'homme d'esprit de souffrir de cette déformation professionnelle, l'anecdote qui marque généralement un moment d'arrêt dans le développement de la pensée créatrice.

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 361.

2. *Le Grand Œuvre*, p. 62.

3. *Revue Politique et Littéraire*, 24 décembre 1881, Louis Ducros.

4. *Figaro*, 3 juillet 1899. X.

5. *Ferme du Choquard*, p. 87; *Une Gageure*, p. 180 etc.

6. *Une Gageure*, p. 115; *Samuel Brohl et Cie*, p. 270, etc.

7. *Noires et Rouges*, p. 274; *La ferme du Choquard*, p. 35, etc.

8. *Noires et Rouges*, p. 104, etc.

9. *Olivier Maugant*, p. 20, etc.

10. *Une Gageure*, p. 72. etc.

11. *Le Grand Œuvre*, p. 104, etc.

Les procédés mécaniques d'intrigue auxquels Cherbuliez a sans cesse recours abondent eux aussi. D'abord, le temps d'attente : Le héros est soumis à l'épreuve du temps afin qu'il puisse se montrer digne de celle qu'il a généralement cessé de mériter.

« Deux mois sont bien vite passés... M^{lle} Maulabret est à vous¹. »

« Si vous êtes trois ans sans lui écrire²... »

« Nous sommes le premier septembre. Si l'an prochain à pareille date³... »

Cette idée si souvent exprimée dans ses romans nous fait supposer que cela peut fort bien n'être qu'un souvenir biblique. N'oublions pas le milieu foncièrement religieux où Cherbuliez fut élevé : « Jacob avait servi sept ans pour mériter Rachel⁴ ». A moins que ce ne soit le souvenir très réel de l'épreuve à laquelle le soumit sa famille. Cette dernière l'envoya jeter sa gourme à Paris pour essayer de lui faire oublier la jeune fille dont il devait finir par faire sa femme.

A tout prendre ce procédé est en somme éminemment caractéristique des romans romanesques, spécialité de notre auteur.

Il y a aussi le procédé de la femme qui veut épouser un personnage impossible, quoiqu'elle aime ailleurs, et ceci par simple dépit. Naturellement ce mariage absurde n'a jamais lieu.

« Quand il apprendra que j'épouse M. Mofrin, il sera désolé, furieux⁵. »

« Puisqu'il y a des gens qui font semblant de vous aimer et qui s'en vont en Afrique⁶. »

Plus franchement romanesque est le procédé du cheval qui s'emporte et du héros qui se trouve là à point nommé et qui le maîtrise :

« Au même instant le cheval de l'inconnue buta et lui fit perdre les arçons⁷. »

« Arrivé au point culminant le cheval prit peur, se cabra... Didier se jeta d'un bond à la tête du cheval⁸. »

1. *Noires et Rouges*, p. 279.

2. *Vocation du Comte Ghislain*, p. 393.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 39.

4. *Après Fortune faite*, p. 100.

5. *Le Secret du Précepteur*, p. 152.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 336.

7. *L'idée de Jean Téterol*, p. 204.

8. *Prosper Randoce*, p. 25.

Relevons le procédé du tir dans lequel le personnage sympathique fait montre d'une merveilleuse adresse :

« Je suis de première force au pistolet ¹. »

« Il avait déchargé sur un caillou à quarante pas de distance deux coups de revolver et avait mis deux balles dans le blanc ². »

Évidemment il est difficile à un Suisse d'oublier Guillaume Tell.

Il y a le procédé du sang versé, mais tout juste ce qu'il faut pour donner au personnage fantasque, toujours dépeint, l'horreur de sa folie et lui faire concevoir les plus amers remords :

« Il prit sur la table un couteau de chasse... marcha sur Séverin. Dans la lutte il lui fit une entaille à la main ³. »

« Dans sa chute sa tête porta contre l'angle de la cheminée, le sang jaillit ⁴... »

Le procédé de la conversation entendue par hasard est fréquent ;

« Comme il passait devant le café du Commerce, il entendit prononcer quelques mots qui le firent s'arrêter ⁵. »

« Il aperçut dans la salle à boire deux hommes ⁶... »

Celui de l'épreuve de l'animal méchant que l'on brave pour s'attirer l'attention d'une belle indifférente est également à noter :

« Mais peu à peu le louveteau était devenu féroce ⁷... »

La tâche en apparence impossible et néanmoins accomplie revient souvent :

« Elle lui montra du doigt une touffe d'œilleux qui croissait dans l'interstice de deux moëllons, quarante pieds au-dessus du sol ⁸... »

« Le cheval se cabra, rua, fit les cent coups, mais quand il se fut convaincu qu'il ne pouvait me démonter, sa fougue s'apaisa ⁹. »

La tentative avortée de suicide fait partie de ces procédés qui se répètent :

« J'avais sous la main un flacon d'aconit ¹⁰. »

1. *Le Secret du Précepteur*, p. 118.

2. *Miss Rovel*, p. 321.

3. *Le fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, p. 289.

4. *Joseph Noirel*, p. 217.

5. *Prosper Randoce*, p. 253.

6. *Après Fortune Faite*, p. 347.

7. *Stanislas Bolski*, p. 137.

8. *Id.*, p. 129.

9. *Id.*, p. 120.

10. *Comte Ghislain*, p. 282.

Signalons encore, comme dans le *Cid*, le procédé de la pitié employée comme moyen de révéler à l'amante inflexible l'étendue de sa passion et de son devoir :

« Elle pousse un cri... Défiguré, aveugle ! Ah, mon Dieu ! aveugle ! Allez lui dire bien vite que je suis à lui, que je veux être sa femme¹. »

« Figurez-vous qu'Albert est allé se promener au bois, que son cheval s'est emporté, s'est abattu et que le cavalier a été tué sur le coup². »

Du mystère rappelant fort les escaliers dérobés et les grandes aventures dans la manière d'Alexandre Dumas père se rencontre souvent :

« Minuit sonnait... une voix murmura : « Par ici... » une main saisit la mienne³. »

L'homme mécontent parce que son bonheur lui vient trop facilement et même sans lutte concrétise un procédé très rituel de presque chaque roman de Cherbuliez. Très caractéristique aussi l'emportement de l'amoureux peu sage, dont l'importance excessive accentue beaucoup trop le type simplifié de marionnette, et cela encore dans la plus vraie tradition romantique, celle du jeune homme qui ne représente plus qu'une passion devant laquelle tout se trouve étrangement rapetissé :

« J'espère, m'écriai-je avec un rugissement, que vous venez m'annoncer qu'elle est morte⁴. »

Ces colères olympiennes fréquentes chez les personnages impétueux de ses romans, et dénotant un moi tout de sensations, sont bien des procédés romantiques.

Comme moyen mécanique, conscient ou non, du style de Cherbuliez, il convient de noter la phrase à trois temps, généralement descriptive d'états d'âme après une crise, une sorte de rythme ternaire :

« Elle prouvait à cette heure qu'on peut décroire sans avoir cru, qu'on peut se réveiller sans avoir dormi et rêvé, qu'on peut désespérer sans avoir eu d'espérance⁵. »

1. *Noires et Rouges*, p. 403.

2. *Id.*, p. 117.

3. *Aventure de Ladislav Bolski*, p. 288.

4. *Id.*, p. 363.

5. *La Ferme du Choquard*, p. 192.

« Si cruelle que soit sa croix et si injuste qu'elle lui paraisse, le pauvre n'a pas le temps de disputer contre elle ; avant tout il faut s'occuper de vivre¹. »

Ajoutons à l'appréciation de la partie mécanique du style de l'auteur l'effet singulier mais plaisant, produit par l'unité et la continuité de l'idée qui chemine en droite ligne et sûrement aboutit ; et la forme ondulante permettant ici un petit aparté, là un axiome, plus loin un mot d'esprit ; mais si légèrement si habilement que le développement logique n'en est pas sensiblement gêné. C'était là la méthode de zig-zag de Töpffer, maître de Victor à l'époque de sa formation juvénile. Cette méthode a été diversement appréciée. Citons :

« Ne retrouvez-vous pas dans la composition des *Causeries Athéniennes* et du *Prince Vitale*, quelque chose de la libre allure de Töpffer et de son ingénieuse méthode du « zig-zig », comparable à ces anciens jardins taillés en méandres qui malicieusement vous ramenaient toujours à un point central² ? »

« Töpffer lui fournit peut-être l'exemple d'une prose trop travaillée, un peu artificielle et sentant l'huile. L'auteur du *Presbytère* goûtait beaucoup Paul-Louis Courier qui n'est pas un modèle de parfait naturel et dont l'imitation est particulièrement dangereuse pour un Genevois. Sainte-Beuve cite ce joli mot d'une vieille femme d'Athènes sur Théophraste que rapporte Quintilien : « A quoi, lui demandait-on, reconnaissez-vous qu'il est étranger ? A ce qu'il parle trop bien, répondit-elle ; quod nimium attice loqueratur. » Le style de Cherbuliez aura quelquefois un peu trop d'apprêt³. »

Peut-être ce style un peu fleuri, un peu maniéré et artificiel, mais servant une pensée somme toute sobre et directe, est-il racial plutôt que personnel ou que consciemment cultivé. Le charme si particulier de l'esprit genevois doit se refléter dans la manière d'écrire de Cherbuliez et de ses concitoyens. L'auteur a défini lui-même ce charme :

« Il y a une grâce genevoise qui est bien du terroir ; elle n'est ni sémilante, ni touchante, ni coquette, ni rêveuse : elle habite à mi-distance entre ciel et terre ; c'est le sourire du bon sens, et je la comparerais volontiers à de la prose ornée⁴. »

1. *La Ferme du Choquard*, p. 253.

2. *La Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1867, E. Montégut.

3. Leguay, p. 14.

4. *Paul Méré*, p. 81.

Bigot, dans la *Revue Politique et Littéraire*, explique ainsi le style de Cherbuliez :

« Cherbuliez a ces deux qualités du tempérament genevois non puritain : l'amour du style poétique et l'amour de la bonne humeur. Il a beaucoup étudié ses aînés, beaucoup appris de Rousseau : il l'a suivi jusque dans son glorieux disciple George Sand : il doit beaucoup à Töpffer aussi¹. »

Mais s'il est redevable pour son style appris à Genève et à ses maîtres genevois, maîtres en « prose ornée », qu'ils se nomment Töpffer ou Jean-Jacques Rousseau, il faut se rappeler qu'il était lecteur omnivore et infatigable, et qu'il n'a pu vraisemblablement se soustraire à l'influence exercée par les meilleurs auteurs ; et parmi eux plus que tout autre à celle de Voltaire :

« Il avait appris la langue chez le plus parfait prosateur et le plus naturel.

« Fils de Genève, ce n'est point à Rousseau qu'il demanda des leçons, encore qu'il l'ait beaucoup lu, mais à Voltaire². »

« Pour lui le roman est un simple prétexte à causeries philosophiques. C'est par là surtout qu'il fait songer à Voltaire, son maître... il aimait Voltaire avec prédilection³. »

« Ce don de la causerie est peut-être le trait le plus caractéristique du talent de M. Cherbuliez... certaines parties de ses romans sont avant tout des contes à la Voltaire⁴. »

« Comme conteur M. Cherbuliez est surtout subjectif ; il procède plutôt de Le Sage et de Voltaire que de l'Abbé Prévost et de G. Sand quoiqu'on en ait dit⁵. »

E. Faguet trouve également que :

« S'il est dévôt de J.-J. Rousseau, il abonde en souvenirs de Voltaire⁶. »

Les phrases faites dans la manière voltairienne se rencontrent partout :

« Tous ces gens-là étaient heureux... Ils jouissaient de leur propre

1. *Revue Politique et Littéraire* : *Romanciers français contemporains*, 15 avril 1876, Ch. Bigot.

2. *Voltaire*, p. 210, G. Lanson.

3. *Semaine Littéraire*, 8 juillet 1899, Philippe Godet.

4. *Œuvres de Cherbuliez*, G. Meunier, Hachette 1904.

5. *Hommes et Idées*, 1886, H. Houssaye.

6. Discours de Réception à l'Académie.

estime ; jamais l'idée ne leur était venue de se mépriser eux-mêmes, et ils ne savaient pas que ce genre de mépris fût un malheur ¹. »

« Les eaux qui dorment sont quelquefois bien aises qu'on les remue ². »

« Elle possédait mieux que personne l'art d'écouter avec les yeux ³. »

« Du reste il parlait bien, c'est-à-dire qu'il exprimait avec finesse des idées grossières... Monsieur, on ne peut dépenser plus d'esprit à le nier ⁴. »

« Qu'est-ce qu'un chosier ? — C'est l'endroit où le bon Dieu met les choses. Il y a le grand chosier qui est le monde et il y a les petits chosiers comme une tête de jeune fille ; et tout cela est plus compliqué qu'on ne pense ⁵. »

« C'était une demoiselle bien respectable qui avait des principes et trois grands poils sous le menton ⁶. »

La soudure sans transition du concret et de l'abstrait, le tout produisant un effet ridicule qui cependant porte, voilà la formule.

Chez Cherbuliez comme chez son illustre maître en ironie, la phrase amorce une observation de fine psychologie :

« Dès le lendemain de notre arrivée, tu avais pris en grippe le papier de notre petit salon, un papier fort bête, j'en conviens. Dans chaque carreau une grive qui tend le cou pour becqueter une groseille. Deux cents grives et deux cents groseilles, c'est ennuyeux à mourir ⁷. »

Et encore :

« Elle avait des mains blanches avec de petites piqûres au bout de l'index comme il convient à des doigts qui cousent et qui n'ont rien à démêler avec la terre ⁸. »

Mais outre la réflexion philosophique nuancée d'ironie se révèle l'observation d'un réalisme quasi photographique qui rappelle le style balzacien :

« La manière de Cherbuliez, c'était celle de Voltaire et aussi celle de La Fontaine. Je ferai même observer que souvent brusquement, alors qu'on s'y attendait le moins, c'est celle de Balzac, avec cette différence que Balzac n'avait pas d'esprit du tout ⁹. »

1. *Vocation du Comte Ghislain*, p. 309.

2. *Id.*, p. 321.

3. *Apépi*, p. 27.

4. *Le Comte Kostia*, p. 272.

5. *Revanche de Joseph Noirel*.

6. *Inconséquences de M. Drommel*, p. 256.

7. *Samuel Brohl et Cie*, p. 86.

8. *Rouges et Noires*, p. 165.

9. *Revue Bleue*, p. 43, 1899, E. Faguet.

Voici quelques phrases qui ont tout à fait l'empreinte du « Balzanium Sidus » dont parle le critique anglais Saintsbury :

« Un homme encore jeune tiré à quatre épingles, aux manières compassées, droit, long et blanc comme un cierge ¹. »

« Olivier Maugant n'était pas de la race des ambitieux sanguins ². »

« Elle avait la vue très longue, très perçante, et quand elle regardait quelqu'un de près, comme si elle eût éprouvé quelque fatigue, il lui arrivait parfois de fermer à moitié les yeux avec un léger clignotement des cils et un froncement des narines ³. »

« Il se rappelait qu'à la mairie, un rayon de soleil était venu frapper tout à coup le visage de M. Blackmore et avait fait briller comme de l'argent un de ses larges favoris ⁴. »

« Dès qu'on le sut ruiné, le bonhomme (comme l'appelaient les amis de sa femme) vit s'éclaircir les rangs de ses champions ; la cour du « Roi » n'était plus qu'une solitude ⁵. »

Il entre, nous semble-t-il, dans ce réalisme une pointe de malice à l'endroit de Balzac :

« S'informer comment se nomme un gros oiseau tacheté de blanc, qui vole par saccades. Ce volatile peut servir. L'ajouter à la liste de mes en-cas ⁶. »

Et ce même Randoce, grand brasseur de mots, voici comment il le décrit :

« Un homme assis, le cou nu, la chevelure en désordre, assez pareille à une crinière de lion, vêtu d'une sorte de cagoule en laine blanche. »

Le portrait est-il assez ressemblant ?

C'est dans la notation des petits détails, soulignant des aspects physiques correspondant à des états psychologiques que Cherbuliez est réaliste. Ce réalisme si juste dans son observation est d'ailleurs une preuve de plus de sa science si pleinement en évidence.

« M^{lle} de Luz devint sérieuse, elle lissait ses cheveux crêpés, regardait de très près ses poignets ⁷. »

« Mes cheveux me pesaient ⁸. »

1. *Après Fortune Faite*, p. 206.

2. *Olivier Maugant*, p. 136.

3. *Id.*, p. 150.

4. *La Ferme du Ckoquard*, p. 189.

5. *Noires et Rouges*.

6. *Prosper Randoce*, p. 257.

7. *Paule Méré*, p. 223.

8. *Roman d'une Honnête Femme*, p. 366.

C'est surtout après une crise violente que cette notation du détail significatif apparaît :

« Je pensais beaucoup à un pied de giroflée double qu'à l'âge de quatre ans j'avais planté dans mon jardin et qu'un matin j'avais trouvé « broui » par la gelée. Je pensais beaucoup aussi à une roue de noria¹. »

Remarque profonde, scientifique en vérité. N'est-ce pas l'observation d'une sorte de traumatisme résultant d'un choc qui a pour ainsi dire paralysé les facultés habituellement agissantes d'un être et ainsi permis l'envahissement dans la zone de pleine lumière de petites perceptions depuis longtemps reléguées dans le subconscient, comme peut le faire l'ivresse par exemple ? Cherbuliez semble avoir une prédilection spéciale pour ces petits détails de facture réaliste, d'autant plus frappante que le courant de l'intrigue chemine dans un décor d'irréalité. Le procédé est à noter, car il se répète avec fréquence.

« Jacqueline constata que selon sa coutume en pareil cas, elle avait légèrement pâli et tordu doucement dans sa main droite deux doigts de sa main gauche². »

« La pensée qu'elle roulait dans sa tête lui avait paru si lourde que tout surpoids lui fut insupportable, elle enleva brusquement la résille de dentelle dont elle enveloppait ses cheveux et qu'elle ne quittait jamais³. »

« Sachez d'abord que le harine est toujours d'une humeur très sombre. Il a les lèvres blanches et il passe fréquemment sa main gauche sur ses sourcils, ce qui est un signe que son âme est à l'orage⁴. »

Dans *Apépi* ce portrait d'une M^{me} Corneuil :

« Les lèvres sont un peu minces. Bah ! c'est un détail. . Ses doigts sont trop effilés, trop nerveux et dénotent des mains prenantes. Les paupières sont trop longues ; elles doivent lui servir à cacher bien des choses. La voix est bien timbrée, mais elle sonne sec⁵. »

Décidément, c'est bien du réalisme, de ce réalisme qui a le liant du jugement personnel que le naturalisme si souvent élimine.

Balzacien, réaliste par procédé de style, il l'était indubitablement. Voici du réalisme photographique par exemple tel que peut-être l'auteur de la *Comédie humaine* ne l'aurait désavoué :

1. *Aventure de Ladislas Bolski*, p. 238.

2. *Jacquine Vanesse*, p. 181.

3. *Après Fortune Faite*, p. 185.

4. *Comte Kostia*, p. 334.

5. *Apépi*, p. 72.

« Elle avait une robe écossaise à carreaux blancs, verts et rouges, une casaque en velours garnie de ruches et d'effilés et serrée à la taille par une ceinture. Les brides de son chapeau étaient en velours brodé de dentelles et terminées par des bouts de satin pareils à sa robe ¹. »

« Les écrivains réalistes », a dit Sainte-Beuve, « ont le défaut de rechercher peut-être outre mesure la vérité ². Exagérez cette tendance vers le bizarre et vous aurez un des procédés du symbolisme :

« Comme la lune est pâle ! On dirait une tête coupée ! ³ » Laissez-la s'égarer vers le général et vous obtiendrez une méthode du style romantique :

« Ses gros yeux ronds qui ressemblent à des juges d'instruction ⁴. »

Et dans l'un comme dans l'autre cas c'est encore Balzac, Balzac toujours, ou, si l'on veut, Hugo, dans ce réalisme rapporté à la mesure humaine :

« Il se souvint d'un panneau de boiserie contre lequel était venue s'abattre une bouteille ; il y était resté une grande tache de vin qui ressemblait à un visage ⁵. »

C'est là du réalisme, certes ; mais dans cette identité le terme important est le moins concret, le plus universellement intéressant : l'image de l'homme. Ce réalisme s'apparente donc très nettement à l'idéal classique des Grecs qui avaient pris l'espèce humaine comme terme de comparaison en tout. Moyen par conséquent légitime chez un auteur préoccupé surtout d'idéalisme.

L'humble fait qui ramène aux grandes entités, c'est là sa marque ; et sur cette route il ne croyait guère se fourvoyer, car il y voyait d'illustres et vénérés devanciers :

« On raconte que Goethe passa deux heures à contempler un joli petit caillou blanc ⁶. »

Le style balzacien est à notre avis supérieur lorsqu'il anime la phrase et la rend propre à une pensée. Cela constitue les « mots

1. *Aventure de Stanislas Bolski*, p. 256.

2. *Nouveaux Lundis*, II, p. 14.

3. *Revanche de Joseph Noirel*, p. 289.

4. *Paule Méré*, p. 41.

5. *Samuel Brohl et Cie*, p. 102.

6. *Prosper Randoce*, p. 268.

profonds » de Balzac. Cherbuliez sait quelquefois en trouver de semblables :

« Il faut attendre jusqu'à demain. On ne voit les taches que de jour ¹. »

« Je fermais les yeux par un mouvement de cette haine instinctive pour la lumière qu'a ressentie quiconque a souffert ². »

« C'est le métier des enfants de dépouiller les pères ³. »

« Le cœur était atteint, mais ce fut l'orgueil qui tint la plume ⁴. »

Insistons toutefois sur un point : l'exactitude du détail observé par Cherbuliez n'est pas à proprement parler l'indice ou la preuve du réalisme véritable. Des centaines de détails techniques ne feront pas que tel ou tel livre de l'auteur (*Noires et Rouges*, par exemple, le plus typique de tous à cet égard) puisse ou doive se rattacher à ce genre, c'est-à-dire se conformer à ses règles essentielles. Dans le roman réaliste nous voyons une nouvelle loi littéraire s'établir, un nouveau règne qui commence. De même que le système de Newton déplace le centre d'attraction de l'Univers et relègue la terre en quelque obscur canton du firmament, de même le roman réaliste enlève à l'homme sa place prépondérante et en fait la machine destinée à réagir dans le domaine des idées suivant l'hérédité, le milieu, la profession. Le roman réaliste est ainsi décentralisé, désaxé si l'on peut dire ; et si forte que soit la charpente, l'unité n'y est plus aussi apparente que dans le roman psychologique proprement dit. Ce manque d'unité a cependant pour corollaire immédiat la nécessité de peindre une fresque, de voir en grand, comme l'a innové Balzac, de créer des séries de « sagas » comme le pratiquent les modernes, car il faut un ensemble, et ces œuvres immenses ont besoin d'être éclairées sur plusieurs plans pour paraître intelligibles. Le volume de deux ou trois cents pages cesse désormais d'être l'unité parce qu'un seul individu n'en est plus le cosmos, n'y peut plus suffire. Cherbuliez, lui, est trop préoccupé de l'Homme (n'est-il pas après tout philosophe-psychologue) pour suivre cet exemple, et cela d'autant plus que les procédés crus et souvent charlatanesques de l'école en vogue exaspèrent sa sensibilité d'« homme d'Alexandrie ».

« Boileau disait : Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Aujourd'hui on pourrait quelquefois dire : Ce ne sont que viscères ⁵. »

1. *Secret du Précepteur*, p. 191.

2. *Roman d'une Honnête Femme*, p. 165.

3. *Id.*, p. 7.

4. *Une Gageure*, p. 185.

5. *Prosper Randoce*, p. 87.

« La poésie physiologique... il s'en exhalait une douce odeur d'amphithéâtre¹. »

« Il préférerait une Iris à une chienne en chaleur². »

Nous voici loin de la « Clinique de l'Amour » ! Du réalisme, soit ; mais point trop n'en faut :

« Le bon Homère, qui n'était pas un jeune, s'est contenté de m'apprendre qu'Achille était blond et je le vois. Enfin que veux-tu ? C'est la mode du jour ; cela s'appelle étudier... comment disent-ils?... les documents humains ; et il paraît que personne ne s'en était avisé jusqu'ici, pas même mon vieil ami Fielding que je relis tous les ans. Documentez à votre aise³. »

« Voyez-vous ce portefeuille en maroquin rouge ? Il contient toute la synthèse du siècle⁴. »

Et dans sa libre fantaisie, Cherbuliez préfère souvent chercher les images inattendues qui frappent parce qu'elles sont saisissantes, pittoresques :

« Et ses yeux entraient dans mes yeux comme des clous⁵. »

« Je sais que sa voix blonde me plaisait⁶. »

« Son âme dut faire effort pour se remettre dans ses plis⁷. »

« Les objections sont des chenilles⁸. »

Le style de Cherbuliez est organique, car chez lui malgré les courtes digressions, les idées s'enchaînent et s'appellent logiquement l'une l'autre. La qualité organique du style, déterminée par l'idée et les développements connexes destinés à la renforcer ou à la mettre en évidence, paraît en fin de compte être la définition à laquelle la plupart des écoles se rallient. D'abord les classiques : « Les idées seules forment le fond du style. La convenance du ton et celui-ci vient du fond de la chose ». Plus près de nous : « Le style est ceci », a dit Stendhal, « ajouter à une pensée donnée toutes les circonstances propres à produire tout l'effet que doit produire cette pensée⁹ ». Et E. Faguet : « L'art réaliste consiste à choisir les

1. *Prosper Randoce*, p. 86.

2. *Id.*, p. 87.

3. *Apépi*, p. 13.

4. *Prosper Randoce*, p. 107.

5. *La Bête*, p. 20.

6. *Id.*, p. 156.

7. *Après Fortune Faite*, p. 166.

8. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 136.

9. *Racine et Shakespeare*, Stendhal.

détails les plus significatifs de manière à produire sur nous l'impression que produit le réel lui-même mais plus fort. L'art réaliste doit être aussi impersonnel que possible ».

Cherbuliez a su, pensons-nous, ajouter à l'idée qu'il exprimait les détails nécessaires pour produire son maximum d'effet. Voici par exemple un passage d'un article qu'il écrivit sur le génie propre à l'Angleterre et pour expliquer sa remarquable expansion coloniale :

« Quand les ambitions et les entreprises d'un peuple sont conformes à son génie naturel, ses passions, ses vices, ses fautes, tout concourt au succès. Si les derniers Stuarts avaient été plus sages, plus tolérants, une foule de leurs sujets n'aurait pas traversé l'océan pour aller chercher un lieu de repos et de liberté où leur conscience pût respirer à l'aise. Si tel gouverneur avait eu plus de scrupules, ou un peu moins de goût pour la rapine, des procès de murs mitoyens que des arbitres eussent réglés en deux heures, n'auraient pas produit des guerres de conquête... Les déraison de la haine venant en aide à la cupidité, des querelles de comptoirs ont enfanté des révolutions et le grand empire de l'Inde est né dans l'ombre d'une arrière boutique¹. »

Nombreux sont les développements semblables dans lesquels l'idée grandit de l'apport alterné de l'abstrait et du concret pour finir par une image frappante,

D'après la définition d'E. Faguet donnée plus haut, il semblerait bien que du point de vue organique de son style strictement impersonnel, Cherbuliez ait mérité d'être rangé parmi les écrivains réalistes. Réaliste et mieux encore par l'habile juxtaposition de touches pittoresques et d'observations profondes et vraies, il excelle souvent à donner à un tableau relief et beauté.

« Il est doux de s'éveiller au chant des coqs. On ouvre sa fenêtre, il entre une fraîcheur qu'on respire à pleins poumons, et on sent que la vie est bonne. Ce matin je me suis levé avant le soleil, je suis allé m'asseoir sur la crête de la falaise. Le lac était sombre et semblait fumer. Quand les vapeurs en furent élevées, un frisson courut à la surface des eaux qui se hérissèrent de petites écailles cuivrées ; puis le jour grandissant, elles reprirent leur aspect accoutumé, ici plus claires, plus foncées ailleurs, par endroits tachées de lie de vin. Je restai longtemps assis, me gorgeant d'air pur ; les coqs chantaient toujours ; d'un juchoir à l'autre, ils se racontaient d'une voix passionnée je ne sais quel événement de basse-cour.

« J'écoutais et je regardais, et selon que la brise fraîchissait ou tombait, je voyais tout le lac s'argenter ou bleuir². »

« C'est un spectacle que Cherbuliez, quittant de bonne heure cette

1. *Puissance Coloniale de l'Angleterre, Revue des Deux Mondes*, juin 1884, Valbert.

2. *Le Grand Œuvre*, passage cité par P. Leguay.

maison de Champel, touchant Genève, où il vivait alors avec son père et sa famille, avait dû se donner souvent... On cligne les yeux malgré soi, écrivait Schérer, devant le miroitement de ce soleil sur le lac¹. »

Le maximum d'effet obtenu avec le minimum d'effort résultant en une parfaite convenance du ton à la pensée est à notre avis la pierre de touche du style en tant que production esthétique. Cherbuliez a eu parfois la chance d'y parvenir :

« Proserpine, la douce Sicilienne, soupirait après les fleurs qu'avaient jadis cueillies ses mains dans les prairies d'Enna, quand l'enfer amoureux l'emporta toute effarée dans la nuit éternelle². »

Cherbuliez sait généralement trouver un rythme et s'y maintenir.

Il possède en effet, et c'est là ce qui montre sa connaissance du métier, aussi bien que le don naturel qu'il possède, le style oratoire quand il le veut. Son livre sur *l'Allemagne après la Paix de Prague* devrait se lire à haute voix.

1. P. Leguay, p. 74.

2. Paule Méré, p. 285.

III

L'ESPRIT

Un des points sur lesquels les critiques sont presque tous d'accord c'est l'esprit de Cherbuliez. Certains en font l'éloge, d'autres pensent qu'il prête au blâme, mais du moins reconnaissent qu'il existe, qu'il est même ce qu'il y a de plus caractéristique chez lui : « La verve, voilà proprement la qualité dominante et propre de M. Cherbuliez ¹ ».

Nous savons que ce fut précisément par cette qualité si nécessaire au conférencier mondain (qu'il faillit devenir) qu'il se signala au public genevois captivé et tout de suite ébloui par ses *Causeries*.

Ayant fait ses premières armes en présence des gens lettrés, il n'abandonna plus par la suite ce tour raffiné et spirituel qu'il avait su donner à sa pensée. Pour nombre de lecteurs cela fut un attrait de plus, pour d'autres une preuve de manque de sérieux et un regrettable glissement vers la préciosité.

De même que plusieurs auteurs fameux, il ne sut pas résister à la tentation de dire finement les choses : préciosité, marivaudage, ratiocination souvent alambiquée, quoique jamais entachée de mauvais goût, pirouettes et gambades qui firent croire que Cherbuliez se moquait tout doucement et de ses lecteurs et de son sujet, autant de reproches que l'on n'a pas manqué de souligner.

Montrons quelques tournures de cet esprit tant loué et tant décrié avant de passer condamnation.

Nous pouvons d'abord reconnaître en lui un fervent du paradoxe, ce qui invariablement décèle l'esprit original et indépendant :

« Ce n'est qu'à Paris que les chagrins sont heureux ² ».

« Je crois que cette brave femme ne voulait se tuer qu'un peu ³ ».

Pour que le paradoxe séduise, il suffit qu'il soit nuancé d'ironie.

1. *Romanciers français contemporains* (Ch, Bigot).

2. *Le Roman d'une Honnête Femme* (p. 276).

3. *Prosper Randoe* (p. 237).

Pour qu'il nous désarme, il suffit qu'il ait l'air de nous faire juges des travers ou des balourdises d'autrui, ou mieux qu'il admette à priori la finesse de notre esprit :

« Nous avons tant de choses à ne pas nous dire¹ ! ».

Cet esprit pourrait-on peut être dire avec quelque raison, consiste en un lieu commun, une phrase-cliché dont un des termes aurait été remplacé par un contraire. Cet à cet esprit ou plutôt à cet humour, qu'on serait tenté d'appliquer la définition : le pouvoir de saisir l'idée commune à des termes juxtaposés et pourtant jurant entre eux, en somme à la compréhension de l'harmonie des contraires.

Dans les phrases suivantes par exemple : « Elle ne savait peut-être pas très bien où était son cœur et elle était bien aise d'en marquer l'endroit par une rose² ». « Un nocturne de Chopin qui sûrement avait pensé à moi en le composant³ », nous avons un appel au sens commun du lecteur que cela flatte. Ce n'est pas tout à fait la définition requise par Bergson, metteur au point de la philosophie du Contemplateur, qui voit dans le Rire un blâme, mais c'est du moins la constatation qu'un petit mécanisme s'est enrayé faute d'une goutte de logique. Une fois en marche il déclenche un mouvement beaucoup plus général, et une vérité d'abstraction toute philosophique se révèle aussitôt.

Cherbuliez a possédé également l'esprit que nous pourrions dénommer « français », esprit caustique, un peu cruel, muni de ces deux tranchants affilés et coupants : l'ironie aiguë, l'attitude désabusée, que l'on trouve à un si haut degré chez le cardinal de Retz, chez La Rochefoucauld, chez Diderot, chez Voltaire, chez Beaumarchais, chez France et chez tant d'autres !

« Il m'eût été plus facile de l'étrangler que de lui parler⁴ ».

« Il a toujours eu les opinions qui engraisent⁵ ».

Lorsqu'il se laisse aller à être dogmatique, c'est tout à fait dans la manière de La Rochefoucauld, faiseur de pilules amères :

« En rendant un service vous contractez l'obligation d'en rendre un autre, et le fond de la reconnaissance n'est pas le souvenir du premier, c'est l'espérance du second⁶ ».

1. *Méta Holdenis*, p. 197.

2. *Stanislas Bolski*, p. 256.

3. *Méta Holdenis*, p. 188.

4. *Méta Holdenis*, p. 243.

5. *Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 31.

6. *Id.*

Amertume contre les hommes et aussi amertume contre la vie dont il constate la cruauté :

« Ce sont presque toujours les indifférents qui nous annoncent nos malheurs¹ ».

C'est par de semblables exemples de cynisme apparent qu'on a souvent trouvé que Cherbuliez était un auteur abandonné au plus noir pessimisme :

« C'est un poison très actif que la parole humaine², ».

L'auteur des *Maximes* escamote de la même façon l'idée corrélative qui en diminuerait l'amertume.

« Il ne faut pas juger les hommes sur ce qu'ils nous disent mais sur ce qu'ils disent de nous³ ».

« Se faire passer pour un danger voilà le secret du parvenir⁴ ».

« Jurer fidélité à une seule femme pour toujours à l'exclusion de toutes les autres, c'est jurer d'être infidèle à la femme⁵ ».

« Il m'a toujours paru qu'il y avait dans la flatterie comme un mépris secret pour ce qu'on aime⁶ ».

Toujours à base d'épigramme mais moins cruel, du moins en apparence, nous trouvons l'esprit de Cherbuliez assez étroitement apparenté à celui de La Bruyère.

Evidemment il serait aisé de découvrir dans son œuvre plusieurs portraits semblables par bien des points aux portraits les plus « mécaniques » du grand réaliste du xvii^e siècle :

« Sa figure même ne lui appartient pas : c'est un chef-d'œuvre auquel collaborent son tailleur, son coiffeur et son chemisier⁷ ».

De même : « Le tailleur n'avait jamais assez de drap pour habiller l'orgueil de Jean Têterol⁸ ».

De l'ironie fine et de l'observation dont on ne peut s'empêcher de constater la justesse, c'est encore La Bruyère :

« Et bientôt s'étant levée, elle déclara qu'elle entendait se promener à pied. Comme personne n'y trouvait à redire, elle se rassit⁹ ».

« Il a fait à deux reprises le signe de la croix avec les yeux, vous

1. *La Bête*, p. 298.

2. *Revanche de Josph Noirel*, p. 429.

3. *Le Secret du Précepteur*, p. 88.

4. *Noires et Rouges*, p. 101.

5. *Jacquine Vanesse*, p. 248.

6. *Méla Holdenis*, p. 201.

7. *Samuel Brohl et Cie*, p. 25.

8. *Jean Têterol*, p. 355.

9. *Prosper Randoce*, p. 172.

savez, ce signe de croix des commissaires-priseurs qui toisent un intérieur d'un coup d'œil¹ ».

Et encore la courte boutade qui dépeint toute une catégorie d'hommes d'un trait léger :

« C'était un de ces savants qui aiment à dîner en ville². »

« C'est surtout à sa manière de se taire qu'on reconnaît un ministre en expectative³. »

« Le baron Patrice était l'éternel absent⁴. »

« La comtesse de Juines dans son éternel petit-deuil⁵. »

Encadré entre La Bruyère et La Rochefoucauld quant à l'esprit, il leur ressemble encore davantage lorsqu'il adopte le style propre au moraliste, le style de leur « métier » :

« Les oisifs s'ennuient quelquefois, ils ne connaissent pas l'ennui⁶. »

« Vous avez un don précieux, celui de vous croire sur parole⁷. »

Qu'il s'agisse de sagesse plus profonde, et c'est directement à Pascal, que tous trois ils conduisent, quoique le bon mot reste :

« Sans compter que les consolations sont quelquefois préférables aux bonheurs⁸. »

« Théodule est un de ces hommes qui ont moins peur de la misère que de la pauvreté⁹. »

« Il était un de ces hommes qui ont besoin de toute leur santé pour être supportables¹⁰. »

« On supporte toujours un peu ce qu'on ne comprend pas¹¹. »

Des pensées détachées formant presque proverbes, n'est-ce pas là la marque des deux grands moralistes mondains : pensées profondes mais légèrement esquissées, observations fines, sagesse de l'honnête homme « qui ne se pique de rien » ? :

« Les hommes plaisent aux hommes par leurs qualités et aux femmes par leurs défauts¹². »

1. Samuel Brohl et C^{ie}, p. 140.

2. Brohl, p. 3.

3. *Le fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 33.

4. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 57.

5. *Id.*, p. 142.

6. *Après Fortune Faite*, p. 53.

7. *Prosper Randoce*, p. 212.

8. *Après Fortune Faite*, p. 345.

9. *La Bête*, p. 119.

10. *Noires et Rouges*, p. 324.

11. *Id.*, p. 186.

12. *Le Secret du Précepteur*, p. 113.

C'est du dogmatisme plaisant, dosé de paradoxe, et quoique non démontré, on sait s'en contenter à la lecture, encore qu'il y ait souvent méprise volontaire dans les termes :

« Ce ne sont pas les occasions qui manquent aux hommes, ce sont les hommes qui manquent aux occasions¹. »

Il existe, semble-t-il, entre l'esprit de la Rochefoucauld et celui de Marivaux un trait d'union véritable : l'un est spirituel dans sa morale, l'autre dans le choix heureux de ses expressions déliées. Cherbuliez paraît réunir à un certain degré ces deux aspects de la même qualité :

« Il y a des consciences qui à chaque renouveau font maison neuve, ne leur parlez de rien, elles n'y étaient pas². »

Il y a dans ce style comme un écho, également, de la Marquise de Sévigné, que notre auteur affectionnait tout particulièrement.

Mais revenons à Marivaux. Ne voilà-t-il pas quelques citations dans sa manière ? :

« Elle l'aimait assez pour qu'elle pût craindre de l'aimer trop³. »

« Connaît-on les gens chez qui l'on va ?⁴ »

« C'est ainsi que sa malice semait la conversation de pétards que l'innocence faisait partir⁵. »

« Vous savez qu'en toutes choses la vérité c'est ce qu'on ne dit pas⁶. »

« Il lui reste tout juste assez de chaleur pour vivre mais pas assez pour aimer⁷. »

« Vengez-vous de l'oubli qui est la plus belle des insolences⁸. »

« Les petites filles n'ont droit qu'à la moitié de la vérité⁹. »

« Fort laide sans être charmante¹⁰. »

« La chatte et le moineau, le moineau et la chatte ; et l'éventail qui allait toujours son train, c'était drôle mais ce n'était pas gai¹¹. »

Toutes les règles du Jeu de l'Amour, du Flirt et de la conversation badine, petite guerre au petit plomb tiré à bout portant qui ne

1. *Olivier Maugant*, p. 355.

2. *Prosper Randoce*, p. 158.

3. *Après Fortune Faite*, p. 263.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 50.

5. *Une Gageure*, p. 194.

6. *Le fiancé de Mademoiselle Saint-Maur*, p. 211.

7. *Miss Rovel*, p. 189.

8. *La Bête*, p. 56.

9. *Brohl*, p. 147.

10. *Méta Holdenis*, p. 147.

11. *Noirel*, p. 119.

tue pas, certes, mais qui cuit ! Cherbuliez a excellé à ce genre, et il s'est précisément trouvé que les abonnés de la *Revue* en raffolaient. Après tout, les « derniers salons où l'on cause » n'étaient pas encore moribonds. Pour sa bonne chance notre auteur étant dans la manière, était devenu leur fournisseur attitré. Lui en ferons-nous grief ? Ainsi donc sa petite philosophie à l'usage des gens du monde allait son train :

« Ce que j'admiraïs dans M^{lle} Bellesme, ce n'était pas elle, mais l'idée que j'avais eu de l'épouser¹. »

« Pour aimer à vivre ensemble il ne faut jamais se quitter². »

« Miséricorde ! c'est la mort des conversations que les jeunes filles³. »

« On dirait quelquefois en l'apercevant de loin : Ah ! voilà une aventure qui passe⁴ ! »

« Elle prétend que les gens qui n'ont pas le nécessaire ont droit au superflu, parce qu'autrement ils n'auraient rien du tout⁵. »

« Elle fit jouer en son honneur le savant petit mécanisme de sa double fossette⁶. »

« Croyez-vous qu'à force de voir des sapins on finit par trouver de l'esprit aux platanes⁷. »

« De petites minauderies qui ont l'air d'avoir souvent servi, des yeux qui ont tout vu et qui font semblant de tout ignorer⁸. »

On pourrait multiplier les exemples et l'on pourrait admettre en même temps que l'accusation de marivaudage a quelque justification, seulement nous soutiendrons dans ce cas que ce genre d'esprit n'est en vérité répréhensible que parce que trop copieusement prodigué.

Quand à l'accusation de mièvrerie et d'affectation généralement, et souvent justement imputée au genre, elle serait fausse à l'égard de Cherbuliez. Il a été trop constamment spirituel, voilà tout.

Quelquefois c'est à Beaumarchais, l'homme qui sait le mieux s'adresser à son public à travers son personnage et à eux trois se gausser vigoureusement de tel ou tel défaut qu'il fait songer :

1. *Le Secret du Précepteur*, p. 4.

2. *Une Gageure*, p. 312.

3. *Vocation du Comte Ghislain*, p. 138.

4. *Brohl*, p. 7.

5. *Id.*, p. 58.

6. *Olivier Maugant*, p. 22.

7. *Roman d'une Honnête Femme*, p. 10.

8. *Grand Œuvre*, p. 242.

« Je lui répondis sans mentir, mais il y eut de l'art dans mon explication¹. »

« Je me suis laissé dire que les Velches ayant perdu le secret de faire des enfants, dans un siècle d'ici il n'y en aura plus que trois sur la surface de la terre. L'un sera coiffeur, le second cuisinier et le troisième fera des calembours comme M. Taconet². »

« On aperçoit dans les yeux de cette péruvienne des perspectives infinies de délivrance³. »

« Je me suis souvent plaint que la vie n'entendait rien à la mise en scène, c'est son côté faible⁴. »

« Il y a des hommes qui n'ont que trois cheveux, mais qui savent la manière de s'en servir. Ils les ramènent sur leur front avec tant d'art que personne ne s'avise de les compter. M. Niollis est un de ces hommes qui ramènent⁵. »

« Une femme qui a du « Gemüth »... méprise ce qu'on appelle dans ce pays-ci la bagatelle et pour les femmes de ce pays-ci la bagatelle est tout⁶. »

C'est l'esprit gouailleur de Beaumarchais s'exerçant aux dépens des Goddams, mais c'est aussi l'ironie voltairienne se délectant des balourdises sentimentales du pays du majestueux Thunder-Ten-Tronck. Ironie voltairienne très évidente, par exemple :

« A quoi bon sert-il, demandera-t-on, de déterminer cette date ? la main sur la conscience cela ne sert à rien ; mais on ne saurait être trop précis dans ses informations lorsqu'il s'agit d'un sociologue allemand⁷. »

« Elle trouve plus simple de mourir que de se plaindre⁸. »

« Il salua Meg avec la bienveillance paternelle d'un barbon qui aime les enfants. Il y a plusieurs manières de les aimer⁹. »

Encore un exemple dans le genre de ces traits d'esprit dont Voltaire se plaisait à semer ses écrits les plus sérieux :

« Elle avait appris que le duc Un Tel trompé dix fois par sa

1. *Méla Holdenis*, p. 10.

2. *Inconséquences de M. Drommel*, p. 268.

3. *Prosper Randoce*, p. 172.

4. *Bolski*, p. 59.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle Saint-Maur*, p. 59.

6. *Inconséquences de M. Drommel*, p. 286.

7. *Inconséquences de M. Drommel*, p. 212.

8. *L'idée de Jean Téterol*, p. 22.

9. *Miss Rovel*, p. 57.

femme qu'il n'avait trompée que neuf fois avait fait un jour son compte et s'était cru autorisé à solliciter son divorce¹. »

Le caractère commun à ces anecdotes souvent trouvées chez nos auteurs est un mélange du comique et du fait étayé sinon de vérité du moins de l'apparence d'une très grande exactitude et la résultante en est le grotesque, ce grotesque dont on pourrait dire qu'il est la rencontre inattendue de deux vérités construites sur des plans différents.

Observons le procédé :

« Il est très vulgaire, mais d'une forte carrure et selon toute apparence il pourrait porter sa femme à bras tendu. C'est peut-être le fond du bonheur conjugal². » Exemple ici d'esprit voltairien basé sur une documentation ayant couleur de vérité : « On a constaté enfin qu'il suffit parfois de l'arrivée du missionnaire dans quelque île de la Mer du Sud pour y enfanter des épidémies pernicieuses qui déciment les malheureux sauvages³. »

Voltairien encore mais peut-être plus généralement français par son essence. Après tout dans Voltaire ne trouve-t-on pas une certaine dose de l'esprit français moyen, ou, si l'on veut, de l'esprit parisien porté à une très haute puissance ?

Prenons la boutade suivante : « Quoique Bernardin de Saint-Pierre nous donne sa parole d'honneur, je n'ai jamais cru que Virginie eût mieux aimer se noyer que d'ôter sa chemise⁴. » C'est vraiment là l'esprit gaulois, bon sens au gros sel, et c'est un assez bon exemple de cet esprit par lequel l'ironie voltairienne va rejoindre l'humour du bonhomme La Fontaine.

« Un second baiser qu'elle lui refusa sagement, car il ne faut abuser de rien...⁵ »

La formule, croyons-nous, consiste en ceci : faire intégrer le sentiment par la raison, procédé déjà employé par le génial fondateur de notre Haute-Comédie mais avec cette différence toutefois que chez la Fontaine, plus que chez Molière, l'auteur se révèle surtout par sa bonhomie, sa bienveillance ; de même Cherbuliez.

Dans les portraits même, il montre ce tour, cette manière :

« Une bonne pâte de curé, un curé à treilles et à ruches⁶. »

1. *Miss Rovel*, p. 51.

2. *Id.*, p. 189.

3. *Apépi*, p. 59.

4. *Le Fiancé de Mademoiselle Saint-Maur*, p. 214.

5. *Apépi*, p. 84.

6. *Noires et Rouges*, p. 254.

« Il avait l'air d'un superbe mouton qui a appris le copte¹. »

Observations psychologiques profondes, faites sous forme de bons mots destinés à faire rire mais qui portent cependant :

« Il est de la race des matamores débonnaires et éléments ; sa moustache dit à l'Univers : comme je suis bon ! je ne te mange pas !² »

Et encore : « Je parlerai aussi haut qu'il me plaira, poursuivit-il en baissant la voix³. »

Comparer : « Son kirsch ne vaut pas son cognac, et tenez, madame, si jamais il venait à me manquer je suis homme à le lui dire⁴ »... Suit une anecdote sur Napoléon, montrant l'origine de ce mot.

Souvent ainsi Cherbuliez cloue les batteries des critiques susceptibles de lui faire grief de son manque d'originalité. On n'est pas plus habile.

Les animaux également lui offrent matière à philosopher fort joliment : « Les chats comme on sait, passent leur vie à se persuader tour à tour que leur queue n'est pas à eux, et ils la mordent, ou à se convaincre qu'elle est bien à eux, et ils lui témoignent les plus grands égards⁵. »

Les grandes passions ramenées à des proportions raisonnables, la descente du ballon, comme il a été dit, voilà encore un trait qui lui est particulier.

« Je fus heureux de découvrir que je savais encore siffler⁶. »

« Quand elle eut retiré ses mains et que j'eus rouvert les yeux, il me sembla qu'il y avait au ciel deux ou trois lunes⁷. »

« Quand Jean Téterol ne serait plus là, le soleil n'aurait plus rien à faire⁸. »

La sagesse du bonhomme Richard ramassée en petits préceptes bien compacts, c'est encore sa caractéristique :

« Il faut avoir un grand médecin qui vous conseille et un petit médecin qui vous soigne⁹. »

Et dans les mots de même son esprit fuse :

1. *Apépi*, p. 145.

2. *Miss Rovel*, p. 188.

3. *Après fortune faite*, p. 31.

4. *Id.*, p. 35.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle Saint-Maur*, p. 84.

6. *Méla Holdenis*, p. 120.

7. *Id.*, p. 229.

8. *Idée de Jean Téterol*, p. 332.

9. *Une Gageure*, p. 328.

« Mais pour jouer dignement ce rôle, j'étais vraiment beaucoup trop... Trop quoi? demanda-t-il,... Trop Seine-et-Marne¹. »

Cherbuliez a aimé la gaîté. Il l'a aimée chez les autres et il a pensé que réagir par la gaîté méritait les louanges :

A François Coppée qu'il recevait à l'Académie, il disait :

«.. dans ce siècle de pessimistes vous êtes, en somme, un poète de belle humeur. » Et c'était pour lui un vraititre. Un auteur digne de ce nom avait à ses yeux un devoir, celui d'être spirituel, à cette condition seulement méritait-on d'être un écrivain français :

« Or il est avéré quoiqu'on dise à Berlin, que le sel attique et le sel gaulois sont les plus précieux condiments qu'ait inventés jusqu'aujourd'hui l'humanité pour assaisonner ses pensées². »

M. Pierre Leguay dit de Victor Cherbuliez :

« Il y avait dans l'ironie discrète du conteur, dans le tour de sa philosophie, dans son style même, d'une simplicité si savante et si spirituelle quelque chose qui déroutait. Il avait des raffinements d'idées et des mots qui ravissaient les délicats, mais qui ne disaient rien à ceux qu'une culture et une réflexion peu intense n'y avaient pas préparés. Personne ne donnait mieux l'idée de l'aristocratie de l'esprit³. »

On a en effet dit à plusieurs reprises que le tour d'esprit particulier à Cherbuliez était celui du conteur ; de là l'opinion qu'il était avant tout un aimable indifférent. Le ton habituel du conteur prête en effet à cela. Nous voulons parler évidemment du conteur à l'ancienne manière tel que Voltaire par exemple dont les personnages perdent le plus souvent leur valeur individuelle pour devenir des vérités d'abstractions trop étendues pour que notre sympathie puisse s'y fixer bien longtemps. Les grands maîtres du conte et de la nouvelle, comme Daudet et Maupassant, ont trop bien relié leurs malheureux sujets d'étude au milieu dont ils sont fonction pour que nous puissions les en dissocier tout à fait ; de sorte que notre nature continue à en être affectée. Chez Cherbuliez de même que chez Voltaire la finesse de l'observation, la profondeur de la pensée exprimée avec retenue et avec peut-être un peu trop de recherche et d'apprêt, font passer l'intérêt du domaine de la sensibilité à celui de l'intellect. C'est pour cette raison que l'un et l'autre ont mérité d'être appelés des « conteurs dans le roman ».

1. *Fiancé de Mademoiselle Saint-Maur*, p. 177.

2. Préface de V. Cherbuliez au *Théâtre de Marionnettes* de Marc Monnier.

3. *Etude sur Victor Cherbuliez*, par Pierre Leguay, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, p. 160.

L'esprit de Cherbuliez, par ses raffinements d'idées et de mots, n'était à la vérité goûté que des délicats et des gens qu'une bonne culture avait préparés à l'appréciation des choses de l'intellect. Nécessairement, il ne pouvait plaire à tous, surtout à une époque où la littérature perdant sa qualité d'art, la forme devenait sans importance. Les idées fortes (ou sordides) puissamment développées n'avaient que faire de la nuance. Il nous paraît juste par conséquent de parler, quand il est question de Victor Cherbuliez, de l'aristocratie de l'esprit : ses boutades et ses traits étaient dépourvus de toute vulgarité. Cette tournure spirituelle d'esprit, à bien y regarder, est en somme dans le ton de la causerie mondaine : légèreté voulue, un peu d'ironie indispensable et bien entendu une attitude quelque peu désabusée mais non point malveillante.

Parce que Victor Cherbuliez appartenait à cette aristocratie de l'esprit, parce qu'il était conteur et aussi causeur dans le roman, on est en droit d'admettre que son esprit était du meilleur aloi encore qu'assez peu spontané. On ne peut se défendre en effet d'un certain malaise à la lecture car on sent instinctivement qu'il vous guette armé d'un bon mot à placer, que tôt ou tard il le placera. Cela produit l'impression, à quelque chose près, qu'on éprouve lorsque le traître d'un mélodrame se dispose à occire quelque innocent et l'on attend que le pistolet braqué parte.

Trop d'esprit donc est trop généreusement accordé à presque tous les personnages :

« La critique devait reprocher à Victor Cherbuliez de prêter de l'esprit dans ses romans à tous ses personnages sans distinction, même à ses imbéciles. Il n'y a point d'imbéciles dans les *Causeries Athéniennes*; mais tous les interlocuteurs, à quelques variantes près qui tiennent à leur caractère supposé, sont également éblouissants. C'est un feu d'artifice ininterrompu et qui finit même par lasser un peu certains lecteurs. Ils parlent tous un langage châtié, travaillé, nourri des bons auteurs et qui sent même quelquefois le pastiche¹ ».

Il a été dit et redit que Cherbuliez ne s'effaçait pas assez derrière ses personnages. Après les avoir esquissés il leur ôtait promptement la parole et c'était lui qui s'exprimait dès lors pour notre grande délectation. Les sots qu'il dépeignait ne pouvaient par conséquent que gagner au change avec un tel truchement. Nous reviendrons d'ailleurs ultérieurement à ces personnages et à leur façon de parler.

1. *Etude sur Cherbuliez*, par P. Leguay, p. 29.

Charles Bigot déclare que c'est à Töpffer : « ... qu'il a pris cette gaieté piquante et fantaisiste qui n'est pas l'esprit parisien, qui n'est pas l'humour anglais, qui en son genre est quelque chose de très vif et de très agréable... » Et il pense que : « ... c'est à ce style assurément qu'il doit une bonne partie de son succès, à ce mélange heureux de demi-émotion poétique, de fantaisie, de raillerie, tantôt sérieuse, tantôt enjouée, toujours aimable et sans méchanceté¹. »

Le mot fantaisie qu'emploie ce critique mérite, semble-t-il, de nous arrêter un instant : C'est dans la fantaisie, cette demi-imagination dont tout ce qui pourrait paraître désagréable a été soigneusement écarté, dans cette improvisation sur un motif léger, pimpant, guilleret, que Cherbuliez excelle surtout et qu'il nous plaît le plus par son esprit ; les trois contes de lui qui ont été publiés ensemble : *Apépi*, *Inconséquences de M. Drommel* et *Amours fragiles* en sont d'heureux exemples. Tout à fait dans la note genevoise, ils ne sont typiques ni de l'esprit parisien, trop gouailleur et et un brin cruel, ni de l'humour anglais trop pince-sans-rire et de trop courte haleine, mais ils s'y apparentent néanmoins à certains égards. Entre ces deux formes de l'esprit, l'anglaise dont la sensibilité (cette « demi-émotion poétique ») est le fond bienveillant, et la française (ou parisienne) marquée de « raillerie enjouée » et qui est un jugement de l'intellect, à mi-chemin donc entre le cœur et l'esprit se situe la gaieté « cherbuliezque ». Ajoutez à cela que cette tournure est d'origine décidément autochtone, très « Suisse Française » sans la grisaille calviniste ; et qu'elle sait au besoin s'allier à la pensée satirique de chez nous quand il s'agit de montrer le ridicule tudesque, lorsque ce dernier s'étale un peu trop complaisamment dans les deux manifestations où son exagération se complait le plus : la sentimentalité sirupeuse et l'érudition pédante. Cherbuliez, romancier romanesque, s'y connaissait en sentiments nuancés et délicats, et sans nul doute la platitude des tendresses se manifestant par des douceurs brodées sur des chaussons, des fauteuils et des oreillers, tels qu'il avait pu la constater outre-Rhin, l'avait passablement horripilé. De même l'écrasante montre d'érudition germanique, hymne clamé à la gloire de la Science, Nouvelle Idole adorée avec tant de ferveur durant la seconde partie du XIX^e siècle, avait dû porter sur les nerfs de cet encyclopédiste attardé.

Cependant cela ne l'avait pas empêché d'avoir pour Goethe une véritable vénération et par ailleurs de rendre hommage à l'âme

1. *Romanciers français contemporains* (Revue politique et littéraire, 15 avril 1876), par Charles Bigot.

allemande dans ce livre tout de même peu apprécié à Berlin : *Méta Holdenis*.

Il semblerait que chez les Suisses, les Belges, les Alsaciens, chez ceux enfin qui sont aux frontières de l'esprit français, il existe une ironie à peine dissimulée pour la pesante culture du nord.

Que l'esprit d'un auteurs s'intègre avec son style, cela ne fait aucun doute. On peut sans hésiter affirmer même que le premier, s'il existe, est souvent presque toute la substance dont le second est la forme. Néanmoins il peut arriver que l'on soit absolument dénué d'esprit et que l'on ait un style dont le mérite est certain et évident. Chez Cherbuliez, il est comme le levain qui fait fermenter l'idée et le style est le moule définitif. Mais à cet esprit, à ce tour spirituel s'ajoute en outre un autre élément qui ne saurait difficilement s'en séparer : c'est le bon sens... « qualité maîtresse de notre auteur... le bon sens à l'appeler par son nom. Les traits d'humour, les fines railleries, les réticences éloquentes, toutes les formes de l'ironie, depuis l'astéisme jusqu'au diasyrme que prodigue M. Cherbuliez, sont toujours les cris du bon sens. C'est en cela que l'ironie de l'écrivain répond si bien à notre entendement, porte si juste et frappe si droit. L'ironie d'un esprit paradoxal perd la moitié de sa force...¹ »

Ce bon sens, qui est une autre caractéristique très particulière de notre auteur et que nous avons déjà signalé, est en somme la part la plus française de son esprit.

Elle est la part la plus importante de l'esprit de nos écrivains les plus spirituels et en quelque sorte leur commune mesure. La modération en tout voilà quelle semble être sa devise. Tout ce qui s'en écarte est matière à rire.

« Il ne hait rien tant que l'exagération et l'outrance, » dit Camille Bellaigue². « Voici bien ce qu'il y a de plus français en lui. Ses contemporains suisses sur qui l'influence allemande ou simplement nordique projetait son ombre métaphysique craignaient instinctivement cet esprit clair tout en l'admirant. Ils auraient souhaité chez leur compatriote un peu plus d'indulgence, plus de sympathie : Cherbuliez, écrivait Amiel en 1876, est un esprit vaste, fin, déniaisé, plein de ressources. C'est un raffiné d'Alexandrie remplaçant par l'ironie qui laisse libre, le *pectus* qui rend sérieux. Pascal dirait : il n'est pas monté de l'ordre de la pensée à l'ordre de la charité... Il sait les secrets de l'intelligence mieux que ceux de l'amour. Les

1. *Les Hommes et les Idées*, par H. Houssaye, 1886 (Calmann Lévy).

2. *Le Correspondant*, Camille Bellaigue (1892).

grands souffles n'ont guère passé sur lui... C'est par l'esprit surtout qu'il nous prend. De ses ingénieuses fictions il reste le témoin souriant et rien de plus ».

Par son style à facettes, sa manière primesautière de voir les choses et les gens et puis de passer outre, il séduisait et faisait un peu peur tout à la fois. Sa belle humeur allant toujours de l'avant peinait ceux qui lui voulaient du bien et qui croyaient qu'il se trompait de route, lui qui à leur avis aurait dû suivre tout du long la grave et morose voie académique à laquelle l'avaient préparé ses études sur l'*Organon*, ses méditations des théories hégéliennes. Son apparent persiflage leur paraissait répréhensible au premier chef. Amiel dit encore de lui dans son *Journal* : « c'est un fascinateur ironique et caméléonien ¹ ».

Ce que l'on a souvent reproché à Cherbuliez pour ce qui est de son esprit c'est en fin de compte le manque parfois très évident de naturel. Il recherche la forme originale à tout prix :

« Il a l'horreur du banal, dit Charles Bigot, il en a même trop l'horreur ²... »

« Il fait toujours un peu trop de toilette. Défaut réel qu'on sent toujours ³, » déclare E. Faguet. Et enfin Louis Ducros :

« Il y a chez M. Cherbuliez un méchant esprit qui lui a déjà joué plus d'un vilain tour et que pour cette raison il fera bien d'exorciser. C'est ce méchant esprit qui tend à l'emprisonner dans certains procédés de style pour lesquels notre auteur a trop de tendresse, tels que les phrases à surprises, l'ironie froide ou trop condensée, les boutades préparées et qui veulent paraître naturelles, enfin les idées trop bien habillées ⁴ ».

L'esprit de Cherbuliez est si divers, si constant, et quoiqu'on en ait pu dire, si naturel, qu'un volume pourrait être rempli de ses saillies originales, de ses épigrammes et de ses paradoxes. Les exemples rapportés ont été utilisés par nous dans le but surtout d'en faire ressortir le procédé ; ce qui est, il faut bien l'avouer, une sorte de trahison indispensable. Le côté mécanique en paraîtra peut-être plus apparent encore dans l'étude où il se trouve rattaché au problème du style. En effet, l'esprit étant avant tout sa marque, il est inévitable qu'il soit intimement associé à la forme la plus familière

1. *Revue Encyclopédique* (juillet-décembre 1899), article d'A. Beaunier,

2. *Romanciers français contemporains* (*Revue pol. et litt.*, 15 avril 1876), par Ch. Bigot.

3. *Propos littéraires : Le Secret du Précepteur*, par E. Faguet, avril 1893.

4. *Revue pol. et litt.* du 24 décembre 1884, par Louis Ducros.

de sa pensée. Et là encore on est contraint de se montrer quelque peu injuste envers l'auteur.

N'accordons pas malgré tout à l'esprit de Cherbuliez la plus grande, la seule place et n'en faisons pas son seul mérite. Il est fort capable d'idées sérieuses et s'entend parfaitement à les poursuivre dans leurs conséquences logiques. S'il ne sait réprimer l'envie qu'il a d'être spirituel, c'est, nous en avons l'impression, afin de se donner le temps de souffler, ou si l'on préfère, par manière de parenthèse. On pourra sans doute dire de lui à cet égard ce qu'il écrivait d'un de ses plus aimables personnages : « Ce qui lui plaisait le plus en ce monde c'étaient les parenthèses. On les ouvre, on les ferme et on reprend sa phrase ou son projet comme si rien ne s'était passé¹. » On peut évidemment abuser des parenthèses.

1. *Miss Rover*, p. 41.

IV

ÉRUDITION

« Les uns, dit Brunetière¹, sont venus au roman par la poésie, les autres y sont venus par le théâtre, M. Cherbuliez y est venu par l'érudition, par la science et par la philosophie ».

Il est de fait que quiconque a lu les romans de notre auteur a pu constater cette profonde et savante érudition dont il fait preuve, que certains admirent et que d'autres réprouvent.

Par l'ensemble des matières auxquelles elle touche elle paraît véritablement encyclopédique et a été notée comme telle par la plupart des critiques de Cherbuliez. Elle constitue avec ses traits d'esprit la partie la plus caractéristique de sa manière d'écrire. Elle ne semble pas avoir été acquise une fois pour toutes pour être ensuite prodiguée suivant les besoins de la cause. Au contraire, elle possède la marque évidente de l'actualité, permet à l'auteur de dissertar avec autorité sur la plupart des problèmes préoccupant ses contemporains, et de situer ces problèmes, sinon toujours de les résoudre avec netteté, en faisant ressortir tout ce qu'ils ont d'intéressant et de véritablement humain.

A cet égard c'est donc une œuvre de vulgarisation et de dissémination qu'il accomplit. On ne saurait trop insister sur ce rôle puisque à sa façon il a aidé à peindre le canevas de ce siècle épris de science et d'innovations. En cela il appartient bien à son époque.

« Ce romancier est informé de tout. C'est un liseur infatigable, à l'affût de toutes les nouveautés² ».

On pourrait, en relevant les noms des ouvrages qu'il cite pour appuyer ses arguments (ce que soit dit en passant, il fait généralement avec à propos et avec justesse, prenant comme cet autre son

1. *Réception académique. Revue des Deux Mondes*, juin 1882.

2. *Notes sur la Vie et les Œuvres de Cherbuliez*, par Georges Meunier, Hachette, 1901,

bien où il le trouve), reconstituer la liste de ses lectures, et cette liste en serait longue ! Ce qu'on peut déduire de ses premiers écrits et en suivant simplement l'ordre des rencontres, c'est qu'il avait lu entre autres, en tout ou en partie :

Baumgarten.
Calderon.
Lord Chesterfield
Hutcheson.
Hogarth.
Burke.
Lessing.
Wieland.
Bernardin de Saint-Pierre.
Hegel.
Winkelmann.
Kant.
Schiller.
Shakespeare.
Honoré d'Urfé.
Marsile Ficin.
Plotin.
Proclus.
Saint-Augustin.
Schelling.
L'Arioste.
Bourrit.
Perrault.
Vasari.
L'Abbé Giberti.
Les Ecritures.
Massillon.
Schlegel.
Diderot.
Scaliger.
Vauquelin de la Fresnaye.
Camoëns.
Cervantes.
Dante.
Jacques Gohorry.
Gabriel Naudé.
Léopardi.
Humboldt.
Fallmerayer.
Condillac.
Homère.
Aristote.
Platon.

et d'ailleurs tous les classiques anciens et modernes. « Il a prodigieusement lu et retenu », nous dit dès 1876 un de ses commentateurs ¹.

Les *Causeries Athéniennes*, premier ouvrage de Cherbuliez, montrent assez la tendance à la documentation déjà évidente chez lui :

« On reste étonné de la quantité de connaissances vraiment prodigieuse que suppose un tel livre. Sur l'histoire, sur la littérature grecque, sur la philosophie, voire sur la mystique, sans parler de l'équitation, Cherbuliez est inépuisable. Il semble, par exemple, qu'il a dû lire avant d'écrire son livre toute une petite bibliothèque hippologique, depuis Xénophon jusqu'aux auteurs les plus modernes. Un lecteur narquois ne peut s'empêcher de penser qu'il serait amusant, avec tout cela, que Cherbuliez n'eût pas bien su monter à cheval. Le livre est plein de réminiscences et de citations : Platon, La Fontaine, les Mille et une Nuits, M^{me} Deshoulières, Jean-Jacques Rousseau, M^{me} de Staël, Taine, la Comtesse Hahn-Hahn ²... »

On peut glaner dans les romans de Cherbuliez le grain et la paille de son savoir. Les précisions qu'il apporte donnent parfois au lecteur l'impression qu'il se trouve en présence d'un très authentique érudit. En voici des exemples.

« J'en me procurai l'édition du Tasse de Rosin en trente volumes in-octavo, sa biographie par Pierantonio Serassi, l'excellente édition des Lettres qu'a donnée Cesare Guasti ³. »

« A défaut d'un Lucrèce d'Havercamp, il renfermait la superbe édition de Wakefield, Londres, imprimerie d'Hamilton, 3 volumes in-4^e, 1796 ⁴. »

« Son cher Horace, édition d'Orelli, Zurich, 1844 ⁵. »

On pourrait évidemment se procurer de tels renseignements dans un catalogue de librairie savante, et Cherbuliez avait passé son enfance dans celle de l'oncle Joël... Mais quelquefois cependant le détail qui vient s'ajouter à la rubrique semble montrer que l'auteur, s'il le voulait, pourrait en dire beaucoup plus long sur son sujet :

« J'ai retrouvé M. Larinski tout entier dans Horace. Oui, Horace l'a représenté trait pour trait dans la personne de Lollius ; vous savez, Marcus Lollius, à qui il a adressé l'ode IX du livre IV et qui fut consul l'an 733 après la fondation de Rome ⁶. »

1. *Revue Politique et Littéraire : Romanciers français contemporains*, par Charles Bigot, 15 avril 1876.

2. Leguay, p. 28.

3. *Le Prince Vitale*, p. 35.

4. *Miss Rovel*, p. 120.

5. *Samuel Brohl et Cie*, p. 196.

6. *Samuel Brohl et Cie*, p. 197.

Les nomenclatures écrasantes, surtout celle qui nous surprennent en flagrant délit d'ignorance, abondent :

« ... Des savants comme Tassone, Martelli, La Pigna, Antonio Montecantino, des jurisconsultes comme Laderchi, d'Immola, des poètes comme Guarini, l'auteur de *Pastor Fido*, un philosophe tel que Patrizzi, le dernier des platoniciens, des peintres dignes successeurs des frères Dossi, des architectes tels que Pirro Ligorio...¹ »

« ... Les Ficin, les Pic de la Morandole, les Bessarion, les Pomponace, les Cardan, les Patrizzi... les commentateurs du Torquato... depuis le Manso jusqu'à Guiseppe Caterbi...² »

Des énumérations de livres hétéroclites nous suggèrent le fidèle des vieilles bibliothèques à la recherche d'éditions rares ou curieuses :

« Les œuvres complètes de Paracelse, une grammaire zend, un tome dépareillé de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Lelong, la *Bibliotheca media et infimæ latinitatis*..., de Fabricius, les œuvres de Musset³... »

ou encore :

« Vattel y coudoyait Rayneval, Grotius s'y étalait nez à nez ou dos à dos avec Pufendorf et Burlamaqui... le *manuel diplomatique* de Martens⁴ »

Cet amour pour les vieux livres fait penser à Anatole France :

« Comme Anatole France, dans la bibliothèque de Sylvestre Bonnard, faisait danser les souris devant les *Acta Sanctorum* des doctes Bollandistes, Cherbuliez aime à jeter dans son récit les titres d'ouvrages savants, dont l'apparition inattendue fait sourire... Les lecteurs d'Anatole France, ont dû se recruter parmi ceux de Cherbuliez⁵. »

Cette ressemblance avec l'auteur de *Thaïs* a été remarquée par d'autres, Albert Thibaudet par exemple :

« Cherbuliez a été, sur un plan modeste, une manière d'Anatole France genevois... Né parmi les livres, il a toujours gardé, comme le liseur du Quai Malaquais, un pli livresque⁶. »

Cette prodigieuse assimilation de connaissance utile ou non, prises dans toutes les branches des sciences, des lettres et des arts,

1. *Le Prince Vitale*, p. 155.

2. *Id.*, p. 48.

3. *Le Comte Kostia*, p. 257.

4. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 120.

5. Leguay, p. 52.

6. *Le Centenaire de Victor Cherbuliez*, A. Thibaudet, *Candida*, 30 mai 1929.

invite tout naturellement à un parallèle entre lui et Balzac ou Flaubert. Qu'il s'agisse de l'histoire, Cherbuliez connaît tout ce que l'historien doit savoir. Il montre ce personnage occupé à étudier « pendant le moyen âge les établissements des Slaves dans l'empire byzantin... question souvent débattue dans ces derniers temps ¹ ». On sait presque gré au romancier de ne pas nous faire un cours complet sur ces questions inconnues du grand public et que sans cesse il amorce :

« Mais à quel propos, monsieur, persistez-vous à croire que selon Constantin Porphyrogénète toute la Grèce devint slave au VIII^e siècle ? J'ai là-dessus de nouvelles objections à vous présenter. Et d'abord ce fameux Copronyme dont il parle ²... »

La documentation historique de Cherbuliez a été souventes fois commentée.

Cherbuliez s'est intéressé à la philosophie en action. Semblable en cela à de Bonald et à Joseph de Maistre, il « les suit sur le terrain de l'histoire. Il connaissait bien le moyen âge, l'ayant étudié pour son cours sur la Chevalerie. Il avait lu très attentivement Ordéric Vital, et ce qu'il écrit de ce vieux chroniqueur, « le Plutarque normand du XII^e siècle » est exact à la fois et charmant. Un spécialiste des études sur l'histoire du droit, M. Esmein, n'a pas craint d'alléguer, dans un manuel d'enseignement supérieur, l'autorité de ce romancier ³ ».

Que la compétence de Cherbuliez, historien philosophe habile à reconnaître les symptômes de fébrilité et d'agitation prochaine d'un pays, ait été admise de son vivant même, ne saurait être mis en doute. Le choix qui se porta sur lui lorsque *La Revue des Deux Mondes* désirait enquêter en Allemagne et en Espagne le prouve assez. Qu'il ait été véritablement historien, c'est-à-dire qu'il ait su prédire l'avenir en interprétant le présent en terme du passé, cela on ne saurait le contester. Non seulement la documentation la plus rigoureuse, mais la connaissance intime des peuples allemands dont il parlait parfaitement la langue, donnait au livre que Cherbuliez écrivit sur l'Allemagne un tour quasi prophétique :

« L'ouvrage se lit avec un très grand intérêt d'un bout à l'autre. Il semblerait *a priori* qu'il en devrait être autrement, puisqu'il traite de

1. *Le Grand Œuvre*, p. 54.

2. *Le Comte Kostia*, p. 170.

3. Leguay, p. 72 (référence à Esmeins. *Cours élémentaire d'histoire du Droit français* 3^e éd., 1898, p. 221, note 3).

questions périmées et réglées pour longtemps. Mais précisément, pour nous, lecteurs français d'aujourd'hui qui savons la conclusion qu'ignorait l'auteur, ce livre prend un caractère étrange et presque tragique. Au détour d'une page, souvent une phrase nous fait tressaillir. La Prusse faisait peur à Cherbuliez, et c'était la peur d'un esprit clairvoyant. Aurait-on trouvé en France, à cette date, un autre publiciste capable d'écrire un livre comme celui-ci ? La documentation en est abondante. Cherbuliez, lecteur assidu de la *Gazette d'Augsbourg*, l'un des organes les plus éclairés de l'esprit moderne en toutes choses et du *Beobachter* de Stuttgart, organe du parti républicain, connaissait quantité de livres ou de brochures sur la situation politique de l'Allemagne au moment où il écrivait. Il savait aussi admirablement l'histoire de l'Allemagne, et en particulier celle de la Prusse, depuis ses lointaines origines, en passant par le Grand Électeur, Frédéric I^{er}, Frédéric-Guillaume I^{er}, Frédéric II. Et comme cette érudition ne semble pas acquise de la veille, comme elle est au service d'un esprit parfaitement juste, le lecteur a l'impression d'être en sécurité... Ce livre sur l'*Allemagne Politique depuis la paix de Prague* faisait présager le Valbert des années suivantes ¹. »

« Comme en 1869, elle avait envoyé Cherbuliez en Allemagne, la *Revue des Deux Mondes*, en 1873, l'envoya en Espagne. Depuis la révolution de 1868, qui avait chassé la reine Isabelle, ce pays était le théâtre de troubles continuels... C'est pendant la dictature de Castelar que Cherbuliez fit son voyage en Espagne. Les articles qu'il écrivit à cette occasion parurent du 1^{er} septembre au 15 décembre 1873. Ils furent réunis en volume, *l'Espagne politique, 1868-1873*, paru en 1874. Cherbuliez, qui savait lire l'espagnol, « admirable langue », dit-il, qui connaissait bien l'histoire et la littérature de l'Espagne, dont le livre est farci de citations de Tirso de Molina, de Lope de Vega, de Calderon, d'Alarcon et de Servantès, était bien qualifié pour aller s'informer sur place de tous ces événements qui, à distance, paraissaient un peu confus. Il y avait là matière à un très bon reportage. Mais le reportage n'était pas encore à la mode en 1873, et ce n'était pas, au surplus, le métier de Cherbuliez... Ce livre... ne supporte pas la comparaison avec son admirable *Allemagne Politique* ²... »

Tout de même, réussi ou non, ce livre indiquait bien à quatre ans d'intervalle que les talents d'historien de notre auteur avaient été appréciés. Nous verrons que comme publiciste il fut appelé à donner son opinion sur les événements contemporains et que son jugement comptait auprès du grand public.

C'est surtout Valbert, collaborateur à la *Revue des Deux Mondes*, qui prouve ses titres d'érudit authentique :

« Le premier article portant la signature : G. Valbert, est du 1^{er} octobre 1875... Il écrira désormais à peu près régulièrement un article par mois. Le dernier parut le 1^{er} juillet 1899, le jour même de sa mort... Sauf

1. Leguay, pp. 84-85.

2. Leguay, pp. 444-443.

erreur, Valbert a donné à la *Revue des Deux Mondes* deux cent soixante neuf articles¹. »

La diversité de ces multiples articles², dont nombre ont été réunis en volumes et ont justifié différentes éditions, doit à notre avis renforcer encore l'opinion favorable qu'on a maintes fois exprimée sur Cherbuliez, historien-érudit. Donc :

« S'il n'est pas tout à fait certain que le nom et les opinions de Valbert aient fait, comme disait Brunetière sur sa tombe. « autorité dans les chancelleries et dans les ambassades », il a très vivement intéressé et agréablement instruit toute une génération. Aujourd'hui encore, dans les milieux universitaires surtout, il n'est pas rare de rencontrer des hommes approchant généralement la soixantaine qui au nom de Cherbuliez répondent aussitôt par celui de Valbert³. »

Mais il s'agit ici surtout de Cherbuliez romancier et de son érudition dont il convient de déterminer l'étendue d'abord puis l'importance. Si nous avons si longuement insisté sur Valbert c'est que celui-ci fait comprendre et compléter celui-là.

Il a été question du « pli livresque » de notre auteur. Cela implique le reproche de pédantisme. Nous y reviendrons ultérieurement. Une autre critique qui s'y rattache, semble-t-il, c'est celle de la tendance blâmable que Cherbuliez aurait eue à puiser sa connaissance au hasard dans les ouvrages qui se trouvaient à portée de sa main. Peut-être l'a-t-il fait parfois, et qu'il n'y a pas succombé lorsque le besoin d'une documentation pressante s'est fait sentir? Mais dans l'ensemble, il paraît au contraire avoir été puiser les choses à leur source pour les avoir de première main. Nous avons vu que tel avait été le cas lorsqu'il assumait le rôle difficile de l'historien. De même on sera tenté d'admettre que c'est chez les étrangers et chez leurs auteurs les plus marquants qu'il s'est documenté quant à leurs mœurs et à leurs idées. Il avait, nous le savons, beaucoup voyagé dans sa jeunesse; et quant aux contrées où il n'avait pu aller, il avait du moins eu la chance de vivre à Genève, de longtemps la ville de prédilection des déracinés de tous pays. Nous venons de voir également que la langue espagnole lui était familière ainsi que les chefs-d'œuvre écrits en cette langue. L'allemand, il le savait couramment : « Il savait beaucoup et dans beaucoup de langues⁴. »

1. Leguay, p. 133.

2. Nous en citons plusieurs dans le chapitre *Valbert*.

3. Leguay, p. 136.

4. Discours d'Emile Ollivier sur sa tombe.

Il ne fait aucun doute que Cherbuliez connut parfaitement l'allemand. Il lisait déjà Kant avant de partir en Allemagne. Là, il ne put que se perfectionner. S'il n'avait parlé couramment cette langue, son séjour dans les universités allemande n'eût présenté pour lui ni intérêt, ni profit, et plus tard, pas plus la *Revue des Deux Mondes* que peut-être le Ministère des Affaires Étrangères ne lui eussent confié une mission importante et délicate comportant de multiples observations et interviews si l'allemand ne lui avait pas été familier. On a d'ailleurs souligné l'aptitude de Cherbuliez à apprendre les langues, aptitude due à l'héritage paternel sans doute et en somme assez répandue parmi les Suisses, peuple cosmopolite par excellence. Sur les connaissances que pouvait posséder notre auteur de la langue anglaise il serait difficile de se prononcer. On pourra cependant croire, d'après la citation suivante (isolée, il est vrai), que ses connaissances n'étaient guère étendues : « Give me right, Master Wilson », déclare improprement un de ses personnages¹. De l'italien il semble par contre plus instruit. En effet, outre qu'il a visité l'Italie où il a séjourné, ses recherches sur le Tasse ont dû lui rendre familier ce langage. N'accepterons-nous pas en effet, comme preuve de ses études originales, les remarques suivantes relevées dans son *Prince Vitale* :

« Sa correspondance (au Tasse) se compose de 1.600 lettres, et on n'en pourrait pas citer 20 où il parle d'autre chose que de lui². »

ou mieux :

« Lisez, si vous en avez le courage, lisez tous les poèmes qu'a écrits Le Tasse au déclin de sa vie... je consens qu'il se trouve de fort beaux passages dans les *Lette Giorante*, quelques belles tirades dans le *Torresmondo*, quelques beaux vers dans la *Seconde Jérusalem*³... »

Plusieurs citations de lettres à des personnes diverses, lettres qu'on n'a aucune raison de croire avoir été traduites en français, tendraient à montrer que c'est dans la langue italienne elle-même qu'il a cherché ses renseignements :

« On lit dans une de ses lettres à l'un de ses amis, Luca Scalabrino⁴... »

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 287.

2. *Le Prince Vitale*, p. 181.

3. *Id.*, p. 202.

4. *Id.*, p. 30.

et

« On voit par une lettre qu'il avait écrite en 1576 à Orazio Capponi pour lui exposer le canevas de son poème qu'en ce temps il avait déjà renoncé à l'épisode d'Olinde et Sophronie, chef-d'œuvre de passion chaste et contenue ¹. »

« Le 24 avril de la même année Le Tasse écrit à Gonzague ²... »

Une phrase dans le genre de la suivante, pour n'être pas une preuve, est du moins un indice que Cherbuliez posséda les finesses de la langue italienne :

« Cette gravité superbe qu'on appelait le *sussiego* et qui est le contraire de la *sprezzatura* ³. »

On aurait évidemment mauvaise grâce à demander à notre auteur de définir et d'expliquer.

Doutera-t-on de la solidité des connaissances classiques de l'auteur ? Là il semble plus facile de faire les preuves de son savoir. Le fils d'un professeur de grec, latin et hébreu qui « veilla soigneusement à l'éducation du jeune homme » ⁴, ne saurait que se référer à l'original ancien quand il écrit ceci :

« Il recourut au vieil Homère, et il récita tout d'une haleine le passage de l'Iliade où le divin aède décrit l'allégresse d'un pâtre contemplant les astres du haut d'un rocher ⁵. »

Les témoignages qui lui ont été rendus par ses contemporains lettrés devraient d'ailleurs suffire à nous persuader que ses connaissances classiques étaient de bon aloi :

« Les langues anciennes tinrent naturellement dans son éducation la plus large place ⁶. »

« A quinze ans, nous dit un de ses amis de jeunesse, il savait du grec autant qu'homme en France ; à vingt ans, il commentait Platon et Porphyre ⁷... »

Mais sur quelle branche des lettres et des arts Cherbuliez n'a-t-il

1. *Le Prince Vitale*, p. 312.

2. *Id.*, p. 300.

3. *Id.*, p. 153.

4. Son éducation fut dirigée « minutieusement par son père, dont il devait être le plus bel ouvrage », déclare Faguet. (*Discours de Réception à l'Académie.*)

5. *Le Comte Kostia*, p. 232.

6. Leguay, p. 11.

7. *Journal de Genève*, 4 juillet 1899.

pas des lumières ? On serait tenté de monter en épigramme cette exclamation d'un de ses personnages :

« J'ai lu Marcadé, j'ai lu Demolombe ¹. »

Le droit ne semble pas en effet avoir de secrets pour lui :

« S'il faut en venir à la contrainte, tu trouveras que de gendre en beau-père cela ne se peut pas ². »

« Les Actes synallagmatiques sous signature privée doivent être faits en double ³. »

Il cite le Code à l'occasion :

« Article 913 : Les libéralités ne pourront excéder la moitié des biens du disposant, s'il laisse à son décès un enfant légitime ⁴. »

Et même la loi étrangère est connue de lui :

« Elle n'ignorait pas que les Polonaises quand elles se marient ont soin de se ménager un cas de nullité ⁵. »

Et aussi

« Les biens corporels et incorporels, principaux et accessoires, fongibles et non fongibles ⁶; »

« A titre de bien paraphernal ⁷; »

« ... avec faculté de réméré ⁸. »

On croirait lire du Balzac !

Si on demande à Cherbuliez de nous parler d'architecture, il n'est pas pris à court non plus quand il s'agit de donner les termes qui conviennent. Qu'on en juge :

« ... la tremie d'un moulin ⁹; »

« Un jour de souffrance à verre dormant pratiqué dans un mur mitoyen ¹⁰. »

1. *Prosper Randoce*, p. 80.

2. *La Ferme du Choquard*, p. 240.

3. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 163.

4. *Id.*, p. 326.

5. *Miss Rovel*, p. 51.

6. *Le Grand Œuvre*, p. 54.

7. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 89.

8. *Le Grand Œuvre*, p. 55.

9. *Miss Rovel*, p. 349.

10. *L'idée de Jean Téterol*, p. 94.

« J'ai entendu dire qu'en termes des ponts et chaussées les meilleures digues sont celles qui « flattent » les vagues de la mer¹. »

« ... des gables historiés masquaient les combles². »

« L'escalier dont les marches gironnées étaient rompues en plus d'un endroit³. »

Les sciences, les métiers, il parle de tout en termes précis. Mentionnons, puisque nous sommes sur ce chapitre, l'art capillaire :

« Un chignon composé de deux canons, de six boucles courtes et de trois boucles longues retombant sur les épaules : les cheveux de devant et des côtés roulés en arrière sur des crêpes⁴. »

le costume (national ou étranger, peu importe!) :

« Un bachlik de cachemire brun⁵ » ;

« Sa femme de chambre porte le costume lithuanien, le surtout de gros drap, le fichu de toile blanche entortillée autour de la tête, le corsage de soie, les longues tresses et le triple collier⁶ ; »

les termes de navigation :

« Une flotille de barques recouvertes de leurs bannes et escortées de leurs allèges⁷ ; »

« De quoi lui servait-il de savoir qu'un loch se compose d'un bateau, d'un aiguillot, d'une ligne, d'une tour et d'une baille ou que le safran est l'assemblage de pièces de bois et de métal qui augmente la puissance d'un gouvernail⁸ ? »

De rien sans doute, et à nous non plus, évidemment ! Mais veut-on connaître l'outillage du charpentier, du menuisier ?

« ... des rabots, des bédanes, des gouges, des scies à refendre et à chantourner⁹ » ; ... « les riflards, les feuillerets¹⁰. »

Leurs définitions nous sont obligeamment fournies :

« Le bédane est un ciseau à entailler le bois, le gouge est un ciseau à fer cannelé¹¹. »

1. *Le Comte Kostia*, p. 145.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 42.

3. *Le Comte Kostia*, p. 111.

4. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 224.

5. *Id.*, p. 90.

6. *Id.*, p. 91.

7. *Le Comte Kostia*, p. 37.

8. *La Ferme du Choquard*, p. 55.

9. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 49.

10. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 315.

11. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 121.

Où donc Cherbuliez a-t-il acquis ses connaissances scientifiques ? Nous ne saurions le dire. Quoiqu'il en soit, il sait à l'occasion en faire montre. Flaubert n'a pas mieux fait quant à l'exactitude de ses descriptions géologiques :

« Crets escarpés... ; combes marneuses... ; cluses étroites... nants où se précipite une eau bouillonnante ¹. »

Cherbuliez peint là d'après nature. Les montagnes de Suisse et du Jura, il les a bien connues et a connu les noms propres à leurs détails familiers. Le terme exact dans la description n'est certes pas une faute. N'est-ce pas lui qui constitue le mérite essentiel d'un Bernardin de Saint-Pierre par exemple ? Une phrase telle que la suivante :

« La roche dégradée et délitée par le gel ². »

ajoute à la valeur d'un paysage vu par un connaisseur.

Le chimiste nous livre parfois ses formules. Veut-on connaître le procédé de la dorure ? Cherbuliez nous l'apprend :

« Autrefois, après avoir décapé la pièce à dorer, on y appliquait un amalgame d'or. Aujourd'hui le bijou de cuivre ou de laiton est plongé dans une dissolution de perchlorure d'or et de bicarbonate de potasse. Cela s'appelle la dorure au trempé ³. »

Passons dans l'officine du pharmacien :

« Il est absolument vrai que le borax est un sel formé par la combinaison de l'acide borique et de la soude. Hors de là, il faut s'en tenir aux transactions ⁴... »

Voici une liste de poisons que la pauvre M^{me} Bovary eût peut être désiré connaître :

« Voici de l'acide oxalique, voilà de la belladone, de l'atropine, de la jusquiame, de l'aconit, de la noix vomique... Qu'est-ce ceci ?

Ah ! c'est de la conicine ou cicutine ; on entend par là le principe actif et de nature alcaline des trois espèces de ciguë, de la cicuta major, de la cicuta virosa et de l'æthusa cynapium ou ache des chiens ⁵. »

Après tout, *La Ferme du Choquard* parut en 1883. C'était au fort

1. *Paule Méré*, p. 17.

2. *Samuel Brohl et Cie*, p. 47.

3. *Id.*, p. 83.

4. *Id.*, p. 85.

5. *La Ferme du Choquard*, p. 276.

de la vogue Zolaesque. Cela étant, pourquoi un peu de naturalisme serait-il blâmable chez les uns, louable chez les autres ?

Il a été question plus haut du « pli livresque » imputé à notre auteur. Il paraît indéniable qu'il entre quelque pédantisme dans beaucoup des citations trop savantes, trop nombreuses, qu'il a prodiguées dans ses romans. Cependant nous pensons qu'il faut en toute justice reconnaître que si Cherbuliez aime à déployer sa science c'est souvent parce que sa curiosité était sollicitée et qu'il croyait pouvoir la faire partager à ses lecteurs. C'était chez lui l'indice d'une simple tendance très sincère à discourir sur des sujets qu'il connaissait particulièrement puisqu'il s'était passionné pour eux constamment tout au long de sa carrière. Par exemple, il est avéré que la botanique avait pour lui des attrait multiples. En bon Suisse fidèle à ses origines, il avait dès l'enfance pris l'habitude d'herboriser. Quoi d'étonnant par conséquent à ce que chacun de ses livres, ou presque, fourmille de termes et d'explications se rapportant à cette science ?

« Une particularité du *Comte Kostia*, nous fait observer M. Leguay, où apparaît à plus d'une reprise un souvenir de Jean-Jacques, c'est la grande place qu'y tient la botanique¹ » ;

« Il profite du séjour de ses héros (*Samuel Brohl et C^{ie}*) dans l'Engadine, pour nous faire connaître la flore des Alpes, herborisant avec ardeur comme aux meilleurs jours du Comte Kostia »² ;

« Dans *Après Fortune Faite*, il s'est donné le plaisir de prendre pour héros un botaniste : Silvère Sauvagin, ce jeune jardinier bachelier, finit assistant au Muséum de Paris. Dans cette brochure savante, les noms de la *Dioclea glycinioïde*, originaire de la Nouvelle Grenade, du *Bignonia Crucifera*, qui vient des Antilles, ou du *Cynodia Sinensis*, le cognassier de la Chine, se trouvent parfaitement à leur place...³ »

Donner aux espèces leurs noms propres, même dans un roman, est peut être un peu rébarbatif, mais ce n'est pas là faute capitale :

« Vous connaissez les épicéas, ces sapins des régions supérieures, dont le tronc rougeâtre, dénudé jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, dresse vers le ciel une cime altière et hérissée⁴. »

Il serait difficile de prendre Cherbuliez en faute, tant il est au fait de ses nomenclatures botaniques. Il est bon de noter aussi que parmi

1. Leguay, p. 53.

2. *Id.*, p. 120.

3. *Id.*, p. 152.

4. *Paule Méré*, p. 18.

tous les ouvrages de Goëthe pour lequel il avait une véritable vénération et qui l'a inspiré peut-être encore plus que son maître Hegel, c'est la *Métamorphose des Plantes* qui a toute sa prédilection.

« A la botanique », nous dit encore Leguay, « Cherbuliez a joint (dans *Jacquine Vanesse*) l'entomologie, et Jacquine qui disserte volontiers sur les chenilles est une grande collectionneuse de papillons¹. »

« L'érudition de M. Cherbuliez », a dit E. Faguet, « était vivement passionnée parce que M. Cherbuliez était persuadé de la solidarité de l'humanité. Il ne doutait point que nous ne soyons faits précisément de ce que nos pères ont pensé, ont senti, ont aimé, ont haï, ont espéré et ont souffert. Et donc ces morts qui parlent, qu'on ne s'y trompe pas, c'est nous encore, c'est nous déjà². »

Il s'intéresse donc à l'histoire, aux sciences, à une infinité de sujets techniques ; mais à chaque question qu'il soulève il ajoute une réflexion qui est comme un aparté philosophique, une question posée à l'inconnu :

« La sélection sexuelle me paraît une affaire très hasardeuse... Je doute aussi que les êtres les mieux doués et les mieux nourris aient plus que les autres la faculté de se reproduire, et que ce soit là tout le secret du perfectionnement des espèces³. »

« Mais il faut être de son siècle. Jadis on expliquait tout par de grandes causes agissant par à-coups ; aujourd'hui on croit à de petites causes qui travaillent sans cesse dans l'ombre et dont les effets s'accumulent⁴. »

Cherbuliez a écrit tout un livre, *La Bête*, considéré par certains comme un superbe hymne à l'humanité en marche vers le progrès et dans lequel la zoologie lui sert de prétexte à des hypothèses sur les questions obscures de l'évolution de l'homme et de sa destinée :

« Je ne descends d'aucune des espèces de singes existants. La preuve c'est que dans sa première jeunesse le gorille nous ressemble beaucoup plus que dans son âge adulte ; à mesure qu'il vieillit, il s'éloigne davantage de nous : il acquiert des canines aussi longues que celles des lions, de fortes crêtes osseuses sur l'occiput et une tête prognathe pareille au museau de l'ours et du sanglier... Non, le gorille n'est pas mon père... un cousin pauvre qui n'a pas su arriver⁵. »

1. Leguay, p. 153.

2. E. Faguet. — *Discours de Réception à l'Académie Française*.

3. *La Bête*, p. 88.

4. *Id.*, p. 89.

5. *La Bête*, p. 90.

Mais

« La nature nous soumet, nous et les singes, aux mêmes maladies de famille ¹... »

Les particularités de races, Cherbuliez semble s'y être fort intéressé. Les similitudes entre les espèces humaines ou animales lui ont fourni des portraits saisissants pour nombre de ses personnages :

« Darwin nous aurait appris ce qu'il faut entendre par une reversion. Les chevaux ont la faculté de mouvoir certaines parties de leur peau par la contraction du pannicule musculaire... certains hommes par une contraction toute pareille... remuent à plaisir la peau de leur tête... d'autres ont le pouvoir de chauvir des oreilles... aussi que les chiens et les chats... C'est une reversion... l'homme est le grand déclassé de la création ². »

« Il y a aussi des femmes à reversions. La bête a ses curiosités folles et quand la bête crie, on fait ce qu'elle veut ³. »

Dans un autre livre : *Jacquine Vanesse*, l'auteur esquisse le portrait d'un génie en se basant sur l'observation suivante :

« La physiologie moderne a reconnu que toute anomalie est le résultat d'un arrêt de développement, mais que la plupart du temps cet arrêt correspond au développement prématuré, trop rapide, d'autres parties de l'organisme. »

Sans doute Cherbuliez a-t-il lu Montesquieu et s'est-il inspiré de ses remarques sur l'influence du climat sur le tempérament, mais c'était son droit :

« La grande chaleur énerve le corps, la grande lumière fatigue les yeux et l'âme... Cette mélancolie africaine s'appelle le « souda ⁴. »

C'est dans toutes les directions que l'intérêt du romancier semble sollicité. Pour citer à nouveau Émile Faguet :

« Il fut dans toute la force du mot et dans le sens le plus élevé un « intellectuel ». C'était avant tout une « haute curiosité », comme disait Renan ⁵. »

1. *La Bête*, p. 91.

2. *Id.*, p. 101.

3. *Id.*, p. 102.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 215.

5. *Revue Politique*, juillet-décembre, 1899 : Victor Cherbuliez, par Émile Faguet.

Il tenait, quand il le pouvait, à se documenter avec exactitude. Homme de bibliothèque avant tout, par son éducation, par son entourage, par ses inclinations, cela était devenu pour lui un besoin impérieux ; et que ce fût pour écrire un roman ou un article d'information, il s'y appliquait inlassablement et avec conscience :

« Quand il écrivit *Après Fortune Faite*, la santé de Cherbuliez déclinait déjà. Il avait dû feuilleter des livres de médecine, ceux qu'avait laissés sur sa table un de ses fils, étudiant, puis docteur. Il y a dans ce roman une définition de l'artériosclérose et une autre de l'urémie, avec la description d'une agonie en termes exacts, comme par un praticien¹. »

Voici cette description des symptômes qui étaient déjà les siens !

« M. Lejail expliqua avec complaisance que l'urémie est l'envahissement du sang par l'urée, que les caractères de cette maladie, par laquelle se termine souvent l'artériosclérose sont un œdème lentement progressif, une faiblesse croissante, un état cérébral fort singulier, un délire ambulatoire, intermittent avec idées partielles très précises, que le malade voit avec horreur venir la nuit²... »

On ne saurait dire que chez Cherbuliez cette trop constante érudition ait été une attitude, une pose acquise sur le tard et pour se conformer à une mode nouvelle. Elle lui vint, si l'on veut, naturellement, grâce au milieu :

« Auteurs, éditeurs, conservateurs, de tous côtés dans son ascendance on trouve des livres³. »

Toutefois, il est bon de faire observer également que c'est à force de labeur souvent pénible et rebutant qu'il finit par acquérir cette connaissance notée de tous :

« En 1848, il écrivait à son ami d'enfance, M. Franck Abauzit : « Pendant que vous nagez dans la philosophie de l'Absolu, je me plonge dans l'Organon. Je vous jure que ce n'est pas une chose facile de labourer ces grandes pages serrées de l'édition de Becker... j'en suis au milieu des *Secondes Analytiques*. On est du reste bien récompensé de cette peine, au milieu de la dissection du syllogisme, on rencontre des oasis métaphysiques dont la physionomie n'est pas différente de celle de votre Hegel⁴. »

« Que d'études », s'écrie E. Montégut, « que de travaux, quelle dépense

1. Leguay, p. 152.

2. *Après Fortune Faite*, p. 375.

3. Leguay, p. 10.

4. *Discours de Réception de M. Faquet, successeur de Cherbuliez*, 18 avril 1904.

d'ardeur intellectuelle *en tous sens*, entre sa sortie de l'Université et ses débuts dans la vie ¹ ! »

« Votre éducation supérieure dura quinze ans », lui dira plus tard Renan... « Paris et les principales universités d'Allemagne vous virent assidu aux chaires savantes, avide de toutes les branches nouvelles². »

Une éducation ainsi poursuivie, par volonté et par goût, au delà des limites honnêtement proscrites, n'est-ce pas là ce qui constitue à proprement parler la marque d'un esprit foncièrement épris de savoir ?

Conscient de l'importance de la tâche qu'il s'imposait ainsi pour se préparer au métier d'écrivain, Cherbuliez semblait s'être donné pour devise : Recueillir autant d'informations sûres et précises qu'il se pourrait. Telle semblait sa préoccupation constante et son but inlassablement poursuivi. Il admirait profondément, nous le savons, avant tout les savants, les chercheurs, et sans doute avait-il à cœur de se modeler sur eux.

Ne sent-on pas comme une profession de foi ardente ou à tout le moins comme l'écho d'une affirmation convaincue dans cette phrase prononcée par lui au sujet de Dufaure au cours d'une cérémonie officielle ?

« Il se fit une situation considérable par sa prodigieuse puissance de travail, ainsi que par son étrange habitude de ne parler jamais que de ce qu'il savait³. »

Qu'on lise son premier ouvrage, celui qui fit sa réputation parmi les lettres : *Les Causeries Athéniennes*, et l'on ne pourra s'empêcher d'admettre que sa documentation était sûre et de reconnaître jusqu'à quel point il sut prodiguer à bon escient son étonnante érudition. Et cependant on a affirmé que ce livre fut composé et écrit dans un laps de temps comparativement très court, pendant la traversée du retour de son voyage en Grèce, à en croire quelques-uns.

Mais aux louanges prodiguées à Cherbuliez pour son érudition se mêlent fréquemment des critiques :

« En dépit de cette science un peu pédante, très genevoise et « précepteur suisse », le tout a un grand air de distinction intelligente. Ce mélange

1. E. Montégut, *Revue des Deux Mondes*. 15 mai 1867.

2. *Discours de Réception à l'Académie Française, Réponse de Renan*.

3. *Discours de Cherbuliez à l'occasion de sa Réception à l'Académie*, le 23 mai 1882 en remplacement de M. Dufaure.

de science et d'élégance est bien fait pour plaire à des esprits de tournure universitaire. Le lecteur se sait bon gré du plaisir qu'il prend ; il est flatté de se voir en si bonne compagnie. »

D'après certains critiques, Cherbuliez ferait de ses romans de simples prétextes à étaler cette science dont il se montre si fier ; et sous le couvert d'une intrigue romanesque invraisemblable, il en profiterait pour se lancer dans des digressions à perte de vue sur toutes sortes de doctes sujets qui font faire la grimace à ceux qui, de bonne foi, avaient acheté ses livres pour y trouver quelques heures de distraction. Citons, par exemple, un correspondant anglais, Perry :

« *The Grand Œuvre* hides beneath a romantic story some tedious talks about the Middle Ages... One could not be more ingeniously tricked into solid reading... He is too clever not to make sure of his facts¹. »

Mais quelques fois l'accusation se fait plus précise et plus violente ; et même souvent franchement méchante. Prenons, par exemple, celle-ci :

« On a dit de M. Cherbuliez : Il ressemble à un bas bleu genevois, qui réciterait une conférence méthodiste en dansant la gavote... Après lecture de *La Bête*, je suis forcé d'avouer que jamais coup de pinceau ne fut plus juste... La moitié du volume au moins est consacrée à nous démontrer que M. Cherbuliez connaît à fond la sélection sexuelle, les larves des ascidées, l'embryologie, le Darwinisme, le transformisme, les théories des positivistes anglais, l'inanité de la morale sociale, le culte de la déesse Mylitta... (note a).

« Qui sait si, dans un prochain roman, M. Cherbuliez ne dissertera pas sur le libre échange, la loi militaire et l'équilibre du budget² ? »

M. Firmin Boissin, à qui est due cette diatribe, avait pour Cherbuliez une haine très tenace et très particulière, qui devait son origine à des divergences d'opinion, et surtout à des convictions religieuses opposées. Dans un autre fascicule du Polybiblion, il l'accuse précisément de la faute qui lui fut souvent imputée, celle d'avoir fait usage d'une connaissance d'emprunt, et d'avoir notam-

1. *Atlantic Monthly*, vol. 37, 1876, *Victor Cherbuliez* by T. S. Perry.

Note a : *La Bête*, p. 162 : « Babylone l'adorait sous le nom de Mylitta, la Phénicie sous le vocable d'Aschera-Astarté. Elle s'appelait Anaït en Cappadoce, Omphale en Lydie, Amma chez les Phrygiens. Derketo chez les Philistins ... Les Grecs, le plus jeune des peuples en firent leur Aphrodite... Rome ne vit dans sa Vénus que la déesse de la beauté. »

2. *Polybiblion*, juillet-décembre 1887, article Firmin Boissin.

ment puisé cette connaissance dans certains manuels de vulgarisation très à la mode à cette époque de curiosité scientifique générale. Parlant d'un de ses romans, *Olivier Maugant*, il s'exprime en ces termes :

« Je ne dirais rien (*sic*) de la description que M. Cherbuliez nous sert du centre ouvrier de Fornay. On s'aperçoit qu'il n'en a vu les mines, les hauts-fourneaux, les pudleurs, les herscheurs, les houilleurs et les forgeons, que du haut d'un tilbury — peut-être du fond d'un cabinet avec les *manuels Roret* pour lunettes ¹. »

Cette imputation est quelquefois faite avec plus de bienveillance, mais elle n'en persiste pas moins. Par exemple :

« M. Cherbuliez devrait ne pas nous humilier si souvent par ses expressions techniques, nous, qui l'avouons à notre honte, n'avons lu aucun des *manuels Roret*. Mais M. Cherbuliez possède une science implacable ². »

Sous une forme plus atténuée encore, le grief persiste à pointer :

« Il a prodigieusement lu et retenu. Pour dire toute ma pensée, M. Cherbuliez se souvient un peu trop ; il abuse parfois de la citation et tous ses personnages ont trop de mémoire ³. »

La question à laquelle ce chapitre doit tôt ou tard aboutir, n'est-ce pas simplement une prise de position ? Cherbuliez, auteur romanesque, idéaliste, tout à fait dans la tradition de George Sand et de Georges Ohnet, avait-il le droit de sortir des généralités vaporeuses et des descriptions de la nature pittoresque reflétant les états d'âme de ses personnages, pour pénétrer dans le camp des réalistes, voire des naturalistes, ses ennemis jurés, et de vive force s'emparer de leur procédé et de leur manière ? On n'a pas manqué de faire à cet égard un parallèle et un contraste entre sa *Ferme du Choquard* et un des romans d'Émile Zola. Il nous paraît opportun de remettre à un subséquent chapitre l'étude de cette question. Nous avons voulu ici montrer surtout que dans son érudition comme dans son métier d'hommes de lettres, Cherbuliez avait fait preuve de sincérité, non pas encore déterminer si l'érudition a vraiment sa place dans le roman tel qu'il est conçu par les auteurs dont Cherbuliez se réclame.

1. *Polybiblion*, janvier-juin 1885, article par Firmin Boissin.

2. *Revue Politique et Littéraire*, 24 décembre 1884, article par Louis Ducros.

3. *Revue politique et littéraire*, 15 avril 1877. *Romanciers Français Contemporains*, Charles Bigot.

Cette érudition d'ailleurs est malaisément définissable. Lui était-elle innée du fait qu'il était suisse et que ses compatriotes sont réputés, grâce à une influence germanique, posséder cette tournure d'esprit particulière? Était-elle due à ces tendances de curiosité encyclopédique qui se retrouve chez ses ascendants? Fut-elle au contraire acquise laborieusement et de propos délibéré parce que Victor Cherbuliez l'avait jugée indispensable à sa profession d'écrivain? Nous ne saurions le dire avec une absolue certitude. Mais il est certain qu'elle lui était devenue propre et qu'elle s'était en quelque sorte intimement mêlée à son talent le plus authentique et le plus personnel, qu'elle constituait autant sa marque que son esprit et ses aphorismes, et que bien qu'elle puisse échapper à l'analyse, elle demeure néanmoins, prise à doses modérées, un des charmes que l'on trouve à la lecture de cet auteur. Nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'entre pas dans cette érudition de désir de la part de Cherbuliez de se livrer au remplissage ou de sacrifier à une mode passagère.

S'il est, en conclusion, nécessaire de fournir une justification des méthodes de notre auteur, qu'il soit permis de citer Ferdinand Brunetière soulignant l'importance de son érudition si souvent contestée :

« Aucun écrivain n'écrira l'histoire de notre temps sans en demander la chronique à Valbert, et ce ne sont pas seulement des idées qu'il lui empruntera, ce sera aussi la forme qu'il leur aura donnée¹. »

Le droit de colorer les faits scientifiques et de leur donner une vie lui est ainsi conféré.

T. S. Perry, auteur anglais déjà nommé, rappelle quelques lignes de Spinoza pour les appliquer à Cherbuliez, à qui il reconnaît curiosité d'artiste et objectivité scientifique :

« *Humanas actiones non ridere, non lugere, neque detestam sed intelligere*, expresses the position taken by him; but it will be noticed, this is the point of view of the scientific man rather than of the poet. Cherbuliez observes, records²... »

1. *Discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez*, le 4 juillet 1899, Fernand Brunetière.

2. *Atlantic Monthly*, vol. 37, 1876. Victor Cherbuliez by T. S. Perry.

V

LE PSYCHOLOGUE

« Cherbuliez est un de nos penseurs les plus originaux, un de nos plus fin psychologues, » nous a dit Louis Ducros¹ ; et F. Brunetière nous affirme qu'il avait : « le sentiment profond de la complexité de la vie, le souci constant de la vérité psychologique² ».

Et E. Faguet dans son Discours de Réception à l'Académie, en 1901, en remplacement de Cherbuliez, c'est-à-dire plus d'un an après la mort de celui-ci, résumait en ces termes le jugement officiel sur l'évolution professionnelle du romancier psychologue :

« A mesure qu'il avança, il se rapprocha insensiblement du roman purement psychologique et du roman de mœurs. C'est la marche naturelle. On commence par imaginer, on continue par observer et l'on finit par réfléchir³... »

Qu'il ait mérité ce titre de psychologue, de cela nous ne saurions douter. Il fit longuement son apprentissage, si l'on peut donner ce nom à l'ensemble d'études ardues qu'il entreprit dans cette branche de la philosophie. La progression de ces études, E. Montégut nous en donne l'esquisse : « Par réaction (contre l'enseignement d'un certain professeur de philosophie qui mettait trop de zèle à vouloir faire de ses élèves des disciples de Reid..), il fut amené à s'enquérir profondément de la vraie constitution de l'esprit humain et de ces méthodes innées, organiques, qui sont pour l'intelligence ce que les membres et les sens sont pour le corps et pendant deux années entières il étudia les deux mémorables descriptions qui en ont été données à un si long intervalle l'une de l'autre par Aristote et par Kant.

« Le premier lui révéla l'engrenage et le mécanisme de la pensée, le second les limites fatales et infranchissables, la nature nécessai-

1. *Revue politique et littéraire*, du 24 décembre 1881 (L. Ducros).

2. *Réceptions académiques. Revue des Deux Mondes*, 1882 (F. Brunetière).

3. *Discours de Réception*, 18 avril 1901 (E. Faguet).

rement « humaine » de cette pensée ; c'est ainsi que d'un enseignement qui avait pour but de mater et d'enchaîner la liberté de l'esprit naquit pour le jeune étudiant une nouvelle occasion d'affranchissement... A Bonn, il fut initié à la philosophie de Hegel pour laquelle il se passionna¹. »

La psychologie est définie dans sa brièveté la plus simpliste :

« La partie de la philosophie qui traite de l'âme, de ses facultés et de ses opérations ». Le terme faculté date quelque peu à l'heure actuelle. Substituons-y le mot tendances. A âme, terme métaphysique, substituons esprit.

C'est dans les domaines suivants que s'exerce la psychologie, et ce sera donc dans ces domaines que nous nous efforcerons de reconstituer la Pensée de l'auteur à travers son œuvre :

Les sensations, les instincts, les émotions, sentiments et passions, la volonté, l'intelligence.

Et tout d'abord on est en droit de se demander si le roman, puisque tel était le genre que Cherbuliez avait choisi pour mener ses enquêtes, se prête aux recherches qui conviennent aux opérations de l'esprit. En somme, les êtres qui nous sont dépeints sont forcément pour ainsi dire exceptionnels. C'est la condition presque *sine qua non* du roman pris dans son sens le plus large. Sans cela ils ne sauraient nous intéresser et les vicissitudes et traverses par lesquelles ils passent excluent par ailleurs de leur existence le banal. Une unité ou si l'on veut un raccourci est pour eux une condition quasi indispensable. Afin que l'histoire qui nous est contée ne soit pas interminablement fastidieuse il faut que l'écrivain développe des aspects particuliers de la nature de ses personnages. Par ailleurs, il est également bon qu'ils possèdent des caractères de généralité afin que nous puissions sentir s'éveiller en nous la sympathie inhérente à toute compréhension. La philosophie moderne nous a enseigné depuis Charcot que c'est en étudiant l'anormal qu'on finit par connaître le normal. C'est en observant le non-fonctionnement d'une machine qu'on se rend compte de son fonctionnement. La loi des dépendances de Taine peut paraître à bien des égards périmée, et cependant nous ne pensons pas pour notre part qu'elle ait été jamais discréditée au point qu'on ne puisse plus s'en servir.

La Science continue à l'utiliser avec fruit et nous pouvons encore à l'heure présente constater que le roman naturaliste se maintient

1. *Romans de M. Cherbuliez*, *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1867 (E. Montégut).

et persiste à produire en puisant son inspiration dans la psychologie moderne laquelle est plus que jamais enchaînée à la physiologie.

Le romanesque ne serre pas la vérité quotidienne d'aussi près sans doute que le réalisme à la recherche de ses tranches de vie, et l'intrigue souvent peu vraisemblable a trop l'air d'un jeu pour ne pas provoquer en nous une certaine dose d'incrédulité ; toutefois le motif humain reste et c'est en nous en fin de compte que nous sommes à même de retrouver l'écho de sa véracité.

Caractères d'exception, remarquons-le, ne sont pas nécessairement produits d'une imagination fantaisiste. La nature humaine est souvent compliquée. Tout un côté de l'âme même chez les esprits les plus positifs et les plus terre-à-terre en apparence dissimule des aspirations et des appétits désordonnés. La critique qui juge Cherbuliez devra donc lui reconnaître comme parfaitement légitime la complexité qui lui est propre et que tout naturellement il attribue à ses personnages :

« Les personnages ; on ne les connaît jamais tout à fait. Au fond de chacun d'eux se trouve quelque contraste mystérieux. Ces personnages sont tout à la fois très faux et très vrais. C'est que l'imagination même la plus fantaisiste ne travaille que sur des éléments empruntés à la réalité¹. »

Émile Faguet précise beaucoup mieux cette tendance :

« Une autre des idées générales à laquelle M. Cherbuliez a obéi presque constamment en imaginant ses récits c'est que les caractères des hommes sont toujours très complexes, et qu'il n'en est peut-être aucun où le bien et le mal ne se trouvent mêlés en quelque proportion. Il n'a pas craint de jeter un peu d'obscurité sur quelques-uns de ses meilleurs ouvrages pour que cette loi fut respectée » (et il donne comme exemples *Méta Holdenis* et *Samuel Brohl*)... « M. Cherbuliez a été par excellence le peintre des âmes crépusculaires. Tranchons le mot : c'était un écrivain qui dédaignait d'être facile et qui ne détestait pas de jouer la difficulté. Il fait réfléchir². »

Cherbuliez a fait quelque part cette observation profonde :

« Ce sont les idées vagues qui gouvernent le monde ».

Lui qui avait l'esprit si lucide, il s'est plu à aller chercher ses observations dans les zones vagues d'êtres incomplètement respon-

1. *Revue politique et littéraire* du 15 avril 1876 (Ch. Bigot).

2. *Discours de réception d'Émile Faguet*, 18 avril 1901.

sables. Ne fut-il pas en cela novateur de nos romanciers et de nos philosophes modernes qui situent le plus souvent leur champ d'étude dans l'inconscient ? En cela aussi réside son originalité manifeste de romancier de la seconde moitié du xix^e siècle. Sans se préoccuper des directives venues des classeurs réalistes, ni des laboratoires naturalistes, il alla trouver dans le roman pur la vérification de ses hypothèses pressenties au cours de ses études de philosophie. Il fut peut-être un de nos romanciers-psychologues les mieux préparés, et à coup sûr un de nos premiers en date au sens moderne.

Un point fort intéressant et sur lequel nous nous proposons de revenir est celui que Philippe Godet écrivant dans la *Semaine Littéraire* fait ressortir :

« En tout il cherchait le fait significatif qui révèle à l'observateur le fond des âmes et le fond des choses¹. »

Cette méthode souvent employée par lui, l'est surtout lorsqu'il s'agit d'offrir un diagnostic sur les êtres tant soit peu déséquilibrés qu'il nous décrit le plus volontiers. Plus le personnage est singulier, ou plus ses sentiments et ses passions s'exacerbent, plus ces détails, simples et revêtant parfois l'apparence de la trivialité, abondent. On dirait que Cherbuliez tente de propos délibéré de rétablir l'équilibre avec la réalité commune. En dépit de leur grandiloquence et de leurs exagérations véhémentes ces personnages, qui se dérobent et se tordent comme des « ardents » semblent ainsi projeter une ombre plus solide qu'eux-mêmes et montrer de la sorte leurs attaches à la vie réelle.

Mais à côté de ces personnages qui représentent ce que la nature humaine peut avoir d'excessif et de déréglé, le romancier a su également représenter les êtres qui lui plaisaient le plus, ceux en qui il aimait à s'incarner, les « raisonneurs » ou à tout le moins les gens raisonnables, qui, moyens en toutes choses, savent faire avec l'existence le compromis qu'il faut pour atteindre le bonheur par la sagesse, les intelligents pour tout dire.

Finalement il s'est attaché à créer des êtres qui sont des personifications de ses idées les plus chères et dont le rôle est de les faire aboutir par l'action. Ce sont les volontaires.

« A travers ses images M. Cherbuliez a toujours eu deux ou trois idées dirigeantes qui ne sont pas autre chose que de très grandes vérités. Par exemple, il n'admet guère qu'un sentiment soit pure-

1. *Semaine littéraire*, du 8 juillet 1899 (Philippe Godet).

ment instinctif et dans tout sentiment il fait intervenir la volonté pour une très grande part¹. »

« Quel était pour lui le point fixe? Il l'a indiqué dans *Après Fortune Faite* : il lui parut clair, évident, que les volontés ont leurs lois comme les planètes et les plantes; que si jamais il préférerait quelque chose à sa propre estime, il aurait perdu son âme, il serait un autre homme, un inconnu qu'il ne souhaiterait pas de connaître². »

Sa prédilection pour la volonté agissante, un autre critique, Paul Sirven, l'a soulignée encore :

« Parmi ses tendances, ... il y a une pente très marquée à admirer et à traduire les diverses manifestations de l'énergie³. »

C'est donc par l'étude de la volonté, de l'énergie, qui semble avoir particulièrement intéressé Cherbuliez que nous commencerons.

Il y a en effet dans chacun de ses romans au moins un personnage dont la volonté est au-dessus de la moyenne et qui est comme la concrétisation de l'idée que l'écrivain a voulu faire vivre. Grâce à cette étude peut-être parviendrons-nous à isoler de la sorte les Idées-Mères ou idées fortes qui constituent le fond de la psychologie de Cherbuliez.

Et d'abord il a conçu la Volonté comme une force presque indépendante de nous-mêmes :

« Il est aussi absurde de se fâcher contre les hommes que contre les choses. Les choses nous résistent, nous gênent et nous oppriment, elles ne sauraient nous offenser; elles ne nous voient pas... Les volontés humaines sont des forces de la nature, brutales et aveugles. Il faut lutter contre elles sans passion, comme on lutte avec l'eau et le feu⁴. »

« Il lui parut clair, évident, que les volontés ont leurs lois comme les planètes et les plantes⁵. »

« Chacun de nous a ses tics, et il nous est fort désagréable qu'on nous le fasse remarquer. Peut-être notre orgueilleuse volonté constate-t-elle avec chagrin qu'il se passe en nous des choses involontaires, qu'il y a toute une partie de notre vie qui ne lui appartient pas⁶. »

1. Faguet, *Discours de réception*, 1901.

2. *Semaine Littéraire*, juillet 1899 (Ph. Godet).

3. *Portraits contemporains*, *Revue Bleue*, 1893 (Paul Sirven).

4. *Prosper Randoce*, p. 258.

5. *Semaine littéraire*, juillet 1899. (P. Godet).

6. *La Ferme du Choquard*, p. 57.

« Quand on ne se résiste pas on s'aide et m'est avis que notre volonté n'étant jamais neutre, elle est secrètement complice des faiblesses qu'elle ne combat pas¹. »

Cherbuliez insiste sur la force-unité qu'est la volonté de l'homme. On peut sans doute présumer qu'elle est identique avec l'élan vital mis à la mode par Bergson :

« L'homme qui vient d'imposer à sa volonté un coûteux sacrifice croit découvrir au fond de son être quelque chose qui le dépasse². »

Est-ce Jean-Jacques, qui a écrit à un jeune homme : « L'homme n'est point fait pour méditer mais pour agir, » que Cherbuliez doit cette pensée d'un dynamisme profond, pour ainsi dire organique?

C'est du moins lui qui le cite. C'est dans ce sens qu'il faut le comprendre sans doute : « On ne fait rien de bon dans ce monde sans une secrète joie d'être et d'agir³. »

A l'en croire, la volonté potentielle, l'appel à agir et à créer, est comme un devoir intérieur des plus impérieux et ne s'y dérobe pas qui veut (sciemment) : « N'as-tu pas remarqué que lorsqu'on a pris un parti on est impatient de mettre un événement entre sa volonté et soi⁴? »

Pour lui l'homme n'est homme que s'il possède une volonté car : « c'est la volonté qui est tout l'homme⁵. »

Et encore : « Vouloir est le plaisir des Dieux. L'homme qui rêve se rapproche des végétaux⁶. »

Et enfin : « Tu es homme, tu sais vouloir, tout est là⁷. »

Mais la volonté, ou la velléité d'agir ne mène pas à grand'chose si elle demeure dans le domaine de l'inconnaissable et ne se révèle que de temps en temps. Posséder sa volonté et ne pas être possédé par elle voilà qui est admirable, et cela s'appelle avoir du caractère ; et cela revient à dire qu'on a appris à discipliner cette force pour ainsi dire étrangère et dangereuse qui est en soi.

« Qu'est-ce donc que le caractère chez la plupart des hommes?

Voltaire l'a dit : des impressions dominantes qui s'altèrent chaque jour selon qu'on a mal dormi ou mal digéré ; mais sur vingt mille

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 134.

2. *Le Fiancé de Mademoiselle Saint-Maur*, p. 173.

3. *Prosper Randoce*, p. 88.

4. *Le Grand Œuvre*, p. 246.

5. *Samuel Brohl et Cie*, p. 109.

6. *Prosper Randoce*, p. 8.

7. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 200,

hommes il s'en trouve un peut-être qui a la faculté de vouloir et de savoir ce qu'il veut¹. »

Mais cela n'est pas le caractère véritable. Peut-être sa définition pourra-t-elle convenir à l'école qui a prétendu voir dans l'amour et la haine des réactions chimiques comme le sucre et le vitriol. Pour Cherbuliez le caractère c'est le courage et l'esprit de suite, tous deux phénomènes très conscients, par lesquels l'acte de volonté se fait et se répète :

« Vouloir ! ce n'est rien que de vouloir. Il faut que la volonté ait de la résistance et du souffle². » C'est à l'obstacle à surmonter que se reconnaît le plus souvent la volonté têtue, mais c'est à la durée et à l'effort refait inlassablement qu'on évalue le caractère : « Tous les hommes forts ont débuté par un serment d'Annibal³. »

Cherbuliez a observé ce fait que l'homme de caractère a peu d'idées mais qu'elles sont fortes :

« Il entendait devenir un de ces hommes qui n'ont qu'une idée et qui sont prêts à tout lui sacrifier, jusqu'à leur vertu⁴. »

Il y revient constamment, car elles lui montrent en quelque sorte sa ligne de conduite, qui ainsi se trouve précisée et simplifiée :

« Quoique son caractère parût compliqué elle n'avait d'autres règles de conduite qu'un petit nombre d'idées très simples qui étaient à ses yeux des vérités évidentes, des axiomes⁵. »

Elles se substituent en lui au pouvoir d'abstraction, autre forme de simplification :

« L'homme fort voit les choses d'ensemble⁶. » Chez lui l'idée prend forme, substance et vie : « On ne voit bien que ce qu'on regarde au travers d'une idée⁷. » Il nous montre par exemple Jean Téterol, caractère fort par excellence, homme qui sait toujours ce qu'il veut : « Causant avec son idée qui lui répondait⁸ » et trouve avec Didier son porte-parole que dans ce monde : « il y a deux espèces d'homme, ceux qui pensent et ceux qui veulent, et que la médiocrité des sentiments est favorable à l'énergie des caractères⁹ »...

1. *Le Grand Œuvre*, p. 65.

2. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 102.

3. *Id.*, p. 6.

4. *Olivier Maugant*, p. 140.

5. *Jacquine Vanesse*, p. 330.

6. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 15.

7. *La Ferme du Choquard*, p. 80.

8. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 11.

9. *Prosper Randoce*, p. 5.

« Qu'on ne fait rien qui vaille dans ce monde sans un profond mépris pour la volonté des autres¹. » et « Qu'il y aura toujours deux espèces d'hommes : les marteaux et les enclumes². »

Le caractère selon Cherbuliez exclut dans une certaine mesure le sentiment. Par exemple une de ses héroïnes, assez cornélienne d'allure, dit à quelqu'un qui s'apitoie sur ses malheurs :

« Il est faux que je sois très malheureuse, cela n'est pas dans mes moyens³. » Car le caractère ne se nourrit que de grandes passions et : « les grandes passions nous affranchissent des petites⁴. »

Les deux héroïnes de Cherbuliez les plus vivantes : Aleth Guépie et Méta Holdenis, l'une française, l'autre allemande sont de la race de ces femmes à caractère vraiment fort. Une fois leur décision prise, elle vont de l'avant et advienne que pourra :

« Quand on a du caractère, une fois résigné à l'inévitable, au lieu d'atermoyer, de réclamer des sursis on n'a que le désir de hâter le dénouement⁵. » C'est que l'acte ébauché est déjà chez les forts beaucoup plus qu'une promesse d'accomplissement; c'est la première phase d'un mouvement qui a été déclenché et qui doit se poursuivre jusqu'à épuisement complet. On sent que le reste avec toutes ses conséquences n'est plus qu'une affaire de simple automatisme, que la question des responsabilités ne compte plus :

« Rien ne donne plus de calme dans les grandes crises que la résolution d'agir⁶. »

Il existe en cela malgré tout quelque chose d'implacable, de sinistre et de fatal, car le rappel n'est plus possible : « Une fois accomplis, nos actes sont nos maîtres⁷. »

L'acte volontaire libéré par un effet du caractère semble dans la philosophie de Cherbuliez posséder cette nature irrévocable dès qu'il a commencé. C'est bien cette même idée encore qui s'offre à nous dans les deux exemples suivants à forme d'épigramme : « Je n'ai jamais pu souffrir les ratures, ni dans les lettres, ni dans la vie⁸. » « Quand on veut se tuer... on se tue⁹! »

1. *Miss Rovel*, p. 353.

2. *Le Grand Œuvre*, p. 167.

3. *Miss Rovel*, p. 133.

4. *La Ferme du Choquard*, p. 82.

5. *Id.*, p. 165.

6. *Une Gageure*, p. 32.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 481.

8. *Paule Méré*, p. 214.

9. *Id.*, p. 182.

Cherbuliez admire le caractère, ce n'est pas douteux. Il a l'air de le placer à mi-chemin entre la volonté organique et inconsciente et la volonté raisonneuse qui souvent n'aboutit pas.

C'est, d'après lui, comme un rythme vigoureux de vie grâce auquel l'individu lorsqu'il se sent surmené, excédé, épuisé même, retrouve un renouveau, une source jamais tarie d'actions qui surprennent et font s'émerveiller les gens : « il n'est rien de tel que les figures à caractère pour se renouveler sans cesse ; ce sont des boîtes à surprise¹. »

Mais il y a dans la volonté des degrés divers, ainsi d'ailleurs que dans sa manifestation la plus tangible, le caractère. Cherbuliez aime à parler de ceux qu'il appelle des demi-volontés, ou encore : « des volontés flottantes, des caractères équivoques et des consciences subtiles²... », de ceux qui biaisent avec leur devoir et se réfugient dans les opinions toutes faites, dans les partis-pris... « qui sont le cachot de la volonté qui n'en peut sortir³. »

Plaintivement ils interrogent : « Fait-on jamais ce qu'on veut⁴? »

« Sait-on jamais ce qu'on veut savoir⁵? »

« L'homme (chez lequel la volonté n'a pas été disciplinée s'entend) ne sait guère ce qu'il désire, il a bien de la peine à se reconnaître dans les incohérences de sa volonté⁶. »

Pour ces natures réfractaires et rebelles à recevoir les convictions simples et fortes, le seul recours est l'habitude qui n'est à tout prendre qu'une sorte de volonté artificiellement greffée, et sur l'habitude il fait cette observation : « Quelle étrange chose que l'habitude ! C'est le seul esclavage dont on finit par se faire une amitié⁷. »

« Cette servitude aveugle est plus facile à l'homme que l'obéissance qui raisonne⁸. » Qu'elle est nombreuse cette catégorie « d'esprits naturellement dressés qui s'apprivoisent bientôt avec la vie ! La première fois qu'elle les appelle en sifflant, ils tressaillent, ils ont reconnu leur maître⁹. » Mais « il en est d'autres, » les cérébraux,

1. *Méta Holdenis*, p. 258.

2. *Id.*, p. 271.

3. *Samuel Brohl et Cie*, p. 87.

4. *Méta Holdenis*, p. 11.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 168.

6. *Olivier Maugant*, p. 232.

7. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 308.

8. *Paule Méré*, p. 282.

9. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 1.

les intellectuels, « qui sont pleins d'objections et qui chicanent l'existence sur tout ce qu'elle leur propose¹. » On peut souvent dire d'eux « qu'ils ont tué leur avenir à force de le discuter². »

Chez ces Hamlets en miniature « la réflexion est la mort de la volonté³. » Et puis il y a également les sensitifs dont la décision se trouve généralement paralysée par l'acuité trop vive de leurs sensations : « Les timides, dit Cherbuliez, ont beaucoup de petites perceptions⁴. »

Le problème de la liberté est pour eux insoluble. Mais après tout ne l'est-il pas pour tout le monde? Qu'en pense notre auteur? « La liberté, dit Cherbuliez, est un grand mystère⁵. » « Il n'y a, dit-il, que les impassibles qui croient au libre arbitre⁶ » en ce sens sans doute qu'ils font peu de cas de l'humaine nature et de ses inconséquences. Ne se souciant pas de résoudre le problème, ils l'ignorent tout simplement. Pour eux : « il est utile de croire à sa propre liberté, et il est encore plus utile de ne pas croire à celle des autres; la paix intérieure est à ce prix⁷. » Les impassibles sont en effet des égoïstes, or à quoi bon l'égoïsme, même le mieux entendu, s'il n'est pas un effort vers un but, vers un accomplissement?

Mais pour la grande majorité des mortels dont le rythme de vie se ramène à peiner, à souffrir, à jouir petitement et à se laisser aller au fil des événements, on est contraint de s'accorder avec Cherbuliez quand il s'écrie : « Plus j'observe les hommes, plus je me convaincs de la puissance de l'accident⁸. » Et encore :

« On a dit avec raison que le présent n'est rien, que l'avenir ne dépend point de nous, que notre passé seul nous appartient, mais c'est une question de savoir si ce n'est pas plutôt nous qui lui appartenons⁹. » Car enfin si nous sommes à ce point esclaves à quoi cela sert-il d'avoir un but? « L'homme est en soi si faible, si dépendant! Sans la complicité des choses, que lui sert-il de vouloir?¹⁰ »

Pour Cherbuliez il existe vraiment deux éléments dans la volonté :

1. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 1.

2. *Olivier Maugant*, 101.

3. *Id.*, p. 227.

4. *Id.*, p. 12.

5. *Le Prince Vitale*, p. 18.

6. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 237.

7. *Prosper Randoce*, p. 258.

8. *Le Grand Œuvre*, p. 64.

9. *L'idée de Jean Téterol*, p. 138.

10. *Le Grand Œuvre*, p. 21.

un élément en quelque sorte matériel, mécanique presque, qui fait de nous les esclaves et de notre hérédité et du milieu où nous sommes placés. C'est envisagée en fonction de cet élément que le psychologue est en droit de nier la liberté humaine. Mais il est un autre élément discernable à un degré marqué chez bien peu d'individus (c'est le caractère qui le décèle habituellement) et cet élément dépend surtout de notre esprit et de ses attributs. On pourrait l'appeler une sorte d'omniscience ou de sagesse innée, un besoin de réalisation d'une forme d'idéalité. La sagesse ordinaire, trop peu imaginative, trop timorée ne saurait convenir à sa définition. Mettons que ce soit le génie pris dans ses acceptions diverses. A cet aspect de la volonté on ne saurait opposer d'aussi étroites limites quant à la liberté. Cherbuliez dans ses romans a consacré maintes études à ces deux espèces de volonté, et c'est surtout par des recherches reposant sur leurs dérèglements que ses observations valent à nos yeux.

Examinons l'un et l'autre aspects. Et d'abord le côté physique :

« Ne médisons pas de nos nerfs... Selon les cas ils sont une faiblesse et ils sont une force; ils nous aident à souffrir, ils nous aident à vouloir¹. » Corrélation entre l'être psychique et l'être physiologique, fréquemment observée. Combien de malades sujets à des troubles fonctionnels dont l'origine a son siège dans le domaine du sentiment, et inversement que d'états de soi-disante névrose dont on recherche les causes dans quelque crise passionnelle et qui ne sont dus qu'à un désaccord entre le système pneumogastrique et celui du grand sympathique !

L'hérédité l'emportant sur le milieu, voici ce que la psychologie moderne s'efforce d'établir et c'est bien ce que Cherbuliez semble avoir pressenti. Si l'hérédité ne fournit pas certains facteurs primordiaux, le milieu ne parviendra jamais à suppléer à ce manque. Mais dans cet être éminemment plastique qu'est l'enfant jusqu'à l'âge de cinq ou six ans toutes les influences qui fortifieront les tendances naturelles qui existent en germe dans les « genes » du sperme et de l'ovum et qui plus tard constitueront l'intellect, le caractère et les dons de l'homme fait peuvent aider. Toutes celles qui seront contraires empêcheront sans doute que ces tendances se manifestent dans les circonstances de la vie courante. Elles reparaitront toutefois dans les crises violentes au cours desquelles l'individu se trouve libéré des contingences et des habitudes apprises.

1. *Jacquine Vanesse*, p. 113.

« Chassez le naturel, il revient au galop », telle fut la philosophie du bonhomme La Fontaine et telle est celle de Cherbuliez aussi : « Je crois, dit-il, qu'on peut agir souvent contre son caractère mais qu'il revient toujours dans les moments décisifs¹. »

Ce qui, selon lui provoque le dérèglement de la volonté, c'est ce qu'il appelle les idées de traverse : « c'est de tes idées de traverse que je me défie². » Ce sont, croit-il, des forces étrangères qui s'introduisent en nous à notre propre insu et qui paralysent en quelque sorte l'acte de volition : « Je savais aussi qu'on ne prononce pas impunément certains mots, qu'à force de les répéter, ils se traduisent en images, les images en rêveries et les rêveries en volontés, que telle grande faute n'a été commise que parce qu'on avait juré de la commettre³. »

Chez beaucoup de gens la volonté n'est pas suffisante ; ou, comme l'a déjà dit notre philosophe, elle manque de souffle. Ils ressemblent assez à ce Prosper Randoce qui : « était incapable de ces rages de la volonté qui sont plus fortes que tous les dégoûts. . il ne valait qu'd par le premier jet⁴. »

La mollesse d'une existence facile, le laisser-faire et le laisser-aller affaiblissent en eux cette volouté déjà débile ; la civilisation amoindrit la pratique de l'énergie : « il est possible que l'adoucissement des mœurs ait eu pour effet d'affaiblir les volontés⁵. » La morale raffinée d'une société trop policée leur est également contraire : « Les scrupules énervent la volonté⁶. »

Ils s'en remettent aux autres du soin de vouloir pour eux et comme ce personnage du *Comte Kostia* ils pourraient s'écrier : « Chargez-vous de vouloir pour moi, je ne répons de rien⁷ ! »

Comme beaucoup de malades qui finissent par aimer leur maladie, ils n'ont plus le courage de vouloir ; ils préfèrent se rendre à leur faiblesse native. Ils ne veulent ni ne peuvent apparemment apprendre la seule leçon qui pourrait leur être profitable, savoir : « Que la première marque de courage qu'on puisse se donner à soi-même, c'est de se défier de sa faiblesse⁸. »

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 399.

2. *Après Fortune Faite*, p. 54.

3. *Une Gageure*, p. 280.

4. *Prosper Randoce*, p. 276.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 250.

6. *Prosper Randoce*, p. 348.

7. *Le Comte Kostia*, p. 261.

8. *Paule Méré*, p. 298.

Gilbert, lui-même, le personnage le plus pondéré pourtant du premier roman de Cherbuliez, nous offre un exemple de plus de cette grande majorité de gens qui ont désappris la leçon de l'énergie, la seule qui vaille :

« Je n'ai plus à pousser ma vie devant moi, et à lui montrer le chemin ; elle chemine d'elle-même et je la suis comme Martin son âne¹. »

Cette lâcheté de l'homme qui ne veut pas se battre contre la vie et les événements trouve sa compensation dans l'espérance, ce désir béat que tout finira par s'arranger et que s'en mêler est inutile ; l'optimisme qui n'agit pas, autre preuve d'incurable faiblesse : « Quelqu'un a dit que l'espérance est l'éternelle lâcheté du cœur de l'homme². »

Mais le découragement qui suit les déceptions est plus grave encore, car avec lui survient l'aboulie complète.

On peut toutefois guérir de cet état de névrose, mais il faut un remède violent et l'intervention d'autrui : « Elle avait décidé qu'il souffrait d'une paralysie de la volonté et qu'on guérit les volontés paralysées en provoquant une crise qui les contraigne à vouloir³. »

Mais que faire lorsque la fierté, ce grand ressort des volontés moyennes est brisée ? « Les volontés humiliées ne se redressent plus et le pas est glissant d'une action qui nous diminue à une autre qui nous avilit⁴. »

Le spectacle de cette mort de la volonté d'un être est quelque chose d'impressionnant, comme la chute brutale et retentissante d'un édifice qu'on croyait solide et destiné à durer : « Il me semble que j'assiste à l'écroulement d'une volonté⁵. »

La pitié même en présence de cet avilissement cesse ; la déchéance de l'être, qui refuse de combattre plus longtemps, excite en nous la colère et le mépris ; la peur de devenir un jour l'épave que nous avons sous les yeux y entre pour quelque chose, le ravalement de la créature intelligente au niveau de la bête et plus bas encore, en fait peut-être le fond :

« Qu'est-ce qu'un homme qui renonce à vouloir ? Ce n'est plus un homme⁶. »

1. *Le Comte Kostia*, p. 34.

2. *Prosper Randoce*, p. 312.

3. *Miss Rovel*, p. 129.

4. *L'idée de Jean Téterol*, p. 199.

5. *Méta Holdenis*, p. 251.

6. *L'idée de Jean Téterol*, p. 197.

Mais cette dégradation, cette déchéance, cette perte quasi totale de la volonté n'aboutit pas à la complète destruction.

Le suicide est réservé à ceux qui ont encore en eux la possibilité d'un dernier soubresaut parce qu'ils se refusent à accepter la défaite absolue. Ils ont été vaincus, c'est vrai, mais leur défaite n'a pas été un consentement : « Le suicide demande un état d'esprit tout particulier... une sorte de fièvre causée par le travail d'une idée fixe qui exclut toutes les idées de traverse¹. »

Le suicide est donc la rançon que paie la nature matérielle trop faible à l'idée trop forte qu'elle a nourrie.

Cette annihilation, dernier acte volontaire après tout, est réservée aux demi-forts, à ceux qui ont essayé mais en vain de résoudre le problème de la liberté.

Le suicide tient de la vraie folie si l'on veut, ou plutôt de la folie passagère. C'est ce que les tribunaux anglais par exemple ont depuis longtemps reconnu. Cette folie que révèle le suicide n'a pas la force et la durée de la folie véritable parce qu'elle n'est qu'une maladie de l'être physique torturé par ses passions, alors que l'autre a ses racines profondes dans la vie spirituelle.

Il n'est qu'un compromis, acte presque logique de la part de ceux qui le commettent, entre la force et la faiblesse, entre l'esprit et la matière.

Les vrais forts, ceux qui approchent du génie (comme il a été dit précédemment) ne se tuent généralement pas. Lorsque pour eux l'idée devient trop puissante et ce faisant les absorbe, ils perdent peu à peu souvent, et quelquefois soudain, le contact avec la réalité des choses. C'est en cela que consiste la vraie démence, en quoi persiste encore quelque chose de divin, traversée qu'elle est à intervalles par des idées fréquemment sublimes, fulgurantes lueurs d'une intelligence qui ne se connaît plus, résultat du dérèglement d'une volonté surprise en plein orgueil de création.

Trop de volonté tendue d'une part, relâchement d'une volonté désorganisée de l'autre, volonté asservie aux passions aveugles en troisième lieu et conduisant la première à la folie, la deuxième à la déchéance, la troisième enfin au suicide, tel est le sort qui menace l'individu privilégié ou déshérité dès son origine même.

Comment parer à ces dangers? Cherbuliez croit pouvoir nous l'indiquer. D'abord ce qui chez lui est devenu une véritable

1. *Jacquine Vanesse*, p. 118.

antienne : « L'essentiel est de bien savoir ce qu'on veut¹. »

Puis il faut que l'homme se connaisse et organise les forces qu'il possède pour lutter et contre les événements et contre soi :

« Jusqu'ici j'ai tourné toutes mes forces contre moi-même, je les ai follement employées à tourmenter mon âme et ma vie... Enfin je m'appartiens... je me sens capable de vouloir et d'agir². »

Le très vieux précepte du : « Connais-toi » n'a rien de très original sans doute, mais il a ce mérite d'être une forte vérité.

Il est essentiel pour Cherbuliez que l'homme se connaisse pour une créature dont l'hygiène morale est mauvaise, pire que celle des animaux dont les instincts sont au même potentiel que le milieu dont ils tirent leur vigueur. Chez l'homme au contraire, désaccords partout. Il est bon qu'il connaisse ces désaccords : avec la nature, avec la société, avec ses instincts, son intelligence et ses goûts. Établir une harmonie entre toutes ces tendances contraires et vouloir en définitive ce qui ne peut porter de trop graves préjudices à l'ensemble sera donc son deuxième souci.

Pour réussir à vivre au moins aussi intelligemment que les bêtes cela sera indispensable : « Les bêtes sont réglées dans leurs idées comme dans leurs mœurs et le principe du mal est le dérèglement d'une volonté qui s'adore, le culte et la folie du moi³... » « M. Tristan pense que le mal est le dérèglement de la volonté, et que les singes et les tigres sont des machines mieux réglées que la nôtre⁴. »

L'hypertrophie du moi souvent amenée par la trop grande tendance à l'introspection du sujet (d'où les fameuses idées de traverse) est donc une cause directe de ce dérèglement surtout parce qu'elle est une rupture de l'équilibre nécessaire. Il faut donc voir les choses d'ensemble et dans la perspective qui convient ; il faut donc être raisonnable mais ne l'est pas qui veut car : « Il n'y a que les âmes fortes qui sachent se servir de leur raison⁵. »

Vouloir ce qui se peut obtenir voilà ce à quoi on doit viser : « Être une de ces âmes fortes qui ont la joie de se posséder⁶, » voilà ce qu'on doit espérer devenir.

Pour se bien connaître, pour se parfaitement posséder, il faut avoir reçu en partage l'intelligence vraie et cela, comme la liberté.

1. *Miss Rovel*, p. 53.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 306.

3. *Une Gageure*, p. 300.

4. *Une Gageure*, p. 114.

5. *Le Prince Vilale*, p. 176.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*.

est aussi un grand mystère, ou comme le dit Cherbuliez citant Le Pic : « Une magie qui repose sur le mariage des vertus secrètes de la nature¹. »

Finalement il faut encore autre chose, l'enthousiasme, le désir de créer, la foi en soi-même, et au progrès, le sentiment qu'on remplit un devoir sacré : « Pourquoi l'homme est-il appelé à étendre de toutes parts et à reculer autant qu'il est en lui les bornes de son être ? C'est que l'homme par la place qu'il occupe dans la hiérarchie des créatures est véritablement le centre de l'univers²... » « Or la matière informe, inerte, il l'ennoblit en la dressant au service de l'intelligence, et l'on dirait qu'il lui donne le sentiment de la pensée³. » C'est en cette organisation, en cette création ou en cette transposition en termes de soi-même que consiste le véritable acte de volonté... Mais cet enthousiasme doit lui aussi subir un apprentissage. Cet apprentissage n'est cependant pas très ardu : Il suffit « de faire avec passion tout ce qu'on fait, même une partie de bouchon⁴. » Mais il faut s'y prendre jeune pour réussir.

« La vie est une bataille à gagner ; il importe d'ouvrir le feu de bonne heure⁵. »

Et ainsi sans s'être livré entièrement (car s'il nous invite à croire au progrès, à la liberté, à l'optimisme, nulle part il n'affirme y croire lui-même positivement) Cherbuliez offre sous forme de conseils dogmatiques un guide de volonté à l'usage de ceux qui n'en ont guère ou de ceux qui gaspillent ce précieux bien, « le premier de nos biens..., le seul qui soit vraiment à nous⁶. »

Quant à lui il nous semble un peu trop janséniste pour croire implicitement au libre-arbitre..., trop janséniste, ou trop sceptique ?

Mais cela qui donc pourra l'affirmer ? Contentons-nous donc de résumer sa thèse en lui faisant encore deux emprunts :

« Vous avez pris conseil de votre caractère ; c'était le seul juge à consulter⁷. » C'est la discipline de la volonté et :

« La discipline de la volonté est le secret des conquêtes durables et des longs bonheurs⁸. »

1. *Le Prince Vitale*, p. 258.

2. *Id.*, p. 258.

3. *Id.*, p. 258.

4. *Prosper Randoce*, p. 8.

5. *Id.*, p. 8.

6. *Après Fortune Faite*, p. 176.

7. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 173.

8. *Méla Holdenis*, p. 61.

Comme nous l'avons déjà dit, Cherbuliez s'est plu à peindre les caractères d'exception; ils sont à tout prendre plus intéressants que les autres. Dans un de ses derniers livres il nous dit pourquoi :

« C'est si beau la volonté ! Vous souriez ? Ah ! que voulez-vous ? Je suis romanesque moi, et j'aime les hommes de forte volonté, les héros¹. » C'est sans doute, parce que sous ses dehors tranquilles, il fut lui-même un volontaire. Cet ironiste l'a prouvé. Il nous le laisse un peu entendre :

« Un homme qui a un peu d'esprit ou un peu de caractère... L'un ne va guère sans l'autre². »

Nous avons commencé par parler de l'étude de la volonté chez Cherbuliez parce que c'est dans l'exercice de cette faculté que l'homme se révèle le plus clairement à nous comme créature agissante.

C'est grâce à la volonté qu'il peut le mieux affirmer son individualité et Cherbuliez, a-t-on dit, ne s'intéressait guère à l'homme en général. Il préférerait prendre des cas particuliers et singuliers et montrer en quoi ils s'écartaient de la norme : « Il semble bien que l'homme en général l'ait médiocrement intéressé³... » C'est vers cette préférence que nous nous sommes tourné d'abord afin d'y découvrir, si faire se pouvait, les idées fortes de la psychologie de notre auteur.

Ce faisant, nous avons pu constater que dans l'étude de cette manifestation la plus vive du Moi, les individus rentraient tant bien que mal dans trois catégories différentes : ceux chez lesquels la vie de sensations et d'instincts est surtout développée, ceux qui obéissent la plupart du temps aux passions et enfin ceux qui trouvent leur expression dans le domaine des choses de l'esprit.

Nous étudierons donc l'homme tel que le conçoit Cherbuliez par rapport à ces trois influences et dans l'ordre précité qui est après tout l'ordre normal de sa croissance naturelle.

« L'enfant vit dans nos sens et ne vit que là... Notre première vie est toute de sensations⁴... » « Il se prépare ainsi à son métier d'être pensant. Nous ne parlons que parce que nous pensons, et nous ne pouvons penser qu'en parlant, et chaque mot que prononce l'enfant est une hécatombe de choses particulières⁵. »

1. *Après Fortune Faite*, p. 4.

2. *Miss Rovel*, p. 27.

3. *Portraits contemporains* (Paul Sirven). *Revue Bleue*, 1893.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 59.

5. *Id.*

Dans ce monde de la sensation, l'enfant se meut et s'agite. Il y voit confusément croître les deux grandes tendances qui lui serviront d'antennes directrices sa vie durant : le désir et la peur.

La peur, elle est peut-être le premier et le plus durable de tous nos instincts : « L'histoire du genre humain recommence avec chaque enfant qui vient au monde. Il y a dans chacun d'eux un sauvage qu'il faut apprivoiser. Nous traversons tous l'âge de la peur..., l'âge des appétits sans règles, des désirs sans bornes, l'âge des imaginations absurdes et décevantes... la raison vient la dernière¹. »

Cherbuliez, qui dans *la Bête* s'est livré à l'étude de l'homme primitif, déclare que celui-ci : « avait peur de tout². »

Entre l'enfant, l'homme primitif et la bête il ne voit que des différences de degrés. Il assure même que nous avons tous notre origine en cette dernière : « Notre racine c'est la bête³. »

Il ne pense d'ailleurs pas que ce soit là une origine dégradante : « La bête est le commencement de l'homme tout entier, y compris ce qu'il y a de meilleur aussi bien que ce qu'il y a de pire⁴. » Et même il va plus loin : « La bête qui est au fond de chacun de nous est à vrai dire la meilleure partie de nous-mêmes⁵. » Elle est du moins ce qu'il y a de plus réel en l'homme et c'est en elle qu'il faut chercher le mobile de ses actes :

« Quand on veut savoir les vraies raisons qui font agir un homme, il faut les chercher très près de la nature⁶. »

Mais si la bête est le point de départ de notre nature, elle n'est que cela, car : « la bête a rarement deux idées à la fois. L'homme a la dangereuse faculté de combiner des sentiments contraires sans que le plus fort tue le plus faible⁷. »

Ce pouvoir de combiner des sentiments, des idées ou des sensations contraires ou non, est peut-être une faculté fatale pour certains ; pour d'autres au contraire elle est heureuse ; tel par exemple cet Horace qui : « ... avait la précieuse faculté de combiner ses sensations, ce qui lui permettait de se procurer plusieurs plaisirs à la

1. *La Bête*, p. 341.

2. *Id.*, p. 239.

3. *Id.*, p. 345.

4. *Id.*, p. 250.

5. *Id.*, p. 175.

6. *Le Secret du Précepteur*, p. 210.

7. *La Bête*, p. 214.

fois¹. » Elle nous paraît être en outre le principe initial de la pensée nourrie chez l'enfant par les sensations et influant sur ses sentiments un peu rudimentaires : « nos sensations se convertissent quelquefois en idées, et nos idées influent sur nos sentiments². »

La vie de l'enfant s'accroît de la sorte, disparate, enrichie de sensations de rencontre mais sans choix et sans jugement : « Les yeux d'enfant ont le précieux privilège de ne pas juger ce qu'ils aiment³. » Comment du reste pourrait-il en être autrement ? Leur mémoire active ne peut travailler sur l'expérience et pour cause... Chez eux donc règne suprême l'imagination, la « Folle du Logis ». La voilà bien la faculté maîtresse de cet âge ! Comme elle se donne libre carrière, comme elle groupe et regroupe les idées et leur donne ainsi leur visage !

Elle semble se donner la comédie à elle-même et avoir une existence à part. Cela explique sans doute pourquoi les enfants aiment à se causer à haute voix à eux-mêmes et à parler d'eux-mêmes à la troisième personne : « Ne vous arrive-t-il jamais de vous dédoubler, de vous sentir deux⁴ ? »

Cette fougue de l'esprit, cette folie est un capital qu'il faut dépenser pendant les premières années, sinon elle nous harcélera pendant notre âge mûr et nous exposera à commettre les pires sottises. Cherbuliez cite ces gens qui n'ont pas su s'abandonner à leurs élans irraisonnés : « esprits précoces qui ne mûrissent jamais, faute d'avoir su dépenser leur enfance, ils la traînent après eux jusqu'au tombeau. Leur toupie se venge, et pour les punir d'avoir raisonné trop tôt, fera déraisonner leur arrière saison. Nous avons tous une dette à acquitter envers la folie⁵. » N'avons-nous pas là comme la base de la théorie des refoulements freudiens ?

Folie d'imagination dérégulée de la jeunesse, point tout à fait repréhensible toutefois, puisque lorsque commence pour nous l'âge du sentiment elle vient occuper sa propre place qui est importante : « Tous nos sentiments sont incomplets, c'est notre imagination qui les complète⁶. »

Que nous conseille donc Cherbuliez ? Dans notre jeunesse de ne pas craindre de vivre tumultueusement et tout près de la nature en

1. *Samuel Brohl et Cie*, p. 126.

2. *Olivier Maugant*, p. 101.

3. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 195.

4. *Le Secret du Précepteur*, p. 306.

5. *Paule Méré*, p. 303.

6. *Prosper Randoce*, p. 261.

attendant que l'âge de raison vienne nous imposer ses disciplines :
A partir de ce moment, adieu au Bon Sauvage :

« Plus on raisonne, moins on sent ; plus l'esprit se raffine, plus l'instinct s'émousse¹. » Pour certains ce sera sans doute une bonne chose, mais pour ceux dont la vie de l'esprit n'aura pas été développée, quelle tragédie !

La vie, dit Cherbuliez, est un apprentissage. On pourrait ajouter que c'est l'apprentissage de la douleur. C'est la passion qui se charge de nous le faire faire, car c'est généralement à elle que nous nous adressons lorsque consciemment ou non nous courons après le bonheur, qui est ce que nous avons le plus à cœur d'atteindre ici-bas.

Il est donc juste que ce soit l'adolescence, avec toutes ses énergies et ses ressources d'optimisme qui en fasse d'abord l'épreuve, car : « la jeunesse a le goût de souffrir². »

Qui pourra découvrir le siège et l'origine profonde de nos passions ? Dans les instincts ? Chez beaucoup d'hommes ce sont en effet de grossiers et de violents appétits, mais chez d'autres il s'y mêle assez de subtilité. A coup sûr les sensations mêlées d'imagination conduisent souvent insensiblement aux passions les plus opiniâtres :

« Un caprice combattu devient souvent une passion³. »

La mémoire devenue une hantise, une idée fixe produit également une vision déformée où la passion s'exerce sans contrôle : « Il voyait tout le monde au travers de son aventure et le monde lui paraissait tout changé⁴. » Et encore : « Un cœur troublé intéresse l'univers à ses malheurs⁵. »

L'automatisme engendré par l'habitude crée enfin un état d'âme, donne lieu à des passions qui peuvent modifier notre vie entière :

« Lorsqu'on a prononcé une fois une formule on la répète toujours⁶. » Mais ce qui fait que la passion est quelque chose de bien difficile à déterminer quant à son origine et la façon soit de la combattre, soit de la diriger, c'est que fréquemment elle grandit en nous et se nourrit de désirs vagues jusqu'au moment où elle trouve sa

1. *Le Secret du Précepteur*, p. 108.

2. *Samuel Brohl et Cie*, p. 257.

3. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 160.

4. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 6.

5. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 50.

6. *Samuel Brohl et Cie*, p. 193.

fixation et sa vraie raison d'être : « Qu'il est difficile de savoir ce que veut et ce que ne veut pas notre cœur ¹ ! »

« Rien ne coûte plus à l'homme que de devenir un numéro², » pense notre auteur. C'est qu'en effet à la base de la plupart de nos passions on trouve le culte du Moi. Suivant les individus, il se nomme égoïsme, vanité, orgueil, fierté. Pascal l'a honni, mais Cherbuliez trouve qu'il peut avoir du bon lorsqu'il est plus qu'un simple leurre : « Le moi n'est haïssable que lorsqu'il n'y a rien dessous³. » Mais s'il n'aboutit qu'à un état d'inertie et de stupidité de narcissisme, à une introspection qui paralyse l'action, il est condamnable : « C'est jouer dans ce monde un sot personnage que de passer son temps à se pêcher à la ligne⁴. » Mal servi par des désirs qui flattent mais qu'il est impossible à notre nature de réaliser, le moi s'aveugle d'abord volontairement : « Notre vanité est la plus crédule de toutes nos passions sans en excepter l'amour⁵. »

Puis la conviction de notre impuissance finissant par s'imposer tout de même, l'ennui, cette forme du découragement chronique, s'installe en nous à demeure : « tu as juré de n'aimer jamais que toi et tu ne peux te souffrir⁶ : » Trop bonne opinion de soi-même et incapacité à la faire partager aux autres voilà la cause de cet état morbide : « Son moi tout nu lui déplait, comme peu glorieux ; il veut pouvoir s'aimer en compagnie⁷... » car « l'homme s'aime, c'est la loi de nature ; mais il tient aussi à s'estimer, il a besoin d'ennobler à ses propres yeux son égoïsme, et pour cela d'élargir son moi, de se créer des intérêts, qui sans être ceux de tous, sont communs à plusieurs⁸. »

Cet ennui paralysant la volonté de l'homme qui ne sait pas se rendre à l'évidence se traduit généralement par : « le mépris des choses communes et l'impuissant amour de l'extraordinaire⁹. »

Qu'il est donc facile de le rencontrer ce type si justement observé : « un orgueilleux et un ennuyé¹⁰. »

Le caractère le plus significatif de la passion, c'est la violence et :

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 324.

2. *Noires et Rouges*, p. 36.

3. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 344.

4. *Le Comte Kostia*, p. 357.

5. *Une Gageure*, p. 193.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 30.

7. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 132.

8. *Id.*

9. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 27.

10. *Après Fortune Faite*, p. 33.

« la violence n'est le plus souvent qu'une faiblesse orageuse¹. » D'où sa nature destructrice et féroce : « Il y a quelque chose de destructeur dans les emportements de la passion la plus tendre². » : « les joies du cœur sont féroces³. »

Mais la force même de la passion empêche sa continuité car l'être humain ne saurait vivre dans un perpétuel état de fièvre :

« La vie du cœur est un va-et-vient continuel alors que les besoins de l'esprit sont permanents⁴. » A sa violence se mesure également le peu de durée de la passion : « Je donnai quelques jours à mon chagrin qui était profond⁵. »

Ce n'est pas, à en croire Cherbuliez, dans la jeunesse qu'on pourra trouver la passion vraiment profonde et quelque peu durable; il est convaincu que : « trente-quatre ans, » moment où l'homme commence à se connaître et à se posséder, « c'est l'âge des passions sérieuses⁶. »

Cherbuliez fait observer : qu'on n'a « qu'une passion dominante⁷ ».

Par là il veut nous faire entendre qu'une seule et grande passion suffit à l'homme et à sa destinée.

Cependant, il n'a pas été sans remarquer que chez beaucoup d'entre nous, qui ne possédons pas une seule passion dévorante et dévastatrice, il semble exister une sorte de co-habitation entre plusieurs passions, les unes grandes, les autres petites. Mais en règle générale elles ne font pas bon ménage ensemble, car grande ou petite la passion est égoïste en ce sens qu'elle ramène tout à elle. Elles se font donc la guerre et : « c'est ainsi qu'elles se dévorent les unes les unes les autres, et ce sont souvent les petites qui mangent les grosses⁸. » Peut-être est-ce parce que les premières, lorsqu'elles ne sont pas les harmoniques des secondes, s'appuient davantage sur la réalité, et restant tout près de la nature y puisent vigueur et vitalité.

Cherbuliez trouve que : les petites passions aident à vivre, et que

1. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 293.

2. *Id.*, p. 60.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 390.

4. *Le Secret du Précepteur*, p. 207.

5. *Méa Holdenis*, p. 62.

6. *Miss Rovel*, p. 2.

7. *Le Prince Vitale*, p. 177.

8. *Le Comte Kostia*, p. 78.

les grandes tuent¹. » Les grandes en effet sont souvent des crises ou des accès qui ayant des répercussions sur le système l'ébranlent fortement et y laissent des traces ineffaçables.

Mais les petites passions ne sont pas toujours aussi bienfaisantes que notre auteur a bien voulu le dire. Dans *Apépi*, il nous parle de : « ces rides naissantes qui trahissent le travail des petites passions, ces inquiétudes de la vanité qui vieillissent les femmes avant le temps². »

Les passions se reconnaissent par leur violence, a-t-on dit.

Elles ont encore entre elles une autre ressemblance : l'exagération. « La passion exagère toujours³. » Le passionné par nature joue donc la comédie devant lui-même.

Lorsque la vraie passion lui fait défaut, il apprend son rôle dans la vie journalière et y met tous ses petits moyens :

« Incapable de toutes passions sérieuses, les moindres bagatelles l'émeuvent jusqu'à lui donner la fièvre et il débite des enfantillages avec tous les gestes de la grande passion⁴. »

Les gens qui sont à la fois et réfléchis et passionnés (une combinaison qui rend très minimes leurs chances de bonheur, déclare Cherbuliez), réussiraient assez bien si les événements exigeaient d'eux de violents et de très théâtraux sacrifices, mais devant les faits de l'existence banale et routinière ils tiennent prudemment la bride à leurs passions : « Je connais des Curtius qui à la rigueur, quand on les en prie, se jettent dans un gouffre et qui ne sauteraient pas un fossé large d'un pied. Ce monde est plein de petits fossés, en revanche les gouffres sont rares⁵. »

Il convient pour mériter la joie amère de la grande passion d'être d'une nature tant soit peu héroïque : Cherbuliez parle de ces esprits exaltés : « qui sont comme amoureux de leur malheur⁶. »

Devra s'accommoder des petits mouvements de l'âme celui qui sera demeuré un peu trop jeune de caractère. Voici le portrait de ce type de passionné au petit pied : « Il a beau s'en cacher, il s'affecte profondément des petites choses et il n'a pas la faculté de vivre en détail, ce qui est le témoignage le plus assuré qu'une âme n'en a pas fini avec l'enfance. Bref il n'a pas pris son parti d'être malheureux,

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 250.

2. *Apépi*, p. 133.

3. *Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 214.

4. *Le Comte Kostia*, p. 143.

5. *Paule Méré*, p. 71.

6. *Olivier Maugant*, p. 299.

et si lourde que soit la croix dont sont chargées ses épaules, il se baisse pour ramasser les petites consolations, les menus plaisirs qu'il rencontre sur son chemin¹. »

La vraie nature de la passion ne se révèle pas dans les manifestations extérieures, parce que, comme nous l'avons dit, les petites affectent fréquemment l'apparence des grandes; que, par ailleurs, les grandes passions comme les grandes douleurs, sont souvent muettes et que les grandes émotions étouffent : « Quand on a trop à dire on ne dit rien². » Elles se révèlent plutôt dans une modification, peut être profonde, de la personnalité :

« Les grandes émotions transforment les caractères³. »

Quant à leur origine ou cause, Cherbuliez estime qu'elle est bien difficile à déterminer. Faisant parler un de ses « raisonneurs », il émet l'avis que : « comme les plantes les grandes passions ont toujours de petits commencements⁴, » que souvent la passion naît de l'opposition vive à notre moi humilié : « qu'on s'entête, que l'orgueil se met de la partie et qu'on finit par vouloir ce qu'on n'osait pas même discuter⁵. » La passion ayant le caractère d'une révolte, on conçoit qu'elle ait besoin d'opposition pour croître.

L'exaltation, inévitable accompagnatrice de la passion, nous suggère la nature pathologique de celle-ci. Mais Cherbuliez ne fera pas la part si belle aux naturalistes. Pour lui, la maladie qu'est la passion ne s'accompagne pas nécessairement de troubles soit fonctionnels soit organiques. Ironiquement, il interroge :

« Mais suis-je donc en colère? Il s'est tâté le pouls, point de sang sous les ongles : sa sagesse avait le champ libre⁶. »

Il fait plutôt de la passion folle un cas particulier de la maladie mentale; l'idée fixe étant son élément essentiel.

Chez tous les hommes la tendance à l'idée fixe est toujours en puissance :

« Il retrouva sous son chevet ses pensées qui l'attendaient; elles nous attendent toujours⁷. »

La passion implique croyance et sans nul doute se fortifie-t-elle

1. *Le Comte Kostia*, p. 97.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 179.

3. *Après Fortune Faite*, p. 382.

4. *Id.*, p. 179.

5. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 173.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 349.

7. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 193.

par la répétition : « Les gens convaincus aiment à se répéter¹ », et, en se répétant, ils se convainquent davantage, mais ce n'est certes pas là un cas de maladie.

Le cas vraiment morbide ne se produit que lorsque l'idée fixe s'implante dans l'esprit (quand celui-ci par pénurie de pensée n'a pas appris à se renouveler) et que la passion a vainement tenté de trouver dans le cœur la consolation de sa défaite :

« J'ai assez vécu pour me convaincre que notre cœur est meilleur qu'on ne le dit, et que toutes les grandes fautes s'expliquent par quelque infirmité de l'esprit². »

Certaines passions qui sont le partage de l'humaine nature nous agiteront sans cesse, elles nous sont en quelque sorte naturelles, et peut-être ne sera-ce pas un mal de les avoir ressenties, mais d'autres nous seront vraiment funestes : « Il est des passions innées au cœur de l'homme et qui le troubleront toujours de leurs fureurs ; il en est d'autres qui ne sont que des maladies de l'esprit³. »

E. Faguet reconnaît en Cherbuliez un psychologue spécialiste des désordres mentaux occasionnés par la passion furieuse : « Il a bien su démêler la contagion de la folie passionnelle. Il aime à placer en présence l'un de l'autre un être humain très équilibré, très raisonnable, très sage ou qui semble l'être et un autre très nerveux, très impulsif, candidat plus ou moins déclaré aux maladies mentales. Et celui-ci après avoir étonné le premier prend peu à peu sur lui un très grand empire et ne tarde pas à le rendre assez semblable à lui-même⁴. »

Toutefois l'homme sensé, le « héros raisonnable », ne se laisse jamais complètement gagner aux extravagances du détraqué qui lui fait pendant. Au contraire, il le conseille et quelquefois le guérit. Son principe et précepte à la fois, c'est : « Ménager de ses nerfs, voilà ce qu'il faut être à tout prix ; ne pas se mettre dans un état d'esprit qui tranche trop fortement avec les réalités de la vie. A tout prix il faut éviter certains réveils⁵. »

Cherbuliez admet que l'être absolument et parfaitement raisonnable n'existe pas, que l'homme doit compter avec les forces incohérentes et souvent inavouables du subconscient : « Il n'est pas un excès, un désordre que le plus honnête homme du monde n'ait

1. *Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 220.

2. *Ladislas Bolski*, p. 185.

3. *Le Grand Œuvre*, p. 258.

4. *Discours de réception à l'Académie* de M. E. Faguet, 18 avril 1901.

5. *Le Comte Kostia*, p. 265.

commis vingt fois en rêve ¹ » (Freud encore !). Mais cela dit, il convient de faire la part du feu et reconnaître comme inévitable en soi la présence d'une demi-démence : « J'ai un coin de folie qui n'est pas encore bien mort ². » Il faut par conséquent subir la passion sans l'opposer de front, puisqu'elle a des droits sur notre nature : « il n'est pas besoin de boire pour extravaguer ; il y a un peu de déraison dans toutes les passions humaines. C'est le cœur de l'homme qui est capiteux ³. » La sagesse consiste à surmonter les passions qui nous nuisent ou qui nous gênent en les neutralisant par d'autres : « On ne guérit d'une passion que par une autre passion ⁴ ; » car : « il est facile à une folie d'en persuader une autre ⁵. » Comparer : « La passion seule peut guérir la passion. » Le premier pas vers la guérison sera donc dans ce cas de vouloir se débarrasser de ses passions dangereuses : « Mais le plus sûr moyen de ne pas guérir de son mal c'est de l'aimer ⁶. » Or généralement la passion, surtout la passion amoureuse, est un mal qu'on aime car elle a ses racines trop profondément enfoncées dans le moi. D'où la difficulté.

Et puis il y a aussi des passions incurables. Elles sont, semble-t-il, marquées au sceau qu'on serait tenté d'appeler divin de la folie : « Ce sont les maladies aiguës ou chroniques qui s'attaquent aux cœurs généreux, celles qu'on peut appeler les maladies nobles ⁷. » Elles sont nobles, sans doute, parce qu'elles dépassent les étroites limites de la personnalité et tendent invariablement au sacrifice ; l'idée est leur guide.

« Comme la philosophie et la religion les passions farouches ont leur ascétisme ⁸. » L'homme transfiguré par elles arrive au point où la négation de soi devient inéluctable :

« Dès ce moment il n'est plus maître de lui, il ne voit partout qu'embûches et trahisons ⁹. » C'est le moment où, tel Rousseau, il s' imagine que l'Univers en veut à son Idée et il se persuade qu'en s'immolant pour elle il la sauvera.

1. *La Bête*, p. 136.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 398.

3. *Ladislav Bolski*, p. 183.

4. *Miss Rovel*, p. 82.

5. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 337.

6. *Paule Méré*, p. 85.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 23.

8. *Olivier Maugant*, p. 164.

9. *Le Prince Vitale*, p. 301.

C'est à ce moment que le dédoublement de sa personnalité assume d'abord les proportions d'un antagonisme hostile, puis le caractère d'une lutte entre l'élément charnel et le spirituel : « Tu as atteint ce moment où l'homme se devient étranger à lui-même et se regarde comme par les yeux d'un autre, de cet « autre » mystérieux qui nous succédera au delà de la tombe ¹. »

Cet aspect fatal de la vraie passion nous a été minutieusement décrit par Cherbuliez dans son *Prince Vitale*. Dans cette étude magistrale qu'il fait sur la folie présumée du Tasse, il trouve que pour les hommes vraiment grands l'aboutissement de la passion, devenue une force créatrice, est l'anéantissement par le sacrifice consenti ; anéantissement soit du corps, soit de l'esprit. Ce germe de destruction qui existe au sein de toute passion est peut-être sa caractéristique la plus vraie : la passion que nous avons déjà appelée une révolte, une lutte sans merci entre l'esprit et les sens, doit entraîner l'abolition de l'un ou des autres et quelquefois se termine par la fin de tout. C'est donc lorsque la passion a atteint son paroxysme, lorsque la vie semble bouillonner en nous, que nous aspirons le plus au port : « Quand le cœur déborde de vie, il est doux de s'entretenir avec la mort ². »

Mais il existe en nous des mouvements impétueux, les « esprits animaux » du moyen âge, qu'à défaut de mieux on peut dénommer passions et qui ne sont guère que des manifestations d'un trop-plein de vie qui ne demande qu'à déborder. Ce sont là des passions saines, nécessaires dérivatifs à un tempérament excessif. La colère semble, à Cherbuliez, une de ces passions utiles et même indispensables : « Je veux me fâcher », dit un de ses personnages les plus exubérants de vitalité, M^{me} Simpson, « à chacun son hygiène ³. » Quand on se sent lésé, que l'on éprouve le sentiment qu'on a été la victime d'une révoltante injustice, il suffit d'un sursaut violent d'indignation pour remettre le sang en mouvement : « Il n'est rien de tel qu'une grande colère pour vous tenir chaud ⁴. »

Cette passion soulage parce que, grâce à elle, l'homme sous le coup de l'injustice voit venir à la rescousse le côté de son individualité qui l'ennoblit le plus à ses yeux, le côté moral : « on a beau dire, les grandes colères sont lumineuses ⁵. »

1. *Le Prince Vitale*, p. 330.

2. *Paule Méré*, p. 284.

3. *Id.*, p. 44.

4. *Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 319.

5. *Apépi*, p. 133.

Ce qui plaît dans la colère c'est son caractère essentiellement positif; elle ne saurait être, si elle n'était pas un appel direct à l'action violente : « La colère, vois-tu, il n'y a que ça. C'est elle qui a fait toutes les grandes choses de l'histoire; c'est elle qui détrône les Tarquins et qui fonde les républiques... j'aime les gens qui se fâchent¹... »

La « sainte colère », l'indignation, a fréquemment accompli ce miracle de redresser la conscience publique et de l'animer assez longtemps pour balayer la tyrannie. Parfois, elle seule peut servir de consolation aux heures terribles : « Il est des cas où la colère est la seule de nos passions qui nous aide à vivre². » Mais la colère manque le plus souvent de subtilité : « les énergmènes sont des esprits courts quand ils ne sont pas des scélérats³... » « Quand on examine à distance ses colères on les trouve bêtes⁴. »

La colère qui va puiser sa force dans la morale possède, semble-t-il, un caractère tant soit peu factice, car ne pouvant vivre d'elle-même, elle a besoin de s'identifier avec quelque cause qui la grandira : « Que ne se dit-on pas pour se persuader qu'en suivant son humeur on agit par principes⁵ » ? Et encore : « Elle avait souvent pris ses passions pour des devoirs⁶. »

La colère a besoin de grossir son objet pour bien l'apercevoir. Par cela même la finesse se trouve exclue de sa nature : « Quand on a des nuances dans l'esprit on hésite à se faire tuer pour quoi que ce soit. Lisez l'histoire : on n'est jamais mort que pour de grosses couleurs, pour un blanc de neige ou pour un rouge écarlate⁷. »

A côté de la très commune colère, il existe toutefois l'aristocratique haine. Plus vivace que la colère, elle sait durer :

« Les haines qui ne sont pas patientes... ne sont pas des haines sérieuses⁸. »

La haine à l'encontre de la colère est une passion intelligente : « Oh ! c'est une merveilleuse providence que la haine. Elle voit tout, elle songe à tout, s'avise de tout...⁹ » : « ... Elle a des yeux

1. *Olivier Maugant*, p. 127.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 351.

3. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 13.

4. *Ladislas Bolski*, p. 360.

5. *Prosper Randoce*, p. 131.

6. *Le Secret du Précepteur*, p. 316.

7. *Ladislas Bolski*, p. 82.

8. *Olivier Maugant*, p. 127.

9. *Le Comte Kostia*, p. 238.

redoutables qui voient dans la nuit comme ceux des chouettes¹. »

Celui qui hait y trouve sa volupté : « Tu ne connais pas les tendresses de la haine !² » telle est l'exclamation d'un raffiné de cette passion subtile.

Même la haine a besoin de se justifier quelquefois : « Elle lui représenta que les haines vigoureuses sont nécessaires à la santé de l'âme..., qu'en rendant le mal pour le mal on remplit une mission sacrée, qu'on travaille au rétablissement de l'ordre³. »

Dans l'ensemble cependant Cherbuliez trouve que les passions s'opposent à l'intelligence, qu'à les écouter trop complaisamment nous faisons fausse route : « On a beaucoup glorifié les passions dans ce siècle. Sans doute elles ont fait faire de grandes choses ; mais elles ont inspiré aussi bien des lâchetés et des mensonges. Je crains surtout leurs sophismes⁴ ... » « La passion même sincère est toujours sophiste⁵. »

En effet, la passion si basse soit-elle a besoin de se justifier. Si absurde que puisse paraître son objet elle s'ingénie à le rendre acceptable à la raison, quitte à passer outre, si cette dernière se refuse. De toutes façons, elle s'efforce sans cesse de faire violence à l'ordre établi en l'interprétant à sa guise : « Et quel principe n'a pas été altéré et faussé par les passions humaines ?⁶ » Pourquoi est-elle invariablement contraire à la logique ? C'est qu'elle veut simplifier toutes choses et les ramener à l'échelle de celui qu'elles servent et qu'elles dominent. Or : « la vie est compliquée et dans nos prévisions nous la faisons plus simple qu'elle n'est⁷, » et notons-le de même : « la vie de sentiment ne suffit pas à l'homme, et c'est une illusion fatale que de se flatter de combler le vide du temps avec son cœur⁸. »

Mais les hommes sont ainsi faits que c'est en fin de compte toujours à leur Moi qu'ils soumettent le jugement qu'ils sont amenés à porter sur leurs passions et leurs résultats. Comment pourraient-ils voir clair quand ils ont partie liée avec ce qu'ils devraient condamner ? : « Si les hommes étaient de bonne foi ils convien-

1. *La Ferme du Choquard*, p. 346.

2. *Le Comte Kostia*, p. 345.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 146.

4. *Ladislav Bolski*, p. 42.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 39.

6. *Le Prince Vitale*, p. 248.

7. *Ladislav Bolski*, p. 150.

8. *Le Comte Kostia*, p. 254.

draient qu'en toute rencontre leur premier soin est de se mettre en règle avec leur amour-propre¹. »

A cette forme de la passion la plus concrète, parce que constamment présente, que pourraient-ils opposer ? Sa puissance est infinie sur l'homme qui ne sait pas s'abstraire, son influence a des ramifications dans tout son être : « Il y a une passion plus forte et qui a la vie plus dure que l'amour ; c'est l'amour-propre². »

Cherbuliez ne juge pas la passion en moraliste sévère. Il lui reconnaît une existence à part et si l'on doit la réprimer c'est, croit-il, plutôt parce qu'elle est souvent un danger pour soi-même ou pour autrui, mais non pas parce qu'elle offense les gens bien pensants. Il déclare par exemple : « Je reconnais des droits à la passion³. » Après tout si elle nous est le plus souvent préjudiciable, elle nous procure cependant bien des plaisirs et bien des joies. Mieux vaut avoir vécu, souffert et joui que de s'être soustrait aux vicissitudes de l'existence en se réfugiant dans l'indifférence : « l'indifférence n'a jamais fait le bonheur de personne⁴. » Seule la passion nous met en joie, car « l'homme se met toujours dans ce qu'il fait, et il ne fait rien de grand sans passion⁵. » La création si elle est une souffrance est également une joie : « Je n'ai jamais rien fait de bon que lorsque j'avais un peu de joie dans le cœur⁶. » Et encore : « On aime à faire ce qu'on fait bien⁷. » Mais le caractère de la vraie passion c'est d'être entière et impétueuse. Elle peut être bienfaisante et c'est bien, mais ce n'est pas la moralité qui l'inspire : « sa charité était une passion autant qu'une vertu ; elle n'était pas compatissante pour ses pauvres, elle en était amoureuse. Elle n'a jamais donné un morceau de pain sans donner un morceau de son âme⁸ ; » et ainsi nous concevons très bien la même personne : « capable des mouvements généreux mais incapable de scrupules⁹. » Le problème du bonheur ne se résoud pas par l'asservissement de la passion mais il est permis de croire que les leçons de la société aidant, on peut tâcher d'élargir en nous la circonférence de nos

1. *Méla Holdenis.*, p. 71.

2. *Apépi*, p. 123.

3. *Paule Méré*, p. 298.

4. *Prosper Randoce*, p. 49.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 91.

6. *Après Fortune Faite*, p. 116.

7. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 19.

8. *Ladislas Bolski*, p. 7.

9. *Id.*, p. 224.

contacts avec les autres et de la sorte développer les passions latentes qui contribueront à nous rendre plus heureux : ce qui revient à dire que Cherbuliez croyait dans une certaine mesure au progrès.

« Il m'en coûte peu de vous l'avouer, la compassion, la pitié, la sainte miséricorde est le plus jeune et le plus moderne de nos sentiments¹. »

Mais, hélas, l'harmonie parfaite est chose utopique. Entre les humains l'abîme de l'incompréhension subsistera toujours et par suite le bonheur qui est un échange ne pourra être entier pour personne : « Est-il dans ce monde deux âmes qui s'entendent, deux esprits pour qui les mots aient le même sens² ? »

M. Estaunié a à notre époque développé une théorie semblable pour montrer l'isolement de la créature humaine.

Notre auteur offre aux passionnés, sans espérer toutefois qu'ils le suivront, ce conseil, cette exhortation à la sagesse :

« J'adore les bois ! » s'écrie un de ses caractères exaltés. « Il suffit de les aimer³ », lui répond son interlocuteur de sang plus rassis. Mais autant empêcher les oiseaux de chanter, que Jourdain, l'homme bilieux comme tous les diables, de se fâcher ! L'âge seul semble pouvoir nous guérir de nos emportements ou tout au moins les atténuer.

Cependant à côté de la passion, mais sur un plan moins élevé, règne le sentiment. Pour Cherbuliez, le sentiment est une passion à mi-chemin, qui ne s'est pas développée parce que l'individu qui l'éprouve est le produit trop docile de la société et peut-être en raison de sa nature intime peu encline à se laisser aller à ses engouements sans faire intervenir la raison.

Dans la sensibilité, trait d'union entre le cœur qui offre et l'esprit qui compare, nous avons la manifestation la plus fidèle de la vie du sentiment. C'est l'équilibre délicat et tout de nuances que l'écrivain estime comme le plus susceptible d'apporter le bonheur, le bonheur à deux s'entend car le bonheur à soi tout seul n'est pas à la portée des hommes ordinaires : « Penser à deux est une joie d'une douceur infinie, et c'est selon moi le vrai secret du bonheur domestique... L'esprit de Paule est l'esprit d'un cœur, le cœur de Paule est le cœur d'un esprit et voilà pourquoi je l'aime autant que je l'admire et je la révère autant que je l'aime⁴. » Ces deux extraits étant tirés du roman qu'on a prétendu autobiographique de Cherbuliez, on est

1. *La Bête*, p. 251.

2. *Prosper Randoce*, p. 39.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 62.

4. *Paule Méré*, pp. 202-203.

en droit de penser que telle est au fond la conception la plus parfaite que notre auteur nous ait donnée sur le bonheur réalisable.

Dans ce mariage du cœur et de l'esprit, il importe que ce dernier sache se rajeunir pour se maintenir au niveau de son compagnon qui ne sait pas toujours vieillir. Dans *Le Comte Kostia*, Gilbert, en qui les critiques s'accordent à reconnaître l'auteur que nous étudions, affirme lui aussi :

« Non, ce n'est pas mon cœur qui est jeune... C'est mon esprit¹. » Et plus loin pour bien montrer combien cette union est devenue intime : « Ce qu'il y avait en moi de romanesque s'est réfugié dans mon cerveau, et mon cœur est devenu le plus raisonnable de tous les cœurs²... » « Je suis un contemplatif passionné. Puisse mon esprit conserver à jamais sa jeunesse³ ! »

A doses égales, de la passion point trop passionnée, de la raison point trop raisonnante voilà quelle sera donc la formule la plus approximative de la félicité : « Cette sorte de passion tranquille ou de calme passionné qui est la perfection du bonheur...⁴ » Malheureusement cette combinaison subtile est excessivement rare, car elle dépend d'un dosage très délicat :

« Vous êtes trop légère... pour être tout à fait vraie, vous êtes trop passionnée pour être tout à fait fausse⁵. »

L'amitié, passion généralement tranquille, dont Cherbuliez fait quelquefois le point de départ de l'amour, possède peut-être à un degré supérieur ce dosage de sensibilité à la fois romanesque et sensée. Mais elle aussi cependant est sujette à errer soit en devenant trop exigeante, soit en se fragmentant en parcelles trop menues : « il arrive dans les amitiés les plus intimes un moment où les confidences deviennent impossibles⁶, » et :

« Vous avez beau dire, je suis sûr que vous avez pour le moins une centaine d'amis intimes⁷. »

L'amitié peut aussi être une manie, et dans ce cas encore rien en elle qui satisfasse : « Elle était de ces personnes qui ont la religion de l'amitié⁸. »

1. *Le Comte Kostia*, p. 15.

2. *Id.*, p. 27.

3. *Id.*, p. 16.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 81.

5. *Id.*, p. 154.

6. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 127.

7. *Le Comte Kostia*, p. 284.

8. *Une Gageure*, p. 3.

Comme on pouvait s'y attendre, Cherbuliez romancier psychologue a apporté un soin tout particulier à l'étude de la passion par excellence, l'amour. Cette passion forte il l'a étudiée en la considérant du point de vue de la Femme. C'est dans cet esprit par conséquent que nous entreprendrons notre travail de commentateur :

« L'amour, dit-il, est un choix et une préférence¹. » Cette assertion peut étonner dès l'abord, car s'il est une passion humaine à laquelle la volonté et la raison ont le moins affaire c'est bien l'amour. Sans doute, par conséquent, doit-on entendre par choix un mouvement profond de l'âme, une force sans cesse croissante à laquelle presque sans combat les autres passions cèdent, et par préférence une compréhension spéciale, et si l'objet de notre amour n'est pas très remarquable, un aveuglement volontaire sur ses défauts et un embellissement de ses qualités.

L'amour naissant semble chez beaucoup une sorte d'acte de courtoisie, qui n'engage à rien encore, mais qui s'impose lorsque la sympathie mutuelle existe déjà. Cherbuliez l'appelle : « la politesse du cœur². »

Comme l'amitié qui se prodigue à tous, l'amour qui s'éparpille n'est guère sérieux : « Aimer tout le monde ce n'est pas aimer³. » L'amour n'est-il pas un choix et une préférence ? Les jeunes gens prodigues de sentimentalité doivent donc se méprendre sur la véracité de leur amour.

Les jeunes filles au contraire (celles qui furent les contemporaines de Cherbuliez du moins)... « commencent presque toutes par le roman de l'amitié qui prépare à l'autre et qui n'est pas toujours le moins romanesque des deux⁴. »

La voie insensible qui mène à l'aveu s'accommoderait mal des violences de la passion désordonnée. Peut-être donc pourra-t-on admettre que : « le véritable amour n'est à l'origine qu'une amitié paisible, faite d'estime et de confiance, née de la sympathie naturelle de deux âmes⁵. » Ce qui est évidemment dans la note d'un auteur idéaliste.

M^{me} de Sussy, personnage très sympathique et très sensé du *Roman d'une Honnête Femme* nous fait une profession de foi que Cherbuliez aurait fort bien pu prendre à son propre compte :

1. *Le Comte Kostia*, p. 362.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 3.

3. *Noires et Rouges*, p. 99.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 92.

5. *Après Fortune Faite*, p. 179.

« Oserai-je vous le dire? En matière d'amour, je suis de l'école d'Honoré d'Urfé... J'aime l'Astrée, Céladon ne me semble point ridicule¹. »

Pour l'écrivain, avant tout homme de salons et romancier pour gens du monde, quoi de plus naturel que de prêter à la passion naissante les grâces et les petites comédies de la bonne société?

L'amitié solide servant de base à l'amour, fondée sur une communauté de goûts et d'intérêts semblables, Cherbuliez l'a prédite un peu prophétiquement : « Voilà la femme-camarade et c'est la femme de l'avenir². » Et encore : « J'estimais que le mariage n'est rien s'il n'est la plus charmante des camaraderies³. »

Mais cette camaraderie, cette amitié qu'est-elle au juste? N'est-elle pas une des règles du jeu, ne marque-t-elle pas simplement le temps d'attente qui se doit et que la Préciosité observait autrefois si scrupuleusement? La femme a la culte de la joliesse. La forme qui est un aspect de l'art est pour elle indispensable : « Les femmes sont plus artistes que nous dans les choses de la vie; le fond ne leur fait jamais oublier la forme⁴. »

Quant à la véritable amitié, c'est une autre affaire :

« Les femmes! les femmes! les plus honnêtes sont incapables d'amitié⁵! » Après tout, peut-être est-elle sincère cette amitié, mais à coup sûr, elle manque de mesure :

« Dites-moi ce que c'est que l'amour. C'est la folie de l'amitié⁶. »

L'illusion semble encore plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes. Elles en ont plus besoin, étant plus clairvoyantes en amour. Sans l'illusion, l'amour qui commence s'étiolé, car la réalité est trop banale pour qu'il puisse s'épanouir librement. « Vous savez, nous demande Cherbuliez, l'admirable définition que Voltaire a donnée de l'amour, c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée⁷. »

Les hommes ne sont pas aussi experts à ce jeu délicat; ils savent trop bien ce qu'ils veulent et sont trop pressés d'arriver à leurs fins : « Du moment qu'il ne s'agit que de les aimer toutes les femmes se valent ou à peu près. »

1. *Le Grand Œuvre*, p. 44.

2. *Prosper Randoce*, p. 306.

3. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 117.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 96.

5. *Prosper Randoce*, p. 243.

6. *Le Comte Kostia*, p. 289.

7. *Id.*, p. 217.

« Les hommes ont beau broder de chimères leur passion, l'étoffe en est toujours grossière¹. »

Qu'il est donc de nature précaire chez l'homme, cet amour subtil qui n'est fait que d'une illusion et d'une fantaisie ! Il suffit d'un peu de courage de la part de la femme que l'on croyait adorer pour que l'amour-propre qui seul était en jeu saisisse avec gratitude l'échappatoire offerte : « Un jour vous avez cru m'aimer. Il vous a suffi de le dire pour n'y plus croire². »

La femme est essentiellement romanesque en amour ; c'est-à-dire qu'elle ne peut s'empêcher de l'idéaliser.

Il correspond, en effet, à un état d'âme qui a existé en elle avant même la venue de l'être aimé. En renonçant à celui-ci, la femme ne renonce pas à l'amour.

L'amour chez l'homme est par nature romantique ; c'est-à-dire qu'en aimant, son moi prend la première place et paraît s'accroître des émotions multiples que ce nouvel état produit en lui. Que la mode soit à l'introspection et aux discussions plus ou moins publiques des états affectifs (de telles périodes existent) et le voilà devenu romantique très authentique. Cherbuliez nous donne une esquisse de son prototype : « Il avait passé sa vie à mourir d'amour, ainsi le voulait la mode³. »

La femme reconnaît d'ailleurs à l'homme le droit de jouer ce rôle. Elle l'exige presque de lui : « Vous ne serez pour les femmes qu'un homme sans conséquence parce que vous êtes dépourvu de tout romantisme et que c'est un élément essentiel dans la comédie de l'amour⁴. »

Si la femme veut donc bien donner la réplique à l'homme, c'est toutefois sans se livrer car : « L'absolue confiance est incompatible avec l'amour⁵. » Elle sait que l'amour à la taille de l'homme n'a aucune chance de durer, et qu'y céder serait néfaste : « L'amour est mort avec la confiance⁶. »

L'élément de mystère qui accompagne l'illusion fait que la femme ne se livre jamais entièrement : « Si bonnes filles qu'elles soient, les femmes ne disent jamais tout⁷. »

1. *Ladislav Bolshi*, p. 360.

2. *Prosper Randoce*, p. 308.

3. *Le Prince Vitale*, p. 87.

4. *Une Gageure*, p. 261.

5. *Le Secret du Précepteur*, p. 358.

6. *Noires et Rouges*, p. 385.

7. *Amours Fragiles*, p. 160.

L'illusion que les femmes veulent entretenir à tout prix, leur est facilitée par le don qu'elles possèdent de pouvoir oublier la réalité quand elle est trop cruelle et de se débarrasser des souvenirs humiliants ou pénibles :

« Les femmes ont un art particulier pour se débarrasser des faits et des souvenirs qui les gênent¹. » Cherbuliez est souvent revenu à cette idée : « Les femmes ont ceci d'admirable qu'elles savent se rendre maîtresses de leurs souvenirs². » « Les oublis volontaires de cette femme anéantissaient en quelque sorte le passé³. » « Les femmes ont une merveilleuse faculté d'oubli⁴. » Les hommes, eux, oublient moins facilement parce que pour eux l'idée prime la sensation.

La raison ne compte pour les femmes qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs désirs : « Est-ce que les femmes donnent des raisons⁵ ? » On a souvent observé l'indépendance surprenante de leur raisonnement et l'on s'en est moqué :

« Les femmes ne comprennent que ce qu'elles veulent comprendre⁶, » car la vérité, chez elles, se subordonne à la passion qui est, après tout, leur raison d'être, de sorte qu'« elles n'avouent jamais quand elles se sont trompées⁷. »

Mais les femmes sont-elles à blâmer pour cela ? « L'amour », qui est tout pour elles, « est une déraison, toutes les inconséquences lui sont permises ; l'absurde est son royaume⁸ » et dans ce royaume, la femme règne en souveraine.

On est obligé de reconnaître avec Cherbuliez et avec nombre de ses devanciers, que la Femme est singulièrement dénuée de sens moral : « Ce sont les femmes qui nous corrompent, ce sont elles qui nous régénèrent⁹, » mais le bien et le mal ne sont pour elles que des accidents. Pour nous, ces notions sont déterminées par des règles, mais les femmes ne peuvent souffrir les règles : « qu'elles fassent le bien ou le mal, elles sont toujours des êtres intempérants¹⁰. »

1. *Noires et Rouges*, p. 121.

2. *Prosper Randoce*, p. 52.

3. *Ladislas Bolski*, p. 151.

4. *La Bête*, p. 38.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 207.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*.

7. *Jacquine Vanesse*, p. 149.

8. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 220.

9. *Jacquine Vanesse*, p. 201.

10. *Id.*, p. 3.

La vertu est précisément ce que Cherbuliez trouve quelque peu ridicule chez les femmes qui en font étalage, sûr qu'elle est chez elles un effet de l'hypocrisie ; le ridicule professeur Brommel, qui s'attendrit sur la « Gemüt » des femmes de son pays, vante en ces termes leur vertu : « Si vous connaissiez les Allemandes!... Ce qui les distingue entre toutes les femmes, c'est l'instinct du sens moral, la profondeur de leurs attachements, le sérieux de la passion...¹ » et bien entendu Cherbuliez estime qu'il est juste et naturel que la légèreté française vienne changer tout cela.

Même quand elles sont vertueuses et connues pour être telles, l'attrait de la chose interdite les tente encore :

« Les femmes les plus résolues à résister ne sont pas fâchées d'avoir à se défendre². »

D'ailleurs, pourquoi les femmes s'embarrasseraient-elles de la moralité sociale fondée sur des préceptes établis par les hommes ? Déjà La Bruyère l'a dit et Cherbuliez, son élève, le cite : « La plupart des femmes n'ont guère de principes ; elles se conduisent par le cœur et dépendent pour les mœurs des opinions de celui qu'elles aiment³. »

Va-t-on demander aux femmes d'être justes ? Pourquoi le seraient-elles ? Elles sont naturelles et la justice inventée par la société n'existe pas dans la nature : « Vous êtes femme et vous aimez la justice⁴ ? » Voilà qui est anormal !

Bien loin d'être justes, elles semblent préférer ce qui soulève notre indignation à nous autres hommes : « La justice de certaines femmes est souverainement injuste et inique⁵. »

« Quand il faut une victime à leur colère, elles la prennent où elles la trouvent⁵. » Les héroïnes raciniennes n'agissent pas autrement.

La femme sait, en effet, se montrer merveilleusement indifférente à tout ce qui ne touche pas son cœur ; l'injustice devient pour elle un très utile dérivatif ; sa faiblesse physique l'y autorise : « Mon père prétend que les femmes s'attribuent le droit d'être injustes, que c'est celui de leurs privilèges auquel elles tiennent le plus⁶. »

1. *Les Inconséquences de M. Drommel.*

2. *Jacquine Vanesse*, p. 11.

3. *Prosper Randoce*, p. 44.

4. *Samuel Brohl*, p. 57.

5. *Une Gageure*, p. 277.

6. *Après Fortune Faite*, p. 149.

Peut-on faire honte à la femme d'avoir été cruelle et injuste ? Elle n'écouterait pas vos discours : « Un cœur qui aime ne connaît plus la honte¹. » Le souvenir de ces cruautés ne la troubleront pas, surtout si elle est parvenue à se venger de qui lui avait porté atteinte : « Se venger est le plaisir des dieux et des femmes². »

Mais si cette méchanceté n'est pas voulue ? « Il se demandait si dans le meilleur cœur de femme, il n'y a pas un fond de férocité inconsciente³. »

La femme a un autre don admirable pour abolir la souffrance morale et se guérir du mal d'aimer, c'est l'indifférence que son pouvoir d'oubli sert si bien : « Le contraire de l'amour n'est pas l'aversion, c'est l'indifférence. La haine n'oublie pas⁴ » et les femmes haïssent rarement.

Certaines femmes, chez lesquelles la vie du cœur existe cependant, se sont fait de l'indifférence une indiscipline qui les aide parfaitement à jouir de l'existence. Elles peuvent rester égoïstes même en amour : « Elle était de ces femmes qui réduisent tout ce qui les entoure à l'état d'accessoires⁵. »

Malheur à qui s'attache à elles : tranquillement, elles feront taire en elles tout sentiment de pitié et iront leur chemin : « Ces éternelles passantes de la vie... ; leur métier est de passer et elles passent⁶. »

Ce sont des femmes à demi-passions, de celles que Cherbuliez appelle des poupées par oppositions aux « natures ». Elles ressemblent un peu toutes à cette : « exquise Ameline qui, ne sachant pas haïr, était incapable d'aimer fortement, » en bonne épouse « elle se laisserait aimer, mais jamais elle n'aurait d'autres secours à offrir que des étonnements et des indifférences ; elle serait l'éternelle étrangère⁷. »

Mais si, aux yeux du moraliste, la femme a besoin de se justifier, elle n'aura qu'à faire valoir sa vraie nature : celle d'une force mal asservie et jamais consentante à se modifier du tout au tout, la personnification presque parfaite de la passion : « De Maistre, dit Cherbuliez, convient qu'il a toujours eu un faible pour ce superbe

1. *Paule Méré*, p. 119.

2. *Le Secret du Précepteur*, p. 152.

3. *Samuel Brohl et Cie*, p. 260.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 90.

5. *Id.*, p. 129.

6. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 138.

7. *Après Fortune Faite*, p. 211.

animal¹. » Mais d'autres regardent avec mépris les forts qui se laissent dominer par ce qu'ils affectent de considérer comme une créature inférieure : « Il ne pouvait pardonner aux hommes de se laisser gouverner par ce méchant et dangereux animal². »

De nos jours, constate encore Cherbuliez, les hommes, surtout les jeunes, feignent de mépriser la femme ; « la jeunesse d'aujourd'hui a placé l'étude de la femme dans la catégorie des sciences exactes³. »

Mais le poète, le sage, auquel Cherbuliez doit tant de sa pensée la plus profonde, croit, pense que c'est précisément un mérite chez la Femme de se trouver si près de l'animal :

« Ce mot de Goethe : la plus belle qualité d'une femme est d'être une nature⁴. »

Une des « vraies femmes » dans l'œuvre de Cherbuliez (il y en a toujours une au moins par roman) explique à un interlocuteur la loi à son avis nécessaire, à laquelle les femmes savent toujours se conformer et les hommes quelquefois :

« L'amour est le contraire de la civilisation et vous êtes un parfait civilisé !

« L'amour nous rapproche des bêtes ; l'amour est la divine bêtise.. Il nous ramène à l'état de nature. L'homme qui aime redevient un sauvage⁵ ».

L'amour, une bêtise, une passion stupide ? « Il est certain que l'amour est une bêtise, mais cette bêtise est divine⁶. »

Bien rares en effet sont celles qui se refusent à jouer ce jeu qu'elles sont destinées à perdre presque certainement parce qu'elles y mettent trop de leur cœur.

Celles qui veulent être intelligentes et non sensibles : « qui ne se font pas d'illusions sur elles-mêmes ne sont pas tenues de s'en faire sur les autres... les femmes qui ne se plaignent de rien ne sont pas obligées de s'apitoyer sur les malheurs des autres⁷ ».

Mais la grande majorité d'entre elles trouve sa force dans l'inconséquence du sentiment : « Je la soupçonne d'avoir plus d'énergie dans les sentiments que dans la volonté et il me plaît qu'une femme

1. *Le Grand Œuvre*, p. 44.

2. *Miss Rovel*, p. 8.

3. *Id.*, p. 157.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 234.

5. *Une Gageure*, p. 110.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 19.

7. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 61.

soit ainsi, qu'elle pense avec son cœur et qu'elle ait les idées des gens qu'elle aime¹ ».

On a déjà constaté que la femme pouvait être cruelle, injuste, indifférente, et cependant c'est difficilement qu'une femme sait résister quand on fait appel à son cœur ; car les femmes ont plus que les hommes l'intempérance du cœur et le sacrifice leur tient souvent lieu de religion. C'est pourquoi : « les prêtres sont comme les femmes ; leur bouche dit non quand depuis longtemps leur cœur a dit oui². »

L'amour ne revêt pour elles sa vraie signification que si elles peuvent le mesurer par la souffrance : « puisqu'aimer c'est souffrir...³ » « Serait-il donc vrai que les femmes s'attachent à ce qui les fait souffrir⁴ ? »

Mais à la souffrance qui est pour elles la chose normale, elles ajoutent un raffinement, le pardon : « Le fond de l'affaire est que les femmes aiment à souffrir. Il est certain qu'elles oublient leurs amis et qu'elles n'oublient jamais leurs bourreaux⁵... » « J'imagine que Dieu voulut que le pardon eût un asile et un sanctuaire dans ce monde et qu'à cette fin il créa le cœur de la femme⁶. »

A défaut de souffrance véritable, la femme qui aime semble prendre plaisir à renoncer à sa volonté comme si elle s'en défiait ou comme si elle n'en avait que faire : « Ma liberté me gênait... le véritable amour est avide de servitude : la dépendance est si douce quand on se sent aimé⁷ ! »... D'ailleurs :

« En coûte-t-il d'obéir quand on aime⁸ ? » Cherbuliez fait observer en outre que : « les femmes ont un faible pour les despotes intelligents⁹. » Par contraste à leur faiblesse sans doute les femmes aiment la force pourvu qu'elle ne soit pas brutale : « Nous autres femmes, nous adorons la force ou ce qui lui ressemble ; mais ce qui nous subjugue tout à fait c'est la douceur des violents¹⁰. »

Mais si elles aiment la force, si elles consentent avec joie à la dépendance, elles exigent que leur vainqueur y mette les formes,

1. Prosper Randoce, p. 37.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 65.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 162.

4. *Paule Méré*, p. 333.

5. *Le Secret du Précepteur*, p. 294.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 213.

7. *Id.*, p. 83.

8. *Miss Rovel*, p. 5.

9. *Jacquine Vanesse*, p. 171.

10. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 50.

respecte leur amour-propre et surtout ne détruisent pas leurs illusions : « Car l'amour ne va pas sans l'illusion du respect¹. »

Les hommes cependant ignorent souvent ces désirs qui sont rarement formulés par elles : « Les hommes ! les hommes ! Je ne sais quel besoin brutal de ne pas respecter ce qu'ils aiment et d'aimer pendant vingt-quatre heures au moins ce qu'ils ne respectent pas les possède² ». Peut-être est ce que parce que chez l'homme : « l'amour est toujours lié à l'orgueil de la possession³. »

La femme, a-t-on dit précédemment, est une force de la nature ; l'amour, a déclaré Cherbuliez, est le contraire de la civilisation et pourtant la femme exige que l'homme soit un civilisé.

« De quoi qu'il s'agisse, il est dans le caractère des femmes d'attribuer plus d'importance à la forme qu'au fond et comme le fond de la civilisation est de faire un cas infini de la forme, tout homme qui n'aura pas été, en quelque mesure, façonné par elles ne sera jamais qu'un barbare⁴. »

Etre essentiellement contradictoire, la femme qui adore la soumission aveugle et le renoncement absolu possède en elle une faculté absolument contraire à ces tendances, faculté chargée de surveiller son amour et le plus souvent de lui nuire, la jalousie.

« Même à trente ans l'amour est une déraison⁵, » Cherbuliez nous en avertit. La trentaine, c'est l'âge où la femme trouve son équilibre le plus parfait, et cependant se raisonner même à cet âge ne sert pas à grand'chose lorsque l'amour est menacé. La crainte de perdre l'objet aimé donne alors naissance à la jalousie, forme spéciale de l'égoïsme et nourrie le plus souvent d'idées fixes.

Or, Cherbuliez l'a fait observer : « les affections les plus vives sont celles qui succèdent à la crainte⁶. » La jalousie sera donc une affection vive.

A mesure que viendra l'âge, la jalousie chez la femme qui redoute de perdre l'affection de son mari ou de son amant, croîtra.

Et nulle ne pourra se dire absolument libre de jalousie car : « dans tout amour comme a dit l'Apôtre il y a quelqu'un qui aime

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 176.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 48.

3. *Id.*, p. 88.

4. *Le Secret du Précepteur*, p. 157.

5. *Paule Méré*, p. 219.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 108.

davantage et quelqu'un qui est plus aimé¹. » Et c'est la femme qui aime d'habitude davantage.

Par ailleurs « l'homme est ainsi fait qu'en toutes choses c'est l'à-côté qu'il aime le mieux². » Instable donc dans ses affections, il devient facilement volage. L'attrance d'un amour paisible, solide, tel qu'aspire à l'inspirer toute femme qui aime profondément, ne lui viendra que sur le tard : « Il faut qu'un homme ait beaucoup pâti avant qu'il préfère à la femme qui ensorcelle la femme qui repose, et la magie blanche à la noire³. » Et enfin : « Il passe pour constant que les hommes n'ont jamais adoré que les femmes dangereuses⁴. » Malheureusement pour elle une femme qui aime ne l'est pas ou ne l'est plus.

Souvent la jalousie féminine provient de son imagination excessive : « Pour tenir tête à son imagination la femme a besoin de beaucoup d'esprit⁵. » Cette forme de la philosophie la consolera sans doute, mais de l'esprit n'en a pas qui veut.

La jalousie une fois née, grandit bien vite et d'abord révèle à sa victime la force et l'étendue de son amour ; quelquefois même c'est elle qui le fait naître : « Elle faisait connaissance avec les houles du cœur. La jalousie lui révélait l'amour⁶. »

Le désœuvrement l'exaspère encore davantage en donnant libre carrière à cette imagination sans but qui lui est particulière.

Par elle, elle se trouve conduite à commettre mille sottises qui irritent l'homme au sens plus rassis : « Gare aux caprices d'une imagination surchauffée par la jalousie, exaspérée par l'ennui⁷. »

Voilà le danger véritable, celui qui mène aux coups de tête irraisonnés : « Femmes ne vous ennuyez pas ! Ce n'est pas la Bête, c'est l'imagination et l'ennui qui vous perdent⁸. » Car l'homme commence alors à juger sa compagne avec sévérité : « Quand on juge la femme qu'on aime, on n'en a plus pour longtemps à l'aimer⁹. »

Mais quoi, l'amour serait-il possible sans jalousie ? Nous avons vu

1. *La Ferme du Choquard*, p. 181.

2. *La Bête*, p. 146.

3. *Olivier Maugant*, p. 43.

4. *Méa Holdenis*, p. 190.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 164.

6. *Une Gageure*, p. 321.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 227.

8. *La Bête*, p. 218.

9. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 192.

qu'il n'admettait pas la confiance : « Il n'y a pas d'amour sans jalousie¹. »

Tandis que l'amour de l'homme diminue, celui de la femme jalouse va croissant : « Le plus fort aiguillon de l'amour est la jalousie². »

Le mal que fait la jalousie peut être incalculable : « O jalousie ! tu es à la fois la plus inutile de nos passions et celle qui fait le plus souffrir³ ! » Elle avilit aussi ceux qui en sont possédés et plus que l'amour lui-même peut conduire aux pires turpitudes :

« Elle rend toutes les âmes égales, elle les met toutes de niveau⁴. »

Mais toutefois, en s'implantant dans le cœur elle y crée parfois une nouvelle vie et souvent, crainte pour crainte, parvient à dompter l'amour prêt à s'enfuir : « Comment n'a-t-elle pas compris que la jalousie survit à l'amour et dans certains cas le ressuscite⁵. »

C'est pour l'homme surtout que cela est vrai, car chez lui elle peut, tout en provenant de la passion, trouver force et substance dans son moi romantique, base même de son amour, et ce moi si vivace peut survivre à l'amour en en donnant l'illusion ; quelquefois il peut le créer. L'homme chez lequel jalousie et amour ne font qu'un est le plus parfait exemple du vaniteux qui s'adore dans autrui :

« La jalousie est la fille de l'amour, mais quelquefois c'est elle qui le fait naître, à quoi il faut ajouter que l'homme qui a besoin d'être inquiet pour aimer n'a jamais aimé que lui-même⁶. »

Pour certains jaloux l'amour n'est même pas nécessaire. Toutes les autres passions qui irritent en eux leurs désirs de possession suffisent à les rendre tels :

« N'ayant jamais été amoureux il dépensait son fonds de jalousie innée dans ses amitiés qui étaient ses romans⁷. »

La jalousie est une passion commune, l'amour véritable la rejette avec dédain : « au dire d'un sage, les grandes passions sont au-dessus de la jalousie⁸. »

1. *Noires et Rouges*, p. 394.

2. *Méta Holdenis*, p. 221.

3. *La Bête*, p. 169.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 136.

5. *Méta Holdenis*, p. 255.

6. *Jacquine Vanesse*, p. 242.

7. *Jacquine Vanesse*, p. 22.

8. *Un Cheval de Phidias*, p. 320.

Mais qui donc est assez privilégié pour connaître ces passions supérieures ? Pour la plupart des humains aimer c'est souffrir, et souffrir c'est tout bonnement être jaloux. Cependant Cherbuliez a dans *Le Secret du Précepteur* dépeint l'homme qui, aimant d'un impossible amour, a connu une souffrance dans laquelle la jalousie n'avait aucune part : « J'avais cru la perdre, elle m'était rendue (en tant qu'amie) ; je pouvais recommencer à souffrir, à la voir et à l'aimer¹. » Il semblerait à ce compte que pour certains la souffrance dans la passion sans espoir a ses charmes.

Le remède que la société a cru trouver au mal de la jalousie, c'est le mariage. Les contraintes du corps ne sont pas tout mais elles servent de compensations. Le mariage : qu'en pense donc Cherbuliez, homme marié et bien marié ? D'abord l'amour est une folie et le mariage est censé être raisonnable. Il y aura donc heurt assurément : « Aimer follement est la seule manière raisonnable d'aimer². » Et encore : « Il m'aimait follement et c'est la bonne manière : Il n'y a que les fous qui sachent aimer³. »

L'homme qui épouse n'est pas nécessairement par conséquent l'homme qui va vivre avec celle qui a pris son nom :

« Caton l'ancien disait que l'âme d'un homme amoureux habite dans un corps étranger⁴ ; » ce qui est dommage puisque le mariage doit en général survivre à l'amour-passion.

Le malentendu se révèle sans trop tarder en général :

D'abord lorsque la femme se rend compte de l'erreur sur la véritable identité spirituelle de l'homme qu'elle a épousé : « L'homme des femmes est un mensonge, l'homme véritable est celui des hommes, et il est souvent bien différent de l'autre et c'est à lui qu'une femme a affaire quinze jours après son mariage et c'est avec lui qu'elle est condamnée à passer le reste de ses jours⁵. »

Puis vient l'erreur de l'homme quant à la nature intime de sa compagne : « J'ai appris à mes dépens qu'il y a dans la femme qu'on épouse et qu'on croit connaître, une inconnue qui n'attend que l'occasion de se montrer ; ce n'est pas elle qu'on a épousée mais c'est avec elle qu'il faut vivre⁶. »

Puisque la passion est souvent passagère et que la vie en société

1. *Le Secret du Précepteur*, p. 366.

2. *Noires et Rouges*, p. 291.

3. *Amours Fragiles*, p. 183.

4. *La Ferme du Choquard*, p. 114.

5. *Le Secret du Précepteur*, p. 88.

6. *La Bête*, p. 31.

est une longue et importante affaire, l'auteur semble tenté de rendre le verdict en faveur de la raison, grâce à quoi une sorte de demi-bonheur est assurée ou presque : « Je n'approuve les mariages d'amour que lorsqu'ils sont en même temps des mariages de convenances¹. » Il l'a d'ailleurs dit autre part : l'amour doit avoir une base identique, une communauté de goûts, un lien de sympathie.

Pas de félicité possible pour un couple de jeunes mariés : « s'il n'y a pas entre ces jeunes gens cette harmonie des caractères et des goûts qui est la première condition du bonheur². » Mais quelle garantie de succès offre cette union même si elle a pour elle toutes les apparences de la sécurité?

D'abord la femme pourra fort bien mettre tout en danger car mariée ou non elle est et reste intempérante : « Comme la femme est toujours disposée à abuser de son bonheur³. »

Et puis la trop constante habitude de se voir et de s'entendre, quelles natures rares pourraient s'en accommoder sans murmurer ? : « vivre ensemble pendant quarante ans peut-être et dès la seconde année se voir l'un l'autre tel qu'on est sans qu'aucune illusion soit possible. Voilà le mariage⁴. »

Dans ces conditions on ne pourra espérer qu'une chose pour le succès de l'entreprise ; beaucoup de patience et de douceur de part et d'autre ; et l'on sera réduit à admettre, ce qui n'est guère alléchant que : « le mariage est une société de tolérance mutuelle⁵. »

Un autre malentendu : on se méprend le plus souvent sur la signification profonde des choses du cœur : pour les uns, pour la majorité, l'amour suivi du mariage est un phénomène social qui exige de la part des deux êtres qui vont s'unir divers sacrifices parmi lesquels il faut ranger l'assagissement de leurs cœurs : « Pour que la communauté prospère, il faut que les individus qui la composent refusent quelque chose à leurs passions⁶. » Il faut donc que « ce coin de folie », dont parle Cherbuliez, soit vraiment mort.

D'ailleurs même si l'on considère la Bête comme étant la base de ses instincts, elle aussi, semble-t-il, sait s'accomoder à l'ordre social : « Chez les bêtes les instincts sociaux sont presque toujours

1. *Après Fortune Faite*, p. 186.

2. *Apépi*, p. 121.

3. *Après Fortune Faite*, p. 60.

4. *Paule Méré*, p. 202.

5. *Samuel Brohl et Cie*, p. 114.

6. *La Bête*, p. 243.

plus forts que les instincts domestiques ¹. » Que l'homme soit donc aussi raisonnable que la bête et qu'il se marie raisonnablement.

Mais pourquoi ne pas approuver ceux qui voient dans le mariage l'union de deux âmes supérieures aux mesquineries des règles quotidiennes de vivre quand ils s'écrient :

« Pourquoi la société a-t-elle fait du mariage une affaire et de quel droit mêle-t-elle sa prose à cette divine poésie ² ? »

Pour s'unir en effet sinon pour se mettre en règle envers la société qui dit qu'en dehors du mariage point de salut possible. Grâce à elle l'homme s'est fait une idée morale ou immorale de la passion : « L'homme est le seul animal qui cache ses amours ³. » Le mariage est devenu la conclusion forcée.

Enfin les amants eux-mêmes n'ont pas le courage d'apprendre la vérité : « Vous avez l'air de croire que l'amour tel que vous l'entendez est une perfection, une vertu, et selon moi ce n'est qu'un malheur. Ce qu'on appelle la grande passion n'est inspirée aux hommes que par des créatures divines... ou par les femmes perverses à l'âme plus ou moins scélérate ⁴. »

Mais le commun des mortels ne s'amourache pas de déesses ou d'aventurières. Qui donc pourra escompter le bonheur dans ces conditions ? Sur quoi fonder notre félicité future ?

On se fait généralement de l'amour deux idées, toutes deux également funestes quant aux suites : « Les uns m'ont parlé de l'amour comme d'un libertinage élégant et une chimère inventée par les sens pour ennoblir leurs plaisirs ; les autres comme d'une souffrance divine préférable au bonheur ⁵. »

Dans l'un et l'autre cas le mariage ne semble guère indiqué.

Mais à quelle décision s'arrêter ; devons-nous nous contenter d'un oracle aussi vague que celui qui inspira jadis Panurge ? Et Cherbuliez de répondre : « La destinée d'un mariage dépend des premiers jours ⁶. » Ce qui revient à ceci : dans le mariage l'homme est le seul artisan de son bonheur. Point ne sera besoin de faire montre de beaucoup d'intelligence : « les hommes intelligents sont des maris dangereux ⁷. » Non, il suffira de mêler un peu de com-

1. *La Bête*, p. 214.

2. *Paule Méré*, p. 208.

3. *La Bête*, p. 98.

4. *Une Gageure*, p. 113.

5. *Ladislas Bolski*, p. 122.

6. *Une Gageure*, p. 120.

7. *Id.*, p. 119.

préhension à la passion. D'abord si comme l'a dit notre auteur l'amour est un choix et une préférence, que l'homme sache se choisir une compagne qui le complète harmonieusement : « L'homme est un être incomplet qui cherche à se compléter, et il aime à mêler des contrastes à ses habitudes¹. »

Pour qu'il remplisse les vraies et indispensables conditions du bonheur, qu'il apprenne à se créer une vie de sentiment qui l'aidera à réaliser dans son entier son caractère.

Quant à la femme, nouvelle Sophie destinée à cet autre Émile, il faudra qu'elle soit préparée de longue main à son bonheur :

« Ce qui décide des penchants de la femme, de son caractère, de sa destinée, c'est l'idée qu'elle se fait du bonheur et c'est à l'éducation d'épurer, d'ennobler cette idée maîtresse². »

Vivre l'un pour l'autre et l'un par l'autre sera la condition requise : « Dieu l'a voulu ainsi, il a mis dans chacun de nous l'éternel bonheur de l'autre³. »

Mais il sera bon que l'homme soit supérieur à la femme par l'intellect : « J'ai toujours pensé que le parfait bonheur pour une femme est d'avoir un homme de génie à gouverner⁴; » et encore : « La vocation d'une nerveuse tranquille (apparemment la compagne idéale selon Cherbuliez) est d'épouser un artiste et de l'aider à gouverner sa vie et son talent⁵. »

Quelle délectable jouissance pour l'homme ainsi marié de : « se refléter dans ce merveilleux miroir qu'on appelle l'esprit d'une femme lorsqu'elle a l'esprit bien fait et que les préjugés et la vanité n'en ont pas encore altéré la transparence!⁶ »

Pour qu'il y ait harmonie parfaite, il convient que le mariage soit l'union de deux amours qui se complètent vraiment : un amour d'homme à l'image de son esprit qui est habitué à voir les choses d'ensemble; un amour de femme, qui sache savourer chaque menu témoignage de l'affection qui lui est portée : esprit de synthèse, esprit d'analyse, une intelligence qui regarde au dehors, l'autre qui se replie sur soi : « Les hommes qui n'aiment pas en bloc ne connaissent pas le véritable amour⁷. » « Les

1. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 4.

2. *Le Secret du Précepteur*, p. 351.

3. *Ladislas Bolski*, p. 271.

4. *Après Fortune Faite*, p. 241.

5. *Jacquine Vanesse*, p. 242.

6. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 86.

7. *Jacquine Vanesse*, p. 337.

hommes, je parle des plus subtils, résumant tout ; c'est le gros de l'affaire qui les intéresse. Les femmes, seules, savent le prix d'un détail¹. »

Mais si le bonheur semble réalisable par raison démonstrative l'on est encore loin de compte : d'abord, la femme porte en elle la marque du malheur, car forte, elle écrase sa propre faiblesse, faible, elle laisse écouler vainement sa force : « Un poète n'a-t-il pas dit que, quand Dieu fit la femme, il prit une argile trop fine ? »

Le bonheur parfait ne sera jamais sien, sauf peut-être et pour un temps seulement dans la maternité, sa vraie et absolue vocation : « Ce gazouillement de la maternité que les femmes savent toutes dès leur première jeunesse, car pour être mères, les femmes n'attendent pas d'avoir des enfants². »

Le tragique de sa destinée, c'est que cet humble rôle ne saurait lui suffire : « Une fatalité cruelle pèse sur elle. Le grand malheur, c'est que dans les vues de la nature, attentive à perpétuer l'espèce, la femme n'est qu'un moyen, et qu'elle ne peut s'empêcher de se considérer comme un but³. »

Sait-on seulement ce qu'elle veut être ? Le sait-elle, elle-même ? « Je dirai seulement avec Montaigne que la police féminine a un train mystérieux⁴. »

C'est qu'en effet, dépositaire du puissant mystère de l'Amour, elle en est elle-même comme enveloppée de mystère :

« Quand on commence à aimer, c'est qu'on a cru découvrir dans un être humain je ne sais quoi d'inconnu, un secret qui attire et qui trouble. L'amour vit de mystère... Il n'y a que les âmes divines qui puissent tout à la fois aimer et connaître⁵. » Le malheur veut que la prêtresse cherche constamment à révéler ce secret qu'elle ne comprend pas très bien elle-même. Quel mobile l'y pousse ? Le besoin qu'a l'amour de connaître la limite assignée à sa durée.

« Si l'amour est un enfant de la nuit, la nature l'a condamné à chercher tôt ou tard la lumière, dût la lumière le tuer⁶. »

Peut-être le secret se trouve-t-il parmi ces femmes de l'Orient qui vivent plus intensément que les blanches sollicitées par mille

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 7.

2. *Noires et Rouges*, p. 3.

3. *Le Comte Kostia*, p. 81.

4. *Paule Méré*, p. 236.

5. *Une Gageure*, p. 63.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 78.

intérêts divers. Enfermées et ne vivant que pour l'amour, vieilles de bonne heure, elles incarnent assez bien « cette Tanit, symbole de l'amour qui tue, et l'amour qui tue est le fond de l'histoire de l'Orient¹ ».

Mais, après tout, il se peut que le bonheur tel que le conçoivent les hommes et les femmes d'Occident, avec ses vicissitudes et ses orages ne soit pas tellement à dédaigner. La femme, perdant son caractère farouche et fatal, devient une force bienfaisante : « Cette force qui prend les traits de la faiblesse..., cette faiblesse sacrée qui est la plus héroïque de toutes les forces² ». Telle nous aimons à nous imaginer la nature de la femme. Quant à l'amour, malgré les déboires et les déceptions qu'entraînent nos esprits jaloux et agités, il peut être le divin moyen d'atteindre notre partage de bonheur : « L'amour seul concilie tout : il a le don des miracles, il nous fait voir l'infini dans le néant... et comme nous oscillons perpétuellement entre le besoin de tout posséder et le besoin de nous réduire à nous-mêmes : tour à tour, il nous fait voir le ciel ou le creux d'un nid³ ».

Cherbuliez, qui s'est perfectionné dans l'étude des caractères d'exception, a su choisir également des amours qui sont souvent exceptionnels (filles sauvages, amitiés équivoques, femmes perverses, sacrifices sublimes). Le premier en date de ses romans, *Le Comte Kostia*, fut l'étude d'un amour qui ne pouvait se reconnaître, car le héros avait d'abord pris celle qu'il devait aimer pour un garçon.

L'élément de mystère nécessaire, comme il l'a affirmé, à l'éclosion de la passion, était très en évidence. Cet élément, qu'il soit dit en passant, est une partie intégrale de l'esprit romanesque.

La critique estima que le sujet était dangereux, car il proposait des possibilités immorales. Les Anglais surtout furent sévères, car leur pays était, à cette époque, le refuge de la morale bourgeoise, si facile à s'effaroucher.

Toutefois, si Cherbuliez devint plus circonspect par la suite, il n'en continua pas moins d'exploiter ce genre littéraire qui lui réussissait si bien. Ceci pourra cependant nous paraître quelque peu surprenant, si nous tenons compte du fait que le romancier fut un idéaliste avéré. Nous nous proposons d'étudier cette question dans le chapitre qui lui est propre : *La Tradition idéaliste*.

1. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 226.

2. *Le Comte Kostia*, p. 95.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 100.

Du domaine de la passion et du sentiment, passons maintenant à celui de l'intelligence.

La vie du sentiment est satisfaite quelquefois par l'amour, lorsqu'il s'accorde, comme l'a dit Cherbuliez, avec ce besoin qui est en nous de tout posséder et celui de nous réduire à nous-mêmes.

La vie de l'intelligence subit, elle aussi, cette oscillation et se satisfait généralement plus pleinement, car elle aboutit plus efficacement à de la création. Elle dépend, dans une certaine mesure, de l'instinct, mais chez l'homme des éléments contraires y font quelquefois obstacle :

« Les castors sont toujours architectes, et la géométrie des abeilles ne se dément jamais; dans l'homme, la vie de l'instinct est intermittente. Il pense : c'est-à-dire qu'il a le don d'être à la fois ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, qu'il possède dans son esprit toutes les formes, tous les types, voire toutes les chimères¹. »

La force de l'instinct est certainement étrange quand on considère sa nature essentielle. Elle l'est autant chez les bêtes que chez les humains; et peut-être ne diffère-t-elle pas notablement chez les uns et chez les autres. Mais là où elle semble tout autre, c'est dans ses applications :

« Cette faculté mystérieuse qui, dans les animaux, est une divination mise au service de leurs appétits, et qui est chez l'homme un exercice irraisonné de la raison s'emparant de la vérité par violence ou par surprise, les grands hommes la possèdent dans une mesure inconnue au vulgaire. L'instinct n'est pas autre chose que le sentiment de la destinée². »

L'intelligence humaine ainsi comprise semble être une force fatale combattant contre le principe même de la vie :

« Vous vous imaginez que plus un être a d'intelligence, plus il lui est facile de se régénérer. Erreur grossière³. »

« La biologie nous enseigne que la régénération n'est une puissance active que dans les êtres inférieurs et très inintelligents⁴. »

Toutefois cette « intelligence exceptionnelle qui vient de la puissance des instincts chez les hommes⁵ » n'est pas selon notre philosophe un don des dieux : « Non, les grands hommes ne sont pas les fils de Jupiter, nourris de nectar et d'ambroisie; ils sont les fils de

1. *Le Grand Œuvre*, p. 80.

2. *Le Grand Œuvre*, p. 89.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 103.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 194.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 89.

leur race et de leur temps¹. » L'accident de la naissance explique donc souvent l'intelligence de l'individu : « Le génie et le hasard ont un air de famille². »

Rapprochons cette idée de Cherbuliez de la définition qu'a donnée Maurice Barrès de l'intelligence : « Cette petite chose à la surface de nous-mêmes. » Nous pouvons constater la part faite à la nature animale de l'homme dans la création de son esprit. Il semble exister dans l'homme supérieur comme une sorte de force vitale, naturelle, certainement fort différente de l'austère tendance à l'abstraction. Cette force donne l'idée d'une surabondance d'énergie qui ne demande qu'à se manifester : « Les hommes supérieurs aiment à jouer³. » En serait-ce là un indice ?

Cherbuliez a fait sur cette forme de l'intelligence, que dénote avant tout l'imagination, la remarque suivante :

« Notre imagination est une artiste ; quand elle prévoit, elle met de l'ordre et de l'unité dans ses tableaux, et elle se trompe toujours, parce qu'elle simplifie tout et que rien n'est moins simple que la vie⁴. »

L'imagination a généralement tort parce qu'elle perd le contact de la réalité des choses soit par ignorance, soit parce qu'elle n'en a cure. Elle est par excellence cette forme du moi qui vient tour à tour s'élargir à la mesure du monde et tour à tour se réduire. Il est donc assez typique ce Bolski, Polonais exalté, qui déclare : « Je portai en moi deux âmes, deux imaginations, l'une amoureuse des grandes choses, l'autre affamée de jouissances⁵. »

Ce qui fait le grand mérite de l'imagination c'est que tout en adoptant (inconsciemment) les mêmes méthodes que l'esprit de mensonge, elle sait demeurer sincère même au plus fort de ses exagérations, elle s'hypnotise sur des minuties auxquelles elle attribue une trop grande importance, voilà tout :

« Les hommes d'imagination sont souvent plus touchés des petites choses que des grandes⁶. »

Les imaginatifs qui ne sont que cela ne peuvent jamais se résoudre à dépasser les bornes de leur moi qui leur agréé tant ; s'élever dans les sphères de la spéculation pure leur est par conséquent interdit :

1. *Le Grand Œuvre*, p. 88.

2. *Id.*, p. 37.

3. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 108.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 309.

5. *Ladislav Bolski*, p. 36.

6. *La Ferme du Choquard*, p. 438.

« Serviteur à l'infini ! Il ne réduit à rien et je veux être quelque chose ¹. »

Vouloir être quelque chose, c'est assez naturel en somme. Cherbuliez accorde des mérites moraux à l'imagination : le poète, artiste dans le talent duquel l'imagination nourrie du moi subjectif joue un si grand rôle (à l'encontre des autres artistes dont le rêve peut prendre forme dans une ébauche plastique extérieure à eux-mêmes), est l'exemple qui nous est donné de l'être à imagination : « J'aurais cru... que c'est l'imagination qui fait le poète. Je ne veux pas qu'il pâtisse ; la pauvreté diminue l'homme ². »

D'abord, désintéressement admirable chez ces rêveurs : « Les hommes d'imagination sont sujets à se passionner contre leur propre intérêt ;... rêver des malheurs, c'est encore rêver ³. »

Sincérité : « Les poètes peuvent être des gens très sincères dans leurs discours, dans leurs actions, mais il leur est difficile d'être vrais. Par nécessité de métier ils se passionnent pour des fables, pour des êtres fictifs ; ils mettent ce qu'ils ont de cœur au service de leur imagination. Quand leur cœur se trouve à sec, il est juste que leur imagination les rembourse de ses frais, et ils en arrivent à ne plus bien distinguer ce qu'ils sentent d'avec ce qu'ils inventent ⁴. » Et encore : « Il est trop poète pour être hypocrite. Il n'est pas sincère mais il n'est pas faux... Son imagination vaut mieux que son cœur ⁵. »

Les poètes, les vrais imaginatifs, c'est leur qualité maîtresse, peuvent avoir bien des défauts, mais la mobilité de leur esprit les met à l'abri de beaucoup de vices, et la dualité les défend des bassesses : « Les vrais poètes sont un composé bizarre d'indifférence et de passion... ils ont de suprêmes nonchalances qui déconcertent leurs convoitises... les poètes ne peuvent jamais être que des demi-coquins ⁶. »

L'imagination du poète le rend assez égoïste, mais doit-on bien lui en vouloir ? « Permettez-lui d'être égoïste... quand le poète jouit, il met l'univers de part dans ses joies ⁷. » C'est l'imagination qui effectue cette assimilation et cette création, qualité précieuse qui

1. *La Bête*, p. 83.

2. *Prosper Randoce*, p. 143.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 37.

4. *Prosper Randoce*, p. 117.

5. *Prosper Randoce*, p. 288.

6. *Prosper Randoce*, p. 143.

7. *Id.*, p. 141.

fait d'un seul homme deux : « Il y a deux espèces d'hommes, ceux qui produisent et ceux qui jouissent ; le poète seul est à la fois producteur et jouisseur : il produit parce qu'il jouit¹. »

Mariage de l'esprit et du sentiment, c'est par l'imagination qu'il se fait, et c'est le poète qui en est l'officiant : « Je faisais hier une réflexion mélancolique. Prosper est un tempérament. Je suis peut-être une âme. Si on nous fondait ensemble, cette combinaison pourrait bien produire un grand poète². » Avec certaines réserves, car le domaine de l'intelligence s'étend, croyons-nous bien, au delà des limites de la poésie, nous sommes tenté d'approuver cette exclamation de Prosper Randoce : « Qu'est-ce qu'un poète ?... Un homme complet³. » Le poète est un homme complet en ce sens peut-être que s'il a le pouvoir de créer de la beauté par l'esprit, il possède encore le don de souffrir davantage par le cœur : L'illusion qui est le mobile principal de sa passion (comme elle l'est pour la femme quand elle aime) l'égare et élargit pour lui le germe de la douleur.

De même chez tout homme doué d'une imagination trop vive. Il ne sait plus trop où il en est de ses émotions vraies ou fausses : « Ce pauvre homme ne manquait pas d'imagination. Les gens qui en ont finissent toujours pas être leur propre dupe... ils se figurent... que leurs passions imaginaires et fictives sont de vraies passions⁴. »

Il est permis de supposer que ce mélange de réel et d'artificiel crée en eux un désarroi qui a une répercussion appréciable sur la vie de leur esprit : leurs créations s'en ressentent car l'esprit ne juge pas toujours. « Comme le système nerveux, l'esprit a sa vie réflexe et n'a pas besoin de penser pour accomplir ses fonctions⁵. »

Dans la nature de l'imagination, entre une forte dose de ce que Cherbuliez appelle l'inquiétude, due peut-être à ce désarroi troublant. Il en fait d'ailleurs le plus grand cas : « Il y a un vieux proverbe italien qui dit que le monde appartient aux inquiets⁶. »

Et aussi : « Il n'y a de louable en moi que mon inquiétude⁷. »

Cette inquiétude des imaginatifs impuissants à réaliser intégralement leurs rêves ou leur prise de possession de la vie, car tous

1. Prosper Randoce, p. 140.

2. *Id.*, p. 337.

3. *Id.*, p. 140.

4. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 155.

5. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 352.

6. *La Ferme du Choquard*, p. 6.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 54.

ont des âmes d'artistes (« pour une âme d'artiste voir c'est avoir¹ ») provoque en eux un état de tristesse très particulière, apparentée peut-être au trop fameux mal du siècle, et qui produit soit l'hypochondrie : « L'abbé Verlet avait trop d'imagination pour n'avoir pas ses heures de mélancolie;² » soit une méchanceté rancunière : « C'est une race très dangereuse que celle des artistes sans talent³. » La hantise que l'imagination déçue inflige à son esclave a pour effet de ne pas lui permettre de goûter le repos : «... les âmes ambitieuses, inquiètes, tourmentées ne se détendent jamais tout à fait⁴. » L'inquiétude des uns, le découragement des autres, semble l'inévitable accompagnateur de l'imagination créatrice. Le talent aide souvent à faire taire cette conscience de l'esprit et à calmer l'amour-propre des plus ombrageux.

Cherbuliez a bien l'air de se rallier à la définition offerte par Rivarol : «... le talent est un art mêlé d'enthousiasme. » N'est-ce pas aussi dans ce sens qu'il faut entendre la citation qui suit ? « Cette vigueur de complexion qui n'est pas le génie mais dont le génie ne peut se passer. Un Delacroix et un bon peintre d'enseignes ont cela de commun qu'ils sont l'un et l'autre des hommes de peine durs à la fatigue, ayant le goût un peu brutal de se colleter avec les difficultés⁵. »

Le talent sait généralement ce qu'il vaut, où il va. C'est une vertu virile : « Le talent, et le bonheur qui en tient lieu quelquefois, est surtout l'esprit de conduite⁶. » C'est également une force glorieuse : « Mais les talents supérieurs sont poussés comme par une force fatale à se révéler au monde : l'activité est leur loi ; ils ne sauraient rester enfouis. Dès leur naissance, ils se sentent fiancés avec la gloire⁷. » C'est une force qui plaît à notre nature : « On éprouve toujours de la joie à exercer ses talents⁸. » Mais c'est une force souvent impérieuse, elle aussi, liée mystérieusement à ce mobile qui est au fond de l'âme humaine : « Il y a du mystère dans tous les grands talents⁹. »

On peut envisager le talent comme un aspect de la personnalité ;

1. *Après Fortune Faite*, p. 8.

2. *Le Secret du Précepteur*, p. 40.

3. *Les Amours Fragiles*, p. 152.

4. *Une Gageure*, p. 157.

5. *Prosper Randoce*, p. 87.

6. *Après Fortune Faite*, p. 168.

7. *Paule Méré*, p. 20.

8. *Noires et Rouges*, p. 34.

9. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 198.

il aide à vivre et assigne une valeur sociale à l'individu qui le possède : « Vous avez plus de génie que de talent et c'est un grand malheur¹. » Il implique en effet mesure et stabilité, ce qui est tout le contraire pour le génie. On estime un homme qui a du talent, c'est sa valeur marchande. Il sait l'imposer, car il y croit lui-même : « Pour prendre de l'ascendant sur les autres il faut commencer par croire en soi, par avoir la religion de sa propre importance². » Mais le vrai talent est assez rare : « Un homme qui a quelque chose à dire est à mes yeux un homme à part³. »

Dans la possession du talent, qui fait l'artiste, il entre toutefois un élément qui peut manquer de noblesse et que ce qui précède dénote très souvent, c'est le culte du moi : « Vous ne savez pas que tout artiste s'idolâtre⁴. » Passe encore quand de son talent il se fait une discipline ; mais il est des talents qui flattent la vanité sans élever l'âme, des talents qui n'exigent rien de leur possesseur : « Tu n'as pas le talent dur, toi⁵. » Ces talents n'offrent nulle garantie morale : « Je crois... à votre talent, vous le savez bien, et plutôt à Dieu que je puisse avoir la même confiance en votre caractère⁶. » Tel est l'artiste incomplet, capable de se servir de ses dons pour commettre une vilénie. Ses talents sont comme lui inachevés : « Il possédait une collection de demi-talents⁷. » Samuel Brohl, l'aigrefin, se servait des siens comme d'un attirail de fausses clefs pour forcer la confiance de ceux qu'il voulait duper.

Il existe entre le talent supérieur et le génie une sorte de ressemblance, le génie comme on le sait déroute le sens commun par son ardeur extraordinaire à vouloir réaliser l'impossible ; et le talent : « Qu'est-ce » ? demande Cherbuliez, « une fièvre qui raisonne⁸. » Mais le raisonnement du talent est beaucoup plus conscient et beaucoup plus respectueux des règles que celui du génie.

Une des caractéristiques les plus manifestes du génie c'est son aspect combattif, antagoniste. Il se heurte sans cesse soit à la mauvaise foi, soit à l'incompréhension, et il se sent comme dépaycé en société : « Les hommes de génie n'ont pas toujours le don de

1. *Une Gageure*, p. 221.

2. *Prosper Randoce*, p. 88.

3. *Id.*, p. 101.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 240.

5. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 312.

6. *Prosper Randoce*, p. 265.

7. *Samuel Brohl et Cie*, p. 109.

8. *Prosper Randoce*, p. 123.

se communiquer et en général, dans le train habituel du monde, ils essuient des difficultés que ne connaît pas le vulgaire. Les sots trouvent tout simple de vivre, ils en ont la routine en naissant. A les voir on sent qu'exister est leur affaire... Pour un esprit supérieur la vie est un accident qui l'étonne... les aigles sont de mauvais marcheurs¹. »

Le caractère qui, sans temporiser avec l'existence, s'entend à l'utiliser pour les buts qu'il se propose, ne va guère par conséquent avec le génie trop entier, trop rebelle. Celui-ci rapetisse donc celui-là. Dans ce désaccord se glisse fréquemment le malheur, compagnon habituel du génie : « Les hommes de génie ont un caractère commun des martyrs et c'est ce caractère qu'il faut démêler quand on veut s'expliquer leur destinée, car soyez convaincu que nous sommes toujours les artisans de notre fortune². » La grande intelligence, qui est le génie, étant pénétrée par l'idée qu'elle veut vivifier, perd la notion de la mesure qui est la marque du caractère et souvent donne lieu de s'en repentir. C'est pourquoi chacun à sa manière les hommes de génie sont des héros. Mais comme le fait observer Cherbuliez : « les héros ont quelquefois l'esprit un peu court³. » De là résulte le rapport paradoxal de quasi ressemblance entre le génie et le manque d'intelligence : « Cette argile dont sont également faits les héros et les niais. Ces deux espèces d'hommes se ressemblent un peu. Les uns et les autres prennent leur pensée pour la mesure des choses⁴. » Les talents incomplets sont dus, avons-nous vu, au manque de caractère, de même le génie qui n'est pas guidé et fortifié par le caractère est manifestement voué à l'insuccès.

Le psychologue a étayé sa thèse de la folie suggérée du Tasse sur cette observation que le grand poète italien de la Renaissance avait gâté son œuvre et son existence par la raison de ce manque d'équilibre : « Le Tasse dut la moitié de ses infortunes à la faiblesse de son caractère et l'autre à la beauté de son génie⁵. » Et encore : « Le caractère du Tasse n'était pas à la hauteur de son génie; toujours en désaccord avec lui-même, sa vie fut une longue suite d'inconséquences⁶. »

1. *Le Prince Vitale*, p. 180.

2. *Le Prince Vitale*, p. 216.

3. *Olivier Maugant*, p. 360.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 259.

5. *Le Prince Vitale*, p. 351.

6. *Id.*, p. 182.

Qui sait si ce manque d'harmonie intérieure particulier à l'homme de génie n'est pas le point faible par lequel la folie vient si souvent le surprendre ? Cherbuliez fait allusion à cet autre grand homme sans force de caractère, J.-J. Rousseau : « Et puis je pensai à un autre homme encore, grand écrivain comme Le Tasse, hypocondre et mélancolique comme Le Tasse, comme Le Tasse faible de caractère, comme Le Tasse encore pauvre et vagabond¹. »

Que le génie se heurte de front au monde et à son hostilité faite de superstitieuse ignorance, c'est après tout sa raison d'être, car sa grandeur ne se mesure-t-elle pas à sa résistance au milieu ? Mais, comme ce fut le cas pour Le Tasse et pour Rousseau, quelle chance de succès ou de bonheur a-t-il lorsqu'il lutte en outre contre lui-même, qu'il se livre à des arguties et des subtilités qui énervent sa pensée qui pourrait être autrement féconde ? Il reste bien sa volonté créatrice, mais elle ne sait plus quel conseil suivre : « Quel est ce rôle que Le Tasse se flatta de jouer dans la grande mascarade humaine !... Une imagination vive et délicate et — chose singulière ! — le goût des abstractions et des syllogismes, beaucoup de subtilités mais moins de bon sens que de finesse, un des ces esprits plus raisonneurs que raisonnables, qui ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans la logique de l'erreur, qui s'égarent avec méthode ; avec cela aspirant à tout, ne doutant de rien, un platonicien, un idéaliste disant tout à coup : « cela est car cela doit être². » Nous voilà retombés dans le problème de la volonté ou plutôt de la volonté qui s'amollit.

Cherbuliez s'est à cet égard fort intéressé au personnage énigmatique de Hamlet, en qui le génie naturel et le caractère aux prises neutralisaient l'énergie : « Le jeune prince danois est resté le type immortel de ces hommes que la générosité de leur caractère et la supériorité de leur esprit rendent impropre à l'action³. » L'auteur reconnaît également la force des circonstances sur les génies incomplets comme Le Tasse et tente de prouver : « que le plus grand malheur de ce divin génie fut d'être né cinquante ans trop tard⁴. »

Il le compare encore, réduit à la servitude, incapable de laisser parler son génie aux « aigles à qui on a interdit de regarder le soleil et qui se dévorent et prennent la vie en dégoût⁵. » Par ces traits, on reconnaît au génie une étrange parenté avec la grande

1. *Le Prince Vitale*, p. 217.

2. *Id.*, p. 158.

3. *Prosper Randoce*, p. 3.

4. *Le Prince Vitale*, p. 230.

5. *Le Prince Vitale*, p. 231.

passion. Comme elle le génie à besoin de souffrance pour atteindre sa plénitude. Cette souffrance est d'ailleurs consentie :

« Ces tourments volontaires sont le secret du génie : c'est la souffrance qui nous révèle à nous-mêmes. Les enfants ne font pas leurs dents sans souffrir et les oiseaux sont malades pendant la mue. L'existence des vrais artistes a sa crise inévitable, douloureuse, qui les perd ou qui les sauve...

« Ils se sont mis en règle avec le passé, il ont appris la tradition et le métier, il leur reste à se chercher et à se trouver... il faut avoir servi pour mériter d'être libre... Tout véritable artiste est un esclave affranchi¹. »

Rappelant ses souvenirs bibliques, Cherbuliez a plusieurs fois comparé l'homme de génie en mal de création à celui qui luttait contre l'archange et en fut divinement blessé. Idée évidemment romantique et que l'on retrouve sous différentes formes chez Musset, Leconte de Lisle, Vigny.

Très banale également celle du génie planant au-dessus des contingences de la moralité sociale bonne tout au plus pour les gens médiocres : « Mon grand-père avait un faible pour les gens médiocres; il semblait croire que l'étroitesse d'esprit est une garantie de moralité². » Ils ne peuvent consentir à pardonner au génie ses incartades et prennent pour de la licence ce qui n'est que l'indice d'une force sans mesure qui cherche sa nourriture où elle le peut : « Ces braves gens ne veulent pas comprendre que le génie est une espèce de possession, que les grands artistes ne s'appartiennent pas, qu'ils sont la proie du démon qui les hante et qu'on ne peut appliquer aux êtres d'exception les petites règles de la morale vulgaire³. »

La passion du génie est toujours forte, soit en bien soit en mal il y met tout lui-même. On pourrait lui appliquer ce mot de Cherbuliez sur un de ses personnages les plus frappants : « il avait l'entêtement du cœur⁴. » S'il se corrige jamais soyons sûrs que c'est sur le tard : « Les artistes ne se régénèrent pas en un jour; ils attendent pour être sages qu'il ait neigé sur leur tête⁵. » La passion du génie, plus tenace souvent que celle de l'amour, a en effet en elle le pouvoir de se renouveler en reprenant contact avec l'objet

1. *Jacquine Vanesse*, p. 12.

2. *Paule Méré*, p. 158.

3. *Paule Méré*, p. 105.

4. *Olivier Maugant*, p. 39.

5. *Jacquine Vanesse*, p. 233.

impérissable et infini qui l'inspire. Mais de par sa nature même et par son manque de pondération le génie souvent se détruit. C'est dans ce sens que Cherbuliez offre à nos réflexions cette citation de Montaigne : « Infinis esprits se trouvent ruinés par leur propre force et souplesse, » car « des rares et vives agitations de nos âmes naissent les manies les plus détraquées¹. » Revenant au Tasse, son exemple par excellence, il s'écrie : « Oh ! qui donc a faussé ce noble instrument ? Qui a brisé les cordes de cette lyre d'or² ? » La volonté trop tendue s'est rompue dans cette véhémence discordance : « Quelle lutte tragique de la folie et de la raison... O sort implacable ! O dieux jaloux du génie et de la beauté ! On croirait voir un Don Quichotte mystique dont la vie fut un rêve et que le hoquet de la mort a réveillé en sursaut³. »

Insuffisance manifeste du génie à se protéger de la vie qui l'opprime : « Pourquoi faut-il que tant d'hommes d'élite restent des êtres incomplets⁴ ? » Folie plus ou moins apparente, plus ou moins fatale, presque indispensable : « Sans un grain de folie est-on vraiment poète⁵ ? » telles apparaissent les caractéristiques les plus frappantes de ces hommes dont : « l'office propre est de donner de grands exemples⁶ » mais qui ne réussissent souvent qu'à attirer sur eux la vindicte publique, car on craint d'instinct : « les grands hommes, ces grands fléaux... » Leurs exemples sont souvent perdus mais, la peur passée, on applaudit à la tragédie qu'ils ont jouée et dont ils ont été héros et victimes... « Le génie a cela de commun avec les révolutions qu'il fournit les peuples de spectacles⁷. »

Quoi d'étonnant que le grand artiste se laisse aller à l'amertume et au mépris du monde et de ses jugements ? Dès le début de sa carrière il a su s'estimer supérieur à eux : « il est né avec le mépris du succès⁸. » On met sur le compte de son dérangement ses actes de renoncement ou de dégoût. Comme Le Tasse sur le point de mourir il a le désir d'anéantir son œuvre dont il juge la société indigne par son ignorance : « On s'enquit de ses derniers desirs : « Je n'en ai qu'un », répondit-il, « c'est qu'on brûle ma Jérusalem ».

1. *Le Prince Vitale*, p. 32.

2. *Id.*, p. 34.

3. *Id.*, p. 22.

4. *Paule Méré*, p. 253.

5. *Le Prince Vitale*, p. 68.

6. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 49.

7. *Le Grand Œuvre*, p. 85.

8. *Prosper Randoce*, p. 14.

Ne croyez-vous pas entendre le *e pur si muove* de Galilée¹ ?

Nous avons successivement passé en revue les formes divines que revêt l'intelligence, la vie de l'instinct, celle de l'imagination, le talent, le génie, et l'aberration qui lui succède souvent. Il nous reste à grouper les idées que Cherbuliez a exprimées sur la nature même de l'intelligence : « Ce qui nous enchante dans les grands poètes ce sont des beautés qu'ils n'ont pas cherchées... C'est là vraiment la marque du génie ; il unit à la puissance des combinaisons la candeur de la bête². » En l'homme supérieur le génie créateur qui possède les formes de sa création fit usage de cette « souplesse » (dont parle Montaigne) pour varier ses ébauches diverses des éternelles vérités ; et quelle souplesse dans ces combinaisons ! : « On assure que Shakespeare ne disposait que de quinze mille mots, représentant quinze mille idées³... » Mais avec ces quinze mille idées il a obtenu les permutations et combinaisons les plus éblouissantes. Dans le travail discernable de l'intelligence supérieure, rien de très compliqué, du moins en apparence. L'échafaudage a été enlevé pour que l'ensemble apparaisse dans toute sa pureté harmonieuse : « Il y a peu de machine dans tout ce qui est grand, dans tout ce qui est fort, dans le travail mystérieux du génie⁴. » Le caractère naturel, matériel, et cependant divinement insaisissable de l'intelligence, Le Tasse lui-même l'a défini et Cherbuliez nous le cite : « L'intelligence humaine », a dit Le Tasse, « renferme en elle les formes de toutes choses, et elle a le don de s'assimiler à tous les objets de sa pensée, ce qui lui permet de dire que l'univers entier est en elle... Et ainsi par la contemplation des pures intelligences ou des anges, il dépend d'elle de devenir angélique, et elle se rend toute divine par la contemplation de la Divinité⁵. »

Sub specie aeternitatis, sera-t-on tenté de dire après ces platoniciens si convaincus. Mais malgré cela Cherbuliez reste à certains égards résolument positif. Le bonheur selon lui ne dépendra pas du degré d'intelligence d'un individu. A tout prendre les faibles d'esprit auront sur terre des compensations inconnues des forts : « Laissez aux pauvres d'esprit les joies du cœur⁶. » Ce qui ne veut pas dire qu'ils connaîtront une félicité vraie et durable. Non, il

1. *Le Prince Vitale*, p. 335.

2. *La Bête*, p. 343.

3. *Id.*, p. 94.

4. *Id.*, p. 344.

5. *Le Prince Vitale*, p. 260.

6. *Le Secret du Précepteur*, p. 172.

semble d'après notre auteur que le secret du bonheur réside dans l'harmonie parfaite entre l'être et son milieu, et l'effort qu'il lui faut exercer pour s'y maintenir : « Chaque animal », croyait un de ces personnages, « possédait juste la dose d'intelligence nécessaire à son bonheur... Le cerveau du flétan, ce gros poisson plat qui pèse autant qu'un homme de taille moyenne, a la grosseur tout au plus d'un grain de melon¹. » Pour l'homme, dont les besoins sont nombreux, l'action incessante et les désirs changeants, le problème de l'adaptation de son intelligence sera beaucoup plus compliqué, presque insoluble. Peut-être la condition première et nécessaire du bonheur par l'intelligence sera-ce l'harmonie entre ses facultés diverses : l'imagination, talent, etc. ; ou mieux, ne sera-ce pas l'union non contrariée du cœur et de l'esprit, union soutenue par un grand amour et poursuivant un noble but ?

1. *La Bête*, p. 94.

VI

LE MORALISTE

Louis Ducros¹, qui, comme il a été dit, a trouvé que Cherbuliez possédait les qualités d'un très fin psychologue, croit de même que notre auteur avait tous les dons et les talents indispensables au parfait moraliste : « On pourrait extraire de ses romans, dit-il, un livre qu'on intitulerait *Pensées de Cherbuliez*. Le livre serait volumineux et il prendrait sa place à côté de nos plus piquants moralistes... »

« Ce volume qu'il serait facile de faire avec les pensées détachées de Monsieur Cherbuliez pourrait s'intituler : *L'art de la vie* ; en effet, ses personnages favoris, ses héros benjamins, ont tous réfléchi sur les problèmes éternels de l'humanité sur le devoir, le bonheur, l'idéal... »

L'on a déjà rassemblé nombre de pensées détachées de Cherbuliez, et sans doute ce « volume qu'il serait facile de faire » et « fort volumineux », comme le prédit Ducros, se fera. Mais nous avons pensé pour notre part que le moraliste éminent que fut notre écrivain méritait mieux qu'un recueil d'extraits de morale piquante, qu'il y avait dans l'âme de ce fils de pasteur et de professeur, professeur lui-même, une intention directe de laisser d'utiles enseignements plutôt que de vouloir briller, voire éblouir ; que Cherbuliez avait des idées très précises sur la morale et que ces idées ne devaient pas être consignées en un volume sous forme fragmentaire mais bien au contraire être présentées selon un ordre suffisant cohérent pour être érigées en principes sinon en système ; car comme l'a fait observer Émile Faguet, Cherbuliez n'en avait pas. « Quoiqu'il ait dit : c'est beau un système, c'est le monde vu à travers une idée. Il n'avait pas de système par lui-même². »

1. *Revue politique et littéraire* du 24 décembre 1881.

2. *Discours de réception*, de M. É. Faguet à l'Académie le 18 avril 1901.

« Parmi les romanciers qui n'ont pas de doctrine et qui s'en passent fort bien, il y a d'abord Octave Feuillet, Edmond About, Victor Cherbuliez...¹ ».

S'il ne possédait pas de système, il jugeait les choses et les gens au moyen de son idée ou plutôt au moyen de ses idées maîtresses quant au fond et à l'essence desquelles il ne variait guère. Il était par exemple, et plusieurs l'ont justement noté, quelquefois robustement optimiste. Il croyait résolument au progrès. C'en est le corollaire. Et cette tournure de son esprit l'autorisait en quelque sorte à enseigner la morale qui est en fin de compte l'art de bien vivre et de bien penser. Montaigne et Pascal l'ont déjà dit.

Il avait du mérite d'ailleurs à affirmer son optimisme, car ce faisant il ne suivait certes pas la mode du jour : « Il repoussait le pessimisme, ce mal non pas du siècle, mais de ce second demi-siècle, avec une très saine énergie... A cet optimisme généreux, vénérable chez un homme du reste si averti, M. Cherbuliez a voulu consacrer tout un livre, *Le Grand Œuvre*, qui est un hymne magnifique au progrès². » « *Le Grand Œuvre* c'est l'œuvre même de l'humanité, c'est le progrès. M. Cherbuliez croit au progrès³. »

Aux décourageantes leçons apprises de la Science, impérieuse maîtresse de la littérature du temps, il opposait les croyances à l'énergie et les valeurs spirituelles reçues de ses maîtres à penser préférés : ... « il avait adopté », dit E. Ollivier, « la philosophie de Platon, de Marc Aurèle, de Descartes, du Vicaire Savoyard, en certaines parties mitigées par ses souvenirs d'Hegel⁴. »

L'optimisme et la foi au progrès de Cherbuliez ne sont pas toutefois de l'ordre de ces vertus béates et naïvement satisfaites si communes à la classe des gens bien pensants dont après tout il était issu. On ne saurait dire en effet qu'il ait trouvé dans la religion l'appui que recherchent les moralistes quand ils ne sont pas notoirement cyniques. Il accorde en bon Spinoziste qu'il y a dans la nature comme un Dieu répandu et passe outre. Le domaine du sentiment et de la passion l'a convaincu que la morale n'y entrait que pour une faible part. C'est parce que son cœur l'inclinait vers la bonté, « la seule passion qu'il ait trouvé vraiment admirable », qu'il a pu être le moraliste péchant par excès d'optimisme que nous

1. *Les Hommes et les Idées*, Henry Houssaye, Calmann Lévy, 1886.

2. *Discours de réception*, d'Émile Faguet.

3. *Études critiques de la littérature contemporaine*, E. Schérer, 1885.

4. *Discours de réception*, d'Émile Faguet. Réponse d'É. Ollivier.

savons. Ainsi M. Georges Meunier concilie-t-il l'homme et son œuvre en apparent désaccord :

« Sa conception de la vie est faite, dit-il, d'un scepticisme atténué par une vive sensibilité, dans laquelle il puise des trésors d'indulgence. Cette sensibilité même est la source d'un optimisme inébranlable¹. »

S'il a cru enfin à l'efficacité de la morale en tant que règle de vie, c'est sans doute parce qu'il fut lui-même un être essentiellement probe et parfaitement moral. Dans le discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez (prononcé le 4 juillet 1899) Brunetière le proclame bien hautement et personne n'a, à ce jour, pu affirmer le contraire et nier cette intégrité de tous reconnue : « Ce que nous regrettons le plus, s'écrie-t-il, c'est lui, c'est lui-même, c'est l'homme qu'il fut, et c'est, Messieurs, la « valeur morale » qui disparaît avec lui. »

Quelle est, selon Cherbuliez, la nature de la morale ?

Reconnaissant à l'homme deux tendances dans sa manière de vivre et de penser : l'une qu'il adopte dans ses rapports avec ses semblables, l'autre à son usage personnel ; il en conjecture au moins également un double code moral. D'abord la morale de convention, et la morale personnelle : « Point de morale !... il en est jusqu'à deux... L'une qui revêt mille formes diverses, qui varie selon les temps et les lieux, est une loi de convention comme les règles du whist et du piquet. Les gens d'esprit affectent de la respecter, car il faut toujours parler la langue du pays qu'on habite. Leur seule ressource est de tricher tant qu'ils peuvent quand on n'a pas l'œil sur eux...

« Si je méprise la morale de convention, il en est une autre universelle, invariable et sacrée que je respecte infiniment. Elle nous commande de chercher notre bien². »

Avec une légère variante, il dit encore : « Elle (Jacquine Vanesse) avait conclu qu'il y a deux morales, l'une qu'on enseigne et qu'on ne pratique pas, l'autre qu'on pratique et qu'on n'enseigne qu'à soi-même³. »

Ironiquement il définit la morale à l'usage de ceux qui se croient obligés d'en avoir. C'est ce whist social dont il a parlé :

« Ne te gêne pour personne ! » C'était le premier chapitre de sa

1. *Vie et Œuvres de Cherbuliez*, par Georges Meunier, professeur à l'Université, Hachette, 1901.

2. *La Bête*, pp. 129-130.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 54.

morale. « Ne gêne pas les autres. » C'était le second. Comme on voit, cela faisait une morale complète. « Devoirs envers soi-même, devoirs envers le prochain, tout s'y trouvait¹. »

Et, soit dit en passant, nous pouvons reconnaître dans cette profession de foi la définition même de la liberté telle qu'elle a servi à former la base des Droits de l'Homme et du Citoyen. C'est le minimum qu'une morale d'ordre négatif, ou peu s'en faut, nous offre.

Mais Cherbuliez va heureusement plus loin. Il voit une double harmonie dans l'homme et dans la société dont il est sorti et dont il vit : C'est l'ordre. Là il placera la véritable fondation de la morale. Non pas seulement sans doute dans les conventions sociales qui favorisent trop le nombre, ni dans la recherche du bien individuel, qui n'est qu'une forme modifiée d'un égoïsme trop fréquemment improductif, mais dans la forme de l'esprit et de l'homme et des institutions :

« Mettez-vous dans la tête que la morale est l'esprit des institutions évoluant sans cesse. La morale les accompagne dans leurs métamorphoses... J'en conclus que l'homme est né pour l'ordre, qui est la loi naturelle de la vie². »

On est tenté de souscrire au jugement de cet auteur qui fait de Cherbuliez un homme du XVIII^e siècle, croyant au progrès en vertu de la perfectibilité indéfinie de l'individu au sein d'une société sans cesse en voie d'amélioration et nécessairement fonction d'elle.

Pour que la morale ait un sens, il faut que l'homme soit partie intégrante d'une société ordonnée : « L'homme ne devient un être moral que lorsqu'il fait partie d'un tout dont il dépend et dont il partage les destinées³. »

Mais dans cette morale collectiviste l'homme doit rester conscient de lui-même et du rôle qu'il est appelé à remplir. D'où les devoirs qu'il doit s'imposer afin de se conformer à la norme, le premier étant de se posséder pleinement : « Notre premier devoir est de réagir contre nous-mêmes⁴. » A ce prix seulement, pourra-t-il conserver le respect de soi-même : « Le respect de soi-même est toute la morale⁵. »

L'honneur qui provient de ce respect entre en jeu dans le rapport

1. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 142.

2. *La Bête*, p. 248.

3. *La Bête*, p. 242.

4. *Le Secret du Précepteur*, p. 212.

5. *Le Secret du Précepteur*, p. 218.

de l'homme avec ses semblables. Il est le ressort de beaucoup de nos actions méritoires : « L'honneur nous pousse à faire plus que notre devoir pour accroître nos droits et surtout pour acquérir le plus précieux de tous, le droit au respect... Pascal l'a dit : « Nous « voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et cette « vie imaginaire nous travaillons incessamment à la conserver et à « l'embellir¹. »

Devoirs envers le monde, devoirs envers soi-même, sur un plan plus élevé, et voilà la morale véritablement supérieure. Ses commandements et ses règles sont comme les lignes de force qui se forment autour de deux centres de polarisation. Ces centres, Cherbuliez les dénomme honneur et justice : « Le respect du droit d'autrui s'appelle la justice... l'attachement passionné à son propre droit s'appelle l'honneur. L'honneur et la justice, la justice et l'honneur, voilà toute la morale². » Avoir à cœur d'obéir à ces deux grandes lois, c'est observer le code de l'honnêteté : « Je crois qu'un honnête homme est celui qui respecte la foi jurée et le bien d'autrui³. »

De la première de ces forces, nous verrons ce que Cherbuliez en pense. Quant à la seconde, il voit en elle une entité immuable, invariable, parce qu'elle fait si étroitement partie de l'âme. Sans elle, pas de morale véritable possible : « Il n'y a dans le ciel qu'une étoile qui ne change jamais de place, et dans l'âme humaine qu'un point fixe : cela s'appelle l'honneur, et l'honneur est fort gênant⁴. »

La Société se charge d'ailleurs de fortifier en nous notre pouvoir moral. Ces institutions qui sont son œuvre, la Religion et la Philosophie, se sont de tous temps disputé le monopole de l'enseignement de la Chose Morale : « Il faut aussi que la Religion et la Philosophie s'en mêlent, l'une persuadant aux hommes que l'humanité est une famille et le malheureux un être sacré, l'autre leur enseignant la solidarité et toutes les destinées⁵. »

Mais gardons-nous de rationaliser outre mesure lorsqu'il s'agit de notre conduite. Cela mène aux règles inflexibles, injustes quelquefois, qui excluent les faiblesses humaines. Religion et Philosophie pèchent par excès de dogmatisme. C'est pourquoi le monde à mesure qu'il grandit et apprend par l'expérience, tend à désert

1. *La Bête*, p. 244.

2. *La Bête*, p. 245.

3. *La Bête*, p. 246.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 187.

5. *La Bête*, p. 252.

ces deux grandes écoles du devoir : « Prenons-en notre parti, le dogmatisme a fait son temps ; de plus en plus il faudra remplacer les leçons de morale par des leçons de sagesse et l'enseignement doctrinal par des leçons de choses¹. »

Les moralistes de profession n'ont pas su rendre la morale aimable, ce serait d'ailleurs assez difficile, car si elle repose sur la vertu, si elle est une règle de vie, elle doit se conformer à cette dernière et « Le fond de la vie est le renoncement². » Et Cherbuliez ajoute : « Par malheur le renoncement n'est une vertu que lorsqu'il est volontaire³. »

La figure rebarbative de la morale est due à ces esprits moroses qui ont toujours pensé que la vertu ne saurait s'offrir à nous que sous le masque de l'austérité. Ils furent, il est vrai, pires au moyen âge qu'ils ne le sont présentement, et ils réprouvaient hautement tous les signes extérieurs de la joie de vivre : « Ne savez-vous pas qu'au douzième siècle les moralistes dont le métier fut de se plaindre toujours reprochaient amèrement à leurs contemporains et la courbure de leurs pigaces et leurs robes traînantes qui balayaient la poussière, et l'artifice infini de leurs frisures, et leur cottes d'écarlate marchetées de fourrure, et leur effrénée passion pour le vair et le gris⁴. »

Le puritanisme, le calvinisme, et toutes les doctrines étroites qui se sont acharnées contre des vétilles au nom de la morale éternelle, ont fini par lasser les gens intelligents. La puérilité de cette morale officielle les en a libérés : « Je ne crois pas beaucoup à la morale, » dit Trayaz, l'homme qui a vécu durement et n'a pu compter que sur sa propre énergie. « Heureusement, je suis un cérébral⁵. »

Et c'est ainsi que ceux à qui ces règles illusoire ne sauraient en aucune façon convenir, adoptent, puisqu'il le faut bien, la morale négative la plus commode et la plus inoffensive : « Un égoïsme intelligent accompagné de la sagesse et d'une petite quantité de sympathie, altruiste, qu'on dose à volonté, voilà une morale qui a bon air et qui ne coûte pas⁵. »

Mais revenons à la justice, un des grands mobiles de la morale en action : « La justice, affirme Cherbuliez, est la première des

1. *Le Secret du Précepteur*, p. 351.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 28.

3. *Le Grand Œuvre*, p. 105.

4. *Après Fortune Faite*, p. 358.

5. *La Bête*, p. 137.

vertus¹. » En effet, si l'exercice d'une vertu n'offre pas toujours beaucoup d'agrément, celui de la justice semble en être encore plus complètement dépourvu que les autres : « La vertu consiste à faire sans trop de répugnance des choses désagréables, et de toutes les vertus la plus désagréable à pratiquer est assurément la justice². »

La justice en effet punit plus souvent qu'elle ne récompense. Étant destinée à servir à tous, il faut qu'elle soit générale et égalitaire; mais le cœur humain n'admet que des cas particuliers et ignore les équations, de sorte « qu'une justice sans clémence et sans pitié est une fausse justice³. » La justice est dure à administrer parce que le cœur humain subit volontiers la molle contrainte du pardon : « Si j'étais juge, je voudrais que la condamnation suivit la faute dans les vingt-quatre heures; quinze jours plus tard, je craindrais de n'avoir devant ma barre qu'un crime et plus de criminel⁴. »

La justice ne tient pas assez aux choses du cœur pour être véritablement humaine, et simplifie trop pour pouvoir se réclamer de la raison. Elle se contente de devenir le devoir dans toute sa rigide adhérence aux principes établis. C'est sa manière à elle d'éluder la question : « On a bien raison de prétendre qu'il est plus facile de faire son devoir que de le connaître⁵. »

La justice qui ne raisonne pas mais punit est une justice étroite indigne des cœurs généreux, et bonne tout au plus à servir aux gens médiocres qui ont besoin de se protéger : « Je me défie de la médiocrité qui hait ce qu'elle ne comprend pas, et de la petite morale qui tue la grande⁶. »

Cette justice, force aveugle qui frappe, ne comprend vraiment pas, ne juge vraiment pas. Le vrai jugement qui vient à la fois du cœur et de l'esprit, c'est la conscience qui peut l'exercer : « Quand on a une conscience on s'en sert pour porter des jugements⁷. » C'est son privilège, car justicière, elle s'épargne moins qu'elle n'épargne autrui. Elle va plus loin que la justice, car elle est la conception que chacun de nous se fait de l'honneur par l'accom-

1. *Jacquine Vanesse*, p. 330.

2. *La Bête*, p. 245.

3. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 390.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 214.

5. *L'Idée de Jean Têterol*, p. 196.

6. *Paule Méré*, p. 198.

7. *Jacquine Vanesse*, p. 59.

plissement de devoirs volontairement imposés; et « Dispenser les hommes de leurs devoirs, c'est leur ôter l'honneur¹. »

Mais quelle est donc la nature intime de notre conscience? Dans « *La Bête* », trois interlocuteurs en donnent leur interprétation personnelle : « La conscience, s'écria l'abbé Poncel, ... est la protestation de Dieu contre le Diable². »

« La conscience, » fit le docteur Hervier, « est le jugement que porte un cerveau perfectionné sur un corps de bête qui n'est pas perfectible... La conscience, que j'appelle « l'autre, » est-elle quelque chose de naturel ou d'appris?... C'est quelque chose qu'on apprend sans savoir comment³... »

« La conscience, » s'écria Théodule, « est une montre que chacun règle sur l'horloge de son pays⁴. »

Selon les gens, la conscience semble donc revêtir un aspect différent. Chez ceux dans la vie desquels la religion joue un grand rôle, elle est le jugement entre le bien et le mal. Bien plus, elle leur ordonne de faire pencher la balance en faveur d'autrui; mais même l'altruisme pour eux n'est plus suffisant : « L'altruisme, bien entendu, nous commande de sacrifier quelquefois notre conscience à la conscience d'autrui : « L'altruisme, » dit l'abbé Poncel, « ... vilain mot, vilaine chose qu'on a inventée pour faire pièce à la charité⁵. »

Chez les hommes vraiment bons pour lesquels la conscience consiste à donner plus qu'à recevoir, le sacrifice et le renoncement remplacent la notion courante de la justice : « Le secret de ces grands cœurs est le saint mépris des choses fortuites, ce renoncement universel qui dispense de toutes les résignations particulières⁶. » A ce prix, on touche à la sainteté, et un saint est toujours en règle avec sa conscience « ... les saints, même réduits aux plus cruelles extrémités, sont heureux parce qu'ils possèdent l'amitié de leur conscience⁶. » Mais point n'est besoin d'être un saint pour être un juste au sens le plus élevé du terme. Le renoncement par la voie du sacrifice s'accomplit aussi au nom de la sagesse : « L'homme qui consent à être le seul juste dans un monde d'injustice, Platon l'a connu, il s'appelait Socrate. Plus tard il s'est appelé Spinoza⁶. »

Les actions de ces âmes courageuses mues par une conscience

1. *Jacquine Vanesse*, p. 149.

2. *La Bête*, p. 214.

3. *La Bête*, p. 216.

4. *Olivier Maugant*, p. 136.

5. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 136.

6. *Olivier Maugant*, p. 135.

d'ordre supérieur déroutent ceux qui mesurent toutes choses à l'unité de la morale commune. Incapable de comprendre, ils vous diront, parlant d'un de ces indépendants : « ...il est insolemment personnel... Partez du principe qu'il est sans conscience¹. »

Leur morale, sans cesse égale, ne peut admettre les écarts. Que diront-ils de ce type d'homme assez répandu dont Cherbuliez, notant l'instabilité, déclare : « Il fit tour à tour selon son habitude plus et moins que son devoir² ? »

C'est très commode, une conscience qui a de bons principes pour la guider. La conduite est facile à suivre lorsque, comme dit notre auteur, la montre est bien réglée; mais est-ce là une conscience de bon aloi ?

« Je me suis toujours défié des hommes à principes³, » s'exclame Cherbuliez par le moyen d'un de ses truchements. Ils ignorent les défaillances de la conscience, car sachant toujours où ils vont, ils n'ont cure de l'interroger; et cependant même pour les meilleurs : « ...il est des heures troubles où la conscience se brouille, s'effare, balbutie. Alors il faut se servir de la conscience d'autrui⁴. »

« La conscience des gens passionnés est sujette comme toutes leurs autres passions à des crises. Au milieu des excès il arrive qu'elle s'émousse, car pour eux la conscience veut dire impulsion généreuse, indignation splendide, contre l'injustice du monde ou du sort; or ... dans la vie de désordre ... la première faculté qui se perd est celle des longues indignations⁵. » Il se peut même qu'elle disparaisse entièrement au contact de l'existence trop compliquée pour eux. Les juger trop sévèrement ne sert à rien : « Il lui faisait l'effet d'un monstre. Elle se trompait; ce n'était qu'un enfant gâté qui avait perdu sa conscience dans le grand jeu de la vie⁶. »

Principes et scrupules, voilà les points extrêmes entre lesquels oscille la conscience des bien-pensants. Mais si Cherbuliez se défie des gens à principes, ceux qui s'attachent à leurs scrupules qui ne sont après tout que des principes non formulés, le rebutent également : « Rien n'est plus lassant que les gens à scrupules⁷. »

Les principes et scrupules sont les éléments dont la morale collec-

1. *La Bête*, p. 340.

2. *Une Gageure*, p. 41.

3. *Après Fortune Faite*, p. 162.

4. *Stanislas Bolski*, p. 259.

5. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 228.

6. *Stanislas Bolski*, p. 331.

7. *Le Secret du Précepteur*, p. 318.

tive se passe le moins. N'est-il pas de salut en dehors de ces règles, qui sont comme la commune mesure des consciences orthodoxes ? L'auteur, dans son esquisse de Joseph Noirel, caractère faible et impulsif, nous fait aussi son portrait moral : « Il ne savait pas en vérité ce que c'était qu'une conscience intermittente, il ne croyait guère à la conscience d'autrui¹. » De lui, il a déjà dit autre part qu'« ... à défaut de scrupules, il avait des inquiétudes². »

L'inquiétude semble, d'après notre moraliste, être une manifestation certaine d'une conscience qui s'ignore ou qu'on n'a pas apprivoisée. C'est un élément en quelque sorte étranger à l'individu, un désir de bien faire ou une impulsion vers la justice. Chez les animaux elle existe, et elle est sans doute une obscure forme de l'instinct, plus évidente toutefois que chez nous autres humains, car : « Nous n'avons pas comme les fourmis l'inquiétude du devoir³, » fait observer Cherbuliez dans son étude de *La Bête*.

Cette conscience voilée que l'un de nos interlocuteurs a dénommée l'« Autre » existe cependant, semble-t-il, en puissance chez chacun de nous : « ... il est faux que l'homme n'agisse que par intérêt ; si féroce que soit son égoïsme, il y a au fond de son âme quelque chose d'impersonnel que rejoint la justice et que l'injustice révolte⁴. » Ce quelque chose d'impersonnel dont la conscience a tant besoin, est-ce une divine résistance de l'esprit aux débordements de la brute ? Est-ce une sublimation de l'être ? Est-ce le consentement à la création par la souffrance ?

Cherbuliez trouve : « ... que le fond de la vie est un inexorable refus et que tout se termine par la victoire de quelque chose de sourd, d'implacable et de morne que l'homme appelle, selon les cas, le destin ou le devoir⁵. »

Si la conscience par ailleurs est le jugement d'un cerveau perfectionné sur un corps de bête qui n'est pas perfectible (comme il a été dit plus haut), il est évident qu'alors même qu'elle puisse paraître injuste, elle est susceptible de grandir et de s'améliorer. Elle devient, l'âge aidant, le respect de soi-même, le désir qu'a l'homme d'être considéré, d'où l'honnêteté relative de la majorité des êtres vivant en société : « La considération ! tant qu'on est jeune et que la passion parle, il semble que ce n'est rien ; mais à peine avons-nous un cheveu

1. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 349.

2. *Id.*, p. 233.

3. *La Bête*, p. 290.

4. *Olivier Maugant*, p. 323.

5. *Noires et Rouges*, p. 199.

blanc, notre bonheur dépend de l'opinion ... Une honnête femme n'a rien de mieux à faire que de rester honnête : c'est le seul métier qu'elle fasse bien ; elle n'a pas de talent pour autre chose ; on est toujours gauche dans le mal quand on est embarrassé d'une conscience¹. »

La conscience des gens intelligents est d'ailleurs facilement satisfaite lorsqu'il s'agit de leur demander de juger nos actes ; car la raison dépasse toujours les principes et les préjugés, produits de la tradition et de la superstition : « On ne se met guère en peine de contenter les gens raisonnables, on les renvoie au témoignage de leur bonne conscience². »

Quant à notre conscience à nous, c'est une autre affaire : elle nous sert à décider de notre propre conduite, elle seule. C'est là sa fonction très restreinte : « Notre conscience est destinée à notre usage personnel, il ne faut jamais s'en servir pour le compte de nos amis³. »

Nous avons essayé d'offrir une interprétation des idées de Cherbuliez sur la nature de la morale, de là nous avons été amené à déterminer les moyens dont la morale est censée se servir pour arriver à ses fins : la justice, l'honneur, la conscience. Nous passerons maintenant à l'examen du champ dans lequel la morale s'exerce et nous terminerons par l'étude des buts qu'elle se propose.

Dans le domaine du bien et du mal jouent nos vertus et nos vices, aidés qu'ils sont de nos qualités et de nos défauts. Cherbuliez a-t-il pris position quand aux données de ce problème si longuement, si vainement débattu ? Croit-il au bien ; n'y croit-il pas ? Pense-t-il avec La Rochefoucauld que « nos vertus ne sont pour la plupart que des vices déguisés ? » Précurseur, encore qu'un peu vague, de Freud, pense-t-il que l'homme, qui n'a de morale que parce qu'il vit en société, a appris à faire le bien comme moyen d'assurer son succès dans l'existence ? Estime-t-il au contraire que l'homme, bon à l'origine, s'est trouvé être corrompu par le monde ?

Son opinion n'est point si absolue : « Les uns prétendent que l'enfant est né pourri du péché originel, les autres qu'il naît gracieux et bon, que ses instincts sont aimables, comme parlait Rousseau. La vérité est qu'il n'est ni bon ni mauvais⁴. » Et encore : « Le monde est esclave de sa paresse et de son plaisir ; il

1. *Roman d'une Honnête Femme* p. 297.

2. *Noires et Rouges*, p. 101.

3. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 232.

4. *La Bête*, p. 339.

n'est par méchant : haïr est une fatigue ; il n'est pas bon : la bonté est un effort¹. »

L'individu est ou non favorable : Dans ce terrain neutre qu'est l'être humain, les graines du bien et du mal sont disséminées par la nature : « La nature se plaît à semer le mal dans le bien, le bien dans le mal² ». C'est un peu là l'idée de la parabole de l'ivraie et du bon grain que nous offre le fils du pasteur genevois. Pour que le mal perde sa virulence, il faut que notre amour pour le bien soit fort, car les hommes offrent peu de résistance aux forces qui aident à leurs besoins et à leurs désirs, leur équilibre moral est si instable, la machine humaine est si fragile et si compliquée : « Il en a conclu que le bien se tourne facilement en mal, que toute joie excessive est une douleur commencée, qu'une certaine température est la meilleure ouvrière du bonheur... »

« Les bêtes, comme l'a dit un grand penseur, sont toujours réglées dans leur conduite... Le désir ne vient qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le désir cesse... L'homme possède le don fatal du désir illimité... A quoi doit-il s'en prendre ? A sa maudite imagination qu'il a trop cultivée et qui lui représente tous les possibles et tous les impossibles³. »

Le malheur, c'est que pour être bon il faut aimer le bien à l'excès. Mais il offre des attrait si négatifs ! Il faut donc le reconnaître : « Que d'hommes dont on peut dire : S'ils font le bien c'est aventure⁴ ! » Car « le bien ne se fait qu'en détail⁵, » et l'homme déteste l'effort qui se répète ou qui persiste.

S'il n'est pas enclin à vouloir le bien avec outrance, il faut bien admettre que l'homme n'est pas de taille à terrasser le mal. Il devra se contenter simplement de circonscrire ses ravages, car « la haine du mal qui n'est pas accompagnée de l'amour du bien est un poison, ou, si vous l'aimez mieux, un mauvais levain qui corrompt et qui aigrit la pâte⁶. »

Mais Cherbuliez est optimiste en dépit de tout. On lui en a fait grief. Il ne peut par conséquent se défendre d'affirmer qu'il croit au bien et à son habituel triomphe sur le mal : « Il avait trop approfondi la théologie égyptienne pour ne pas savoir que dans le monde

1. *Paule Méré*, p. 111.

2. *Le Grand Œuvre*, p. 250.

3. *La Bête*, p. 135.

4. *Paule Méré*, p. 52.

5. *Paule Méré*, p. 122.

6. *Jacquine Vanesse*, p. 335.

des hommes comme dans celui des divinités la lutte entre les deux principes se termine d'habitude par la victoire du bien, que Typhon finit par se laisser désarmer et qu'Horus, dieu bienfaisant, prend en main le gouvernement des affaires de l'univers¹. »

D'ailleurs, le mal, qu'est-ce que cela prouve? Que le bien existe et qu'il peut être déformé : « La laideur de nos vices, disait Castiglione aux censeurs moroses de son époque, témoigne de la beauté de nos vertus; car ce qu'il y a de pire au monde c'est la corruption du bien². »

Et retournant pour son propre compte la phrase révélatrice de toute l'œuvre du très illustre et très désabusé moraliste des *Maximes*, Cherbuliez affirme sa foi dans le Bien et dans ses zélateurs les plus dignes : « Les cœurs purs vont au bien, comme les eaux des fleuves à la mer³. »

De même que le Mal est étroitement apparenté au Bien, de même le vice et la vertu semblent avoir une origine commune ou tout au moins une étrange ressemblance. Cette ressemblance, c'est l'excès ou l'outrance : le manque de modération dans le désir ou dans sa négation, voilà ce qu'à l'ordinaire on dénomme Vice et Vertu : « Mylitta, j'ai pénétré le secret de ta double nature... Tu es la déesse de la licence et de la retenue, la déesse des abandons et des refus... Si nous n'avions pas de désirs le monde périrait; il périrait si nous n'avions pas de vertus⁴. » Et encore : « Les choses sont ainsi faites que tout sentiment vif est nécessairement outré⁵. »

Vices et vertus paraissent donc découler de nos fortes tendances, de nos passions, donc de notre nature même; et « par malheur la plus forte tendance de notre nature est d'abuser⁶. » Cependant vertus et vices sont compliqués de raisonnement. Cherbuliez du moins l'admet pour la vertu qu'il appelle « une force gouvernée par la raison⁷. »

Dans la vertu entre une part de renoncement, car : « il n'y a d'actions vraiment bonnes que celles qui coûtent⁸. » Sans doute la Religion qui a eu pendant de longs siècles en quelque sorte le mono-

1. *Apépi*, p. 69.

2. *Le Prince Vitale*, p. 152.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 4.

4. *La Bête*, p. 293.

5. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 243.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 15.

7. *Stanislas Bolski*, p. 195.

8. *Méta Holdenis*, p. 131.

pole de la morale ordinaire, a su implanter fermement cette croyance. D'où l'idée émise par Cherbuliez que «... cet univers est une grande maison de correction où bon gré, mal gré, l'homme étudie sous une discipline inexorable la loi inexorable du sacrifice¹. »

Mais lorsque la vertu ne possède pas cet élément d'abnégation ou de punition volontairement consentie, elle peut fort bien friser dangereusement le vice, car elle est fréquemment l'effet des sophismes imposés à la conscience par la raison raisonnante : c'est une autre façon de contenter ses désirs. « Vous êtes de ces gens qui passent leur vie à faire de grandes parties de plaisir dans leur conscience. Cela ne vaut rien pour la santé². » La vertu, pour certains qui savent persuader à leur conscience, est une commodité des plus utiles. Point n'est besoin pour ceux-là d'être vertueux pour faire usage de leur vertu : « Quoiqu'elle pût dire, elle se croyait à moitié sur parole : c'était moins une âme fausse qu'une conscience faussée. Rompue de bonne heure à la gymnastique du sophisme, elle y avait contracté une funeste souplesse et l'habitude de se persuader tout ce qui lui plaisait³. »

Ce sont les bases solides, les idées claires, qui font défaut, semble-t-il, à ces gens vertueux d'occasion. Notre moraliste est convaincu que là est la source de tout le mal : dans l'incertitude foncière de l'individu, les vices prennent le visage de la vertu, les vertus celui du vice : « Le grand fléau de notre pauvre espèce, ce sont les idées confuses⁴. » Et plus loin : « Vous m'avez souvent prêché ... que les idées confuses sont notre plus grand ennemi⁵. »

Dans le sens de dignité humaine paraît résider le principe moral de la vertu : cette vertu qu'on pourrait définir l'honneur bourgeois. Cherbuliez aime à l'étudier dans ses romans. Dans *Olivier Maugant*, par exemple, elle se révèle dans toute sa fierté et sa force : « Comme vous je me fais peu d'illusions sur le monde, je ne crois guère à ses vertus ; moins j'y crois, plus il m'en coûterait de rougir devant lui⁶. » A un degré plus bas, l'orgueil a encore assez bonne tournure de vertu : « L'orgueil de M^{me} Vanesse lui tenait quelquefois lieu de vertu⁷. »

1. *La Bête*, p. 294.

2. *Paule Méré*, p. 53.

3. *Méta Holdenis*, p. 259.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 14.

5. *Id.*, p. 74.

6. *Olivier Maugant*, p. 243.

7. *Jacquine Vanesse*, p. 70.

La vertu qui dépend de la conscience individuelle ne saurait être évaluée et à plus forte raison codifiée : « Robespierre promulgua les lois de la vertu ; elle ne s'est pas relevée de ce désastre¹. » Vivre selon les lois de sa nature et sans dissimuler ses faiblesses sous couvert d'hypocrisie, c'est encore pratiquer la vertu, et même la meilleure. Les Français, parfois si durement jugés, méritent à cet égard d'être considérés comme sachant suivre courageusement la vertu : « On nous accuse à l'étranger d'être un peuple immoral. Grand merci ! m'est avis que nous connaissons, que nous pratiquons la vertu aussi bien que les Anglais, que les Allemands et pour tout dire, je ne crains pas d'avancer que ce pays est dans tout l'univers celui où il y a le plus d'honnêteté². » La vertu qui s'étale est suspecte au premier chef. Sa fausseté criante dégoûte : Dans *Méta Holdenis*, Harris le bon vivant exprime ainsi son mépris de cette vertu qui veut qu'on la distingue : « Vous sentez, dit-il, la vertu à crever³. » La vertu est une force qui souvent faillit, mais ne doit-elle pas après tout être une règle de vie, une série de chutes et de redressements ? « Se repentir et recommencer, voilà la vie⁴. »

« Vertu git au milieu, » a-t-on dit⁵, et certes Cherbuliez insiste, lui aussi, sur la nécessité que nous avons de temporiser dans l'existence : « La transaction est le fond de la vie⁶, » affirme-t-il. Et ailleurs : « Qu'est-ce que la vie ? Un perpétuel compromis.... Oui, débattre et rebattre, voilà la vie⁷. » Finalement : « J'ai toujours pensé que dans la vie comme dans le style il est important de ménager les transitions⁸. »

Cherbuliez fait observer « que nos défauts nous font souvent plus de tort que nos vices⁹. » Or, « nos défauts, » reconnaît-il encore, « naissent de nos qualités¹⁰. » On pourrait peut-être en déduire que le vice en tant que manifestation d'une énergie surabondante mais naturelle n'est pas toujours préjudiciable, tandis que le défaut, qui est une déformation de la vertu, est reprehensible au nom de la morale commune.

1. *Le Grand Œuvre*, p. 168.

2. *Samuel Brohl et Cie*, p. 136.

3. *Méta Holdenis*, p. 17.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 23.

5. *Id.*, p. 263.

6. *La Bête*, p. 338.

7. *Le Roman d'une Honnête Femme*, 213.

8. *Le Comte Kostia*, p. 356.

9. *Après Fortune Faite*, p. 334.

10. *Prosper Randoce*, p. 4.

Vices et vertus relèvent d'ailleurs à quelque degré de l'expérience ou de l'hérédité : « Nous n'héritons guère des vices et des vertus dont nous avons souffert¹. »

Quant aux valeurs habituellement accordées aux vertus et aux vices, l'auteur s'écarte de l'opinion communément acceptée. Il trouve, par exemple, « que l'espérance est une vertu², » car l'espérance se projette dans le temps et « le temps est le plus puissant des êtres abstraits³. » Du manque de réflexion, travers considéré d'habitude comme anodin, il fait une faute grave : « Étourderie ! tes flatteurs te traitent de léger défaut ! Que de catastrophes n'as-tu pas causées ! Non, il n'est rien de plus pervers qu'une innocence qui ne raisonne pas⁴. »

Il estime de même qu'il « est des vertus dont l'exemple est dangereux pour la jeunesse⁵, » et méprise celui qui « aime à pratiquer les vertus qui ne coûtent rien⁶. » En fait, l'exercice de la vertu consiste selon lui à faire le bien d'une manière raisonnée, et, jusqu'à un certain point, acquise. C'est pourquoi il fait dire à un de ses personnages sympathiques : « Les seules vertus que j'admire, sont les vertus professionnelles, » quoiqu'il ajoute, il est vrai : « elles s'en vont à vau-l'eau⁷. » Pour qu'il y ait vertu il faut qu'il y ait effort et sincérité. A ce prix seulement vaudra-t-elle aux yeux du Monde : « Si l'on entend par vertu une application courageuse et opiniâtre à un travail qu'on n'aime pas, on a raison de dire que dans ce monde la vertu est toujours récompensée⁸. »

Le vice sera, lui, tout obstacle au bien, même lorsqu'il prendra l'aspect de la vertu, mais sans qu'y entre entière sincérité : « J'ai découvert... que les fausses pudeurs, la fausse dignité, les faux honneurs sont les plus grands obstacles au peu de bien que nous pouvons faire ici-bas⁹. ». Car le bien est un grand mystère auquel il nous est donné peut-être de participer dans la mesure où notre droiture et notre bonne volonté nous le permettent : « Je me surprends à pressentir que la vie est peut-être un bien, que selon l'emploi qu'on

1. *La Ferme du Choquard*, p. 173.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 393.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 65.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 377.

5. *Méta Holdenis*, p. 65.

6. *Noires et Rouges*, p. 171.

7. *Une Gageure*, p. 49.

8. *Olivier Maugant*, p. 76.

9. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 258.

en fait elle peut n'être pas sans prix. Oui, par instants, je crois voir ce grand rideau de théâtre trembler et s'agiter, comme si un souffle l'effleurait¹. »

Recherchant le plaisir, évitant la douleur, l'homme semble enclin à l'ordinaire à se décharger sur l'existence du soin de déterminer ses actes. La morale trouve-t-elle son compte à ce double jeu? L'homme, a-t-il le droit de chercher à éviter la douleur? Sans doute, car « la loi de la nature est de craindre les coups et de les éviter². » Toutefois il ne s'en tient pas là d'habitude. Il s'imagine en effet assez volontiers que le plaisir est son dû : « en sa qualité d'animal très rusé, à la fois méprisant son corps et l'aimant beaucoup parce qu'il le considère comme un grand fournisseur de plaisir dont il ne saurait se passer³. » Pour lui, l'absence de souffrance ne suffit pas. Ses désirs vagues, difficiles à assouvir, l'aigrissent, l'injustice du sort l'opprime, et son équilibre moral s'en ressent : « M^{lle} Ferray possédait au suprême degré le don des espérances vagues, qui consistent à espérer quelque chose sans savoir quoi..... C'est à la Providence de trouver le comment; elle a été mise au monde pour cela⁴. » Mais « il ne faut pas demander au monde de nous amuser; ce n'est pas son métier, et il a raison qu'on le prenne au sérieux⁵. » Les plaisirs déniés, l'absence de douleur qui pourrait occuper notre attention, en voilà assez pour engendrer l'ennui, le grand ennemi de la Morale. L'homme le fuit d'instinct : « Tu préfères », dit-on à un de ces désœuvrés, « la souffrance à l'ennui⁶. » C'est que l'ennui nous rappelle qu'il faut vivre et qu'il existe des devoirs : « Un moraliste a dit que le plaisir nous fait oublier l'existence, que l'ennui nous la fait sentir⁷. » La recherche des plaisirs vagues est déraisonnable. Elle nous porte à exiger de la vie plus qu'elle ne peut nous donner. Cherbuliez croit pour sa part qu'il est bon, pour jouir de nos plaisirs, de ne pas réclamer l'impossible : « Sans doute il est raisonnable d'aimer les oranges, mais vouloir en cueillir sur un poirier⁸ ! » Que le résultat soit mesuré à notre effort; connaissons nos pouvoirs : « Vous savez ce que disait cet autre : qu'un jour Roland prit un

1. *Paule Méré*, p. 50.

2. *Une Gageure*, p. 246.

3. *La Bête*, p. 97.

4. *Miss Rovel*, p. 47.

5. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 85.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 389.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 205.

8. *Le Prince Vitale*, p. 167.

Capucin par la barbe et qu'après l'avoir bien fait tourner, il le jeta à deux milles de là, où il ne tomba qu'un Capucin¹. »

Reconnaître les lois des limites possibles, voici ce qui rend le plaisir, sinon le bonheur, possible. Dans ses emportements les plus divins l'homme doit quelquefois reconnaître ces fatales limites à son plaisir : « Ce baiser lui avait fait sentir en quelque sorte les inexorables bornes de la volupté². »

Les signes qui nous sont offerts pour nous aider à vivre sont d'ailleurs pour la plupart bien en évidence et donc « il ne faut pas calomnier la vie. Elle place des poteaux indicateurs et des avertissements très lisibles à l'entrée de tous les mauvais chemins : tant pis pour ceux qui ne savent pas lire³. »

Savoir se contenter des menues satisfactions qui passent à notre portée, ne pas murmurer lorsque nous sommes atteints par la souffrance (car « on apprend à l'hôpital que l'homme qui se porte bien est une exception⁴ »), et surtout ne pas compter trop constamment sur le sort probable, voilà la morale du plaisir : « Il y a un âge où la vie nous porte ; il y en a un autre où, par un juste retour, c'est à nous de la porter⁵. »

D'ailleurs il est possible à l'homme de diminuer ce qu'il y a de rebutant dans les tâches qu'il s'impose. Un peu d'aide et de discipline suffisent à cela : « La chose désagréable faite d'abord avec dégoût, puis facilement, par habitude, et enfin avec quelque plaisir, voilà le fond de l'éducation⁶. » En réduisant ses besoins, l'homme vient plus facilement à bout de ses désirs : c'est chez lui une force manifeste dont il peut se servir à l'occasion : « Celui qui n'a pas de besoins devient tôt ou tard le maître de ceux qui en ont⁷. »

Besoins, désirs, intérêts, chacun à son temps. Le déterminer, c'est découvrir l'hygiène morale propre à notre nature. Savoir surtout, dans l'âge mûr, se contenter de plaisirs calmes, c'est s'assurer contentement : « Tous les âges ont leurs plaisirs, et après avoir vécu tant bien que mal, il n'est pas désagréable d'employer quelques dix années à regarder vivre les autres⁸. » Pour le surplus, regarder vivre

1. *Paule Méré*, p. 241.

2. *Prosper Randoce*, p. 64.

3. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 74.

4. *Noires et Rouges*, p. 187.

5. *Noires et Rouges*, p. 6.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 144.

7. *Samuel Brohl et Cie*, p. 20.

8. *Apépi*, p. 5.

les animaux : « Il ont sur nous l'inappréciable avantage de discerner spontanément par une sorte d'inspiration leur véritable intérêt. Dès les premiers jours de leur existence, ils adoptent sans effort le genre de vie qui leur convient¹. »

Du plaisir qui vient naturellement, plaisir constant qui tient en joie, découlera la vertu. C'est dans ce sens sans doute qu'il faut comprendre la phrase suivante, quoique au premier abord elle surprenne : « J'ai toujours pensé que la joie n'est pas en nous la récompense de la vertu, mais qu'elle en est la source². » Mais le bonheur, en quoi consistera-t-il ? Sera-t-il le fruit de cette vertu raisonnable ? Une des héroïnes de Cherbuliez s'exclame : « Valéry, je suis heureuse ; ne faut-il pas que je paie mon bonheur³. » Aussi : « Les grands bonheurs se paient⁴. » Dans *Méta Holdenis* le romancier y revient encore : « Le bonheur ne se donne pas, il s'achète⁵. » Et enfin : « Le bonheur ne se donne pas, il faut le conquérir⁶. » Il semblerait donc que pour être heureux il faille verser des arrhes au destin. C'est bien l'idée qu'ont la plupart des humains lorsque par aventure tout leur sourit : « C'est trop beau, cela ne peut pas durer, » disent-ils. Nul en effet ne semble au nom de la morale commune avoir le droit de se soustraire pour bien longtemps au lot commun qui est le malheur.

Toutefois, il existe plusieurs bonheurs, qui, pour peu durables ou peu parfaits qu'ils soient, sont susceptibles de croître dans un milieu, pourvu que ce milieu soit favorable. Cherbuliez nous indique quelles sont les conditions propices à leur éclosion et à leur épanouissement. Il y a d'abord les petits bonheurs nés dans la tranquillité, nourris de peu : « Il était le type de ces petits rentiers de province qui attachent beaucoup de prix aux bonheurs négatifs, genre de jouissance presque inconnu à Paris où tout le monde a la fièvre⁷. » Le bonheur à ce compte devient souvent une question de climat : « Sous des cieux plus cléments que les nôtres, se sentir vivre suffit au bonheur⁸ ; » et dans le même ouvrage : « Rome est le lieu du monde où le bonheur est le plus heureux⁹. » En vérité, le milieu favorable semble pour

1. *La Bête*, p. 131.

2. *Paule Méré*, p. 156.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 108.

4. *Id.*, p. 25.

5. *Méta Holdenis*, p. 46.

6. *Le Secret du Précepteur*, p. 245.

7. *Après Fortune Faite*, p. 52.

8. *Le Prince Vitale*, p. 12.

9. *Id.*, p. 128.

beaucoup nécessaire au bonheur. Il leur faut pouvoir prendre racine : « Sur dix hommes qui se transplantent, il en est au moins huit qui végètent... les déclassés ne sont jamais heureux. On ne l'est qu'à la condition de s'adapter à son milieu, ce qui demande une certaine souplesse naturelle ou une éducation très intelligente... L'adaption au milieu, voilà le secret du bonheur¹. »

Diversement Cherbuliez émet l'idée que le bonheur le plus simple a besoin de calme pour prospérer : « Savez-vous ce qui est nécessaire au bonheur ? C'est la paix². » C'est du moins une conception de la félicité qui en vaut bien une autre : « Un grand silence dans un petit espace me semblait tout le secret du bonheur³. »

C'est la nature humaine, dont il faut savoir restreindre les aspirations, qui l'exige, car : « L'homme est étrange. Comme l'a dit un vieux moraliste, il peut avoir satiété par le peu, défaillance par le beaucoup⁴. »

Mais ce bonheur fait de l'absence de peines et désirs, peu l'envient sans doute : « J'ai vu sur les côtes de l'Océan des bancs d'huîtres ; j'ai senti leur bonheur, je ne l'ai pas envié⁵. » « Que faut-il à l'huître pour être heureuse ? Une écaille qui ferme⁶. » C'est là une condition du bonheur, mais elle ne saurait suffire. Le bonheur a besoin du changement plus peut-être encore que de la stabilité. Est-il donc si exigeant et si peu raisonnable, ce Prosper Randoce qui déclare, montrant de la main le ciel étoilé : « C'est assez réussi, mais c'est toujours la même chose⁷ ? »

A vrai dire, il faut pour être heureux avoir des dispositions certaines : « Il est... des âmes qui naissent avec une sorte de vocation pour le bonheur⁸. » « Il en va du bonheur comme de la poésie : on naît heureux, on ne le devient pas⁹. » Parmi les chances sérieuses de bonheur, il faut compter une disposition d'esprit philosophe, grâce auquel on ne s'attend ni à recevoir trop de l'existence ni à s'alarmer des vicissitudes qu'elle comporte : « Beaucoup de scepticisme tempéré par beaucoup de bienveillance, un peu de commérage... un gros

1. *La Ferme du Choquard*, p. 11.

2. *Après Fortune Faite*, p. 235.

3. *Le Grand Œuvre*, p. 99.

4. *Id.*, p. 99.

5. *Id.*, p. 186.

6. *Prosper Randoce*, p. 333.

7. *Id.*, p. 334.

8. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 310.

9. *Paule Méré*, p. 36.

livre qu'on se promet d'écrire, qui doit paraître l'an prochain et qui ne paraîtra jamais, voilà de quoi suffire au bonheur d'un homme¹. » Fut-ce là une profession de foi de Cherbuliez lui-même? On serait tenté de le croire.

Aspirer à un modeste bonheur, voilà la vraie philosophie : « Eusèbe était assez philosophe pour sentir le prix des bonheurs négatifs². » Que le monde se moque de l'homme petitement heureux, qu'importe : « Oh, le pauvre homme qui se croit heureux³ ! » Les conditions à remplir pour y atteindre, à ce bonheur gris? Paix de l'esprit, satisfaction des besoins corporels : « Je vous appris qu'un luth signifiait le bonheur, attendu que le signe du bonheur est l'harmonie des âmes. Dans l'écriture chinoise le bonheur est représenté par une main pleine de riz⁴. »

Mais quelle conception se faire du bonheur? Quelle en est l'essence? « Depuis quelque temps, » nous dit Cherbuliez, « on s'amuse à courir après une définition du bonheur; j'en connais une qui me suffit. L'homme heureux est celui qui s'est fait une existence conforme à son caractère, de sorte qu'il peut jouir de lui-même dans sa vie⁵. » C'est donc dans ce sens qu'il peut dire que « c'est une chose très simple que le bonheur, et à la portée de tous⁶. » Entendons-le : on peut, quand on est suffisamment normal, se faire une idée presque matérielle du bonheur, et lui ayant ainsi donné figure et substance, le découvrir : tel personnage fantaisiste et entendu de sa création déclare que « le format du bonheur, c'est le grand in-folio⁷. » Pour le lettré sans doute, il n'en faut pas davantage pour être heureux : « Nous passerons nos jours à lire du grec ensemble. Il n'a que cela de sérieux dans la vie⁸. » Pour d'autres moins compliqués, le moraliste lance une boutade qui s'applique, mais qui peut sans doute mystifier : « Certainement, le bonheur est rond⁹. » Et ce bon paysan, aux mœurs simples, aux besoins modestes : « L'idée qu'il se faisait du bonheur... C'est une cheminée d'auberge où flambe un feu qui pétille, pendant que sur le chemin un violon passe en jouant¹⁰. » En réalité, « selon

1. *La Ferme du Choquard*, p. 23.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 6.

3. *Olivier Maugant*, p. 421.

4. *Apépi*, p. 80.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 81.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 14.

7. *Le Comte Kostia*, p. 191.

8. *Id.*, p. 276.

9. *Paule Méré*, p. 128.

10. *Olivier Maugant*, p. 422.

qu'il lui plaît le bonheur prend tous les visages¹. » Il s'agit de savoir le reconnaître.

La joie compte pour beaucoup comme facteur stable de notre félicité. Cherbuliez ne la confond pas avec la simple gaieté. C'est là un de ses attributs divins : « Les anges, » dit-il, « ne sont pas gais, mais ils sont joyeux². » On a l'impression d'un bonheur intérieur à regarder transparaître une belle âme : « L'âme a sa lumière qui transforme un visage³. » A certains indices on sait que le bonheur est là : « Le fond de son âme se trahissait par le pétillement de son regard ; son bonheur s'échappait⁴. » C'est un secret qu'on ne sait pas garder.

Le bonheur réside aussi dans la plénitude de nos facultés et dans le rythme harmonieux de notre double nature qui veut tour à tour le calme et l'action : « Je mets le bonheur dans une certaine alternance de repos et de mouvement ; assez de mouvement pour vivre, assez de repos pour regarder vivre⁵. » Également : « Les habitudes et les aventures... voilà selon les cas, le bonheur⁶. » Ou, enfin, pour exprimer diversement la même idée : « Fatigue ton corps pour reposer ton âme⁷. » Grâce à « ces deux magiciennes que l'on appelle l'habitude et l'espérance⁸, » l'homme possède des auxiliaires puissantes dans sa recherche du bonheur. Les habitudes, surtout quand elles sont anciennes, on peut les compter comme favorables ; « des habitudes d'un siècle, de deux siècles !... Ce sont celles-là qui font le bonheur⁹. » Il est vrai que les habitudes engendrent fréquemment les préjugés et certes ces derniers peuvent empêcher l'homme d'être heureux : « Qui nous délivrera des préjugés ? Je frémis quand je songe à la somme énorme de bonheur qu'ils ont dérobé à notre pauvre humanité¹⁰. »

L'espérance, elle, engendre le rêve, mais malheureusement ce dernier se heurte aux contingences de la vie civilisée : « Le moyen de rêver au bord de l'océan depuis que nous savons ce qu'il y a de

1. *Miss Rovel*, p. 145.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 50.

3. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 135.

4. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 212.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 133.

6. *Id.*, p. 146.

7. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 331.

8. *Olivier Maugant*, p. 211.

9. *Le Grand Œuvre*, p. 123.

10. *Id.*, p. 122.

l'autre côté¹ ? » Mais un vrai philosophe ne peut manquer de nous mettre en règle contre la futilité qu'il y a à rêver : « Au milieu des bois, dans un beau jour, tout est facile. La vie n'est pas ainsi². » Le bonheur cependant ne va pas généralement sans l'illusion : « Il faut admirer trop pour admirer assez, et un peu d'illusion est nécessaire au bonheur³. » Mais elle nous expose à de cruels mécomptes ; autant donc l'éviter : « Passant défie-toi de l'oiseau bleu⁴. » C'est qu'en effet le bonheur illusoire s'achève toujours sinon par un réveil, du moins par un retour à l'implacable et banale réalité, et le pauvre exalté « pourrait croire qu'il a rêvé s'il ne lui restait aux doigts une poussière d'or et d'argent⁵ » et de poignants regrets sans doute.

Non, décidément, les illusions ne valent rien pour qui cherche le bonheur selon la bonne formule. Ne plaignons donc pas outre mesure ce personnage de Cherbuliez qui, ramené à la réalité brutale des choses, évoque mélancoliquement son dur apprentissage d'adolescent chimérique et rêveur : « L'abbé fit une guerre acharnée à mes illusions. De ses deux mains sèches, il secoua fortement le jeune arbre confié à ses soins ; il en fit tomber les fleurs, il en fit envoler les oiseaux⁶. » La règle est là, il faut la suivre : « Pour être heureux, il suffit d'y voir clair⁷. » Et cependant, quand le bonheur nous quitte, que nous reste-t-il le plus souvent qui nous aide à endurer les rigueurs du sort ? Illusions ! C'est sans doute pourquoi nous y tenons tant, car elles sont comme le reflet du bonheur que nous avons perdu : « jamais nos illusions ne nous sont plus précieuses que quand nous sommes en danger de les perdre⁸. »

L'illusion, à tout prendre, peut pour certains remplacer le bonheur, telle par exemple l'illusion d'une force qu'on espère être, et qu'on se plaît à voir reconnaître par autrui, la considération : « Le seul bonheur qui me tente est un bonheur tout bourgeois⁹. » Il est tout fait de préjugés et parmi eux, « celui qui me tient le plus au cœur c'est le préjugé de la considération¹⁰. » La considération, c'est

1. *Le Grand Œuvre*, p. 141.

2. *Paule Méré*, p. 73.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 109.

4. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 369.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 28.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 261.

7. *Id.*, p. 16.

8. *Olivier Maugant*, p. 357.

9. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 365.

10. *Id.*, p. 365.

encore le succès, or : « c'est après avoir perdu le bonheur qu'on commence à tenir au succès¹. »

Un des vrais attributs du bonheur, celui qui peut-être plus que tout autre en révèle l'existence, c'est de ne pas trop y croire, car « l'art de faire durer les grands bonheurs est encore à trouver². » C'est aussi de ne pas demander que la souffrance en soit exclue : « Il y a au fond de tous les grands bonheurs une sorte d'amertume secrète : c'est à ce signe qu'ils se font reconnaître. Ne nous en plaignons pas, mettons la souffrance de moitié dans toutes nos joies : elle se croit généreuse quand elle consent à un partage³. » Et encore ce conseil à qui attend trop du bonheur : « Sachez... qu'il n'y a que les sots qui voient le bonheur dans l'absence de peines⁴. » Lorsque le chagrin nous possède, accordons que c'est un signe que le bonheur ne nous a pas tout à fait abandonnés. Il est là et nous invite à le poursuivre à nouveau : « Et qu'est-ce après tout que le bonheur si ce n'est l'art de se consoler⁵. » C'est « ce que le fabuliste appelle les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique... Le printemps, un ruisseau, un saule, un rossignol. C'est à peu près le bonheur pour qui n'y croit plus⁶. »

Il faut évidemment que notre peine trouve un cadre reposant dans la nature et dans les beautés qu'elle nous offre : « Un beau chagrin dans une belle prairie vous savez que c'est la moitié du bonheur⁷. »

Il n'est point surprenant par conséquent que l'homme quelquefois préfère l'illusion, l'espérance, qui est comme une assurance de félicité future, à la félicité présente trop réelle, partant trop passagère : « Vous préférez l'espérance au bonheur⁸. » Combien en sont là ! C'est qu'en effet le bonheur qu'on a ou qu'on va avoir exige un effort et un sacrifice. Il est, pourrait-on presque l'affirmer, avant tout, affaire de volonté : « Il pensait peut-être comme Mazarin que la plus précieuse qualité des hommes d'action est d'être heureux⁹. »

Le bonheur réclame de l'énergie. Cherbuliez l'a dit de plusieurs

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 197.

2. *Une Gageure*, p. 357.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 72.

4. *Id.*, p. 91.

5. *Le Comte Kostia*, p. 192.

6. *Miss Rovel*, p. 12.

7. *Paule Méré*, p. 53.

8. *Noires et Rouges*, p. 282.

9. *Après Fortune Faite*, p. 322.

façons : « Il faut du courage pour être heureux¹, » affirme-t-il. Ou bien : « Ce qui nous manque le plus souvent c'est le courage d'être heureux². » L'auteur juge du moins que tel est le cas pour le bonheur véritable, celui qui dure : « Il me semble... que les grands bonheurs doivent être péniblement conquis³. » Mais une fois qu'ils sont nôtres, il faut être assez fort pour les conserver : « Il faut du courage pour supporter le bonheur, car il est des joies qui écrasent⁴. »

C'est certainement un bonheur d'un ordre peu ordinaire, placé sur un plan plus élevé que les autres que celui qui accepte résolument de se purifier par le sacrifice ; il n'est pas à la portée de tous, et peu le désirent car il semble être la négation même du bonheur tel qu'on le conçoit d'ordinaire : « Il avait fini par découvrir qu'il n'y a pas grand mérite à se passer du bonheur, que la vie est par elle-même une chose assez médiocre, que les voluptés amères du sacrifice sont les seules joies qui ne trompent jamais⁵. » Même lorsque l'on ne place pas sa conception du bonheur dans l'accomplissement d'une noble tâche vers un but moral, il convient de faire l'apprentissage de la douleur : « Aller à Cythère en passant par Pathmos lui avait toujours paru le bonheur suprême⁶. »

A défaut de douleur, un effort, une privation qui sera comme un gage qu'on veut mériter son bonheur paraît indispensable : « Les bonheurs austères ne l'effrayaient point, les bonheurs calmes le consternaient⁷. » Il faut, semble-t-il, pouvoir entendre vivre son bonheur, le voir s'agiter : « Il y a une corruption secrète dans les bonheurs qui dorment⁸. » La félicité atteinte, la volonté se détend : « Le bonheur amollit les âmes les mieux trempées⁹. » Il conduit en effet à l'ennui et à l'absence de désirs : « Serait-il vrai que le repos c'est l'ennui¹⁰. »

L'inquiétude, qui est une des manifestations du bonheur, n'est peut-être après tout que l'effet de la part active que nous y prenons ; c'est elle qui nous pousse à nous questionner sans cesse, à nous

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 495.

2. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 181.

3. *La Bête*, p. 228.

4. *Paule Méré*, p. 74.

5. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 73.

6. *Prosper Randoce*, p. 302.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 32.

8. *Après Fortune Faite*, p. 390.

9. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 406.

10. *Après Fortune Faite*, p. 43.

demander si nous sommes véritablement heureux : « On s'effraye de son bonheur, il faut à tout prix s'assurer de ce qu'il vaut ¹. » Incrédules, nous doutons de tout ; désabusés, nous cherchons à découvrir la supercherie cachée dans les faveurs que nous accorde le sort : « J'aimerais à m'assurer si mon bonheur n'est pas une histoire que mon cœur se raconte à lui même ². » Malheureusement « L'analyse est la mort (du bonheur) ³. » Le doute nous harcèle, nous voulons devoir moins à notre bonheur qu'à nos propres efforts : « Qui fera dans nos succès la part de notre industrie et celle de bonheur ⁴. » L'être agissant qu'est l'homme se sent humilié d'avoir une part si minime dans la réalisation de ses entreprises : « Il n'y a que le bonheur qui réussisse ⁵. » L'humilité forcée l'irrite.

Décidément le bonheur assume pour nous le plus souvent un visage étranger : « Je ne possède pas encore le bonheur ; mais il me semble par instants que je le vois, que je le touche ⁶. » Le hasard nous l'envoie quelquefois sans que nous y soyons pour rien : « Il y a des journées bénies où sans qu'on s'en mêle, tout vous vient à la fois, les grands bonheurs et les petits ⁷. » Et quelquefois aussi le bonheur s'éloigne de nous sans que nous puissions faire quoi que ce soit pour le retenir : « J'étais fini et il se faisait autour de moi comme un immense départ pour le bonheur ⁸. »

Envisagé sous l'angle de la stricte morale, Cherbuliez estime que « le bonheur rend bon ⁹. » Du moins, nous pouvons en général nous accorder avec lui quand il déclare : « Le bonheur n'a pas de remords ¹⁰ ; » mais, bien entendu, c'est peut-être un effet d'un égoïsme tel qu'on le rencontre chez les insoucians et les jeunes qui n'ont pas encore appris qu'ici bas tout se paye.

Pour certains le bonheur est indispensable pour qu'ils soient à peu près supportables. C'est le seul climat où ils puissent vivre : « Il avait besoin d'être heureux pour être aimable ¹¹. »

Enfin un autre effet observable sur le caractère de l'individu c'est

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 78.

2. *Paule Méré*, p. 190.

3. *Une Gageure*, p. 254.

4. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 15.

5. *L'aventure de Ladislás Bolski*, p. 113.

6. *Le Comte Kostia*, p. 271.

7. *Le Secret du Précepteur*, p. 340.

8. *L'Aventure de Ladislás Bolski*, p. 341.

9. *La Bête*, p. 124.

10. *Olivier Maugant*, p. 187.

11. *Olivier Maugant*, p. 271.

que le bonheur tout en l'amollissant, comme il a déjà été dit, lui enlève par compensation de sa violence : « Elle était trop heureuse pour être impatiente¹. » Ou encore : « Il était devenu doux parce qu'il était heureux². »

Le bonheur paraît donc favorable à l'entretien de notre équilibre moral. Le malheur, qui est sa contre-partie, sera-t-il au contraire à compter parmi les éléments contraires à cet équilibre ? En l'étudiant, découvrons-nous quelques vérités qui nous permettront de jeter sur la question les clartés que nous recherchons ? Pour cela, étudions les conditions qu'on peut considérer comme propices en quelque sorte au malheur ; efforçons-nous de déterminer dans quelle mesure nous devons nous estimer responsables de notre malheur ; tâchons d'en comprendre la nature et d'en saisir l'essence.

« Un homme heureux », fait observer notre auteur, « ne cherche pas à oublier sa propre existence³. » « Qu'est-ce qu'un bonheur », ajoute-t-il, « qui éprouve le besoin de s'étourdir et de se consoler³. » On serait porté à croire que ce genre de bonheur est précisément l'état qui plus que tout autre est susceptible de nous prédisposer au malheur. Ce dernier, en effet, se combat d'ordinaire par l'oubli, la seule ressource à peu près efficace découverte jusqu'à présent par les pauvres humains lorsque le malheur les poursuit. La faculté d'oubli est souvent une question de climat : « Il était bien de son pays (La Provence), où la beauté du ciel engage l'homme à se laisser vivre et où l'oubli est aussi facile que le plaisir⁴. » L'existence est un fardeau, savoir oublier l'allège : « Si le souvenir embellit la vie, l'oubli seul la rend possible. Quelqu'un l'a dit avant moi⁵. »

Mais plus fort que la faculté d'oubli est souvent chez l'homme le pouvoir de se rappeler et d'aimer presque son malheur : « Comme le bonheur, le malheur a son ivresse⁶. » Et plus familièrement : « C'était un épais garçon enfermé dans son malheur comme une huître dans son écaille⁷. » Se sentir malheureux, c'est se trouver intéressant : « Il s'était fait un dieu de son chagrin et il s'indignait que le prêtre eût osé rire dans sa propre église⁸. » Le pessimiste sera

1. *Samuel Brohl et Cie*, p. 237.

2. *Après Fortune Faite*, p. 100.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 224.

4. *Après Fortune Faite*, p. 54.

5. *Noires et Rouges*, p. 394.

6. *Le Prince Vitale*, p. 350.

7. *Olivier Maugant*, p. 210.

8. *Miss Rovel*, p. 89.

précisément ce candidat au malheur ; il lui plaît que le sort se montre injuste à son égard : « Le pessimiste est celui qui s'indigne de ce que l'univers n'est pas un immense magasin de bonheur à son usage. Toutes ses déceptions, toutes ses aigreurs, lui viennent de l'importance excessive, et de la situation privilégiée qu'il s'attribue parmi les êtres ; pour voir les choses telles qu'elles sont, il suffit quelquefois de changer de place.

« Si aujourd'hui le pessimisme est à la mode, c'est que faute de grandes choses à aimer on s'aime beaucoup soi-même. La fatuité est une religion triste¹. »

Toutefois le pessimiste n'est pas véritablement et profondément malheureux, car « il s'arrange toujours pour avoir quelque raison de tenir à la vie². »

Il y a des degrés dans le malheur, mais chacun de nous trouve en lui la qualité et la mesure de la souffrance à laquelle il veut consentir : « ... le malheur n'est pas dans les choses, il est en nous-mêmes, et il suffit d'un point noir dans notre œil pour que la nuit se fasse autour de nous³. » Le mal venant de nous, aucune aide du dehors ne saurait nous être efficace : « On n'a jamais consolé personne⁴. » Hormis le temps, rien ne nous réussit : « Quand le cœur est blessé, on a beau se tourner et se retourner dans sa vie, nulle position n'est bonne, car le mal est partout ; en s'agitant on agite son chagrin, on s'aperçoit qu'on ne le connaissait pas tout entier, et à la souffrance se joint une inquiétude qui l'aigrit⁵. »

Ainsi on se trouve amené à se faire une conception très nette de son malheur. On lui donne un visage, on attend sa venue : « Je croyais connaître le malheur, je me trompais. Le voilà⁶. »

Où, il y a des degrés dans le malheur, mais ce qu'il y a de plus pitoyable ce n'est pas une grande et belle infortune qui ennoblit l'âme, ce sont les mille maux obscurs qui sont en quelque sorte comme ses harmoniques et contre lesquels nous nous sentons incapable de résistance la plupart du temps, surtout lorsque nous ne possédons pas une nature véritablement héroïque car si « ... le malheur retrempe les forts, il ôte aux faibles, pour parler comme Homère, la

1. Olivier Maugant, p. 137.

2. *Id.*, p. 141.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 258.

4. *Le Grand Œuvre*, p. 298.

5. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 186.

6. Prosper Randoce, p. 67.

moitié de leur âme¹, » et cela surtout quand le temps ne parvient pas à l'émousser : « Car le malheur qui a trop duré finit par perdre sa dignité². » Et plus loin cette idée semblable : « O pauvreté comme vous avilissez ceux qui ne savent pas être fiers de vous³ ! » Cherbuliez insiste sur l'effet démoralisateur des petits malheurs, plus difficiles à endurer que les grands : « Ce qu'il y a de pire dans certains malheurs ce sont les détails⁴. » Car « dans un malheur extrême tout est plus difficile que de souffrir⁵ ». Ce qui en eux nous décourage, c'est leur nombre. Le malheur appelle le malheur, ou, comme le dit notre auteur « le malheur plaît au malheur⁶. » Ce qui nous rebute, c'est leur interpendance et leur union contre laquelle nos efforts se fragmentent : « C'est l'ordinaire que nos chagrins s'enchaînent les uns dans les autres aussi étroitement que les grains d'un chapelet⁷. »

On est frappé vraiment de la justesse de cet aperçu sur l'effet que produisent sur les humains les misères qui les oppriment : « Il est aisé d'être fort dans les grandes crises de la vie : la violence du malheur exalte l'âme, porte à la tête, on se grise de son désespoir... Oui, le malheur est plus facile à supporter que tout ce qui l'accompagne, car les grandes infortunes sont des reines couronnées d'une funèbre beauté mais qui traînent sur leurs pas un long cortège d'obscurité et misérables souffrances. Avez vous lu *Delphine*? C'est dans ce livre qu'ont été retracées d'un immortel pinceau les faiblesses, les misères qui se traînent après les grands revers, les ennuis dont le désespoir ne guérit, le dégoût qui n'amortit point l'âpreté de la souffrance⁸. »

C'est ce dégoût, né du sentiment que plus rien n'importe et n'a de valeur dans cette existence faite d'ennuis et de labeurs quotidiennement répétés, que nous pouvons saisir l'essence et nous pénétrer de l'atmosphère subtile du malheur. C'est l'écroulement de la force morale elle-même. Les cœurs nobles en souffrent peut-être plus que les autres : « Cet horrible dégoût de la vie et des hommes que ressent quiconque a de l'âme et s'aperçoit que cela ne lui sert

1. *Le Prince Vitale*, p. 203.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 175.

3. *Le Prince Vitale*, p. 204.

4. *La Ferme du Choquard*, p. 165.

5. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 228.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 346.

7. *Miss Rovel*, p. 103.

8. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 172.

de rien, cette marchandise n'ayant pas cours dans le monde¹. »

Quoi d'étonnant en vérité à ce que « le malheur change les hommes² ». Et cependant nous voyons tous les jours autour de nous des hommes qui, à en juger par l'apparence, semblent ne pas être éprouvés par leur infortune. Ce sont ceux-là qu'il faut plaindre le plus, car « le plus cruel des malheurs, c'est d'être malheureux sans en avoir l'air³. »

Il est toutefois des âmes naturellement énergiques qui savent se rebeller, et traitant sans égards le malheur, lui enlèvent de sa force : « C'est une consolation de mettre tous ses chagrins dans le même sac ; cela simplifie le malheur⁴. » Ne pas vouloir être l'artisan de son malheur, et par l'inertie se refuser à lui donner pâture, voilà pour ces gens sains presque une consolation, à tout le moins les éléments d'une philosophie : « Il me semble que le meilleur parti à prendre dans ce monde est de ne rien désirer, de ne rien demander, de ne rien vouloir, et de laisser cheminer les événements. Avec tout cela on peut être malheureux, mais on n'est pas le complice de son malheur⁵. »

Savoir traiter le sort contraire avec condescendance, sans daigner s'indigner contre l'injustice que le pessimiste né lui attribue, c'est encore dominer son malheur et ne pas se laisser écraser par lui : « Je connais quelqu'un qui prétend qu'après tout le malheur est plus sot que méchant et on a toujours tort de se fâcher contre les sots⁶. » D'ailleurs le sort est capricieux, il se peut fort bien qu'il se ravise : « Il y a des malheurs qui restent en chemin. C'est une justice, paraît-il, qu'il faut rendre à la vie⁷. »

Bonheur, malheur, sont bien souvent affaire de comparaison et de contraste : « Il m'a tant fait souffrir autrefois que je lui suis fort obligé du mal qu'il ne me fait plus⁸. »

Peut-on raisonner avec le malheur ? En quoi nous sert notre sagesse dans l'adversité ? Le problème du Bonheur et du Malheur se ramène-t-il à celui de la recherche de la Vérité ? La sagesse, la connaissance de la Vérité, sont-ce là des facteurs déterminants dans la

1. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 334.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 333.

3. *Le Grand Œuvre*, p. 156.

4. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 312.

5. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 180.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 169.

7. *Olivier Maugant*, p. 421.

8. *Le Comte Kostia*, p. 192.

formation de notre morale? Que pense Cherbuliez à cet égard?

La morale féminine est différente de la masculine, affirme notre auteur : « Nous n'avons plus la même morale. Elles (les femmes) en sont restées au ^{xiii}^e siècle et nous sommes du nôtre ¹. » En d'autres termes, notre morale, à nous autres hommes, est progressive (soit en bien, soit en mal) ; la leur est demeurée ce qu'elle était au commencement de notre société policée, très près de la nature, et la raison ne paraît pas y avoir grande part : « Les femmes sont si déraisonnables que lorsqu'on les a convaincues on ne les a pas persuadées ². » Elle n'est sans doute pas si rare cette femme que dépeint Cherbuliez et qui faisait si bon marché de sa faculté d'être raisonnable : « Prête à sacrifier ses aises à ses amis, elle leur sacrifiait aussi sa raison ³. » Mais pour l'homme, animal raisonneur, il en va tout autrement. Il lui faut des raisons ou tout au moins leur apparence. Typique ce « jeune homme qui a des impressions vives et qui les prend pour des raisons ⁴ ».

Raisonner, c'est une autre façon d'imposer ses idées, c'est-à-dire de vouloir avoir raison. C'est une habitude comme une autre, ou pire : « Moi, d'abord, j'ai toujours raison ; c'est la plus vieille de mes habitudes ⁵. » Or, les habitudes tiennent souvent lieu d'autorité, tant pis si la morale en souffre. Cherbuliez à ce propos cite ce mot d'Hippocrate : « Il faut avoir des égards pour les habitudes, surtout quand elles sont mauvaises ⁶. »

La raison, qui vient ainsi de l'expérience, peut servir de ligne de conduite, mais elle infirme trop souvent le jugement et néfastes en sont les résultats : « Malheur aux intelligences qui tirent toutes leurs lumières des accidents et des vicissitudes de la vie et qui n'ont fréquenté d'autre école que celle de la fortune ! Sans doute il est bon de mettre à profit les leçons de l'expérience et Casanova avait raison de plaindre les hommes dont la faculté pensante n'a jamais été éveillée par un événement extraordinaire en opposition avec leurs habitudes quotidiennes. Ils ne sont pas moins à plaindre toutefois, ceux qui ne raisonnent jamais que d'après leur expérience personnelle ⁷... »

1. *Le Secret du Précepteur*, p. 14.

2. *Jacquine Vanesse*, p. 79.

3. *Une Gageure*, p. 31.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 85.

5. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 221.

6. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 221.

7. *Le Comte Kostia*, p. 212.

Le raisonneur a un autre tort, c'est qu'il ne peut admettre le vrai s'il ne correspond pas à sa propre conception à lui. Or, il y a plusieurs manières d'avoir raison, sans que parmi les hommes aucun ne puisse prétendre en avoir le monopole exclusif : « A la longue j'ai fini par m'apercevoir que chacun d'eux avait sa façon particulière d'avoir raison et que le seul être absurde est celui qui s'imagine sottement que la sienne est la seule bonne¹. »

L'esprit de système, qui est le propre du raisonneur, est, si l'on y réfléchit, entaché de fausseté : « Tout système n'est qu'une déraison raisonnée². » A combien ne s'appliquerait cette critique de celui qui se laisse guider par ses idées trop arrêtées : « Ses opinions étaient des principes³? » « Croyez-en l'expérience d'une vieille femme », s'exclame un des personnages les plus censés des romans de Cherbuliez, « toutes les thèses générales sont fausses, il n'y a que des cas particuliers⁴ ». Il raisonne donc à faux celui qui se nourrit de raisonnements « sans se douter que les axiomes n'expliquent rien, que les abstractions ne sont que des vérités découpées par tranches, et que la vérité n'aime pas qu'on la découpe⁵ ».

La vie est compliquée. Cherbuliez revient fréquemment sur cette idée. Se laisser aller aux abstractions c'est errer en voulant simplifier : « Vos explications, lui dis-je, se distinguent par une simplicité qui m'est suspecte⁶. » Et comme conseil à ces esprits dont la prétendue raison s'abuse dans la simplicité tentante des oppositions et des contrastes : « Au nom de la logique, je vous engage à vous souvenir que le vrai n'est jamais le contraire du faux ; c'est autre chose, voilà tout⁷... »

Le dogmatisme des pédants et des ignares est répréhensible, mais les gens réputés intelligents mais trop sûrs de leur fait sont susceptibles aussi parfois de se méprendre sur la nature de la vraie raison, car « il y a de grosses choses que les gens fins ne voient pas⁸ ». Il leur manque en effet « un peu de ce gros bon sens qui préserve des sots mépris et des imbéciles fatuités⁹ ».

1. *La Bête*, p. 129.

2. *Le Comte Kostia*, p. 3.

3. *Olivier Maugant*, p. 22.

4. *Après Fortune Faite*, p. 108.

5. *Olivier Maugant*, p. 257.

6. *Le Grand Œuvre*, p. 67.

7. *Le Comte Kostia*, p. 138.

8. *Olivier Maugant*, p. 295.

9. *Méta Holdenis*, p. 41.

En somme, on ne saurait méconnaître les triviales exigences de l'existence quotidienne, et vouloir se distinguer en les ignorant, c'est encore se tromper : « Il faut se défier des opinions singulières. Le lieu commun est le fond de la vie¹ ! »

La bonne raison courante se rencontre sans doute le plus fréquemment chez « ces esprits qui ont peu d'idées mais qui en sont maîtres². » Ils appartiennent à ce que le moraliste appelle : « la race des rectilignes... de gros fermiers qui avaient passé leur vie à faire ce que tout le monde fait, en tâchant de le faire un peu mieux³... »

C'est donc dans l'action qui poursuit de point en point l'idée nette qu'on se fait d'un but à atteindre que résiderait cette raison des simples. Elle peut avantageusement leur servir de sagesse, et très certainement remplacer les raisonnements les plus capiteux : « C'est un grand principe de conduite... qu'il faut bien faire tout ce qu'on fait⁴. »

Souhaitons donc à tous ceux qui ont la volonté d'agir et la persévérance de poursuivre leur tâche de posséder ce don unique, « ce qu'il y a de plus précieux au monde, une idée claire⁵ ». Cette raison, guide indispensable de notre conduite, n'est pas l'apanage de quelques-uns, et si « les têtes les plus fumeuses ont leurs éclairs de bon sens⁶, ceux qui ont connu la divine Sagesse en ont été quelquefois privés : « Vous ai-je dit que saint François eût le sens commun⁷ ? »

La raison, pour vraiment nous servir dans la vie, doit en épouser la forme ondoyante, trop de rigidité la fausse : « La raison que j'aime et à laquelle je commence à croire n'exclut rien, car elle se sert de tout ; diversité est sa devise⁸. »

Donc pas de systèmes, la certitude n'étant nulle part : « Dans le *Malpiglio*, Le Tasse attaque l'idée qui fut la plus chère aux hommes de la Renaissance ; il établit que tous les systèmes se combattent et que l'histoire de la pensée humaine n'est qu'une longue suite de contradictions⁹. »

1. *Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 296.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 362.

3. *La Ferme du Choquard*, p. 50.

4. *Le Comte Kostia*, p. 168.

5. *Miss Rovel*, p. 113.

6. *Jacquine Vanesse*, p. 170.

7. *Le Grand Œuvre*, p. 191.

8. *Id.*, p. 22.

9. *Le Prince Vitale*, p. 316.

Mais si la raison qui veut trop prouver est mauvaise, la raison qui nie l'utilité de l'action est encore plus pernicieuse à l'homme : « A l'Université de Wittemberg, Hamlet avait appris à mépriser l'opinion et ses hochets ; il estimait que les choses n'ont d'autre prix que celui que la vanité leur donne, qu'aucun but n'est digne d'aucun effort, que juger la vie vaut mieux que vivre¹. » La morale étayée par cette raison est donc à éviter. En effet « le plus grand inconvénient de cette morale est qu'à force de se regarder vivre on ne vivrait plus² ». Et au début du même ouvrage : « La réflexion est un grand bien pourvu qu'elle n'empêche pas d'agir³ », car après tout : « Qui ne s'agite pas périt d'ennui⁴ ». Justifier l'action, c'est justifier la morale. Le goût de la vie en est des mobiles les plus puissants : « De toutes les raisons que nous avons de vivre, la curiosité est encore la meilleure⁵. »

En s'élevant d'un échelon encore au-dessus de la simple Raison on rencontre la Sagesse. Quelle sera donc cette qualité, cette vertu pourrait-on dire, grâce à laquelle l'homme peut prétendre atteindre à une morale plus élevée, plus sûre sans doute ? Le Sage est le philosophe par excellence. Que vaut sa philosophie et que vaut sa Sagesse ? « Cette pauvre philosophie !... Te souviens-tu de sa définition : l'art de se persuader qu'on a le droit d'être content de soi et de l'univers⁶ ? » Une philosophie si facile à suivre n'est pas faite pour satisfaire au vrai sage, à celui qui doit se mesurer à l'existence et à apprendre ses propres leçons à l'école de l'adversité. Elle peut à la rigueur suffire à celui qui se dérobe aux désirs qui assaillent l'espèce humaine et qui a su réduire au strict minimum tous ses besoins : « A ses yeux la sagesse consiste dans l'habitude de ne pas vouloir⁷. » L'auteur n'a guère d'estime pour ce philosophe négatif : « Qu'est-ce qu'elle prouve, cette prétendue sagesse ? Rien sinon que tu as le sang pauvre et que tu avais cinquante ans en naissant⁸. »

L'égoïsme que la morale réprouve ressemble quelquefois à la sagesse : « Le marquis de Miraval était un sage, d'autres diront

1. *Prosper Randoce*, p. 3.

2. *Paule Méré*, p. 133.

3. *Id.*, p. 25.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 23.

5. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 39.

6. *Le Grand Œuvre*, p. 15.

7. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 130.

8. *Le Comte Kostia*, p. 120.

que c'était un égoïste; c'est une distinction qui n'est pas toujours facile à faire¹. »

L'indifférence donne à celui qui en est coutumier cette apparence de stoïcisme à laquelle on attribue assez volontiers le nom de sagesse. Pour lui, l'axiome fondamental de sa conduite c'est que « la Sagesse consiste à vouloir ce qu'on ne peut empêcher² ». Mais où donc mènerait-elle, cette prétendue sagesse si on s'accordait à suivre les conseils de cet autre persifleur? « Son grand principe était qu'en définitive les événements ont toujours raison³. » (Richardet, le philosophe, parle.)

En réalité, la vraie sagesse est le résultat d'une lutte et le signe d'une victoire durement arrachée d'abord par l'homme à lui-même, car : « il loge aujourd'hui la sagesse d'un dieu dans le corps d'un animal médiocre⁴ », puis au monde. Rappelons en effet « que le monde est à la fois un grand tentateur et un austère moraliste... qu'il veut qu'on se donne à lui et qu'il méprise ceux qui se donnent⁵ ».

Comment définir la Sagesse à laquelle la Morale pourra trouver son compte? « Qu'est-ce que la vraie sagesse? Elle consiste à se défier de son cœur⁶. » Dans le *Comte Kostia*, nous avons le portrait du sage, de celui qui a du mérite à l'être : « Cette race d'esprits affranchis qui, en échangeant la foi contre la sagesse, obéit à une fatalité intérieure... Les voilà condamnés à penser, à raisonner, à discuter, à critiquer, et ils voudraient sentir, aimer, adorer⁷. »

Ce n'est d'ailleurs pas toujours dans la raison qu'on retrouve l'origine de la sagesse. Cherbuliez lui découvre une saisissante ressemblance avec la folie elle-même, mais contrairement à cette dernière, elle a pour base une conviction profonde, sincère et surtout une idée très nettement définie. « La divine folie... n'est dans le fond que la suprême sagesse. Elle habite volontiers dans les maisons où il fait clair⁸. » Cette observation reparait chez notre auteur sous diverses formes. Par exemple : « les déraison du cœur qui sont la vraie sagesse...⁹ » ; « que la vraie sagesse a souvent un

1. *Apépi*, p. 6.

2. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 35.

3. *Idem*, p. 77.

4. *La Bête*, p. 96.

5. *Olivier Maugant*, p. 12.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 357.

7. *Le Comte Kostia*, p. 47.

8. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 64.

9- *Samuel Brohl et Cie*, p. 272.

air de folie, et que le monde s'y trompe quelquefois¹ ». Et surtout : « Mais la folie, n'est-elle pas la mère de la sagesse² ? »

En vérité, il semble que les philosophes soient ceux qui, reconnaissant les imperfections de leur nature ainsi que les travers du monde, font dans leur vie la part de la sagesse et celle de la folie : « Ces sages ont une provision de folie à dépenser, et il faut, bon gré mal gré, qu'ils la dépensent ; leur sagesse même est à ce prix. Aussi le carnaval est-il à Rome une institution de sûreté publique³. » Avant d'être sage, sois homme, dira-t-on, ainsi sois faillible : « M. Maubourg est donc un homme parfait puisque dans l'occasion ce sage est capable d'être un fou⁴. »

Au surplus, le sage véritable saura, même en matière de morale, maintenir libre son jugement : « Le sage ne consent à subir aucune tyrannie, pas même celle de la conscience⁵ », car le problème de la sagesse, comme d'ailleurs celui de la raison, bien que plus vaguement, c'est à proprement parler celui de la recherche de la vérité. Grâce à notre raison nous nous efforçons de la saisir dans les circonstances qui exigent de nous un jugement fondé soit sur l'expérience, soit sur la logique.

Notre sagesse va plus loin, car elle tient moins compte des contingences et plus des valeurs universellement acceptées. Elle se montre en cela quelquefois plus courageuse, quelquefois plus timorée : « Gilbert raisonnait beaucoup, et il trouvait toujours Dieu au bout de son raisonnement⁶. »

La conscience, qui départage le vrai du faux, le bien du mal, n'oppose pas ces entités tant qu'elle leur assigne leur rôle véritable. Cependant elle les isole : « Tu m'accorderas bien... qu'il y a des idées vraies et des idées fausses. Les idées vraies sont celles qui nous viennent de la nature, les idées fausses sont celles que nous fabriquons nous-mêmes, à notre guise et qui les contrarient⁷. » Et « la nature est la grande ennemie de toutes les superstitions⁸ ».

Décidément la vraie et la meilleure sagesse se devra définir indépendance d'esprit.

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 258.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 195.

3. *Le Prince Vitale*, p. 72.

4. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 195.

5. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 348.

6. *Le Comte Kostia*, p. 47.

7. *Une Gageure*, p. 244.

8. *Idem*, p. 246.

Cette sagesse, qui sait pressentir la vérité, n'a souvent que faire du savoir. Celui qui reste tout près de la nature la connaît parfois mieux que les plus civilisés : « le propre du sauvage est de ne pas comprendre ce qu'on lui dit, de deviner ce qu'on ne lui dit pas¹. »

L'accord entre l'homme et la nature, voilà en définitive la sagesse que nous avons pour la plupart désapprise mais que dans certains pays l'on possède peut-être toujours : « En Orient, l'homme et les choses n'ont pas encore rompu leur antique alliance et semblent obéir au même destin. Un Turc et une montagne ont la même façon d'être graves². » Sagesse encore chez l'homme primitif et chez celui qui vit au sein d'une société polie, mais quand il se laisse guider par « ces impressions vagues, confuses, insaisissables qui ne se peuvent traduire ni en idées ni en mots et par lesquelles notre âme entre en rapport avec les forces occultes de l'univers et des autres âmes³ ? »

« Il est un art », dit Cherbuliez, « qui ne se laisse ni apprendre ni enseigner parce qu'il n'a point de règles certaines : on l'appelle l'art de vivre⁴ ». Exister vaguement et sans heurts, en harmonie avec les autres forces naturelles, ne sera-ce pas là essayer de vivre suivant l'antique sagesse ? Notre auteur, qui n'a pas dissimulé ce qu'il devait à Goethe, et qui a témoigné son admiration pour son ouvrage sur la *Métamorphose des Plantes*, estime que c'est dans la vie végétale plus qu'ailleurs que l'harmonie parfaite s'accomplit. Un de ses héros qui trouvait « que la vie humaine était en proie à d'affreux désordres qui le révoltaient, découvrait dans les plantes de divines correspondances qui lui révélaient la grande harmonie de l'univers⁵. »

Le secret de la vie heureuse gouvernée entièrement par la sagesse qui est dans ce cas l'observation docile des lois naturelles, Silvère, jeune jardinier philosophe, nous le découvre parmi ces êtres en apparence peu compliqués : « Ces créatures inconscientes et mystérieuses qui entretiennent de secrets rapports avec l'air, le ciel, la terre et que ne travaille en apparence aucune inquiétude ; ces organismes qui ont une âme et n'ont point de passions, qui ignorent les crises violentes et dans lesquels l'existence et la mort, tout s'accomplit tranquillement ; ces êtres animés qui n'éprouvent ni le besoin

1. *Noires et Rouges*, p. 261.

2. *Le Grand Œuvre*, p. 60.

3. *Paule Méré*, p. 61.

4. *Méta Holdenis*, p. 215.

5. *Après Fortune Faite*, p. 106.

de changer de place ni celui de parler ; cette sensibilité latente et confuse, cette vie qui est un rêve, ce sommeil éveillé, paraissaient à Silvère l'expression la plus parfaite du divin, et dans les moments où il adorait leur immobilité et leur silence, il s'étonnait que Dieu ne se soit pas contenté de se faire plante et ait eu la fantaisie de trouver mieux. La plante subit sa destinée ; l'animal et l'homme, qui se meuvent et parlent, sont tenus de chercher la leur¹. »

Dans l'absence d'agitation superflue, dans le recueillement, là se rencontrerait la sagesse si nous n'étions pas hommes : « Ce que la vie a de meilleur, ce qu'elle a de vraiment divin, c'est le silence². » Mais comme l'a dit Cherbuliez, la vie n'est pas ainsi, et puisque nous sommes contraints d'obéir à la loi du changement il faut bien en conclure avec lui que « la vie la plus heureuse n'est qu'un paradis intermittent³ ». »

Si ce n'est donc que le bonheur que recherche notre pauvre sagesse, n'en serons-nous pas inéluctablement conduits à l'aller trouver dans la mort ?

« Qu'est-ce que la mort ? Un divin distillateur qui fait tomber au fond de l'alambic les principes lourds qui doivent y rester, et en dégage ce qui doit s'envoler, cette huile subtile qui est notre vrai moi, notre moi complet, sans les altérations que lui font subir les hasards de la destinée⁴. » Et, cependant, sommes-nous sûrs que mourir ne soit pas non plus une autre façon d'aboutir à un lamentable échec ? « Dans ce misérable monde la mort elle-même est une duperie⁵. »

Quelle philosophie alors recommander aux désabusés, aux cyniques ? Celle du monde d'aujourd'hui à l'incurieuse indifférence ? « Notre société moderne s'entend mieux à dissoudre qu'à créer ; laissez aller, laissez faire, laissez passer, voilà le résumé de sa misérable sagesse⁶. » Encore que plusieurs à l'esprit morose y puissent trouver une certaine satisfaction : « Tout disséquer et tout mépriser, c'est encore une façon d'être heureux⁷. » Mais non, l'homme n'est pas fait pour ces mornes et arides désespoirs. Le bonheur n'est pas à sa portée, la raison et la sagesse ne lui offrent

1. *Après Fortune Faite*, p. 101.

2. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 298.

3. *Apépi*, p. 39.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 161.

5. *Idem.*, p. 143.

6. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 62.

7. *Samuel Brohl et Cie*, p. 247.

peut-être pas la clef de la vérité, et l'idée de la mort qui détruira tout peut le hanter de sa déplaisante image. Mais c'est à lui de réagir, et il le peut, en assignant à chacune de ces idées déprimantes sa juste place et son importance relative : « Eh ! sans doute nous mourrons tous, s'il faut en croire Bossuet¹. » Bon, et après ? sera-t-on tenté d'ajouter.

Cherbuliez a noté chez l'individu, qu'il aspire à devenir un sage ou non, « certaines inquiétudes de l'esprit qui en toutes choses cherchent le mieux² ». Dans la sagesse elle-même n'a-t-il pas observé une folie particulière qui va précisément à l'encontre des préceptes de la philosophie bien établie, laquelle recommande raison, sang-froid, logique ? « Félix, faites votre métier, soyez philosophe : on ne l'est que par l'esprit de conséquence et la rigueur de la logique³. » En regard de quoi il affirme : « Il y a dans le plus sage des hommes un fond de folie qu'il doit dépenser tôt ou tard⁴. » Ce fond de folie ne se manifeste-t-il pas dans ces « inquiétudes... qui en toutes choses cherchent le mieux ? »

Généralement cette sagesse paradoxale se rencontre chez les jeunes, car elle exige souvent comme condition préalable que les principes de la raison et de la logique soient foulés aux pieds, que la vérité même soit écartée si elle gêne. « Il est si bon qu'un jeune homme à l'âge de déraisons ait été résolument, passionnément injuste, qu'avant de dire « J'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité » il ait commencé par sacrifier la vérité à Platon⁵. »

Il est bon que le jeune sage ait à la fois courage et audace, et l'âge d'habitude diminue en nous ces facultés : « La prudence est la dernière vertu qu'apprennent les âmes généreuses⁶. » Le sage qui aura cet enthousiasme juvénile ressemblera à ce personnage qui « s'enflammait pour des vérités vieilles comme le monde qu'il croyait découvrir ou pour des erreurs qui lui semblaient plus séduisantes que des vérités⁷ », quelquefois même pour des choses en apparence inutiles mais possédant pour lui un sens profond caché : « il n'y a rien de plus utile dans ce monde que les choses qui ont

1. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 273.

2. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 14.

3. *Paule Méré*, p. 86.

4. *Le Secret du Précepteur*, p. 67.

5. *Jacquine Vanesse*, p. 12.

6. *Paule Méré*, p. 118.

7. *Après Fortune Faite*, p. 86.

l'air de ne servir à rien¹ ». L'homme qui possède cet esprit généreux a besoin de ressentir une sourde inquiétude, une quasi souffrance, pour pouvoir aspirer à ce mieux qu'il recherche confusément. Il est bon que l'adversité le tourmente. « Le premier principe de tout progrès est le sentiment très vif d'une privation et la douleur persistante qu'elle nous cause². »

Il est des périodes dans la vie, comme il en est dans l'histoire, où l'enthousiasme d'une belle tâche nous possède : « Nous avions des croyances qui nous échauffaient le cœur, nos têtes bouillonnaient. Le général Foy, Hernani, la République, quel que fût le point en litige, nous prenions parti, et nos idées étaient nos maîtresses pour qui nous étions prêts à verser notre sang... Jeunes gens, jeunes gens, vous êtes une génération d'indifférents!... Dites plutôt que nous sommes une génération d'avertis³. »

L'homme a de tous temps recherché l'Idéal. Souvent celui-ci, les temps n'étant pas favorables, a démenti ses espoirs et s'est dérobé : « Il y a quelques vingt ans les âmes avaient conçu de trop vastes espérances; on était dans l'attente, on se préparait à entrer dans la terre promise... Le mirage se dissipa... Il se fit alors un grand déchirement dans les âmes exaltées, ce fut vraiment la banqueroute de l'idéal⁴. »

Dans la poursuite de l'idéal, l'homme ne fait que se conformer à la nécessité de sa nature intérieure. Le but pourra changer mais le besoin sera toujours présent là : « Ce qui est certain c'est que votre vie durant il faudra que vous ayez un culte pour quelque chose ou pour quelqu'un⁵. » Chacun de nous porte en soi son idéal de perfection : « Il faut croire que nous avons tous dans l'esprit à notre insu une figure de femme que nous avons faite à notre fantaisie⁶. » L'amour que nous avons en quelque sorte façonné à l'image d'une pensée innée est peut-être après tout lui aussi un mode de la sagesse en quête d'idéal : « Il y avait dans mon cœur comme un paradis commencé⁷. » Toutefois cette sagesse ne saurait se satisfaire à ce point; elle veut savoir pourquoi elle aime : « Son ado-

1. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 14.

2. *La Bête*, p. 95.

3. *Paul Méré*, p. 9.

4. *Le Grand Œuvre*, p. 16,

5. *L'Aventure de Ladislav Bolski*, p. 141.

6. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 203.

7. *L'Aventure de Ladislav Bolski*, p. 202.

ration avait changé de caractère. Il ne lui suffisait plus d'admirer, il voulait comprendre¹. »

Et ainsi se trouve-t-on amené à rechercher parmi les symboles de la beauté et de la sagesse les idées générales, les grandes vérités d'abstraction qui seules satisfont aux besoins de l'intelligence : « A de certaines heures, l'homme, cet être si personnel, se déprend de lui-même pour se laisser envahir par les passions générales². » Pour parvenir à son plus haut degré de sagesse éclairée, il est normal qu'il cesse de s'envisager comme but et raison de toutes choses : « Quand je regarde ce globe, j'ai le bonheur de n'être plus averti de mon existence³. » Par un élargissement de notre pouvoir de compréhension nous pouvons de la sorte arriver à pénétrer plus loin que celui dont l'intelligence prend racine dans les besoins et les désirs de la vie commune : « Dans les hommes, je voyais l'homme, dans les femmes, la femme, dans les choses l'éternelle et abstraite matière⁴. » Cela ne se peut qu'à l'aide des idées générales : « Et moi je vous réponds avec Socrate que seules elles sont déesses, que le reste n'est rien. Tout dépend d'elles, elles conduisent à tout⁵. »

Ce qu'un esprit plus terre-à-terre, un moderne plus arriviste que philosophe, exprime ainsi : « Aujourd'hui les individus ne sont rien... l'idée est tout... l'idée c'est ce qui réussit⁶. »

Savoir reconnaître la grande vérité que recèle une idée, en voilà assez pour donner un sens à une époque : « Chaque siècle a pour divine patronne une idée⁷. » Savoir s'attacher à une noble idée au point de la faire sienne suffit pour qu'une vie ne s'écoule pas en vain : « L'idée que tu aimes, voilà ta vraie patrie. Les esprits errants sont les heimathlosen de la pensée⁸. »

Dans l'idée respectée et suivie, l'on trouvera précisément ce que notre auteur préconise, une discipline : « La discipline militaire... ne règle que la volonté; il m'en faut une qui règle aussi l'imagination et la pensée⁹. »

La recherche de l'Idéal à travers les vérités générales ne suffit

1. *Après Fortune Faite*, p. 86.

2. *Le Grand Œuvre*, p. 82.

3. *Prosper Randoce*, p. 250.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 60.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 259.

6. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 81.

7. *Le Grand Œuvre*, p. 102.

8. *Prosper Randoce*, p. 87.

9. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 61.

cependant pas aux demandes de notre sagesse. Humains, nous ne pouvons nous détacher complètement de cet autre attribut de la vérité que l'on appelle Beauté. Par l'harmonieuse action du cœur et de l'intelligence, nous parvenons à la conception de la Perfection. Une époque a connu cette harmonie selon Cherbuliez : la Renaissance. Elle réussit à donner aux passions l'auréole que l'antiquité n'avait pas su leur accorder : « Ce qu'elle (l'Antiquité) avait ignoré, c'est le culte de la passion, c'est la jouissance unie à l'adoration mystique, c'est la vertu s'engendrant dans le cœur par l'enthousiasme de la beauté. Point de vertu sans exaltation, point d'exaltation sans amour, point d'amour éternel sans l'éternelle illusion¹. » Cette éternelle illusion par l'exaltation, c'est l'idée que nous nous faisons de l'infini. L'Amour est de toutes nos passions celle qui s'en rapproche le plus sans doute : « Je crois surtout que ce qui ressemble le plus à l'être infini et parfait c'est l'amour que deux êtres finis et imparfaits... peuvent ressentir l'un pour l'autre². » Par cette union le périssable et l'infini se rejoignent, la synthèse de l'idéal s'accomplit.

Néanmoins c'est quelquefois au détriment de notre bonheur terrestre : « L'idéal est le grand ennemi du bonheur, l'idéal est le tourment de la vie. Raffiner notre esprit, rendre notre cœur plus délicat et plus sensible, c'est multiplier en nous les causes de souffrance³. » Apprendre cela, accepter cette nécessité, c'est faire preuve de sagesse.

Le cœur et l'esprit, chacun vivant aussi complètement que possible, telle fut l'idéal de la Renaissance, âge béni où « à chaque aspiration il entraînait dans les poitrines deux fois plus d'air qu'aujourd'hui... Pour bien sentir ce qu'il y avait alors de joie dans les esprits il ne faut pas lire les historiens... Adressez-vous aux peintres de la vie privée, aux conteurs, à la charmante et nombreuse famille des novellieri. Connaissiez-vous Bandello, le Boccace du xvi^e siècle⁴ ? » Et aussi : « Homme aspirant à la vie complète, vis par la pensée et l'extase, car l'univers est en toi ! C'est le mot de la Renaissance⁵. »

La Renaissance a connu des types d'hommes sages et éclairés, suivant la raison, pratiquant les arts et vénérant le divin idéal. On

1. *Le Grand Œuvre*, p. 195.

2. *Noires et Rouges*, p. 281.

3. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 268.

4. *Le Prince Vitale*, p. 138.

5. *Idem*, p. 260.

vit alors « des âmes à la fois douces et passionnées, des vertus couronnées de beauté, des sages aux lèvres d'or, d'aimables fous, des dieux indulgents et familiers¹ ». Harmonie enviable « dans ce siècle où les lettres sont honorées, où le monde en sent tout le prix, les princes et les poètes peuvent traiter d'égal à égal. Les uns et les autres ont reçu du ciel leur mission. Les princes sont chargés de maintenir l'ordre parmi les peuples, les poètes d'imprimer un caractère de divine beauté à la vie, aux sentiments et aux passions². »

Et ainsi cette grande époque donne l'exemple jamais égalé avant ou depuis d'une morale élargie, morale de l'homme s'harmonisant avec celle de la Société dont il est issu : « Après avoir rétabli l'harmonie dans la vie humaine, la Renaissance la rétablit aussi dans l'histoire de l'humanité. Elle a réconcilié les sens avec l'esprit, la matière avec les splendeurs angéliques... elle entreprend de réconcilier le paganisme avec le Christ³. »

Indulgente aux faiblesses humaines, elle a su comprendre ce que d'étroits doctrinaires repoussent avec horreur : « Que peut-être le monde est encore tel qu'en sortant de la main créatrice, que rien n'est déchu, que tout est demeuré dans l'harmonie primitive... Que le mal est au bien ce que l'ombre est à la lumière, que l'un ne va pas sans l'autre... et qu'il y a dans la nature comme un Dieu répandu⁴. » Ou que : « Comme l'a dit un grand pape : le mal concourt avec le bien pour l'harmonie du monde⁵. »

La Renaissance fut donc à cet égard supérieure à l'antiquité, car elle sut étendre plus loin ses concordances. Même « Platon qui renferme des pages plus qu'humaines, » comme le cite Cherbuliez⁵, n'eut pas l'esprit trop accueillant, et les disciples de ce grand maître d'idéalisme écartent un peu trop farouchement ceux qui sont enclins à laisser parler leurs sens aussi bien que leur esprit : « Ce cavalier était un platonicien, un idéaliste... le platonisme a renversé plus d'une bonne tête : C'est une philosophie qui rend exigeant, chimérique, étant contraire à cet esprit de tolérance pour les imperfections de la vie sans lequel il n'est pas de bonheur possible⁶. »

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 13. .

2. *Le Prince Vitale*, p. 161.

3. *Idem*, p. 261.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 269.

5. *Le Grand Œuvre*, p. 43.

6. *Le Prince Vitale*, p. 133.

Le Tasse, par qui Cherbuliez s'est senti tellement attiré, fut un platonicien lui aussi, mais, même à son époque, il éprouva le besoin d'accueillir d'autres idées que celles que son école jugeait suffisantes : « Je commençai, » a-t-il écrit, « à soupçonner combien ce siècle tient les âmes à l'étroit (La strezza de tempi)... J'ai lu autrefois toutes les œuvres de Platon, et sa philosophie a déposé beaucoup de semences dans mon esprit... Ce qui est sûr c'est que la doctrine morale dont je me suis servi dans l'allégorie lui appartient tout entière, mais de telle sorte cependant qu'elle appartient aussi à Aristote, car je me suis efforcé de les amalgamer si bien que leurs opinions parussent être en harmonie¹. »

Platon et Aristote, le Christianisme et le Paganisme, et les arts, ainsi s'efforçait-il de s'instruire en la vérité, ainsi désirait-il apprendre la vertu par l'intelligence : « O vous qui savez, guérissez-nous de nos ignorances... ces jeunes gens, c'est la Grèce ressuscitée qui les a volés à votre cher Platon. Et à son tour, Le Tasse vola Raphaël quand il peignit dans un de ses dialogues ce jeune Pignatello... qui veut avant tout posséder la théorie de la vertu, afin de pouvoir raisonner ses actions et ne plus vivre en aveugle². »

Mais de nos jours les arts et les sciences nous offrent de nouvelles jouissances et de nouveaux domaines à explorer. Le Platonicien peut désormais prétendre à une part plus large de sagesse. L'auteur qui eut la fantaisie de nous faire dans le *Prince Vitale* une réincarnation moderne du Tasse, mais plus éclairé, plus accueillant, quoique d'un génie inférieur, termine son ouvrage en ces termes : « Il adorait le Christ, il honorait Platon, il chérissait les muses. Passant, s'il fût né trois siècles et demi plus tôt, il se fût appelé Pic de la Mirandole et Jean de Médicis l'aurait aimé³. »

Le Vrai, le Beau, et le Bien, chacun au degré suprême où les peut suivre notre sagesse, ne voilà-t-il pas la morale harmonieuse par excellence ? C'est graduellement que l'homme, à mesure que se développe la Société, peut atteindre à cette élévation dont le but est l'idéal même. N'est-ce pas ainsi qu'il faut interpréter la pensée de Cherbuliez quand il cite le discours de Diotime, prêtresse de Mantinée du *Banquet* de Platon ? « Quand des beautés inférieures, on s'est élevé par un amour bien entendu jusqu'à cette beauté parfaite et qu'on commence à l'entrevoir, on touche au but ; car le droit chemin de l'amour, qu'on le suive de soi-même ou qu'on soit

1. *Le Prince Vitale*, p. 304.

2. *Le Prince Vitale*, p. 145.

3. *Idem*, p. 356.

guidé par un autre, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas et de monter d'échelon en échelon jusqu'à la beauté souveraine et divine¹. »

Les arts savent concilier les désirs des sens et ceux de l'âme, et parmi eux la musique révèle peut-être plus qu'aucun autre le secret de la divine sagesse : « Le Tasse soutenait... que les nombres et l'harmonie sont le secret des choses, et que tout dans ce monde procède musicalement². » Grâce à la musique, nous parvenons à sublimer ce qu'il y a en nous de grossier et d'éphémère : « La musique est un art céleste qui s'entend comme la mort à distiller et qui, réduisant nos sentiments à l'état d'essences, nous initie ici-bas aux joies, aux mystères, aux visions de la vie d'outre-tombe³. »

« L'harmonie des facultés », dit encore Cherbuliez, « est le bien suprême⁴. » Cette harmonie repose sur la mesure, et là notre auteur veut nous montrer une fois de plus que ce n'est qu'au prix de bien des sacrifices qu'on l'obtient. Y verrons-nous la colère des dieux jaloux de voir pénétrer leurs secrets ? « Adorons Némesis, mon enfant : elle représente la mesure suprême. La mesure ! nom sacré et la plus belle définition de Dieu ; car beauté, sagesse, bonheur, la mesure est le secret de tout⁵. »

Ne pourrions-nous au contraire conclure à l'incapacité de beaucoup d'entre nous à fournir l'effort qu'il faudrait et qui s'en trouvent par conséquent punis ? « Cette classe d'hommes que mon frère appelle la triste race des désaccordés. Vous m'entendez : il compare ces âmes-là à des instruments qui ne sont plus d'accord, qui ne peuvent plus se mettre au ton de la vie et du monde⁶. »

N'est-ce pas enfin l'indice du désir caché de l'homme d'être l'artisan de son propre malheur ? « Le dieu (il avait vos traits) secoua la tête : Ignores-tu, répondit-il, que la félicité réside dans la plénitude de l'être et de la connaissance ? Mais je sais qui tu es et que si tu méconnaiss le bonheur, c'est faute de l'aimer, car tu nourris un secret désir de souffrir et tu te consolerais difficilement de n'être plus à plaindre⁷ ! »

Mais la Philosophie, amour de la Sagesse, grâce à quoi nous

1. *Une Gageure*, p. 27.

2. *Le Prince Vitale*, p. 201.

3. *Jacquine Vanesse*, p. 163.

4. *Paule Méré*, p. 13.

5. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 15.

6. *Paule Méré*, p. 154.

7. *Idem*, p. 23.

pourrons découvrir les préceptes moraux nécessaires à guider notre vie, que sera-t-elle donc ? Cherbuliez fait sienne la boutade d'un autre philosophe spirituel. Sans doute nous sera-t-il permis de la citer en conclusion, comme résumant sa pensée.

« Le Prince de Ligne a dit que l'agriculture et la métaphysique sont deux honorables retraites¹. »

Ce qui revient plus ou moins à dire qu'il faut savoir cultiver son jardin.

1. *Miss Rovel*, p. 9.

VI

LE MÉTAPHYSICIEN

La métaphysique, définie la connaissance ou la recherche des causes premières ou des premiers principes, a certainement dû passionner Cherbuliez. Comment autrement expliquera-t-on son enthousiasme ardent pour Hegel et l'hégélianisme ? ses longues études ardues de la philosophie aristotélicienne ? ses allusions nombreuses et répétées tout au long de sa carrière de romancier aux idées du divin Platon ? Comment enfin aurait-on pu autrement lui décerner le titre de philosophe idéaliste ?

Il est vrai qu'un critique a dit de lui : « Je ne vois nulle part chez M. Cherbuliez ce sens de l'immensité ni cette préoccupation de l'infini¹... » Toutefois d'autres, Schérer notamment, ont vu en lui un philosophe dans toute la force du terme, et qu'est-ce qu'un philosophe qui ne se préoccupe pas du problème initial des choses ?

Le reproche déjà relevé quant à son manque soi-disant de sérieux dans le domaine de la pure fiction, a été également formulé à l'égard de sa façon d'envisager les questions plus graves. On a noté : « son scepticisme indulgent et très parisien² », sa légèreté en matière de religion. « Nous retrouvons dans *La Ferme du Choquard* quelques-uns des défauts que nous avons si souvent reprochés à M. Cherbuliez. Le premier de tous est de railler... les idées et les choses religieuses³. »

La philosophie et la religion se sont de tous temps disputé ce qu'on serait presque tenté d'appeler « le monopole » de la métaphysique. L'une et l'autre ont inlassablement essayé de faire remonter la cause et l'explication de l'univers à un principe premier ou à un dieu dont la personnification a varié suivant les pays et suivant les sectes.

1. *Portraits contemporains*. P. Sirven. *Revue Bleue*, p. 620-626, 1893.

2. *Notes sur la vie et l'œuvre de l'auteur*, par G. Meunier (Hachette), 1901.

3. *La Ferme du Choquard*. Critique par F. Boissin. *Polybiblion*, juillet-décembre 1883, n° 48.

On vient de voir que notre auteur a été accusé d'impiété, donc sa voie n'a sans doute pas été celle marquée par la foi.

Sera-t-on obligé de s'adresser à une école philosophique quelconque afin de pouvoir déterminer l'orientation de sa pensée métaphysique ?

Mais il convient au préalable d'établir si vraiment son attitude au regard de la religion a été telle ; si l'accusation de scepticisme, d'incroyance même, faite contre lui se trouve honnêtement fondée.

Il convient en premier lieu de nous renseigner sur l'influence du foyer, surtout sur celle que dut exercer son père, pasteur protestant, sur le jeune Victor¹. On a dit qu'André Cherbuliez avait abandonné son ministère pour se réfugier dans un scepticisme frisant presque l'incrédulité. On a cru le reconnaître dans le portrait d'un certain M. Bird, pasteur étranger, dans *Paule Méré* : « qui après avoir été dix ans pasteur de village, quitta le ministère parce qu'il ne croyait plus « tout à fait » ce qu'il croyait dans sa jeunesse et parce qu'il avait « l'horreur des restrictions mentales ». André Cherbuliez de pasteur devint professeur. Cette évolution devait inspirer à Renan... une page restée célèbre :

« ... Monsieur votre père, ... après des études faites pour le ministère pastoral, rompit avec la vieille tradition genevoise et entra dans la voie de la philosophie et de la critique allemandes. Ce changement, comme il arrive souvent, ne modifia en rien ses règles morales. Monsieur votre père, quoique rationaliste, resta toujours un homme pieux et de mœurs exemplaires.

« Pour le bien comprendre, il faut avoir eu comme moi le bonheur de vous entendre parler de lui. Une vie entière était parfumée par le souvenir de ces croyances fécondes dont on pouvait sacrifier la lettre sans abandonner l'esprit. Vous avez bénéficié du combat intérieur de Monsieur votre père ; vous avez pu observer en lui cette heure excellente du développement psychologique où l'on garde la sève morale de la vieille croyance sans en porter les chaînes scientifiques. A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'un ombre, Monsieur, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre ; je crains par moments que ce ne soit un peu léger... »

Joli couplet que l'exact Eugène Ritter n'a pas laissé de critiquer. André Cherbuliez n'était pas aussi étranger à toute foi religieuse que le faisait entendre Renan. Ritter observe que, en 1820, à l'époque

1. Ces renseignements sur André Cherbuliez sont tirés des travaux inédits de M. Leguay.

où il entra dans le ministère, « la plupart des membres du clergé genevois étaient rationalistes, beaucoup plus que leurs prédécesseurs à l'époque de Jean-Jacques Rousseau et de d'Alembert ». Leur protestantisme était aussi allégé de surnaturel qu'il était possible. Survint le mouvement du « Réveil » qui réintroduisit en quelque sorte le mysticisme dans les églises protestantes. André Cherbuliez y resta étranger. Hostile, écrit Ritter, au méthodisme Wesleyen que le protestantisme de langue française accueillit « avec ivresse », il aurait voulu voir nos églises tourner leurs regards du côté de l'Allemagne ; il aimait ces théologiens studieux, disciples et successeurs de Lessing et de Herder... Volontiers, il aurait défini la religion comme Schleiermacher : ce que pensent les hommes religieux. Ses idées n'ayant pas prévalu, il se réfugia dans le silence. Mais il se considérait si peu comme étranger à l'église que son nom figura jusqu'à sa mort au tableau officiel des ministres du Saint Évangile.

Ce n'est pas lui qui avait changé, mais les hommes autour de lui. Son protestantisme était celui, extrêmement libéral, des Réville et de Ferdinand Buisson. En 1869, il fut l'un des signataires de la pétition adressée au consistoire de Genève pour que les pasteurs fussent autorisés à ne plus lire en chaire le Symbole des apôtres. La réponse du consistoire, qui était d'ailleurs un refus, lui fut adressée personnellement, comme au plus notable des pétitionnaires. Leur demande, quelques années plus tard, devait recevoir satisfaction par la loi constitutionnelle d'avril 1874¹.

Le scepticisme de Victor Cherbuliez, si scepticisme véritable il y a, ne lui vient certainement pas de son père. Dans la plénitude de l'âge, il fut amené à faire une sorte de profession de foi significative et il n'y a pas de raison pour ne pas considérer cette assertion comme la dominante de sa pensée en matière religieuse. En tant que chancelier de l'Académie, il prononça sur la tombe d'Henri Martin le discours de circonstance : « Henri Martin était un spiritualiste, de ceux qui meurent, comme parle Platon, avec une belle espérance. La mort ne nous dit pas ses secrets ; du plus loin qu'elle nous voit venir, elle nous attend, prend notre mesure et se tait.

« L'homme généreux que nous pleurons se flattait d'avoir lu dans les yeux du sphynx, d'avoir fait parler son silence. » Assurance que Cherbuliez ne partage pas tout à fait. « Il appartenait, dit-il encore de son confrère, à la race des croyants, et il lui semblait tout

1. Travaux de M. P. Leguay, p. 6, 7, 8.

simple, tout naturel de croire, lorsque tant d'entre nous trouvent que c'est la chose du monde la plus difficile. »

Et si un peu plus loin il se déclare lui aussi « du parti de l'espérance », il entend par là tout autre chose : « ce n'est plus dans sa bouche qu'une vague profession d'optimisme¹ »-

Plus hardiment peut-être, Cherbuliez nous a livré sa pensée dans les opinions qu'il a émises sur l'œuvre de David Strauss :

« Cherbuliez est un sceptique bienveillant. Il ne croit en aucune manière au surnaturel. C'était le rêve de ce qu'on appelait alors la nouvelle théologie protestante ou l'école de Strasbourg, celle de Colari et d'un Réville, celle à laquelle, semble-t-il, se rattachait aussi André Cherbuliez. Que Victor Cherbuliez ait partagé un instant la même idée chimérique, c'est possible, encore qu'il n'y en ait aucune preuve ; il s'en déprit bientôt. Son étude sur Strauss est d'un esprit très indépendant, fort éloigné du christianisme, même le plus allégé. Strauss, auteur de cette *Vie de Jésus* célèbre, qui parut en 1835 et fut traduite chez nous par Littré, ne lui paraît pas avoir été bien logique. Après avoir démoli, Strauss voulait reconstruire. Il publiait dès 1839 une brochure intitulée : *Ce qu'il y a de périssable et de permanent dans le christianisme*. Sa démonstration, dit Cherbuliez, se réduit à ceci : « Rien n'est plus admirable en ce monde ni plus adorable que le génie, les plus grands génies sont les génies religieux et aucun des fondateurs de religion n'a jamais égalé le Christ, aucun dans l'avenir ne le surpassera jamais. » Plus tard, en 1864, il publia une nouvelle *Vie de Jésus* destinée non plus aux savants, mais à tout le peuple allemand. Dans ce livre, qui fut traduit en français par Nefftzer et Dollfus, il essayait de montrer qu'il n'avait pas été du tout le révolutionnaire et l'incrédule qu'avait cru voir en lui une opinion publique mal instruite, mais un continuateur de Luther, désirant secourir les âmes anxieuses et faisant pour elles, dans le christianisme, le départ « entre les vérités immortelles qui procurent le salut et les dogmes périssables que l'ignorance y a mêlés ». Jésus est un sage que la crédulité travestit en thaumaturge... Position peu défendable et que Cherbuliez s'étonne de le voir maintenir. Trouver « dans les déblais de la critique assez de marbre pour en bâtir un autel » lui semble une prétention bien imprudente. L'école de Strasbourg, très nettement par la plume de Colani, avec plus de réserve chez Réville, avait blâmé la *Vie de Jésus* de Renan. Or, Cherbuliez,

1. P. Leguay. p. 129.

la comparant à celle de Strauss, n'hésite pas à la lui préférer. S'il critique chez Renan l'usage qu'il a fait du quatrième évangile, il le félicite non seulement d'avoir « replacé l'histoire évangélique dans son vrai cadre en l'éclairant du soleil de l'Orient », mais surtout d'avoir le premier, « ébauché la psychologie des fondateurs de religions et signalé avec un art merveilleux le mélange de grandeur et de faiblesse, d'enthousiasme et de calcul qui est en eux, les expédients dont ils s'avisent pour surmonter les résistances, par quel secret ils marient la vérité avec les visions, des pensées éternelles avec de vaines chimères, et de quel secours leur sont ces chimères pour s'imposer aux foules et conquérir le monde¹ ».

Il est intéressant de rappeler que *Paule Méré*, le roman où M. Bird, ex-pasteur devenu vulgarisateur de la notion Dieu auprès des foules ignorantes, parut à peu près dans le temps où fut publiée *La Vie de Jésus* de Renan². On y retrouve comme un écho et presque une tentative de la part de Cherbuliez de se livrer à une esquisse de la psychologie des fondateurs de religions, ainsi d'ailleurs qu'à une étude de la force d'inertie énorme qu'est le préjugé.

Cherbuliez a publié dans *La Revue des Deux Mondes* des 1^{er} janvier et 15 février 1868, entre *Prosper Randoce* et *L'Aventure de Ladislas Bolski*, une longue étude sur Lessing. Recueilli en 1873 dans les *Études de littérature et d'art*, ce travail est intitulé : *Un Allemand d'autrefois : Lessing et l'émancipation littéraire et religieuse de l'Allemagne*. Sous-titre significatif. Cherbuliez dans cette étude est plus rationaliste, ou laisse mieux voir son rationalisme que dans aucune autre. Il aime le xviii^e siècle et le loue particulièrement d'avoir travaillé à l'affranchissement des esprits. Voltaire à qui Lessing emprunta beaucoup est fréquemment cité dans cette étude, aussi bien que Bayle, le « sceptique professeur de Rotterdam ». C'est le scepticisme de Lessing également qui lui vaut l'intérêt de Cherbuliez. Il le félicite d'avoir appliqué « aux choses de la vie et du monde cette absolue liberté de l'examen dont Descartes s'était prévalu dans l'ordre de la philosophie pure³ ».

C'est à ce propos que Buloz fit entendre à Cherbuliez que des études de ce genre étaient un peu trop hautes pour son public⁴. Ceci montre entre autres choses que Cherbuliez était loin de se désinté-

1. P. Leguay, p. 94.

2. *La Vie de Jésus* parut en 1863, *Paule Méré*, en 1864.

3. L. Leguay, p. 80.

4. *Buloz et ses Amis*, Marie-Louise Pailleron, p. 273.

resser des questions de métaphysique religieuse encore qu'il ne consentît pas lui-même à lier partie avec un camp ou avec l'autre. Tout à fait au fait en matière de dogmes, il ne se laissa pas tenter par la controverse. Protestant de naissance, descendant (si l'on admet la question généalogique comme résolue) de protestants, fils de pasteur protestant, il juge souvent fort sévèrement ses coreligionnaires et souvent aussi fait l'éloge de la religion catholique, sans qu'on puisse dire, bien entendu, qu'elle ait en rien sa préférence.

Dans *Paule Méré*, déjà nommée, faisant allusion à l'intolérance étroite du peuple genevois, il nous dit que celui-ci « ne met plus Michel Servet à mort, mais qu'il n'est pas fâché de lui rendre la vie difficile ». Certains portraits de pasteurs et de prudes, portraits qu'on assure avoir été pris sur le vif, d'où le scandale à Genève lorsque parut l'ouvrage, nous font voir la religion protestante souffrant des mêmes petites et des mêmes mesquineries qu'on a coutume de reprocher à certains milieux catholiques. Par contre citons cet éloge de l'ordre des Jésuites et de leurs méthodes si souvent attaquées : « Ceux qui ont décrié les Jésuites pour avoir investi la casuistique ont oublié qu'elle apparaît nécessairement à toutes les époques, où la société s'étant raffinée, la morale se raffine aussi et s'efforce d'accommoder ses abstractions aux réalités ; ils ont oublié que le sujet de *L'Antigone* de Sophocle est un cas de conscience et que Sénèque a rédigé la casuistique du stoïcisme¹. »

Nous verrons toutefois que Cherbuliez sait trouver aussi autre chose que des louanges à l'adresse des Jésuites.

Le Prince Vitale, livre diversement jugé et qui est comme le compte rendu de la tragédie de la Renaissance, nous est utile également car il nous apprend à connaître les théories propres à Cherbuliez sur l'histoire des religions, des arts et de la philosophie. Comme on l'a justement fait observer, cet ouvrage, supposant de la part du lecteur une assez forte dose d'érudition, ne saurait jouir de beaucoup de popularité. Ce qui est regrettable à bien des égards. Toutefois on se demande si les expressions d'admiration extasiée d'Amiel à sa lecture sont entièrement justifiées.

Il note dans son journal, à la date du 5 avril 1864, qu'il l'a lu deux fois, avec admiration et presque éblouissement².

Ce dernier mot étonne un peu, *Le Prince Vitale*, n'ayant pas à beaucoup près, l'éclat des *Causeries Athéniennes*. Au reste, les deux

1. Cit. L. Leguay, p. 24 : Articles sur l'esthétique de Théodor Vischer. *Revue Germanique*, 1860.

2. *Journal* (Ed. R. Bouvier), t. I, p. 306-307.

pages qu'Amiel consacre à Cherbuliez à l'occasion de ce livre, sonnent absolument faux. Sans doute ne peut-on que souscrire quand il écrit : « Quelle richesse d'idées, de faits, de couleurs, quelle érudition, que de malice, que d'esprit, de science et de talent, et quel irréprochable fini dans le style ! »

Mais Cherbuliez lui fait peur. Il trouve en lui quelque chose de diabolique. « C'est un Méphistophélès calme... Sa malice consiste à tout deviner sans se laisser deviner lui-même, et à faire pressentir qu'il tient dans sa main le secret universel, mais qu'il n'ouvrira cette main qu'à son heure, et s'il lui plaît... »

Il en parle comme M^{me} de Staël parlait de Voltaire auteur de *Candide*, ce « livre infernal », disait-elle ; comme on pourrait parler de Renan après *L'Antéchrist* ou d'Anatole France après *L'Île des Pingouins*. Il lui donne l'impression d'un auteur dont l'intelligence formidable est aussi sans aucune bienveillance, un de ceux dont on sent qu'ils méprisent dans leurs lecteurs une fraction de l'humanité, un auteur enfin dont il faut se défier. « Tout au fond de cette source profonde, y aurait-il un crocodile ? » demande Amiel. « En tous cas, il a l'esprit le plus déniaisé et le plus dépréoccupé qui se puisse voir, et vaste à tout contenir. » Amiel n'a pas, lui, l'esprit « dépréoccupé », et ce sont justement ses préoccupations protestantes qui le font s'effrayer quand il voit dans *Le Prince Vitale* « persifler Luther et la Réforme en faveur de la Renaissance ». Il en vient à soupçonner l'auteur d'indifférence en matière de morale. « Les angoisses de la conscience ne semblent pas son fait. Son tribunal suprême, c'est la raison.

« Il est bien hégélien et intellectualiste par son fond... »

« Seulement, il doit être antipathique aux hommes de devoir qui font du renoncement, du sacrifice et de l'humilité, la mesure de la valeur individuelle. »

Sans adopter les idées de Nietzsche, il est permis de trouver que ce critérium de la valeur individuelle est par trop négatif et que Cherbuliez est excusable de ne l'avoir pas adopté.

Aux inquiétudes protestantes d'Amiel devant l'enthousiasme déjà « dyonisiaque » de Cherbuliez pour la Renaissance, font pendant, du côté catholique, les critiques acerbes d'un Léon Gautier sur Taine et sa *Philosophie de l'Art*. Mais soit que les préoccupations de l'un et de l'autre ne nous touchent plus tout à fait au même degré ; soit qu'ayant vu en matière d'amoralisme des exemples plus relevés, nous soyons blasés ; soit, bien plutôt, que connaissant toute la carrière de Cherbuliez, toute son œuvre, et la place du *Prince*

Vitale dans son œuvre, nous la puissions mieux juger qu'Amiel en 1864 ; ses craintes nous paraissent superflues et même un peu ridicules. A la lecture de Cherbuliez, c'est au contraire une impression réconfortante que nous ressentons aujourd'hui. Il ne prêche pas, sans doute, mais son bon sens enjoué est contagieux. Il est moraliste avec humour.

Nous avons sur *Le Prince Vitale* un autre témoignage moins ancien, émanant aussi d'un protestant : celui de M. André Gide. Jules Lemaître ayant cité, dans son livre sur Fénelon, ce passage où le prince regrette que le protestantisme ait contraint l'Eglise à abandonner la Renaissance et à renforcer son armature dogmatique, André Gide en prend occasion pour taquiner les hommes qui, comme Barrès, Lemaître et Maurras, n'ayant pas accepté pour eux-mêmes l'orthodoxie catholique, veulent imposer aux autres une espèce d'orthodoxie française. Gide avoue qu'il avait gardé de son enfance quelque prévention contre Cherbuliez. Il ne connaissait pas *Le Prince Vitale*.

« C'est un très curieux livre, intéressant, pressant même par endroits — que je remercie M. Lemaître de m'avoir invité à lire ¹. » Le satanisme voilé de Cherbuliez tel que le pressentait le mélancolique Amiel, cela peut nous porter à rire, car par la suite l'auteur n'a pas, que nous sachions, écrit d'ouvrage portant dommage à la religion. Cependant il faut reconnaître que dans *Paule Méré* il avait certainement dû mettre en méfiance ses compatriotes un peu sourcilleux quelquefois en matière de religion. Une critique ² bien précisée et fort violente de ce livre nous reste encore pour en témoigner : elle est datée du 12 août 1864, l'auteur un M. Bunge-ner qui avait écrit sur divers sujets de morale religieuse et de littérature, n'ayant pas même attendu l'apparition du volume pour faire connaître ses sentiments et sa réprobation. Le mot de *calomnie* paraît sous sa plume, ainsi que cette phrase : « Je ne voudrais pas avoir l'air de me débarrasser de votre livre en l'appelant une mauvaise action. » L'éloge de Fussy, que Cherbuliez fait sans le nommer d'ailleurs, avait blessé Bungener. Il rappelait durement à Cherbuliez que son grand-père maternel avait été « plus d'un demi-siècle »

1. *Nouvelle Revue française*, 14 juin 1910. Cf. E. Rod. Essai sur Goethe, Paris 1898, p. 181 : « *Le Prince Vitale*, évocation si pittoresque à la fois et si divinatrice de ce que furent en réalité l'âme et la vie du poète de Jérusalem... »

2. *Quelques mots sur Paule Méré, lettre à l'auteur*. Cette brochure ne se trouve que dans une seule bibliothèque à Paris, celle de la *Société du Protestantisme français*.

pasteur à Genève, et que son père l'était encore, ce qui d'ailleurs n'était qu'à moitié vrai. « C'est toujours mal, Monsieur, de se moquer de sa mère, fût-elle vraiment ridicule; mais quand cette mère est celle qui a durant trois siècles travaillé, combattu, souffert, prié pour vous conserver votre héritage, que dirons-nous de votre légèreté? »

Bungener jouissant de quelque crédit à Genève, sa brochure dut circuler dans beaucoup de mains. Cherbuliez, qui n'avait pas l'irritable humeur des gens de lettres, fit comme s'il ne la connaissait pas et n'en parla jamais. Toutefois, il est assez probable que cette hostilité d'une partie de Genève contribua, quelques années plus tard, à l'en détacher complètement¹.

En 1881 parut *Noires et rouges* qui est comme une peinture de la lutte des deux grands partis en présence à cette époque, lutte qui l'année précédente avait été marquée par des mesures nombreuses prises par le gouvernement avec Freycinet et Jules Ferry contre l'Église catholique.

Dans ce tableau des Radicaux et des Cléricaux face à face, Cherbuliez s'est gardé de prendre trop nettement position. Preuve pourra-t-on dire de son impartialité en matière de religion ou indice d'indifférence? De ce livre de toute façon ressort un fait : Cherbuliez a peint des milieux qu'il ne devait connaître qu'imparfaitement. Presque tous ses personnages sont faits avec trop d'éléments de banal et de convenu pour qu'on ne soit pas obligé de le souligner.

Ainsi donc nous avons pu nous rendre compte que Cherbuliez en stricte matière de religion ne pouvait malgré ses antécédents et son milieu être rattaché à une doctrine spéciale. En religion comme en beaucoup d'autres choses, il préférerait adopter une attitude d'éclectisme et de vigilante attente. Il serait injuste en effet de l'accuser de tiédeur et d'étroite incroyance. Très érudit pour les questions religieuses (comme il l'était pour nombre d'autres d'ailleurs) à en juger par ses citations bibliques, sa connaissance manifeste des livres saints et sa façon d'utiliser les événements de l'histoire ecclésiastique pour étayer ses propres théories, il s'intéressait manifestement à son sujet.

Il est à présumer que la fameuse phrase que Renan lui adressa lors de sa réception : « Vous avez bénéficié du combat intérieur de Monsieur votre père » n'était pas un simple effet de rhétorique. Au

1. *Observations sur la lettre de M. Bungener, dues à M. Leguay.*

cours des nombreuses conversations à tournures de confidences qui s'étaient échangées entre ces deux hommes de longue date liés, Renan avait appris à reconnaître en Victor Cherbuliez un esprit semblable au sien et c'est sans nul doute à cela qu'il faisait allusion.

Voyons maintenant en étudiant la structure même de sa pensée s'il faut voir en lui un Sage, parvenu, par un heureux concours de circonstances et servi par une intelligence vraiment supérieure, à un degré d'épanouissement métaphysique remarquable, ou si nous nous trouvons en présence d'un indifférent peu digne de motiver une étude de ce genre, si ce mot de Paul Sirven est vrai : « Il n'est d'aucune église, d'aucune école, d'aucune tradition, je dirais presque d'aucun pays. Surtout il ignore le trouble et le mysticisme des âmes d'aujourd'hui¹. »

Peut-être après tout trouverons-nous que Cherbuliez fut, comme il vient de l'être suggéré plus haut, un sage ; et peut-être nous sera-t-il possible de souscrire à ce qu'a dit de lui dans le même temps Camille Bellaigue : « Il y a tant de manières d'être un ancien ! On peut l'être jusque dans des récits romanesques, imaginaires et contemporains. Monsieur Cherbuliez l'a été ainsi et cela par la subordination de son œuvre à une vertu intellectuelle et morale qui gouverna toujours l'esprit et l'âme antique : la sagesse. Avant tout, plus que tout, plus qu'ingénieux, spirituel, éloquent et poète, Monsieur Cherbuliez est sage. Il ne hait rien tant que l'exagération et l'outrance.

« Ennemie de l'excès, la Sagesse ne l'est pas moins que l'illusion. La Sagesse doit être croyante mais ne saurait être crédule². »

La Religion, qu'est-ce donc ? Il y a évidemment la notion trop simpliste qui au regard de certaines intelligences frustes en fait quelque chose de très approchant à une simple affaire : « Pensez-vous donc comme Mère Amélie que la religion est une société d'assurance contre les risques de l'enfer³ ? »

La religion, encore dans le langage des simples mais cette fois sans arrière-pensée et sans calcul : « c'est de causer de temps en temps avec le bon Dieu, c'est de lui confesser qu'il est grand, qu'on est petit, de l'interroger jusqu'à ce qu'il réponde, de sentir qu'il est là⁴. » C'est là la religion sans façons et très simplement l'expression directe de quelque chose de très réel, d'angoissant et d'infiniment

1. *Portraits contemporains* (Revue Bleue), Paul Sirven, 1893.

2. *Le Correspondant*. Camille Bellaigue, 1892 (n° 133).

3. *Rouges et Noires*, p. 48.

4. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 119.

précieux, quelque chose surtout qui correspond à un véritable besoin. Nécessaire paraît à ce compte la religion car : « la sagesse ne peut expliquer toutes les absurdités apparentes des choses, et il est bon qu'il y ait ici-bas des robes noires pour rappeler aux hommes que leur vie est enveloppée dans le sein d'un éternel mystère comme le fœtus dans les eaux de l'amnios¹. »

Pour faire taire nos inquiétudes ou pour les bercer, la religion paraît donc nécessaire. Mais peur et curiosité, ce n'est pas tout : il y a dans la nature même de la religion une sorte de levain d'adoration que possède l'homme à ses différents degrés de civilisation et dont il se sent travaillé :

« Il s'est fait dans la conscience humaine comme un travail d'enfantement, comme une sourde végétation de Dieu, jusqu'au jour où il plut à la vérité sainte de se déclarer tout entière dans la personne du désiré des nations². »

Ce qui paraît attester la nature puissante et vraie des religions c'est leur longévité : « Les sociétés changent, les religions ne changent pas³. »

Pour beaucoup d'hommes, on pourrait peut-être dire pour la vaste majorité, vivre en se conformant à une religion semble une chose facile et même agréable, surtout depuis que les lois religieuses se sont tellement relâchées. On aime accepter des vérités qui s'imposent et dans lesquelles le jugement humain si faible, si incertain, peut se perdre en toute confiance. Envisagée sous cet aspect la religion nous est définie encore différemment par Cherbuliez : « Oui, la religion, c'est de se trouver bien dans la vérité⁴. »

Mais respecter la religion parce qu'elle est la première « science » qu'on nous impose avant que nous ayons atteint même l'âge de raison constitue pour nous un aléa. La vie rejette trop souvent sur nous la responsabilité de nos actes pour que nous ne nous apercevions pas que la « bonne Science » ne nous est pas toujours indispensable; de là à l'indifférence, voire à l'incroyance, il n'y a qu'un pas.

L'homme a besoin de quelque chose d'autre pour rester religieux : il lui faut une foi très profonde, très sincère et très personnelle.

Cherbuliez nous le dit explicitement : « Tant vaut l'homme, tant

1. *Prosper Randoce*, p. 199.

2. *Le Prince Vitale*, p. 268.

3. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 55.

4. *Le Comte Kostia*, p. 294.

vaut sa croyance¹. » La foi à ce compte c'est presque un don naturel. Dans *Rouges et Noires*, l'auteur nous décrit une demoiselle Maulabret qui avait des « dispositions » religieuses :

« Personne n'eut jamais plus qu'elle le don de croire². »

Pénétrées de la conviction absolue que Dieu est et qu'il est par essence infiniment bon et infiniment juste... : « ces âmes vraiment croyantes trouvent toujours des excuses à leur Dieu quand il les trompe³. » Point n'est besoin que pour elles intervienne le témoignage de la raison, elles n'en ont que faire ; elle gêne plus qu'elle n'aide ces fois inébranlables. « Le peuple, dit encore notre auteur, aime tant à croire⁴. » Mais la foi semble même un défi à la raison : « Tertullien disait : je crois parce que c'est absurde⁵. »

Mais outre les bons sujets, terrain dans lequel la semence de la « bonne parole » pousse sans difficulté, il y a encore ceux à qui croire ne coûte pour ainsi dire rien, car ils sont bien décidés à ne pas mêler leur vie intérieure et celle de leurs sens : « Superbes, vaniteux, vindicatifs, ces petits hommes font à Dieu le sacrifice de leur raison à laquelle ils tiennent peu, et ils se gardent de lui sacrifier la moindre de leurs passions auxquelles ils tiennent beaucoup⁶. »

Car la croyance exige avant toute chose une lutte, un renoncement, du moins la croyance qui vaut quelque chose. Ce renoncement c'est quelquefois l'abandon d'une vie trop complètement livrée aux sens ; telle fut celle de « Saint-Augustin... ce voluptueux détrompé⁷. »

Cette lutte peut-on franchement l'espérer de : « ces consciences béates qui en attendant la possession des demeures éternelles cherchent leurs aises ici-bas, ces saintetés bien disantes et bien dormantes qui ont le teint fleuri et l'humeur enjouée et qui font l'hommage de leur sourire à un Dieu crucifié⁸ ».

Qu'il nous soit permis en passant de faire ressortir, mêlée à l'ironie froide et méprisante de Cherbuliez, la note à notre avis authentique de sincérité et de vénération... Ceci pour faire réponse à certaines allégations formulées plus haut.

1. *Prosper Randoce*, p. 154.

2. *Noires et Rouges*, p. 9.

3. *Idem*, p. 14.

4. *Olivier Maugant*, p. 328.

5. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 294.

6. *Olivier Maugant*, p. 96.

7. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 223.

8. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 264.

Il cite : « Ce mot de l'Évangile qui parle de cette douceur des violents qui ravissent le royaume des cieux¹. »

Ses souvenirs bibliques lui fournissent la forme parfaite où couler son idée : « Comme Jacob l'homme doit lutter avec Dieu². »

Et encore : « Je porterai mon glaive caché sous une branche de myrte³. » Calviniste dès son bas âge, il n'oublie pas tellement facilement les leçons apprises à cette époque : « On aime la religion qu'on a sucée avec le lait comme on aime son pays natal ; c'est une fatalité⁴... » Or, les leçons du Calvinisme sont avant tout des leçons de dureté ; foi et sacrifice doivent aller de compagnie.

Quant à l'évidence grâce à laquelle cette foi s'éveille et grandit et devient une force irrésistible, qu'en peut-on dire ?

Pour qui sait croire elle est partout : « Il lui semblait que Dieu est aussi évident que le soleil et que l'athéisme annonce un obscurcissement de l'intelligence⁵. »

La Divine Présence a-t-elle besoin de se manifester d'une façon éclatante à qui croit honnêtement et sincèrement ?

« Je crois comme les sauvages à un grand esprit qu'on trouve partout où on ne le cherche pas. *In eo vivimus et movemur*⁶. »

Mais quelquefois cet esprit devient impérieux, sa divinité glace : « L'Esprit du Seigneur est passé sur moi et j'ai senti mon poil se hériss⁷... » Par l'habile addition d'expressions tirées des Écritures, Cherbuliez lorsqu'il le veut parvient à donner à ses aperçus religieux une grandeur sauvage et poétique à la fois : « Mon cœur est tremblant de frayeur et on m'a rendu horrible la nuit de mes plaisirs⁸. »

Dans *Le Comte Kostia* en particulier nous avons de très intéressantes descriptions de la ferveur slave et de sa conception pittoresque de la divinité. Ce sont de jolis morceaux de « couleur locale » religieuse : « Ce qui s'offrit à mes regards, ce fut le Christ... Vêtu d'un manteau noir, il se tenait debout au milieu du ciel, et les soleils se pressaient en foule autour de lui pour mieux voir son visage

1. *Le Prince Vitale*, p. 44.

2. *Prosper Randoce*, p. 112.

3. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 191.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 79.

5. *Noires et Rouges*, p. 41.

6. *Le Grand Œuvre*, p. 63.

7. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 49.

8. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 51.

comme des enfants curieux qui font la haie pour regarder passer un roi dans la rue...

...Alors une voix suave comme le soupir lointain d'un orgue leur répondit : Je suis la joie dans la passion¹ ! »

Comme Anatole France, son cadet spirituel, Cherbuliez excelle dans les descriptions pittoresques des manifestations religieuses.

Si ses sentiments sur telle ou telle question éternelle ne nous sont pas révélés avec la force et la fougue d'un théologien, en revanche tout ce qu'une religion peut avoir de concret, d'artistique et de véritablement révélateur du peuple qui la pratique, l'intéresse : Nous voyons d'ailleurs dans son *Esthétique* qu'il souscrit pleinement à cette opinion : que l'art doit se mettre au service de la religion pour glorifier Dieu.

La simplicité du langage biblique, dont il fait un si constant usage, a dû lui plaire tout particulièrement en raison de sa force directe et de son pouvoir évocateur d'images poétiques ; la religion rendant à l'art ce que l'art lui avait donné : « Pour louer dignement ses grâces, il fallait emprunter le langage du *Cantique des Cantiques*. Ses lèvres distillent du miel, sa taille est comparable à un palmier et l'odeur de ses vêtements est comme l'odeur du Liban². »

Passant des manifestations de la foi au dogme, nous trouvons que celui-ci fait violence à la morale commune parfois, de même que la croyance, comme nous l'avons vu, s'oppose de temps en temps à la logique ; ce qui nous permet de supposer qu'il existe vraiment antagonisme entre religion et philosophie... Plus loin, nous étudierons ce conflit ou plutôt, tel le pense du moins Cherbuliez, ce malentendu : « Il n'y a plus de critique... parce qu'il n'y a plus de principes, et le moyen d'avoir des principes si l'on ne commence pas par avoir des dogmes³ ? »... « Parlons raison : ce n'est pas la morale qui fait le chrétien, c'est le dogme⁴. »

«... Mais le dogme est une autre affaire. C'est à prendre ou à laisser. Croyez-vous ? Ne croyez-vous pas⁵ ? » Le dogme semble un marché brusqué que des spécialistes en religion offrent brutalement aux consciences hésitantes. Suit la ligne de conduite et la discipline qui enrégimente les croyants et leur enlève leur libre arbitre en même temps que leurs réflexions personnelles.

1. *Le Comte Kostia*, 96.

2. *Samuel Brohl et Cie*, p. 417.

3. *Prosper Randoce*, p. 492.

4. *Idem*, p. 498.

5. *Idem*, p. 498.

D'aucuns s'en accommodent d'ailleurs parfaitement.

Parlant d'une religieuse devenue l'esclave volontaire de son ordre : « Elle était morte à elle-même, mais elle revivait glorieusement dans la communauté à laquelle son corps et son âme s'étaient donnés¹. »

C'est aux Jésuites surtout que cette conception de l'obéissance passive doit sa force et sa popularité parmi les croyants.

Grâce à eux l'orientation de la religion en tant qu'institution sociale en a été étrangement modifiée : « Le jésuitisme a changé tout cela... Ce n'est plus la charité qui est la première des vertus, c'est la superstition dans l'obéissance². »

Cherbuliez toutefois déplore cet état de choses. L'individualisme même en matière de religion lui paraît une liberté qui vaut la peine qu'on la défende. Rationaliste (ce qui faisait précisément tant peur à Amiel), épris d'art et d'idéal, surtout convaincu comme il l'était qu'une large part de notre destinée dépend avant tout de nous-mêmes, partisan donc de l'énergie, il ne pouvait guère admettre cette obéissance moutonnaire. Le sage, a-t-il dit ailleurs, en substance, ne doit être l'esclave de rien, pas même de sa conscience ; à plus forte raison ajouterons-nous de la conscience d'autrui érigée en autorité sans appel.

S'il s'insurge contre cet aspect de la religion nous pouvons admettre son point de vue, nous y rallier sans doute et à tout le moins reconnaître le vrai de cette assertion, à savoir que la religion ayant changé d'esprit, peut fort bien à l'heure actuelle usurper des fonctions qui ne sont pas les siennes.

« Il était scrupuleusement orthodoxe, mais tant vaut l'homme tant vaut la doctrine. Il avait ce mysticisme du cœur qui attendrit les dogmes, en dissout les crudités, n'en conserve que l'esprit. Ce qui fait le caractère d'un paysage, ce n'est pas le sujet, c'est le ciel, les lumières, l'air qui enveloppent les choses, la vapeur où elles se baignent. L'abbé Silvēre croyait au surnaturel par ce qu'il croyait au miracle de l'amour et on peut dire qu'il n'aimait pas parce qu'il croyait, mais qu'il croyait parce qu'il aimait. Il en revenait toujours au principe que la vraie destinée de l'homme est de se donner ; que pour posséder son moi, il faut commencer par le perdre. Marc Aurèle et le moine inconnu qui écrit *l'Imitation*, Fénelon et Spinoza ont enseigné chacun à sa manière la désappropriation intérieure.

1. *Noires et Rouges*, p. 240.

2. *Idem*, p. 249.

« A une certaine hauteur tous les grands esprits se rencontrent... Il retrouvait dans les religions les plus étranges et secrètes harmonies avec sa foi ¹. » (Un catholique parle.)

La vraie signification au delà du dogme? Un protestant nous la donnera : « Monsieur Bird n'est plus pasteur parce que Monsieur Bird ne croit plus tout à fait ce qu'il croyait dans sa jeunesse... Il estime que la première vertu est la sincérité... Il a vu à Genève sur un tombeau une inscription qu'il admire beaucoup : La vérité a un front d'airain et tous ceux qui l'auront connue seront effrontés comme elle. Dire hautement ce qu'on pense c'est agir... La lumière et l'amour ! la sincérité et la charité ! Toute la religion est là... ². »

Ayant ainsi défini la nature et les attributs de la religion, il restait à notre auteur à définir celui de ses serviteurs chargé du soin de sa glorieuse destinée ; le grand entraîneur d'hommes, le vivant symbole de la pensée qu'elle représente, le saint :

« La véritable sainteté est un divin équilibre entre la glorification et le mépris de la vie, entre la sévérité et l'indulgence, entre la rigueur et l'amour. Je ne saurais trop vous répéter qu'il y a un peu de joie au fond de toutes les grandes et belles choses et que l'espérance est une vertu ³. » Ceci en réponse à un interlocuteur qui affirmait que : « la meilleure raison de croire à la divinité de l'Évangile, c'est que la foi chrétienne est un pessimisme réduit en dogme ⁴ ».

Cherbuliez a dit autre part que les grandes vertus sont joyeuses ; c'est donc dans la joie que les grands chefs d'église répandront autour d'eux la Bonne Parole encore que ce soit par l'exemple du renoncement.

Mais la religion n'est pas réservée aux seuls croyants, à ceux dont il est presque dans la nature de croire et d'adorer.

Elle s'étend également à ceux qui font l'effort nécessaire, gage de leur sincérité, même à ceux qui confessent n'avoir pas la foi mais qui désireraient l'avoir : « Je me persuade qu'on arrive à la foi par la pratique, que nos actions et nos œuvres décident de nos croyances ⁵. »

L'auteur n'est pas éloigné de penser que le scepticisme qui à

1. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 74.

2. *Paule Méré*, p. 26.

3. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 220.

4. *Idem*, p. 220.

5. *Idem*, p. 62.

tout prendre est une négation d'action, est préjudiciable, qu'il y a du bonheur même dans les croyances tristes, tant l'homme a besoin de trouver où s'appuyer... Les plus aimables des sceptiques prennent de l'humeur en prenant de l'âge, tournent à l'aigre¹ ».

Besoin de croire à quelque chose, éprouvé par tous à des degrés divers : « Si incrédule qu'on soit on croit toujours à quelque chose² » ; désir de croire que la raison récuse souvent comme une faiblesse : « Je n'ai jamais vu d'homme plus croyant que cet incrédule³ », scepticisme devenu à la longue plutôt l'attitude d'un esprit qui se garde et se complaît dans une douce habitude de mollesse : « J'avais renoncé à beaucoup de choses ; ce qui me coûta le plus ce fut de renoncer à mes doutes⁴ ».

Il est des scepticismes aimables, accueillants même pourrait-on dire : « Le scepticisme tolérant, c'est bien quelque chose⁵ ! » On serait tenté de considérer cette boutade comme une affirmation très personnelle à l'auteur. Nous avons au commencement de cette étude signalé cette opinion émise sur lui : Cherbuliez est un sceptique bienveillant. Après tout il y a dans les religions de très belles et de très nobles choses qu'un esprit ouvert et intelligent peut fort bien désirer connaître et à l'occasion faire siennes. C'est lorsqu'elles essaient de nous faire violence que nous nous insurgons contre elles, car, pour un homme cultivé « le fanatisme est toujours sot⁶ ». Mais il existe aussi un fanatisme de l'incroyance contre lequel notre scepticisme s'indigne également : « Nous sommes entourés de mystères que je n'ai eu ni le loisir ni le goût d'approfondir et j'ajoute que de toutes les explications qu'on a pu donner de l'univers le matérialisme m'a toujours paru la plus insuffisante et la plus sott⁷. »

Mais en toute sincérité il existe une autre forme de scepticisme qui est comme une atonie de la foi et pour laquelle il n'y a pas de remède : « Mon scepticisme n'est pas une révolte, ni une indocilité raisonnée, mais une impuissance de croire et d'aimer dont je m'afflige⁸... » Dans un cas pareil, la philosophie va quelquefois

1. *Le Grand Œuvre*, p. 33.

2. *Après Fortune Faite*, p. 262.

3. *Paule Méré*, p. 110.

4. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 63.

5. *Noires et Rouges*, p. 89.

6. *Idem*, p. 248.

7. *Après Fortune Faite*, p. 266.

8. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 55.

rejoindre la religion et la seconder ; mais quand on n'a pas l'esprit philosophique... : « Je ne suis pas plus philosophe et je regrette de ne pas croire ; je suis un sceptique qui s'afflige de l'être¹. »

Philosophe ou chrétien, tout le monde se heurte de temps à autres à des impondérables. Le silence qui effrayait Pascal ébranle plus d'une croyance : « La conscience, la religion ? Elles ont parfois d'effrayants silences qui m'étonnent autant que vous². »

Le doute tragique dont vient le désespoir hante les plus sincères : « O quelle est triste la voix de celui qui crie dans le désert !³ »

Le doute d'ailleurs est devenu désormais un malaise dont se trouvent atteints ceux qui, jadis jouissant d'une robuste santé morale, l'ignoraient : les humbles. C'est à eux que les réconforts d'une philosophie bien entendue et à leur portée devront venir surtout en aide : « Je n'ai jamais cherché à inspirer des doutes aux âmes qui ont gardé la foi du charbonnier ; je réserve mes enseignements pour ceux qui l'ont perdue. C'est pour cette raison que je m'adresse de préférence aux ouvriers. Au siècle dernier, le doute était une occupation ou un plaisir de grand seigneur...

« Depuis ces terribles journées (de la Révolution) les heureux du monde ont honni le doute ; ils regardent la foi comme un préservatif contre les tremblements de terre... Éconduit des cercles brillants où il avait mené joyeuse vie, le doute est descendu dans le peuple⁴. »

Là il prit bientôt forme d'outrance, de violence même. Privé de la part de paradis qui devait lui revenir, le peuple volontiers se venge de sa déconvenue sur les ministres d'un culte dorénavant inutile ou même s'en prend à la divinité : « Pauvre fou, ta fureur aveugle se trompe d'objet, car l'imposteur c'est toi-même, toi qui imaginas ce dieu dont le seul crime est de n'être pas⁵. »

L'impiété et le trop de croyance, qui s'opposent ainsi l'un à l'autre, ont cependant en pratique un effet semblable ; ils engendrent l'intolérance. Celle-ci révèle chez l'un comme chez l'autre un déplorable manque de compréhension, qui traduit peut-être, qui sait ? un besoin d'affirmer violemment une conviction encore mal assise :

« De tous temps, l'intolérance fut le partage des novices⁶. »

1. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 16.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 197.

3. *Le Prince Vitale*, p. 285.

4. *Paule Méré*, p. 121.

5. *Le Comte Kostia*, p. 55.

6. *Idem*, p. 63.

Chez les sectaires l'intolérance signifie une stupide appropriation : « Que l'intolérance est bête ! Est-ce que le bon Dieu n'est pas à tout le monde¹ ? »

Les dévôts, à qui l'intolérance est surtout imputable, font l'effet d'une société de capitalistes formant bloc contre les anarchistes qui, croient-ils, en veulent à leur entreprise. Pour eux, la religion est une des forces de la société bourgeoise :

« Qu'est-ce qu'un dévôt après tout ? Un homme qui a peur de l'enfer. Connaissez-vous dans le monde un sentiment moins chevaleresque que celui-là ?... »

« Ces bigots... qui spéculent sur leurs vertus et qui, prenant sur leurs plaisirs, placent leurs épargnes en hypothèque sur le ciel... ils auront l'éternité pour s'aimer en paix² ! »

L'intolérance de ceux qui ne croient pas irrite autant, car elle affecte la supériorité, presque la pitié méprisante :

« Ce Vladimir a l'intolérance ironique des matérialistes³. »

Mais la tolérance ? qu'en dire ? N'est-elle pas elle aussi une sorte d'aveu plus voilé de supériorité ? Mais on se demande à quel titre : « La tolérance, le vilain mot ! Je ne tolère pas, je respecte⁴. »

Tolérer d'ailleurs ne suffit pas, il faut aussi vouloir s'efforcer de comprendre. La Renaissance seule a su offrir ainsi le soulagement attendu des esprits inquiets, en mal de croissance, au sortir de l'étroite et dure discipline du moyen âge. Malheureusement, il ne lui fut pas longtemps accordé d'exercer cette sympathie :

« Que la tolérance est un mot froid et vide de sens ! La Renaissance est animée de cette brûlante charité de l'intelligence qui s'en va recueillir avec amour dans les doctrines les plus défectueuses et les plus entachées d'erreur les moindres parcelles de vérité qu'elles renferment dans des filons cachés⁵. »

Et ainsi connaissons-nous l'idée que se faisait Cherbuliez du véritable esprit religieux, de ce qu'il possède de remarquable et de ses errements les plus caractéristiques.

Sur l'esprit proprement dénommé philosophique, esprit auquel Cherbuliez devait sans contredit pouvoir prétendre, que dire de mieux sinon se contenter de citer notre auteur lui-même ?

Parlant de Victor de Laprade, dont il respectait la mémoire mais

1. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 120.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 338.

3. *Le Comte Kostia*, p. 269.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 16.

5. *Le Prince Vitale*, p. 262.

dont il ne partageait ni les sentiments politiques ni les sentiments religieux, il avançait des doutes sur la qualité « philosophique » de son esprit :

« Il n'avait pas », dit-il, « cette impassibilité de l'esprit qui, insoucieuse des conséquences, sacrifie tout à la rigueur des principes... M. de Laprade a toujours raisonné avec son cœur¹... »

Cette impassibilité de l'esprit, ce cœur dont le raisonnement captieux doit être évité, voilà semble-t-il, ce qui doit selon Cherbuliez caractériser avant tout l'esprit philosophique porté à son plus haut degré d'excellence : l'esprit de sagesse.

Rappelons à cet égard cette autre remarque de lui, déjà recueillie par nous ailleurs : « Le sage ne doit être l'esclave de rien, pas même de sa conscience. » A ce compte, être vraiment philosophe, c'est obtenir un titre de fin de carrière. Depuis Molière nous savons que la sérénité n'a pas précisément été le fort des philosophes de profession. A quoi notre auteur aurait pu fort bien rétorquer qu'il ne suffit pas de s'adonner à la philosophie pour mériter le titre de philosophe.

L'esprit philosophique semble d'ailleurs, et de façon passablement frappante, l'antithèse de l'esprit religieux.

La croyance est indispensable à l'esprit religieux, mais à l'esprit philosophique la liberté de ne pas croire afin de ne pas infirmer son jugement semble préférable : « Montaigne eût dit : Que sais-je ? et Rabelais : peut-être². »

Cette croyance doit s'acquérir durement, nous dit l'Église.

Le renoncement de soi n'a été exigé que par quelques écoles philosophiques extrêmes à des époques où n'existait pas encore le Christianisme, grande école du sacrifice, dont elle a même fait sa clef de voûte.

L'évidence que la philosophie, même avant Descartes, base sur un semblant de raison, l'esprit religieux n'en veut que si elle lui vient par les voies plus mystérieuses du cœur ou même des sens.

Pour le dogme ou la discipline, l'un et l'autre sont convaincus de son efficacité ; ils s'accordent sur la nécessité d'une morale qui promet le bonheur soit sur la terre soit au delà ; encore que l'esprit

1. Discours de Cherbuliez, directeur de l'Académie, recevant le 18 décembre 1884 François Coppée, successeur de Victor de Laprade.

Rapprocher de cette citation celle-ci, déjà notée dans ces pages et extraite de *Paulé Méré*, p. 86 : « Félix, faites votre métier, soyez philosophe. On ne l'est que par l'esprit de conséquence et la rigueur de la logique. »

2. *Prosper Randoce*, p. 179.

philosophique ne soit pas bien certain qu'il faille laisser subsister la morale telle que l'esprit religieux a bien voulu nous la représenter ; le motif d'une bonne action se devant au moins une première satisfaction terrestre : « Il faudra de plus en plus » dit à un bon curé dogmatique par profession Maximin Tristan, « remplacer les leçons de morale par des leçons de sagesse... ce qui décide des penchants de la femme, de son caractère, de sa destinée, c'est l'idée qu'elle se fait du bonheur, et c'est à l'éducation d'épurer, d'ennobler cette idée maîtresse qui commande toutes les autres. »

« Une vertu qui ne nous rend pas heureux ne sera jamais rien pour nous¹. »

Le sage ne possédera même pas de qualités éminentes comme le saint, par exemple. Cherbuliez a constaté que parfois il fait assez bien figure de simple égoïste. Il lui suffit sans doute de chérir quelque idée, quelque idéal splendide, mais objectivement.

L'esprit philosophique aura pour la tolérance la vénération qui se doit à un culte. Sa propre existence en dépend. N'est-ce pas au nom de la tolérance qu'il livra au XVIII^e siècle ses plus glorieux combats ?

Comme il a été dit, l'Église fut fondée sur le renoncement et le sacrifice, car... « d'abord l'Église n'annonça aux hommes que la doctrine du salut par la croix... la vie est un mensonge, rien n'est vrai que la mort ; mourez dès à présent à vous-même et au monde² ! ».

« ... Mais avec le temps un ordre nouveau se dégage du chaos sanglant de la barbarie... L'Église ne fulmine plus l'anathème contre le monde ; elle enseigne aux fidèles comment, en vivant dans le monde, ils peuvent vivre pour Dieu³. »

C'est qu'à la longue elle a fini par comprendre qu'elle devait compter avec la nature humaine impatiente d'une règle trop rigide, encore que celle-ci puisse paraître nécessaire à maintenir l'unité. Voilà le conflit initial d'où vont naître les discordes et les schismes : « Le caractère de la vérité divine est l'unité et dans l'Église qu'elle a créée à son image il n'y a qu'un chef, qu'une discipline, qu'une règle de foi.

« En êtes-vous bien sûr ? Cette unité est-elle aussi réelle que vous le dites ? Je suis portée à croire que dans votre église comme dans la nôtre il y a beaucoup de dissidences, que plus un catholique a

1. P. Leguay, p. 151, citation tirée du *Secret du Précepteur*.

2. *Le Prince Vitale*, p. 249.

3. *Idem*, p. 250.

de vrai zèle plus il est enclin à avoir des opinions particulières. Il en est des dogmes à ce qu'il me semble comme de la musique que chacun, sauf les indifférents, interprète à sa façon et au gré de son cœur. Pour que le dogme ait une action sur la vie, il doit se convertir en sentiment et nos sentiments nous sont très personnels, nous y mettons notre marque. Monsieur le curé, ai-je tort de m'imaginer que les plus grands saints ont eu leurs petites hérésies ? Il n'y a que les indifférents qui n'en aient pas¹. »

L'Église catholique, faisant la part de l'individualisme et de ses aspirations si nobles soient-elles, a ainsi fait le jeu de la Réforme : « L'attaque inopinée de Luther mit l'Église en péril. Quand deux doctrines sont aux prises, la plus simple, la plus grossière a de grands avantages sur celle qui a des aspirations plus hautes... Le programme de Luther : L'Évangile ! rien que l'Évangile ! plus de sacerdoce... avait une simplicité spécieuse propre à captiver les esprits². »

En s'ennoblissant l'Église donna aux sentiments libre carrière : « Les pensées les plus hautes sont les plus sujettes à être mal interprétées ; les passions les défigurent³ ». En s'humanisant pour élargir davantage les limites de son empire, elle perdit de sa puissance sur la foi qui voulait demeurer aveuglément soumise : « C'est ainsi que l'Église s'était affaiblie en s'agrandissant et l'on eût dit qu'en reculant les bornes de la vérité elle en avait ébranlé les fondements⁴. »

L'énergie dans la croyance et la sévérité rétablie dans le dogme, le protestantisme sut l'offrir à ceux dont les convictions avaient été ébranlées par le catholicisme adouci. Ce fut avant tout une religion agressive : « Elle croyait savoir que les protestants sont d'intrépides convertisseurs⁵. » Et encore : « Car la direction des consciences n'est pas étrangère aux protestants⁶ »... Sa rudesse était un de ces attraits.

« Je m'étais frotté à mon siècle et ma vieille foi huguenote avait émoussé ses angles⁷. » Avec la religion réformée, pas de délicates réticences, pas de nuances. C'est bien le cas de redire avec Cher-

1. *Jacquine Vanesse*, p. 79.

2. *Le Prince Vitale*, p. 273.

3. *Idem*, p. 274.

4. *Idem*, p. 275.

5. *Jacquine Vanesse*, p. 142.

6. *Paule Méré*, p. 84.

7. *La Bête*, p. 13.

buliez : croyez-vous, ne croyez-vous pas ? c'est à prendre ou à laisser : « Ce *non* protestant était plus net et plus décisif, plus péremptoire qu'un *non* catholique¹. »

A l'époque moderne cependant cette sécheresse protestante a cessé de plaire ; on en fait grief à ceux qui à tort ou à raison en sont soupçonnés : « On prétend en pays catholique que les protestantes manquent de grâce et de souplesse, qu'elles ont l'esprit guindé, de la raideur, trop de quant-à-soi². »

C'est qu'en effet le protestantisme n'a jamais été une religion jeune, n'a jamais connu les généreux élans de la jeunesse. Il faut se garder des vieillards qui se sont longtemps complus dans la pratique d'une religion peu amène : « Ce qui est fâcheux c'est qu'avec l'âge sa religion a tourné à l'aigre. Une religion acide est une terrible chose³. »

Le caractère raisonnant du protestantisme l'a amené à vouloir tout critiquer, à être mécontent de tout : « Vraiment vous raisonnez trop, vous êtes trop protestante⁴. »

Comparé au catholicisme, il paraît presque mesquin : « Le catholicisme se recommande à nous par sa durée et il a l'évidence, la majesté ou si vous l'aimez mieux, la brutalité d'un fait. La philosophie est la raison contente ; le protestantisme est une raison mécontente qui se donne beaucoup de mal pour remplacer ce qu'elle a perdu. Elle s'ingénie, elle a recours aux succédanés⁵. »

Mais cela lui sert-il d'être si raisonneuse : « Je ne crois pas aux conversions raisonnées ni à la puissance du syllogisme en forme⁶. »

Pour faire pièce à la Réforme, l'Église catholique dut resserrer sa discipline, instituer également une école de raison : « Luther avait paru et pour le vaincre il fallut qu'aux papes philosophes succédassent les papes rigoristes. Le Tasse naquit du vivant de Paul III au moment où l'ordre des Jésuites venait d'être institué, au moment où le Concile de Trente allait s'ouvrir⁷. »

Dans le jugement qu'il porte sur eux Cherbuliez ne semble pas partager la sévérité de beaucoup à l'égard des Jésuites ; il leur reconnaît du moins certains mérites : « Vous l'avouerai-je ? Si

1. *Jacquine Vanesse*, p. 17.

2. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 47.

3. *Idem*, p. 118.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 37.

5. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 16.

6. *Après Fortune Faite*, p. 25.

7. *Le Prince Vitale*, p. 242.

j'étais jésuite je me sentirais flatté d'avoir tant d'ennemis et des ennemis qui se contredisent¹. »

Dans l'histoire de la religion, il reconnaît l'importance du rôle qu'ils ont été amenés à jouer et estime qu'ils ont contribué à la libération de la pensée : « Les Jésuites ont porté de rudes coups à la Réforme, mais ils ont inventé la critique². » Depuis l'époque où l'Église catholique et la dissidente se sont séparées, chacune a suivi sa propre voie et le malentendu s'est aggravé entre celle qui ne fait à la raison aucune part mais fonde la croyance sur les mystères, et celle que Cherbuliez dénomme une raison mécontente.

Qui sait si la Renaissance n'a pas offert pour un temps trop court à l'Église l'occasion de se renouveler ; et celle-ci ayant refusé, ne s'est pas vue en butte aux attaques forcenées de la Réforme ?

« Trop souvent », dit Cherbuliez, « la pensée religieuse de la Renaissance est méconnue, ravalée, travestie³. » Elle s'efforcera de faire l'union et même de créer l'unité entre la religion et la philosophie : La philosophie n'est qu'une religion savante, *philosophia nihil est nisi docta religio*, nous répète notre auteur, relevant une inscription tirée de Marsile Ficin⁴.

Le xvi^e siècle semblait être opportun, car l'antique philosophie avait été créée et remodelée en termes d'une esthétique admirable. Les penseurs étaient là qui prêchaient le culte du beau et de la bonté. Pleins de bonne volonté, ils essayaient de concilier le paganisme remis en honneur et le christianisme vraisemblablement arrivé à son entière et splendide croissance.

Il est de fait que la religion était alors en voie de développement. Lentement son caractère semblait changer selon des lois divines et cependant naturelles. Grâce à elles on pouvait comprendre le nouvel aspect de la vérité : « Les créations de Dieu comme les œuvres de l'homme sont soumises à la loi du développement graduel, elles suivent un cours ordonné. La douceur de Dieu est sa violence, il ne brusque rien ; les siècles sont ses journées. Il a donc voulu que la révolution eût son histoire...

... C'est pour cela qu'il a institué son Église, divine couveuse chargée de féconder et de faire éclore l'un après l'autre, aux heures marquées par l'éternelle patience, tous les germes de vérité que

1. *Le Prince Vitale*, p. 339.

2. *Idem*, p. 16.

3. *Idem*, p. 247.

4. *Idem*, p. 248.

renfermait l'Évangile... Comme le dogme le génie moral du christianisme eut son histoire¹. »

Au point vraiment critique de cette histoire on comprit confusément que les temps où la religion avait dû s'imposer par la violence étaient révolus, que la croyance devait être revivifiée au contact du monde en qui tout n'était pas haïssable :

« Loin d'ici toute vaine distinction du profane et du sacré ! Il n'y a de profane que le vice, il n'y a d'impie que le mal. Le Christ aux bras étroits est l'idole des fanatiques. Périssent les autels de cette divinité menteuse ! Dieu vrai, Dieu infiniment bon, dans tous les temps toutes vos créatures vous ont été chères². »

La sagesse de la vieille et sereine philosophie venant en aide à la religion, incapable de satisfaire entièrement à toutes les aspirations secrètes des âmes, cela même, bien avant la Renaissance, on l'avait désiré : « Déjà le moyen âge avait entrevu cette grande vérité. Il était allé demander à la Grèce son Aristote pour en faire un ouvrier du Seigneur... Aristote fut le saint Christophe du moyen âge, le géant de Stagyre fit passer à l'enfant Jésus le torrent de la barbarie³. »

La Renaissance s'efforça du mieux qu'elle le put d'abaisser les barrières qui existaient entre religion et philosophie, et ainsi c'est surtout « Platon qu'elle enrôle parmi les serviteurs de l'Église ; car en dépit de leurs contradictions apparentes, elle croit à l'harmonie de tous les systèmes. Il y a selon Ficin de la religion dans la philosophie, comme il doit y avoir de la philosophie dans la religion.

« Socrate a été la préfiguration du Christ. Et que dira Ficin de son cher Platon ? Se couvrant de l'autorité de saint Augustin qui déclare que les vrais platoniciens sont presque des chrétiens, il affirme que Platon a été visité de Dieu et que c'est par lui qu'on va à Christ. A son exemple, Pic démontra la concordance du platonisme avec les révélations juive et chrétienne, et tour à tour interprétant le récit mosaïque de la création, il retrouvait dans la Genèse les dogmes de la philosophie ou découvrait dans Platon les rudiments de la théologie chrétienne et l'explication des saints mystères⁴. »

Le désir de retrouver de divines correspondances posséda les philosophes du temps : « Toutes les fables des mythologies sont

1. *Le Prince Vitale*, 248.

2. *Idem*, 262.

3. *Idem*, 263

4. *Idem*, p. 263, 264.

des allégories et des symboles. Les platoniciens florentins déchiffrèrent avec ardeur ces mythes qui avaient servi à mettre la vérité à la portée du monde encore enfant¹. »

Platonicien et chrétien devint le cri de ralliement de ces nouveaux zélateurs : « Je suis chrétien et platonicien », a souvent dit Le Tasse², qui : « abhorrait à l'égal de la peste le nom de luthérien et d'hérétique³ ».

Et ce Ficin, qui s'écriait : « Servons-nous des filets du platonisme pour pêcher des âmes au Crucifié !

« C'était un esprit fort, celui qui consacra sa vie à combattre l'averroïsme, celui qui déclarait que l'Église a dans ce monde deux sortes d'avocats : les philosophes et les miracles⁴. »

C'est, croyons-nous, Cherbuliez lui-même qui nous parle par la bouche du Prince Vitale quand il lui fait dire : « Dans le platonisme chrétien des Ficin et des Pic, je reconnais l'épanouissement complet de l'idée catholique qui a pris toute sa croissance⁵ ». Sans nulle hérésie d'ailleurs ; mais seulement le désir d'une vie plus parfaitement harmonieuse : « Gardons-nous d'oublier le Christ. Que la place d'honneur soit réservée à ce divin convive ! Il ne se refusait pas aux joies des banquets : à Cana il changea l'eau en vin. Renoncer à tout pour aller à Dieu c'était la maxime de l'ascétisme. Se servir de tout pour se rapprocher de Dieu, c'est le précepte de la Renaissance. Et jamais peut-être son génie ne fut mieux défini que par le Tasse dans son dialogue sur la vertu⁶. »

Libéralisme et culte de la beauté trouvèrent ainsi leur expression chez ces apôtres du renouveau ; l'Église elle-même se laissa gagner un instant à leur enthousiasme contagieux : « C'est ce platonisme chrétien et catholique qu'enseignèrent à Florence Ficin et Pic de la Mirandole, que les pinceaux de Raphaël ont revêtu de formes et de couleurs... et qui un jour s'est assis sur le trône pontifical dans la personne de Léon X⁷... »

Et le but poursuivi est presque atteint : « Bénie soit la sainte Église universelle⁸. »

1. *Le Prince Vitale*, p. 265.

2. *Idem*, p. 247.

3. *Idem*, p. 246.

4. *Idem*, p. 240.

5. *Idem*, p. 248.

6. *Idem*, p. 255.

7. *Idem*, p. 247.

8. *Idem*, p. 342.

Mais atteinte dans ses œuvres vives par la Réforme, l'Église inquiète se ressaisit : « Par le concile de Trente elle réduit sa doctrine au dogme traditionnel, dégagé de toute alliance avec la philosophie et de ces lumières nouvelles qu'elle avait puisées dans l'antiquité rajeunie, elle renonce à ces agrandissements dont elle se faisait gloire, elle se referme et se retranche dans sa vieille enceinte, où elle est sûre que l'ennemi ne pourra pas la forcer. En même temps par l'institution des Jésuites elle rétablit la discipline dans sa propre armée¹. »

L'alerte a été chaude; il faut redoubler de vigilance : « On se surveille beaucoup soi-même, on surveille encore plus autrui²... »

Dangers partout semble-t-il; la Réforme au dedans et, non moins redoutable, une philosophie que l'Église n'envisageait que comme un enfant du paganisme au dehors : « Si l'Église combattait l'hérésie à outrance, elle n'était pas moins ardente à traquer le platonisme; les académies dont l'Italie s'était couverte lui causaient de mortelles inquiétudes³. »

Il s'agit, après avoir refoulé cet esprit dangereux, d'inculquer un nouvel enseignement religieux et pour cela « les chevaliers de Jésus se font maîtres d'école⁴ »... « Ces magisters complaisants n'ont garde de heurter de front la Renaissance, mais ils savent si bien la prendre, qu'elle se réduit par leurs conseils aux proportions d'un événement littéraire⁵ »... « Ils se chargent de cultiver les esprits en les stérilisant⁶. »

D'ailleurs la manière forte persiste encore : « Caraffa vient d'instituer à Rome un tribunal suprême de l'inquisition sur le modèle de l'Espagne. On entend par toute l'Italie un bruit de verrous et de chaînes. Des bûchers s'allument; les vents balayent dans l'air des cendres de livres mêlées à des cendres humaines⁷. »

Le résultat ne tarde guère. Puisqu'on lui demande des réformes, l'Église saura se réformer : « La cour romaine est devenue irréprochable dans ses mœurs... seulement on y proscrit la philosophie

1. *Le Prince Vitale*, p. 276.

2. *Idem*, p. 281.

3. *Idem*, p. 283.

4. *Idem*, p. 276.

5. *Idem*, p. 277.

6. *Idem*, p. 277.

7. *Idem*, p. 278.

à l'égal de la volupté, et les joies de la pensée à l'égal des désordres de la chair¹. »

Ainsi la rupture entre le christianisme et le platonisme est consommée... Peut être après tout n'était-elle pas encore prête pour le renouvellement; peut-être ce malentendu fut-il un avertissement que le moment n'était pas encore propice? Le Prince Vitale, dont Cherbuliez fit la vivante représentation de l'union mystique tant désirée par la Renaissance : « comparait l'Église à une vigne imprudente qui est trop pressée de fleurir, mais le grand vigneron qui sait combien les printemps sont trompeurs et qui veut que sa vigne attende l'heure marquée par sa sagesse, lui envoie au moment où elle s'apprête à épanouir ses fleurs, des gelées qui la font rentrer dans le sommeil de l'hiver...

Au XVIII^e siècle, l'Église, conduite par les Benoît XIV et les Clément XIV, crut de nouveau que le moment de la « floraison » était venu. Dieu chargea la Révolution de l'avertir qu'il était trop tôt. Aujourd'hui pourtant je crois reconnaître à plus d'un signe que le temps de l'épreuve est passé, que toutes les divisions vont cesser et que l'âge de l'harmonie va s'ouvrir². »

Si on ne l'avait pas appris par ceux qui comme Schérer, comme Amiel même, estimaient si hautement l'esprit philosophique de Cherbuliez, les citations qui précèdent devraient, nous semble-t-il, donner à penser qu'il avait résolument pris rang dans le camp des philosophes.

Une religion honnête, tempérée d'aimable philosophie, cela il le préférerait, à n'en pas douter, à une religion farouche, inflexible. Rappelons ce qu'il pensait de la conception peu réconfortante que les Allemands se faisaient de la divinité : « un Dieu aux bras étroits ».

Mais si Cherbuliez appartenait au parti des philosophes, il convient de faire observer que ceux-ci étaient eux-mêmes divisés, que l'histoire de la philosophie c'est l'étude d'un conflit rarement apaisé entre deux tendances irréconciliables : celle qui est en fait de l'avis qu'il faut ramener le monde à l'homme et celle qui ramène l'homme au monde, c'est-à-dire la philosophie idéaliste ou de l'esprit et celle de la sensation ou empirique.

L'auteur fit, bien entendu, partie de la première.

La formation du jeune philosophe nous est connue : Dès son

1. *Le Prince Vitale*, p. 280.

2. *Idem.*, p. 354.

adolescence alors qu'il était encore sur les bancs du collège, il fut amené par réaction à repousser l'enseignement empirique qu'un de ses maîtres trop zélé tenait à toute force à lui faire admirer.

E. Montégut indique sans le nommer l'influence de ce professeur de philosophie qui voulait « faire de ses élèves des disciples de Reid ». Victor Cherbuliez fut « blessé de l'indiscrète insistance avec laquelle on essayait de lui imposer une doctrine qui n'explique rien ». Il réagit en sens contraire et s'attacha à l'étude d'Aristote et de Kant¹.

Ce même antagonisme est signalé par M. L. Pailleron et les propos du jeune philosophe ne laissent aucun doute sur ses sentiments à cet égard : « Son esprit curieux se plut à l'étude de la philosophie quoique le premier maître qui la lui révélât ne l'encourageât guère à s'y arrêter. »

Cet homme étrange, disciple de l'École écossaise, estimant qu'il n'existait en métaphysique que des questions inutiles ou dangereuses, s'appliquait consciencieusement à dégoûter ses élèves des unes et des autres. « Ce professeur, disait V. Cherbuliez, enseignait que la timidité ou l'abstinence de l'esprit sont la première des vertus, le secret d'être heureux en ce monde et dans l'autre. » L'aphorisme ne plaisait guère au futur Valbert qui apprit l'allemand pour lire Kant dans sa langue, « s'étant toujours senti du goût pour les questions inutiles et dangereuses² ».

D'ailleurs il n'y avait pas là qu'une question de réaction purement personnelle alimentée par la seule animosité; il y avait également un courant très défini, une mode de penser nouvelle à laquelle Cherbuliez, en raison de son âge, ne pouvait manquer de participer. Le vent était à la philosophie spéculative :

« Cette philosophie écossaise introduite sur le continent par Royer-Collard avait enchanté la génération précédente. Raison suffisante pour que les jeunes gens l'abandonnassent. Cherbuliez, était, à un an près, du même âge que Taine. Le fils du professeur de Genève et le fils de l'avoué de Vouziers eurent, à l'égard de l'enseignement officiel, à peu près la même réaction.

« Cherbuliez étudia plus particulièrement Aristote, puis Kant et enfin, surtout au cours de son voyage en Allemagne, cet Hegel qui paraît avoir fait sur lui une très sensible impression et dont le nom se rencontre souvent sous sa plume. Il disait de la *Phénomologie*

1. E. Montégut. *Dramaturges et romanciers* : articles d'octobre 1860 et de mai 1867.

2. M. L. Pailleron : *Buloz et ses Amis*, p. 234.

que c'est un livre qu'il ne faut jamais lire, ou bien relire encore. Déclaration qu'il convient de mettre en pendant de celle que faisait Taine : J'ai lu Hegel, tous les jours pendant une année entière, en province; il est probable que je ne retrouverai jamais des impressions égales à celles qu'il m'a données. De toutes les philosophies, il n'en est aucune qui soit montée à des hauteurs pareilles ou dont le génie approche de cette prodigieuse immensité¹. »

Cette admiration fut commune à tous les jeunes philosophes de cette génération. Véra traduisit les œuvres de Hegel de 1859 à 1867 et publia en 1864 une *Introduction* très remarquée de sa philosophie; Schérer lui consacrait un article destiné au grand public; à la veille de la guerre, Taine et Renan se proposaient de réunir des fonds pour lui élever une statue².

L'esprit philosophique de Cherbuliez se forma donc à l'ombre de ces grands maîtres :

« M. Cherbuliez fut amené par réaction à s'enquérir profondément de la vraie constitution de l'esprit humain et de ces méthodes innées, organiques, nécessaires, qui sont pour l'intelligence ce que les membres et les sens sont pour le corps et, pendant deux années entières, il étudia les deux mémorables descriptions qui ont été données à un si long intervalle, l'une de l'autre, par Aristote et par Kant. Le premier lui révéla l'engrenage et le mécanisme de la pensée, le second les limites fatales et infranchissables, la nature nécessairement « humaine » de cette pensée; c'est ainsi que d'un enseignement qui avait pour but de mater et d'enchaîner la liberté de l'esprit naquit pour le jeune étudiant une nouvelle occasion d'affranchissement³... »

La tâche qu'il s'était imposée comme discipline indispensable et comme apprentissage était d'ailleurs fort ardue à son avis, et déjà il laissait voir pour Hegel qu'il ne connaissait pas encore très bien une prédilection marquée :

« Il suivait trois ans de suite les cours de Burnouf et il scrutait avec une égale opiniâtreté Hegel et Aristote. En 1848, il écrivait à son ami d'enfance M. Franck Abauzit :

Pendant que vous nagez dans la philosophie de l'absolu, je me plonge dans l'*Organon*. Je vous jure que ce n'est pas chose facile que de labourer ces grandes pages serrées de Becker... On est du

1. *Les grands classiques du dix-neuvième siècle en France*, p. 132-133.

2. L. Reynaud. *L'influence allemande en France au dix-huitième et au dix-neuvième siècles*, Paris 1922, in-16, p. 224.

3. E. Montégut. *Revue des Deux Mondes*, année 1867, 15 mai, p. 482.

reste bien récompensé de cette peine : au milieu de la dissection du syllogisme, on rencontre des oasis métaphysiques dont la philosophie n'est pas si différente de celle de *notre* Hegel¹. »

Ce fut à Bonn que Cherbuliez prit véritablement contact avec l'Hégélianisme ou plutôt qu'il se sentit attiré par lui :

« A l'université de Bonn il se passionna pour Hegel, ce nouveau Thésée, ce nouvel Hercule, comme il l'appelle quelque part, dompteur du monstre de la contradiction, jusqu'à lui l'épouvantail des philosophes² ».

Et cependant ce ne fut qu'à Berlin, si nous nous en rapportons à son propre témoignage, qu'il se mit à étudier vraiment sérieusement cette doctrine :

« J'étais à Berlin quand Marc Monnier y arriva. Je n'oublierai jamais que nous entendîmes ensemble notre première leçon de philosophie hégélienne...

« ...Il s'étonnait, s'inclinait, se soumettait, et quand il arrivait à comprendre, il tremblait pour sa raison³... »

D'où il sera peut-être permis de conclure que lui, Cherbuliez, n'était pas aussi entièrement dominé par ce système de philosophie.

Quoiqu'il en soit... : « A Berlin, il se dévoua tout entier à l'étude de Hegel dont il connut les principaux disciples, et entretint des relations intéressantes avec Schelling devant lequel nous dit-il, il avait soin de dissimuler la tendresse que lui inspirait son rival⁴. »

Ce qui semble avoir fait tort à la philosophie du grand maître allemand dans l'esprit de notre auteur c'est probablement l'outrance et le dogmatisme de ses continuateurs. Par réaction saine et par protestation que lui inspirait sa pondération même, il dut comme au début de ses études philosophiques juger qu'un système dont on voulait faire l'explication de toute chose risquait de ne rien expliquer du tout.

Ernest Renan a révélé les préoccupations du jeune Victor Cherbuliez au sortir des universités allemandes... Il a montré qu'elles étaient inspirées en premier lieu « par le puissant effort intellectuel de Hegel bien que les élèves fissent déjà tort au maître.

« Les Hégéliens dont vous suiviez les leçons vous choquèrent par

1. Eloge de Cherbuliez par E. Faguet. Séance de l'Académie française du 18 avril 1901.

2. P. Leguay, p. 19.

3. *Journal des Débats* : *Livre du Centenaire*, 1889. Article de Victor Cherbuliez sur Marc Monnier (cité ailleurs).

4. E. Montégut. *Revue des Deux Mondes*, du 15 mai 1867.

l'abus de ces formules toutes faites, qui furent le tombeau d'une école créée par le génie, émaciée par la médiocrité. Vous rêviez alors d'une grande publication hégélienne¹... »

Taine distinguait soigneusement Hegel « de la secte grossière qui l'a continué et défiguré ». Cherbuliez aurait-il fait ainsi d'une manière aussi dédaigneuse, la même distinction².

Si Renan dans son discours de réception se crut autorisé à souligner cette réserve croissante imputée à Cherbuliez au contact d'une doctrine tournant à l'exagération, et cela en la présence même de l'intéressé, c'est sans doute qu'il est sûr de son fait.

On serait tenté de croire que Cherbuliez tout en restant fidèle à Hegel se sentait gêné et un peu honteux de se trouver mêlé au groupe absurde qui perdait son temps à ergoter sur le moi et le non-moi :

« ... A Berlin, il vit les principaux disciples de Hegel et son rival, le vieux Schelling auquel il se garda bien d'avouer son admiration pour la Phénomologie. Renan qui tenait le fait sans doute de Cherbuliez lui-même, raconte qu'il entretenait de tout ce jeune homme, excepté de philosophie³. »

D'après ce qui précède et malgré l'atténuation assez évidente de l'enthousiasme de Cherbuliez pour l'hégélianisme, il apparaît qu'il fut par choix et par influence disciple lui aussi de l'apôtre de l'idéalisme au début du XIX^e siècle. Pour comprendre la position de notre auteur il convient donc d'indiquer très succinctement l'apport de la doctrine (telle du moins qu'on la concevait à l'époque) à la philosophie de l'Idéal.

Empruntons quelques précisions à Edmond Schérer, qui de l'avis de plusieurs, de Buloz entre autres⁴, avait donné la plus claire interprétation du système du philosophe allemand :

« L'école de Locke avait montré l'intelligence humaine produite en quelque sorte par la sensation. Fichte renverse les termes.

« L'une et l'autre école dédaigna soit l'homme soit le monde.

« Spinoza cherchant l'unité de l'homme et de la chose s'éleva à l'idée générale de substance, fit de la substance la réalité souveraine et considéra la pensée aussi bien que l'étendue comme un attribut de la substance. En d'autres termes, la réalité a deux manières d'être et la pensée est une de ces manières.

1. Réponse de Renan à Cherbuliez. Séance de l'Académie du 25 mai 1882.

2. P. Leguay, p. 19.

3. Leguay, p. 19.

4. « Ce beau travail sur Hegel. » (Citation de E. L. Pailleron : Extrait de *Buloz et ses Amis*, p. 243).

« Cette doctrine renfermait une philosophie nouvelle ; elle inaugurerait dans la métaphysique une révolution analogue à celle que Copernic avait introduite dans la cosmologie en nous apprenant que la terre n'est pas le centre du système dont elle fait partie.

« La personnalité au lieu d'être le centre du monde intellectuel et moral en devenait un élément subordonné...

« La nature devient ainsi en quelque sorte un esprit qui n'a pas la conscience de soi, comme l'esprit à son tour est une nature qui est douée de conscience... Il n'y a plus opposition... Si la nature est intelligente, si l'homme se reconnaît en elle c'est que la nature et l'homme ne font qu'un.

« L'esprit se révèle sous deux modes, l'un est conscient, l'autre inconscient.

« L'œuvre de Kant avait été essentiellement critique. Il avait laissé l'esprit et le monde en face l'un de l'autre ; Schelling entreprit de les ramener à l'identité. L'identité absolue, tel fut le nom de la doctrine nouvelle. Toutefois, c'est en ceci que consiste le progrès de Schelling sur Spinoza, le fond de l'identité n'était plus la substance, c'était la raison. Il éleva la pensée à la dignité de substance. Mais ce fut une philosophie sans méthode, sans vie, Hegel entreprit de faire vivre cette philosophie.

« Il proposa une nouvelle méthode dite spéculative prêtant aux choses notre conscience, leur empruntant leur conscience et nous perdant en elles afin qu'elles se retrouvent en nous.

« Pour Hegel la philosophie c'est la science de l'absolu.

« Sa méthode explique le monde en montrant comment il se fait et, pour ainsi parler, en le refaisant...

« La donnée fondamentale de Hegel, c'est l'homme cessant de vivre en lui comme homme individuel pour sentir le monde vivre en lui...

« L'idée est le vrai principe des choses... ou plutôt c'est le mouvement de l'idée qu'il faut dire... l'être n'est pas autre chose que le devenir... L'absolu n'est pas une force, il est un acte, une transformation...

« Le but de l'absolu est de se réaliser en prenant conscience de soi. Ce but n'est d'ailleurs jamais atteint car ce but c'est le voyage même¹... »

Schérer, sans trop s'appesantir sur la nébuleuse théorie du moi et du non-moi, conclut à la nécessité du principe de contradiction du système. Il en marque ainsi l'importance :

1. *Hegel et l'Hégélianisme. Revue des Deux Mondes*, n° 34, année 1861, par Edmond Schérer.

« Cette découverte du caractère relatif des vérités est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine...

« Mais Hégel ne s'est pas contenté d'établir la loi de la contradiction; la contradiction dont il parle est le principe d'un mouvement et ce mouvement n'est pas seulement l'évolution des choses, il en est le fond. Tout n'est que relation. Le vrai n'est plus vrai en soi... Le vrai, le beau, le juste même se font perpétuellement; ils sont à jamais en train de se constituer parce qu'ils ne sont autre chose que l'esprit humain qui en se déployant se retrouve et se reconnaît...

« La logique, la philosophie de la nature et la philosophie de l'esprit sont les trois termes du syllogisme de l'univers, les trois actes du grand drame de l'absolu et les trois parties des sciences philosophiques¹... »

Dans la reconstitution de la pensée métaphysique de Cherbuliez examinons maintenant son point de vue à l'égard de la nature et voyons par quoi il se rapproche du système hégélien et par quoi il s'en écarte :

D'abord la personnification de la nature et la ressemblance qu'elle semble affecter avec la forme humaine. C'est là une tournure qui lui est toute particulière; en voici quelque exemples :

« Des têtes rondes d'oliviers qui se chauffent paresseusement au soleil²... » ... « de grandes clairières où de minces bouleaux à l'écorce d'argent, s'élancent du milieu des hautes fougères tantôt d'un vert glauque, tantôt bordées de vieil or, qui leur monte jusqu'aux genoux³ » ... « des chênes énormes dont les branches sont grosses comme des troncs et qui semblent porter leurs siècles à bras tendu⁴ » ... « des champs de trèfle, de maïs, de sarrasin fleuri, au milieu desquels couraient des treilles échevelées dont les pampres se tachetaient de rouge et qui toutes se tenaient par la main pour danser comme des folles... Hommes, femmes, enfants, tout le monde causait et riait; la tourbière interpellait les pois, la herse apostrophait les lavandières⁵ » ... « Toutes ces ombres (d'arbres) se penchaient vers Gilbert, l'observaient, l'interrogeaient du regard⁶. »

Formes ou attitudes, les ressemblances s'accusent dès que Cherbuliez nous les fait observer :

1. Hégel et l'Hégélianisme. *Revue des Deux Mondes*, n° 31, année 1861, par Edmond Schérer.

2. Prosper Randoce, p. 200.

3. Une Gageure, p. 133.

4. *Idem*, p. 133.

5. *Méta Holdenis*, p. 156.

6. *Le Comte Kostia*, p. 229.

« Un gros nuage blanc immobile sommeillait aussi dans un coin du ciel¹... : « de petits nuages blancs comme neige et tout gonflés de vent avaient des airs de passants et de curieux² » ... : « Cet immobile rocher avait l'air de leur envier leurs ailes et de sentir son poids³ » ... : « Un rocher creux, aux arêtes vives et couronnées d'une touffe de chardons de Notre-Dame qui se profilaient sur l'horizon. A la lumière douteuse du crépuscule les objets les plus insignifiants prennent un sens et un air ; ils ont des attitudes, des gestes⁴. »

Cette interprétation de l'aspect vivant de la nature en ses divers attributs réveille un écho tout à fait romantique. L'image hugolienne la plus caractéristique se retrouve là :

« Le Ventour pareil, selon le mot du poète de la Provence, à un grand et vieux pâtre assis parmi les hêtres et les pins sauvages, contemple à ses pieds son troupeau de montagnes. Derrière tous ces sommets au-dessus de la mer invisible, flottaient de gros nuages blancs et roux semblables à des outres gonflées de lumière⁵. »

Les objets naturels retenant les souvenirs ou bien donnant par leurs formes mêmes l'idée de leur fonction, ou encore suggérant l'effort silencieux qu'ils fournissent :

« Il avait laissé dans certaines rues maintenant détruites, de vieilles mélancolies et de longs soliloques qu'il eût été bien aise d'y rencontrer... Les toiles d'araignée pressentent les mouches⁶... » : « Toute cette verdure semble faire effort pour résister à la pente qui l'entraîne⁷. »

Intentions, attitudes animant les choses les plus ordinaires et les plus banales et répétant à l'infini les modes d'expression de la nature s'efforçant, dirait-on, de se communiquer à nous, voilà qui est bien dans la tradition romantique, qui veut par ce moyen trouver des affinités de sympathie avec le monde alentour afin d'y voir son image multipliée. Mais c'est aussi sans doute, une manifestation de l'esprit classique qui tend à tout ramener à la mesure de l'esprit humain afin de tout comprendre. C'est également peut-être une ébauche symboliste à la recherche de ses correspondances ?

1. Prosper Randoce, p. 130.

2. Noires et Rouges, p. 295.

3. Prosper Randoce, p. 60.

4. Méta Holdenis, p. 223.

5. Le Roman d'une Honnête Femme, p. 103.

6. Prosper Randoce.

7. Idem, p. 200.

Formes et images agissant sur l'imagination, agissant sur la sensibilité ; idées et forces latentes conçues par l'intelligence recherchant l'ordre, l'unité, l'harmonie ; énigmes et mystérieuses concordances par lesquelles le conscient et l'inconscient essayent de se rejoindre ; Cherbuliez semble avoir voulu indiquer tout cela dans ses descriptions des choses de la nature.

Il faut également noter comme un rythme puissant, pulsant, une vie qui jamais ne s'arrête, le « devenir » hégélien sans doute ; et enfin la notion panthéistique d'un Dieu.

L'union ou tout au moins la compréhension mutuelle de l'homme et de la nature par la sensibilité et l'imagination, le romancier en a fait un de ses thèmes favoris :

« Plus d'un sapin m'a regardé d'un air familier, plus d'un vieux mur m'a souri au passage. Un ruisseau tombant d'une roche grise a grossi sa voix pour m'appeler¹... » : « Il me sembla que toutes les étoiles du ciel se penchaient vers cet humble toit et le regardaient avec amitié² »... : « les pierres ont un cœur. Toute cette maison se prit à sourire en me voyant paraître³... » Il lui sembla que ce saule creux la regardait avec bienveillance⁴. »

Paul Sirven a d'ailleurs reproché à Victor Cherbuliez cette conception de la nature qu'il juge trop superficielle : « De la nature il ne sait guère que ce qu'elle a de coquet et de grandiose, et il la goûte en épicurien qui apprécie un paysage »... « Les récits de M. Cherbuliez abondent en descriptions. La nature s'y mêle perpétuellement aux actions et aux sentiments des personnages. Mais combien elle diffère chez lui de ce qu'elle est chez les poètes !

« Le poète est celui qui embrasse la nature dans son entier, qui la pénètre et s'y absorbe... Je ne vois nulle part chez M. Cherbuliez ce sens de l'immensité, ni cette préoccupation de l'infini...

« A défaut de la poésie de l'infini, il nous donne celle de la variété... Oui cette nature dont il sent si bien la grâce, il l'a voulue le plus souvent humaine, familière, plaisante et presque lutine... « Plus d'un vieux mur m'a souri au passage... un torrent tombant d'une roche grise a grossi sa voix pour m'appeler... » Cela tourne au procédé, mais c'est gentil tout de même. Et puis après tout la nature intelligente et sympathique est peut-être aussi vraie que l'autre... Et enfin je suis loin de reprocher à M. Cherbuliez de

1. *Paule Méré*.

2. *Idem*, p. 124.

3. *Idem*, p. 209.

4. *Jacquine Vanesse*, p. 42.

n'être pas romantique. Je me borne à noter les détails de sa forme littéraire¹. »

Si Cherbuliez ne mérite pas le nom de romantique (en dépit de ce qu'a dit Zola²), on peut se demander cependant si malgré l'évidence du procédé employé il n'a pas eu une compréhension beaucoup plus vraie et même « poétique » de la nature. Henri Houssaye par exemple estime qu' : « il a le sens profond de la nature³ », et Louis Ducros trouve que : « ses descriptions ont un côté moral, ses paysages une physionomie⁴ ». Il est vrai que dans le même article ce critique trouve lui aussi ces fréquents apartés entre l'individu et la nature un peu trop superficiels : « Un personnage a-t-il lieu de se réjouir? Le voilà qui sourit aux champs et aux arbres et ceux-ci ne manquent jamais de lui rendre la pareille...

Or le procédé, M. Cherbuliez, voilà l'ennemi! »

« Il n'est personne qui n'ait remarqué », dit encore Émile Faguet⁵, « que les personnages de M. Cherbuliez causent très souvent avec les êtres inanimés ». Mais après tout n'est-ce pas là la marque du poète, qu'il porte la rubrique romantique ou tout autre, de converser avec la nature et de l'interroger? N'est-ce pas même tout simplement l'indice et la caractéristique de l'homme en général? : « L'homme est ainsi fait », nous dit Brunetière⁶ « qu'il se cherche partout dans la nature. Il poursuit un mystère qui n'est autre que le sien propre ».

Au surplus, Cherbuliez étant romancier est forcé de pratiquer l'illusion et peut-être d'y croire un peu lui-même. A force de faire jouer ses marionnettes devant la toile de fond qu'est pour lui la nature (ce mot est de Zola)⁷ l'auteur en est arrivé presque à se représenter comme réelle la scène de sa création :

« J'aime ces marionnettes dociles qui répètent sans se tromper tous les rôles qu'il nous plaît de leur souffler. Et ce qui est charmant, c'est que nous prenons la représentation au sérieux et croyons

1. *Portraits contemporains (Revue bleue)*. Paul Sirven, 1893, pp. 620-626.

2. Dans une âpre critique il conclue, parlant de Victor Cherbuliez : « Il faut se montrer doux pour les romanciers de la queue romantique ». (*Les romanciers naturalistes*, 1881).

3. *Hommes et Idées*. Victor Cherbuliez par Henri Houssaye, 1886. Calmann-Lévy.

4. *Revue politique*, du 24 décembre 1881. Article sur Cherbuliez par Louis Ducros.

5. *Discours de Réception*, de M. E. Faguet, 18 avril 1901.

6. *Revue des Deux Mondes*, juin 1882. *Revue littéraire : réceptions académiques*. Ferdinand Brunetière.

7. Article précédemment cité : « La nature intervient comme toile de fond ».

naïvement aux fureurs des vents déchaînés, aux soupirs des ruisseaux et aux regards de la lune¹. »

Après cela si l'on note chez Cherbuliez un certain degré de fantaisie dans ses descriptions qu'on ne lui en fasse pas un trop grand grief et surtout qu'on ne le juge pas incapable d'une compréhension plus profonde et plus poétique.

Si l'on doute que Cherbuliez ait compris la beauté de la nature en vrai poète romantique qu'il nous soit permis de citer ce passage de lui, un peulong avouons-le, mais possédant néanmoins les caractéristiques les plus favorables de l'école et, en quelque sorte la note propre à Chateaubriand dont on dirait presque un pastiche :

« Cependant la nuit s'était faite, nuit pareille à un jour adouci et rafraîchi. La lune radieuse brillait au zénith ; elle inondait de ses molles blancheurs les campagnes du ciel, elle secouait son flambeau sur le Rhin et faisait scintiller la crête des ondes frémissantes ; elle épanchait sur la cime des arbres une pluie de clartés argentées, elle suspendait à leurs branches des colliers de saphirs et de diamants bleuâtres que la brise froissait en se jouant. Les grands bois endormis frémissaient au contact de cette rosée de lumière qui baignait leurs fronts superbes ; ils sentaient quelque chose de divin s'insinuer dans l'horreur de leurs sombres retraites.

« Par instants un rossignol jetait au vent quelques notes sonores et soutenues : on croyait entendre la voix de la forêt qui parlait en dormant et dont l'âme ravie en extase, exhalait son ivresse par un long soupir d'amour². »

Comme l'illustre René nourrissant son mal à l'aide de sensations de tristesse qu'une nature tourmentée lui offre, les héros de Cherbuliez trouvent semblable satisfaction dans le romanesque décor que leur auteur leur a composé : ... « Le gémissement du vent contrefaisant dans ses mélancoliques ébats la voix des douleurs humaines³ ». ... « Les grondements lugubres et houleux des sapinières⁴. »

Si le don de la faculté d'observation visuelle exacte a, à juste titre, été attribué aux romantiques, Cherbuliez l'a possédé à un degré marquant et grâce à lui mérite sans doute le titre de poète de la nature : « des lacis de lumière dans les grandes flaqes d'ombre dormante auxquelles la bruyère en fleur prêtait des reflets

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 62.

2. *Le Comte Kostia*, p. 110.

3. *Idem*, p. 110.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*.

rougeâtres. A nos pieds, le lac était d'un bleu pur ; plus loin, du côté de Thonon, il présentait une nappe argentée, rayée en largeur de longues bandes purpurines comme si la vague eût passé par endroits sur des bancs de violettes¹ ». Ou encore : « Les grandes eaux majestueuses du fleuve charriaient de l'argent et de la pourpre aux mille reflets changeants ; immobiles et silencieux les saules et les peupliers défeuillés les regardaient couler et enveloppaient la rive du mystère de leur ombre glacée de lumière². »

L'art de la description, c'est la comparaison la plus frappante parce que la plus inattendue, la fameuse loi de l'antithèse chère aux Romantiques. Cherbuliez à cet égard a su déployer quelque maîtrise : « Des genévriers d'une taille extraordinaire... Quelques-uns semblaient être en colère, on ne savait pourquoi. D'autres causaient tranquillement avec la lune. Il y en avait un qu'on eût pris pour un coq gigantesque qui dormait, sa tête rentrée dans ses plumes. Les blocs de grès faisaient çà et là des taches de neige dans le feuillage³. »

C'est surtout lorsqu'il décrit un paysage d'eaux que Cherbuliez sait le mieux saisir le mouvement et la vie des choses. Pour lui dont l'enfance se passa sur les bords du Léman, l'eau était devenue un élément indispensable à la description. Il nous le fait comprendre par une piquante boutade : « Un paysage sans eaux c'est un salon sans glaces⁴. »

Il sait donner une personnalité singulièrement vivante à ces fleuves, ces lacs, ces rivières dont abondent ses romans.

Que ce soit au moyen d'une image familière : « Il venta grand frais. Le lac fouetté par la bise ne se possédait plus ; il avait des attitudes et des colères d'océan⁵ »... : « Un lac frisotté qui parlait tout bas⁶ » ; ou que ce soit grâce à une heureuse description d'un de ces changements à vue qui donnent précisément à l'eau cette ressemblance saisissante avec la vie : « Les lacs des montagnes sont capricieux et fantasques... Ni une ride à la surface de l'onde qui est d'un bleu argenté. Bientôt l'ombre portée de la côte avait pris une couleur d'émeraude ; le vent gagnant peu à peu sur l'azur avait envahi tout le lac qui fut saisi d'un frisson et commença à clapoter...

1. *Le Grand Œuvre*, p. 54.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 236.

3. *Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 306.

4. *La Revanche de Joseph Noirel*, p. 112.

5. *Apépi*, p. 93.

6. *Miss Rovel*, p. 109.

Il avait passé du vert au gris¹. » Remarquons à cet égard que Cherbuliez utilise une palette des plus riches et des plus précises qui décèle son indéniable talent de romantique visuel : l'eau pour lui donne l'idée du mouvement, la couleur changeante ajoute à l'illusion des formes ; la lumière qui transmue tout est la mesure de spiritualité du paysage : « L'Arno répétant toutes ces teintes dans ses eaux tranquilles se faisait fête et prenait sa part des joies du ciel² »... « Un frisson de lumière pâle courut sur les eaux verdâtres de la Seine³. »

Lier lumière et eaux invariablement comme deux symboles de mouvement et de vie paraît être presque une manie chez notre auteur : « Les châtaigniers filtraient dans leurs feuillages reluisants une pluie de soleil qu'ils laissaient retomber goutte à goutte sur les gazons⁴... : « L'avoine qui n'est pas encore mûre rappelle par son vert glauque la couleur des grandes eaux. Caressée par le vent il court des ondes à sa surface⁵. »

Vie ondoyante, vie attirante et quelque peu voluptueuse, voilà quelquefois ce que nous fait comprendre l'image : « La Seine coulait à leurs pieds, lisse, lumineuse et coquette ; elle avait des grâces et une peau de serpent qu'on avait envie de caresser⁶. »

Diversité et cependant en dépit de toute unité, c'est parfois l'impression que l'on ressent à la lecture des passages descriptifs de Cherbuliez, et c'est là l'élément classique de l'idée des compensations et de la logique : « Et je me dis que cette rivière qui courait devant moi renouvelle son eau à chaque minute et que pourtant c'est toujours la même rivière. Il y a en nous comme une forme qui demeure⁷. »

A cette notion de changement et de permanence, d'ordre et d'harmonie s'ajoute la conception logique du bonheur : « Elle (la Seine) faisait en aval un brusque détour et se déroba dans l'ombre noire d'une forêt pour reparaitre un peu plus loin et retrouver le soleil comme une vie heureuse qui vient de traverser une aventure⁸. »

1. *Méta Holdenis*, p. 170-71.

2. *Miss Rovel*, p. 204.

3. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 109.

4. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 341.

5. *La Ferme du Choquard*, p. 56.

6. *Une Gageure*, p. 160.

7. *Noires et Rouges*, p. 296.

8. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 11.

L'impression d'harmonie dans le mouvement tranquille et la paix semble encore être une des croyances maîtresses de Cherbuliez : « Ça et là se détachaient sur un fond de vapeurs argentées quelques-unes de ces meules monumentales qui sont les pyramides de la Brie... Dans un vaste champ dont la terre fraîchement remuée était rouge et luisante, un charme solitaire semblait étirer ses bras et se reprocher d'avoir dormi trop longtemps. Des aunes, des trembles qui avaient des airs de patriarches tenaient un conseil de famille rangés autour d'une mare... Partout dans la vallée comme dans la plaine régnait une joie tranquille, l'ordre, la paix...

« Les arbres s'attendaient à leurs fruits, les champs à leurs moissons, les oiseaux à leurs prochaines amours...

« Les fumées s'envolaient où le vent les poussait et ne se disputaient point avec lui. Hommes et choses, tout le monde vaquait à sa besogne, personne ne doutait de son avenir ou ne bataillait contre sa destinée¹. »

Il est peut-être bon de faire observer que les descriptions dans lesquelles domine l'impression d'ordre, de paix, d'harmonie, viennent après quelque crise violente que traversent héros et héroïne : crise sentimentale, crise de conscience, situation tragique. Il est certain que le choix un peu trop répété de ce moyen à effet de « sédatif » pourra être considéré comme un autre procédé répréhensible, mais après tout n'est-il pas d'une bonne observation que ce n'est qu'au sortir d'un grand désarroi d'esprit, alors qu'une sorte de vide semble exister en nous, que nous sentons le plus vivement la multiplicité des liens tenus qui nous relie à la nature?

Si notre pensée est à ces heures en dérive, notre observation et notre appréciation demeurent intactes. Même l'élément comique y entre sans nous choquer tant le rire est près des larmes et tant la détente est parfois nécessaire :

« Un merle sifflait.. Il ne se rappelait que le commencement de sa chanson². »

La nature nous ramène aux proportions normales, à la raison. Qui sait si elle n'est pas le catalyseur subtil qui nous fait passer de la subjectivité du poète à l'objectivité du penseur ? : « Il n'est pas de meilleur remède contre les folles terreurs que l'étude de la nature³. »

De l'observation romantique, imaginative, on peut, comme Cher-

1. *Noires et Rouges*, p. 251.

2. *Noires et Rouges*, p. 252.

3. *Le Comte Kostia*, p. 268.

buliez semble le faire quand il lui plaît, passer à l'observation réaliste, classique. L'esprit reste libre dans les descriptions de l'auteur et il sait trouver des défauts dans la nature tout en l'admirant : « Ce n'est pas comme vos étroites vallées du Jura et de la Suisse où il faut se rompre le cou pour voir l'horizon. Ici on respire mieux et la bordure n'écrase pas le tableau¹ »... « Certes, quand la nature fit le Jura elle avait encore beaucoup à apprendre². »

Mais ce n'est pas toujours avec la sensibilité, l'imagination ou la raison que le romancier nous convie à pénétrer les secrets de la nature. Certaines de ses images nous donnent l'impression d'une incursion, timide à la vérité, mais réelle néanmoins, dans le domaine mystérieux du symbolisme. Ainsi il veut nous faire saisir le sens de la vie de la nature par transposition. Nous en citons ici quelques exemples. D'abord les correspondances et affinités : « Il lui parut qu'en dépit de Lucrèce il y avait dans ce monde autre chose que le néant et que s'il est absurde de rêver, le printemps donne raison à cette folie et que la nature entretient de sourdes intelligences avec ce je ne sais quoi qui est en nous et qui s'obstine à espérer³. » Correspondances telles que celles que Baudelaire aurait pu noter :

« Le ciel d'un gris uni, distillait l'ennui et la tristesse ; la terre et l'eau, tout était couleur de boue⁴. » Mystère impénétrable, énigme jamais deviné mais cependant pressenti, ne voilà-t-il pas là un élément même du vrai symbolisme ?

En croira-t-on Vigny, la nature est-elle insensible aux humains ? :

« Le plus souvent il prenait les étoiles pour ce qu'elles sont, pour les taciturnes témoins de notre vie⁵ », ou bien admettra-t-on au contraire qu'elle essaye de briser les barrières de la matière inerte pour se communiquer à nous ? Ne dirait-on pas qu'elle nous envoie des signaux ? Voyez par exemple : « la mystérieuse lettre d'or que Cassiopée ne se lasse pas d'écrire sur le front de la nuit... Cette poignée de scintillantes pierreries qu'on appelle les Pléiades, l'œil de feu du Taureau, la majesté d'Orion au riche baudrier, l'éclat dévorant de Sirius. Il apercevait le glorieux Sagittaire⁶. »

Après tout, le symbolisme est une explication, un raffinement sur le romantisme trop coloré : « Une alouette se mit à chanter, je

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 106.

2. *Le Prince Vitale*, p. 110.

3. *Miss Rovel*, p. 194.

4. *Le Comte Kostia*, p. 130.

5. *La Ferme du Choquard*, p. 68.

6. *Idem*, p. 68.

cherchais vainement à la voir ; je crois vraiment qu'elle était cachée quelque part dans mon cœur¹... » : « On croit entendre la crépitation de la terre en feu ; c'est bien la musique du soleil². »

Mais la compréhension de la nature n'est achevée ni par le cœur, ni par l'esprit, ni même par le sub-conscient. Il n'en est pas moins évident à Cherbuliez que cette nature qu'il s'est plu si souvent à décrire est vivante, est une : « C'était ce moment si solennel et si doux où la terre sort de son long sommeil : elle jette dans l'espace des regards languissants ; à travers les ombres qui voilent ses yeux, elle entrevoit confusément le soleil ; elle reconnaît en lui ce fantôme adoré dont elle rêvait en dormant ; une joyeuse folie s'empare d'elle, et la vie qui bouillonne dans son sein jaillit en flots de sève dans la tige grandissante des fleurs et dans le tronc noueux des vieux hêtres rajeunis³. »

Nous savons que Goethe a eu en Cherbuliez un admirateur fervent et que le romancier conserva toute sa vie le culte du grand poète allemand ; il est probable que la *Métamorphose des Plantes* de Goethe, estimée par Cherbuliez à l'égal d'un vrai chef-d'œuvre, a exercé sur lui une certaine influence. Ceci apparaît hors de doute dans l'exemple suivant :

« Arrivé chez moi je pris cet oignon dans mes mains et je lui dis : tu seras un lis ; et il me répondit : Quelle folie ! Tout en moi est flétri, desséché. Regarde-moi bien, tu verras que je suis mort. Laisse-moi rire ! m'écriai-je ; j'implorerai le secours des puissances élémentaires. Je dirai au ciel : Verse-lui à boire. Je dirai à la terre : Nourris-le de tes suc. Je dirai au soleil : Échauffe-le de tes rayons⁴. »

Même dans la matière inerte, l'auteur se demande si l'esprit n'habite pas qui nous observe. Comparez Gérard de Nerval, ce précurseur du symbolisme, et Cherbuliez : dans les *Vers dorés* du premier :

... Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie !
 A la matière même un verbe est attaché...
 Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;
 Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
 Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

1. *Noires et Rouges*, p. 297.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 179.

3. *Le Comte Kostia*, p. 13.

4. *Idem*, p. 240.

De même le second se pose la question :

« Qui peut savoir ce qui se passe dans l'âme d'un chêne mort¹ ?... »

« Quelques rochers *girs* regardent la terre avec ces yeux fixes qu'ont les choses². » Et encore : « Mais il y a des jours où les choses, les arbres et les pierres nous adressent de muettes invitations³. »

Ainsi donc, comme Schubert qui croit voir partout, dans les animaux et dans les plantes, la pensée captive et le sentiment qui s'y trouve renfermé s'efforcer en vain de se dégager des formes grossières qui les entraînent, Cherbuliez a l'air de croire à un système de métempsycose ascendante. Cependant il le dépasse parfois et semble alors tel Novalis s'abandonner à une sorte de contemplation de la nature en poète religieux.

On peut donc constater que Cherbuliez a, dans son appréciation de la nature, franchi trois étapes, la première romantique, qui cherche à comprendre par le moyen de la sensibilité et de l'imagination ; la deuxième classique, qui veut prouver qu'elle est vivante au moyen de l'intelligence ; la troisième symbolique, qui veut la pénétrer en découvrant ses rapports. Il en reste une quatrième, c'est celle qu'on peut dénommer panthéistique et qui consiste, comme l'a dit Spinoza, à s'identifier avec la nature par l'intelligence et devenir un avec elle.

Non seulement comme l'a conçu Spinoza mais aussi à la façon de Goethe, Cherbuliez comprend cette union mystique de l'homme et de la nature en Dieu. Il l'affirme avec conviction.

Louis Ducros trouve que Cherbuliez « tient d'une main ferme cette chaîne d'or dont parle Goethe et qui relie notre âme aux choses⁴ ».

Cette croyance chez un philosophe idéaliste n'est d'ailleurs pas faite entièrement pour surprendre. C'est sa façon d'être logique avec sa doctrine que de la suivre dans son presque entier développement : « Il s'est évertué à prouver que tout est matière... J'ai tâché de lui démontrer que la nature elle-même est spiritualiste, que les pierres croient à l'esprit⁵. »

N'est-ce pas d'un disciple de Hegel faisant sa profession de foi à un incroyant ? « Et moi je vous dis : la nature c'est Dieu⁶. »

1. *Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 315.

2. *Paule Méré*, p. 292.

3. *Olivier Maugant*, p. 234.

4. *Revue politique et littéraire* du 24 décembre 1881. L. Ducros.

5. *Le Comte Kostia*, p. 272.

6. *Prosper Randoce*, p. 290.

Et ainsi les trois modes de perception connus à l'homme pour se mettre en rapports avec ce « Dieu répandu » à la glorieuse substance de qui il participe, convergent, se mêlent et synthétisent pour lui la conception de la divinité par la sensibilité : « Il semblait que le vieux manoir voulût se venger de sa mauvaise humeur ; jamais il n'avait revêtu un aspect aussi riant... et ces parfums errants s'imprégnaient en passant d'autres senteurs plus délicates et plus subtiles ; de chaque feuille, de chaque pétale, de chaque brin d'herbe s'exhalaient de secrets arômes, paroles muettes que les plantes échangeaient entre elles et qui révélaient au cœur de Gilbert le grand mystère de félicité dont frémissait l'âme des choses¹. » Ainsi parlent Goethe et les grands poètes...

Puis l'harmonie que retrouve la raison : « Je m'envolai dans l'espace jusqu'à cette étoile bleuâtre que de ma fenêtre je voyais scintiller à l'horizon et du haut de ce belvédère aérien je me mis à converser avec cette raison suprême qui se manifeste également dans les fleurettes des bois et dans les splendeurs des nuits². » Enfin l'union de l'esprit par ses forces cachées qui sont les principes mêmes de vie : « Celui qui a la sagesse de sortir souvent de soi finit par se retrouver dans les choses qui paraissent les plus étrangères à son être ; il s'aperçoit que l'homme est apparenté à tout l'univers et que les astres même sont de sa famille ; il découvre des conformités secrètes entre son âme et la nature, entre les lois de sa pensée et les plantes, les éléments de toutes les formes de la vie universelle ; il se convainc que le monde et lui ont été faits l'un pour l'autre et façonnés de la même main, et en même temps qu'en l'étudiant il apprend à se mieux connaître, il répète avec joie le mot d'un sage : « L'esprit de l'homme est l'esprit de ce qui est... »

« ... S'aimer en Dieu ! Je traduis ainsi : penser ensemble, jouir ensemble de l'univers, adorer ensemble le même idéal³. »

Le mystère de la nature se manifestant de la façon en apparence la plus triviale, c'est donc celui de la vie, c'est-à-dire que la création, du « devenir » hégélien : « Les rayons célestes sont des excitants qui éveillent dans les plantes un secret appétit de vivre, et aussitôt leurs racines s'attachant comme des nourrissons gloutons aux mamelles de la terre, en pompent les sucS vivifiants, la sève monte, monte... et le divin mystère s'accomplit⁴. »

1. *Le Comte Kostia*, p. 105.

2. *Idem*, p. 294.

3. *Idem*, p. 250.

4. *Idem*, p. 256.

Le panthéisme de Cherbuliez n'exclue d'ailleurs pas le christianisme ; il en élargit simplement la portée : « Dieu est le grand inconnu dont notre petitesse est incapable de prendre la mesure ; Pascal, qu'elle (Jacquine Vanesse) vénérât beaucoup, lui avait appris : Que Dieu est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre jusqu'à l'incarnation et que quand il a fallu qu'il ait paru il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité¹. »

Nous croyons en avoir assez dit sur les tendances d'esprit de Cherbuliez métaphysicien. Toutefois ce serait se tromper, pensons-nous, que de penser que cet auteur a pu songer à se perdre dans un empyrée vague et stérile, parmi des abstractions à la Sagesse irréductibles. Lui-même il a dit : « Enfanter une âme ! Oh ! la glorieuse besogne² ! » mais nous doutons fort quant à nous qu'il ait jugé la spéculation métaphysique suffisante à cette création. Si nous ne nous abusons, c'est bien plutôt dans le domaine de l'esthétique qu'il s'efforcera le plus volontiers. C'est là sa voie véritable. De lui Amiel a dit :

« Le positif chez Victor Cherbuliez, ce n'est pas le Bien, la vie morale ou religieuse, mais c'est le Beau, son sérieux est dans l'esthétique³. »

C'est d'ailleurs Cherbuliez lui-même qui, dans la jeunesse de son talent, se charge de nous faire sentir vers où tendent ses préférences. Il est vrai qu'à cette époque (1859-1860) le caractère philosophique de sa pensée n'avait peut-être pas complètement évolué. Quoiqu'il en soit, voici l'extrait tiré d'un de ses essais dans la *Revue Germanique* :

« On dénie à l'esthétique le pouvoir d'expliquer les secrets de l'art, c'est en les expliquant qu'elle réfutera ses dépréciateurs... L'analyse est une opération violente, mais salutaire, qui dépouille les choses de leurs apparences menteuses et les réduit à leur pure essence. Elle ne fait courir aucun péril à la vraie beauté...

« La philosophie est appelée à tout expliquer ; car toute philosophie repose sur un principe, et sur un principe supérieur dont tout le reste découle... Elle n'est rien si elle n'est la science de tout...

« L'humanité se rapproche incessamment d'un but qui est la cause finale de sa longue aventure... Sous peine de manquer son but, le philosophe doit respecter religieusement la vérité des faits...

1. *Jacquine Vanesse*, p. 110.

2. *Le Comte Kostia*, p. 276.

3. *Fragments d'un Journal* : Amiel, éd. 1887. Tl. (4 décembre 1876), p. 220.

« Le grand chimiste de l'avenir démontrera que les prétendus corps simples se résolvent les uns dans les autres et établira ainsi l'unité de la matière...

« L'idée ne se réalise entièrement que dans l'ensemble des êtres, dans l'infini de l'espace et du temps... La nature ne nous offre que des individus, lesquels représentent l'espèce déterminée et particularisée...

« Mais un jour, ô miracle... le divorce entre ce qui est et ce qui doit être se trouve subitement anéanti... quel est ce grand magicien par qui s'est réalisé un rêve que la raison déclarait chimérique? C'est le Beau...

« La religion du Beau est un anthropomorphisme qui, transformé en religion populaire par le génie de la Grèce, est encore aujourd'hui la religion de l'art et des artistes.

« Hegel, cet intrépide et puissant dompteur du monstre de la contradiction, avait peur de l'accident, et il s'est étudié à l'évincer le plus promptement possible de tous les domaines que sa vaste intelligence s'occupait de soumettre à l'empire de la logique... Mais... supprimez l'accident de l'histoire et vous en supprimez le drame... supprimez l'accident de la nature et vous l'appauvrissez... Retranchez l'accident de la vie humaine, que deviendra-t-elle? Une vapeur grisâtre où s'agitent des fantômes. L'accident est ce principe d'individualisation qui donne leurs formes déterminées à toutes les existences...

« Quelle est la naissance où l'accident n'ait présidé? Certes, elle est un accident, la rencontre et l'union féconde de deux êtres humains et qui en mettent au monde un troisième... La santé des deux parents... Les circonstances qui accompagnèrent la conception du germe... c'est une aventure que cet enfant qui vagit dans son berceau, c'est je ne sais quelle félicité du hasard...

« Rien de moins maternel que la nature, toutes les puissances qui la constituent se déploient et agissent librement sans se soucier les unes des autres¹... »

Si nous voulons faire œuvre utile, créer, c'est donc dans le domaine esthétique que nous devons nous employer; là nous pourrons, en recherchant le visage de la beauté, y découvrir aussi les traits des vérités essentielles. Quant à l'essence pure, quant au grand idéal, Cherbuliez quelque peu irrévérencieusement s'écrie :

1. *Revue Germanique*, 1859-1860 (1859 : 9^e livraison).

« Si l'idéal est éternel il a bien le temps de nous attendre¹... »
D'après ce qui précède on peut voir que c'est dans l'esthétique que nous devons poursuivre notre recherche du sens véritable de l'œuvre de Cherbuliez.

1. *Revue Germanique*, 1859-1860 (1860 : 6^e livraison).

VIII

L'ESTHÉTICIEN

En conclusion à notre précédent chapitre nous avons exprimé la conviction que Cherbuliez, ce fin philosophe, n'aurait su en aucune façon s'accommoder des vaines et stériles abstractions qu'offre la métaphysique. Il aurait besoin de créer et c'est donc à l'esthétique qu'il faudrait s'adresser pour connaître le vrai sens de sa pensée profonde.

Outre ce don créateur qu'elle apporte, elle complète très heureusement le système de toute philosophie stable et solide en ce sens par exemple qu'elle apporte à l'être humain la jouissance que sa morale ne peut lui donner, que sa métaphysique refuse de lui accorder (en raison de ses restrictions religieuses ou autres scrupules), que la psychologie s'efforce trop d'analyser et qui cependant peut également satisfaire à la fois aux sens et à l'esprit.

Cherbuliez nous assure (voir chapitre : *Le métaphysicien*, p. 324) que le caractère de l'accident est essentiel à la vie comme à l'art. Il trouve que l'esthétique est en grande partie fonction de l'accident.

Cependant il serait erroné à notre avis de croire qu'elle puisse de ce fait s'édifier sur des bases purement arbitraires.

Qu'on se rappelle les paroles de Kepler, estimant le système de Copernic plus « vrai » que celui de Ptolémée simplement parce que le premier système était plus « simple », plus « esthétique » que le second.

L'esthétique admet de vastes différences d'interprétation, mais elle contraint aussi à une rigide observation de certaines vérités, de certaines limites.

Ce sont ces limites, ces vérités de la pensée esthétique de Victor Cherbuliez que nous voulons à présent déterminer.

Il nous paraît opportun de rapporter ici les opinions de Cherbuliez sur l'esthétique au début même de sa carrière.

Ce qui suit est un certain nombre d'extraits pris dans ses articles sur la philosophie du Beau (*Études sur le système d'esthétique de Th. Vischer*). Ils nous permettront de faire le point initial de la conception de l'auteur dans cette branche de la philosophie¹ :

« L'esthétique a beaucoup d'ennemis aujourd'hui. Ce fait qui prouve la puissance qu'elle a conquise, ne saurait nous étonner. Assurément, à l'époque où cette science sortit des mains de Baumgarten, son fondateur, elle ne pouvait inspirer de méfiance à personne. Mais depuis que, s'étayant d'une métaphysique hardie, elle n'a prétendu à rien de moins qu'à pénétrer l'essence même de la beauté et de l'idéal » (p. 505), c'est, pense Cherbuliez, une tout autre affaire.

« L'esthétique, en effet, est du nombre de ces sciences d'application qui confinent d'une part à la métaphysique et de l'autre à l'expérience, ou pour mieux dire, elle est une des provinces frontières par où la métaphysique devient limitrophe des sciences d'observation » (p. 506).

« La grande découverte métaphysique par laquelle Hegel a renouvelé la face des sciences philosophiques consiste à avoir reconnu que les « catégories » ou les notions primitives, qui sont la substance des choses et de l'esprit humain, et que les Aristote et les Kant énuméraient sans les classer, ou distribuaient en groupes superficiels, au lieu d'être des entités irréductibles dérivent toutes les unes des autres, et constituent le système étroitement lié dont la dialectique est l'âme et le principe » (p. 512).

L'Idée est le tout ; elle ne se réalise entièrement que dans l'ensemble des êtres, dans l'infini de l'espace et du temps.

« A proprement parler il n'y a pas « d'arbres » dans la nature. Qui a jamais vu l'arbre ? Qui a entendu le bruissement de ses feuilles ? Il y a des oliviers, des chênes, des figuiers, des sapins. L'arbre est un être de raison qui n'existe que dans la multiplicité de ses espèces et dans la conception que s'en forme l'entendement » (p. 514).

Dans sa *Philosophie de l'Art* (parue de 1865 à 1869) H. Taine a dit à peu près la même chose.

Sur l'accident, voici comment s'exprime Cherbuliez :

« L'accident ne joue pas un moindre rôle dans le domaine de l'esthétique que dans celui de l'histoire. Rien ne paraît plus accidentel et plus fortuit que la beauté... » (p. 509).

1. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de Th. Vischer (Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen. Von Dr. Theodor Vischer, 1846-1857 : 4 B, juillet-septembre 1859. N° 7, p. 505).*

« Qu'est-ce que les grands maîtres qui ont illustré les époques classiques de l'art? Des esprits indisciplinés qui se sont insurgés contre les règles établies par leurs devanciers » (p. 509).

« Le caractère accidentel du Beau se manifeste encore par la diversité des jugements et des opinions en matière d'esthétique » (p. 510).

« On le voit dans les trois grands problèmes que l'esthétique est appelée à traiter, l'existence objective du Beau, le sentiment subjectif du Beau, la création des arts et l'histoire de l'idéal, l'accident joue un rôle que la science ne saurait méconnaître sans se mettre en contradiction avec les faits » (p. 511).

Comme on le voit par conséquent, l'esthétique : « a ses prémisses et sa méthode, elle les emprunte à la spéculation, mais l'objet qu'elle considère et dont elle est appelée à construire la théorie, appartient au domaine des faits...

« Le bon sens admet des « vérités », la philosophie croit à la vérité et qu'est-ce que la vérité sinon l'unité suprême de toutes les pensées dont se compose l'univers et qui tombant éparses et isolées sous les sens de l'observateur, se présentent au génie du philosophe comme dépendantes les unes des autres et reliées par les anneaux de la dialectique qui est la méthode de l'esprit créateur. En un mot, le philosophe conspire avec Dieu contre l'anarchie des existences, il arrache les choses à leur isolement apparent et les coordonne dans un vaste organisme dont il va chercher les principes dans les profondeurs de la pensée divine. Tout expliquer est donc l'aspiration légitime de la philosophie » (p. 507).

Mais l'accident pourtant? Comment et de quel droit la philosophie peut-elle l'intégrer dans son explication universelle? Reprenant l'argument précédemment cité, il y répond ainsi :

« Semblablement l'olivier n'existe pas dans la nature... Il y a dans la nature des oliviers, dont aucun n'est l'olivier pur; son idée est présente dans tous les individus de l'espèce : chacun d'eux a sa manière propre de la réaliser; » (p. 514).

« Ainsi l'homme se trouve placé entre deux mondes avec lesquels il est en rapport par des organes différents, par des truchements qui ne s'entendent pas entre eux. Par nos sens nous communiquons avec la foule innombrable des êtres individuels et des existences phénoménales; par la pensée nous prenons possession du royaume des idées; entre ces deux provinces de notre esprit s'élève une barrière infranchissable. Nous ne pouvons ni voir ni entendre les idées... D'autre part, nous ne pouvons penser l'individuel, le con-

cret; aussitôt que notre intelligence cherche à le concevoir, elle le généralise par voie d'abstraction; elle ne peut avoir affaire qu'au général qui s'y trouve représenté. Ce dualisme est pour l'esprit une gêne et une souffrance... » (p. 515).

« Mais un jour, ô miracle! le monde se transforme à ses yeux; ... le divorce entre ce qui est et ce qui doit être se trouve subitement anéanti (déjà cité); en contemplant les phénomènes l'âme croit y retrouver les pures essences...

« Quel est le mystère? Quel est ce grand magicien par qui s'est réalisé un rêve que la raison déclarait chimérique?

« C'est le Beau, médiateur désiré qui résout les contradictions et réconcilie les fictions et les réalités » (p. 516).

« Qu'est-ce que le phénomène du Beau? Un objet particulier qui semble se confondre avec son espèce et en épuiser l'essence » (p. 517).

« L'Idée absolue, comme nous l'avons reconnu, réside en quelque mesure dans toutes les idées particulières où elle se spécifie. Il en résulte que l'objet beau en représentant son espèce, représente davantage encore;...

« L'objet beau est tout un monde; en le contemplant l'âme oublie le rang déterminé qu'il occupe dans la hiérarchie des êtres; ... Aussi la figure humaine n'est-elle pas seulement le type le plus parfait de l'animalité, elle est le simulacre vivant de l'intelligence » (p. 517).

« D'où il résulte que ceux qui avaient défini le beau, l'unité dans la diversité, en avaient saisi l'un des caractères essentiels, mais que leur définition était incomplète faute d'avoir remonté jusqu'au principe.

« L'objet beau est à la fois un et divin, parce qu'il nous apparaît comme un microcosme, ce qui veut dire dans la langue de Leibniz, l'univers s'individualisant... » (p. 518).

« Ainsi l'objet beau est un individu déterminé qui paraît s'égaliser à son espèce...

« Ce principe de l'individualité du beau auquel Hegel n'avait pas donné toute sa valeur est un principe essentiel en esthétique ». (p. 519).

« Un être se rapproche davantage du type de son espèce à proportion qu'il est plus individuel, et inversement il s'individualise davantage dans la mesure qu'il est l'expression la plus complète de ce type. En effet, plus l'individu est riche en déterminations, plus il diffère de tous les autres, plus il est lui-même; et, d'autre part,

plus il est déterminé plus il se développe dans tous les sens et plus il s'approche de réaliser toutes les puissances que contient virtuellement son espèce » (p. 520).

« La personnalité est une individualité qui se crée et se proclame elle-même. Et c'est ici que l'Idée célèbre son triomphe, car elle est virtuellement, comme l'a démontré Hegel, la personnalité absolue » (p. 521).

« En un mot le sentiment du beau est un anthropomorphisme qui a été transformé en religion populaire par le génie de la Grèce, et est encore aujourd'hui la religion de l'art et des artistes » (p. 521).

Dans le système ainsi érigé Cherbuliez fait une place particulière à l'accident dont il a signalé plus haut l'importance :

« C'est grâce à l'accident que tous les individus appartenant à une même espèce acquièrent et développent ce caractère propre qui les distingue les uns des autres.

« ... Il n'est pas d'être qui ne porte l'estampille du hasard » (p. 526).

« L'accident, comme le fait observer M. Vischer, résulte de la co-existence dans le temps et dans l'espace de toutes les espèces différentes et des différents individus qui représentent ces espèces » (p. 526).

« Plus les êtres vont s'individualisant, plus l'accident a de prise sur eux et inversement plus ils sont modifiables par l'accident et plus leur individualité se complique et se nuance. Il en résulte que l'individualité étant la condition de la beauté, l'accident devra paraître dans le caractère, dans la manière d'être de l'objet beau » (p. 527).

« Sans doute les phénomènes esthétiques portent l'empreinte d'une règle puisque en eux se manifeste l'idée ; mais cette règle doit se dissimuler et se déguiser sous les apparences d'une liberté capricieuse » (p. 528).

« La beauté c'est la raison portant le masque de la fantaisie, c'est la déesse de la sagesse dont la chevelure et la ceinture ont été dénouées par la main des Grâces et qui a bu dans la coupe profonde du Dieu de l'ivresse une folie sacrée que trahissent ses gestes et son regard. Comme la nature et plus qu'elle encore l'artiste doit dissimuler soigneusement les nécessités intérieures de son œuvre ! » (p. 529).

« L'accident est une puissance à double face..

« En se caractérisant, il arrive souvent que les êtres entrent en révolte ouverte contre les lois de l'espèce dont ils relèvent ; souvent

ils ne trouvent l'originalité que dans l'anomalie... On sait l'influence décisive qu'exerce sur l'histoire de l'humanité la diversité des climats... » (p. 530).

« Ainsi l'accident tour à tour sert et trahit la cause de la beauté » (p. 532).

Grâce à ces aperçus que nous avons tenté d'enchaîner il nous semble que Cherbuliez a su devant nous poser les données de son problème, en faire ressortir les difficultés tout en en soulignant les possibilités également.

Empruntons à ce même texte une dernière phrase, la définition de l'esthétique et son but d'après notre auteur :

« Expliquer la perception du beau dans la nature et la création de cette seconde nature glorifiée qui s'appelle l'art, tels sont les problèmes qui s'imposent à l'esthétique » (p. 533).

Dans quelle mesure, il est parvenu à résoudre ces problèmes, c'est ce qu'une étude des *Causeries Athéniennes* nous apprendra peut-être.

L'importance de cette œuvre est d'abord à souligner :

R. de Bonnières dit : « On pourrait déduire de ce livre toute la suite de ses œuvres ¹ ».

George Meunier : « En ces pages qui semblent détachées de quelques dialogues de Platon ²... »

George Sand : « Mauvais titre, admirable ouvrage ³. » Et il ne faut pas oublier que c'est sur l'impression produite sur elle par ce livre qu'elle recommanda le jeune auteur, qu'elle ne connaissait même pas, à Sainte-Beuve : « Il est des nôtres, il faut qu'il vienne ! »

Et Buloz d'écrire à Cherbuliez : « Ils disent tous qu'il faut que vous veniez. Venez donc. »

Il est vrai que plusieurs critiques ont cru voir dans cet ouvrage une simple fantaisie, une simple manière, Jules Claretie par exemple : « C'était le même ton de la conversation de la comtesse d'Albany de P. L. Courier, retrouvé et appliqué à Phidias et à l'art tout entier à propos de Phidias ⁴. »

A une date plus récente voici ce qu'en a dit Albert Thibaudet, critique qu'on ne pourrait accuser d'avoir été tendre :

1. R. de Bonnières. *Mémoires d'aujourd'hui*. Ollendorf, 2^e série, 1885.

2. *Notes sur la vie et sur les œuvres de Victor Cherbuliez*. G. Meunier, Hachette, 1901.

3. Cité par Leguay, Extraits de : *François Buloz et ses amis. Les Romanciers du second Empire*, par Marie-Louise Pailleron, 1924.

4. Article de Jules Claretie dans le *Temps*, du 25 mars 1882.

« Cherbuliez a écrit trois dialogues considérables qui ne valent pas ceux de Renan (cités plus haut dans l'article), mais qui sont pleins d'idées, d'ingéniosité, parfois de grâce, et qui méritent d'être relus... Ce sont *Un cheval de Phidias*, *Le Prince Vitale* et *Le Grand Œuvre*. *Un cheval de Phidias*, qui est le premier en date des ouvrages de Cherbuliez, me paraît le meilleur. C'est un dialogue fort élégant entre des personnages d'une distinction un peu trop conventionnelle et facile, qui se passe sur l'Acropole d'aujourd'hui et qui fut écrit par Cherbuliez à Athènes, ou à la suite d'un voyage à Athènes.

« Il y développe toutes sortes d'idées aimables et judicieuses sur Phidias, sur la sculpture grecque, et aussi sur les chevaux qu'il paraît fort bien connaître, et qu'il montre que Phidias connaissait mieux encore. Le cheval dont il s'agit est l'un de ceux de la frise encore en place au Parthénon, et tout le monde au xix^e siècle en a admiré la sûre anatomie, le mouvement, les veines saillantes, la réalité... »¹.

Ce livre de jeunesse donne assez peu de prise à l'éreintement, c'est sans doute un mérite.

Il nous paraît toutefois plus intéressant de citer l'appréciation de Joël Cherbuliez, le libraire, « l'Oncle Joël », qui avait servi de premier mentor au jeune romancier en herbe².

Cette appréciation a paru dans la *Revue Critique des Livres Nouveaux* parue à Genève en 1860 et publiée par l'oncle lui-même :

« J'entendis l'autre jour, quatre amateurs qui feuilletaient ce volume, exprimer ainsi leur opinion : « Évidemment, dit le premier, l'auteur doit être un disciple enthousiaste de Baucher ou de Franconi. Le cheval à ses yeux, l'emporte sur l'homme en intelligence comme en beauté. Tous les secrets de l'équitation lui paraissent familiers et sa plume élégante manie sans peine l'argot du manège. » « Erreur, s'écria le second, erreur profonde, cet homme-là ne fut jamais écuyer, il ne saurait faire faire la moindre manœuvre au cheval dont il parle tant. C'est bien plutôt quelque élève fraîchement sorti d'Alfort qui s'empresse d'étaler sa science vétérinaire ». « Pas du tout, dit le troisième, le cheval dont il s'agit n'est pas de chair et d'os, mais de pierre. C'est un bas-relief du Parthénon que l'auteur apprécie en artiste expert qui certainement

1. *Le Centenaire de Victor Cherbuliez*, par Albert Thibaudet. *Candide*, du 30 mai 1929.

2. *Revue Critique des Livres Nouveaux*, Genève, 1860, 8^e : « *A Propos d'un Cheval, Causeries Athéniennes*, par Victor Cherbuliez. Genève et Paris, J. Cherbuliez, 1860.

a fait une étude approfondie des chefs-d'œuvre de l'antiquité. » Enfin le quatrième affirma ne voir dans le volume qu'une fantaisie de poète assaisonnée çà et là de boutades philosophiques.

« Voilà des juges qui ne s'accordent guère. Mais quoique chacun en particulier ait tort, tous me paraissent avoir un peu de raison.

« En effet, il y a dans ces *Causeries* à la fois spirituelles, enjouées et savantes, de quoi justifier les quatre manières de voir. L'auteur y traite ex-professo l'art, la science, la poésie, l'érudition.

« Son travail semble n'avoir d'autre objet que d'offrir au public les résultats de recherches aussi variées qu'ingénieuses. Prodigiousité de jeune homme, dira-t-on. Cela peut-être vrai, cependant ne vous imaginez pas qu'il ait vidé son sac. Non, si la fantaisie l'entraîne à vagabonder ainsi, cueillant des fleurs, ramassant des trésors, sans but positif, sa récolte est assez abondante pour suffire à l'avenir comme au présent. Il cherche encore sa voie, mais quand il l'aura trouvée les ressources ne lui feront point défaut, soyez-en sûr, le fond de réserve y pourvoira largement. Ce qui lui manque, c'est l'expérience, et son début annonce de l'esprit, du tact, de la délicatesse, qualités avec lesquelles on ne reste pas longtemps novice. A propos d'un Cheval, il déploie une richesse d'aperçus très remarquable. Seulement la forme n'est pas toujours en harmonie avec le fond. Elle encadre les pensées dans un badinage élégant, gracieux mais frivole, en sorte qu'on se demande parfois si l'intention de l'auteur n'est pas entachée d'ironie, et cela fait naître le doute à l'endroit de ses principes esthétiques. La mise en scène offre un charmant tableau. Les personnages sont habilement esquissés, chacun avec son caractère original et ses allures particulières. En quelques traits l'écrivain nous fait connaître leurs goûts, leurs habitudes, leurs penchants, même leurs secrètes pensées. Du premier coup d'œil on devine les passions diverses dont cette petite société doit être le théâtre. Malheureusement l'action s'arrête aussitôt pour faire place à de longs discours...

« Le débat soulève d'ailleurs des questions trop ardues. En les discutant on risquerait de tomber dans le pédantisme et de travestir ainsi de la manière la plus fâcheuse des causeries dont le principal mérite est une grâce légère et piquante, unie à beaucoup d'érudition.

« Elles me semblent vraiment athéniennes. Peut-être même sera-ce leur tort aux yeux du public chez lequel de nos jours on rencontre rarement de pareilles tendances. L'auteur ne cherche pas les succès populaires ; il voudrait plutôt obtenir les suffrages de ces esprits

d'élite dont le nombre est petit, le tact exercé, le goût difficile et sûr. Prétention ambitieuse, sans doute, mais que je ne puis trouver blâmable, car de tous les écueils le plus dangereux, selon moi, pour un débutant, gît dans la vulgarité. Pour combattre les tristes excès du réalisme, il faut bien relever le culte de l'idéal, affranchir la pensée du joug matérialiste, et lui rendre son libre essor dans le domaine intellectuel. C'est une réaction nécessairement sujette, comme toute autre, à dépasser le but. Mais ces écarts offrent toujours quelque chose d'élevé, de généreux, de favorable aux plus fécondes aspirations de l'âme. En s'égarant sur cette route, le jeune homme n'est pas exposé du moins à perdre ce qui constitue la noblesse et la supériorité de son être. Il peut y faire des faux pas et des chutes, sans que la moindre souillure en rejaillisse sur lui. Si trop d'audace l'entraîne d'abord, l'âge et l'expérience viendront calmer sa fougue, et les facultés exercées par de telles études n'ont pas à craindre l'épuisement prématuré. Voilà d'étranges considérations à propos d'un cheval. Cependant elles ne sont pas inopportunes. Le livre brille par l'abondance des idées et par une verve prodigue en saillies de toutes sortes. Il renferme de précieux matériaux, travaillés avec beaucoup d'art, mais l'œuvre dans son ensemble manque de proportions. La partie didactique occupe les trois quarts du volume, tandis que le roman semble n'être qu'un appât pour prendre les lecteurs au piège et leur faire subir un cour d'esthétique, dont au reste beaucoup ne se plaindront pas. Quoique ce défaut nuise à l'intérêt, on appréciera certainement l'esprit, le savoir et la perspicacité que l'auteur déploie dans ses discours. Le fond est riche et la forme originale. Avec de semblables ressources le travail littéraire ne saurait demeurer stérile, seulement il se ressent ici des hésitations inévitables d'un premier essai... » (pp. 252-253.)

Rendons grâce à l'Oncle Joël de ses appréciations. Elles ont le ton un peu doctrinal, le style du « métier » et pour tout dire n'ont guère pour les recommander qu'un gros bon sens, vraie sagesse du bonhomme Richard.

Seulement elles possèdent une autre valeur, non intrinsèque il est vrai, celle de nous révéler l'attitude d'esprit non seulement de la famille Cherbuliez, mais encore du jeune homme qui dû, à n'en pas douter, être influencé par ce premier milieu littéraire, par cette librairie, où, d'après ce que nous avons appris sur place, il passait nombre de ses heures de loisir. Elles nous révèlent par exemple que le jeune Victor était déjà considéré avec orgueil par les siens, qu'il était encouragé par eux à suivre la voie, plus dure et plus

ingrate à la renommée, celle de l'érudition. On comprend aussi qu'il avait l'âme fière et une jolie fièvre d'Idéal ; bref qu'il était comme tout autre jeune philosophe (il n'avait pas encore écrit le moindre roman) tout à fait qualifié pour exposer ses vues sur l'esthétique : quatorze ans après l'apparition des théories idéalistes de Victor Cousin, cinq ans avant la *Philosophie de l'Art* de Taine, il ne pouvait se dérober au courant de la spéculation artistique existant alors, non sans cause : Delacroix, dont la *Barque du Dante* avait provoqué tant de controverses, ne devait mourir qu'en 1863. Ce courant indéniable auquel Emerson dût d'écrire son *Esthétique*, en 1836, venait en partie d'Allemagne (Cherbuliez comme on l'a vu¹ en était conscient), mais il prenait sa source dans le Platonisme. On serait tenté de dire que Cherbuliez fut le dernier porte-bannière de ce mouvement qui servait la cause de l'Idéal en utilisant la science, mouvement qui s'arrêta néanmoins à Taine, car celui-ci ne voulut plus voir la science asservie à autre chose qu'à des faits ; mouvement inconsciemment desservi par Renan qui avait poliment indiqué à l'Idéal la bifurcation des routes. Cherbuliez fut donc un des derniers à essayer de donner une explication finale plausible du système (comme on l'a dit de lui : il construisit un système platonicien revu et corrigé par les Allemands). Son explication peut-elle être considérée comme fausse ? On en jugera.

L'esthétique, suivant la définition acceptée, « traite du Beau en général et des sentiments qu'il fait naître en nous ».

Comme on le voit, cette définition pour être intelligible implique de la part du lecteur une connaissance essentielle, celle de la nature du beau, et sous-entend cette donnée : que l'objet beau opère par ses fonctions une union entre la nature et l'homme. On conçoit dans ces conditions l'esthétique comme une science assez peu déterminée et partant difficile.

Laissant de côté la première question, voyons si, d'après Cherbuliez, il existe ou peut exister entre l'homme et la nature des rapports d'union ou de sympathie. En d'autres termes, un plan commun existe-t-il où puissent se rencontrer le concret et l'abstrait ? le réel et l'idéal ? la matière et l'esprit ?

En fait d'union et de sympathie, il semble bien plutôt qu'il existe entre l'esprit et la matière une constante hostilité, une incompréhension :

« Nous ne parlons que parce que nous pensons, et toute pensée

1. « ... cette science sortie des mains de Baumgarten... » (p. 327. du présent chapitre).

étant une abstraction, toute parole exprime un genre ou une espèce, tout mot que je prononce ou que j'écris est une hécatombe de sensations et de choses particulières¹. »

Même si l'esprit le désire, il est impuissant à exprimer toute la vérité signifiée par la chose concrète :

« Si je tentais d'exprimer par des mots, a dit Hegel dans sa *Phénomologie*, ce qu'est la feuille de ce papier sur laquelle j'écris, elle aurait le temps de jaunir et de tomber en poussière avant que je fusse au bout de mon travail, et je reconnaîtrais bientôt que l'essence de l'esprit et du langage humain étant de tout généraliser, il y a dans tout individu, de quelque espèce qu'il soit, quelque chose d'absolument inexprimable². »

Et inversement les choses de l'esprit sont incommunicables à la nature : « Le fondateur de l'esthétique, Baumgarten, avait déjà défini la beauté : une perfection sensible. Malheureusement la perfection est un concept de notre esprit, elle ne tombe jamais sous nos sens³. »

Le concept que le mot abstrait exprime et la chose perçue par les sens ont-ils une commune mesure ? : « Un jour qu'elle me demanda comment on écrit le mot oiseau je lui répondis : on prend un crayon et on fait le portrait d'un canari. Aussi plus tard quand j'entendis parler des hiéroglyphes des Égyptiens je m'écriai : Je les avaient inventés avant eux⁴ ! »

Cherbuliez nous laisse entendre par ailleurs que la réalité livre de ses secrets à l'artiste, mais c'est seulement au prix d'un dur labeur de la part de celui-ci : « Il avait découvert que dans chaque art, dans chaque science, il y avait une partie de métier qui le rebutait⁵... » : « Il y avait dans Raphaël un sublime manœuvre⁶... » : « Un Delacroix et un bon peintre d'enseignes ont cela en commun qu'ils sont l'un et l'autre des hommes de peine, durs à la fatigue, ayant le goût un peu brutal de se colleter avec les difficultés⁷. »

Le mal que se donne l'artiste pour entrer en rapport avec la matière et lui arracher ses secrets mérite aux yeux de notre auteur d'être souligné : « L'artiste le plus rompu à son métier n'exécute

1. *L'Art et la Nature*, par Victor Cherbuliez, p. 32.

2. *Idem*, p. 32.

3. *Idem*, p. 4.

4. *Paule Méré*, p. 126.

5. *Prosper Randoe*, p. 10.

6. *Idem*, p. 71.

7. *Idem*, p. 83.

une œuvre nouvelle qu'au prix d'un dur labeur, d'une application forte et soutenue de toutes ses facultés, d'une contention d'esprit égale à celle du physicien arrachant à la nature un de ses secrets ; c'est un travail qu'on quitte à contre-cœur, comme le disait Balzac, et auquel on se remet avec désespoir¹. »

Il est vrai que l'artiste est un être assez exceptionnel : « L'artiste voit la vie et le monde autrement que la plupart des hommes ; ce qui les laisse indifférents l'émeut, ce qui les émeut le laisse froid²... » : « Son trait distinctif est de joindre à l'adoration de la nature, source intarissable d'images, un secret mépris de l'être³. » Il pactise en quelque sorte avec l'ennemi, c'est à ce prix que la nature lui passera ses indiscretions.

Ce qui fait que les arts jouissent d'une telle faveur auprès du monde, qui n'est pas à beaucoup près composé d'artistes, c'est qu'ils répondent à un besoin de notre nature : « Le premier caractère commun à tous les arts est d'être des sciences uniquement destinées à nous donner des plaisirs⁴. » Et cependant : « Il n'en est aucun qui ne demande un pénible apprentissage, de longues et difficiles études et beaucoup de pratique ; on passe sa vie à les apprendre, on ne croit jamais les savoir⁵. » A quoi bon ? dira-t-on : « Les arts sont par excellence des sciences de luxe⁶... » D'accord, mais : « L'art est de tous les luxes le plus étroitement lié à la civilisation ; l'homme qui s'en passe, quel que soit le raffinement de ses vertus ou de ses vices, est un barbare⁷. »

« Quelle est la nature de cette joie que nous ressentons devant les créations d'un grand artiste ? Elle n'a rien de commun avec la jouissance des biens sensibles ni avec les contentements de l'amour-propre ou de l'appétit. On peut jouir de l'œuvre d'art sans la posséder⁸... » « Sans l'art, la science et la religion, il n'y aurait dans ce monde que des appétits et des affaires. Le plaisir esthétique n'étant accompagné d'aucune convoitise, d'aucune idée de possession, est un des plus nobles que nous puissions éprouver. Pour admirer une œuvre d'art, il faut s'oublier et se donner et nous entrons en com-

1. *L'Art et la Nature*, p. 9.

2. *Idem*, p. 16.

3. *Idem*, p. 16.

4. *Idem*, p. 9.

5. *Idem*, p. 9.

6. *Idem*, p. 10.

7. *Idem*, p. 10.

8. *Idem*, p. 11.

munion avec quiconque l'admire avec nous ; c'est le seul amour que n'empoisonne aucune jalousie¹. »

Cherbuliez cite là-dessus cette phrase de Pascal qui pourrait bien servir de définition provisoire à tout cours d'esthétique :

« Qu'il y a un modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature telle qu'elle est et la chose qui nous plaît, que tout ce qui est formé sur ce modèle nous agré²... »

« Ce qui distingue le plaisir esthétique de tous nos autres plaisirs, c'est qu'il est le seul qui s'adresse à l'homme tout entier, à nos yeux ou à nos oreilles comme à notre âme, à notre raison comme à nos sens³... » : « Les jouissances que les arts donnent aux sens, les émotions qu'ils procurent à l'âme sont d'une espèce si noble que l'esprit en veut avoir sa part. L'homme sensitif, l'homme sensible, l'homme pensant, s'unissent alors, se confondent par leurs surfaces du moins, et l'unité est établie. Dans le plaisir esthétique, l'un et lui ne font plus qu'un homme⁴... » « Et d'abord il y a dans tous les chefs-d'œuvre de l'art quelque chose qui flatte les sens, qui charme les yeux ou séduit et enchante l'oreille⁵. »

Par contre, la beauté agit également sur notre pensée tout autant que la spéculation abstraite : « Il est rare, déclare Cherbuliez, que je puisse admirer la beauté naturelle sans que vienne se mêler à ma contemplation quelque sentiment ou quelque association d'idées étrangères à l'esthétique⁶. »

Ce qui fait que le spectacle de la nature vu à travers les yeux de l'artiste et communiqué à nous pour notre plus grand plaisir, peut et doit nous séduire de plusieurs façons, c'est que : « Nous apportons dans ce monde deux passions nées avec nous et qui, selon notre tempérament, notre tour d'esprit, notre caractère ou l'éducation que nous avons reçue, se partagent notre vie dans des proportions fort inégales. L'une est la passion des réalités, l'autre l'amour des pures apparences⁷. » L'art se sert de ces deux canaux pour nous toucher. Mais peut-on parler de l'art ? Ne devrait-on pas plutôt dire, les arts ? Cela dépend du point de vue. Et d'abord :

1. *L'Art et la Nature*, p. 43.

2. *Idem*, p. 7.

3. *Idem*, p. 49.

4. *Idem*, p. 50.

5. *Idem*, p. 51.

6. *Revue Germanique, Philosophie du Beau*, 2^e article, p. 277. Livraison d'avril-juin 1860.

7. *L'Art et la Nature*, p. 44.

« On peut dire que si chaque art a ses règles particulières, il y a aussi des règles générales qui leur sont communes à tous¹. »

« La parenté secrète qui unit tous les arts est attestée par le langage usuel : nous disons qu'un drame est bien bâti, que l'ordonnance en est claire et belle, qu'un peintre compose ses sujets en poète, que Véronèse savait faire chanter ses couleurs, que tel musicien nous étonne par l'intensité de son coloris, que tel statuaire excelle dans le rythme des lignes.

« Le philologue retrouve dans des langues fort différentes les lois générales de la langue mère dont elles dérivent. Un esthéticien est tenu de nous expliquer ce qu'une chanson peut avoir de commun avec une cathédrale, si l'une et l'autre sont des œuvres d'art². » L'art, en général, en nous touchant par un de nos sens ou à travers une de nos notions tient compte du fait que les états affectifs de notre nature sont mystérieusement reliés, ont des correspondances secrètes : « Nos sens sont en relation constante les uns avec les autres, il se fait entre eux de perpétuels échanges ; les perceptions de l'ouïe se transforment en perceptions visuelles, certains sons combinés nous font penser à de certaines couleurs ou à de certaines formes, il semble parfois que nos oreilles voient, que nos yeux entendent. C'est ainsi que la musique non seulement fait parler les choses, mais nous les fait voir, et qu'elle évoque dans notre esprit des scènes de la destinée humaine ou déroule sous nos regards des paysages doux ou terribles, rians ou sinistres³... »

C'est par une sorte de mimétisme donc que l'artiste parvient à exprimer la signification des choses naturelles. Parlant de l'architecture : « Colonnes, chapiteaux, rosaces, fleurons, etc., tout cela nous fait penser à quelque chose qui peut se rencontrer dans les champs et dans les bois, dans les plantes et les animaux. Comme tous ces ornements ont un sens originel et que tout dans la nature a ses convenances, c'est d'elle que l'architecte a dû s'inspirer pour les employer judicieusement et en tirer le plus heureux parti. L'étude approfondie des rapports secrets qu'elle a établis entre nos sentiments et certaines formes est l'une des plus importantes auxquelles il puisse se livrer pour obtenir les effets qu'il cherche, pour agir comme il l'entend sur nos yeux et sur notre esprit. Dans une

1. *L'Art et la Nature*, p. 7.

2. *Idem*, p. 9.

3. *Idem*, p. 26.

œuvre d'architecture comme dans toute œuvre d'art, la qualité suprême est le divin naturel.

« La musique, elle aussi, est un art qui a pour premier principe des analogies naturelles, et plus elle les observe et les reproduit avec fidélité, plus elle a de l'action sur nous. Il y a une conformité, une correspondance mystérieuse entre les vibrations des corps et de l'air et celles de nos nerfs et de notre cœur... Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant ? disait Diderot dans son *Neveu de Rameau*. C'est la déclamation. Il faut la considérer comme une ligne, et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points¹. »

La passion de la réalité qui nous pousse à prendre contact avec la nature n'est pas cependant plus vive en nous que l'amour des apparences (Cherbuliez a noté ces deux tendances plus haut).

Cet amour des apparences explique un autre trait commun à tous les arts : « Tous les arts ont encore ceci de commun que la forme y est toujours expressive ; les apparences y sont des signes et ont un sens que je découvre instantanément ou que je démêle par une induction du connu à l'inconnu qui me coûte peu d'effort.

« C'est ainsi que nous retrouvons dans ces simulacres des réalités qui ne nous étaient point étrangères ou que nous nous représentons facilement. Les joies austères que procure la science sont d'un autre ordre ; elle nous révèle les principes secrets des choses, les lois cachées qui règlent et déterminent les phénomènes. L'art, à proprement parler, ne m'apprend rien ; il ne démontre pas, il montre². »

« Mais si l'artiste a du talent et sait son métier, sa copie me fera voir l'original mieux que je ne l'ai jamais vu. C'est une image qui éclaircit la réalité, parce qu'elle se réfléchit dans un miroir merveilleusement limpide ; l'impression qu'elle produit sur moi, je l'avais éprouvée déjà en me trouvant en présence de l'objet représenté ; il m'en souvient et il me semble pourtant que je la ressens pour la première fois, tant elle a de force et, pour ainsi dire, de certitude. Le plaisir esthétique serait incomplet si mes reconnaissances ne ressemblaient pas à des découvertes et s'il ne se mêlait pas quelque étonnement à mon admiration : — Oui, c'est bien cela, me dis-je, et cependant c'est autre chose³. » Le procédé le voici :

1. *L'Art et la Nature*, pp. 23-24.

2. *Idem*, p. 17.

3. *Idem*, p. 18.

Il existe donc dans l'art un procédé ou une magie. C'est par le langage des signes ou des symboles qu'il se fait auprès de nous l'interprète de la nature : « Mais on fait ici une distinction ; à l'architecture, à la musique, arts symboliques, qui dit-on n'imitent rien, on oppose la sculpture et la peinture en les qualifiant d'arts imitatifs. Regardons-y de plus près et nous reconnaitrons qu'il y a une part d'imitation dans l'architecture et dans la musique, et que tout n'est pas imitation dans la peinture comme dans la statuaire, qu'ainsi tous les arts ont bien un air de famille, que ce sont vraiment les espèces d'un même genre¹. »

« La méthode des arts symboliques est l'imitation indirecte ; ils remplacent les ressemblances par les analogies. Une analogie est une similitude imparfaite entre des choses d'ordre différent. Certaines impressions morales et celles que nous procurent certains effets naturels ont ensemble une si étroite liaison que nous ne pouvons pas éprouver les unes sans ressentir les autres... Que dans un corps il y ait concordance entre ses trois dimensions ou que l'une soit sacrifiée pour accentuer la valeur des deux autres, ce corps aura un caractère, et ce caractère se communique à l'image qu'il laisse dans notre esprit, et notre âme en sera marquée². »

« Si dans les arts symboliques, l'imitation... n'est jamais qu'un à peu près, il ne tient qu'à nous de nous convaincre qu'il en va de même dans les arts imitatifs. Sans parler ici de la sculpture, qui en rendant les formes, fait abstraction de la couleur comme d'une quantité négligeable, il y a impossibilité physique qu'un peintre possédant à fond son métier, qu'un paysagiste dont la main est aussi subtile que son regard est juste et précis, nous fasse voir une scène de la nature telle qu'il la voit³... »

L'artiste peut bien nous demander de nous prêter aux conventions de son métier, d'accepter ses procédés. Il le fait sans nulle crainte : « Il sait que nous nous prêterons de bon cœur à cet accommodement, que la vérité d'impression nous suffit, que c'est la seule que nous attendions de lui, la seule qu'il nous doive. Il compte sur notre complaisance, qui est le fruit de l'éducation et d'habitudes contractées à notre insu⁴. »

Le procédé exige donc de nous un accord tacite et plus peut-être une préparation préalable à la parfaite compréhension.

1. *L'Art et la Nature*, p. 19.

2. *Idem*, p. 21.

3. *Idem*, p. 28.

4. *Idem*, p. 31.

« Pour retrouver le réel dans les fictions de l'art, il faut un travail d'esprit et un acquiescement volontaire à de certaines conventions que les civilisés acceptent¹. »

Parmi ces conventions, il faut compter l'imitation par simplification et pour cause : « L'imitation est un principe commun à tous les arts, mais par nécessité comme par goût, ce qu'ils imitent dans le particulier, c'est le général². »

« Deux espèces d'hommes ont peu de goût pour les arts. Ce sont d'abord les esprits positifs, occupés uniquement des faits et de leurs circonstances particulières... et les esprits abstraits qui ne se plaisent que dans la région des idées pures, dédaignent les jouissances esthétiques. » Ces gens ne sont nullement enclins à se prêter au jeu que pratiquent la nature, l'artiste et son art.

Ils préfèrent s'en remettre entièrement à leur intelligence, à leur raison. L'artiste demande à être trompé : « Ce que me doivent les arts, c'est ce qu'on peut appeler l'illusion intermittente. Il faut que tour à tour je m'abuse et me désabuse, je me laisse prendre et me reprenne, que je sois une dupe qui conserve assez de sang-froid pour juger son trompeur³. »

« Il résulte de ce qui précède que chaque art est un système de signes, et que l'artiste étant moins occupé de reproduire les choses elles-mêmes que de rendre dans la langue spéciale qu'il parle les impressions qu'il a reçues, ses imitations sont des traductions⁴. »

« Ce que nous demandons avant tout à un traducteur, c'est de se pénétrer à un tel point du génie de l'original qu'il nous le fasse sentir sans effort, et ce que nous cherchons en premier lieu dans une œuvre d'art, c'est la vérité ou du moins un genre de vérité...

« Si le chimiste s'intéresse aux éléments dont se composent les corps, le physicien aux forces et à leurs lois, le physiologiste aux lois de la vie, le philosophe à la loi générale d'où dérivent les lois particulières, le moraliste aux rapports qu'ont les actions humaines avec la science du bien et du mal, l'homme qui considère en artiste les choses de ce monde s'occupe moins de savoir comment elles sont faites que de se rendre un compte exact de l'action qu'elles exercent sur la sensibilité. Or, c'est par leur caractère que les choses nous affectent, et, partant, la première qualité d'une œuvre d'art est la vérité du caractère. Si défectueuse qu'elle puisse être, une

1. *L'Art et la Nature*, p. 33.

2. *Idem*, p. 33.

3. *Idem*, p. 36.

4. *Idem*, p. 38.

œuvre qui a du caractère nous paraît toujours intéressante; celles qui en ont peu nous laissent froids, celles qui n'en ont point nous semblent nulles. »

Cherbuliez cite ensuite la simplification et le contraste comme procédés employés par l'artiste pour faire ressortir le caractère.

Mais dans l'art il ne faut jamais considérer qu'un des facteurs; le modèle est important certes, mais celui qui l'étudie ne l'est pas moins : « Ce n'est pas seulement le caractère et le secret des choses qui se manifeste à nous dans une œuvre d'art, c'est aussi le caractère de l'artiste. Il ne peut imiter sans traduire, ni traduire sans interpréter, et l'interprétation est un travail de la pensée où le moi se révèle¹. »

... « Il n'est pas nécessaire d'avoir lu Kant, pour savoir que chacun de nous voit par ses yeux, que chacun de nous imprime à ses perceptions la forme de son esprit, qu'il y a quelque chose de nous dans la plus fugitive de nos sensations, à plus forte raison dans tous nos jugements². » « Si limpide qu'il soit, l'esprit d'un homme n'est jamais un miroir tout à fait plan³. » « Dis-moi ce que tu aimes, et je te dirai ce que tu vois dans le monde. Les réalités étant infiniment complexes, nous y cherchons, nous y trouvons ce qui nous intéresse et nous attire. Il n'est guère de compositeurs qui n'aient mis l'amour en musique; chacun lui a donné la couleur de son âme. Faites faire votre portrait par trois peintres d'un égal talent; ces portraits vous ressembleront, sans se ressembler beaucoup entre eux. C'est que dans tout homme il y a plus d'un homme, et que les trois peintres auront fait chacun son choix, dicté par d'irrésistibles sympathies. Tout talent a sa racine dans une préférence de l'âme, secrète ou avouée, et les préférences de l'artiste agissent sur sa vision comme sur les procédés qu'il emploie pour rendre ce qu'il voit⁴. »

D'où l'on peut conclure avec Cherbuliez que : « les images créées par les arts nous révèlent à la fois le caractère des choses et la personnalité de l'artiste. Dans toute œuvre d'art, il y a une vérité de nature qui est un bien commun, et un homme qui l'a cherchée et qui ne ressemble qu'à lui-même⁵. »

On ne sera pas surpris, par conséquent, si on découvre outre les

1. *L'Art et la Nature*, p. 46.

2. *Idem*, p. 46.

3. *Idem*, p. 47.

4. *Idem*, p. 48.

5. *Idem*, p. 49.

procédés précités (simplification et contraste) dans l'œuvre de l'artiste, et jusqu'à un certain point comme une résultante de ces procédés, un peu souvent et parfois beaucoup d'exagération. « L'artiste, comme le fait observer notre philosophe, ment au profit de la vérité¹. »

Mais pourquoi lui en faire un grief? : « L'exagération est naturelle au langage du cœur humain²... » : « Toutes les passions sont de grandes exagéreuses³... » : « Si Homère et Shakespeare n'avaient pas grossi leurs personnages en nous les faisant voir par le petit bout de la lunette, nous seraient-ils restés à jamais dans les yeux? Les images simplifiées et exagérées des objets réels sont des types ou des exemplaires⁴. »

Nous remarquons que Cherbuliez a fait à présent intervenir la passion, le sentiment dans son appréciation de l'œuvre d'art et dans son élaboration. Nous allons voir que c'est grâce à l'aide de cette même passion « exagéreuse », de ce sentiment divers que la magie de l'œuvre d'art va s'accomplir, que sans eux elle ne peut avoir lieu.

« L'art doit des sensations à nos sens, il doit des émotions à notre âme, et c'est là surtout qu'il se révèle magicien. Avec quelque fidélité qu'il représente les choses, ses copies font sur nous une autre impression que les choses elles-mêmes. Il nous montre des objets insignifiants, et nous croyons y découvrir un sens...

« Il excite en nous toutes les passions que nous avons pu ressentir dans la vie réelle, et les plus violentes, les plus douloureuses de ces passions ne nous causent aucune souffrance. Elles ne nous blessent pas, elles ne nous déchirent pas, elles sont devenues inoffensives⁵... »

« Il faut accorder... que l'homme n'échappe à l'ennui que par ses passions, que c'est par elles qu'il se sent vivre et qu'il n'en est aucune qui ne soit accompagnée d'inquiétude, aucune qui ne soit une douleur commencée. Le désir et l'aversion sont les passions mères d'où dérivent toutes les autres⁵... »

... « Nos passions sont des puissances désordonnées, orageuses, violentes et tyranniques; s'arrogeant un droit de souveraineté sur le monde, elles trouveraient naturel d'en bouleverser les lois pour

1. *L'Art et la Nature*, p. 44.

2. *Idem*, p. 44.

3. *Idem*, p. 45.

4. *Idem*, p. 55.

5. *Idem*, p. 55.

se satisfaire. Toutes nos inquiétudes, tous nos troubles nous viennent de la contradiction inhérente à notre moi, qui, étant à la fois le plus compréhensif et le plus particulier de tous les êtres, se croit le centre de l'univers, où il tient si peu de place, et verrait sans étonnement les autres moi se sacrifier à son bonheur; mais comme ils ont tous la même prétention il est difficile de les accorder. Nous tenons infiniment à notre chère et méprisable personne, cause de nos éternelles misères, et nous éprouvons pourtant comme un sentiment de délivrance quand nous réussissons à l'oublier. Nous pouvons nous en délivrer par le renoncement chrétien ou bouddhique, ou par la philosophie, qui nous apprend à soumettre nos passions à notre raison. Ce sont là des remèdes héroïques. Nous avons à notre disposition un autre moyen plus commode de nous oublier et de nous calmer : c'est la sympathie ou la faculté précieuse que nous possédons de sortir de nous-mêmes et de nous sentir vivre, agir et pâtir dans les autres. L'indifférence, c'est la mort; la passion, c'est le désordre; la sympathie me met en société avec la passion des autres sans m'associer à ses désordres; j'éprouve ce qu'ils éprouvent; et le plaisir ou la peine que j'en ressens ne va jamais jusqu'à l'excès, pourvu toutefois qu'ils ne me soient pas si chers qu'ils fassent en quelque sorte partie de ma personne, car alors je ne serai plus sympathique, je souffrirai pour mon compte.

« Lorsque les vents tourmentent les grandes eaux, a dit le poète latin, il est doux de contempler du rivage un navire en danger. Pourquoi? parce que nous aimons les émotions qui, n'ayant rien d'excessif, remuent nos nerfs sans les affoler et agitant notre âme sans troubler la lucidité de notre esprit, deviennent pour nous un sujet d'observation¹... »

« La sympathie étend notre être en nous faisant vivre de la vie des autres²... »

« A de certaines heures, nous parvenons à nous détacher assez de nous-mêmes pour nous dédoubler, pour nous diviser en deux moi, et l'un de ces moi regarde l'autre comme un étranger qui lui plaît. Nous devenons ainsi des spectateurs sympathiques de notre propre vie. Si violentes que soient les émotions qui ont pu remuer notre cœur, nous n'en sentons plus que le contre-coup; ce sont les émotions d'un autre, nous les partageons, mais elles ne nous

1. *L'Art et la Nature*, p. 57.

2. *Idem*, p. 58.

troublent plus. Nos désespoirs se tournent en mélancolie, nos haines ont émoussé leur pointe, nos fureurs sont des orages dont le grondement nous charme¹...

« Or, c'est là précisément la disposition d'esprit habituelle à l'artiste et dans laquelle nous nous trouvons nous-mêmes devant une œuvre d'art, si nous savons en jouir en la prenant pour ce qu'elle est². »

L'esthétique qui fait entrer dans son programme l'étude des passions et la façon de les contrôler, de les utiliser, c'est-à-dire qui se réclame de la morale, a raison ; elle aide au bien par surcroît.

« Supprimer nos passions, c'est faire de notre âme un lieu de silence, de mort. Pour m'affranchir de leur tyrannie et de leurs cruautés, sans cesser de vivre, il faut que je les remplace par des passions plus douces, il faut que mon cœur change d'amour ou plutôt de façon d'aimer. C'est ainsi qu'il convient d'entendre la mystérieuse théorie de la *purgation* de l'âme par les arts, dont on a tant raisonné et déraisonné... Quand une mère, dit Platon, pour apaiser les cris de son nourrisson agité ou malade, le berce dans ses bras ou lui chante des chansons de nourrice, ce n'est pas du silence ni du repos qu'elle lui apporte, c'est du mouvement et du bruit et pourtant elle le calme³. »

« L'art est un excitant tout à la fois et un calmant, un anesthésique comme il n'y en a point, et qui nous laisse notre sensibilité et nous ôte le pouvoir de souffrir, en émoussant l'acuité douloureuse de nos sensations⁴... »

« Les affections de notre âme participant toujours de la nature des objets qui les inspirent, et les réalités de l'art n'étant que des images ou des simulacres de réalité, les passions que ces images excitent en nous ne peuvent être que des ombres de passions. Ces ombres ne sont point livides, pâles. Vivantes, colorées, lumineuses, faites à la ressemblance de nos passions réelles, dont elle ne diffèrent que par la légèreté divine qui est le privilège des ombres, elles ne nous pèsent jamais⁵. »

Dans ses *Causeries athéniennes*, Cherbuliez complète cette idée.

Il fait dire à l'un de ses discoureurs : « L'art n'est pas la philosophie et les artistes ne sont pas des spéculatifs. Le fond de l'art

1. *L'Art et la Nature*, p. 39.

2. *Idem*, p. 59.

3. *Idem*, p. 62.

4. *Idem*, p. 63.

5. *Idem*, p. 65. -

c'est la « passion ». Ai-je tort de penser que toute chose a ses affections, lesquelles agissant sur notre âme, y produisent ces vibrations plus ou moins énergiques, plus ou moins prolongées qu'on appelle des passions¹? »

A l'un qui prétendait que l'art grec suggérait le calme, la tranquillité, était en somme un art issu du sein d'une raison sereine :

« Ah! si les Grecs ont fait de l'art tranquille, réduisons en poudre toutes les œuvres²! »... « Attribuer aux marbres de Phidias les vertus des narcotiques! Ceux qui en jugent ainsi sont ces mêmes gens qui ne s'aperçoivent pas que, dans le moindre morceau de la plastique grecque, il y a cent fois plus de mouvement que dans les sculptures les plus tourmentées des modernes; ces mouvements leur échappent parce que l'artiste les a maintenus dans un parfait équilibre³... »

« Malheur, continua l'abbé, malheur à celui que l'art grec laisse tranquille! Il est né tranquille, le pauvre hère, et la mort ne lui fera pas événement, car il s'est arrangé à mourir d'avance. Et malheur aussi à celui qui demande aux Muses de le plonger dans d'oisives et languissantes rêveries! Car les passions qu'inspire un art sain sont des principes d'action; je veux dire qu'elles tiennent de la joie, laquelle n'est pas un repos, mais la suprême activité de l'âme.

« Loin de respecter notre repos, Sophocle et Phidias excitent en nous des aspirations infinies comme le monde⁴... »

... « Et voilà ce que c'est que la joie; une aspiration vers le ciel, qui nous rend capables de le conquérir, un amour infini qui embrasse dans une étreinte victorieuse l'objet de sa convoitise, un désir sans limites qui ne renaît sans cesse que pour renouveler les délices de la possession⁵... »

On voit donc que notre auteur attache une importance considérable au rôle que joue la passion dans l'art. Passion, il faut qu'il y ait pour que l'œuvre vive : « Les Grecs furent passés maîtres dans cet art de déposer une passion au sein d'une œuvre comme une âme qui la fait vivre et de la manifester par les signes les plus parlants et les plus expressifs, en ayant soin d'y subordonner telle-

1. *Un Cheval de Phidias*, p. 235.

2. *Idem*, p. 268.

3. *Idem*, p. 269.

4. *Idem*, p. 269.

5. *Idem*, p. 269.

ment tous les détails que tout contribue et concoure à fortifier l'effet général¹. »

Mais, il faut le répéter avec Cherbuliez, les passions nécessaires à l'art ne sont pas des passions néfastes ; de sorte que :

« Notre raison qui, toujours en guerre avec nos passions, nous reproche souvent nos émotions naturelles comme d'absurdes faiblesses, ne trouve rien à redire à celles que l'art nous donne.

Elle aime tout ce qui est impersonnel et tout ce qui est réglé. « Car si l'œuvre d'art est une œuvre de sentiment, elle est aussi une combinaison de l'esprit. Dionysos, dieu de la vigne et de la poésie dramatique, ne s'enivrait jamais de son vin, et dans ses plus grands excès, il avait jusqu'au bout toute sa tête de dieu. On sait qu'à Delphes, durant trois mois, il remplaçait Apollon et que, confident des destins, lisant dans le passé et dans l'avenir des âmes, il rendait d'infailibles oracles² »...

La passion, elle n'est certes pas raisonnable, aussi ne sert-elle que de levain dans l'œuvre d'art ; seule elle ne saurait créer :

« Pour mener à bonne fin une œuvre d'art, il faut le concours d'un fou et d'un sage. L'un qui vit d'impressions, voudrait faire passer dans son œuvre tout ce qu'il a vu ou cru voir dans la nature, tout ce qu'il a senti, tout ce qui a touché son cœur et l'a fait rêver. L'autre examine, discute, choisit, accepte ou refuse. C'est le fou qui propose, c'est le sage qui dispose³ »... « L'arbre se juge à ses fruits et il n'y a de beauté que dans l'ordre³. » Et encore : « L'œuvre d'art est le produit d'une imagination gouvernée par la raison³. »

Et ainsi Cherbuliez en est amené à modifier un peu la définition de l'esthétique donnée par Pascal et qu'il avait en quelque sorte faite sienne : « Toute œuvre d'art, pouvons-nous dire en nous résument, est une image composée et harmonieuse, dont la nature ou la vie humaine a fourni l'original, dans laquelle il y a tout ensemble, plus et moins que dans le modèle, et qui nous plaît également et par la réalité que nous y trouvons et par celle qui lui manque.

Mais ici une question se pose. « C'est à la nature que l'artiste emprunte ses modèles, c'est la nature qui lui fournit ses inspirations, et la nature nous appartient autant qu'à lui ; elle est à tout le monde et à notre service comme au sien. Que ne faisons-nous

1. *Un Cheval de Phidias*, p. 243.

2. *L'Art et la Nature*, p. 67.

3. *Idem*, pp. 69-70.

comme l'artiste et qu'avons-nous besoin de son secours ? Nous avons tous une imagination¹... »

« Quelque façon que donne aux choses l'imagination de l'artiste, nous pouvons en faire autant et, comme lui, les accommoder à notre goût.

« A vrai dire, nos joies seront solitaires et cachées ; personne ne les connaîtra, nous n'en ferons part à personne, mais jouit-on pour les autres² ? ». Donc « Si livrés à nous-mêmes, nous pouvons goûter des plaisirs esthétiques qui, semble-t-il, ne nous laissent rien à désirer, à quoi servent les arts ? à quel besoin répondent-ils ? par quelle nécessité de l'esprit humain furent-ils créés ? c'est une question que nous ne pouvons pas résoudre sans avoir, au préalable, étudié de plus près notre imagination, ses lois, ses habitudes, ses procédés³... »

La nature de l'œuvre d'art, la notion du beau qui en est l'objet immédiat va donc fournir à Cherbuliez les éléments devant servir à son enquête. Il s'agit d'abord, selon lui, d'apporter quelques éclaircissements à la question de l'imagination, faculté qui lui paraît indispensable pour posséder cette notion. Cette faculté est également importante parce qu'elle est commune à l'artiste et au vulgaire. Est-elle le trait d'union entre la nature et nous tous ? Il convient d'abord d'apporter sur elle quelques précisions :

« C'est une vérité triviale que les fonctions diverses de notre esprit ne sont pas des facultés particulières et distinctes, qu'il n'y a pas en nous une sensibilité, une mémoire, un jugement, une raison ; que le même moi tour à tour perçoit, s'émeut, se souvient, pense ou raisonne, et le plus souvent fait tout cela à la fois⁴. » Mais « Il n'y a pas grand inconvénient... à traiter notre imagination comme une personne. Choses inanimées ou êtres abstraits, elle personnifie tout : c'est son habitude et son plaisir, et nous ne l'empêcherons jamais de se personnifier elle-même.

« Une erreur beaucoup plus grave est de la considérer comme une faculté spéciale à certains hommes... Assurément elle nous fait faire beaucoup de folies ; mais il faut la comparer au levain : qu'il aigrisse trop, le pain sera malfaisant ; n'en mettez pas, ce ne sera plus du pain. Les fantaisies dérégées gâtent tout, dérangent tout ; mais s'il n'y avait pas en nous ce ferment secret et toujours actif

1. *L'Art et la Nature*, p. 72.

2. *Idem*, p. 73.

3. *Idem*, p. 76.

4. *Idem*, p. 77.

que nous appelons imagination, notre pâte ne lèverait pas et nos perceptions qui demeureraient confuses, les abstractions de notre esprit, qui resteraient uniformes et inertes, ne pourraient plus servir à la nourriture de notre vie¹ ».

« Qu'est-ce donc que l'imagination? Selon Littré, ce serait la faculté de voir en quelque sorte les objets qui ne sont plus sous nos yeux. Cette définition est bien incomplète... Nous avons le pouvoir de renouveler par des images toutes nos perceptions, que ce soient nos yeux ou nos oreilles, l'odorat, le goût ou le toucher qui nous les ait fournies. Mais ces images, d'où nous viennent-elles? Notre imagination les avait créées au préalable en travaillant et façonnant les choses à sa mode, et c'est là son principal office² ».

Imagination de tout le monde, don précieux que nous n'apprécions peut-être pas autant qu'il le faudrait : « La rose du botaniste est une idée, la rose de tout le monde est une image, et le botaniste a sur tout le monde le même genre de supériorité qu'a une idée sur une image; mais une image a le mérite de procurer au commun des hommes des plaisirs abondants et faciles que ne donnent pas les idées.

« Non seulement nous aimons à nous faire des représentations abrégées et sommaires des objets sensibles; par un penchant naturel, fatal, nous donnons une forme sensible à nos idées les plus abstraites et il se fait dans notre esprit une transmutation incessante d'idées en images. Quand notre imagination s'exerce sur les choses extérieures, elle les simplifie; elle n'en garde que l'essentiel et fait abstraction du reste. Par un procédé inverse, quand elle travaille sur nos idées, elle les particularise »... Par exemple : « La plus abstraite de toutes nos idées est celle de l'infini ou de l'être pur. Dans tous les temps, les hommes ont senti le besoin d'imaginer l'infini³... »

Notre imagination semble donc servir à établir l'équilibre entre le monde sensible et le monde abstrait. Elle s'alimente de ces deux désirs innés en nous dont parle Cherbuliez : la passion des réalités, l'amour des pures apparences.

Cette imagination est-elle créatrice chez les uns; est-elle chez les autres passive ou même non-existante ?

« On a qualifié d'imagination passive, répond à cela l'auteur, celle qui consiste à retenir une impression des objets; on l'oppose

1. *L'Art et la Nature*, p. 78.

2. *Idem*, pp. 79-80.

3. *Idem*, pp. 82-83.

à l'imagination active de l'artiste, qui arrange et combine. Notre imagination n'est jamais passive ; pour nous faire une image des choses, il faut que nous y discernions un tout et des parties, et le rapport de ces parties entre elles et avec le tout, il faut, en un mot, que nous composions l'objet¹. »

Il est pour ainsi dire inconcevable qu'un être soit privé de cette faculté. S'il l'était, quelle infirmité !

« Supposez un homme absolument dénué d'imagination ; il pourra faire le tour du monde sans y rencontrer ni un paysage, ni une jolie femme². »

C'est de l'image qu'elle se sert, a-t-on déjà dit, et : « les choses étant plus compliquées que l'image que nous nous en formons, le même objet peut nous en fournir plusieurs fort différentes ; tout dépend de la façon de les mettre en perspective et du point de vue où l'on se place³ ». « Car les images varient selon les tempéraments⁴ ».

« Notre imagination est la plus subjective de nos facultés ; elle a son caractère, qui est le nôtre, et comme l'artiste se met dans son œuvre, nous nous mettons dans nos images⁵. » Cherbuliez nous fait voir le peintre qui, la première fois qu'il aperçoit un moulin, en fait un croquis, dans lequel il subordonne tout à la roue qui lui semble l'âme de la maison : « Dans le second croquis, la roue n'est plus qu'un accessoire. C'est que, la veille, passant par là, il a vu la meunière, qui est une belle blonde, se pencher à sa fenêtre. De ce moment, cette fenêtre est devenue l'objet principal, le centre autour duquel tout gravite. L'intérêt s'est déplacé, ce moulin n'est plus pour lui qu'un endroit habité par une belle meunière, et il le montrera tel qu'il l'a vu. Nous ressemblons tous à ce peintre. De quoi qu'il s'agisse, selon que la meunière est laide ou jolie, les moulins ont pour nous un autre visage⁶ ».

Ainsi la force de l'imagination exprimée en termes des images qu'elle sait évoquer est chez nous quelquefois plus grande que l'on ne pense. Par elles, une vie tout entière se trouve souvent orientée : « Il est des images qui prennent sur nous tant d'empire qu'elles réduisent toutes les autres à l'état de simples accessoires⁷ ». Elles

1. *L'Art et la Nature*, p. 84.

2. *Idem*, p. 84.

3. *Idem*, p. 85.

4. *Idem*, p. 86.

5. *Idem*, p. 86.

6. *Idem*, p. 85.

7. *Idem*, p. 90.

sont des points de repère pour les passions qui y reviennent sans cesse : « Comme l'olive absorbe le sel, comme l'éponge absorbe l'eau, elles absorbent toute notre vie. Elles se mêlent à toutes nos perceptions; quelles qu'elles soient, nous les retrouvons malgré nous, dans tout objet qui frappe nos sens, et le monde ne voit l'univers que dans ce qu'il hait ou ce qu'il aime¹. Gardons-nous donc de cette force qui peut être dangereuse pour nous si nous ne savons pas nous en servir comme fait l'artiste lui-même, utilement : « La rêverie confine à l'hallucination. L'image qui nous possède se substitue aux objets eux-mêmes, et nous sommes la dupe de notre fantôme. Toute passion violente est le début d'une folie² ».

Il convient donc de savoir se rendre maître de son imagination ou tout ou moins de connaître ses lois, sa fonction :

« Comme une image épurée, travaillée par la réflexion, tient le milieu entre l'idée claire et nette qu'un homme qui pense se fait des choses et les perceptions confuses dont se contente un enfant, on peut dire, en employant le langage de la vieille psychologie, que notre imagination est une faculté intermédiaire entre notre sensibilité et notre raison, qu'elle les relie l'une à l'autre et nous permet tantôt de raisonner sur nos sensations, tantôt de voir et d'entendre nos pensées. Si nous n'avions pas le pouvoir d'imaginer, nos perceptions ne se transformeraient plus en idées, et nos idées, supposé que nous en eussions encore, n'auraient plus guère d'action sur notre vie³ ».

On ne saurait donc s'exagérer l'importance de cette faculté départie à nous par la nature : « Ce sont nos images qui le plus souvent décident de notre conduite, de nos sentiments, du choix de notre carrière, de nos antipathies et de nos amitiés⁴. »

« D'habitude, l'imagination est en état de vasselage. Elle travaille sous les ordres de notre sensibilité ou de notre entendement. Nos passions, nos intérêts, nos désirs, nos espérances... la prennent à leur service... Elle fait ce qu'on lui dit de faire... Nous lui devons de grands bonheurs, nous lui devons aussi de grands ennuis. Elle prolonge indéfiniment la durée de nos félicités et par des jouissances anticipées et par les délices du souvenir. C'est elle qui a inventé tous les petits bonheurs ; elle a l'art de faire quelque chose avec rien...

1. *L'Art et la Nature*, p. 90.

2. *Idem*, p. 91.

3. *Idem*, p. 91.

4. *Idem*, p. 92.

Tous nos bonheurs négatifs sont son ouvrage¹ ». Mais pour être la servante de notre personnalité sensible et raisonnante elle n'est pas moins indispensable à notre esprit qu'à notre cœur : « Elle travaille tour à tour à nous rendre heureux ou malheureux, et tour à tour elle prête son efficace et ardente assistance à nos vices et à nos vertus. On a dit que l'amour est l'étoffe de la nature brodée par l'imagination ; on peut en dire autant de la plupart de nos sentiments² », et par ailleurs : « Tout acte de connaissance est précédé d'un acte d'imagination³... » « Si Kepler ne s'était fait une conception mystique et imagée de l'harmonie et de la musique des sphères célestes, s'il n'avait cru à l'astrologie comme à Pythagore, il n'eût jamais cherché ses fameuses lois, ni conquis l'immortalité ; mais s'il a laissé à Newton la gloire de trouver le principe de l'attraction universelle, c'est peut-être la faute de ses visions, qui après lui avoir montré le chemin l'ont égaré⁴. »

Quoi qu'il en soit, bonne ou mauvaise, notre imagination est là toujours, qui travaille et : « ceux qui l'accusent de nous tromper... ne réussiront jamais à fermer cette grande fabrique d'images qui est en nous⁵. »

A ce point de son développement, Cherbuliez fait une distinction importante entre l'imagination de tout le monde et celle plus spécialisée de l'artiste. Elle porte plus sur la fonction que sur la nature de cette faculté :

« Nous avons vu jusqu'ici l'imagination travailler au service de nos passions ou de notre pensée, nous aider tour à tour à débrouiller nos sentiments à éclaircir nos conceptions. Mais il arrive par intervalles que, reprenant sa liberté, s'affranchissant de toute dépendance, de tout joug incommode, elle s'émancipe à ne plus travailler que pour son propre compte. Elle n'a plus d'autre loi que son plaisir... c'est l'imagination esthétique... »

« Notre existence est une fièvre intermittente ; si les accès n'étaient interrompus par des repos, la fatigue de vivre nous tuerait. Or on ne se repose qu'en s'oubliant⁶. »

Ce plaisir, ce repos, ce besoin d'oublier les nécessités de notre

1. *L'Art et la Nature*, pp. 93-94.

2. *Idem*, p. 95.

3. *Idem*, p. 96.

4. *Idem*, p. 96.

5. *Idem*, p. 96.

6. *Idem*, p. 98.

existence quotidienne, l'imagination esthétique mise au service de l'art nous les donnera :

« Il me semble, » dit un des personnages principaux dans *Ladislas Bolski*, « que la principale utilité de l'art est de nous faire oublier la vie et ses inexorables précisions. Dans la vie le détail abonde et presque toujours il est odieux¹. »

Heureusement donc : « qu'il y a des heures de détentes où, nous dérochant à nos appétits, à nos spéculations ou à nos devoirs, nous ne sommes plus des êtres affairés et passionnés, raisonnants et pensants. Affranchis pour un temps de nos préoccupations personnelles, nous ne voyons plus dans les choses des buts, des moyens, des obstacles. Qu'elles soient ou ne soient pas, peu nous importe ; quand elles seraient de pures apparences, elles nous paraîtraient dignes de notre attention ; ce n'est plus leur réalité qui nous intéresse, c'est leur forme, l'air qu'elles ont, leur caractère et leur façon de l'exprimer. Nous avons cessé d'être des acteurs sur la scène du monde, nous sommes descendus à l'orchestre, et la vie n'est plus pour nous qu'un spectacle ; nous ressemblons à ces comédiens en vacances qui se délectent à voir jouer les autres. Tout en nous est sorti de l'ordre accoutumé ; ce qui commandait obéit, ce qui obéissait commande. Nos sens, notre sensibilité, notre raison elle-même ne sont plus que les auxiliaires de notre imagination... Dans ces moments heureux, nous sommes à la fois infiniment curieux de tout et très indifférents sur le fond des choses... tout nous sera bon pourvu que les objets aient du caractère et nous inspirent cet intérêt désintéressé qui est le secret du plaisir esthétique². »

Ce plaisir pour valoir à nos yeux doit par ses images nous mêler à l'objet qui le produit :

« Comme nous l'avons vu, pour qu'un paysage, une scène de la vie humaine produisent sur nous tout leur effet, il faut que notre imagination les travaille, qu'elle prépare sa matière, qu'elle combine, qu'elle compose. Mais elle ne procède pas par des méthodes raisonnées ; elle suit son instinct, son inspiration, et son instinct le plus impérieux la porte à se figurer et à nous persuader que les choses nous ressemblent ou que nous ressemblons aux choses. C'est le premier article de son Credo³. »

« Nous débutons tous dans la vie de l'esprit par deux actes de foi. J'admets comme un fait indiscutable l'existence réelle des objets

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 286.

2. *L'Art et la Nature*, p. 100.

3. *Idem*, p. 101.

qui m'entourent ; je ne les connais pourtant que par mes sensations qui ne sont que des modifications de mon être et dont la cause certaine est en moi-même ; mais, comme l'a dit un philosophe, nous ne nous bornons pas à juger que nous avons des sensations ; nous sommes accoutumés de bonne heure à nous en dépouiller pour en revêtir les objets. D'autre part, nous croyons également, sans en avoir de preuve que ce monde extérieur que nous distinguons de nous-mêmes a de grandes affinités avec nous. L'enfant croit fermement à la réalité de la table contre laquelle il s'est heurté ; mais il croit aussi que, comme lui, elle est capable de vouloir et de souffrir, et il la punit de sa perfidie en lui rendant coup pour coup. C'est qu'il est gouverné par son imagination, et que nous ne pouvons créer aucune image sans y mêler la nôtre, sans y mettre quelque chose de nous et sans transformer ainsi les objets à notre ressemblance...

« Notre imagination esthétique, c'est sa loi, projette continuellement notre ombre dans l'image des choses et en forme un mélange où nous ne discernons plus ce qui leur appartient et ce qui est à nous.

« En vain la raison et la science protestent ; l'imagination les laisse dire¹. »

Dans cet enchantement de sa propre création se complaît la nature humaine. En apparence toutes ces vaines illusions ont été dissipées : « Le Renaud des temps modernes qui désenchantait la nature n'était pas un chevalier, mais un penseur de génie, lequel enseigna que le monde sensible se réduisait à l'étendue et au mouvement, qu'il n'y a rien de commun entre les corps et les esprits et que les animaux eux-mêmes n'étaient que des machines.

« La philosophie, de son propre chef, en a appelé depuis ; elle a rapproché conjointement de nouveau ce que Descartes avait séparé, et tour et à tour elle a matérialisé l'esprit ou spiritualisé la matière. Mais qu'importent à l'imagination les théories des philosophes ? Elle obéit à sa loi, à son penchant, elle est moniste sans le savoir, et éternellement elle projettera sur le monde notre figure et notre ombre²... » « Il y a en nous un principe de vie, que nous appelons notre âme ; l'imagination vivifie, anime tout. Nous sommes des personnes ; elle personnifie sans cesse les êtres inanimés. Elle nous fait voir dans les forces de la nature des volontés semblables à la nôtre³... »

1. *L'Art et la Nature*, pp. 101-102.

2. *Idem*, p. 103.

3. *Idem*, p. 104.

« ... Tantôt elle transforme les choses à notre ressemblance, tantôt elle nous assimile aux choses. Elle prête une âme aux éléments, à la terre comme à l'eau, à l'air comme au feu, et elle tient nos passions pour des puissances élémentaires sur lesquelles nous ne pouvons rien et qui peuvent tout sur nous¹. »

« La nature et la vie humaine sont pour elle deux formes du même univers, de la même nature. Sans avoir étudié la philosophie, elle croit à l'identité du sujet et de l'objet, du moi et du non-moi, de la pensée et de l'être, et cette croyance est nécessaire à ses plaisirs, car elle ne prend aucun intérêt ni aux corps qu'elle ne réussit pas à animer ni aux idées auxquelles elle ne peut donner un corps : elle n'aime que ce qui vit ou qui semble vivre². »

« Mais dans ses caprices mêmes, elle se règle toujours sur des principes de convenance et de disconvenance. Ses méthodes ressemblent à des aventures, ses découvertes sont des trouvailles, ses inventions sont souvent fortuites, elles ne sont jamais arbitraires. Les images qu'elle associe, qu'elle combine et qui semblent lui venir spontanément s'appellent les unes les autres par une sorte de nécessité qui nous échappe, comme le son fondamental appelle ses harmoniques. Le génie, disait Balzac, a pour mission de chercher à travers les hasards du vrai ce qui doit sembler probable à tout le monde. Notre imagination naturelle n'est pas tenue d'avoir du génie, mais la vraisemblance est sa loi. Le plaisir esthétique, avons-nous dit, s'adresse à l'homme tout entier ; il faut que notre raison y soit partie prenante, et notre raison réproouve et condamne les similitudes forcées, les rapprochements absurdes ou incongrus, les contrastes cherchés, les fausses couleurs, les images qui dénaturent les objets, en déforment ou obscurcissent le caractère³... »

« Un travail auquel le hasard préside et qui ne laisse pas d'avoir des règles est ce qu'on appelle un jeu, et voilà justement le caractère distinctif de l'imagination : elle est la seule de nos facultés qui travaille en jouant ou qui se joue en travaillant... Notre imagination joue avec elle-même, avec ses images, avec les réalités... Elle détourne les choses de leur fin naturelle et les fait servir à ses plaisirs. Elle joue et prend le monde pour partenaire⁴. »

« Suivant notre humeur, nous demandons à nos jeux de nous procurer un repos sans ennui, ou une excitation qui ne soit mêlée

1. *L'Art et la Nature*, p. 110.

2. *Idem*, p. 110.

3. *Idem*, p. 113.

4. *Idem*, pp. 114-115.

d'aucune souffrance, ou l'oubli des réalités et cette ivresse heureuse qui ne s'accompagne pas de la perte de la raison. Il en va de même des jeux de l'imagination esthétique, et, selon le tour qu'elle leur donne et l'effet qu'elle en ressent, nous pouvons la qualifier de contemplatrice, de sympathique ou de rêveuse...

« C'est dans la pure contemplation qu'elle est le plus passive et qu'elle jouit de son repos comme du meilleur des biens. Les choses qu'elle préfère sont celles qu'elle convertit le plus aisément en images, et l'estime qu'elle en fait est proportionnée à la facilité de son bonheur. Que le hasard la mette en présence d'un objet qui a tout à la fois du caractère et de l'harmonie, elle s'en forme sans effort une image qui la satisfait, et pour le récompenser de sa complaisance, elle le baptise du nom de beau. Qu'est-ce que la beauté? Un caractère harmonieux, un tout qui semble jouer avec ses parties, un ensemble qui joue avec ses détails. Elle éprouve alors cet étonnement mêlé de joie qu'on appelle l'admiration, auquel succède une quiétude, une tranquillité mêlée de douceur¹. »

Le but de l'esthétique c'est donc l'invention d'un jeu agréable et qui ne lasse jamais parce que, puisque « la beauté (qui en est le prétexte) n'a rien de réel² », on peut indéfiniment lui inventer de nouvelles règles. La condition unique du jeu étant de se prêter aux simulacres de la nature qui nous suggère de nouvelles combinaisons, car, comme dit Voltaire que cite Cherbuliez : « La nature nous fait une illusion continuelle; mais c'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir³ ».

L'auteur passe en revue les divers problèmes que soulève l'esthétique, tel par exemple celui de la beauté absolue et de la beauté relative. Nous nous arrêterons là cependant, car nous pensons avoir suffisamment fait saisir l'essentiel de sa théorie. Toutefois, le livre tout entier abonde en aperçus intéressants et souvent très originaux. Le passage suivant, entre autres, ne sera pas sans intérêt pour les philosophes :

« Qu'un fat, qui porte beau, vienne à glisser sur le pavé, s'étale à nos yeux sur le trottoir, il nous fera rire comme l'astrologue tombant dans un puits. Sa chute l'avertit subitement de la vanité de ses prétentions, lui démontre que son orgueil qui plane habite un corps soumis comme celui d'un gueux, à l'humiliante loi de la pesanteur. Un sot nous semble comique quand nous découvrons qu'il se

1. *L'Art et la Nature*, p. 117.

2. *Idem*, p. 117.

3. *Idem*, p. 118.

croit un homme et qu'il n'est, en vérité, qu'une marionnette ou une machine¹. » Le sot ne sait pas jouer et la nature se venge.

Ceci parut en 1892. On pourra presque y voir comme un avant-propos au *Rire* de Bergson publié en 1900.

Passons, maintenant que nous avons examiné le système théorique de Cherbuliez sur l'esthétique, à la partie qui traite de son rôle plus positif, celui du critique d'art.

1. *L'Art et la Nature*, p. 155.

IX

LE CRITIQUE D'ART

Victor Cherbuliez a été esthéticien d'abord, critique d'art ensuite, mais sans toutefois se départir de ses tendances à exposer des vues d'ensemble. En effet « parmi les germanistes de langue française, il se distingua par son goût pour les études théoriques sur l'art. L'esthétique, science essentiellement allemande, ne convient pas beaucoup, semble-t-il, à notre tournure d'esprit. C'est un fait que nos philosophes sont rarement esthéticiens et que nos écrivains d'art sont plus rarement philosophes... Il semble, en vérité, que Taine, dans la *Philosophie de l'art*, ait regardé plutôt du côté de l'expérience. Au contraire, Cherbuliez sera toujours hanté, du *Cheval de Phidias* à *l'Art et la Nature*, par les reminiscences d'un Platon revu par les Allemands. Il y a là comme une veine que l'on peut suivre dans son œuvre¹ ». Donnant ses impressions sur le Salon de 1872, le premier depuis la Commune, il déclare : « N'attendez pas... que je m'étende sur les questions de pratique, que je vous entretienne d'empâtements et de frottis ; ce ne sont point mes affaires. Le métier m'intéresse moins que l'art, le caractère, la composition, l'effet : apparemment ce n'est point pour les peintres que les peintres peignent. »

Il pense effectivement que l'art a l'homme pour son objet et s'adresse à tous les hommes. Ainsi toutes les réflexions auxquelles il va se livrer au cours de ses articles et de ses comptes-rendus artistiques tendront à démontrer la justesse des remarques et observations de son système tout entier. Ce système, résumons-le très brièvement, ou plutôt demandons à Bellaigue de le faire : « *L'Art et la Nature*, *Le Prince Vitale*, *Le Cheval de Phidias* (je remonte le cours des années), ces trois études d'art nous montrent (il aurait pu y ajouter les essais sur *L'Esthétique* de Vischer) l'esthétique de M. Cherbuliez

1. Citation Leguay. (Nous avons emprunté beaucoup de ce qui suit à ce critique.)

conforme à la morale et complètent l'accord que le Beau fait avec le Bien dans cet esprit harmonieux.

« L'Art est une protestation contre la Nature qu'il imite.

« Cette formule, qui contient tout le dernier livre de l'auteur, énonce un compromis entre deux principes, et deux tendances légitimes et opposées, et les compromis sont œuvres de sagesse.

« L'art ne supprime pas l'accident, car ce serait supprimer la vie : il l'emploie ¹... » Cherbuliez a ainsi, comme nous l'avons vu, été plus loin par conséquent que son maître Hegel qui n'a pas tenu compte de l'accident.

... « Enfin, et c'est ici le dernier avantage de l'art sur la nature. l'homme est évidemment la cause finale de l'art. La nature possède et garde la beauté pour elle-même sans s'inquiéter de nous en faire part... La nature est égoïste et insensible, l'art est charitable et compatissant...

... « Ainsi la morale et l'esthétique au terme de cette étude (*Le Cheval de Phidias*) se rejoignent sur les hauteurs, et pour M. Cherbuliez, la raison, oh ! non pas froide, ni pédante, ni farouche, mais la raison souriante, agissante, heureuse, demeure le dernier secret de l'art et de la vie ¹. »

Outre les articles occasionnels assez peu nombreux parus à la *Revue des Deux Mondes* traitant de questions artistiques et dont il sera parlé ci-après, l'œuvre de Cherbuliez critique d'art consiste :

1° En neuf lettres publiées dans le *Temps*² et qui sont censées être écrites à un amateur de peinture classique, préférant les musées aux expositions, et ayant fui Paris pour n'y point voir le Salon et admirer une fois de plus au Palais Pitti, à Florence, l'homme aux yeux verts du Titien. Cherbuliez entreprend de lui faire connaître ses propres impressions sur ce Salon de 1872.

2° En trois longs articles (*Revue des Deux Mondes*, du 1^{er} juin ; du 15 juin et du 1^{er} juillet) sur le Salon de 1876.

3° En deux articles (*Revue des Deux Mondes*, des 1^{er} et 15 août) sur « *La peinture à l'Exposition Universelle de 1878* ».

Rappelons que son ouvrage définitif sur l'Esthétique, *L'Art et la Nature*, est de 1892.

Les admirations et les condamnations de Cherbuliez visitant le Salon de 1872, qui semble avoir été remarquable, à en juger par les noms des artistes, ne seraient pas toutes entérinées par la critique

1. *Le Correspondant*, 1892. Camille Bellaigue.

2. Nous renvoyons au chapitre *Collaboration à la Revue des Deux Mondes* pour les dates de ces lettres.

contemporaine. Sans doute a-t-il reconnu et proclamé la valeur de Carolus Duran qui était à cette époque un révolutionnaire. Un seul de ses tableaux, dit-il, en tue soixante autour de lui. Il a découvert Jean-Paul Laurens qui cette année-là exposait la *Mort du duc d'Enghien* et le *Jugement du pape Formose* : « L'homme qui a peint ces deux tableaux est un des nouveau-venus que l'Exposition de 1872 mettra le plus en lumière. » Mais il hésite sur Hébert dont il trouve un portrait « bien étrange ». C'est de la même épithète qu'il caractérise un paysage de Chintreuil, très discuté à ce Salon : « C'est un élève de Corot, l'homme unique en son genre, poète doublé d'un peintre, mais maître fort dangereux à imiter. » Il a bien senti la monotonie de Couture. Admirant Jules Breton, il avoue qu'il fait triste. Il faudrait avoir vu la toile pour être bien sûr qu'il n'exagère pas quand il découvre dans le *Daphnis et Chloé* de François « un maître-tableau ». Mais il n'est pas besoin d'avoir vu les *Confitures* de Philippe Rousseau pour douter que cette nature morte mérite absolument l'enthousiasme de Cherbuliez. A l'égard de Puvis de Chavannes et de Fantin-Latour il ne se montre guère enthousiaste. Dans le tableau de ce dernier, *Au coin de table*, il trouve une contradiction irritante entre les dimensions ambitieuses de la toile et le sujet.

Les deux dernières lettres sont consacrées à la sculpture. Il fait à l'*Ophélie* de Falguière, le même reproche exactement qu'au *Coin de table* : « C'est une statuette qui s'est prise à grandir et qui a l'ambition de devenir statue. » Il critique également Frémiet, mais ne ménage pas ses louanges à Chapu, Mercié et Barrias dont le *Spartacus* jurant sur le cadavre de son père de venger son supplice, lui rappelle par « l'audace des lignes... le sublime du sentiment et de la pensée qu'elles expriment... tout simplement Michel-Ange ».

« Un musée, dit ailleurs Cherbuliez, c'est un choix, une exposition, c'est tout le monde » ; mais si le rôle du critique d'art est justement dans une exposition de faire un choix, il faut convenir que Cherbuliez, pour son début, ne s'en est pas mal tiré.

Au salon de 1876, le jury avait exclu les impressionnistes. Cherbuliez se rallie dans l'ensemble à ce jugement. Il n'adopte pas, à la vérité, l'opinion de ceux qui définissent l'impressionnisme, l'art « de peindre des arbres en rouge, de l'herbe rose et des ciels lilas... » définition qu'il estime sommaire et injuste. Il reproche pour son compte à l'impressionnisme d'être plus qu'une école, et comme une secte aspirant à fonder une religion nouvelle. « Il y a des malins, dit-il, dans la petite chapelle, mais il y a aussi des dévoués dont quelques-uns ont un incontestable talent ; il y paraîtra le jour

où ils consentiront à transiger avec le bon sens. » Voici quelques remarques qu'il nous livre sur cette école : « Il faut prendre les choses pour ce qu'elles sont et les expositions annuelles de peinture ne seront jamais que le champ de foire des beaux-arts... Qu'est-ce qu'un impressionniste ? C'est un homme qui se fait fort de procurer à son prochain des impressions, bonnes ou mauvaises, agréables ou fâcheuses, et la morale de la religion nouvelle se résume dans ce précepte : Mes enfants, impressionnez-vous les uns les autres. Qu'est-ce qu'un intransigeant ? C'est un impressionniste qui ne transige pas avec le besoin qu'éprouve le bourgeois de voir clair dans ce qu'on lui montre, et avec sa sainte horreur pour les logogripes et les charades. Qu'y a-t-il dans un tableau ? Ce qu'on y a mis ; vous voyez dans une esquisse tout ce qu'il n'y a pas et qu'on pourrait y mettre. La peinture intransigeante consiste à faire des tableaux qui ne sont que des esquisses et des esquisses qui ne sont que des croquis... Qu'a voulu faire l'artiste ? un dieu ou une crevette ? Devinez.

« Ce qu'il y a de neuf dans l'impressionnisme est faux, ce qu'il y a de vrai n'est pas neuf. Écoutons l'auteur des *Confessions*, le véritable père du paysage moderne : Dans les situations diverses où je me suis trouvé, écrivait-il, quelques-unes ont été marquées par un tel sentiment de bien être qu'en les remémorant, j'en suis affecté comme si j'y étais encore... Voilà le paysage d'impression. L'impressionnisme raisonnable a ses grandes entrées au Salon... »

Cherbuliez appelle, et il a tort, Harpignies un impressionniste raisonnable, mais ce qu'il dit de sa *Prairie du Bourbonnais*, qui « par la grandeur ingénieuse de la composition, par la noblesse de l'ordonnance et des lignes, par la fermeté du dessin, par la solidité presque géométrique de la construction, par la sévère subordination des détails aux masses », le fait penser au Poussin, est excellent.

L'art de Puvis de Chavannes, dont il reconnaît pourtant « l'incontestable valeur », lui demeure étranger. L'artiste avait exposé cette année-là les scènes de la vie de sainte Geneviève destinées aux « froides murailles du Panthéon, qu'elles auront beaucoup de peine à réchauffer. Le monde qu'habite de préférence l'imagination de M. Puvis de Chavannes est un monde primitif, très innocent, presque antédiluvien où personne ne se permettrait de rire, ni même de sourire... » Le panneau représentant une petite fille maigre, pâle et chétive, agenouillée au pied d'un arbre, sorte d'idylle chrétienne, est selon Cherbuliez, « le chef d'œuvre de l'art abstinence ». C'est une peinture « macérée et fortifiée, prêchant la continence ». Il voit là un parti-pris trop marqué. « Ce n'est pas tout d'être naïf,

il faut l'être naïvement, et il y a près de quatre cents ans que les naïfs de la peinture sont morts. » Par contre la *Salomé* de Gustave Moreau l'enchanté :

« On dirait le rêve d'un Nabab ou le cauchemar d'un joaillier... Nous aimons les imaginations millionnaires qui ne comptent pas avec leurs fantaisies, qui remuent à la pelle l'or, l'argent et les songes. N'est-ce pas quelque chose que de réussir à nous faire rêver ? ».

Le tableau de Gervex, *Autopsie à l'Hôtel-Dieu*, lui paraît trop grand pour le sujet : « Règle générale, tout tableau d'où l'on peut enlever quelque chose sans y faire un trou, nous paraît petit... »

A la section de sculpture, il s'est arrêté particulièrement devant le buste d'Alexandre Dumas père, par Chapu, où toute l'expression du visage « est concentrée dans les lèvres épaisses que l'inspiration fait mousser ».

Dans ses articles sur l'exposition de 1878, Cherbuliez a trop cédé au désir de faire une énumération complète : trop de noms et trop de noms insignifiants. Il y parle assez peu des Français. Nous avons cependant des tableaux de Bonnat, de Meissonnier, de Jean-Paul Laurens, etc... Le critique cite toutefois Corot « cet artiste au cœur tendre qui aimait la nature en amoureux et qui savait mieux que personne mettre de l'air dans un tableau, donner de la profondeur à une toile ». Mais il déplore l'absence de Rousseau, « le plus savant des paysagistes, l'inventeur du paysan moderne », de Millet, ce « génie si naïf, si vrai, si robuste... », de Fromentin, « cet artiste fin, délicat et nerveux... qui nous a laissé quelques-uns des livres les plus colorés, quelques-uns des tableaux les mieux écrits de ce temps ».

Des réserves qu'il fait sur les étrangers, et elles sont nombreuses, il excepte « un artiste anglais, M. Millais, qui a vraiment le tempérament d'un peintre, une façon à lui de voir les choses et de les interpréter... » Il expose un portrait du duc de Westminster, et trois sœurs jouant au whist, qui arrêtent longuement Cherbuliez.

Revenant aux impressionnistes, il citait un passage d'une brochure de Théodore Duret, *Les peintres impressionnistes*, où l'auteur félicitait cette école d'avoir « créé la peinture claire et définitivement débarrassée de la litharge, du bitume, du chocolat... » Cherbuliez approuve et ajoute qu'il a eu quelque plaisir à contempler une pièce d'eau peinte par M. Monet et une amazone de Renoir.

Sous le pseudonyme de Valbert, il a bien écrit encore quelques appréciations sur l'art, notamment à propos du monument élevé à Henri Regnault (*Revue* du 1^{er} septembre 1876), une étude sur

Vernon Lee et ses *Juvenilia* (1^{er} octobre 1887), sur Rembrandt, « de tous les grands peintres celui qui étudia le plus l'homme en psychologue pénétrant et subtil. Mais dans ces articles c'était à nouveau l'esthéticien qui reparaissait. Il est convaincu plus que jamais que l'art est l'affaire des civilisés, que pour « retrouver le réel dans les fictions de l'art... un travail d'esprit, un acquittement volontaire à de certaines conventions que les civilisés acceptent » est nécessaire.

Citons pour conclure une opinion assez acceptée et qui situe assez exactement son talent : « Il fut un critique d'art dans des études esthétiques où apparaissent plus qu'un philosophe, quelque chose comme une religion du beau à la façon de Ruskin¹. »

1. *Figaro*, 3 juillet 1899. L. de Meurville.

X

LE SOCIOLOGUE

Cherbuliez moraliste d'esprit pratique, positif même, avait appliqué sa philosophie à l'histoire dont il s'était efforcé de démêler les grandes vérités significatives. Il était inévitable qu'il en vînt à se préoccuper des questions de sociologie, à se passionner pour elles.

S'intéressant à l'homme en général, il était de même parfaitement naturel qu'il se mît à l'étude des hommes vivant en société ; son esprit cosmopolite et sa connaissance des peuples civilisés l'inclinaient à cette étude à laquelle il se trouvait particulièrement apte. De plus, étant, comme on sait, sollicité sans cesse par les problèmes du moment, il était normal encore qu'il eût voulu dire son mot sur cette science qui venait de se constituer. Par exemple, dans son petit conte satirique : *Les Inconséquences de M. Drommel*, on le voit qui s'amuse à se moquer des divagations d'un sociologue allemand féru des plus ridicules paradoxes sur le mariage et la propriété. Ce nom de Drommel ressemble un peu à celui de Simmel, un personnage très réel celui-là, dont à ses débuts, en 1887, Durckheim paraissait s'inspirer beaucoup.

Cette historiette, qui parut en 1879, semble avoir mis notre auteur en appétit, car nous voyons à quelques années d'intervalle paraître deux ouvrages dans lesquels sont exposées ses idées les plus originales sur la sociologie : *Olivier Maugant* (1884), un roman où les problèmes sociaux occupent une place très importante, (il parut la même année que *Germinal*) et *La Bête* (1886). Les conversations qui font tout l'intérêt du volume roulent sur les origines animales de l'humanité, d'où le titre, celles de la société, sur le droit naturel, l'introduction de la moralité dans le monde et les incertitudes de la morale. Le mot sociologie n'était pas encore bien répandu à cette époque. C'est pourtant un livre de conversations sur la sociologie que ce roman, de même que *Le Cheval de Phidias* avait été un ensemble de causeries sur l'esthétique.

Sur le mariage, la communauté des femmes, idée reprise mais avec plus de sérieux que dans *Les Inconséquences de M. Drommel*, la prostitution sacrée et les traces qui en subsistèrent durant toute l'antiquité, Cherbuliez a fait discourir son Anglais nourri de Strabon et d'Hérodote. Choix très heureux, car ces questions étaient plus étudiées en Angleterre qu'en France avant que les introduisit officiellement Durckheim.

Les théories que Cherbuliez expose sur l'éducation et sur le rôle essentiel qu'y joue la contrainte, — théories très opposées à celles de Rousseau, — sont aussi fort voisines de celles qu'enseigne la pédagogie selon notre sociologue. Ce qu'il dit du caractère instinctif et quasi-mécanique de la morale chez les vrais honnêtes gens, où il ne veut point sur ces matières trop de réflexions, a peut-être influencé Faguet quand il donna quelques vingt ans plus tard, ses *Préjugés nécessaires*.

Un passage enfin où Cherbuliez traite de l'instinct chez l'homme, héritage peut-être de ses très lointains ancêtres, serait à rapprocher de ce que M. Maeterlinck a écrit sur le même sujet.

Mais dès 1866 Cherbuliez avait écrit déjà un livre : *Le Grand Œuvre, Entretiens sous un Châtaignier*, qu'on pourrait fort bien considérer comme un ouvrage à tendance sociologique avant l'heure, et qui par conséquent ferait de lui une sorte de précurseur. L'auteur de l'article Cherbuliez dans *La Grande Encyclopédie*, qui signe M. Tx et qui pourrait bien être Maurice Tourneux, croit que *Le Grand Œuvre* est « un recueil d'entretiens sur l'origine, les transformations et les destinées du Globe ». C'est une collection de lettres toutes « du même au même », où sont rapportées quelques conversations sur la politique et l'histoire. L'épigraphe en est empruntée à Montesquieu : « Il se trouve que chacun va au bien commun, croyant aller à ses intérêts particuliers ». C'est ainsi que les « souffleurs » d'autrefois, cherchant la pierre philosophale ou l'élixir de longue vie contribuèrent au progrès de la chimie dont ils ne se souciaient point. Les interlocuteurs sont un jacobin assagi et même converti, porte-parole de l'auteur ; un noble ruiné défenseur de Bonald et de Joseph de Maistre ; une jeune fille enfin, achetée par le baronnet sur le marché de Constantinople. Comme décor, le Chablais ; le Léman comme toile de fond. Des conversations se dégagent cette idée, à laquelle Cherbuliez tient beaucoup, que la raison gouverne le monde, et cette autre que l'histoire n'est pas le domaine du hasard pur. Conduite par la raison, avec des efforts et des retours en arrière, l'humanité progresse. Faguet appelle *Le Grand Œuvre* : « un hymne magnifique au progrès ». Schérer, qui

aimait particulièrement ce livre et le jugeait bienfaisant, notait que la foi au progrès qui s'y exprime est une foi raisonnée et qui donne ses raisons. Par contre, Montégut (*Revue des Deux Mondes*, mai 1867) fait des réserves sur ce livre : « C'est à notre avis, dit-il, le moins réussi. C'est une erreur commise avec talent, mais enfin c'est une erreur... Il est des sujets qui pour être traités comme ils méritent de l'être ne redouteraient pas l'in-folio, et celui-là est du nombre... »

Cherbuliez a étudié les questions de sociologie comme il a étudié les problèmes de l'histoire, en moraliste, s'efforçant de découvrir le pourquoi des choses dans les mœurs des hommes et partant dans leurs esprits. Si la sociologie qui a pour objet l'étude des institutions créées par les hommes vivant en société est une science, elle doit posséder des lois, vraies par l'immutabilité de leurs effets à travers les âges successifs de l'histoire de la civilisation et malgré les conditions changeantes qu'on dénomme progrès.

Quelles sont selon Cherbuliez ces grandes lois?

Qui dit loi, dit raison, gouvernant tout, même l'accident, l'auteur nous l'affirme et commence par une invocation au fondateur de la sociologie : « O Montesquieu, notre maître et notre consolateur!... » Il le cite : « J'ai d'abord examiné les hommes et j'ai cru que dans cette infinie diversité de lois et de mœurs ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies... » L'exceptionnel, croit Cherbuliez, s'explique par la loi des compensations : « Quand Anaxagore disséquait la tête d'un béliet unicorne il démontrait qu'à l'atrophie d'un lobe du cerveau répondait l'hypertrophie de l'autre, et qu'ainsi les monstres mêmes rendent témoignage à la permanence des lois de la nature » (*Le Grand Œuvre*, p. 216-217).

D'abord la pensée, l'idée qui représente une force en puissance, agit sur les sociétés qui évoluent : « L'idée est indéfectible comme la matière. Voilà le fondement de la science » (*Le Grand Œuvre*, p. 218). Et encore : « Une société est toujours l'expression d'une pensée » (*Id.*, p. 260).

L'histoire, qui n'est après tout qu'un aspect de la sociologie, enregistre les triomphes et les vicissitudes des peuples, or : « Dieu n'envoie pas aux nations des sauveurs tout faits, il leur envoie seulement des matrices appelées idées, et c'est aux nations à couler dans ces moules la quantité de héros de plâtre qu'il leur faut pour chaque révolution » (Passage de Microlanski : *Les Aventures de Ladislav Bolski*, p. 94). Les révolutions sont nécessaires à la société, ce sont ses crises de croissance ; et « le petit bourgeois », qui se refuse obstinément à tout changement, « a le goût des portes fermées non

seulement parce qu'elles empêchent les courants d'air, mais parce qu'une porte ouverte l'inquiète ; elle peut livrer passage à quelque chose de déplaisant comme une révolution » (*La Revanche de Joseph Noirel*, p. 29). Nous allons confusément, semble-t-il, et presque sans but ; mais des idées fermentent qui agissent sur nous à notre insu, et Cherbuliez, tel un de ses héros, « entendait assez l'espèce humaine pour croire que les petits accidents et les petites intrigues n'expliquent pas toute l'histoire, que l'opinion est la vraie souveraine du monde, que les grands événements sont la victoire ou la défaite d'une idée » (*Méta Holdenis*, p. 43). Mais, pour la plupart des cas, nous l'avons dit, ces idées ne sont perçues tout d'abord que confusément et nous nous trompons quand : « nous professons... le culte des idées exactes... Ce sont les idées vagues qui gouvernent le monde » (*Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 112). Malgré ce manque de netteté dans les idées qui sont à la base des civilisations, il est certain que la raison les gouverne : « Plus on étudiera l'histoire, plus on se convaincra que la raison y règne aussi souverainement que dans la nature » (*Le Grand Œuvre*, p. 218). Cette raison étrange, bien que naturelle, se manifeste comme une force lente et irrésistible : « L'histoire de l'Univers, autant que nous l'entrevoions, nous révèle d'époque en époque, un immense effort, le dur labeur d'une force toujours agissante » (*La Bête*, p. 343). Elle a pour elle la puissance infinie que le temps ne saurait amoindrir : « Comme nous voyons encore s'exhausser par un mouvement insensible les rivages de la Suède et de la Finlande ; c'est avec la même lenteur qu'émergent du fond des abîmes flottants de la barbarie les lois, les arts, les états et la mystérieuse ordonnance des sociétés » (*Le Grand Œuvre*, p. 13). En dépit de sa propre opposition, l'humanité suit sa route : « Les astres se laissent faire, les hommes résistent... Il est quelque chose de plus grand que l'obéissance des soleils accomplissant sans se lasser leur éternel voyage ; c'est le consentement involontaire des peuples à leurs destinées... Vingt fois, je répète cet adage : La raison gouverne le monde ; et cet autre : Tout ce qui est est raisonnable. Ajoute encore celui-ci : Il faut s'accommoder du monde tel qu'il est, tout en demeurant supérieur » (*Le Grand Œuvre*, p. 19). « Il y a des lois », dit-il après de Bonald, « pour les sociétés des fourmis et pour celles des abeilles. Comment peut-on penser qu'il n'y en a pas pour la société des hommes et que Dieu les abandonne au hasard de leurs inventions? » (*Id.*, p. 61).

De Maistre, dont il admire les théories autant que celles du pré-cédent, condamne les lois écrites. Cherbuliez souscrit à cette déclai-

ration : « L'homme ne se nourrit pas de politique et ce qu'il y a de plus précieux dans la vie sociale ne dépend pas des lois. Dans une société désorganisée, proclamer des droits, c'est proclamer des souffrances ». Il sent tout le danger de la rupture des anciens cadres, de la disparition des croyances et des pensées communes, laissant isolé l'individu. Mais il trouve opportun de rappeler qu'il existe toujours : « quelque fait bien patent, quelque grosse vérité de sens commun qui d'un coup met à bas tous les raisonnements de ces auteurs. »

Le fortuit s'éclaire de la lumière de la raison; le génie et l'instinct lui reconnaissent sa place légitime : « Le bon sens et le génie possèdent alternativement l'empire du monde. Quand le bon sens s'endort, le génie le réveille, quand le génie rêve le bon sens fait justice de ses fantaisies et selon les temps quelqu'un a raison contre tout le monde jusqu'à ce que tout le monde ait raison contre lui. Grâce à ces alternatives, le génie humain cherche et trouve sa destinée... Des instincts et des grands hommes, je n'en demande pas davantage pour faire une histoire de notre espèce » (*Le Grand Œuvre*, p. 96).

L'accident joue un grand rôle dans notre société : « Plus j'observe les hommes », dit Cherbuliez, « plus je me convaincs de la puissance de l'accident » (*Id.*, p. 64). Mais l'accident, ce surprenant modificateur de notre histoire, c'est l'idée nette et claire émergeant du chaos apparent personnifié par le caractère ou le génie : « Il nous a été démontré que l'histoire universelle se réduit à quelques biographies mises bout à bout » (*Id.*, p. 84). Le caractère est indispensable aux nations comme aux individus. Je crois que chaque peuple a sa destinée parce que chaque peuple a son caractère » (*Id.*, p. 79). « Le caractère, qu'est-ce donc chez la plupart des hommes? Voltaire l'a dit : des impressions dominantes qui s'altèrent chaque jour selon qu'on a mal dormi ou mal digéré; mais sur vingt mille hommes il s'en trouve un peut-être qui a la faculté de vouloir et de savoir ce qu'il veut » (*Id.*, p. 65). Et ce caractère élevé à une haute puissance, cet accident qui viole apparemment toutes les lois communes, nous le dénommons génie. Une force qui se manifeste à un caractère mis en relief par l'indécision générale : « Les époques faites pour les grands hommes sont les commencements des sociétés, alors qu'il s'agit de débrouiller un chaos; ce sont aussi ces heures troubles où après avoir épuisé une phase de son histoire, un peuple ne voit plus clair devant lui (*Id.*, p. 80).

Cette force a un caractère de nécessité : « Qu'une société nais-

sante, encore incertaine d'elle-même, se cherche pour ainsi dire, c'est d'ordinaire un grand homme qui se chargera de lui dire ce qu'elle est... A sa voix ce qui dormait dans les cœurs se réveille et les peuples tressaillent, car il a prononcé le mot qu'ils cherchaient » (*Le Grand Œuvre*, p. 90). Et aussi : « Ce qui est grand a toujours de petits commencements ; ce qui est nécessaire a l'apparence du fortuit ; le génie et le hasard ont un air de famille. Aussi les vrais législateurs n'inventent rien ; ils mettent de l'ordre dans le chaos et se contentent de découvrir et de déclarer ce qui est » (*Id.*, p. 37).

L'instinct finalement joue dans la formation des sociétés un rôle qui est essentiel : Par exemple le sentiment de la conservation, principe initial qui a contraint les hommes à se rapprocher les uns des autres : « Le meilleur remède à la peur est de se mettre en tas, et c'est l'origine des sociétés » (*Olivier Maugant*, p. 239). Bien plus, « Science, religion, art, industrie sociale, c'est la peur qui a tout créé. J'ajoute qu'ayant créé la société elle a du même coup créé la morale » (*La Bête*, p. 242).

L'instinct et l'accident mis au service de l'humanité, grâce à quelques individus de génie qui savent révéler et appliquer les idées-forces, voilà les principes et les lois d'une civilisation : « Savez-vous qui a fait ce chef-d'œuvre' ? (La Constitution anglaise) demande Cherbuliez. Un accident qui fut respectable car il date du XI^e siècle. »

Comme son grand maître à penser, Montesquieu, il consacre des pages de louanges à ce gouvernement de l'Angleterre qu'il estime être l'organisme le plus parfait qu'il soit accordé aux humains formant groupe de posséder, dont le fonctionnement admirable donne à la sociologie un modèle à imiter. C'est le modèle achevé et cependant que dire des instincts de ce peuple ? : « De Bonald a retrouvé chez eux tous les caractères des peuples sauvages, le vol, la passion pour les liqueurs fortes, le divorce, l'imperfection des lois, le goût pour de la viande crue et sans pain... ! » (*Le Grand Œuvre*, p. 43).

Mais l'accident, idée agissante, idée forte, leur a donné malgré eux cette incomparable machine. Et d'abord la liberté dans le désordre : « Pourquoi les Anglais sont-ils libres ? L'Angleterre est libre parce que le bâtard normand qui la conquiert en 1066 avait une volonté de fer, et qu'ambitieux, cupide, dans l'intérêt du fisc, il imposa ses grands vassaux comme les vilains. Point d'immunité,

1. « De Maistre traite la constitution anglaise de chef-d'œuvre de l'esprit humain » (*Le Grand Œuvre*, p. 43).

point de privilèges ! Liés par une oppression commune, barons et bourgeois se liguèrent contre les successeurs du Bâtard, et forts de leur union, leur arrachèrent *Magnam Chartam Libertatum*. Sur le continent au contraire, faute d'un bâtard assez puissant pour rançonner grands et petits, il y eut d'une part des imposables et de l'autre des privilégiés. »

Par compromis et s'inspirant de la loi de compensation, les Anglais, après avoir privé leur Roi de sa puissance, le défièrent presque : « *The King can do no wrong*... Quand on les enterre à Westminster, ils sont réputés donner leur démission, *demise of the crown*. Ajoutez qu'ils ne sont jamais mineurs, que leurs sujets étant leurs tenanciers ils sont propriétaires de tout le sol anglais et que possédant tout, ils ne doivent rien ; c'est pour cela que nous disons : les revenus du roi et la dette nationale » (*Le Grand Œuvre*, p. 69).

Nous verrons que Cherbuliez a en particulier à cœur la réhabilitation du moyen âge français ; quant à celui de l'Angleterre, il le trouve remarquable ; la noblesse n'y vit que par les abus ; mais : « les abus sont le salut des nations »..., de sorte que nous avons là une noblesse : « qui ne jouit de toutes les prérogatives que parce qu'elle se soumet de grand cœur à toutes les charges — une noblesse qui n'est pas une caste, mais un office politique héréditaire... Supprimez la *nobility*, c'en est fait de l'ordre ; supprimez la *gentry*, c'en est fait de la liberté ; supprimez les privilèges, qui se fera honneur de servir l'État sans émarger?... La prospérité de l'État s'engloutira dans le triomphe de la justice » (*Id.*, p. 72).

Cherbuliez ne pense pas que la civilisation ait une origine bien noble ; en fait elle a été obligée de se créer une morale après coup ; elle est la manifestation d'une force collective : « Qu'est-ce que la civilisation ? La prise de possession du globe par l'univers... Éprouvez tout, a dit l'Évangile, et retenez ce qui est bon ». C'est l'appropriation dont le personnage comique du Doktor d'Outre-Rhin, M. Drommel, a développé les principes, ridicules en ce qu'ils ont d'extrême. On se moquera de lui, mais on ne pourra s'empêcher de constater, si l'on y introduit un peu de modération, que c'est au fond assez bien cela : « Il n'y a pas de principes plus sacrés que le droit du plus fort, car dans ce monde il n'y a d'évident que la force, et la sélection est la loi de la société comme de la nature » (*Les Inconséquences de M. Drommel*, p. 259). La civilisation en tant qu'expression de la force brutale, naturelle, repose donc en partie

sur la sauvagerie et ne peut s'en libérer entièrement : « Quelle différence faites-vous entre un sauvage et un barbare?... Les sauvages vivent dans l'état de nature et n'en peuvent sortir et les barbares sont des civilisés en espérance..... Eh bien, il y a dans l'homme un éternel sauvage... Et ce sauvage selon vous?... — C'est la passion. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux mille ans. Comment changerait-elle avec les lois ? Elle n'en reconnaît point » (*Le Grand Œuvre*, p. 255-256). Mais alors, le progrès serait-il un vain mot ? Non, car la civilisation présente heureusement un double caractère, l'animal ou le matériel, et le spirituel : « Pour décider si le progrès est une chimère consultez non la statistique des crimes mais celle des idées et ne comparez pas les mœurs privées, mais les principes sociaux » (*Id.*, p. 257).

Mais si on admet qu'il y a progrès, « en revanche tout progrès se paye » (*Id.*, p. 250).

Montégut, dont il a été question plus haut, examinant *Le Grand Œuvre*, l'ouvrage le plus franchement sociologique de notre auteur, donne ainsi son interprétation de la notion de progrès chez celui-ci : « Il a voulu », dit-il, « examiner les explications qui ont été données de la fin des sociétés humaines, discuter le fort et le faible de chacune de ces solutions et les embrasser dans une conclusion optimiste issue du syncrétisme hégélien. Pour ce faire, il a choisi trois interlocuteurs dont chacun représente un des trois principes qu'on peut assigner comme moteurs au train des choses d'ici-bas. La Providence, le hasard, la nécessité. Or, chacun des interlocuteurs plaide si bien sa cause..., que sa conclusion paraît beaucoup moins celle d'un hégélien optimiste que celle d'un sceptique de nature bienveillante... L'inexorable nature nous fait toujours payer chacun de nos gains par une perte et tient la balance des biens et des maux avec autant d'exactitude dans la vie des sociétés que dans la vie des individus. Telle serait au fond, je crois, la doctrine de l'auteur si un long attachement à des doctrines embrassées autrefois avec la ferveur de la jeunesse ne le poussait à cette autre conclusion que je me permettrai de formuler ainsi : il est vrai que ce que nous nommons progrès n'est qu'une série de déplacements mais comme ces déplacements s'opèrent sur une surface de plus en plus étendue, on peut affirmer que le progrès existe puisque chacune des évolutions de l'humanité exige pour se déployer une circonférence toujours plus vaste⁴. »

4. E. Montégut. *Revue des Deux Mondes*, mai 1867.

Nous avons vu que Cherbuliez a tenu compte du rôle de l'accident, en l'occurrence le grand homme, dans la société. Dans cette progression par accroissement il envisage non seulement le rôle du génie mais encore celui de l'individu et de là, celui des minorités. Comme il l'a dit : « Ce sont les minorités qui gouvernent le monde, et c'est pour cela que le monde a une histoire; si la vraie majorité gouvernait il ne se passerait jamais rien » (*Olivier Mau-gant*, p. 330), et le progrès serait nul. Le nombre donne expansion et force à l'unité. Prenant comme texte : *La théorie d'un positivisme italien* (Sighele) sur les foules criminelles (*Revue des Deux Mondes*, novembre 1892), Cherbuliez déclare : « Comme l'a remarqué Hegel, les êtres qui s'accroissent indéfiniment n'augmentent pas seulement d'étendue ou d'importance, un moment vient où leur caractère se dénature, et les changements de quantité se traduisent en changements de qualité. Appliquez ce principe aux réunions d'hommes... » Quoique ne se rattachant pas à l'école dite unanimiste, qui applique la psychologie à la science sociologique, il formule des opinions intéressantes à cet égard : « Le nombre, nous dit M. Sighele, augmente l'intensité d'une émotion, mais il n'a pas seulement cet effet arithmétique, il est en outre, par lui-même, la source d'émotions nouvelles... La loi de tout être vivant est non seulement de se conserver, mais d'étendre et d'accroître sa vie. Quand nous sommes heureux, nous ne sentons plus nos limites, nous les oublions aussi quand nous savourons les joies de l'orgueil, qui n'est que la conscience d'une volonté devenue assez puissante pour influencer sur la volonté et sur le sort d'autrui. Ce sont ces joies de l'orgueil que goûte l'honnête homme obscur, en se mêlant à une réunion publique qui délibère et rend des arrêts et en participant à sa besogne .. Cet homme de rien est désormais quelque chose; l'âme d'une multitude est entrée dans sa chétive personne et il s'est comme multiplié... Les joies toutes nouvelles pour lui que ressent notre honnête homme obscur ne sont pas de celles qu'on savoure impunément; elles auront pour conséquence presque inévitable de troubler profondément sa conscience et de pervertir les idées qu'il se faisait du bien et du mal... Mais du moment qu'en se mêlant aux images d'une foule, il a cessé d'être lui-même, il se sent affranchi des lois qui l'ont gouverné jusqu'ici. Il est devenu un être collectif, et les êtres collectifs ne sachant pas où ils commencent et où ils finissent ne savent pas non plus où finissent leurs droits et où commencent leurs devoirs ». De là, la faiblesse et la force des démocraties et de là l'incertitude dont s'accompagne toute prédiction

sur l'avenir de nos civilisations modernes, toutes plus ou moins régies par les masses.

Nous avons groupé les idées sociologiques de Cherbuliez sur les applications des lois qu'il envisageait comme essentielles selon que ces applications se rapportent aux différents âges de notre histoire, à l'Antiquité, au Moyen-Age, à la Renaissance, à la Révolution et aux temps modernes.

Nous avons déjà indiqué ses opinions sur la constitution idéale à ses yeux comme à ceux de Montesquieu, celle de l'Angleterre. L'Antiquité lui paraît avoir offert un excellent système théorique, mais incapable de durer, car elle rompit l'équilibre nécessaire au profit de la Cité. La religion contribuait alors à assurer aux gouvernements leur stabilité : « La cité antique avait un caractère auguste et presque sacré qui imprimait aux esprits une vénération superstitieuse » (*Grand OEuvre*, p. 224). Démocratie et dictature trouvaient alors un point d'appui commun et nous avons : « le principat, c'est-à-dire le gouvernement du monde par l'empereur et par le sénat, gouvernement dont il est aisé de médire mais le seul dont le monde civilisé fût capable, le seul qui pût assurer à la civilisation antique une vieillesse ». Mais il est dangereux de vouloir trop compter sur les religions pour faire durer un État ; car c'est inviter d'autres religions, d'autres croyances rebelles à entrer en jeu : « Et cependant qu'Auguste régnait, naquit en Galilée un homme qui se sentant possédé de Dieu parla des choses du ciel comme personne n'avait fait avant lui » (*Le Grand OEuvre*, p. 95). C'était bien là l'accident imprévisible pour un gouvernement théoriquement parfait. Et aussi cet autre : l'ascendant inquiétant d'un homme tenté d'outrepasser les droits de sa fonction d'empereur, en vertu de ce principe que la force ne peut persister qu'en s'accroissant : « Et puisque j'ai nommé César, quel exemple du combat et de la chimère ! Confident des secrets de son époque, ce clairvoyant génie avait compris que c'en était fait de la vieille constitution romaine, qu'ayant conquis le monde, Rome devait changer de face, qu'une ville ne pouvait gouverner la terre et la tenir ferme, et il sentit que le temps était venu d'une vaste confédération de peuples unis sous le protectorat d'un prince trop haut placé pour avoir une patrie. Mais quand Pompée et Caton furent morts et que César fut tout-puissant, il exécuta mal ce qu'il avait conçu ; soit ivresse du succès, soit mépris excessif pour les hommes, soit que l'Orient et Cléopâtre eussent versé dans son sang quelque philtre, son instinct politique parut s'obscurcir. Laissant à la plèbe romaine une vaine apparence

de comices, il s'adjugea l'univers et on le vit réaliser à son profit l'idéal du gouvernement le plus personnel qui fût jamais » (*Le Grand Œuvre*, p. 93).

Pour que la civilisation dure, il faut que, comme les autres organismes vivants, elle évolue : « En dépit de sa Médée l'Antiquité tout entière ignore le grand secret du rajeunissement des peuples. Ni Agis et Cléomène, ni les Gracques ne furent des novateurs... Le suprême effort du conservatisme antique qui, prenant conseil des circonstances, s'avisa d'un expédient, se proposa moins de renouveler Rome que de la faire durer. Ce fut le moyen âge qui, en émancipant l'homme de la cité, le délivra de l'idolâtrie des traditions... Qu'on nous montre dans les temps classiques quelque chose d'analogue à cette fille des champs qui inventa l'idée moderne de la patrie en gardant ses moutons et résolut de fonder un royaume parce qu'elle avait ouï des voix » (*Id.*, pp. 225-226).

« De prime abord, j'en conviens, le moyen âge est embarrassant pour qui veut croire au progrès. Oui, le moyen âge est le grand rémora de la philosophie, le scandale du Juif, la folie du Grec » (*Id.*, p. 218)... « Mais il n'en est pas moins vrai que le moyen âge à sa façon fut un ouvrier du progrès qui a, lui aussi, sans trop le savoir, travaillé au Grand Œuvre » (*Id.*, p. 200). En quoi? Par la révolution qu'il apporta dans les esprits et la place qu'il redonna à l'instinct, c'est-à-dire à l'individu : « Ce qui couvait dans cette barbarie a renouvelé le genre humain. L'Antiquité grecque et romaine voyait tout dans la cité... Mais il n'est pas un de nous qui n'étouffât au forum ou dans l'Agora. Le moyen âge a mis au large la personne humaine; il a affranchi pour parler avec Montaigne, les coudees de la liberté » (*Id.*, p. 221).

Cherbuliez rend hommage à « ces descendants des Germains qui ne pouvaient souffrir que leurs habitations fussent attenantes les unes aux autres » (*Id.*, p. 219) et qui « les premiers, s'avisèrent que l'homme n'est pas fait pour la société mais que la société est faite pour l'homme... », et que « tout ce qui en lui relève soit de la nature, soit de la conscience, soit de l'esprit n'appartient qu'à lui... Ainsi l'idée moderne de la liberté est née dans les manoirs de ces tyranneaux qui ne la voulaient que pour eux... » (*Id.*, p. 221). « Athènes et Rome avaient enseigné le respect de la loi, principe des cités antiques. La loi sera pour les barons féodaux un objet de haine et de mépris parce qu'elle est une règle permanente, uniforme, un marbre impassible sans visage et sans mains..., un objet de mépris aussi parce qu'elle est toujours inférieure à l'idéal, à ce

qu'on peut rêver. Il s'ensuit que fidèle à l'esprit du compagnonnage, la féodalité conçut la société comme un système d'engagements personnels qui ne liaient pas l'homme aux choses mais l'homme à l'homme » (*Le Grand Œuvre*, p. 192).

Grâce à ce compagnonnage, il regroupa les particuliers. Le labeur cessa d'être la tâche d'esclaves anonymes : « Qui a réhabilité la main-d'œuvre ? Le moyen âge. Dans l'abaissement de la cité, ce que le citoyen perdit l'homme le gagna... Bientôt le travail réhabilité releva la cité de son abaissement, la reconstitua sur un nouveau principe. L'importance de la société civile y prima celle de l'État.

« Le moyen âge, qui fut l'âge héroïque du commerce, délivra des lettres de noblesse à l'industrie » (*Id.*, p. 223).

Cet esprit de rébellion contre la chose écrite et qui a nom romantisme fut inventé par le moyen âge, mais ce ne fut pas sa seule innovation : « Je vous le dis, le moyen âge avait inventé le romantisme et la propriété » (*Id.*, p. 178); ce qui était très normal puisque l'individu redevenait une personne; or « la propriété est le signe visible de la personne. Il ne nous suffit pas d'exister; nous avons besoin de démontrer notre existence aux autres et à nous-mêmes » (*Id.*, p. 241). Ce fut selon l'auteur un bien, car il déclare : « Voulez-vous ennoblir une société, ennoblissez la propriété » (*Id.*, p. 174); ce qui est la formule du moyen âge.

Tenure du moyen âge, signe extérieur de la possession et à la fois symbole des devoirs d'honneur librement consentis. Ce mot avait alors un sens profondément significatif : « Comment s'étonner que dans le bas-latin féodal, langue corrompue, disent les délicats, et moi je dis, langue expressive, langue noble, — le mot *honor* servît à désigner à la fois la fidélité d'un chevalier à ses engagements et la tenure même qui le mettait en état d'être le féal de quelqu'un et d'avoir des hommes ? (*Id.*, p. 178).

Cherbuliez revient fréquemment sur ce caractère très particulier et dans une certaine mesure démocratique de la Chevalerie, institution sociale en même temps que manifestation tangible de l'idéal moyenâgeux : « Lisez les chroniqueurs et vous y verrez que les chevaliers errants, les chevaliers d'aventures qui couraient le monde pour se procurer lois et renom (et Dieu me garde d'en médire !) n'apparurent que sur le tard, lorsque la société féodale penchait déjà vers son déclin. Le bras royal s'allongeant indéfiniment, nos barons se sentaient menacés dans leurs châteaux; on n'était plus à l'aise chez soi... Mais les vrais chevaliers furent che-

valiers tenanciers, non chevaliers sans terre, et à l'origine l'ordination chevaleresque fut la solennelle cérémonie qui accompagnait la mise en possession de la première tenure, et dont les moindres détails représentaient vivement au néophyte l'idée que se faisait le moyen âge de la propriété. J'ai lu dans la *Chronique des Consuls d'Anjou* que vers le milieu du ^x^e siècle un jeune homme supplia le Comte d'Anjou de le faire chevalier quelques mois avant l'âge réglementaire pour qu'il pût tenir une terre qui lui était offerte à charge d'hommage... Pour se faire *adoubé*, pour posséder la terre et pour *ester* en jugement, il fallait être chevalier. O romantisme! oiseau bleu!... »

Démocratie comportant sa morale, chose inconnue à l'heure présente, le moyen âge nous l'offre dans l'institution de cet ordre : « Et remarquez que d'un autre côté la Chevalerie était une institution égalitaire qui servait de contrepoids aux distinctions de la hiérarchie féodale. Point de grade dans la Chevalerie; ducs, marquis ou vassaux étaient tous chevaliers au même degré... parce que... tous les tenanciers représentaient la justice armée » (*Le Grand Œuvre*, p. 83).

... « Qu'est-ce pour nous que l'éducation? Depuis la Renaissance elle consiste à donner des idées; le moyen âge estimait que son principal office est de donner des mœurs et que la meilleure est celle qui *dénature* l'homme, je veux dire qui rompt sa volonté, qui violente ses instincts et l'arrache à lui-même... Un jour le chevalier dira : je veux. Qu'il commence par aliéner sa volonté. Un jour il commandera. Que d'abord il se soumette et qu'il serve! Comme il avait ennobli la propriété, le moyen âge ennoblit le *service* » (*Id.*, p. 185).

Cette éducation, cette discipline étant une morale comporte des vertus sociales. Quelles vertus? : « Le nom est agréable à prononcer : *L'attrempance*, cette douceur acquise d'une âme qui par l'habitude d'obéir s'était rendue maîtresse d'elle-même; la *cointise* ou la bonne grâce du faire et du dire; la *féauté*, cette fidélité qui va jusqu'à la mort; la *prud'homie*, cette sagesse réfléchie née de l'expérience et des exemples...

« Honorer et servir ce qui est faible voilà ce que ces loups cerviers voulurent nous enseigner » (*Id.*, p. 188)... « O Chevalerie! te raille qui voudra. Tu fus pour les nations la fontaine de Jouvence » (*Id.*, p. 227). Et qu'en résulta-t-il? Par ce mouvement actif : « le moyen âge se chargea de mettre de l'imagination dans la vertu » (*Id.*, p. 228).

Ce premier romantisme a aidé à redonner force et vie à la société qui se désagrégait sous les coups de la barbarie : « Au xii^e siècle la ruche féodale essaima. Tous ces barons, colons d'un *principe*, qui s'en allèrent se découper des fiefs en Palestine et en Morée, que de surprises leurs étaient réservées ! L'idée qu'ils apportaient avec eux se trouva en présence de deux mondes tout nouveaux pour elle : la vieille Byzance et l'Égypte florissante des califes. Moment unique dans l'histoire. Du choc de ces deux civilisations jaillit un éclair de poésie dont tous les yeux furent éblouis ; chroniqueurs, trouvères et jongleurs en eurent pour deux siècles à raconter cette grande fête des imaginations » (*Le Grand Œuvre*, p. 134).

L'âge qui suivit, la Renaissance, ne sembla pas avoir été d'après Cherbuliez la révolte que l'on croit contre le moyen âge. Il décrit par exemple : « telles de ces cours où régnait la galanterie romantique du moyen âge, embellie par la culture de l'esprit, car la Renaissance n'a pas détruit le moyen âge » (*Le Prince Vitale*, p. 151). Il en fait au contraire le prolongement : « Ne dites pas que la Renaissance fut une surprise, un accident subit et inopiné ; elle avait été préparée de loin par le moyen âge : l'humanité commence à renaître dès le xii^e siècle... Dans ces dossiers poudreux, l'âme renouvelée de l'Italie sut retrouver l'âme de la Grèce, et ce qu'elle étudia dans Sophocle et dans Platon, ce ne fut pas seulement l'art de bien dire mais l'art de bien vivre » (*Id.*, p. 252). « La vie complète », dit il encore, « c'est le programme de la Renaissance » (*Id.*, p. 254).

Religion et philosophie heureusement unies créèrent un courant d'idées qui influa sur la société de la Renaissance et sur ses habitudes de vie : « Le catholicisme platonicien dit à l'homme : Étends ton âme, élargis ton cœur, répands ta vie ; en accroissant ton être tu deviendras plus semblable à Dieu qui est la perfection de l'être... Conséquente à elle-même la Renaissance s'occupe aussi du corps. Pourquoi traiter le corps en ennemi ? Écoutez cet évêque, ce cardinal, ce pieux et fervent catholique Sadolet. Dans son traité de *l'Éducation*, il veut restaurer au nom du Christ les méthodes de la Grèce » (*Id.*, p. 253).

Avec la Renaissance la science fait son entrée dans la société et l'on assiste aux « épousailles de la science et du monde... Ils avaient vécu pendant des siècles sans se connaître. Au moyen âge l'humanité se partageait en deux classes, les hommes d'épée et les clercs ;... Mais un beau jour la clergie jette le froc aux orties ; rompt son ban, se met à courir le monde ; elle arrive en Italie ; un chevalier

désœuvré qui s'ennuyait l'accueille... Ils s'épousent, ils font bon ménage, et voilà ce qu'on appelle la Renaissance... » (*Le Prince Vitale*, p. 141). Mais... « cet heureux miracle a été chèrement payé. A force de vivre dans le monde, la science est devenue mondaine; elle s'est trop émancipée; cette méchante enfant méconnaissant sa mère, la sainte Église apostolique, a fini par la battre et la bafouer » (*Id.*, p. 143).

La Renaissance, d'ailleurs, n'était pas viable, car elle n'était qu'une transition : « Telle fut la Renaissance. Jamais il n'y eut plus de poésie dans les imaginations, plus de jour et d'espace dans les pensées, et jamais la politique ne fut plus dure, plus brutale et si j'ose dire, plus saturnienne... Nul dogme social qui s'imposât aux esprits; on avait cessé de croire au droit féodal, on ne croyait pas encore à la monarchie absolue » (*Id.*, p. 171).

D'autre part, si la science fit la vie dure à l'Église, celle-ci le lui rendit bien, et ce fut tant pis pour la société prise entre ces deux étaux : « Le Tasse fut condamné à vivre dans l'Italie telle que l'avait faite l'Inquisition, le Concile de Trente et la Compagnie de Jésus... Sa mère la Renaissance était morte en donnant le jour à son dernier enfant » (*Id.*, p. 240).

« Qu'a fait l'Europe depuis que la féodalité eut succombé sous les coups de la royauté moderne? Combattue entre deux principes qu'elle ne pouvait sacrifier l'un à l'autre, elle a cherché obstinément un système de civilisation composite qui fit sa part à chacun. En cela les lettres et les arts donnèrent l'exemple à la politique. La Renaissance entreprit d'accorder la Germanie et la Grèce, le goût classique et les imaginations du moyen âge. Raphaël, l'Arioste! Que se proposeront ces grands hommes sinon de révéler au romantisme les secrets de l'antique beauté? » (*Le Grand Œuvre*, p. 232).

La Renaissance a voulu trouver entre les idées de l'une et de l'autre époque un lieu harmonieux... « La Révolution... fille de la philosophie... » (*Id.*, p. 262). « ... qui ne fut pas autre chose qu'une renaissance sociale, poursuivit dans le remaniement des sociétés une combinaison analogue : témoin le code civil, glorieux essai de conciliation entre le droit coutumier et le droit romain, corrigés l'un par l'autre et tous deux par la raison... » (*Id.*, p. 232). Le Code civil, sanction du droit de propriété mis en faveur par le moyen âge; ce petit livre qui ne nous parle ni de Dieu ni de vertu renferme une liste complète de tous nos droits et des mille et une façons dont nous pouvons en jouir et en disposer sans risquer de

nous brouiller avec la justice. Bénie soit la Révolution ! Aujourd'hui pour quelques sous, le premier venu peut se procurer un petit in-18 qui est le véritable catéchisme de l'intérêt privé... Ne me poussez pas trop ou je vous prouve que le Code civil est un livre plus moral et plus religieux que tous les catéchismes à moi connus » (*Le Grand Œuvre*, p. 170).

L'idéal incarné dans la Chevalerie fut la clef de voûte du moyen âge ; l'idéal, c'est-à-dire une idée, une abstraction. De même la Révolution a voulu édifier son œuvre ; mais il est parfois dangereux de vouloir jouer avec des abstractions ; on risque trop facilement de tomber dans l'outrance, ou, comme dit Cherbuliez, dans le jacobinisme, et au nom de principes sacrés d'errer lourdement : « Est jacobin, selon moi, tout homme coiffé de rouge ou de blanc, il n'importe, qui met l'absolu dans la politique et dit : Mes amis et moi nous sommes la justice, nous sommes la liberté » (*Id.*, p. 248). Les idées élevées mais trop bien tranchées du moyen âge aussi que de la Révolution expliquent par leur nature même (dans une certaine mesure) les excès qui affligèrent ces époques : « Godefroy de Bouillon, disait Leminoff, est l'arrière grand-père de Robespierre. L'un disait en brandissant son épée : Mon cœur et Dieu le veulent ! L'autre s'écriait en regardant le ciel en coulisse : La vérité pour but et la terreur pour moyen !. Ces deux devises n'en font qu'une. C'est l'abstraction proclamée la souveraine de l'univers... » (*Le Comte Kostia*, p. 80).

« L'abstraction prise pour règle de la vie », fait-il dire à un de ses personnages, « voilà bien décidément sa bête noire. » — « Monstre hideux, dit-il, véritable dragon de l'Apocalypse dont les deux petits, difformes et repoussants comme leur mère, sont la Chevalerie et la Révolution ! » (*Id.*, p. 88).

A la Révolution, ce « mal élevé à la plus haute puissance », on peut trouver à redire, car les effets de ses formules abstraites n'ont guère été heureux pour notre civilisation : « La liberté, l'égalité, la fraternité ou la mort ont eu dans la Révolution une grande vogue. La liberté a abouti à couvrir la France de prisons, l'égalité à multiplier les titres et les décorations, la fraternité à nous diviser, la mort seule a réussi » (*Le Grand Œuvre*, p. 35). Tout de même Cherbuliez ne condamne pas le mouvement en soi : « Je n'ai plus la certitude que la Révolution française soit une affaire manquée... » (*Id.*, p. 214). Ne pas croire en la Révolution, c'est ne pas avoir confiance dans le progrès, ce qui serait lamentable, car alors : « à quoi se réduit l'histoire de l'Europe ? A douze siècles de massacres

inutiles suivis d'une révolution avortée » (*Le Grand Œuvre*, p. 214). C'est au contraire son sentiment très vif que notre évolution marque une progression qui l'inspire, et que les gains du présent font bien présager de l'avenir : « Ce que je sais c'est que sûrement en 1966, il y aura dans l'organisation des sociétés un peu plus de raison qu'aujourd'hui » (*Id.*, p. 264). Déjà à l'époque actuelle la Société s'est faite plus humaine et plus juste : « Vous me montrerez peut-être dans l'histoire un temps où l'homme avait plus de respect pour la loi que maintenant; je vous défie de m'en montrer un où la loi ait plus de respect pour l'homme » (*Id.*, p. 260).

Prédire toutefois quelle sera la société future et dans quelle mesure le droit au bonheur y sera observé est aléatoire : « Qui nous apprendra le secret de couler en marbre la statue de l'avenir? Fils du moyen âge, petit-fils de la Grèce et de Rome, les contradictions nous assaillent. C'est notre tourment, mais... c'est notre gloire. L'esprit moderne a soif de liberté complète : il a pénétré le sens des grandes harmonies de l'histoire...

« Deux systèmes sont en présence : l'un demande que la raison, s'incorporant pour ainsi dire dans les lois et dans les institutions, tienne les individus sous sa discipline... L'autre considère au contraire chaque individu comme un tout solidaire et parfait, et rêve un état de société où chacun ne dépendant que de soi se ferait à lui-même sa destinée, ses croyances, ses mœurs, ses dieux..., imprimerait à sa vie la marque de sa volonté. Quiconque adopte résolument l'un de ces deux systèmes au préjudice de l'autre se montre infidèle au génie de la Révolution, laquelle a juré d'accorder la discipline qui fait les états avec les franchises de l'homme moderne, et de ne sacrifier l'un à l'autre ni la liberté et la démocratie, ni la société et l'individu. A combien de tâtonnements ne sommes-nous pas condamnés avant que s'ouvre l'âge d'harmonie!... Tant que l'œuvre ne sera pas achevée les uns se plaindront qu'il n'y a pas assez de raison dans le monde, les autres pas assez de liberté » (*Id.*, p. 234-235).

En attendant, parce que notre esprit recherche obstinément le mieux et que nous sentons confusément que nous en sommes encore fort éloignés, nous continuerons à expérimenter, à progresser dans la voie qui paraît la plus propre à notre tempérament national et à notre idéal : « L'inquiétude inguérissable de l'esprit humain, voilà l'âme de l'histoire du progrès... C'est l'aiguillon de cette divine inquiétude qui réveilla tant de fois l'âme

de l'Angleterre quand elle semblait s'engourdir et lui rendit le repos impossible avant qu'elle eût accompli sa destinée en se donnant les institutions que réclamaient ses instincts » (*Le Grand OEuvre*, p. 83).

XI

L'HISTORIEN

« Tant vaut l'homme », a dit Cherbuliez, « tant vaut la doctrine ». Nous connaissons assez bien l'homme qu'il fut, croyons-nous, et nous pouvons assurer que ses doctrines seront imbues de ses deux qualités dominantes, la pondération, la sagesse. Quand on est ainsi fortifié contre l'erreur on peut encore se méprendre dans ses jugements, mais on sait aussi se rendre bien vite à l'évidence; on se peut dire historien. C'est à ce titre que Cherbuliez l'a été; c'est pour cette raison que son opinion en matière politique a été si goûtée.

Français par le cœur, cosmopolite par l'esprit, on conçoit qu'il ait eu peu de penchant pour les convictions fondées sur des sentiments irraisonnés et véhéments. Il a observé à l'égard de la pseudo science politique l'attitude qu'on affecte toujours chez nous comme ailleurs quand on la juge : celle de l'ironie; car ceux qui se mêlent d'en vouloir faire sont la plupart du temps des gens assez peu qualifiés, et pourquoi non? car : « le monde appartient aux opinions absurdes¹. » N'a-t-il pas de même dit encore : « Ce sont les idées vagues qui gouvernent le monde? » Et aussi : « L'exagération est le fond de la politique². » Pauvre science en vérité que celle dont le professeur paraît parfois bien moins savant que son élève. C'est la science du pis aller : « Lorsqu'un homme a employé la première moitié de sa vie à faire des sottises il doit consacrer l'autre à faire de la politique³. » Il en éprouve quelque cynisme, et qui l'en blâmera? : « On s'engage et on se dégage, toute la politique est là; demande plutôt à M. de Bismark, au prince Gorchakof⁴. »

Quelle a été au fond la nuance politique de Cherbuliez? Dans

1. *La Ferme du Choquard*, p. 150.

2. *Idem*, p. 148.

3. *L'Idée de Jean Télerol*, p. 165.

4. *Idem*, p. 250.

une lettre adressée à Buloz au fort de la guerre de 1870-71, il déclare : « Comme vous, je suis républicain à outrance; c'est le seul salut possible, et ce sera la vengeance... » Plus particulièrement, il a pensé que le libéralisme convient le mieux aux mœurs françaises. Il admet les opinions extrêmes pourvu qu'elles passent avec le temps car elles corrigent ce que notre tempérament a de trop timoré et partant de trop rétrograde : « Notre malheur (c'est une Française qui parle) est d'être trop raisonnables dans l'habitude de la vie, trop circonspects, trop prudents... Nous prévoyons trop, et prévoir c'est craindre... Voilà pourquoi nous ne sommes pas un peuple colonisateur et voilà pourquoi nous ne faisons plus d'enfants¹. » Donc commençons par être un peu fous, c'est le moyen d'arriver à quelque chose, car « la France est un pays bleu gouverné par des comités rouges². Ce rouge est à la mode parmi nos parlementaires au début de leur carrière : « Le jacobinisme est une maladie de jeunesse dont les hommes d'esprit sont assurés de guérir. Et il citait en grec le vers d'Homère qui dit : Les esprits bien faits sont guérissables. Il admirait beaucoup les hommes d'État anglais et c'était pour leur ressembler qu'il avait pris l'habitude de citer les poètes grecs en grec. A cela près, il pratiquait peu leurs leçons : en Angleterre on naît tory et on devient libéral; en France on suit la méthode inverse³. »

Plus que le libéralisme même, ce qu'on appelait alors l'opportunisme, qui était une indépendance d'esprit parfaite et la faculté de modeler ses opinions sur les événements, lui paraissait désirable : « Il était à mille lieues de se douter que la haine de l'opportunisme ressemble beaucoup à la haine du sens commun⁴. » Il faut en effet savoir vivre avec son époque, or : « nous vivons dans un temps où les peuples les plus soumis demandent à leur gouvernement de s'expliquer⁵. » La majorité a le pouvoir et c'est justice, mais pourquoi accepter de le lui laisser exercer en toutes occasions? : « Il siège à la Chambre dans la partie la plus raisonnable du centre droit mais en ayant soin de voter quelquefois contre le gouvernement⁶. » Opportunisme également que le talent de savoir faire usage des éléments les plus subversifs qui s'agitent dans l'état : « Un poète de l'antiquité, Aristophane, que j'adore parce qu'il exérait les Sans

1. *Samuel Brohl et Cie*, p. 136.

2. *La Ferme du Choquard*, p. 280.

3. *Le fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 34.

4. *Noirs et Rouges*, p. 104.

5. *Meta Holdenis*, p. 185.

6. *Idem*, p. 269.

culotte a dit qu'il ne faut pas gouverner au profit des coquins mais qu'il est impossible de gouverner sans eux¹. » Mais le principe sacré d'égalité si cher aux hommes de 89 comme à ceux de 48 devrait à son avis être inspiré de plus d'équité : « Si les hommes sont égaux pourquoi ne veux-tu pas que tel baron vaille autant pour le moins que tel valet de ferme²? » Hélas, la démocratie est triomphante et le peuple-roi envahit tout pour le plus grand dam de nos plus belles traditions : « On entend partout un bruit de sabots qui arrivent et de bottes vernies qui s'en vont³. » Beaucoup de sarcasme se mêle à cette description d'un tableau symbolique des classes basses en marche vers le progrès peint par un artiste bien intentionné : « Une troupe de prolétaires à qui l'artiste trahi par son inspiration avait donné des figures de galériens, regardaient passer ces rois attelés et acclamaient la République triomphante. C'était la déchéance des princes, l'apothéose du voyou et une façon de résoudre la difficile question de la main-d'œuvre⁴. »

En définitive, garder la voie médiane et s'entendre à s'accommoder aux goûts du temps, voilà la vraie philosophie en matière de politique, c'est la sagesse telle que la conçoit notre historien : « Vivre et laisser vivre les autres, même les hommes et les idées qu'on n'aime pas, voilà le fond du libéralisme⁵... » Malheureusement il faut compter avec Paris par qui la Chose publique est constamment plongée dans le désordre ; sans lui tout serait si facile, mais il n'y faut guère songer : « Il n'avait jamais aimé ce grand et bruyant Paris, qu'en bon légitimiste il appelait une pétaudière d'hommes d'esprit ingouvernables⁶. »

L'attitude de Cherbuliez vis-à-vis de la politique nous a paru intéressante à connaître, car elle devra nécessairement influencer en quelque mesure sur son esprit d'historien. Elle constitue le facteur personnel quelquefois infime, quelquefois considérable qui presque inévitablement détruit l'équilibre d'un jugement qui autrement serait rigoureusement impartial.

Quelle a été l'œuvre historique de Cherbuliez ? Quelles ont été les limites de son champ d'investigation ?

D'abord et surtout il convient de mentionner *L'Allemagne poli-*

1. *Le fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 37.

2. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 177.

3. *Idem*, p. 159.

4. *La Ferme du Choquard*, p. 99.

5. *L'Idée de Jean Téterol*, p. 178.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 75.

tique depuis la paix de Prague (1866-1870) paru chez Hachette en 1870, dont nous avons parlé dans un précédent chapitre¹. C'est là son œuvre maîtresse, celle dont les qualités de logique, de clarté, la documentation, la solidité en un mot ont été surtout louées par les gens du « métier ». Elle est celle également à laquelle les historiens modernes ont fait le plus d'emprunts ; ce qui est à notre avis la garantie la plus probante de vitalité. Ajoutons-y enfin ce caractère étrangement prophétique qu'elle possède. Elle prévoyait même la guerre et celle-ci éclatait avant que le livre ne fût entré en circulation.

Cette œuvre a un mérite très particulier, elle est, pour ainsi dire, le compte-rendu explicatif de la croissance graduelle de cette force avide, l'État prussien se nourrissant de ses voisins puis allant chercher sa pâture de plus en plus loin. C'est l'histoire d'un danger qui se fait sans cesse plus menaçant sans qu'aucun plan concerté ne soit formé pour l'enrayer. Cherbuliez s'était d'ailleurs mis à la tâche sans parti-pris. On peut même dire qu'au début et jusqu'à Sadowa il ressentait assez de sympathie pour ce pays dont il parlait la langue et dont il admirait tant les philosophes et les écrivains : « Cependant la guerre finie... il changea d'avis : il comprit que l'enfant grandissait trop vite²... »

De 1866 à 1870, c'est une époque intermédiaire, une étape, un temps d'arrêt³. Cherbuliez s'efforce de découvrir dans quelle direction va se produire son effort de violence. De là son inquiétude. En attendant il parvient à dégager l'unité de l'action et à mettre en lumière les protagonistes qui vont précipiter le drame.

Après Sadowa et les préliminaires de Mikolsbourg que suit la paix de Prague, l'Autriche est exclue de l'Allemagne, la Confédération germanique dissoute. La Prusse annexe le Hanovre, la Hesse-Cassel, le Nassau, Francfort, et forme avec les autres princes d'Allemagne du nord le « Bund » qui deviendra plus tard le Reich. Les États situés au Sud du Mein, Bavière, Wurtemberg, Bade et la moitié de la Hesse-Darmstadt — l'autre moitié étant au nord et faisant partie du Bund — avaient théoriquement leur pleine indépendance. Mais en fait la position de ces États du sud était très délicate. Une grande partie de l'Allemagne voulait l'unité ; cette unité se réaliserait le jour où les États du sud accèderaient au Bund. Aussi les pressait-on d'y accéder. Une alliance, dès 1867, était conclue entre

1. *Mission en Allemagne.*

2. *Journal de Genève*, du 4 juillet 1899. M. D.

3. Leguay.

le Nordbund et les États du sud, acheminement vers l'unité. Mais les États du sud voulaient aussi leur autonomie ; Bava-rois et Wurtembergeois voulaient rester tels et ne point devenir Prussiens. La Bavière catholique craignait la Prusse protestante. Ces États, au surplus, n'étaient pas unanimes : le grand duché de Bade, où triomphait le radicalisme, demandait l'accession au Bund. Qu'allait faire la Prusse en face des États du sud ? Telle est la question que Cherbuliez examine sous tous ses angles. L'unité de l'Allemagne réalisée, l'équilibre européen sera rompu. Qui arrêtera l'Allemagne ? Cherbuliez essaie de se rassurer lui-même : « Il n'y a de durable que ce qui est modéré. Dans l'état actuel de l'Europe, toute domination avide et intempérante est sûre de rencontrer à son troisième pas une ligue d'intérêts coalisés contre elle ». Ce n'était pas aussi sûr qu'il le croyait. L'Europe laissa écraser la France et s'établir pour plus de quarante ans la prééminence germanique. Pourtant ce citoyen de Genève n'est pas sans inquiétude concernant son pays. La Prusse vient d'annexer le Schleswig-Holstein ; elle menace le Danemark et la Hollande ; la Suisse peut être menacée un jour. Mais l'Europe, se demande Cherbuliez, « gagnerait-elle beaucoup si l'on supprimait d'un trait de plume, avec Baden, le Wurtemberg et la Bavière, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suisse ? Ces pays ne lui donnent-ils rien et n'a-t-elle rien à apprendre d'eux ? Sa paix intérieure sera-t-elle affermie quand elle ne comptera dans son sein que quatre ou cinq empires se touchant coude à coude et n'ayant plus de neutres à ménager ? Sa politique sera-t-elle plus humaine ou plus barbare quand elle n'aura plus à exercer cette vertu suprême des grandes nations, la générosité et le respect des petites légitimités ? Le spectacle de l'Europe actuelle, avec ce morcellement dont Cherbuliez, en 1869, n'avait pas l'idée le satisferait-il ? La paix intérieure de l'Europe est-elle plus affermie par ce grand nombre d'États ? Ou, au contraire, les points de contact, et par conséquent de friction, étant plus nombreux ne présagent-ils pas de plus nombreux conflits ?

C'est une question. Et le livre de Cherbuliez se terminait également par un point d'interrogation. Mais les événements se chargeaient bientôt de lui répondre.

« Ce livre, dit Eugène Rambert, eût mérité d'être vrai plus longtemps ». Il n'y voit qu'une seule erreur grave : « Cherbuliez n'avait pas compris toute la puissance latente du sentiment germanique » (*Les écrivains nationaux. Première série*).

Autour de l'étude dont nous venons de parler et qui sert en quelque sorte de point de départ aux chroniques que devait écrire plus tard

Valbert, peuvent se grouper les nombreux articles qu'il a consacrés à la politique allemande. Ces articles en constituent une manière de vérification par l'exemple. Nous renvoyons au chapitre *Valbert* pour ces articles.

Un autre ouvrage¹, *L'Espagne politique* (1868-1873), fait pendant au précédent. Il n'a pas connu beaucoup de popularité et en fait est loin de posséder la profondeur et la valeur documentaire du livre écrit sur l'Allemagne. On sent trop qu'il a été fait sur place et sur commande, que Cherbuliez ne s'était pas passionné pour la question (dans deux de ses lettres il donne à entendre qu'il ne sera pas fâché de voir la fin de sa tâche), et surtout qu'il n'avait pas suffisamment travaillé les approches de son sujet. Ce qui à notre avis constitue la qualité indispensable sinon essentielle d'une étude historique c'est la sûreté des connaissances qui l'encadrent, c'est la richesse de l'érudition qu'on sait exister sans qu'elle vous écrase ; en un mot, c'est la maturation de l'œuvre. Ces deux livres sont comme les pôles extrêmes entre lesquels oscille le talent d'historien de Cherbuliez. Dans *l'Allemagne*, nous avons le fruit de toute une suite d'années de préparation lente ; il savait l'allemand, il connaissait la littérature allemande, la philosophie allemande, l'esprit et les mœurs de ce pays ; il avait grandi nourri de la pensée de Hegel et de Goethe ; il avait été à même d'étudier le tempérament allemand tout en faisant varier pour ainsi dire le climat : il l'avait, en effet, connu en Suisse et chez lui. Dans *l'Espagne politique* on se trouve plutôt en présence de l'article à faire. L'auteur a été en Espagne pour y trouver confirmation d'idées et de théories empruntées à divers ouvrages faisant d'ailleurs autorité. La Révolution était dans les rues, mais Cherbuliez alla tout droit aux archives pour en recueillir les échos. Il se résulta un livre sensé et solide, honnêtement écrit certes, mais un livre qui se contente de nous offrir des aphorismes quand on lui demande du nouveau. Non point d'ailleurs qu'il n'ait de grands mérites ; d'abord Cherbuliez savait rendre passionnant tout sujet pourvu qu'il s'en occupât, et intéresser le public à cette phase si compliquée de la crise carliste. Exposer la situation avec netteté en rejetant dans l'ombre tout le superflu devrait suffire à en justifier la lecture. Pour ceux qui se livrent à une étude d'appréciation de Victor Cherbuliez, auteur étonnamment divers, homme de lettres expert en l'art d'adapter son talent à la nature de son sujet, cet ouvrage est important ; il permet, en effet, de se rendre compte du

1. Nous renvoyons pour cette étude au chapitre *Mission en Espagne*.

procédé mécanique employé par l'auteur quand l'inspiration n'y est pas : Cessant d'être historien, car un livre d'histoire eût exigé un temps dont il ne disposait pas, il se fit publiciste ou plutôt revuiste, reporter sur place. Malheureusement, le reportage avec ses règles était inconnu encore lors du voyage de Cherbuliez à Madrid. Nanti de quelques lieux communs sur l'Espagne des hidalgos, il sut en colorer de façon parfois pittoresque des pages de documentation générale qu'il eût tout aussi bien pu écrire sans quitter Paris ou peu s'en faut. Tout de même l'ouvrage se tient et plaît, grâce surtout peut-être à ces lieux communs qui nous sont servis avec beaucoup d'agrément et de justesse.

« On ne doit pas se moquer des lieux communs, ni les mépriser, dit Cherbuliez¹; car il faut des siècles pour en faire un ».

Mais même un lieu-commun ne reste pas tel lorsque l'écrivain le fait sien. Il prend en effet une petite allure passablement voltairienne, mi-ironie, mi-bon sens qui le rajeunit quelquefois : « L'Espagne est le seul pays où l'ont ait appliqué la politique d'extermination avec assez de persévérance pour lui faire produire tous ses résultats² ».

A part ces deux ouvrages, les travaux d'histoire signés Cherbuliez ou Valbert se ramènent à des articles écrits au jour le jour, à coup sûr non médités longtemps à l'avance, puisque de 1875 à 1899 il en est paru un presque chaque mois, traitant de questions d'actualité, notamment de celles ayant trait aux grands événements internationaux. Un certain nombre se rapportent à la politique de l'Angleterre, fort active à cette époque tant à l'intérieur (luttres entre les partis, question d'Irlande) qu'à l'extérieur (expansion territoriale dans l'Afrique du Sud, etc.).

N'étant obligé ni de s'étendre trop au long ni de faire du reportage d'information, Cherbuliez est aisément parvenu à dominer ses sujets, les présentant un peu à la façon de Guizot, en philosophe. Sa préoccupation constante fut d'interpréter l'avenir en se basant sur les leçons du passé. L'histoire est alors pour lui, comme elle l'a été pour Montesquieu, la répétition des phénomènes reparaissant toutes les fois que des conditions sociales et économiques se rencontrent.

Il s'est efforcé de même de simplifier les problèmes envisagés en s'inspirant du principe exposé par la suite, à savoir que l'histoire

1. *Revue des Deux Mondes*, août 1893. *Sir Frederick Pollock et sa théorie de la persécution*.

2. *Idem*.

générale n'est souvent que l'histoire particulière de quelques familles énergiques ou de quelques individus résolus : Dans ses articles sur l'Allemagne par exemple, un nom revient constamment, celui de Bismarck. Cet homme a hanté l'esprit de Cherbuliez presque toute sa vie. Dans ses romans même, il n'a pu s'empêcher parfois de le citer. Si l'on juxtaposait tous les articles de Valbert qui lui sont consacrés, en les classant chronologiquement depuis *Des années d'apprentissage de M. de Bismarck* (1^{er} février 1883) jusqu'aux *Années de retraite du Prince de Bismarck* (1^{er} août 1897) en aurait une biographie de cet homme d'État. Et l'on aurait aussi un exemple de plus de cette littérature biographique si à la mode de nos jours.

Pour conclure, on peut dire que ce qui nuit à l'œuvre historique de Cherbuliez, c'est son caractère nécessairement fragmentaire. Sa valeur documentaire demeure néanmoins intacte et constitue pour les spécialistes une mine précieuse d'informations. Nous renvoyons encore une fois au chapitre *Valbert, publiciste* pour plus amples commentaires sur le caractère des articles à tendance historique composés par l'auteur durant sa collaboration active à la *Revue des Deux Mondes*.

XII

VALBERT PUBLICISTE

L'œuvre de Cherbuliez publiciste parue dans la *Revue des Deux Mondes* sous le pseudonyme de G. Valbert est considérable. Vouloir en déterminer l'importance par une étude détaillée fournirait matière à un gros volume. Contentons-nous d'accuser cette importance en touchant à quelques-uns seulement des nombreux problèmes qu'il a exposés et souvent résolus. D'ailleurs, on retrouve Cherbuliez tout entier dans Valbert : le moraliste, l'homme de sens rassis, l'esprit fin et ironique, l'érudit.

Cette fois il trouve sa matière toute faite au lieu d'avoir à la créer, et ses démonstrations n'en sont que plus frappantes parce que saisies sur le vif de l'actualité.

Préférer le romancier au publiciste paraît donc assez oiseux. Émile Ollivier, dans sa réponse à Faguet, lors de la réception de ce dernier en remplacement de Victor Cherbuliez, lui déclara : « Je vous sais gré de nous avoir épargné la comparaison rebattue entre Cherbuliez et Valbert, d'avoir compris qu'il n'y avait pas à choisir entre eux, mais à les préférer également... ».

Utilisant ses talents d'imagination et sa vaste érudition, Cherbuliez fut également à l'aise dans la fiction et la réalité : « Il a, dit Schérer¹, des lumières sur une foule de sujets... Fort d'une érudition exacte et variée, porté aux généralisations ingénieuses et imprévues, il a mis la grâce et l'éloquence dans la science, la science dans des œuvres éblouissantes d'imagination. »

Cherbuliez n'a pas signé ses premiers articles ; peut-être n'était-il pas encore sûr de l'accueil que réserverait le public à un genre assez nouveau et surtout devait-il ignorer si ses aptitudes étaient bien celles qui convenaient à ce rôle particulier qu'il venait d'assumer. Toutefois quoique non signés ces premiers articles

1. *Études de la Littérature Contemporaine*, tome VIII.

ont sa marque, son style si personnel qui nous en révèlent l'authenticité.

A la table de la *Revue* figurent, outre un article écrit au sujet de la Restauration d'Alphonse XII et qui parut le 15 février 1875 avec une série d'études sur « *Les conférences de Bruxelles et de Saint-Petersbourg* (15 mars 1875), *Le journalisme allemand* (1^{er} mai 1875), *Les récentes inquiétudes de l'Allemagne* (1^{er} juin 1875), *Le Vaticanisme et l'Angleterre ; M. Gladstone et le cardinal Manning* (1^{er} juillet 1875), *Les Progrès de la Russie dans l'Asie centrale et les ombrages de l'Angleterre* (1^{er} août 1875). Le premier article signé G. Valbert est du 1^{er} octobre de la même année : *Du dogmatisme en politique*. Il fut inspiré par un discours de M. Buffet prononcé à Dompaire. Entre ce premier article et le dernier : *Principes coloniaux d'un naturaliste américain* (M. Harvey Brown), qui parut le 1^{er} juillet 1899, le jour même de sa mort, Valbert écrira à peu près régulièrement un article par mois, en tout environ 269 articles. Un certain nombre avaient été réunis en volumes : treize dans *Hommes et Choses d'Allemagne, croquis politiques*, paru en 1877 ; dix-sept dans *Hommes et Choses du temps présent*, paru en 1883 ; quinze dans *Profilis étrangers*, paru en 1889. Ce dernier volume seul a été réimprimé. La troisième édition était en vente en 1905. Cherbuliez l'a signé de son nom alors que les deux précédentes le sont de son pseudonyme. Donc quarante-cinq Valbert sous forme de volume. Restent plus de deux cents articles enfouis dans la collection de la *Revue des Deux Mondes* à attendre qu'un compilateur zélé veuille les grouper et les faire paraître. Ils en valent d'ailleurs pour la plupart la peine.

De quelle nature sont ces articles ? Les sujets en sont à la vérité fort variés, car la curiosité de l'écrivain était pour ainsi dire sans limites. On pourrait assez justement lui appliquer cette phrase qu'il cite de Virgile : « On lui demandait un jour quels sont les seuls plaisirs qui n'inspirent jamais ni dégoût ni satiété. Il répondit qu'on se lasse de tout, excepté de comprendre, *praeter intelligere*¹ »... Toute question semble avoir stimulé sa curiosité intelligente, semble lui avoir été prétexte à investigation et à spéculation originale. Il fut quelques domaines toutefois qu'il semble s'être interdit d'explorer, pour ne pas sans doute faire tort à ses collègues. La littérature française proprement dite en était un, comme il a été déjà dit. La critique d'art, spécialité de Lafenestre, fut également écartée par lui

1. Réception de M. Ernest Renan à l'Académie Française, avril 1879, *Revue des Deux Mondes*.

malgré son intérêt bien connu pour ce genre, dans lequel il avait par ailleurs fait ses preuves. Citons cependant son étude de *La Correspondance de Delacroix* (1^{er} janvier 1879), ses articles sur Rembrandt et Millet. Il s'est abstenu aussi de s'occuper de politique intérieure : après tout il n'était officiellement français que de récente date, et probablement sa compétence eût pour cette raison pu être mise en doute. Toutefois son étude intitulée *La force et la faiblesse des gouvernements démocratiques* (1^{er} juillet 1880) avait été vivement appréciée surtout de Schérer. Mais il faut bien reconnaître que c'était plutôt là un prétexte à philosophie à propos de politique qu'un article de véritable controverse. Nous en donnons les extraits suivants parce qu'ils mettent, pensons-nous, en relief la méthode philosophique à tendance moralisatrice de l'auteur et son style quelque peu cicéronien.

« Le gouvernement démocratique est à certains égards le plus fort de tous les gouvernements. Dans les temps de crise, dans les journées d'orage et de péril, il peut tout oser, tout exiger... Or, dans les démocraties plus qu'ailleurs l'opinion n'a qu'une vigilance intermittente... Nulle part le gouvernement n'est plus libre de faire des fautes qui l'affaiblissent et de dégénérer en gouvernement de partis... »

Exprimer des opinions sur des théories et des idées générales que chacun peut, à part soi, appliquer aux événements du moment, est pour le Français cultivé un divertissant exercice. Il n'est donc pas surprenant que Valbert ait tout de suite été lu avec intérêt. Mais poursuivons :

« Les gouvernements démocratiques ne se donnent pas beaucoup de peine pour plaire aux gens modérés... En revanche, ils se soucient beaucoup de se faire agréer par les exagérés de leur parti... Le régime démocratique offre de grands avantages qu'on aurait tort de méconnaître. Il est plus conforme que tout autre à la justice et plus favorable au bien-être, aux aises de la vie, à l'égale répartition du bonheur et de l'espérance. Il rend les peuples non seulement plus heureux mais plus humains ; n'a-t-on pas remarqué que les mœurs s'adoucissent à mesure que les conditions s'égalisent?... Le mal est que les gouvernements démocratiques viennent en aide à la médiocrité, qu'ils se font ses complices, non seulement en peuplant les administrations de fonctionnaires qui n'ont pas d'autres mérites que leurs opinions, mais en portant dans l'instruction publique des vues utilitaires et des méthodes d'un effet doux...

« La faiblesse n'entraîne pas toujours l'anarchie, mais les gouvernements faibles sont sujets à de fréquentes mutations. Il y a des moments où les démocraties sont prêtes à s'agenouiller devant la force; elles devinent par une sorte d'instinct que ce qui leur manque surtout, c'est le caractère, et nous admirons toujours ce qui nous manque... »

Valbert cependant abandonne quelquefois le domaine des choses abstraites pour nous donner son opinion sur telle ou telle question à l'ordre du jour; l'article du mois de mai 1882, par exemple, sur *L'enseignement primaire obligatoire et laïque* (également recueilli dans *Hommes et Choses du temps présent*), expérience d'éducation tentée par la jeune république, est de celles-là. Il a prévu dès cette date toutes les difficultés qu'on rencontrerait à vouloir inculquer à la jeunesse les principes d'une morale civique tant qu'il n'y aurait pas de philosophie officielle, et comment y en aurait-il une quand les dirigeants ont des programmes si changeants et si divergents?

A propos de politique étrangère, il lui arrive également de prendre un biais pour exprimer ses vues sur la situation intérieure; mais la transition qu'il emploie le plus souvent paraît bizarre: dans un article sur Robinson Crusoë (du 1^{er} septembre 1881) parlant du *Daniel Defoe* de William Minto, il traite de la littérature électorale en France après les élections de cette année. C'est également à l'occasion de livres allemands qu'il aborde des questions de pédagogie, l'enseignement des jeunes filles françaises ou l'étude de l'histoire à rebours.

Des sujets que Valbert a traités le plus volontiers sont d'une diversité remarquable. De la critique d'un livre de philosophie pure à la question du tunnel sous la Manche, de la Chine aux États de l'Europe du Nord, du règne de la machine à la révocation d'un universitaire, la différence est grande, et cependant le publiciste s'en tire généralement à son honneur, car il possède essentiellement cet esprit encyclopédique parent de celui du XVIII^e siècle qui se passionnait autant pour la chimie que pour les problèmes métaphysiques. En cela il était bien de son temps aussi, car il écrivait à l'époque où se célébrait le culte de la nouvelle idole et où un Renan se faisait admettre à l'Académie. Or Renan parmi les « quarante », c'était une sorte de victoire pour la pensée indépendante, pour l'idée dégagée de tout système. Tel est le sens de l'honneur fait « à ce penseur qui est un poète, à ce poète qui est un mystique, à ce mystique qui est profondément sceptique, à ce sceptique qui est optimiste, à cet optimiste qui est bienveillant pour les hommes comme pour les

choses... » Et Cherbuliez s'écrie : « Nous l'en félicitons, il faut en féliciter aussi l'Académie. Il est des scandales dont il est permis de se réjouir... » (*Réception de M. Ernest Renan à l'Académie française ; Revue des Deux Mondes*, avril 1879).

A propos d'une autre séance de réception, il dit encore :

« Au xvii^e siècle on se retirait dans un couvent ; aujourd'hui on se retire en Horace... Horace est le plus moderne des poètes contemporains. Il a vécu comme nous au lendemain des révolutions qui l'ont rendu un peu sceptique. » (*Deux séances de réception à l'Académie*, janvier 1877).

Nous avons vu que Cherbuliez appartenait à la lignée des penseurs idéalistes, c'est-à-dire à ceux pour qui la pensée ou le monde intérieur existe ; et malgré le scepticisme du moment qu'il partage, il croit à la nécessité de quelque atmosphère morale pour que continue à vivre et à progresser notre civilisation.

La Révolution recréa l'idéalisme parce qu'elle se fit d'abord dans les cœurs et les esprits avant de passer dans les faits :

« La Révolution fut une religion ; c'est ce qui explique ses grandeurs et ses folies, ses actions héroïques et ses crimes. Si elle avait été une philosophie, elle n'aurait pas fait tomber la tête d'un roi... Les religions seules font des miracles ; elles allument des incendies dans les âmes. De 1789 à 1794, il semblait que le climat moral de la France eût changé...

« Pour qui veut juger la Révolution de 89 et décider si elle a fait plus de bien que de mal, la question revient à savoir s'il est bon que l'idéalisme à de certaines époques de l'histoire fasse une invasion dans la politique et prétende gouverner le monde. L'idéalisme est un grand trouble-fête et un maître qui se change facilement en tyran. Il bouleverse tout, il veut tout transformer à son image. Il ne compte pas avec la nature humaine, avec ses incurables infirmités ; il méprise la tradition, l'expérience ; il ne s'occupe pas de ce qui est mais de ce qui doit être... Il est des cas désespérés où il faut que la société périsse ou que l'idéalisme la sauve ; mais l'idéalisme ne peut rien fonder de durable qu'à la condition de se tempérer, de se départir de ses prétentions, de se laisser apprivoiser et assouplir par la raison... L'idéalisme est la ressource des temps extraordinaires, la casuistique est la science de tous les jours et de toutes les heures du jour. » (*La France du Centenaire*, août 1889). ¹

Grâce à la Révolution, par conséquent, reprirent vie toutes les

1. Consulter également le chapitre *Tradition idéaliste*.

idées généreuses et vraiment humaines issues à la fois du cœur et de l'esprit :

« Comme l'a fait remarquer si justement M. Sorel, ce fut l'invasion étrangère qui sauva la Révolution. Elle arracha à leur utopie ces cosmopolites, ces logiciens en délire, elle réveilla en eux les sentiments naturels, ces instincts, ces préjugés transmis sans lesquels il n'y a pas de peuples... La passion pour une idée se joignant à l'enthousiasme patriotique, ces deux flammes se surchauffant l'une l'autre, les cœurs s'embrasèrent et on put croire que la température de l'âme humaine avait brusquement changé... Ces cosmopolites redeviennent de vrais Français. Leurs actions, leur langage, leurs vertus, leurs vices, leur façon de raisonner et de déraisonner témoignent de l'éducation qu'ils ont reçue ; ils sont tels que les siècles les ont façonnés. La France étant le pays où s'était réalisée dans sa plénitude l'idée de la souveraineté politique s'incarnant dans un homme... » (*Un nouveau livre sur la Révolution française : L'Europe et la Révolution* par Albert Sorel, *Revue des Deux Mondes*, juillet 1885).

Fidèle à la tradition idéaliste, Valbert a persisté à vouloir retrouver à travers les mœurs, la politique, la philosophie, la littérature, la religion, les idées se développant chez chaque peuple grâce au climat moral qui lui est propre. C'est en cela que se retrouve l'unité, la continuité de son œuvre de publiciste. Si nous admettons ce postulat, il sera désormais facile d'effectuer des groupements cohérents de ses articles. Pour l'Allemagne, pour l'Angleterre, pour la France jusqu'à un certain point, on peut discerner ce plan original. On voit pour ces pays un enchaînement d'idées-forces se manifestant dans leur façon de vivre, dans leur politique intérieure et extérieure, dans leur expansion coloniale, dans leurs problèmes économiques et sociaux.

L'Angleterre, alors en plein développement, a fourni à Valbert un vaste champ d'études qu'il a su fort bien exploiter. Il a jugé l'Anglais plutôt en Suisse qu'en Français, ce qui à cette époque était désirable, car pour nous ce mot n'évoquait guère à notre esprit que des termes d'opposition, d'antagonisme : l'Égypte, Suez, Fachoda, la guerre des Boërs, le tunnel sous la Manche, etc., exemples de rapacité, de morgue, de « kant », d'égoïsme et d'injustice foncière. Or, nos réactions contraires, tout en ne laissant pas d'être souvent justifiées, étaient par trop colorées par la passion pour être équitables et même raisonnables. Valbert, jugeant plus sainement les plus respectables d'entre les hôtes étrangers de son pays d'origine, nous a

rendu le service de corriger ce que notre sentiment avait de faussé. A cet égard ne peut-on dire qu'il fut un des plus utiles artisans de ce qui devait par la suite devenir l'entente cordiale?

Ayant de longue date pratiqué les Britanniques, il les estimait un peuple d'excentriques, ce qui a toujours été l'opinion que nous en avons eue depuis Voltaire, mais il leur rendait justice à l'occasion. D'abord quoiqu'on fasse, on ne peut se défendre en Europe de vouloir singer l'Anglais, ce qui est en somme une forme non équivoque d'admiration : « Il n'y a pas, dit-il, de nation en Europe qui n'ait ses anglomanes... » Chez lui, les défauts sont fréquemment la contrepartie de ses très réelles qualités : « Otez à l'Espagnol son indolence d'hidalgo, à l'Allemand ses gros appétits, à l'Italien cet excès de finesse dont il est souvent la dupe, au Français sa déplorable habitude de se passionner pour des affaires de bibus auxquelles huit jours plus tard il ne pensera plus, vous leur aurez rendu service. Otez à l'Anglais un peu de sa morgue, de son intraitable orgueil ; donnez-lui la sensibilité sympathique qui lui manque, la faculté d'entrer librement dans l'âme et les sentiments d'autrui, vous aurez peut-être affaibli cette puissance de conviction, cette confiance en lui-même et en son droit, cette fermeté du vouloir qu'on a souvent admirées en lui, et vous l'aurez rendu moins propre à remplir sa mission dans le monde... » (*L'éducation et la réforme de l'instruction publique en Angleterre*, juillet 1894).

L'Anglais est donc selon Valbert, curieux, difficile à connaître et à comprendre : « Non seulement l'Angleterre, mais chaque Anglais est une île... » (*Les conférences de Bruxelles et de Saint-Petersbourg*, mars 1873). Cette île a son climat, différent des autres ; c'est sous son ciel gris qu'il convient de l'aller étudier : « Comme les Hindous, les Andalous, et les Napolitains sont à leurs heures des idéalistes et des poètes ; c'est assez d'un air de guitare, ils n'appartiennent plus à la terre, ils oublient qu'ils ont un corps, et l'Anglais n'oublie jamais le sien. Les beaux climats invitent l'homme à se répandre au dehors, à se communiquer, à s'abandonner, à se donner. Les climats tristes l'obligent à se replier sur lui-même, à y trouver son univers et à s'y enfermer comme dans une impénétrable solitude. C'est dans les climats tristes que fleurit le culte de l'intérêt personnel, l'adoration, l'idolâtrie du moi.

« L'Anglais dans ses relations avec son prochain s'en tient à la stricte justice, qui est toujours injuste, et son égoïsme, quand il n'est pas envahissant ou agressif, garde à jamais l'attitude d'une défensive implacable et féroce.

« Il est des sentiments doux que l'Anglais n'éprouve jamais et la véritable amitié sera toujours pour lui lettre close. » (*Un Parsi à Londres et ses réflexions sur la civilisation anglaise*, mars 1894). ... L'Anglais adore avant tout la liberté, mais que dire des institutions dont il se plaît à s'entourer?

« Est-il rien de comparable au repos du dimanche anglais? On n'en a jamais mesuré la hauteur, la profondeur et la longueur.

« Ennemi juré de tout ce qui le met à la gêne, il a réduit la famille à sa plus simple expression : toi et moi, ou selon les cas, moi et toi; le reste, ce sont les autres ou le prochain, et les autres commencent à l'enfant... » (*La supériorité des Anglo-saxons et le livre de M. Demolins*, octobre 1897).

Le sentiment d'égalité n'a pas cours non plus en Angleterre : « La considération y est plus que partout ailleurs inséparable de la richesse. » Et ainsi : « L'Anglais prend facilement son parti des injustices qui servent à quelque chose. L'expérience lui a appris qu'il est des abus utiles... » (*Les colons français et le comité Dupleix*, juin 1896).

L'Anglais peut nous paraître déraisonnable, et sans doute l'est-il si nous lui appliquons notre règle de pensée; mais quand il divague ce n'est pas pour les mêmes causes que nous :

« Les deux nations sont sujettes à avoir leurs nerfs, mais ce n'est pas de la même façon. Ce qui affole parfois les nerfs français, c'est l'espérance ou la colère. Quand les Anglais déraisonnent c'est le spleen qui en est la cause. Personne n'égale l'Anglais dans l'art de donner un air de vérité à un conte de nourrice... » (*L'agitation anglaise contre le tunnel de la Manche*, mai 1882).

La langue anglaise elle-même ne contribue pas peu à créer cette impression de divagation apparente : « Les étiquettes ne sont nulle part aussi trompeuses que dans le pays où les médecins sont encore des physiciens et les pharmaciens des chimistes... » (*Éducation en Angleterre*, déjà cité).

Mais l'Anglais plus que le Français est doué de bon sens : « Ce bon sens ne consiste pas à ne jamais déraisonner, il consiste plutôt à compenser une déraison par une autre déraison. Dans toute l'étendue du Royaume-Uni, l'exagération règne, elle ne gouverne pas. » (*Lord Beaconsfield et la dissolution du Parlement*, août 1879) ... Et encore : « Les Anglais disent toujours des sottises; ils en font moins que nous. » (*M. Gladstone et les embarras de la politique anglaise*, juin 1885). C'est qu'ils ont une croyance fixe sur laquelle se concentre toute leur lucidité : l'utilitarisme; « c'est le sens pratique, ce

que Napoléon 1^{er} appelait l'esprit de la chose... » (*Les principes coloniaux d'un naturaliste américain*, juillet 1899); car quoique : « l'Anglais aime à se plaindre de sa félicité, à gémir de son opulence sous le poids de laquelle il succombe; encore qu'il se considère volontiers comme le martyr de son bonheur, » il n'oublie jamais son intérêt propre : « Une pensée commerciale se mêle à toutes les entreprises philanthropiques de l'Angleterre. » (*La puissance coloniale de l'Angleterre*, juin 1884). Mais en est-il plus heureux pour cela? Valbert en doute : « Rien n'est plus raisonnable en apparence que l'utilitarisme. Il méprise tout ce qui lui paraît inutile et pourtant que deviendrait un peuple qui cesserait de croire à l'utilité de l'inutile? » (*Le cabinet Tory, l'opinion anglaise et la question d'Égypte*, février 1878).

Mais l'Angleterre n'est pas, tant s'en faut, satisfaite de son sort, si prospère qu'il puisse paraître. Qu'on se rappelle toutes les entreprises dans lesquelles elle se croit obligée de s'engager, or « les gens qui ont fait leur chemin; qui sont pour ainsi dire assis dans leur bonheur, ont peu de goût pour les aventures... C'est un bonheur trop compliqué que le bonheur anglais... » (*Progrès de la Russie dans l'Asie centrale et les ombrages de l'Angleterre*, août 1875). Son sens pratique la pousse à l'utilitarisme et ce dernier aux compromis : « C'est un principe de la politique anglaise que pour avoir ses coudées franches dans le monde, elle doit se ménager l'amitié d'une puissance continentale toujours disposée à lier partie avec elle » (*M. Gladstone et les embarras de la politique anglaise*, déjà cité); et voilà l'explication du « concert européen ». Valbert nous montre dans ses articles l'Angleterre donnant le « la » à la France, mais ne parvenant à apprendre le moindre pas à l'ours russe et même étant passablement déconcertée devant lui. La sourde rivalité de ces deux puissances l'a vivement intéressé. Dans *Progrès de la Russie*, il décrit : « la dextérité moscovite aux prises avec les artifices britanniques, la fausse bonhomie s'efforçant de tenir en échec l'apparente franchise ». Partant des menées de ces deux pays il construit le jeu compliqué de la politique internationale.

Mais des joueurs secondaires sont aux prises eux aussi, et les enjeux, pour n'en être pas aussi élevés, sont néanmoins appréciables. L'Allemagne d'une part, la France de l'autre continuent à être rivales.

Nous avons montré dans d'autres chapitres combien Cherbuliez avait fait preuve de compétence dans tout ce qui avait trait aux mœurs, à la politique, aux idées de nos voisins d'outre-Rhin. Après

la guerre de 1870-71, il continua de leur consacrer nombre d'articles, on pourrait dire qu'ils constituent le gros de sa production de publiciste, et ces articles d'une diversité étonnante firent de lui un des spécialistes de ce pays des plus qualifiés et des plus estimés que l'on connaisse.

On a l'impression à la lecture de ces articles que, contrairement à l'Anglais, l'Allemand est excellent homme quand il ne veut être qu'humain mais que le sentiment national intervienne et le voilât qui se rend parfaitement insupportable au reste de l'univers. Valbert nous montre le teuton indépendant d'esprit et de jugement et pour lui n'éprouve qu'indulgence et sympathie. Henri Heine, « celui qui s'appelait un rossignol niché dans la perruque de Voltaire », fut un de ces Allemands qu'il admirait fort : « ce fut à la fois le moins évangélique des hommes et le plus vraiment biblique des poètes modernes... » Évidemment, il avait échappé à l'atmosphère alourdisante de son pays, et à ce titre s'était acquis du mérite aux yeux de notre auteur : « Au lendemain de la révolution de juillet, je rompis mon ban et je vins m'établir en France, où j'ai vécu depuis, tranquille et content, en Prussien libéré »... « La jeune Allemagne après l'avoir proclamé son chef ne tarda pas à se brouiller avec lui. La démocratie lui plaisait, il goûtait peu les démocrates, et il exigeait que l'athéisme fût de bonne compagnie. » Comment aurait-il pu vivre heureux chez lui : « au génie de l'ingratitude et de l'irrévérence il joignait la fureur de l'indiscipline, et son merveilleux bon sens autant que son imagination fantasque l'empêchaient de se donner à personne » (*Henri Heine et ses derniers biographes allemands*, avril 1886). Parmi ces Allemands qu'il estimait il y a encore *Berthold Auerbach* (octobre 1884), autre libéré... « l'un des plus célèbres romanciers allemands, celui de tous qui est le plus connu en France. Aucun écrivain n'a répandu dans ses livres avec plus de profusion toute l'abondance de son moi. C'est là à la fois son charme et son défaut... » Comme à Henri Heine, Valbert lui reconnaît des qualités de romantique naturelles pour un Allemand, celles qui sont nécessaires au maintien de son climat moral : « Le romantisme qui n'a été en France qu'une école ou une mode littéraire, fut en Allemagne un dogme, une religion, une règle de mœurs, à laquelle on se faisait gloire de conformer sa vie. » (*Quelques Allemands du temps présent*, décembre 1896). Il est vrai qu'il appelle Heine un romantique défroqué... *Le baron Nothom* (octobre 1882) que Cherbuliez connut fort bien dans sa jeunesse, est encore un de ces Allemands avec lesquels bon gré mal gré nous

avons des liens d'affinité : « Le baron Nothom aurait eu mauvaise grâce à détester, à dénigrer la France ; il était français par toutes les habitudes comme par toutes les préférences de son esprit. Il a passé près de la moitié de sa vie en Allemagne, il s'y était acclimaté, il s'y trouvait bien, mais c'était tout, il n'est pas devenu allemand... Malgré les attaches qu'il avait en Prusse, M. Nothom qui avait été nommé baron en 1857 continua toujours de voir le monde et l'Allemagne par les yeux d'un bourgeois roman, ami des solutions claires. » N'oublions pas non plus l'historien Léopol de Ranke¹, autre Allemand d'esprit semblable. Là où Sainte-Beuve eût vu des « familles d'esprits » Valbert voyait des regroupements de types au delà des frontières, grâce à ce qu'on serait tenté d'appeler des « familles d'idées ». Cherbuliez a essayé de simplifier le problème, car il était grand amateur de simplifications, quoique trop fin lui-même pour y croire entièrement : « La vérité est toujours simple, me disait un jour Pasteur, rapporte-t-il, car le simple est le fond des choses » (*Dupleix et son bi-centenaire*, février 1897). Mais quand il s'agit de tout un peuple, on peut à la rigueur le caractériser en isolant quelques-unes de ses tendances les plus énergiques ; on ne l'explique pas en entier malgré cela. Il nous met en garde contre les généralisations trop simplistes dans ce domaine où des éléments tellement variables ou inconnus viennent à tout bout de champ brouiller ses données les plus sûres : « Les caractères nationaux sont infiniment complexes... La France qui aime à rire a produit Calvin, Pascal et M. Guizot » (*Un pamphlet anglais contre les préjugés anglais*, mai 1877). Il est plus facile et sans doute plus judicieux de faire passer les idées avant les gens et de considérer ceux-ci comme des produits de celles-là. Un Français le sera d'autant plus que son esprit et son cœur se seront formés à l'aide d'idées françaises et s'en seront accrus ; non pas parce qu'il sera né à proximité de Paris ou qu'il comptera dans ses ancêtres une lignée ininterrompue de gens qui n'ont jamais voyagé. Une géographie de la France ainsi conçue nous ménagerait des surprises. Il nous paraît pour notre part assez juste que, là où un idéal attribué pour l'ordinaire à un certain pays s'acclimate, on assiste à une conquête pour ce pays : « la vérité est toujours simple » et c'est le triomphe d'une simple vérité.

La vraie patrie des esprits ouverts du commencement du xix^e siècle fut l'Allemagne : « Pendant la première moitié de ce

1. Frédéric-Guillaume IV et Léopold de Ranke ; *Revue des Deux Mondes*, septembre 1887.

siècle, le rationalisme optimiste fut la philosophie en vogue dans toute l'Allemagne... On disait avec Hegel que tout ce qui existe est raisonnable, que l'histoire est une évolution progressive, le progrès dans la conscience de la liberté. Un philosophe qui expliquait la création du monde par l'égarement fatal d'une volonté inconsciente et aveugle qui est le principe de tout, devait passer en ce temps pour un mauvais plaisant ou pour un fou mélancolique... Mais, depuis, une révolution s'est faite dans les esprits, avant même que les faits aient donné raison aux théories reposant sur la force primant le droit. L'optimisme a fait place dans les spéculations de l'intelligence au plus noir pessimisme; une race d'esprits moroses et vitupérateurs s'est élevée qui a tôt fait de faire de ses indépendants des ilotes ivres d'une incompréhensible joie dont on n'a que faire dans les pays du septentrion : grattez le philosophe, et vous ne trouverez au fond de son système qu'un Allemand de mauvaise humeur... » (*Schopenhauer, l'homme et le philosophe d'après une publication récente*, septembre 1893). La notion d'art perd sa valeur si elle ne peut se mesurer à l'étalon utilitaire et c'est ainsi qu'apparaît cette race des « barbares » que Barrès a étudiés avec tant de minutie. « Que faut-il entendre par un barbare ? » demande Valbert, « C'est un homme qui méprise ce qui ne sert à rien et qui est incapable de sentir l'utilité de l'inutile... » (*Une révocation à l'Université de Berlin*; septembre 1877). Ce qui n'empêche d'ailleurs nullement le peuple germanique d'adorer les discussions sans issue :

« Beaucoup d'Allemands une fois qu'ils se sont mis à raisonner éprouvent le besoin de raisonner sur tout; leur suprême plaisir est de discuter l'indiscutable » (*Un ennemi des préjugés*, septembre 1879); et d'ailleurs : « il est peu d'hommes même au delà du Rhin qui soient capables d'aller jusqu'au bout de leur raisonnement » (*Les relations de l'Allemagne et de la France d'après une brochure allemande*, novembre 1875). Après Schopenhauer, Nietzsche entraîne ses compatriotes bien loin du terrain d'entente possible avec les autres peuples, et particulièrement les Français; désormais on apprendra à haïr avec méthode et à donner un nom à sa haine. Cherbuliez annonce ce notable champion du culte de la force :

« Personne ne veut plus de mal à la société moderne qu'un penseur allemand, le Dr F. Nietzsche, ex-disciple de Schopenhauer en révolte contre son maître... » (*Le Dr Friedrich Nietzsche et ses griefs contre la société moderne*, octobre 1892). Les hégéliens ayant quitté la partie, le réalisme étant devenu l'inspiration des tendances nou-

velle, l'ère de la barbarie s'ouvre, peu important au fond les modalités : « Radicaux et césariens s'entendent également à concilier la civilisation matérielle avec cette demi-barbarie qu'engendre tôt ou tard le règne de la médiocrité » (*L'Allemagne nouvelle jugée par un Allemand*, octobre 1880).

Quant à la politique intérieure qui découle de tout cela, elle est incertaine, du moins en apparence, car les partis sont instables. Quelques titres que nous prenons au hasard nous indiquent assez bien cet état de crise : *Les récentes inquiétudes de l'Allemagne* (juin 1875), « dans laquelle l'incomparable metteur en scène qu'est M. de Bismarck donne une pièce qui pourrait être intitulée : l'air d'avoir l'air de s'inquiéter; à la seule fin d'inquiéter les autres ». Valbert montre le chancelier lançant un ballon d'essai pour voir si quelqu'un viendrait au secours de la France en cas d'agression, et il trouve l'Angleterre et la Russie, d'où sa perplexité... C'est dommage car une bonne guerre réconcilierait les partis; en attendant des difficultés s'élèvent constamment car : « de toutes les formes de gouvernement, il n'en est pas de plus difficile à organiser qu'une confédération ou qu'un état fédératif¹ ». « L'on peut affirmer, sans être un prophète, que l'empire croulera ou que le nouveau règne, quoi que fasse M. de Bismarck, cherchera et trouvera dans le parti libéral son point d'appui » (*Les attentats du 11 mai et du 2 juin*, juillet 1870). « M. de Bismarck n'a pas voulu que la constitution de l'empire fût l'œuvre exclusive d'un parti et on ne saurait l'en blâmer. On peut dire que pareillement le nouvel empire germanique est une création équivoque qui tient à la fois du césarisme et de la monarchie constitutionnelle, mais qui n'est franchement ni l'un ni l'autre. Les Allemands ont le sentiment vague ou précis qu'un jour ou l'autre il faudra décider cet être, et ils demandent comment la crise se dénouera; si c'est la réaction ou le libéralisme qui aura gain de cause » (*L'avenir politique de l'empire allemand*, février 1881).

Cependant la paix et l'harmonie entre les nations européennes sont reléguées au rang des utopies lointaines. Que dit Valbert du désarmement?

Dans *Les Conférences de Bruxelles et de Saint-Petersbourg* (mars 1875), il estime qu'« il est singulièrement difficile, sinon impossible de légiférer sur la guerre qui supprime ou suspend toutes les lois et fait retourner momentanément les sociétés à l'état de nature... La

1. *Les soucis de l'Allemagne*, mars 1878.

Prusse se défie des idées humanitaires mais fait profession de respecter les intérêts de la civilisation. En vérité n'est-il pas permis de craindre que malgré toutes ses bonnes intentions la conférence de Bruxelles n'ait abouti qu'à rendre nécessaire l'institution d'une nouvelle science, la casuistique militaire?... La seule garantie contre les abus de la force est le sentiment qu'elle a de sa responsabilité et la peur que lui inspire quelquefois l'opinion... Funestes sont les lois quand elles mettent à l'aise les consciences ». En somme, Valbert approuve l'attitude défiante à l'égard des conférences pacifistes tenues en Belgique sous les égides de la Russie, car il doute des bonnes intentions des participants.

Dans l'article intitulé : *L'arbitrage international et la paix perpétuelle* (mars 1889), il pense que la paix suppose l'existence d'une morale observable pour toutes les nations, mais : « une loi morale n'est applicable qu'à des individus, à des personnes, à des êtres censés, libres et responsables; les États sont des communautés et les communautés n'ont pas de conscience ». Non, il faut en prendre son parti : « Le train du monde sera toujours un train de guerre. » Mais n'y aura-t-il donc pas de remède? « Mais si les peuples n'ont qu'une raison intermittente, s'il faut renoncer à les dégoûter à jamais de la guerre, on peut combattre leurs passions (car ils sont des êtres passionnés) par leurs intérêts et les rendre pacifiques par calcul autant que leur nature le comporte. » ... Tout de même les âmes généreuses, les idéalistes sont à l'œuvre, souhaitons-leur bonne chance : « Les philanthropes qui se flattent de rendre la guerre impossible, la dénonçant comme une erreur, en soulevant contre elle l'opinion publique, parlent de convoquer les états-généraux de l'Europe. La phrase est belle... »

Comme on l'a dit, Valbert a abordé les sujets les plus divers. Nous en resterons là et négligerons, par exemple, d'étudier la question italienne, les controverses autour du vaticanisme, les comptes-rendus de l'expansion coloniale de tel ou tel pays, les questions sociales très nombreuses, car toutes ces études nous entraîneraient trop loin. Nous tenons toutefois à souligner l'importance de plus en plus grande, au fur et à mesure des années, qu'il a accordée aux voyages d'exploration : *Un voyage malheureux à travers la Tripolitaine*, novembre 1881; *Le voyage du major Serpa Pinto dans l'Afrique australe*, janvier 1882; *Le voyage d'un missionnaire anglais en Sibérie*, mai 1882; *M. Savorgnan de Brazza et M. Stanley*, novembre 1882, etc., etc. C'est là comme une veine nouvelle et originale qu'il a ouverte et qui a peut-être contribué un peu à développer

chez les jeunes générations le goût des voyages et des aventures.

Quelle importance la postérité accordera-t-elle à l'œuvre de Valbert? Très grande, considérable même sans nul doute. Il est, a dit quelqu'un, encore des gens d'environ soixante ans qui lorsqu'ils entendent le nom Cherbuliez répondent aussitôt par Valbert. Évidemment, tous ses articles ne sont pas d'un égal mérite. Beaucoup ont perdu de leur intérêt simplement parce que le sujet qui les inspirait a vieilli, d'autres parce que leur documentation avait été quelque peu hâtive : « Il y a du reste deux Valbert¹, les lecteurs attentifs ne l'ignorent pas : il y a celui qui se contente d'être spirituel et il y a celui qui écrit des pages du plus précieux mérite... »

E. Faguet (*Revue Bleue*, 1899) déclare lui aussi : « Les Valbert valaient les Cherbuliez. Renan inclinait à croire qu'ils valaient mieux ; mais cela tient à ce que Renan ne lisait jamais de romans. » Et il ajoute : « Je souhaite qu'on fasse un choix des plus excellents Valbert et qu'on les publie en volumes. »

« Peu d'hommes, en notre temps, ont mieux connu les intérêts les plus généraux de la politique européenne et en ont traité avec plus de clarté, de précision et d'esprit... Aucune question ne lui était étrangère » (Brunetière, *Discours académique*).

« Que le rôle de Valbert », dit M. Leguay, « ait été difficile à remplir la preuve est faite, puisqu'il n'a pas été remplacé. Il paraît aisé *a priori* de lire tous les mois dans leur langue, l'anglais ou l'allemand le plus souvent, deux ou trois livres et de les analyser avec une spirituelle aisance. Mais aucun de ceux qui s'y sont essayés après lui n'a complètement réussi. Sur telle ou telle branche, ils peuvent lui être égaux, sinon supérieurs, et ce sont d'excellents articles que ceux, par exemple, qu'écrit aujourd'hui M. Louis Gillet dans la *Revue des Deux Mondes*. Mais ni ce dernier, ni, dans d'autres publications, M. Maurice Muret, ne procurent la même impression de variété dans l'esprit, d'abondance et de facilité dans le travail. C'est un publiciste vraiment irremplaçable que Genève avait donné à la France en la personne de Valbert. »

1. Réception de Victor Cherbuliez à l'Académie Française ; *Études Critiques de Littérature Contemporaine*, Schérer, tome VIII, 1885.

XIII

LE CRITIQUE LITTÉRAIRE

Dans la *Revue Suisse* de mars 1912 à propos de *L'Idéal Romanesque en France de 1610 à 1816*, écrit par Victor Cherbuliez et publié par Hachette en 1911, un collaborateur qui se contente de signer R. F. déclare : « On ne connaît guère que Cherbuliez romancier. Qui donc chez nous a lu ses études psychologiques ou sociales : *L'Art et la Nature*, *l'Espagne politique* ou bien encore *Hommes et choses du temps présent* ? »

« Qui donc eût soupçonné qu'il y avait en lui en germe un critique à la manière de M. Émile Faguet ou de M. Victor Giraud ? Bien peu de lecteurs, en vérité. Mais c'est que l'écrivain genevois, car Cherbuliez a été d'abord genevois, l'a bien voulu. Le roman l'a pris tout entier, avec raison peut-être, puisqu'il y a fait une si brillante carrière. On ne saurait cependant s'empêcher de formuler un regret à la lecture de ce manuscrit exhumé récemment, qui vient d'être publié tel quel par les soins de la maison Hachette... »

Dans l'avant-propos du livre, on nous rappelle que « cette étude sur le roman français est tirée d'un manuscrit trouvé dans les papiers de Victor Cherbuliez, et qui est resté inédit. C'est le texte de conférences qui ont été données à Neuchâtel en 1860. L'auteur avait alors trente ans, il n'avait encore rien publié. Il ne se savait pas écrivain et ne rêvait pas de devenir romancier. Lui-même indique dans une lettre adressée à son père ce que devaient être ces conférences : C'est, dit-il, une histoire du roman français, saisie comme histoire de la Société française !... »

Nous avons parlé ailleurs de Cherbuliez conférencier, et nous sommes au contraire convaincu qu'il n'était nullement hésitant quant à la carrière qu'il devrait suivre ultérieurement, ni peu conscient de ses talents et de leur nature.

Ses conférences, faites quand il désirait surtout attirer sur lui l'attention des universitaires, avaient eu une large part de succès,

avaient, qu'on se le rappelle, provoqué l'admiration d'Amiel; donc point là de fausse honte, point de reniement de péchés de jeunesse. Et cependant elles n'ont paru qu'à titre posthume. Voici ce qui à nos yeux constitue l'intérêt de la question. L'explication en est peut-être que Cherbuliez entra à la *Revue des Deux Mondes* comme romancier, qu'ayant été heureux dans cette voie il n'ait pas voulu changer de genre. Toutefois quand la fonction de revuiste lui fut plus tard attribuée il se spécialisa dans la chronique d'actualité, dans les questions politiques, surtout de politique étrangère, et d'art. La littérature qui l'intéressa et qu'il traita avec une grande compétence est également celle des étrangers, notamment celle de l'Allemagne, une de ses études préférées. Quant à la littérature française proprement dite, il n'eut garde de s'en occuper; c'est qu'en effet la place était déjà prise: Renan, qui fut un de ses parrains, était entré à la *Revue* dès 1852; Brunetière plus tard à son tour s'y imposait par ses attaques violentes contre le naturalisme. Ayant sa place bien marquée dans cette publication et ne pouvant s'en écarter de crainte d'empiéter sur le domaine de ses collègues et amis, il aurait pu sans doute aller porter sa copie ailleurs, dirait-on. A cela on pourra répondre que Buloz, à qui on ne déplaisait pas impunément, lui avait fortement déconseillé de le faire. Cherbuliez se conforma au désir de son directeur, sa seule infidélité se bornant à quelques articles d'esthétique parus dans le journal *Le Temps*.

Parmi les nombreux articles de toutes sortes émanant de lui et que *La Revue des Deux Mondes* a publiés, on n'en relève qu'un ayant trait à notre littérature. C'est le compte rendu d'une biographie de Beaumarchais (à la date du 4 février 1886; et encore est-ce probablement parce que le livre en question était écrit en allemand et par un auteur autrichien, Anton Bettelheim. Outre ce qui vient d'être avancé comme raisons probables de son abstention de tout sujet littéraire français, on serait tenté de croire que le rôle de critique, qui inévitablement suppose une certaine dose de polémique, ne convenait guère à sa nature d'homme paisible, d'homme de cabinet. On a vu par exemple que plus d'une fois il se refusa à se laisser entraîner aux controverses auxquelles le conviaient ses critiques les plus acerbes, notamment Francisque Sarcey et Veuillot qui se sont montrés fort durs à son égard, à tel point que d'autres furent obligés d'intervenir pour le défendre.

Non pas qu'il n'ait eu des opinions très arrêtées sur les questions intellectuelles du moment. Nombreuses sont par exemple les allu-

sions ironiques qu'il fait au courant de ses romans au mouvement naturaliste qu'il estimait détestable.

L'Idéal romanesque en France demeure l'ouvrage principal dans lequel il a véritablement esquissé une théorie organique de ses croyances littéraires. C'est donc de celui-là que nous désirons parler. Nous emprunterons pour ce faire à l'étude manuscrite que M. Leguay nous a si généreusement offerte.

Les notes, d'ailleurs beaucoup mieux rédigées que ne l'ont prétendu certains, embrassent la période qui va de la Renaissance à 1816, c'est-à-dire à celle qui accuse l'influence directe des idées engendrées par la Révolution.

Cherbuliez est convaincu que le propre de la littérature c'est de refléter la société. C'est une conception de nature discutable, il faut bien l'admettre, et il serait possible de citer nombre d'ouvrages qui sont nés en dehors du courant social et quelquefois en dépit de lui. Mais il s'agit ici d'une littérature faite pour « plaire » ou pour instruire, de toutes façons elle suppose harmonie préalable entre auteur et public.

Il était assez naturel et normal que Cherbuliez, romancier idéaliste, mais idéaliste moyen, donc cherchant dans la réalité les éléments qui puissent servir à constituer son modèle, ait voulu formuler une théorie de l'idéal littéraire en termes de la vie de société. Faire par conséquent de la société l'original dont s'inspire la littérature était parfaitement logique de sa part.

La société policée, celle où les femmes sont enfin reconnues comme tenant un rôle important et même indispensable, commence avec la Renaissance. C'est vers cette période que notre auteur fait commencer son étude. Il choisit le roman comme étant l'instrument qui le plus fidèlement enregistre les caractères de la vie sociale, le théâtre simplifiant trop et la poésie se perdant trop dans le rêve. Cherbuliez donne par conséquent son opinion sur *L'Astrée*. Pour montrer que cette œuvre fameuse peut se rattacher à la Renaissance, il se fait fort de prouver que des pages entières de *L'Astrée* sont la traduction « presque littérale » de certains passages du *Banquet* et des lettres de Marcile Ficin. (On sait combien il s'est intéressé par la suite à ce dernier, notamment dans les recherches qu'il fit dans son étude du Tasse.) Cette observation intéressante nous permet de constater que déjà Cherbuliez savait appliquer son éducation philosophique à bon escient.

Philosophe il l'est déjà, et esthéticien aussi, car il établit un rapprochement heureux entre les scènes de d'Urfé et les tableaux d'Al-

bane, retrouvant chez chacun le même esprit du temps. Suivent des aperçus sur l'œuvre romanesque de M^{lle} de Scudéry, *Le Grand Cyrus* et la *Clélie*, miroirs où se reflètent deux personnages nouveaux, « l'honnête homme et la précieuse ». Cette partie du livre est généralement considérée comme la plus faible et semble indiquer un certain manque de familiarité avec ces interminables récits ; la moins originale peut-être également, car au moment où l'auteur écrivait les ouvrages de Victor Cousin sur la société française au xvi^e siècle d'après ces mêmes romans avaient déjà paru.

Cherbuliez est beaucoup plus à son affaire avec *La Princesse de Clèves*. Ce roman, dit-il, est essentiellement cartésien. Comme Renaud dans la *Jérusalem délivrée*, rompt tous les enchantements de la forêt, Descartes a désenchanté la nature en la réduisant à l'étendue et aux modifications de l'étendue. Mais en même temps il a désenchanté, dépoétisé les passions. Nos pensées seules dans son système sont le produit de notre âme. Nos passions, amour et haine, tristesse et joie, espérance et regret, résultent uniquement de nos esprits « animaux », de leur agitation, de leur action sur une certaine glande... (Que l'on compare cela à la théorie de Taine et à son fameux exemple du sucre et du vitriol...) Non que les passions ne soient pas utiles : elles fortifient les pensées et les font durer dans notre âme. Mais l'essence de l'homme étant la pensée, elles lui doivent être soumises. S'il ne dépend de nous de sentir ou de ne pas sentir les passions, il dépend de nous de leur donner ou de leur refuser notre consentement. M^{me} de Clèves ne peut s'empêcher d'aimer M. de Nemours. La question est de savoir si à ce sentiment elle résistera. Cartésienne, elle sait que la passion obscurcit le jugement, aussi ne tient-elle pas compte des arguments qu'elle lui suggère ; cartésienne encore, elle considère la passion comme un accident, non comme une flamme divine ou comme un coup du ciel ; cartésienne enfin, elle ne se confond pas avec la passion. La femme qui dit sans cesse : cela serait indigne de moi, place son moi dans sa raison et dans sa liberté, non dans son cœur. M^{me} de Clèves est une de ces âmes que Descartes appelle « généreuses ». Si, même après la mort de M. de Clèves dont elle est la cause innocente, elle refuse d'épouser Nemours, c'est à la fois pour parachever sa victoire et garantir son repos, et parce qu'ayant vaincu la passion, elle la méprise. Qui lui garantit la durée de l'amour qu'elle inspire ? Et Cherbuliez termine cette étude, la plus belle et la plus originale de tout l'ouvrage, par une comparaison avec *Othello* et le théâtre de Shakespeare, dont les personnages ne se

connaissent pas, où la nature est toujours victorieuse, la passion toujours maîtresse, où la raison enfin, apparaît non dans les protagonistes, mais à côté d'eux, et coiffée quelquefois du bonnet d'un fou.

La suite des romans étudiés par V. Cherbuliez est, pour ainsi dire, une série de démonstrations de cette idée, ce qui montre assez bien la continuité de son talent. On peut dire, qu'avec certaines réserves, il s'est montré lui aussi bon cartésien et ce sont le plus souvent ses personnages féminins qui savent le mieux donner de belles leçons d'énergie.

Mais avec les générations suivantes voici l'idéal qui change. Louis XIV meurt, une société qui s'était dissimulée tout le temps de sa vieillesse, surgit brusquement au grand jour. Lesage nous la dépeint sous un léger déguisement à l'espagnole et c'est *Gil Blas*. Deux « personnages représentatifs » dominent l'œuvre, l'un « l'homme de qualité », type du roué tel qu'on le pouvait voir dans l'entourage du Régent, l'autre est l'aventurier qui comme *Gil Blas* fait sa fortune par la domesticité. Au premier type correspond assez bien le comte de Grammont, au second Alberoni, même Dubois avant son élévation.

Nouvelle génération, celle qui vient abonde en « cœurs sensibles ». Cherbuliez explique la nature de cette sensibilité par la théorie des petites perceptions de Leibnitz. Ce sont grâce aux impressions vagues que les grands principes de la vie se peuvent concevoir. La rêverie qui est la pente naturellement suivie vers ces contemplations sera donc le propre de l'homme sensible mis à la mode par J.-J. Rousseau, introducteur de la rêverie dans notre littérature.

L'homme sensible, « celui qui transforme habituellement toutes ses idées et toutes ses sensations en sentiments, qui met un peu de son âme dans ses sensations, un peu de son cœur dans ses idées », qui répond par ailleurs assez exactement à la définition de l'idéaliste-type, ne peut penser que confusément. Mais par une contradiction qu'il sentait lui-même très bien et dont il souffrait, Rousseau, l'homme sensible, refaisait volontiers effort pour échapper à ses fictions imaginatives. Ce retour voulu vers la raison, Cherbuliez nous le montre dans *La Nouvelle Héloïse*, le roman sensible par excellence pourtant. Après avoir fait durer ses personnages à l'aide des « petits bonheurs », Rousseau se débarrasse de Julie tout juste à temps, car sage encore, elle ne peut, elle l'avoue, répondre du lendemain. « Et voilà ce qu'est la sagesse de Julie ». En lisant les dernières pages de ce roman célèbre, Cherbuliez croyait entendre

comme un bruit d'éroulement. Et c'est en effet la philosophie du cœur sensible que démolit Rousseau brusquement.

Cherbuliez donne comme descendants directs de ces cœurs sensibles, ce qui surprendra sans doute quelque peu, Robespierre et Saint-Just. Eux aussi voulaient renouveler le monde, mais la douceur de la rêverie avait fait place chez eux à l'emportement de la passion.

Un deuxième type du cœur sensible a fait l'objet de l'étude de notre littérateur, c'est celui qui fleurit le mieux au sein de la société polie. L'auteur prend comme héroïne Marianne du roman de Marivaux et la baptise « sensitive ». « L'homme de bonne compagnie » sorti du salon de M^{mo} Geoffrin, va lui faire pendant.

En 1788, vingt-sept années après *La Nouvelle Héloïse*, paraissait *Paul et Virginie* qui retraçait le rêve fait par la société du temps de Louis XVI, le retour à la nature. Cherbuliez comme bien d'autres a fait observer que Bernardin de Saint-Pierre avait été un merveilleux peintre et aussi un disciple inintelligent de Rousseau. Il est dans un sens le fils de son œuvre, « l'amant de la nature » et également le type de l'esprit chimérique. Et à cet égard il appartient bien à son temps.

Viendra ensuite la Révolution qui enlèvera aux êtres leur trop d'artificiel. Agités par des passions fortes, plus fortes qu'eux-mêmes bien souvent, touchés par la flamme de l'idéal, car la Révolution fut idéaliste, on les verra se transformer en « belles âmes », amoureuses de certaines idées et voulant faire partager pour elles leur enthousiasme au reste de l'univers. Le type de la « belle âme » c'est *Corinne* de M^{mo} de Staël. Elle se distingue de ses sœurs exaltées par son amour passionné pour la Beauté. C'est elle la belle âme esthétique par excellence. Mais elle se heurta à ceux que Platon appelle les nombreux ; et puis aussi *Corinne* ne pouvait espérer atteindre le bonheur car « elle ne connaissait point l'art de se faire de son idéal une source de joies intérieures ».

Mais la belle âme qui n'a pas la générosité de vouloir se communiquer aux autres connaît encore davantage l'amertume. L'âme des « égotistes » dont sont *René*, *Adolphe* et *Obermann* en fournit trois variétés.

René est l'égotiste qui se tourmente lui-même parce qu'il estime que rien n'est vraiment digne de lui ici-bas. *Adolphe* est l'égotiste qui tourmente autrui en se faisant aimer sachant qu'il est incapable d'aimer en retour. *Obermann* possède une âme plus virile, que Cherbuliez apprécie plus que les précédentes, car il admire l'énergie.

Cet égotiste souffrant d'un manque d'harmonie entre lui et le monde se garde de maudire la vie, car la contemplation lui saura toujours rendre la paix du cœur.

Si la littérature française se prête mieux qu'une autre, écrit Cherbuliez dans sa conclusion, à l'étude des types sociaux reflétés dans les œuvres d'imagination, c'est qu'elle est plus qu'une autre « révolutionnaire », changeant complètement de forme à certaines dates. La Renaissance et le *xvii^e* siècle n'ont rien compris à la littérature du moyen âge et n'en ont rien retenu. Qu'auraient pensé de *René* les bergers du Lignon ? Et *La Princesse de Clèves*, d'*Obermann* agenouillé devant une jonquille fleurie ?

Ces renouvellements complets lui permettent de présenter des types littéraires tranchés; de mieux suivre dans les variations de leur idéal les époques successives. Mais ils lui interdisent ces œuvres composites où se marient le génie de plusieurs époques, celles de l'Arioste et du Tasse, de Shakespeare et de Goethe.

Cherbuliez, on l'a vu, a terminé son étude au seuil du *xix^e* siècle. Sans doute était-ce là une façon pour lui de dresser un monument à un temps désormais révolu. Quant au *xix^e* siècle proprement dit, il ne l'aborde pas, car le recul historique n'est pas encore intervenu pour lui donner la perspective nécessaire. De ce siècle dont il fait partie il a estime et respect; il le trouve en effet grand « dans l'élite des esprits supérieurs qu'il a produits. » Il le loue d'avoir eu « des amplexions plus vastes que ses devanciers », d'avoir « porté dans l'étude du passé l'esprit de critique et l'esprit de justice ».

Un critique, M. Rudler, a fait plusieurs réserves sur l'ouvrage que nous venons d'examiner et qui constitue le titre le plus clair de Cherbuliez au rang d'historien de la littérature de langue française. Il déclare qu'on pourrait « relever dans le livre les erreurs, lacunes, fissures, fausses constructions que permettent de déceler tant de travaux et des plus minutieux accumulés depuis lors ». Mais le critique va plus loin encore et il reproche à l'auteur d'avoir commis des erreurs qui même de son temps eussent été évitables : Entre *La Princesse de Clèves* et *Gil Blas* par exemple, « il fait la distance si grande qu'il aurait dû sentir, et qu'en tout cas il nous fait sentir que l'un ou l'autre roman, ou plutôt ni l'un ni l'autre, n'ont été le miroir de leur temps ». A quoi on peut répondre que les trente-sept ans qui séparent ces deux ouvrages suffisent pour le remplacement total de ce qu'on appelle une génération. Et à ce compte pourquoi ne pas non plus objecter à l'évolution indiquée pendant les vingt-

sept années écoulées entre *La Nouvelle Héloïse* et *Paul et Virginie*? De plus, il convient, pour rendre justice à Cherbuliez, de faire remarquer qu'il n'a pas prétendu faire des deux livres précédemment cités les miroirs de toute une société. Comprenant sans doute que vouloir faire revivre une époque entière serait une tâche impossible à tout autre qu'à un Balzac qui y consacra une vie ou presque, il s'est contenté d'en dégager les types les plus saillants. Ayant esquissé ainsi la théorie de sa méthode, il s'est par la suite mis à l'appliquer dans ses articles subséquents, surtout dans ceux ayant pour sujet la littérature allemande. On pourra y voir qu'il y étudie toute production allemande en termes d'un groupe soit social soit politique, dont il prend un personnage type le caractérisant.

Nous avons dit au début du présent chapitre que le rôle à proprement parler littéraire de Cherbuliez à *La Revue* s'était trouvé limité à la critique des œuvres étrangères étudiées du point de vue français.

« Les articles sur l'Allemagne », dit M. Leguay, « l'emportent de beaucoup sinon par la qualité, du moins par la quantité. Valbert en a rempli tout un recueil. Il en aurait pu faire un deuxième et un troisième. Il a laissé se perdre dans cette longue et lourde collection de la *Revue* ses articles sur Henri Heine, sur Feuerbach qui sont de premier ordre ; celui sur « *Quelques Allemands d'autrefois* » qui est charmant. »

Il avait publié dans la *Revue des Deux Mondes* des 1^{er} janvier et 15 février 1868 entre Prosper Randoce et *L'Aventure de Ladislas Bolski* une longue étude sur Lessing¹. Recueillie en 1873 dans les *Études de littérature et d'art*, cette étude y est intitulée : *Un Allemand d'autrefois : Lessing et l'émancipation littéraire et religieuse de l'Allemagne*. Sous-titre significatif... Il a retracé là tout un chapitre de l'histoire de l'Allemagne littéraire, de même qu'en racontant les controverses de Lessing avec le pasteur Gœtze, il retraçait tout un chapitre de l'histoire des idées religieuses dans le même pays.

L'ouvrage dont il vient d'être question, *Études de littérature et d'art*, contient trois articles : l'un qu'on vient de citer sur Lessing ; un autre sur Strauss, l'auteur de *La Vie de Jésus* (nous en avons parlé dans le chapitre *Le Métaphysicien*) ; le troisième porte comme titre, *Les poètes militants du nouvel empire germanique*. Voici un

1. Cf. Lévy-Bruhl. *L'Allemagne depuis Leibniz*, Paris, 2^e édition, 1907, p. 136.

extrait d'une lettre inédite dans laquelle Cherbuliez annonce son projet à Buloz :

1^{er} janvier 1872.

« Mon cher ami,

« Je m'étais promis de vous envoyer ces jours-ci mon article sur Strauss ; mais si avancé qu'il soit, il me sera impossible de le terminer avant le 15. Mon sujet m'a donné beaucoup de mal. Je dois faire le portrait en pied d'un écrivain célèbre qui est avant tout un théologien, et j'ai tâché de régler mes comptes avec sa théologie le plus brièvement possible pour m'attacher à peindre l'homme, le penseur et le politique donatien (peu lisible) ; mais la première partie de mon travail m'a pris beaucoup de temps ; je crois que je suis hors d'affaire, et dans une dizaine de jours j'aurai terminé.

« Je suis d'autant plus impatient d'en avoir fini avec Strauss que je me propose de faire ensuite un article sur les poètes allemands qui ont chanté la guerre de 1870-1871. Ce sera une étude piquante et intéressante, les plus célèbres poètes de l'Allemagne contemporaine ayant trempé dans cette croisade littéraire, où ils ont fait assaut de servilité et de fanatisme. Cet article me donnera beaucoup moins de mal que l'autre, et j'espère pouvoir vous l'envoyer avant le 15 février. »

Dans cet article consacré aux poètes allemands qui ont voulu chanter la guerre fraîche et joyeuse livrée à la France par leur pays, Cherbuliez montre qu'il peut quand il le veut, c'est-à-dire quand le sujet le tient suffisamment au cœur, faire usage de l'arme la plus dangereuse du critique, la satire à froid. Prenant Geibel comme l'exemple parfait du barde impérial qui fait de Dieu une sorte de chef d'état-major germanique, il montre comment le « poète officiel de l'empire », le *Kaiserdichter*, a pu durant bien des années chanter le même air sans se répéter : « Bien des milliers de cœurs (ceci vers 1844) sont tourmentés comme le mien, et comme le mien sont dans l'attente. Sur toutes les montagnes, ils montent la garde pour voir si le soleil se lève rouge ». « L'Allemagne, fiancée déjà parée pour la noce, dort d'un sommeil de plus en plus léger. Quand l'éveilleras-tu au bruit de tes trompettes, quand l'emmèneras-tu chez toi, ô mon empereur ! » Mais les temps n'étaient pas propices encore. Frédéric-Guillaume IV ne trouva pas que le fruit fût encore mûr, il refusa de le cueillir. « Nous restâmes orphelins comme nous l'avions été pendant quarante-trois ans, nous suspendîmes de nouveau nos harpes aux branches des saules, et le vent gémissait à travers leurs cordes. »

« Comment » demande Cherbuliez « ne pas admirer de si doux

transports et les saints ravissements de cette dévotion amoureuse? Du Vulture jusqu'au Rhône et du Rhône jusqu'à la Seine, pauvres Welches que nous sommes, de tels sentiments nous dépassent. Nous avons tour à tour des gouvernements qui nous plaisent, d'autres que nous supportons, Dieu le sait, avec une patience exemplaire; mais quels qu'ils soient, qu'ils nous agrément ou nous fassent peur, nous ne leur sommes guère dévots. Race dure et gangrenée, il est des larmes que nous ne verserons jamais, et la fleur bleue du romantisme politique ne fleurira jamais sur notre bourbier.

« Mais le poète impérial n'a jamais perdu de vue le grand objet qui le transportait :

Quand donc reverdira le vieux chêne? Épée de l'Allemagne, jusqu'à quand dormiras-tu dans le fourreau?... »

« Enfin... en février 1864, ouverture des hostilités contre le Danemark... le poète s'écriait joyeusement :

Je te salue, sainte pluie de feu, tempête de la colère qui éclate après tant d'heures d'angoisses...

« Et la victoire obtenue ces paroles à Guillaume I^{er} :

Oint du Seigneur, tu nous as rendu enfin le beau droit de nous estimer nous-mêmes. »

Sur quoi Cherbuliez interroge : « O grande Allemagne d'autrefois, école où s'est instruit tout ce qui pense en Europe, que vous en semble? Il a fallu qu'un roi se chargeât de vous retirer de votre bassesse et de décrasser votre nom. »

« Après le Danois, après l'Autriche, le Welche a mordu la poussière. Pour chanter cette dernière victoire, M. Geibel a éprouvé le besoin d'ajouter une octave à son clavier :

Le dieu de la lumière a terrassé le dragon, et la ville des insolentes railleries tremble sous l'épée flamboyante de l'Allemagne.

« Dieu soit loué, la dernière pièce des *Herolsrufe* est consacrée à chanter la paix :

Que celui qui pendant la guerre marchait devant nous dans une nuée de feu donne à notre peuple la force de vaincre une fois encore, la force d'extirper des cœurs la sombre semence du mensonge, et tout ce qui reste de welche dans les pensées, dans les mots et dans les actions, *das Welchthum auszumerzen in Glauben, Wort und That!* »

Tout cela n'empêche d'ailleurs pas Cherbuliez d'admirer bien des auteurs d'Outre Rhin, pourvu qu'ils « aient pour s'inspirer autre chose que le mépris du Welche ou l'adoration de leurs propres vertus... » Il cite Uhland, Lenau, Platen surtout, « ce noble talent qui eut le tort, il est vrai, d'aimer la France, d'admirer Corneille et d'aller finir ses jours chez les Welches. » « Nous avons confiance dans l'avenir littéraire de l'Allemagne, elle a encore beaucoup à nous donner. »

Cependant c'est avec plus de bonhomie, quoique non sans malice, qu'il nous fait ses comptes rendus des productions des écrivains anglais, ses contemporains, ou même de ceux qui les ont précédés, car Cherbuliez a foi en l'influence bienfaisante des œuvres littéraires de l'étranger. « Ses articles sur la littérature anglaise, sur Tennyson (*Revue*, 1^{er} décembre 1897), ou Walter Scott (1^{er} juillet 1892), ou Thomas Carlyle (1^{er} mars 1881), particulièrement, sont des plus heureux. » (Leguay.)

Pour conclure, faisons observer que Cherbuliez, dans ce rôle un peu effacé de « littérateur » ou de chargé de rubriques littéraires (étrangères) qu'il a occupé, a donné un peu la mesure dont il aurait été capable, eût-il eu plus de liberté d'action à la *Revue des Deux Mondes*. Ses brillants essais ont donc confirmé à quelque degré la prédiction faite sur lui au temps de sa jeunesse, prédiction empreinte d'un regret que nous partageons : « Quel merveilleux professeur de littérature comparée il eût fait ! » Il est vrai qu'il s'est rattrapé d'autre façon.

XIV

VOCATION, SINCÉRITÉ

Ernest Tissot, dans son article sur le théâtre de Cherbuliez¹, cite cette parole de l'auteur : « Il n'y a pas à en douter; jusqu'aux moelles, je suis romancier. »

Il avait l'esprit des livres, ou comme l'a dit Schérer, son ami de la première heure, une sorte d'*amor intellectualis*, grâce à quoi il put en toute sincérité passer plus de trente ans à sa tâche de littérateur et trouver dans l'exercice de sa profession toutes les satisfactions vers lesquelles l'inclinaient ses inspirations studieuses. Comme nous le savons, Cherbuliez mena une vie simple et, en apparence du moins, dénuée d'intérêt pour nous, parce que trop dépourvue de romanesque. Cependant, il sembla trouver son compte à cette existence en grisaille, puisqu'il était parvenu, en vertu de son activité littéraire, à rendre sa vie d'homme de cabinet intense et pleine d'attraits. « Nos plus belles aventures », a-t-il dit, « sont nos pensées ». On sait que la fin de ses jours fut attristée par les pertes successives d'une femme tendrement chérie et d'un fils sur lequel il avait fondé les plus grandes espérances. On sait que ce fut véritablement d'un cœur brisé qu'il mourut, ou, si l'on veut, que sa mort fut précipitée par ce bouleversement auquel il fut en proie. Et cependant, lorsque vint pour lui le moment fatal, c'est la plume à la main qu'il fut pour ainsi dire surpris, car pour tromper la douleur il avait voulu, malgré l'affreux désarroi dans lequel il se trouvait plongé, continuer quand même sa tâche d'homme de lettres et terminer un roman qu'il avait promis de livrer à la *Revue des Deux Mondes* : « La littérature est ma seule raison d'être; il faut que je me remette au travail² ». Brunetière, qui l'avait beaucoup connu, et à qui fut dévolue la pieuse tâche de prononcer le discours officiel aux obsè-

1. Le Théâtre de Cherbuliez. *Revue Encyclopédique*, 1899.

2. (*Annales Politiques et Littéraires*, du 9 juillet 1899; *Échos de Paris*).

ques, a dit de Cherbuliez : « On ne lui a jamais entendu, que je sache, exprimer d'autre ambition que celle d'être et de demeurer jusqu'à son dernier jour ce qu'on appelle un homme de lettres ».

Emile Faguet affirme que Cherbuliez fut un homme heureux pour avoir pu réaliser jusqu'au bout sa véritable vocation : celle d'écrivain, et être ainsi parvenu à donner leur plus parfaite expression à ses aspirations secrètes, obtenant de la vie le maximum de satisfaction qu'il était en droit d'en attendre : « Cet homme », dit-il, dans son discours de réception à l'Académie Française, « fut heureux pour avoir cherché le bonheur là où il est, dans le travail, dans le culte du beau, et dans le devoir, ou plutôt, tant ces pratiques lui étaient naturelles, pour n'avoir pas eu besoin de le chercher¹ ».

Et cependant, Schérer a dit : « Je ne suis d'ailleurs pas sûr que le roman soit la vraie vocation de notre ami; et que la *Revue des Deux Mondes* en l'engageant de plus en plus dans cette voie, ait rendu service à notre littérature². »

Et encore, « Ah, qu'on en veut par moments à Monsieur Cherbuliez... et que n'eût-il été, si la volonté ou la destinée, *fata aspera*, lui eussent permis de devenir tout ce qu'il était ! » En effet, Schérer ne cachait pas qu'il eût préféré voir Cherbuliez, au lieu d'écrire des romans, continuer tout uniment dans la voie de la philosophie pure, où il s'était engagé au commencement de sa carrière; encore que ce même Schérer trouve que : « Ce dont le roman se passe le moins, c'est de philosophie »... et il est certain que notre auteur mêla à chacun de ses ouvrages de fiction une forte dose de la docte science. Il est vrai que, lorsque parut *Le Comte Kostia*, les amis de Cherbuliez, en dépit du succès immédiat et retentissant de ce livre, manifestèrent quelque surprise en apprenant que le jeune et brillant philosophe s'était transformé d'emblée et pour ainsi dire sans crier gare, en romancier à la mode. Très sincèrement, ils pensèrent qu'il s'était fourvoyé et, comme dit l'un d'entre eux à cette époque : « Quelle belle vocation manquée! Comme il aurait fait un merveilleux professeur de littérature comparée³ ! ».

C'est qu'en effet Cherbuliez, avec toute son érudition, sa tournure d'esprit éminemment philosophique, son éducation supérieure poursuivie pendant douze années, semblait, en devenant romancier, renoncer à une carrière qui s'annonçait pour lui brillante et féconde.

1. *Discours de Réception à l'Académie Française* en succession à Cherbuliez, 18 avril 1901.

2. *Étude Critique de la Littérature Contemporaine*, Schérer, vol. VIII, 1885.

3. Faguet. *Discours de Réception*, *supra*.

Et, toutefois, ne nous y trompons pas, c'est en tant que romancier qu'il fut admis à l'Académie Française. Émile Zola le faisait déjà prévoir un an à l'avance lorsqu'il disait : « J'ai bien peur que le jour où l'Académie aura un romancier à nommer, elle ne choisisse M. Cherbuliez, qui est un élève direct de George Sand. M. Cherbuliez est une autre colonne de la *Revue des Deux Mondes*, et l'on sait que cette publication a la spécialité de fabriquer des Académiciens¹ ».

Quand il s'agit de déterminer la vocation de quelqu'un, on est souvent fort embarrassé, car sur quelles données stables s'appuyer pour ce faire? Sur les aptitudes décelées dès la jeunesse? Pas toujours, car quel est l'adolescent possédant quelque peu sa langue et travaillé par le désir d'élucubrer, qui n'ait commis ce péché de jeunesse : un recueil de vers ou un embryon de roman? Peut-on le faire, grâce à une étude de l'évolution lente et de la maîtrise progressive du métier par l'auteur? Quelquefois. Mais dans le cas de Cherbuliez, le problème à cet égard se complique singulièrement, car il eut, comme l'a fait observer Faguet, l'habileté ou la chance de faire son noviciat à huit clos, puisque son premier, et pour d'aucuns, son meilleur roman parut lorsqu'il avait déjà trente ans. Ce qui l'a incité à écrire, est-ce donc le génie? L. Ducros nous déclare² : « Est-ce à dire que M. Cherbuliez soit un écrivain de génie? Je ne dis pas cela, répondrai-je avec Alceste. De grâce, s'écrie quelque part Marcel, un de ses héros favoris, ne parlons pas de génie; c'est un trop grand mot ».

Pour Cherbuliez, il n'est pas question de génie, à peine de talent. On l'appelle tout simplement un homme d'esprit et tout son labeur se trouve ramené aux proportions d'un passe-temps de dilettante lettré. Ce qui a causé cette impression, à notre sens fausse, c'est ce titre que tous, ou presque tous, se sont si généreusement plu à lui décerner : « Victor Cherbuliez est avant tout un conteur³ ».

Pour lui le roman serait un simple prétexte à causerie philosophique à la Voltaire.

« M. Cherbuliez était un conteur dans le roman⁴ »... « Ce don de la causerie est peut-être le trait le plus caractéristique du talent de M. Cherbuliez.... Certaines parties de ses romans sont avant tout

1. *Les Romanciers Naturalistes*, Zola, 1884.

2. L. Ducros. *Revue Politique et Littéraire*, 24 décembre 1881.

3. André Beaunier. *Revue Encyclopédique*, juillet 1899.

4. *Discours de Réception à l'Académie Française*, Émile Faguet, 18 avril 1901.

des contes à la Voltaire¹ » Et encore... « La verve, voilà proprement la qualité dominante de M. Cherbuliez². »

Cherbuliez rappelle donc Voltaire, c'est entendu (Nous y reviendrons d'ailleurs lorsque nous aborderons son style); et nous le rangerons parmi les disciples, imitateurs et pasticheurs du patriarche de Fernay, si l'on parvient à nous démontrer que la rubrique voltairienne s'applique à tout écrivain à phrases courtes et incisives, à tout auteur porté à philosopher et à tirer une leçon de la nature des choses; à tout homme de lettres qui ne craint pas de se montrer spirituel au moins une fois par page. Nous pensons, pour notre part, que c'est là qualité plutôt française que Voltairienne, bien que Voltaire l'ait possédée à un degré plus particulièrement éminent que la plupart des écrivains passés et présents. « Or, il est avéré, quoiqu'on dise à Berlin, que le sel attique et le sel gaulois sont les plus précieux condiments qu'ait inventés jusqu'ici l'humanité pour assaisonner ses pensées³. »

Cela dit, il reste, bien entendu, que Voltaire demeure Voltaire, et que Cherbuliez garde ses qualités, qui lui sont propres, entre autres la sensibilité, dont le grand homme ne faisait guère étalage, et qui est la sœur de la bienveillante sympathie.

« La facilité dans la production est une de ses caractéristiques. En 1863, il donnait dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet au 1^{er} août, *Le Prince Vitale, essai et récit à propos de la folie du Tasse*, et l'année suivante, du 1^{er} juin au 15 juillet, *Paule Méré*⁴. »... « Il ne s'effaçait pas derrière ses personnages : il les dominait plutôt; il souriait à les voir s'agiter et se morfondre. M. Cherbuliez était un causeur dans le roman⁵. »... « Loin de se laisser dominer par ses personnages, c'est lui qui les domine... ne le sentez-vous pas toujours dans la coulisse⁶? »

« Il ne croyait pas assez lui-même aux histoires qu'il inventait, et ses personnages ressemblaient trop aux marionnettes de Gilbert Savile⁷. » Facilité, causerie, manque de sérieux, voilà bien précisée l'accusation la plus grave de ses critiques, et même de ses admirateurs et amis. Dès qu'un auteur semble abandonner le ton

1. *Œuvres de Cherbuliez*, par Georges Meunier.

2. *Romanciers Français Contemporains*, Charles Bigot.

3. Préface de Victor Cherbuliez au *Théâtre des Marionnettes* de Marc Monnier.

4. Leguay.

5. Faguet. *Discours de Réception à l'Académie Française*, 18 avril 1899.

6. Henry Houssaye. *Hommes et Idées*.

7. Leguay.

sérieux pour se livrer à un apparent persiflage, on n'hésite pas, en France du moins, à le taxer de manque de sérieux, voire de légèreté. Comment peut-on imaginer qu'un auteur qui a l'air de traiter son sujet avec une telle désinvolture soit sincère? Pour nous au contraire, il semble bien que ce soit le droit et le privilège de tout écrivain de prendre le ton qui lui convient, et même de paraître quelque peu persifleur, si le cœur lui en dit, pourvu que les idées qu'il émet soient bien à lui et exprimées avec conviction et fermeté.

Parmi les autres griefs, il convient de noter encore celui-ci : la facilité. Est-il possible, dira-t-on, qu'un auteur souffrant d'incontinence verbale soit à proprement parler, sincère? Un homme qui semble prendre plaisir à ratiociner et à tourner des phrases, n'est-il pas par cela même sujet à caution? Dévider des périodes et sembler se gargariser de mots et de phrases joliment tournées n'est-ce pas là une preuve de plus d'un esprit peu sérieux et enclin à se moquer du sujet et du lecteur? La facilité évidente d'un auteur le condamne, dès l'abord, et rend les gens soupçonneux, les fait douter de sa sincérité; car cela revient sans doute à vouloir faire prendre « la paille des mots pour le grain des idées ». On se méfie tout de suite de ce procédé, surtout quand on songe à un Balzac aux manuscrits raturés de mille et mille façons. Cependant qu'on se rappelle une George Sand, aussi sincère et aussi convaincue pour faire triompher ses idées, dans son genre, que l'était l'auteur de la *Comédie Humaine*, et qui toutefois, ayant élaboré et longuement mûri ses romans dans son esprit, les écrivait ensuite sans, pour ainsi dire, aucune rature; qu'on pense à un Hugo couvrant ses manuscrits de milliers de renvois et de notes marginales, uniquement préoccupé souvent de l'effet que pouvait produire sa période nombreuse, et alors peut-être pardonnera-t-on à Cherbuliez cette facilité qui a souvent fait rêver ses contemporains. De fait, il est certain que Cherbuliez était doué d'un esprit net et que les pensées lui venaient sans difficulté et pour ainsi dire de premier jet.

Un autre reproche formulé à son égard, et qui pourra peut-être surprendre, c'est que Cherbuliez faisait trop montre d'intelligence ! En allant au fond des choses, on pourra peut-être concevoir le bien fondé de cette critique, même si on ne s'y rallie pas absolument. L'intelligence nous met instinctivement en défiance contre la sincérité d'un homme ou d'un auteur. Vouloir faire montre de cette faculté semble être comme l'indice de quelque chose de superficiel et de peu probant. Lorsque l'esprit parle, il oblige le cœur à se taire. Instinctivement on pressent une sorte de sécheresse, d'insen-

sibilité, et d'intolérance ; car l'intelligence, « cette petite chose à la surface de nous-mêmes », comme l'a dit l'homme intelligent et fin que fut Maurice Barrès, par son intransigeance et son désir d'éblouir relègue au second plan la chaude et indulgente sympathie, et une sorte d'antagonisme s'élève en nous contre cette prise violente de possession de notre intellect par celui d'un autre. Cherbuliez paraît avoir trop souvent commis le péché d'intelligence : « Ne pourrait-on pas dire de Cherbuliez qu'il était supérieur à ses romans si estimables soient-ils, et qu'il ne nous y a certainement pas donné la chair de sa chair¹ ? »

Car l'intelligence seule nous fait violence, et alors même qu'elle nous convainc, nous indispose. Cette tendance à considérer Cherbuliez comme un pur esprit, malheureusement dépourvu de tout élan et de toute émotion et faiblesse grâce auxquelles nous pourrions nous identifier avec lui, ou tout au moins trouver une note d'unisson, semble assez répandue parmi les critiques qui l'ont discuté, non seulement de son temps mais encore par la suite : « M. Cherbuliez fut dans toute la force du mot et dans son sens le plus élevé, un intellectuel. C'était avant tout une haute curiosité, comme disait Renan² ». « M. Cherbuliez sait mieux séduire qu'émouvoir ; il a plus de sentiment que de passion, et plus d'esprit que de gaieté ; il sacrifie l'effet à l'impression³. »

Cherbuliez, en vrai idéaliste qu'il est, sait, à la vérité, introduire dans ses romans la note sentimentale ; mais le sentiment sans la passion violente, aveugle, et déchaînée paraît bien faible et presque factice ; tant il est vrai que les romantiques à force de l'employer pour arrondir leurs périodes et sans grande conviction, croyons-nous, l'avaient discrédité. Le sentiment, soit qu'il soit décrit par les moralistes (dont était Cherbuliez) s'efforçant consciencieusement d'en tirer des aperçus philosophiques, soit que les romanciers à bout de souffle et d'imagination y aient recours dans leurs paroxysmes pour marquer un temps d'arrêt, nous paraît peu convaincant. Quand l'auteur en veine de sentiment ne trahit pas ses émotions ou ses états affectifs par des bégayements désordonnés, mais au contraire semble mêler son examen introspectif de réflexions à froid, on se sent tout de suite mal à l'aise et on en vient tout naturellement à l'accuser de manque de sincérité :

« Cherbuliez wears an easy air of being amused at his own inge-

1. Leguay.

2. Émile Faguet. *Revue Politique et Littéraire*, juillet-décembre, 1899.

3. Houssaye, *supra*.

nuity... He deceives us into feeling something with which he does not sympathize... It seems to him to be a matter of indifference what he shall write about. He can make anything right ¹. » « De ses ingénieuses fictions, il reste le témoin souriant et rien de plus ². » E. Tissot³ remarque que « le public ne parvenait pas à s'émotionner aux récits de ce romancier qui s'amusait en racontant les drames les plus pathétiques. »

Cependant, pour quiconque a lu ses divers romans, les uns à la suite des autres, une impression très nette d'unité et de sincérité manifeste se dégage. On a l'impression d'une personnalité qui, quel que soit le sujet, poursuit son rythme égal et inlassable. Dans l'étude détaillée de ses romans nous serons à même de le retrouver intact, truchement sincère de ses idées et de ses pensées, sous la forme kaléidoscopique du « Raisonneur »; et ce raisonneur nous fait l'impression très vive et très exacte d'un homme qui s'efforce sincèrement de nous communiquer ses impressions sous une forme à la fois vigoureuse et censée. Le bon sens semble en être la note dominante : « La qualité maîtresse de M. Cherbuliez, c'est... le bon sens, à l'appeler par son nom ⁴ » ... « Il juge sans passion et sans parti pris ⁵ » ... « Il ne hait rien tant que l'exagération et l'outrance ⁶ »

Toujours dans l'article cité de Bellaigue nous trouvons cette remarque, citation elle-même du *Journal d'Amiel* :

« Cherbuliez sait les secrets de l'intelligence mieux que ceux de l'amour. Les grands souffles n'ont guère passé sur lui... C'est par l'esprit qu'il nous prend... » et encore : « C'est un raffiné d'Alexandrie remplaçant par l'ironie qui laisse libre le pectus qui rend sérieux. Pascal dirait : Il n'est pas monté de l'ordre de la pensée à l'ordre de la charité... » C'est en demander beaucoup à un simple romancier, nous semble-t-il. Ailleurs dans le *Journal* nous lisons encore :

« 4 décembre 1876. Beaucoup songé à Victor Cherbuliez. Le roman est peut-être la partie la plus contestable de son œuvre parce qu'il y manque la naïveté, les entrailles, l'illusion. Mais que de savoir, de finesse et d'esprit... Il m'étonne et je l'admire ⁷... »

1. *Atlantic Monthly*, February, 1873, Perry.

2. Camille Bellaigue. *Correspondant*, 1893.

3. *Revue Encyclopédique*, juillet 1899.

4. Henry Houssaye. *Hommes et Idées*.

5. *Revue Encyclopédique*, A. Beaunier.

6. *Correspondant*, Camille Bellaigue.

7. Amiel. *Fragments d'un journal*, éd. de 1887.

Les réactions d'Amiel à l'égard de Cherbuliez seraient intéressantes mises bout à bout. Elles le montreraient admiratif, enthousiaste (avec excès), puis soupçonneux, défiant de cet homme qui malgré sa cordialité ne se livrait pas :

« C'est un Méphistophélès calme... sa malice consiste à tout deviner, sans se laisser deviner lui-même, et à faire pressentir qu'il tient dans sa main le secret universel, mais qu'il n'ouvrira cette main qu'à son heure, et s'il lui plaît¹... » Un vrai Fontenelle en somme!... « Tout au fond de cette source profonde, y aurait-il un crocodile? En tous cas, il a l'esprit le plus déniaisé et le plus dépréoccupé qui se puisse voir, et vaste à tout contenir... Les angoisses de la conscience ne semblent pas son fait. Son tribunal suprême, c'est la raison. »

L'impression de manque de sérieux et partant de sincérité a été notée par d'autres, il faut bien le dire :

« Dès la première page de l'un quelconque de ses romans », dit Charles Bigot, « il a toutes sortes de façons de dire : Prenez-y garde. L'histoire que je vais vous conter n'est jamais arrivée... » Il a l'air selon eux de débiter un rôle plaisant, et tant pis si les nigauds s'y laissent prendre :

« On a dit de M. Cherbuliez », affirme Firmin Boissin qui ne l'aimait guère² : « Qu'il ressemble à un bas bleu genevois qui réciterait une conférence méthodiste en dansant une gavotte. » Cependant tous les critiques ne sont pas d'accord. Par exemple Georges Meunier³ : « Cet accent de sincérité qui vibre si honnêtement même lorsqu'il heurte des préjugés ». Le fait souvent constaté que s'il ne s'identifiait pas entièrement avec ses personnages, et au contraire les dominait, blâmé par les uns, loué par les autres, n'est-il pas dans un sens indice de sincérité de sa part? Il cherchait à convaincre.

« Il ne s'effaçait pas derrière ses personnages » (Faguet).

« Ne le sentez-vous pas toujours dans la coulisse? » (Houssaye).

« Il ne s'est jamais soucié de littérature impersonnelle » (*id.*).

« Rien de si personnel qu'un roman de Cherbuliez » (Marcel Prévost. *Revue encyclopédique*, 1882).

A moins enfin de l'accuser de pure hypocrisie, on ne peut que souscrire à ce qu'il a dit lui-même très nettement sur ce qu'il considérait sa vocation de romancier. Dans l'éloge qu'il fit naguère de

1. Amiel. *Fragments d'un Journal*, éd. de 1887, daté du 5 avril 1864.

2. F. Boissin. *Polybiblion*, juillet-décembre 1887.

3. G. Meunier. *Victor Cherbuliez*, Hachette, 1901.

Dufaure, à l'Académie, il se qualifie de « romancier très épris de sa profession et de tout ce qui la concerne ».

Et plus tard, devant cette même Académie, Emile Ollivier rapportait de lui ces paroles qui devaient être son acte de foi :

« Chaque profession a ses vertus, la parfaite sincérité est la vertu professionnelle de l'artiste. »

Brunetière comme bien d'autres s'est plu à accentuer la valeur morale qu'il incarnait, et cela s'accorderait assez mal avec l'imputation de manque de sincérité qui lui a été faite :

« Lui qui avait toutes les qualités de l'homme de lettres, il en ignorait tous les défauts. — A une brochure très vive contre un de ses romans (*Paule Méré*), il répondit par un si complet silence qu'on se demanda s'il la connaissait. »

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir souvent paru plus enjoué qu'il n'aurait peut-être dû, c'était en vérité sa marque de ne pas voir la vie en noir :

« Il repoussait », dit Faguet, « le pessimisme... avec une très saine énergie... Il avait un immense mérite à rester optimiste tout en restant romancier... Il n'était pas capable de croire au mal absolu. C'est une infirmité charmante... » Car « Il avait ce sel de la vie qui s'appelle la gaieté, gaieté un peu intérieure qui se montrait peu dans le monde, mais qui se révélait délicieusement dans le privé et qui éclate bien souvent dans ses écrits... esprit de satire très vive mêlée d'une indulgence narquoise encore et inquiétante, mais d'où la bonté n'était pas absente¹ ». Le *primum vivere deinde philosophari* ne s'applique pas à lui. Vivre pour cet homme sédentaire, c'était écrire et tirer une leçon de la nature des choses. Nous éprouvons presque tous le besoin souvent impérieux de nous projeter en quelque sorte au dehors de nous-mêmes. Certains vivent leurs rêves, d'autres, comme Cherbuliez, se contentent de les écrire et pour eux ce besoin de s'épancher constitue l'indispensable dérivatif. Et c'est ainsi qu'il a pu dire :

« La littérature m'est une délivrance, jeter ses rêves sur le papier est une façon d'en finir avec eux². »

1. E. Faguet. *Éloge de Cherbuliez. Discours de Réception à l'Académie*, séance du 18 avril 1901.

2. Article sur Lord Beaconsfield. *Revue des Deux Mondes*.

XV

CONTINUITÉ, ÉVOLUTION

« Cherbuliez », a dit M. Marcel Prévost dans le discours qu'il prononça sur la tombe de l'écrivain, « a représenté le roman imaginaire, la tradition de George Sand... et pourtant autre chose... Indifférent aux clameurs des écoles, ce grand liseur fut le moins influençable des écrivains. »

Retrouver les influences diverses qui s'exercèrent sur lui et marquèrent les étapes de sa formation serait donc à ce compte une tâche ardue sinon impossible. Cependant des critiques, Faguet, entre autres, ont cru pouvoir déterminer une progression se manifestant sur l'ensemble de son œuvre, tout au moins quant aux sujets traités. Nous nous proposons d'étudier cette évolution.

En attendant contentons-nous de constater que si Cherbuliez eut une « manière », elle fut chez lui toute personnelle et absolument délibérée. Ayant eu, comme on l'a dit, la chance de faire son noviciat à huit clos et de débiter dans la littérature de fiction vers la trentaine en pleine possession de son talent, il ne saurait être question de renvoyer le lecteur à ses premiers tâtonnements, à ses « errements de jeunesse ». A considérer son premier roman, *Le Comte Kostia*, on ne pourra pas dire par exemple, voilà d'où il est parti; et son dernier, *Jacquine Vanesse*, voici où il aboutit.

« Pour nous », dit M. Leguay, « qui jugeons d'ensemble et à distance, toute l'œuvre de Cherbuliez, *Le Comte Kostia* nous apparaît non plus comme une promesse, mais comme l'un de ses romans les plus originaux. Il en écrira de plus vraisemblables, où la psychologie des personnages sera mieux étudiée, le dénouement peut être mieux amené; il n'en écrira pas de plus brillants, s'il faut tout dire, de plus amusants. Il se défiera peut-être un peu désormais de son imagination; certaines exubérances disparaîtront. Mais il n'acquerra aucune qualité nouvelle. Dans ce premier roman, qualités et défauts, il est tout entier. « Aussi peut-on souscrire, en y réfléchis-

sant, à ce mot de Lanson qui d'abord étonne un peu : « *Le Comte Kostia* donne la note de ses romans romanesques ». Il faut songer que Cherbuliez avait plus de trente ans quand il écrivit, et cette naturelle maturité de l'esprit qui ne s'obtient pas, même avec douze années d'études supérieures, des voyages et l'exercice du professorat. L'erreur des critiques fut de l'avoir pris pour un débutant quelconque. Mais déjà Montégut, à une époque, il est vrai, où Cherbuliez n'avait donné qu'une partie de son œuvre, marquait sa préférence pour *Le Comte Kostia*, « une des plus belles œuvres d'imagination qui aient paru en France depuis plusieurs années... » C'est celle, ajoutait-il « qui m'inspire la plus vive sympathie, parce qu'elle est la seule dont la lecture ait eu le privilège de me faire éprouver les mêmes émotions que nous font éprouver les vieux maîtres de la poésie ». Montégut, l'excellent traducteur de Shakespeare, y trouvait le sentiment du mystère.

« Critique (dit encore ce dernier auteur), c'est l'imagination qu'il a choisie pour conseillère et pour guide¹. »

Cette imagination dont les feux d'artifice éblouissants passionnèrent dès l'abord ses lecteurs de la *Revue*, fut sa marque distinctive ; et c'était bien ainsi, puisqu'il se spécialisa dans la création du roman romanesque dont c'est un des plus indispensables ingrédients. On se demanda même si du train dont il était parti, il pourrait tenir longtemps de la sorte :

« L'auteur », objectait une de ses admiratrices, « dépense trop d'idées, il n'en aura plus pour son prochain ouvrage ». — « N'ayez crainte », lui répondit l'oncle Joël à qui cette critique était adressée, « la provision n'est point encore épuisée ; quand les érudits s'avisent d'avoir de l'imagination et du goût, leur esprit s'alimente à des sources intarissables². »

Il sut en effet montrer par la suite que les craintes de son enthousiaste lectrice n'étaient nullement fondées. Ayant accumulé si patiemment pendant de nombreuses années une étonnante quantité de connaissances il ne risquait aucunement de s'essouffler en chemin. L'étendue de son grand savoir qu'il sut si bien utiliser dans ses ouvrages de fiction pure, nous en avons la mesure dans son « premier-né », *Un cheval de Phidias*. C'est dans ce sens qu'il faut sans doute interpréter cette remarque d'un de ses critiques, quand il dit : « On pourrait déduire de ce livre toute la suite de ses œuvres³. »

1. *Revue des Deux Mondes*, E. Montégut, mai 1867.

2. *Critique des livres nouveaux*, Joël Cherbuliez, Genève, 1863.

3. R. de Bonnières. *Mémoires d'aujourd'hui*, 1865, 2^e série, Ollendorf.

Nous avons étudié ailleurs la nature particulière de cette science à base encyclopédique¹ correspondant sans nul doute à la nature vraie de son esprit ; car autrement comment expliquer le disparate apparent des études qu'entreprit à Paris par exemple cet homme au jugement si logique et si clair ? En attendant qu'il trouvât son domaine propre, le plus fécond, aux dires de plusieurs, celui du publiciste autorisé qu'on sait, il était normal qu'il mît sa vaste érudition au service du romancier qu'il voulut d'abord être. Les surprises érudites qu'il ménageait à ceux qui le lisaient ne pouvaient que renforcer par leur incontestable vérité les effets un peu surprenants de son imagination. Procédé ou façon naturelle de concevoir et d'écrire, il convient d'en noter la permanence et la continuité tout au long de son œuvre. Même lorsque devenu revuiste attitré, à partir de 1874, et en droit désormais de dissocier s'il l'eût voulu les deux genres, il persista à composer des romans mi-imaginatifs, mi-savants et n'eut pas lieu de s'en repentir.

Son universalité de fin lettré est effectivement notée comme ayant été jusqu'à la fin chez lui une caractéristique essentielle par E. Faguet, dans l'éloge qu'il fit de Cherbuliez à son entrée à l'Académie :

« Sachant lire dans toutes les langues de l'Europe ou à peu près... il avait une érudition variée.

« Vous le voyez tout pénétré de philosophie allemande ; la page tournée, vous vous persuadez qu'il a passé toute sa vie à étudier la Renaissance italienne ; et plus loin vous saluez en lui le platonicien à qui rien de ce qui fut grec n'est étranger ; et ailleurs vous vous apercevrez que s'il est un dévôt de J.-J. Rousseau, il abonde en souvenirs de Voltaire, de telle sorte que vous êtes, en définitive, un peu désorienté devant ce cosmopolitisme intellectuel...

« Tel était l'état d'esprit de M. Cherbuliez lorsqu'il interrogeait si passionnément l'âme d'un Dante, d'un Pétrarque ou d'un Tasse... Il en restait quelque chose quand il se jetait en plein dans le présent. Il en restait une philosophie très riche, très avertie, très abondante et très souple ».

La philosophie de Victor Cherbuliez ! Elle constitue comme la trame, l'armature de toute son œuvre. La continuité de l'œuvre c'est sa continuité à elle, l'échafaudage, à mesure qu'il l'édifiait, n'a jamais faibli d'un pouce, d'une ligne.

C'est toujours au nom du même idéal, toujours en vertu des

1. Voir chap. : *L'érudition*.

mêmes principes qu'il a distribué leurs rôles aux personnages de sa création, qu'il leur a assigné leur fin dernière. C'est d'ailleurs un peu la raison pour laquelle, sans doute, les dénouements sont le point faible de ses romans. Le problème est d'habitude posé et bien posé, mais la conclusion en est trop géométrique. La vie n'est pas ainsi. On sent presque invariablement que l'auteur est arrivé à la vraie solution dès les deux premiers tiers du livre, mais toute démonstration tant soit peu complète suppose des corollaires, et la *Revue* exigeait probablement un nombre déterminé de mots. Telle était la nécessité du métier. Depuis G. Sand, qui trouvait à redire à la dernière partie du *Comte Kostia*, nombre d'autres critiques ont fait de semblables réserves sur les romans qui ont paru ultérieurement. L'un d'eux a qualifié ces fins embrouillées de « descentes du ballon », et nous devons le reconnaître, non sans cause.

Par ailleurs, si on peut admettre comme un caractère distinctif des romans de Cherbuliez ce manque de netteté et de naturel qu'on remarque dans chacun d'eux à peu près, la raison en est aussi la tournure même de son esprit philosophique : la complexité de la vie ne lui avait pas échappé malgré son robuste idéalisme. S'il se permettait de faire quelques crocs-en-jambe à la vraisemblance des faits pour satisfaire aux exigences du genre romanesque dans lequel il se spécialisait, il était trop bon psychologue pour ne pas tenir compte de la très grande complexité de la vie de l'âme. Cela seul suffirait à expliquer ses laborieuses conclusions. Il fallait aboutir dans le sens prévu par le lecteur. Cherbuliez aboutissait donc, mais sans conviction, d'où la critique.

Cherbuliez reconnaissait par exemple que nul caractère n'est tout d'une pièce, que l'homme n'est pas tout bon ou tout méchant. Les personnages coquins pour l'ordinaire mais susceptibles de faire preuve d'une certaine grandeur d'âme à l'occasion, abondent dans son œuvre entière. Faire ressortir cette dualité est encore sa marque et son mérite. « Renan a longuement parlé de *Méta Holdenis* dans sa réponse à Cherbuliez. Il y voyait la création la plus achevée de l'auteur, une de celles, avec *Paule Méré*, où il s'était attaqué au problème délicat par excellence, celui des frontières du bien et du mal¹. » C'est ce qu'a également observé Camille Bellaigue : « Dans *Paule Méré* non moins que dans *Méta Holdenis* se manifeste le libéralisme intellectuel et moral de M. Cherbuliez². »

1. Leguay.

2. Camille Bellaigue. *Correspondant*, 1892.

Il admirait toutefois les manifestations de l'énergie, soit en bien soit en mal ; et cette unité se retrouve dans ses romans autant que dans ses articles de la *Revue*. Quoiqu'il fit il ne semblait pouvoir se départir de cet esprit friand d'analyse et sans cesse porté à moraliser. De plus en plus au fur et à mesure des années cette double tendance se développait, s'affermissait en lui. C'est là qu'il faut rechercher son évolution d'écrivain. Dans *Rouges et Noires*, par exemple, écrit en 1881, on retrouve presque invariablement à la fin de chaque alinéa une tirade moralisatrice. Le roman ne valait à ses yeux que par là.

« Le romancier, je veux dire le moraliste et le psychologue », dit Brunetière, « reparaisait dans la connaissance qu'il avait des caractères, dans les analyses qu'il faisait des vrais mobiles des actions des hommes — des Gladstone et des Disraéli, des Bismarck et des Cavour, des Alexandre et des Guillaume, des Gordons et des Garibaldi¹. »

Si donc Cherbuliez était avant tout psychologue et moraliste, pourquoi s'est-il fourvoyé dans le roman, un genre qui au dire de certains n'était pas le sien ? Telle est la question que l'on a posée maintes fois.

La forme romanesque que choisit Cherbuliez étonna quelque peu ceux qui connaissaient la direction philosophique de ses idées : Taine, Schérer, lui reprochèrent longtemps de ne pas avoir « écrit le livre pour lequel il était fait », et Ernest Renan, à l'Académie, lui avoua plus tard sa déception avec une délicieuse bonhomie en lui révélant l'opinion qu'il professait pour ce genre soi-disant inférieur, le roman. « Une longue fiction en prose me paraissait une faute littéraire. L'antiquité n'a composé de romans qu'à son âge de décadence, et en général n'en a composé que de courts... Pour moi, devant ces attrayants volumes qui offrent le tableau, souvent vrai, des mœurs contemporaines, je suis partagé entre deux sentiments, l'ardent désir de les lire et le regret qu'on n'ait pas pratiqué en les imprimant, l'ancien système des manchettes, qui permettait de ne parcourir que les marges. La vulgarité et la prolixité sont le danger d'un genre où le lecteur ne cherche guère qu'une distraction et qu'un amusement. » A cela on pourrait répondre que Cherbuliez eut l'habileté de ne pas sombrer dans la prolixité et le délayage, que l'imprévu de l'intrigue romanesque et le développement des caractères grâce aux situations auxquelles ils se trouvent mêlés soutiennent l'intérêt mieux et plus puissamment

1. F. Brunetière. *Discours académique*, 4 juillet 1899.

que les arides abstractions philosophiques. Reprochera-t-on à Paul Bourget d'avoir écrit le *Disciple* sous la forme romancée? Non, sans doute. Alors pourquoi incriminer Cherbuliez, qu'on peut dans une certaine mesure considérer comme un précurseur dans ce genre?

Et puis, n'en déplaît à Schérer et aux autres, si le roman est le moyen d'expression choisi par notre auteur n'est-ce pas tout simplement parce qu'il se croyait, à tort ou à raison, doué pour cela? Le succès immédiat et vraiment considérable du *Comte Kostia*, un livre qui dût certes lui coûter beaucoup moins de labeur que ses *Causeries Athéniennes*, mais dont le profit fut pour lui bien plus grand, ne put que le confirmer dans sa résolution de devenir romancier de carrière. Pour le surplus, nous renvoyons au chapitre *Vocation* quant aux motifs qui l'y incitèrent.

Victor Cherbuliez a écrit vingt-quatre romans ou plutôt vingt-trois si on en excepte *Les Causeries Athéniennes*, qui n'est à la vérité qu'une conversation à plusieurs personnages. Ces productions échelonnées sur une période de trente-cinq années constituent une œuvre assez importante et assez régulièrement présentée pour qu'elle mérite à son auteur une place honorable parmi les professionnels de la littérature de fiction.

Étant donné que ses autres attributions à la *Revue* prenaient une part importante de son temps, on peut peut-être supposer que la facilité, l'abondance, était son fort; que la vivacité de son imagination, aidée de sa prodigieuse mémoire, devait rendre son travail de création facile. Il est de fait qu'il a lui-même reconnu souffrir d'un débit trop coulant, portant évidemment préjudice à la qualité du travail. Un manuscrit original que nous possédons de lui, *Un voyage dans les oasis de la Tripolitaine*, semble renforcer ce dire: pas une rature, pas une note rapportée, mais une pensée de premier jet qui va sans arrêt. Toutefois ceci n'implique nullement le manque de travail préparatoire. A en croire P. Godet, Cherbuliez « n'était pas un improvisateur, un spontané; sous ce rapport il est aussi différent que possible de son ami Marc Monnier dont la facile abondance le rendait rêveur... La facilité n'était point son point distinctif. Il est si rare qu'elle nous soit dévolue à nous autres Suisses romands. Je me souviens de cette boutade de Marc Monnier: Le Suisse Romand est un être à qui l'Éternel a dit, Tu ne te débrouilleras jamais. Il citait des exemples hélas! trop décisifs; mais il exceptait son ami Cherbuliez¹ ».

1. Philippe Godet. *Semaine littéraire*, 1899.

Du point de vue rapidité de rendement, s'il est permis d'employer cette phrase commerciale à propos de Cherbuliez, esclave du numéro à tirer, on peut convenir que : « la facilité dans la production est une de ses caractéristiques. En 1863, il donnait dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet au 1^{er} août, *Le Prince Vitale, essai et récit à propos de la folie du Tasse*, et l'année suivante du 1^{er} juin au 15 juillet *Paule Méré*. Les deux ouvrages parurent en librairie en 1844¹. »

Les romans de Cherbuliez considérés dans leur ensemble témoignent certainement d'une évolution manifeste :

Il y a d'abord sa première manière, franchement romanesque, marquée par l'abus de procédés d'opéra-comique et dépassant la vraisemblance. Mais Émile Faguet en juge autrement : « Il fut », dit-il, « d'abord un conteur exotique comme nous disons aujourd'hui... C'est à cette catégorie des romans de mœurs européennes qu'il faut rattacher *L'Aventure de Ladislas Bolski* et aussi *Le Prince Vitale*... et aussi *Samuel Brohl*... et aussi l'étonnante *Méta Holdenis*. Dans *Paule Méré* il se rapprochait de nous. Il peignait des Genevois... Dans *Prosper Randoce* Cherbuliez décidément envahissait la France elle-même ». Il est bon de faire observer cependant que Faguet commet ici une légère erreur : *Samuel Brohl* est de 1877 et *Prosper Randoce* l'antidate, puisqu'il parut en 1868. « Dès lors », poursuit Faguet, « à sa spécialité de roman exotique qu'il n'abandonna jamais complètement, Cherbuliez ajouta le roman proprement romanesque... A mesure qu'il avançait, il se rapprocha insensiblement du roman presque purement psychologique et du roman de mœurs. C'est la marche naturelle. On commence par imaginer, on continue par observer et l'on finit par réfléchir ». A notre avis l'évolution de Cherbuliez fut autre : d'abord des romans qui sont tout à la fois romanesques, exotiques et psychologiques, puis d'autres où les éléments romanesque et exotique à dose presque égale peu à peu s'effacent pour céder le pas au genre presque réaliste et au genre sociologique ; le caractère psychologique demeurant non amoindri.

On a parlé de romans suisses (ou genevois) tels que *Paule Méré*, *La Revanche de Joseph Noirel* ; de romans parisiens : *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, *La Ferme du Choquard* ; romans provinciaux, *L'Idée de Jean Téterol*, *Olivier Maugant*, etc. Cette distinction nous paraît fort artificielle et ressemble par trop à une classification à la Balzac. Il est avéré que Cherbuliez a aimé à « changer la scène des

1. Leguay. Note : *Le Prince Vitale* est annoncé dans le numéro du 6 février 1864 de la *Bibliographie de la France*, *Paule Méré* dans celui du 3 décembre.

histoires qu'il inventait. Dans *Le Roman d'une Honnête Femme*, il avait peint la Provence du nord, le plateau de Grignan, les vallées de la Berre et du Lez, les monts de la Dance et le Ventoux à l'horizon. Cette région lui plaisait. Il ne voulut pas s'en éloigner brusquement. Avec *Prosper Randoce*, paru dans la *Revue* du 1^{er} juillet au 15 août 1867, il nous transporte à quelques kilomètres seulement vers l'est, de l'autre côté du plateau Valréas, à Nyons au bord de l'Aygues.

Mais c'était là moyen très légitime chez un auteur qui, soucieux de donner au cadre autant de vérité d'observation que possible, peignait les paysages qui venaient de faire impression sur lui et qu'il avait encore dans les yeux, pour ainsi dire.

Qu'il y ait eu une courbe dans la production de ses romans jugés du point de vue de leur excellence, cela est très probable, encore que les critiques ne soient bien entendu pas toujours d'accord quant à leurs valeurs respectives. Et comment pourraient-ils l'être ayant chacun d'eux un critère d'appréciation différent? C'est ainsi que Faguet dans l'article cité antérieurement déclare : « Ce n'est pas que, il y a une dizaine d'années environ, Cherbuliez à mon avis n'eût pas un peu baissé; et je n'ai aimé trop fort ni *La Bête*, ni *La Ferme du Choquard*. Mais il semblait que ce fût là une coquetterie; car les toutes dernières œuvres de Cherbuliez : *Le Secret du Précepteur*, *Après Fortune Faite*, *Jacquine Vanesse*, marquèrent au contraire comme une renaissance... ». Ce qui n'empêche pas d'autres critiques de trouver que *La Ferme du Choquard* est un chef-d'œuvre, que *Le Grand OEuvre* est un hymne superbe au progrès, etc. De même Brunetière remarque à propos des dernières œuvres du romancier que « si peut-être son imagination avait un peu perdu de sa première fraîcheur elles avaient gagné par ailleurs en observation et en vérité. »

Homogène dans son ensemble, la série des romans de Victor Cherbuliez a à notre avis évolué très normalement. Nous nous proposons cependant d'étudier dans le chapitre qui suit tout fléchissement possible que l'auteur ait pu sentir dans sa méthode de travail et les efforts qu'il a pu tenter pour y remédier.

XVI

TENTATIVES DE RENOUVELLEMENT

Dans les deux chapitres qui précèdent nous avons voulu montrer que Victor Cherbuliez avait été romancier par vocation et que dans l'ensemble sa carrière, tout en maintenant une certaine unité, avait subi une évolution naturelle et logique.

Nous avons également posé le problème d'un renouvellement possible de sa part — et après tout, quel homme de lettres n'a pas essayé et souvent réussi semblable changement? — Nous désirons dans le présent chapitre déterminer l'importance de sa ou de ses tentatives dans ce sens; cela nous permettra, si nous y parvenons, à faire le dernier point de sa carrière littéraire. Sainte-Beuve nous y convie et le conseil nous en semble bon : « Le deuxième moment de l'écrivain... l'heure où il se gâte, où il se corrompt, ou il déchoit, où il dévie... car à ce moment l'excès de sa vertu, l'exagération de son excellence, devient une faute et cependant grâce à cet abus même, on peut découvrir son mérite particulier » (*Nouveaux lundis*, 111). On est en droit de supposer que ce moment correspond plus ou moins à un effort qui se fait chez lui pour modifier sa manière d'écrire soit par la forme, soit par le fond.

Généralement l'écrivain isolé est charitablement averti qu'il baisse par ses confrères et par la critique. Mais souvent l'avis n'est pas écouté, car il peut, et quelquefois à juste titre, l'attribuer à l'envie ou à la malveillance. Toutefois, la diminution des bénéfices de librairie, la faveur décroissante du public sont des indices plus sûrs; et il est bien rare qu'il n'en conçoive quelque alarme.

Mais pour le romancier arrivé et couvert par une entreprise prospère possédant un nombre constant d'abonnés fidèles, la chose est plus malaisée.

C'est donc l'écrivain lui-même qui doit s'interroger et avec franchise et avoir le courage de se dire ses propres vérités. Nous avons

quelques raisons de croire que Cherbuliez eut cette franchise et ce courage.

Dès le début de sa carrière d'ailleurs, il avait décidé d'adopter une méthode destinée à retarder sinon à empêcher complètement l'épuisement du filon qu'il exploitait : « Je crois », écrivait-il à son directeur Buloz, « que les assolements sont aussi bons pour le cerveau que pour la terre. » Et de fait, on remarque dans sa production, surtout dans celle des premières années, une alternance très marquée quant à la nature de l'œuvre : un roman romanesque sera suivi d'une étude (il est vrai sous forme romancée) soit esthétique, soit historique, soit sociologique. *Les Causeries Athéniennes* furent suivies du *Comte Kostia*, *Le Prince Vitale* succéda à *Paule Méré*, *Le Grand Œuvre* au *Roman d'une Honnête Femme*.

On verra dans le chapitre *Succès* que le roman le plus prisé de Cherbuliez ne fut pas *Le Comte Kostia*, cependant c'est ce dernier qui fut son point de départ; et si d'autres connurent des triomphes de librairie plus considérables, à en juger par le nombre de leurs éditions, ce fut lui qui le fit connaître et qui lui assura sa soudaine notoriété. Faire aussi bien ou faire mieux dût donc être sa préoccupation constante. « *Le Comte Kostia* », dit Montégut, « est un de ces livres qu'il est presque dangereux de faire, car ils donnent au lecteur le droit de trop attendre de ceux qui le suivent¹. »

Ce roman fut une découverte, celle du genre dit cosmopolite. Il est à présumer que l'auteur s'efforça par la suite de créer autre chose d'également original.

Mais ce n'est guère qu'en 1880 que nous le voyons essayer d'un genre nouveau pour lui, la nouvelle, avec *Amours fragiles*. Soit que ces contes à la Voltaire, charmants pourtant, n'aient pas eu l'heur de plaire à ses lecteurs habituels qui peut-être les jugèrent trop peu sérieux et trop lestes d'allure, soit peut-être qu'un malentendu survenu à propos de l'un d'eux ne l'ait incité à renoncer à ce genre, il n'y revint pas.

Citons un passage d'une lettre de lui au sujet de ce malentendu. La lettre en question est inédite, porte la date du 2 août (sans millésime) et ne fait pas mention du nom de la personne à qui elle est adressée :

« Mon cher ami,

« C'est à moi de regretter vivement ce fâcheux incident. Après m'avoir conté l'aventure en question, vous m'aviez dit : Faites-en ce qu'il vous

1. Montégut. *Revue des Deux Mondes, La Nouvelle littérature française*, 15 mai 1867.

plaira. J'ai laissé passer deux ans sans avoir l'idée d'en faire quelque chose. Qui a bu boira, et qui fait une nouvelle est condamné à en faire plusieurs. Je venais d'en terminer une beaucoup plus longue, en deux parties, et je la laissais dormir avant de la mettre au net, quand je ne sais par quel hasard Booth me revint à l'esprit. Que n'ai-je pu deviner votre projet ! Je me serais empressé, comme vous pouvez le croire, de renoncer au mien et de sacrifier ces quelques pages, qui, à mon vif regret, ont paru plus tôt que je ne pensais. »

Il faut croire que le désir de changement le hantait vers cette époque, car en 1881, donc l'année qui suivit, paraissaient les livraisons de *Noires et Rouges*. Avec ce roman, Cherbuliez fit « manifestement un effort pour se renouveler. Il voulut, dans une fiction romanesque, présenter à ses lecteurs la peinture d'un certain monde politique et d'un certain monde religieux ». C'était au moment de « l'amnistie accordée aux proscrits de la Commune, celle où pour la première fois, la fête nationale fut célébrée le 14 juillet.

« Il est évident que Cherbuliez dut entendre et lire à ce moment bien des sottises de droite et de gauche. Il sentit le besoin, comme il aimait à dire, de se secouer les oreilles. A ces conditions politiques ayant influencé *Noires et Rouges*, il en faut ajouter une autre toute littéraire. Il y a dans ce roman un certain réalisme inconnu aux précédents. Cherbuliez nous conduit dans un hôpital : il énumère les *phlyctères*, les *bubons* et les *pustules*. C'est que l'école naturaliste faisait alors beaucoup parler d'elle, que les romans de Zola étaient fort lus et que, même en s'en défendant, il est difficile de ne pas respirer l'atmosphère de son époque. La longueur de *Noires et Rouges*, qui a plus de quatre cents pages, et ce désir même de peindre comme dans une vaste fresque un grand conflit politique et religieux, s'expliquent mieux, semble-t-il, toutes ces circonstances étant connues. Mais si Cherbuliez voulut peindre une fresque, la critique de son œuvre se trouve faite par une seule épithète de Renan : Vos charmantes peintures de *Noires et Rouges*¹... »

Ce roman fut par conséquent loin d'être un succès ; mais comme il a été dit, le réalisme était alors à la mode. Flaubert venait de mourir (en 1880) et les nombreux articles qui consacrèrent sa gloire littéraire donnèrent peut-être à Cherbuliez l'envie de se risquer lui aussi dans le genre où avait excellé le maître. Sans doute est-ce là la raison qui motiva le choix du roman suivant qu'il écrivit,

1. Leguay. « Il s'est trouvé, toutefois, longtemps après, un Genevois pour écrire que *Noires et Rouges* était peut-être bien aussi un chef-d'œuvre. (*Journal de Genève* du 7 juillet 1899.)

La Ferme du Choquard. Toutes proportions gardées, c'est une *Madame Bovary* poussée au noir que Cherbuliez tente de nous peindre. L'héroïne, il est vrai, ne connaît pas les vacillations de la pauvre Emma, mais les éléments essentiels s'y retrouvent. La brutalité des détails physiologiques de *Noires et Rouges* en est heureusement absente. D'ailleurs, rappelons la boutade de Cherbuliez dans *Prosper Randoce* :

Boileau disait : Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Aujourd'hui on pourrait dire quelquefois : Ce ne sont que viscères.

Nous pouvons supposer que ces détails, nulle part employés autre part par lui, lui répugnaient.

La Ferme du Choquart fut diversement appréciée. Faguet la trouve mauvaise. Mais nous lisons aussi que : « *La Ferme du Choquart*, le premier roman publié par Cherbuliez après sa réception à l'Académie française, est un des meilleurs qu'il ait écrits, le meilleur assurément de sa production parisienne¹ ».

Cherbuliez lui-même s'en montra-t-il satisfait? On ne saurait l'affirmer. Toujours est-il qu'il n'abandonnera pas le genre. C'est ainsi que suivit *Olivier Maugant* du même ordre, qui avec les deux romans précédents termine la série de ses œuvres d'inspiration franchement réaliste et marque la fin de sa tentative de renouvellement par ce moyen. *Olivier Maugant* (paru en 1885), fut en effet attaqué avec beaucoup plus de violence que les autres de ses romans. C'est lui que ses critiques les moins bien disposés à son égard, citent le plus volontiers pour exposer ce qu'ils considèrent chez lui l'excès d'érudition et le pédantisme flagrant.

« Avec *Olivier Maugant*, Cherbuliez fit un nouvel effort pour se renouveler. L'idée de choisir des mines, des hauts-fourneaux, des bureaux d'usine pour décor, des ouvriers, des politiciens, des ingénieurs pour personnages, une grève pour moyen, est révélatrice. Il s'était documenté sur place et avait assisté au coulage de la fonte et de l'acier. Il était descendu dans une mine et nous a fait part de ses impressions² ».

Après *Olivier Maugant*, Cherbuliez revient à la méthode de « l'assolement » avec un roman sociologique, *La Bête*, ce qui est peut-être symptôme d'un nouveau fléchissement auquel il se serait efforcé de remédier.

1. Leguay.

2. *Idem*.

Mais cet ouvrage n'eut pas à beaucoup près le succès du *Grand Œuvre*, d'inspiration pourtant semblable. *La Vocation du Comte Ghislain* et *Une Gageure*, toutes deux œuvres vaguement romanesques dont l'intrigue se déroule dans une atmosphère mondaine et passablement artificielle, n'ajoutèrent sans doute pas grand'chose au renom du romancier. La dernière nommée, particulièrement, fut en général peu goûtée : « Ce roman, où l'on croit sentir parfois comme une marque de fatigue... »¹. « Le romancier a vieilli et ses grands succès commencent à dater² ». Ceci en 1893... « L'imagination du romancier a peut-être pâli mais son imagination ne s'est pas émoussée³ » — Ceci en 1892.

Un procédé nouveau chez Cherbuliez écrivant à cette époque a été signalé à propos d'*Une Gageure*, celui du détail légèrement épiqué, qui, aux dires de certains, choquèrent les lecteurs de *La Revue*, ce qui aurait suffi, paraît-il, pour ôter à l'auteur toute velléité de recommencer. Mais cela n'est pas prouvé et de plus, si les données de l'intrigue sont susceptibles de prêter quelque peu à l'équivoque, la façon extrêmement décente employée par l'auteur pour raconter son histoire, aurait dû suffire à calmer les alarmes de la plus ombrageuse pudeur⁴.

A quel point l'effort pour se renouveler fut conscient chez Cherbuliez, voilà ce qu'il serait malaisé de déterminer. Un correspondant du *Journal de Genève*⁵ affirme que « ses derniers romans avaient marqué un changement notable de son esprit... Sa langue un peu lourde, et pas suffisamment nuancée pour l'analyse psychologique... » lui aurait nui. Et de conclure que peut-être on pourrait trouver là une raison de plus à ses tentatives de renouvellement.

Ces tentatives auraient donc ressemblé un peu aux mouvements involontaires du convalescent qui veut se remettre à apprendre à marcher, et qui y réussit, s'il faut en croire Faguet, qui dans un passage précédemment cité trouvait que dans le fléchissement de sa fin de carrière il y avait comme une coquetterie, puisque les toutes dernières œuvres au contraire furent comme une « renaissance ».

Très consciente fut sa tentative de renouvellement la plus mar-

1. Leguay.

2. Paul Sirven. *Revue Bleue, Portrait contemporains*, 1893.

3. Camille Bellaigue. *Correspondant* de 1892.

4. *La Grande Encyclopédie*, par la plume de M. Iz (Maurice Tournieux?) déclare que les derniers romans de Cherbuliez « reposent sur des données scabreuses auxquelles il n'avait pas accoutumé ses lecteurs ».

5. *Journal de Genève*, 7 juillet 1899. Auteur anonyme.

quante : celle qu'il voulut faire par le moyen du théâtre. Cette tentative dont nous avons parlé assez longuement dans le chapitre intitulé *Théâtre*, et auquel nous renvoyons le lecteur, se situe entre 1873 et 1879, et anticipe par conséquent les autres efforts semblables faits par Cherbuliez dans des domaines différents.

On peut se demander si les signes de renouvellement heureux ou avortés ne furent pas après tout souvent chez Cherbuliez manifestations des phases du développement normal et naturel de son talent d'écrivain :

« Les uns sont venus au roman par la poésie, les autres par le théâtre. M. Cherbuliez y est venu par l'érudition, par la science et par la philosophie », a dit Brunetière¹. Son genre un peu trop bien exploité par lui, et en même temps l'érudition, la science et la philosophie mises en œuvre, quoi d'étonnant que le romancier ait voulu dès lors explorer cette voie encore inconnue de lui, le Théâtre?

D'autre part, s'il y a eu chez lui évolution manifeste et renouvellement obligé, n'est-ce pas parce que sa carrière de romancier s'est déroulée à rebours. Il avait commencé, ne l'oublions pas, par donner ce que beaucoup persistent à considérer comme son chef-d'œuvre. Cette marche commencée sur un rythme accéléré ne pouvait à la longue qu'accuser quelque défaillance : « Il arrive », dit Henry Houssaye², « qu'on va du simple au compliqué, de la norme à l'exception, du connu à l'inconnu. Chez M. Cherbuliez c'est le phénomène contraire... » Chez lui donc, on note vers la fin, « ascension vers la simplicité des moyens, des sujets et des décors ». On comprend pourquoi une transformation radicale a dû lui paraître difficile à tenter et qu'il y ait renoncé en fin de compte.

La « renaissance » dont a parlé Faguet fut tout simplement le retour à sa première manière, romanesque quant aux scènes et au sujet, psychologique quant au fond, le tout sur le ton qui était vraiment le sien, celui du conteur, ce qu'on a souvent fait observer :

« Victor Cherbuliez est avant tout un conteur », affirme André Beaunier³. Faguet de même, l'appelle⁴ : « Causeur exquis, causeur athenien, il le fut toujours ». Retrouver un sujet qui se prêtât

1. F. Brunetière. *Revue des Deux Mondes*, *Revue littéraire*, *Réceptions académiques*.

2. Henry Houssaye. *Hommes et Idées*.

3. André Beaunier. *Revue Encyclopédique*, juillet-décembre 1899.

4. *Éloge de Cherbuliez*.

à la forme naturelle de son talent, c'était là son mode de renouvellement le plus efficace.

Qu'il ait subi des influences étrangères, c'est fort probable ; que ces influences successives aient modifié parfois sa façon d'écrire, ce l'est non moins :

« On est bien forcé d'admettre », dit Montégut¹, « que s'il n'avait pas étudié les philosophies grecque et allemande, l'esprit de M. Cherbuliez serait sensiblement différent de ce qu'il est, et par conséquent, une œuvre étant toujours en rapport avec l'esprit de son auteur, ses romans tout en ayant rien à démêler avec les dites philosophies, seraient aussi sensiblement différents ». On doit donc faire la part du travail des influences latentes, passagères ou permanentes, qui à son insu ont pu servir à son renouvellement. Le même critique dit encore par exemple : « Il est facile de reconnaître dans *Le Comte Kostia* les traces des grands poètes qui successivement ont hanté l'imagination de M. Cherbuliez. C'est Shakespeare, c'est Goëthe, c'est Jean-Jacques Rousseau ; telle métaphore subtile ou telle peinture des phénomènes naturels vous fait songer à Henri Heine, et à l'intonation de telle tirade de passion vous reconnaissez l'accent et le mouvement lyriques propres à lord Byron ».

Mais comment s'y prendre pour déterminer exactement les influences, toutes les influences qui tour à tour s'exercèrent sur Cherbuliez et contribuèrent à modifier sa création ? Montégut parle d'une « première phase qu'on pourrait appeler platonicienne » à laquelle « en succéda une autre née, semble-t-il, sous l'influence de George Sand, car ce lecteur de grec était aussi un lecteur de romans... » Toutefois comment pouvoir affirmer qu'une lecture primait toutes les autres, et quelles autres ? Du reste, il lisait tout » ... « Comment attribuer une lecture favorite à un chercheur qui prend le parti de tout lire ? » C'est la question que nous pose l'oncle Joël dans la boutique duquel le jeune Victor passait des heures, allant d'un livre à l'autre². Prenant son bien où il le trouvait, Cherbuliez malgré ses emprunts et ses tentatives de renouvellement demeura, tous comptes faits, remarquablement fidèle à son inspiration première ; et ses nombreux lecteurs n'ont pas eu lieu de s'en plaindre.

1. E. Montégut. *Dramaturges et Romanciers*, 1890.

2. Joël Cherbuliez. *Critique des livres nouveaux*, 1863.

TROISIÈME PARTIE

**PLACE DES ROMANS DE CHERBULIEZ
DANS LE MOUVEMENT GÉNÉRAL DU ROMAN**

I

LE ROMAN ROMANESQUE

Quelle est en propre la nature du roman? Pris au sens moderne, c'est « une œuvre d'imagination inventée et combinée pour intéresser le lecteur ». Le dictionnaire a quelquefois raison. Son double caractère de fiction et d'amusement, de jeu, lui est concédé par plusieurs :

« C'est », trouvons-nous ailleurs¹, « une fiction en prose donnée pour fiction, acceptée comme telle par le lecteur et néanmoins composée presque toujours avec des prétentions à la vraisemblance. »

Cherbuliez lui-même déclare dans son Introduction à son livre, *L'Idéal Romanesque en France de 1610 à 1816* : « Je ne craindrais pas de dire avec l'évêque d'Avranches, l'illustre Huet, que la lecture des romans est le plaisir des honnêtes paresseux. » Ce dernier ajoutait également que les romans : « sont des fictions d'aventures amoureuses ».

« Cherbuliez », a-t-on dit, « a écrit des romans qui sont des romans et non des études ou des thèses². ». Or : « Qu'est-ce qu'un roman qui n'est pas un peu romanesque? J'en demande pardon à nos auteurs à la mode, mais la vérité de tous les jours n'est pas toute la vérité³. » L'imagination a elle aussi ses droits, et le roman romanesque, genre dans lequel s'était spécialisé notre auteur, est précisément celui qui la sert le mieux.

Émile Faguet a dit quelque part, comme nous l'avons vu : « A sa spécialité de roman exotique qu'il n'abandonna jamais complètement, Cherbuliez ajouta le roman proprement romanesque... » Mais A. Beaunier parlant du *Comte Kostia*, premier roman en date de l'auteur, s'écrit : « Voilà bien le roman romanesque par excel-

1. Louis de Loménie, *La Littérature Romanesque*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1857.

2. Paul Sirven. *Revue politique*, *Portraits contemporains*, 1893.

3. Bigot. *Revue Politique*. *Romanciers français contemporains*, 15 avril 1876.

lence¹ ! » et certes, on ne peut qu'être de son avis. « Il fallait à Cherbuliez une belle audace », dit-il plus loin, « pour écrire un tel roman à l'époque où triomphait le naturalisme. » Pour Beaunier, le romanesque c'était la fiction raisonnable opposée à la vérité intégrale ; pour Faguet, c'était plutôt la peinture de caractères d'exception évoluant dans un cadre de fantaisie mais vrais néanmoins : « J'entends par roman romanesque celui qui très délibérément, s'attache à nous présenter des caractères exceptionnels qui ne cessent pas d'être vrais². » L'autre genre, Faguet le dénomme roman d'aventures, mais il nous semble que ces deux aspects sont tout à fait susceptibles d'être conciliés.

Cherbuliez n'abandonna jamais complètement ce genre ; la preuve c'est que ses deux derniers romans sont absolument dans la note romanesque. M. Leguay fait toutefois observer que *Jacquine Vanesse* est « une étude psychologique où le romanesque sans être éliminé tout à fait, tient beaucoup moins de place que dans tous ses autres romans », mais Faguet trouve que Cherbuliez « nous a donné là encore un de ces jolis romans romanesques qui sont absolument dans la tradition française et qui rappellent si bien par la conception et la composition les romans de George Sand, encore que, pour ce qui est de la manière de raconter, il n'en aient pas toujours la divine aisance et le délicieux naturel³ ». Quant au *Secret du Précepteur*, l'un de ses derniers, il lui « paraissait comme un *Comte Kostia* adouci et ramené au goût du jour⁴ ». Entre G. Sand et Cherbuliez il établit cette distinction : « Le roman romanesque pour G. Sand, c'était la réalisation sous figure d'homme ou de femme d'un de ses rêves charmants. Le roman romanesque pour Cherbuliez, c'était la peinture minutieuse d'un romanesque⁵ ».

Entre le romanesque de G. Sand, qui prend son point d'appui dans la nature et dans le rêve, et celui d'Octave Feuillet, romancier des « salons » et des « châteaux » dont l'artificiel et le factice donnent le ton d'irréalité, se place celui de Cherbuliez dont le procédé se rapproche parfois de ceux des deux autres auteurs.

Un élément presque distinctif du genre romanesque, c'est l'extraordinaire ; poussé au pire c'est l'invraisemblable. Cherbuliez ne

1. A. Beaunier, *Revue Encyclopédique*, juillet 1899.

2. E. Faguet. *Propos littéraires*, 1^{re} série, 1902 (*Société française d'imprimerie et de librairie*).

3. *Idem*.

4. *Discours de réception*.

5. *Revue Bleue*, 1899.

croit pas avoir donné dans ce dernier travers, du moins il n'y croit pas, le réproouve : « L'exagération (dans le roman) est la pire des vulgarités » (*Idéal romanesque en France*, p. 73) De plus, alors même qu'on serait tenté de se le permettre, il faut toujours compter avec son public : « Le romancier n'a pas de concessions à attendre de son lecteur, il est tenu à une sorte d'exactitude littérale dont le poète est dispensé » (Même ouvrage, introduction, p. 5).

André Beaunier, déjà cité, trouve que : « le romanesque de Cherbuliez a ses qualités propres... D'abord il est très bien fait et si compliquée que soit l'intrigue, elle paraît toujours claire » ... « Et surtout ce romanesque ne va pas jusqu'à l'invraisemblance et l'absurdité. C'est l'écueil du genre...¹ »

Il y a plusieurs façons pour un roman d'être romanesque : par le caractère de l'intrigue par exemple, par la nature tant soit peu outrée des personnages, par la peinture des sentiments exaltés, enfin par le détail et le cadre. Quelles sont de ces caractéristiques celles qui se rencontrent surtout dans les fictions de l'auteur ?

Voici ce qu'en disent les critiques :

« Il y a beaucoup de montagnes au pays de M. Cherbuliez, un peu trop peut-être. Je sais plus d'un lecteur que cet imprévu finit par déconcerter. Les intrigues ne perdraient rien à un peu plus de suite et de vraisemblance... Eh oui ! l'intrigue cloche plus d'une fois, mais quel attrait que cette vivacité des impressions... que vous apporte chaque page !

Avant tout, a-t-on le droit de se plaindre des invraisemblances, des incohérences même des histoires que raconte M. Cherbuliez ? Dès la première page il a au contraire toutes sortes de façons de dire : Prenez-y garde, l'histoire que je vais vous conter n'est jamais arrivée... Ah ! qu'il est bon quand on connaît trop son G. Sand de s'adresser à M. Cherbuliez² !...

D'ailleurs, pourvu que l'auteur observe les règles du jeu, le lecteur ainsi prévenu consent volontiers à faire semblant de croire. Autrement où en seraient les faiseurs de feuilletons dont les faciles moyens d'émouvoir font verser de si agréables larmes aux ouvrières au cœur sensible ? Le public bourgeois auquel s'adresse le romancier réagit moins vigoureusement mais tout de même il sait être touché :

« Il est certain qu'il arrive à plus d'un personnage de M. Cherbuliez des choses fort extraordinaires, des aventures inouïes qui exas-

1. A. Beaunier. *Revue Encyclopédique*, juillet 1899.

2. Ch. Bigot. *Revue politique et littéraire. Romanciers français contemporains*, 15 avril 1876.

pèrent l'honnête lecteur pour qui l'intrigue est l'essentiel du roman. Heureusement pour M. Cherbuliez, à côté des lecteurs trop nombreux selon nous qui se préoccupent avant tout de la vraisemblance des événements... il y a le parti des lecteurs naïfs. Ces lecteurs, surtout depuis *Noires et rouges*, attendent avec plus d'impatience que jamais une nouvelle occasion de devenir les dupes de M. Cherbuliez¹. »

C'est peut-être uniquement dans le *Comte Kostia*, première manière du romancier, que l'intrigue paraît invraisemblable et même absurde :

« Un garçon qui à la fin se trouve être une fille ; un prince russe à peu près fou qui erre dans la nuit comme un fantôme, dans les souterrains de son château, tenant une épée rouillée à la main et poussant d'affreux mugissements ; des échelles de corde, des courses sur les toits ; ce sont personnages, accessoires et épisodes qui sentent l'ancien roman feuilleton². »

Ces procédés qui abusent un peu trop de notre crédulité, Cherbuliez saura par la suite les atténuer, les rendre plus acceptables. On retrouvera bien, il est vrai, dans *Ladislas Bolski* des escaliers dérobés, de mystérieux conciliabules, de surprenantes substitutions ; dans *Miss Rovel*, des enlèvements avec et sans clair de lune, mais ce ne sont là que moyens épisodiques. Par ailleurs, l'intrigue est bien charpentée et chemine assez normalement selon les règles.

Le Comte Kostia dans lequel on persiste, à tort à notre avis, à trouver le ton du roman romanesque de Cherbuliez, (à tort, disons-nous, puisque l'auteur n'est revenu qu'une fois, dans *Ladislas Bolski*, à ce genre), appartient par ses moyens mélodramatiques à l'espèce dite « gothique » et « terrifiante ». Cette espèce de roman eut son origine en Angleterre à l'époque où le poète Gray introduisait dans la littérature le goût pour la terreur et l'attente angoissée d'événements mêlés de surnaturel. Le romancier Horace Walpole donnait en 1764 la note de ce genre de roman où le procédé délibérément outré confinait à l'absurde. Ce fut *The Castle of Otranto*, dont la vogue et le retentissement furent grands en leur temps. Cherbuliez lut-il ce livre et s'en inspira-t-il ? il ne nous est pas possible de l'affirmer, mais ce qui est beaucoup plus sûr c'est que ses éléments s'infiltrèrent dans le roman romantique français et nous verrons plus loin que l'auteur n'échappa pas à l'influence de ce dernier.

1. L. Ducros, *Revue politique et littéraire*, 24 décembre 1881.

2. Leguay.

A défaut de preuves certaines quant à l'influence que Cherbuliez a bien pu recevoir de Walpole, il reste celle beaucoup plus probable de l'élève de celui-ci, Mrs. Radcliffe, plus connue sur le continent et plus rapprochée par la date (elle mourut en 1823 et laissa des œuvres posthumes) du temps où le jeune liseur omnivore se passionnait pour la littérature de fiction venue d'Outre-Manche.

S'agit-il du romanesque des personnages : « Jamais », dit Faguet, « l'extraordinaire des personnages ne dépasse ce qui pourrait être à la condition que la nature et la destinée se fussent un peu appliquées, et ce que le personnage a de réel est très suffisant pour qu'il reste comme de plain-pied avec nous ». Après tout Cherbuliez est excellent psychologue et s'entend parfaitement à faire vivre ses caractères, si insignifiants soient-ils et si improbable que puisse paraître l'intrigue.

Ce n'est donc pas par la peinture qu'il fait d'eux que Cherbuliez risque d'encourir le blâme d'improbabilité mais plutôt, semble-t-il, par le choix qui le pousse à rechercher des êtres qui sortent très violemment de la norme. Pour reprendre l'article véhément de Zola : « Il excelle dans l'étude des natures extraordinaires : toutes ses héroïnes sont des anges qui passent par l'enfer ou le purgatoire, des femmes fatales ou des filles énigmatiques, dont la vertu se dégage quand même au dénouement... ». Des femmes fatales... Il est de fait que ce type tel qu'il a été introduit chez nous porte bien l'empreinte slave. Nous savons ce que pensait l'auteur de la nature slave en général¹ et nous ne sommes, par conséquent, nullement surpris de le voir s'y intéresser à un degré surprenant pour son époque.

Ce qui constitue l'élément romanesque, énigmatique, comme dit Zola, de ses personnages n'est-ce pas précisément l'étude des contradictions à laquelle il s'est particulièrement attaché ? : « Les personnages... on ne les connaît jamais tout à fait. Au fond de chacun d'eux se trouve quelque contraste mystérieux ; et l'auteur se plaît à les faire agir tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, sans trop prendre la peine de nous expliquer leurs contradictions. Ces personnages sont tout à la fois très faux et très vrais. C'est que l'imagination même la plus fantaisiste ne travaille que sur des éléments empruntés à la réalité. C'est une observation très particulière, très intéressante à étudier que celle de M. Cherbuliez. Ce qu'il a observé de l'humanité, ce n'est ni les caractères, ni les passions que l'on observe le plus ordinairement. Il laisse de côté les types généraux

1. Voir le chapitre : *Roman cosmopolite*.

qui se rencontrent tous les jours... Il a l'horreur du banal ; il en a même trop l'horreur¹. »

Un critique étranger trouve que l'extraordinaire, le romanesque des personnages ne réside pas dans la peinture de leur caractère mais bien plutôt dans les rapports peu naturels qui existent entre eux : « Ces tableaux dans lesquels nous sont présentés des gens... en rapports quelque peu artificiels les uns envers les autres²... »

Le romanesque des personnages est d'ailleurs plutôt un attrait qu'un défaut chez le romancier. On ne leur en veut pas de leur petit grain de folie. Bien que sortant de l'ordinaire ils ont reçu le don de vie. Parlant de la très attrayante *Miss Rovel*, M. Leguay nous explique pourquoi elle nous plaît tellement malgré ses improbabilités flagrantes : « Elle a on ne sait quoi de délicieusement allègre qui enlève le lecteur. Celui-ci, toutefois, pour peu qu'il soit attentif à son plaisir, s'en explique bientôt la cause en découvrant qu'il est amoureux de *Miss Rovel* ». Notre imagination qui, quoi qu'on en dise, est plus à l'aise quand elle n'est pas resserrée dans une réalité trop étroite, trouve souvent moyen de nous atteindre assez profondément en se servant de nos sentiments. L'imagination romanesque de Cherbuliez avait ce pouvoir. Citons à ce propos un passage du livre de M^{me} M. L. Pailleron : « En 1873, Victor Cherbuliez écrivit un charmant roman, peut-être le meilleur *Méta Holdenis*. Il faut bien m'arrêter à celui-là. *Méta Holdenis* produisit à *La Revue* une vive sensation, et le directeur lui-même éprouva pour Méta un singulier coup de foudre... Elle n'existait pas?... il l'inventa ; de cette fiction il fit une réalité, interrogea le romancier sur le compte de la charmante fille qui possédait tant de qualités féminines (même la fourberie) s'intéressa à son sort, tant et si bien qu'il lui semblait que Méta punie de ses méfaits dut vraiment souffrir de son châtiment. »

Ernest Renan qui connut cette extraordinaire aventure, la rappela à Victor Cherbuliez lorsqu'il le reçut à l'Académie : « François Buloz faillit se brouiller avec vous à cause du dénouement de *Méta Holdenis*. Il rêvait une secrétaire pour *La Revue* toute pareille à cette jeune protestante, qui savait si bien écrire les lettres, lire le nom des astres, et faire des confitures. Elle l'avait ensorcelé ; il ne parlait que de Méta... Une jeune allemande, instruite, semblable à elle, eût à son gré fort bien dirigé *La Revue* comme elle dirigeait la

1. P. Sirven. *Revue Bleue. Portraits contemporains*, pp. 620-626, 1893.

2. T. S. Perry. *Atlantic Monthly*, vol. 37, 1876. *Victor Cherbuliez*.

maison de M. Mauserre. Nous l'avons échappé belle, » conclut Ernest Renan.

Pour ce qui est du romanesque se manifestant dans la peinture des sentiments exaltés, nous avons déjà vu et nous le reverrons ultérieurement, il est fort en évidence. A côté des hommes peu équilibrés et portés à divaguer à propos de tout et de rien, et qui sont nombreux dans son œuvre, il y a encore toutes les femmes, toutes les jeunes filles surtout, chez lesquelles une sensibilité et une imagination à la Rousseau sont des caractéristiques inévitables. *La Nouvelle Héloïse* communiquant épistolairement ou de vive voix ses états d'âme revit sans cesse sous la plume de l'écrivain. Soit dit en passant, les confidences par lettres, qui permettent les longs épanchements à la première personne, bon moyen si l'on n'en abuse, ont été largement employées par lui. Ce n'est que vers le milieu de sa carrière qu'il y renonça tout à fait.

C'est dans le cadre et dans le détail que l'élément romanesque apparaît généralement comme le plus mécanique, le plus artificiel. le plus répréhensible. Cherbuliez a péché par là abondamment et souvent. Comme le dit M. Leguay dans l'analyse qu'il fait de Raymond Ferray, un des personnages de *Miss Rovel* : « la prodigieuse précocité de ce garçon qui savait à dix-huit ans l'hébreu, le persan et l'arabe, laisse fort sceptique... »

Les barbes postiches, les travestissements, les portes dérobées, sont à la vérité des procédés feuilletonesques. Il est regrettable que Cherbuliez y ait si souvent eu recours. Les escalades de rochers abrupts, de tours élevées, inaccessibles à nul humain sauf au héros, les chevaux emportés qu'on arrête en un tour de main et sans nul dommage, les prouesses au tir, font sourire le lecteur qui reconnaît bien là les procédés caducs des romanesques bon teint d'autrefois. Alexandre Dumas père aurait hésité lui-même à nous faire accepter des improbabilités dans le genre de celle-ci : Dans *Stanislas Bolski*, la belle M^{me} de Liévitz se rend à Saint-Petersbourg « obtient de l'Empereur séance tenante douze lettres de grâce, douze blancs seings qu'elle rapporte en triomphe... » (*L'Aventure de Stanislas Bolski*, p. 254). Ce n'est pas plus difficile que cela!

« Dans *Samuel Brohl et C^{ie}* tous les ressorts du roman romanesque sont mis en œuvre : les deux amoureux rivaux, le bon et le mauvais; un duel, un homme qu'on croit tué dans ce duel et qui ressuscite à point nommé pour épouser l'héroïne; la *croix de ma mère*, elle-même dans l'espèce un bijou persan composé de trois plaques

d'or dont l'une est à secret et contient le mot de l'énigme avec le dénouement¹... »

M. André Bellesort cite de ce même *Brohl* un passage intéressant pour son procédé de romanesque à surprise : Samuel fait une petite tentative de chantage ; il s'agit d'une lettre répandant un parfum discret.

« Cinq mille. Deux lettres dont le style est tendre ? Dix mille. M. Langis aligne vingt-cinq billets de mille francs. Samuel les prend : Si vous aimez les étonnements, monsieur, veuillez rester encore une minute dans cette caverne. Il roule les vingt-cinq billets, les approche d'une bougie, les enflamme et les jette dans la cheminée. — Et maintenant, monsieur, me ferez-vous l'honneur de vous battre avec moi ? — Après un si beau trait, je ne puis rien vous refuser, dit M. Langis. »

« Samuel Brohl ne saurait espérer de son geste magnifique que l'honneur de donner ou de recevoir une balle de pistolet ou un coup d'épée. Alors, pourquoi le fait-il ? Parce qu'on ne joue pas impunément la comédie. Un moment vient, si on est bon comédien, où le rôle vous emporte, au mépris de votre intérêt. A force de représenter Abel Larinski, Samuel Brohl l'a été une fois, réellement, sincèrement. Le duel a lieu²... »

Le romanesque est un genre, une manière ; le romantisme est une tournure de l'esprit lui-même. Dans un roman romanesque, il est entendu qu'auteur et lecteur prennent part à un jeu. Le romantisme se prend beaucoup plus au sérieux. Toutefois il arrive que par ses procédés ce dernier emprunte au premier ses formules, que le romancier romanesque aussi bien que le lecteur se piquent au jeu. Dans ce dernier cas, on voit le ton monter, s'enfler parfois, l'improbable ou l'extraordinaire, marque habituelle du romanesque, devient alors le démesuré. Cherbuliez a souvent passé, sciemment ou non, armes et bagages au romantisme. « Il faut se montrer doux pour les romanciers de la queue romantique » a dit Zola de lui. Cela est inexact, car Cherbuliez est en marge du grand mouvement qui agita les esprits de la première moitié du XIX^e siècle. Par toutes ses tendances et ses aspirations il appartient à son époque. Mais il est probable que le style d'Hugo a dû enchanter sa jeunesse et par endroits sa façon d'écrire s'en ressent. La liste de citations suivante servira à le prouver :

1. Leguay.

2. A. Bellesort. *Livre du Centenaire, Revue des Deux Mondes*. 1929.

Dans *Le Comte Kostia* (p. 115) : « Ah ! Dieu soit loué ! j'ai tué le sourire. Le sourire n'est plus. J'ai enterré le sourire. »

Ibid. (p. 117) : « Il y a des yeux derrière la porte !.. Il y a des yeux !.. Il y a des yeux ! » C'est la fameuse phrase à trois temps.

Ibid. (p. 159) : « Ah ! cette honte, bois-là ! Elle est à toi, je te la rejette à la face !.. Écoutez-moi bien, saints perfides et menteurs, je vous maudis cent et cent fois ! Je vous maudis parce que vos entrailles sont de pierre ! Je vous maudis parce que vous n'êtes que des vanités insolentes qui quêtes des hommages et repoussez ensuite du pied les petits qui sont prosternés devant vous ! Je vous maudis, parce que vous êtes pareils à des chiens parasites et mendiants qui s'en vont de porte en porte, demandant qu'on les chatouille et qu'on les gratte, et qui mordent la main dont ils furent nourris et caressés ! »

Les paroxismes dont le style de Victor Hugo est plein, et qui ont un peu à tort été imputés à toute l'école romantique, se retrouvent nombreux chez Cherbuliez : « La face humaine m'est devenue odieuse. Des loups ! Je voudrais voir des loups ! » (*Paule Méré*, p. 268)... « Elle a menti, la lumière même du soleil est impure » (*Ibid.*, p. 300)... Dans *Joseph Noirel* : « Il attachait sur elle un regard d'une effrayante fixité » (p. 203)... Et encore : « S'il eût retourné la tête il aurait été effrayé du regard qu'attachait sur lui son ouvrier » (p. 283)... Dans *Ladislas Bolski* : « C'est une chose effroyable que la vérité. De grâce, mettez un mensonge entre la vérité et moi... » (p. 359)... Du même : « Et j'oubliais ce mort qui ballottait dans ma poitrine » (p. 283)... Dans *Le Roman d'une Honnête Femme* : « Il regarda le couteau, y aperçut une goutte de sang, et comme pour étancher une soif mystérieuse, il la porta à ses lèvres et la but » (p. 372).

Cette grandiloquence intempestive, on se demande si Cherbuliez ne s'en est pas servi un peu en se moquant. Son sang est trop rassis pour qu'il se laisse aller en toute sincérité à ces intempérances :

« Lord Byron se fit enfermer dans ce caveau très sombre, et il y passa deux heures à se frapper le front et à sangloter. Lord Byron n'avait pas toujours le sens commun » (*Le Prince Vitale*, p. 3). Dans *Prosper Randoce* (p. 129) il montre qu'il n'est pas jusqu'au bout hugolâtre : *Le vieillard stupide, il l'aime !* et le *Charlemagne, pardon !* étaient ses deux chevaux de bataille ». Il reconnaît ce que la manière peut avoir de ridicule : « Un homme qui se respecte ne se tue pas sans avoir prononcé préalablement un monologue » (p. 272).

Les clichés dans la manière du grand homme semblent des pas-

tiches ou le résultat de quelque gageure : « Il y a des fruits qui restent acides, en pourrissant ; tel était l'honorable M. Crépin » (*L'idée de Jean Téterol*, p. 126). Du même : « Que se passa-t-il dans l'âme de M. Téterol ? » (p. 120). A Hugo appartient bien en effet cette forme du passé défini employée pour donner force et relief au temps d'attente. Mais plus encore dans la tradition : « Je crois vraiment que vous me questionnez... » (*Ibid.*, p. 323). De même les abstractions revêtues d'une enveloppe corporelle : « Cette sainteté portait le désert sous sa robe noire » (*Noires et Rouges*, p. 34) ... « Ce n'était pas M^{lle} Vanesse qui la regardait, c'était son idée » (*Jacquine Vanesse*, p. 78) ... « Il venait de faire connaissance avec le respect » (*Ibid.*, p. 29). « Il finit par s'écrier : Étrangler un juge et mourir ». (*Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, p. 38) : « De Combard on aperçoit chaque soir à l'horizon une grande lueur rouge et on sait que Paris est là, qu'il s'occupe d'éclairer sa nuit » (*Noires et Rouges*, p. 354). Les romantiques affectaient volontiers le ton qui convient à ceux qui se jugent dignes d'attirer sur eux les coups de la fatalité : « Puis elle ferma les yeux, et, la tête basse, s'enfonça dans sa destinée » (*La Revanche de Joseph Noirel*, p. 323). Les transports lamartiniens même ne font pas défaut : « Je découvris l'endroit sacré, je déblayai la neige, je mis à nu cette poussière, je m'agenouillai, je la baisai avec transport... » (*Paule Méré*, p. 308).

Le ton du lyrisme romantique paraît également par moments : « Un jour une plume échappée de l'aile d'une tourterelle flottait dans l'air, bercée par les brises du printemps ; quelque fée eut l'étrange fantaisie d'en faire une femme et ce fut M^{me} de Mauserre » : (*Méta Holdenis*, p. 54). On sait quel rôle important la nature joue dans les romans de Cherbuliez¹. Cela encore est très romantique, et c'est plus qu'un moyen. L'auteur semble à cet égard être surtout redevable à Shakespeare, à Goethe plus certainement. Par exemple le portrait de cette fille, créature d'un autre monde, qu'il nous fait dans *Prosper Randoce* (p. 138) « née d'un ruisseau à l'heure où une étoile s'y mirait... » ; Romantique ce procédé souvent employé grâce à quoi les choses s'entretiennent en un obscur colloque : « Ces paroles mystérieuses que le vent fait dire à la nuit. Il est des instants où les choses s'animent ; elles regardent, elles écoutent » (*La Revanche de Joseph Noirel*, p. 283).

Nous avons vu ailleurs² que c'est quelquefois Balzac dans sa

1. Chapitre : *Le métaphysicien*.

2. Chapitre : *Le style*.

manière romantique que Cherbuliez a l'air d'imiter : « Un jour vous vous souviendrez que vous avez une mère et que le métier des mères est de consoler » (*Paule Méré*, p. 264).

Le romantisme de Cherbuliez, s'il est permis de lui appliquer cette étiquette, découle pour le fond du premier Romantisme, vraiment très romanesque, celui des dernières années du XVIII^e siècle, celui des *Rêveries du Promeneur Solitaire*, celui des traducteurs d'Ossian. De l'autre, du Romantisme conscient, hautement proclamé à grand renfort de manifestes, il ne prend guère que des procédés, et ce faisant n'a d'ailleurs pas toujours la main heureuse.

Comment le roman romanesque de Cherbuliez s'est-il accommodé de sa tendance très marquée au genre cosmopolite ? Si nous devons l'en croire, ce fut pour lui une ressource capitale, un moyen très puissant de renouvellement et de transposition : « Mais si le cœur de l'homme ne change pas, il change continuellement de langage ; si les passions de l'humanité restent semblables à elles-mêmes elles varient perpétuellement de costume, de visage et en quelque sorte d'attitudes et de gestes. Les gestes de la passion se modifient de siècle en siècle » (Introduction à *L'Idéal Romanesque en France*, p. 11). Dans cet ouvrage d'ordre purement littéraire il avait étudié les changements de la passion romanesque dans l'ordre du temps ; plus tard lorsqu'il se mit à écrire des romans il se livra grâce à sa découverte du genre cosmopolite (ou si l'on préfère, grâce à l'utilisation systématique qu'il fut le premier à en faire) à un recouplement sur le plan de l'espace. Bonne façon de faire le point en ces voyages aventureux.

Que dire de l'art romanesque du romancier au regard de ce mouvement communément dénommé réaliste ? Marc Monnier, son ancien condisciple, le juge ainsi : « Il s'agit de l'art tenant uniquement à rendre son idée et ne copiant que dans cette intention la réalité... Témoin la nature qu'il arrange même à son gré et quand il lui plaît... Qu'il arrange à son gré, j'insiste sur ce point ; car c'est tout le contraire du réalisme¹... » Cherbuliez lui-même convient que l'art du romancier, son art, comporte des latitudes, se donne suivant les termes de Monnier le droit « d'arranger ». Il dit par exemple : « Le roman est essentiellement un récit, mais ce conteur qu'on appelle le romancier peut interrompre par moments son histoire pour réfléchir, pour raisonner, voire pour dissenter² ». Mais cela, c'est

1. Marc Monnier. *Revue suisse et étrangère*, t. IX, 1860.

2. *L'Idéal romanesque en France*, introduction, p. 6.

tout le contraire du réalisme. « Le réaliste », dit Faguet, « s'adresse à notre faculté de contrôle et le romanesque à notre faculté de curiosité... » Ces deux facultés ne sont pas incompatibles. Faguet dit encore : « M. Cherbuliez nous donne ici le petit secret de sa méthode et de sa tendance. Il n'est pas le contraire d'un réaliste, parce que le contraire d'un réaliste serait un simple aliéné ; mais il s'écarte tout naturellement, sinon autant que possible, du moins diligemment des procédés des réalistes.

« Le réalisme c'est la peinture condensée et vive de la moyenne de l'humanité... Les romanesques sont tout simplement des gens qui se sont avisés que si la réalité, c'est-à-dire la majorité des cas, est intéressante, l'exception l'est aussi et ne laisse pas de l'être parfois davantage.

« Lorsqu'on peint l'exception, il faut faire dire aux lecteurs : Et c'est pourtant vrai. L'art romanesque, c'est le sens délicat de ce qu'il y a encore de vérité générale dans les caractères d'exception¹. »

On peut, quand on est bon artiste, être plus ou moins réaliste, qu'on appartienne ou non en titre à l'école de ce nom, mais on l'est toujours. Cherbuliez, grâce à ses portraits si vivants par leur vérité profonde malgré les exagérations qui les accompagnent, l'a été essentiellement. Il a considéré ceci comme la condition *sine qua non* de son métier d'homme de lettres : « M. de Bonald a eu raison de dire que la littérature est l'expression de la société. Mais j'ajoute que de tous les genres littéraires, celui qui est l'image la plus fidèle des réalités, celui qui nous en apprend le plus sur les mœurs, les caractères et les idées d'autrefois, c'est le roman. En effet de tous les genres littéraires, le roman appartient à la poésie... Mais c'est une province-frontière par où elle confine avec la prose. Le roman est la fusion de la poésie et de la prose ; il est la prose de la poésie et la poésie de la prose. Le roman ne parle pas la langue des dieux ; il parle la langue des humains » (Introduction à *l'Idéal Romanesque en France*, p. 4). Mettons par conséquent que le roman (à proprement parler le roman romanesque, pour Cherbuliez le type par excellence du genre) soit l'union de l'imagination et du bon sens. La première s'adresserait donc, selon Faguet, et nous partageons entièrement son avis, à notre faculté de curiosité, le second à notre faculté de contrôle. Certains penchent à croire que Cherbuliez faisait une part plus grande au second :

« Il faut remarquer que les deux romanciers de *La Revue* au début

1. Faguet. *Propos littéraires*, première série.

de l'Empire, Octave Feuillet et Victor Cherbuliez, représentèrent, l'un la pure école romanesque, le second celle du bon sens. Les personnages d'Octave Feuillet sont presque toujours imaginés sur un plan plus élevé et se trouvent en quelque sorte au-dessus de la vie, les caractères qu'il a créés sont plus nobles et plus grands qu'elle, et même au cynisme de Camors, il ne peut se tenir d'ajouter quelque panache. Les héros de Victor Cherbuliez qui, lui, est rationaliste, seront plus humains, plus médiocres si l'on veut (et c'est la même chose).

« Quoi qu'il les choisisse souvent parmi les exceptions sociales, il imagine ses personnages avec les qualités et les défauts de l'humanité courante, ils ne seront ni d'une noblesse écrasante ni d'une vilénie exceptionnelle ; la part de romanesque qu'il leur accordera résidera dans les situations encore plus que dans les caractères ; c'est que Victor Cherbuliez, qui a un sens très vif de l'humour, est doué aussi de cet esprit protestant assez ironique qui est chez lui le modérateur par excellence. Enfin, il semble qu'Octave Feuillet soit amoureux de ses héroïnes, tandis que Cherbuliez, bon oncle, s'amuse à surveiller leurs expériences sentimentales¹ ».

Ce qui fait le piquant et l'inattendu dont les lecteurs se montrent si friands dans les romans de Cherbuliez, c'est précisément l'alliance constante de la réalité d'observation et de la fantaisie. Rendant compte d'un de ses livres (*La Revanche de Joseph Noirel*, drame de la sombre passion, peut-être le plus tragique de tous) un anonyme américain² déclare : « Ce livre n'est pas un roman, c'est une fable-idylle, et il ne serait donc pas équitable de le juger selon les strictes règles de la probabilité, telles qu'on les conçoit à l'égard du roman propre, mais il réunit tant d'éléments réalistes à tant d'excès romantiques que le résultat n'en laisse pas d'être, soyons charitables, pour le moins surprenant... L'intrigue de ce livre trop bien, trop admirablement bien fait, qu'en dire ? Même envisagée comme trame d'une romance sentimentale elle ne se tient pas... et pourtant elle produit son effet ».

On sait que les romans les plus réalistes de Cherbuliez³ sont *Noires et Rouges*, *La Ferme du Choquard* et *Olivier Maugant*, qui se succédèrent de 1881 à 1885 dans les beaux jours du naturalisme triomphant. De ces trois romans, le plus réaliste est sans doute *La Ferme du Choquard* (Nous y avons vu des ressemblances voulues

1. M. L. Pailleron. *Buloz et ses amis*, pp. 194-195.

2. *Atlantic Monthly*. January 1873.

3. Voir chapitre. *Tentatives de renouvellement, théâtre*.

avec *Madame Bovary*), encore que le premier soit plus poussé dans le sens de la morbidité et que le dernier fourmille de détails techniques.

Ce qui fait le mérite de *La Ferme du Choquard* de ce point de vue c'est qu'il est solidement construit, artistiquement exécuté et que les éléments vrais et imaginaires y sont habilement dosés. « La description de cette ferme de Brie où se passe l'action est plantureuse à souhait. Cherbuliez s'y montre aussi réaliste qu'il pouvait l'être. Ce monde de la grande culture de Seine-et-Marne est peint d'après nature; M^{me} Paluel, la reine-mère du Choquard, Catherine de Russie en galoches de bois, est une figure qu'on n'oublie pas. Cherbuliez connaissait bien la Brie où il avait déjà situé son roman *Noires et Rouges*. Il avait, tout proche de ce grand plateau où les routes bordées d'arbres courent à l'infini, sa maison de Combs-la-Ville. Cet académicien se mêlait un peu à la vie locale. Une lettre de lui a été publiée¹ où il raconte qu'il fit partie, à Brie-Comte-Robert, d'un jury pour le certificat d'études primaires. Robert Paluel, le jeune fermier du Choquard, ou son frère, devait figurer parmi les garçons qu'il a examinés.

« C'est peut-être pour avoir été comme écrites sous les yeux du modèle que les trois cents premières pages de ce roman ne portent pas trace du romanesque habituel à Cherbuliez. Ce romanesque, il est vrai, se retrouve à la fin. Comme le livre est un peu long, il a fallu brusquer le mariage de Robert et de Mariette Sorris²... »

Nous réservons à un chapitre suivant³ la question des rapports du roman romanesque et de celui dénommé idéaliste. Nous savons qu'il existe entre eux de très fortes affinités.

Si nous avions le loisir de pousser plus avant cette étude et si nous pensions que vraiment on y pourrait gagner, nous tenterions d'évaluer la continuité du romanesque de Cherbuliez dans ses caractères pris un à un chronologiquement (de mesurer par exemple le chemin parcouru en partant de Stéphane Kostia pour aboutir à Jacqueline Vanesse), dans ses intrigues, dans son langage même. Mais il faudrait pour ce faire, et dans chaque cas, reconstruire le « moment » spécial qui a donné naissance à chaque ouvrage. Nous y renonçons pour l'instant.

Comment estimerons-nous au plus juste le rôle de Cherbuliez,

1. En photographie, spécimen de son écriture, dans la *Revue Encyclopédique Larousse* du 26 août 1899.

2. Leguay.

3. Chapitre : *Le roman idéaliste; la tradition idéaliste*.

auteur romanesque? P. Sirven¹ trouve que si Cherbuliez n'a pas su mieux employer son temps « c'est tant pis pour nous. Si nous étions plus jeunes nous n'en voudrions pas à M. Cherbuliez de manquer de profondeur... Et nous le remercierons d'avoir conservé au roman son caractère essentiel, le romanesque... »

A. Beaunier estime que l'auteur eut raison de se cantonner dans ce genre et en somme, puisqu'il avait décidé de vivre de sa plume en écrivant des fictions, on ne saurait lui faire un grief de rechercher le succès. « Cherbuliez à vrai dire était aidé dans son entreprise par le fait que le roman romanesque plaît toujours et principalement quand il a l'air de passer de mode²... »

Finalement, s'il a choisi ce genre où il a réussi, c'est après tout, nous dira M. A. Bellessort, parce que son esprit naturellement allègre s'en accommodait le mieux : « Mais, même aux jours où il inclinait vers le pessimisme, il n'était jamais dur. De tous nos sentiments, disait-il, la pitié est peut-être celui qui nous trompe le moins. En art, à ceux qui cherchaient la nouveauté, il conseillait la sincérité : Ce qui est sincère, écrivait-il, est toujours neuf : quiconque exprime ce qu'il a senti, met sur le papier sa vie qui n'est qu'à lui. Je crois qu'il a mis dans ses romans, — comme dans ses essais, — le meilleur de son esprit et de son cœur, et je ne serais pas étonné qu'il eût été dans la vie un homme romanesque, car ce mot de romanesque peut être le synonyme de courage et de noblesse accompagnés d'élégance. C'est le sens qu'il a très souvent dans son œuvre³ ».

1. P. Sirven. *Revue Bleue*, 1893.

2. A. Beaunier. *Revue Encyclopédique*, 1899.

3. A. Bellessort. *Revue des Deux Mondes. Livre du Centenaire*, 1929.

II

LE ROMAN COSMOPOLITE

Un critique américain écrivait de Cherbuliez en 1876 : « C'est un homme qui est devenu Français par choix... Il présente un mélange curieux, à base de parisianisme et de cosmopolitisme... Et ceci ne laisse pas d'être paradoxal, car le Parisien est l'un des moins cosmopolites des êtres civilisés¹. » Le cosmopolitisme existait donc et Paris avait eu certes l'occasion de s'en pénétrer et de le juger. Mais l'esprit français n'était guère favorable à cette nouveauté. On a souvent commenté ce manque de curiosité qui chez nous se manifeste à l'égard des choses et des gens venant du dehors. On en a presque fait de la soi-disante ignorance de la géographie un trait national, racial même. A l'heure actuelle, on devrait fortement en rabattre sur cette assertion. Que ce soit pour l'imiter servilement ou pour le critiquer avec outrance, ce qui nous arrive de l'étranger et particulièrement d'outre-atlantique nous passionne. La mode et la littérature le montrent bien. Mais à l'époque où Cherbuliez commença à écrire, il en allait bien autrement. Et cependant les étrangers affluaient chez nous presque autant qu'aujourd'hui. Mais notre intérêt à leur endroit n'était pas encore éveillé. La France n'avait pas usé ses ressources intellectuelles ; les étrangers qui venaient se fixer sur notre sol étaient plus désireux de s'adapter que de nous faire connaître leurs mœurs et leurs coutumes ; chassés de leur pays ils semblaient avoir plus à cœur de se faire oublier que d'indisposer notre nationalisme sourcilieux. Le roman cosmopolite avait peu de chance de réussir : « Il y a soixante ans », dit M. Leguay, « le roman cosmopolite, celui dont les acteurs ne sont pas des Français, n'était pas très goûté. Après l'insurrection de 1863, les Polonais, pourtant, avaient afflué chez nous, comme les Hongrois après 1848, comme les révolutionnaires italiens. Il ne semble pas qu'ils aient

1. *Atlantic Monthly*. V. Cherbuliez, par T. S. Perry, 1876, vol. XXXVII.

excité à Paris en dehors des milieux politiques d'opposition, une grande curiosité¹. »

A Genève, toutefois, la situation était sensiblement différente : les étrangers y étaient nombreux, l'argent qu'ils y apportaient entretenait, tout comme à l'heure présente, une industrie bien organisée et tendant de plus en plus à s'avérer prospère, car il n'agissait pas pour la grande majorité de proscrits dénués de ressources mais bien plutôt de touristes aisés et dépensant largement. De plus, la Suisse, pays qui, malgré un patriotisme local ardent, a réussi ce tour de force de permettre à trois peuples, à trois langues, de cohabiter sans grands heurts et sans empiètement, était la terre rêvée du cosmopolitisme.

La littérature s'en trouvait à son tour affectée. « On a souvent constaté », écrit M. G. Meunier. « le cosmopolitisme de l'intelligence des Suisses écrivant en français... La raison : la situation géographique autant que leurs dispositions naturelles .. La Suisse est au point d'intersection des routes de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre... Jean-Jacques Rousseau malgré son individualité si puissante n'a pas échappé à cette influence; et M^{me} de Staël surtout qui disait : On doit avoir l'esprit européen. C'est elle qui a créé la littérature cosmopolite². » Cherbuliez appartient à cette famille d'esprits européens chez lesquels le genre cosmopolite devait devenir un moyen tout naturel d'expression : « C'est dans ce cosmopolitisme ambiant de Genève qu'il faut chercher l'origine de l'indépendance d'esprit de M. Cherbuliez, indépendance qui n'offre aucun des caractères de l'effort personnel³. »

Si par cosmopolitisme on entend une tournure d'esprit plutôt nourri de curiosité que de sympathie pour ce qui vient du dehors, il convient de faire des réserves à l'égard de notre auteur. L'éclectisme intellectuel en pareille matière n'est pas son fait : « Les cosmopolites », a-t-il écrit lui-même, « sont des indifférents : ils n'ont pas de préférences. Marc Monnier, (l'ami qu'il aimait et admirait beaucoup), n'était pas cosmopolite, il était Français et Européen⁴. » Il semblerait que selon lui, on dût prendre position et lier partie avec un mouvement, si large ou si peu doctrinaire qu'il fût. Un de ses anciens compatriotes en a cependant jugé différemment à son endroit : « Il n'est d'aucune église, d'aucune tradition, je dirais

1. Leguay.

2. *Œuvre de Cherbuliez*, G. Meunier, Hachette, 1901.

3. Montégut. *Revue des Deux Mondes*, 1867.

4. V. Cherbuliez. *Livre du Centenaire du Journal des Débats*. Marc Monnier, 1889.

presque d'aucun pays¹. » Remarque, qui étant donné que Cherbuliez avait renoncé à sa nationalité première, s'explique dans une certaine mesure.

Par le milieu donc, Cherbuliez fut cosmopolite : « Cosmopolite comme un Genevois peut l'être », dit G. Lanson². De son temps l'Europe est encore bien exigüe. Mais déjà comme à présent Genève en est la capitale cosmopolite par excellence. Il existe toujours une capitale européenne qui se déplace suivant les époques et qui a souvent son origine dans la vogue passagère des établissements thermaux : Spa, Vichy, Bruxelles, Aix, etc. Genève retrouve ses fidèles, toujours satisfaits de leur séjour dans un pays qui se préoccupe avant tout d'étudier leurs aises et de leur procurer la sensation d'être encore chez eux. Paris, point permanent d'attraction pour d'autres raisons, est hors de cause : l'élément étranger qui y passe ne parvient pas, si nombreux soit-il, à y donner le branle à l'activité intellectuelle qui y règne.

Genève, c'est « le monde des caravanes européennes qui sera toujours le véritable monde de Cherbuliez³. » Là il peut travailler d'après nature, le meilleur de chaque pays s'y donne rendez-vous. C'est la ville de prédilection des grands écrivains étrangers qui depuis Byron s'y arrêtent volontiers en route pour l'Italie ; c'est la noblesse, et la classe d'argent qui ont leurs saisons migratrices.

Lorsqu'il quitta, définitivement et sur le tard, Genève, Cherbuliez, sans cependant abandonner le genre cosmopolite, genre dans lequel il avait commencé par s'illustrer, lui fit une place beaucoup moins importante dans ses romans, ou pour parler comme Henry Houssaye : « En se jugeant Français, il semble qu'il ait (presque) renoncé au cosmopolitisme dans le roman⁴ ». Mais outre le milieu, outre la traditionnelle coutume des Suisses d'apprendre plusieurs langues afin de pouvoir resserrer les contacts avec leurs hôtes étrangers, et là encore Cherbuliez, nous l'avons déjà vu, ne le cédait en rien à ses compatriotes, il existe cette sorte d'héritage ou d'hérédité genevoise notée chez M^{me} de Staël et chez d'autres, cette curiosité pour les idées qui circulent ailleurs et qui leur sont révélées. Cherbuliez lui aussi en bénéficia pleinement ; plus que d'autres il sut peut être

1. Paul Sirven. *Revue Bleue. Portraits contemporains*, 1893.

2. G. Lanson. *Histoire de la littérature française*, p. 1086.

3. Ch. Bigot. *Revue politique et littéraire. Revue française contemporaine*, 15 avril 1876.

4. Henry Houssaye. *Les hommes et les Idées*, Calmann-Lévy, 1886.

s'en pénétrer et en donner une orientation particulière à sa vie. Nous empruntons à M. Bellessort les lignes suivantes :

« Sa qualité de Genevois ne l'a pas desservi. Depuis au moins deux cents ans, les Suisses, ou les enfants des réfugiés, nés sur les frontières de deux civilisations, ont été chez nous les introducteurs des œuvres étrangères les plus représentatives. C'est un Suisse, Bêat de Muralt, qui au commencement du XVIII^e siècle, avant Voltaire, signale les différences essentielles de l'esprit anglais et de l'esprit français. C'est un Suisse, Mallet, qui, au milieu du XVIII^e siècle, nous initie à l'histoire et à la mythologie scandinaves. C'est, au début du XIX^e siècle, la fille du banquier suisse Necker, M^{me} de Staël, qui nous révèle la littérature allemande. Victor Cherbuliez tient une grande place parmi ces agents de liaison entre le monde latin et le monde anglo-saxon et germanique.

Mais il se distingue des autres par un trait qui nous le rend plus cher. Les autres, avant tout « bons Européens », ne nous aimaient pas ou n'aimaient en nous que des distributeurs de gloire. La France était pour eux le pays le plus agréable, celui où l'on savait le mieux causer, où la vie avait le plus de douceur. Seulement, dès qu'il s'agissait des intérêts sacrés du cœur et de l'esprit, on lui préférait la sérieuse Angleterre ou la pensive Allemagne. Cherbuliez... n'était point dupe des clichés sur la profondeur de l'esprit anglais ou sur l'idéalisme du peuple allemand¹... »

Leur caractère européen est comme une ressemblance de famille existant entre ces Suisses de langue française, et à cette famille Cherbuliez appartient en effet : « On l'eût dit proche parent de cette Française de Genève, M^{me} de Staël » a constaté un des collaborateurs du *Figaro*². Oui, sans doute en vertu de ses tendances à vouloir aimer notre pays, avec son esprit sans doute, mais en apprenant à le connaître aussi avec son cœur. « A côté de cette initiatrice de génie » (ceci de M. Meunier), « on pourrait citer Marc Monnier et surtout M. Edouard Rod, esprit franchement cosmopolite, lui aussi, et dont la psychologie clairvoyante et solidement informée a ouvert sur les âmes contemporaines plus d'une perspective³. » Et nul de ceux-ci n'est cosmopolite au sens que repoussait Cherbuliez, au sens d'indifférent. C'est seulement en raison de cela qu'ils ont comme lui pu faire bonne besogne.

L'importance que l'on attribue à notre auteur en tant que romancier cosmopolite varie quelque peu. Le critique du *Figaro* cité plus haut trouve :

1. *Cent ans de vie française. Revue des Deux Mondes. Livre du Centenaire. 1929*, André Bellessort.

2. *Figaro*, 3 juillet 1899. L. de Meurville.

3. Préface de G. Meunier. *Œuvre de Cherbuliez*, 1901.

« Qu'il a été l'initiateur de ce qu'on appelle le roman cosmopolite depuis que M. Paul Bourget lui a donné une forme plus particulière encore¹ ». A cette opinion se rallient plusieurs commentateurs :

« Nous avons vu après la dernière guerre », dit M. Leguay, « avec M. Paul Morand et beaucoup d'autres, une renaissance du roman cosmopolite. Il serait injuste d'oublier que Cherbuliez en fut chez nous l'introducteur... » Parlant de son premier roman, dont la vogue fut si grande, il dit encore ailleurs : « Mais ce charmant héros ne rend pas compte à lui seul du plaisir que nous prenons au *Comte Kostia*, ni de son succès. C'est un roman dont les personnages sont des Russes. Grande nouveauté en 1862, à une époque où Tourgueneff représentait à peu près toute la littérature russe en France. C'est en 1886, vingt-quatre ans plus tard, que Voguë publiait sur le roman russe son livre fameux, et qui orientait dans cette direction tant de curiosités. » C'est d'ailleurs ce qu'a noté M. A. Bellessort dans l'article précédemment cité : « *Le Comte Kostia* a précédé d'une vingtaine d'années l'invasion des romans russes. » Et encore du même :

« Cherbuliez créait des types, surtout parmi ces personnages nouveaux qu'il introduisait dans notre roman. Il a été un des premiers, — sans Balzac, je dirais le premier, — à étudier la société cosmopolite que les relations facilitées entre les nations avaient ébauchée au XVIII^e siècle, et dont la Révolution et l'Empire ont hâté la croissance. Jusque-là, elle n'existait, à l'état embryonnaire, que dans les colonies, dans le monde diplomatique et chez les aventuriers. Voyez plutôt les *Mémoires* de Casanova. Depuis, elle s'est étendue et fixée de préférence dans certaines villes où la Providence est plus grande qu'ailleurs, Paris, Rome, Genève. M. Paul Bourget, si friand de modernité, n'a pas manqué de jeter son filet dans ces eaux si mêlées où les âmes prennent souvent des colorations singulières, et il en fait une brillante étude, *Cosmopolis*. Mais Cherbuliez, avant lui, nous en avait donné la sensation dans *Méta Holdenis* et *Samuel Brohl et Cie*. »

Pour le roman il apparaît donc bien que Cherbuliez fut un véritable précurseur. Edouard Rod, lui-même, comme il a été dit, un cosmopolite du meilleur aloi, « l'a nommé le créateur du roman cosmopolite². »

Cela est vrai pour le roman sans doute, mais, en toute justice, il

1. *Figaro*, supra.

2. Buchat. *Ed. Rod et le Cosmopolitisme*. Nationale : 4° Z 2445 (68).

faut aussi reconnaître que son rôle de précurseur, de « vulgarisateur » de cet esprit ne s'est pas limité aux seules œuvres de fiction : « Quel excellent professeur de littérature comparée il aurait fait ! » s'était écrié devant Faguet un admirateur du romancier... Et il ne faut pas non plus oublier l'œuvre de Valbert ; « l'incomparable Valbert », dans le même ordre d'idées. N'a-t-il pas, en effet, enseigné par la longue suite de ses articles de publiciste, qu'il fallait, selon le principe cher à M^{me} de Staël, « apprendre à penser en Européens ? »

« Sur plusieurs points il fut un précurseur. Il n'a pas attendu pour nous initier aux littératures étrangères que l'exotisme devînt une mode impérieuse. Il connaissait Strindberg, Hauptmann, Ibsen, Wagner avant l'apostolat de M. Lugné-Poé... Il avait l'instinct polyglotte, l'art de découvrir dans les faits le trait significatif et dans les livres la page essentielle ¹. »

Mais pour bien saisir le sens de son cosmopolitisme, il est peut-être bon de le confronter avec ce mot qui vient de nous être indiqué, l'exotisme : Bernardin de Saint-Pierre d'une part, Loti de l'autre, ont fixé deux des sens de ce terme appliqué à un genre littéraire. La nature sauvage et pittoresque, les pays équatoriaux, les peuples simples et donc près de cette nature ou les demi-civilisés semblent en déterminer les éléments caractéristiques qu'on s'attend désormais à y trouver décrits. Mérimée avec ses personnages cornéliens, vivant et agissant dans un cadre approprié, a su donner à ses nouvelles cette teinte d'exotisme que M^{me} de Staël dans sa *Corinne* avait également marquée.

Point n'est besoin, cependant, d'aller aux Antilles, au Japon, en Corse ou même en Italie pour y découvrir l'atmosphère cosmopolite : Le cosmopolitisme vient de l'observateur lui-même qui accepte le monde comme sa patrie ou peu s'en faut, observe de ce fait une attitude de compréhension sympathique à l'égard des peuples étrangers et de leurs représentants. L'élément cosmopolite n'a pas d'habitat, il nous arrive plutôt chez nous avec les étrangers qui voyagent. L'exotisme est plus enraciné. Il a besoin de son décor. Romancier se spécialisant dans le genre exotique ou cosmopolite, que fut au juste Cherbuliez ?

Faguet déclare qu'« il fut d'abord un conteur exotique comme nous disons aujourd'hui²... » Et encore : « Aussi bien pour le prendre

1. *Annales politiques et littéraires*, Gaston Deschamps, 9 juillet 1899.

2. E. Faguet. *Revue politique*, juillet-décembre 1899.

d'abord comme romancier, fut-il le premier qui rompit avec les traditions du réalisme pour renouveler le roman par un exotisme discret et bien entendu¹. »

Mais, et Faguet insiste sur ce point : « Ce n'est pas Cherbuliez qui a inventé l'exotisme avant Bourget... », et il cite *Colomba*, *Carmen*, *la Chartreuse de Parme*, *Corinne*, *Cleveland* à l'appui de son dire, affirmant que « c'est à cette catégorie des romans de mœurs européennes qu'il faut rattacher par exemple *L'Aventure de Ladislas Bolski* et aussi *Le Prince Vitale*... et aussi *Samuel Brohl*... et aussi l'étonnante *Méta Holdenis* ».

Mais à tout bien considérer les types décrits par Cherbuliez, on peut constater que ce ne sont pas seulement là des peintures des mœurs européennes qu'il nous fait et qui l'intéressent exclusivement, mais bien plutôt celles des caractères étrangers d'exception : le Comte Kostia est Russe, mais c'est un Russe cultivé et barbare à la fois ; Samuel Brohl, Bolski ne sont pas légion dans leur propre pays. Cosmopolitisme et exotisme s'allient donc chez lui à doses presque égales. C'est en cela que consiste son originalité.

Que valent ses peintures ? Quel en est le degré de vérité ? — Zola, attaquant Cherbuliez, observe qu'« il ne choisit ses personnages que parmi les Polonais, les Hongrois, les Tyroliens, ce qui lui permet de mentir plus à son aise² ». Il est vrai que Zola aurait eu quelque difficulté à nommer les Hongrois et les Tyroliens qu'il prétend avoir rencontrés dans les romans de Cherbuliez. Au contraire, Brunetière³ affirme que : « tous ces Polonais et tous ces Russes, tous ces Allemands et tous ces Anglais, tous ces aventuriers et toutes ces grandes dames, toutes ces institutrices et tous ces conspirateurs, il les avait vus défiler devant lui ; il en avait connu, fréquenté quelques-uns... »

Cependant il est assez juste de faire observer que Cherbuliez peint des caractères qui déconcertèrent quelque peu à la fois les critiques aussi bien que le public de son temps. Ses personnages surprenaient : ils surprenaient parce qu'à cette époque on ne connaissait guère de l'Anglais que l'insularité impassible et l'automatisme conventionnel ; de l'Allemand que la morgue ou la plate servilité ; bref, que des caricatures faites de clichés faciles et tenaces comme tous les clichés.

1. E. Faguet. *Discours de réception*.

2. Zola. *Les romanciers naturalistes*, 1881.

3. F. Brunetière. *Discours académiques, Discours pour les obsèques de V. Cherbuliez*.

Or, dit P. Sirven¹ : « les personnages qu'il met en scène sont le plus souvent d'une vérité restreinte : Russes ou Cosaques, Anglais ou Italiens, plutôt qu'hommes... » A ceci on peut, comme à l'ordinaire, opposer une opinion contraire : « Ils (les personnages) ne se contentent pas d'être de leur pays », dit L. Ducros, « d'être des nationaux authentiques, ils veulent être et sont de vrais originaux... Aussi Mistress Simpson est bien Anglaise, mais elle est encore plus Mistress Simpson² ».

Cherbuliez aurait eu le tort de trop bien connaître ses modèles et de ne pas sacrifier assez au convenu. Le fait est que l'on savait alors fort peu de choses, et encore était-ce très superficiellement, des Russes, des Polonais, etc... dont les caractéristiques essentielles nous sont à l'heure présente si connues : « Sur la Russie et sur les Russes en 1862, notre documentation n'était pas fort abondante. Que les Russes introduits par Cherbuliez comme personnages dans le roman français soient un peu fantaisistes, ce n'est pas douteux. Merlet pouvait reprocher justement au *Comte Kostia* d'être par trop moscovite de l'ancien régime, un contemporain de Pierre le Grand... Il y a plus de vérité dans le portrait du docteur Wladimir Paulitch ou dans celui du P. Alexis, un pope comme Cherbuliez en avait pu voir en Orient et au Mont Athos. Or, le P. Alexis, justement, a visité le Mont Athos. L'esthétique byzantine avait passé dans sa chair et dans ses os; il savait par cœur le fameux *Guide de la Peinture* rédigé par le moine Denys et son élève Cyrille de Chio³... »

Quant aux Polonais, Cherbuliez aurait été plus heureux, bien qu'en réalité, eux aussi aient été trouvés un peu déconcertants par les lecteurs de 1890 :

« Une légende qui circulait parmi les familiers de Buloz voudrait que le sujet de *Ladislas Boslki* ait été fourni à Cherbuliez par Julien Klaczko, polonais lui-même et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*. Il se serait enfermé avec Cherbuliez un jour et une nuit pour lui raconter cette romanesque histoire. Mais il ressort d'une lettre de Cherbuliez lui-même à Edouard Pailleron (citée par Marie-Louise Pailleron, p. 275) que si Klaczko l'avait bien effectivement engagé à faire un Didier Polonais et lui avait même promis de lui en montrer un, le roman était fort avancé avant que Cherbuliez eût fait le voyage de Paris pour s'aboucher avec lui. L'aventure de ce Ladislas Bolski, commettant une lâcheté, trahissant sa patrie et ses amis pour une femme qui se substitue, quand il s'agit de

1. P. Sirven. *Revue Bleue. Portraits contemporains*, 1893.

2. L. Ducros. *Revue politique*, 24 décembre 1884.

3. Leguay.

payer de sa personne, sa femme de chambre¹, est bien sortie de l'imagination de Cherbuliez, mise en branle peut-être par le récit de Klaczko ou de tout autre, mais nourrie surtout par ses lectures sur l'histoire de la Pologne et ses observations sur la psychologie des Polonais...² »

L'exactitude des tableaux qu'a faits Cherbuliez du monde cosmopolite ou exotique comme on voudra l'entendre, était remarquable pour le temps. M. G. Lanson déclare³ qu'« il a mis dans ses romans des silhouettes exotiques qui sont amusantes et paraissent exactes ». Pour notre part nous pensons qu'elles l'étaient effectivement alors. A l'heure actuelle elles auraient besoin d'être rafraîchies, remises au point, car la société cosmopolite grâce aux facilités et à la modicité relative des transports s'est modifiée, élargie. Les modes de pensée et de vie du monde latin passent avec une rapidité incroyable au monde anglo-saxon pour y subir les transformations et adaptations nécessaires au caractère national et vice versa.

A l'époque où Cherbuliez écrivait, les types étrangers étaient plus stables, partant plus faciles à esquisser. Cherbuliez excella à en exprimer les traits caractéristiques essentiels. Qu'on compare par exemple Miss Rovel (type du garçon manqué comme l'appelle un critique anglais, type encore souvent exact à l'heure actuelle) et sa fantasque de mère au portrait de la mère anglaise et de sa fille que nous a laissé About dans *Le Roi des Montagnes* (1856) et l'on constatera combien le premier de ces deux auteurs l'emporte en vérité d'analyse sur le second.

Cherbuliez surtout mieux documenté sur les choses et les gens d'Outre-Rhin a naturellement pu peindre ses types d'Allemands avec plus de précision que les autres. Lorsque parut « l'étonnante *M'ta Holdenis* » qui provoqua en Allemagne un beau tapage, ce qui montre que l'auteur avait visé juste, il reçut de Berlin un billet laconique, anonyme : « C'est bien cela. »

Cherbuliez, s'il a montré tant de prédilection pour ce genre, l'a fait sans doute parce que son domaine particulier, le roman romanesque, s'accommodait parfaitement de tous ces personnages étranges et étrangers à la fois et aussi parce que son talent personnel y était éminemment propre. De même qu'Hegel lui avait découvert les horizons illimités de l'Idéalisme, de même que le Parthénon lui avait révélé l'esprit classique dans ses harmonieuses limites, la lecture

1. Sur cette substitution inspirée peut-être de *Lilia*, cf. Poitvin. *La corruption littéraire en France*, Bruxelles, 1872, pp. 151-156.

2. Leguay.

3. G. Lanson. *Littérature française*, p. 1086.

de Tourgueneff l'orienta vers l'étude psychologique qui le passionna constamment par la suite, celle de ces âmes troubles qui offrent le mieux l'image accentuée d'un conflit, ce qui pour le partisan de l'école d'énergie qu'il était, devait être le champ le plus fructueux de ses enquêtes. « La nature slave », lui dit Renan, « vous frappa tout d'abord¹. »

Et il ajoutait : « Avec Tourgueneff, vous aimez à vous perdre dans cet abîme d'imprévu. » Cherbuliez subit cette mode comme bien d'autres et sut l'exploiter pour son plus grand profit en tant qu'écrivain. Il s'est trouvé par ailleurs qu'ayant sa matière sous les yeux pour ainsi dire, il eut la bonne fortune de pouvoir l'étudier directement : « Il savait beaucoup et dans beaucoup de langues », dira Émile Ollivier sur sa tombe, et Faguet renchérit encore : « Sachant lire dans toutes les langues de l'Europe ou presque... Il avait sans cesse à l'esprit la façon de raisonner et de déraisonner de tous les peuples. » Son talent particulier, toutefois, fut à notre avis de s'être, grâce à la tournure philosophique de son esprit, passionné pour l'homme en général et ceci malgré les particularismes de frontières.

Plus tard devenu publiciste, il devait continuer à appliquer dans un autre genre sa connaissance de l'étranger : « Personne », dit encore Faguet, « ne connaissait l'Europe mieux que Cherbuliez. » Critique averti, il put interpréter les gens et les événements réels avec le jugement même dont il s'était servi pour les types qu'il avait su rendre vivants dans son œuvre de pure fiction : « Ses portraits de Bismarck et de Lord Beaconsfield » a écrit M. A. Bellessort, « n'ont pas pâli.. »

En glanant parmi les pages des romans de Cherbuliez, on peut établir comme un petit traité de géographie humaine des peuples étrangers et de leur esprit. Voici d'abord les pays allemands : Il nous apprend que « les cœurs germaniques frissonnent à meilleur compte que les autres, que cela se passe à fleur de peau sans tirer à conséquence et que l'imagination fait le reste » (*Méta Holdenis*, p. 149). Que dire de ce sentimentalisme attendrissant ? : « Il y a anges et anges. Ceux qu'on voit en Allemagne ne ressemblent pas aux autres; leurs yeux... promettent dans une langue mystique des plaisirs qui ne le sont pas » (*Id.*, p. 19).

Il faut pour apprécier le Gemütl aller là-bas, apprendre à savourer le vague à l'âme « sous la pesanteur d'un ciel éternellement gris qui

1. Séance de l'Académie. Réponse d'E. Renan, 25 mai 1887.

semble parler allemand » (*Méta Holdenis*, p. 11). Mais si *Méta Holdenis* et *Paule Méré* sont des études de la petite fleur bleue et de la transparente innocence s'accordant parfaitement avec une impénétrable perversité, *Les Inconséquences de M. Drommel* sont une charge, une caricature de la nouvelle génération des Allemands dont se défiait Cherbuliez :

« Il appartient à cette nouvelle génération d'Allemands qui explique tout par les cellules et qui n'a pour Goëthe et pour Hegel qu'une médiocre considération (*Drommel*, p. 216), car : « Les Allemands (modernes) se distinguent entre tous les peuples par le génie du réalisme, par le sentiment de la synthèse... C'est la synthèse germanique qui a vaincu à Sedan » (*Id.*, p. 262).

M. Drommel naturellement « contemplait les Welches du haut d'un mépris juché sur cinquante canons Krupp » (p. 222) et acceptait d'eux « ces hommages instinctifs et tout naturels que les races subalternes rendent aux races supérieures » (p. 248). Ces opinions n'ont-elles pas vraiment un accent d'actualité ?

Voici maintenant pour la race slave en général : « Les slaves apprennent vite et oublient de même » (*Le Comte Kostia*, p. 249).

Ce qui attirait surtout Cherbuliez, c'était le contraste que présente l'âme slave : « L'extrême douceur jointe à l'extrême énergie, c'est slave » (*L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 74) « Il y a en lui du Pierre le Grand. La volonté est de fer, et ses passions sont de feu » (*Le Comte Kostia*, p. 187) « Une physionomie telle qu'il s'en rencontre souvent parmi les gens du peuple en pays slave : elle annonçait à la fois l'énergie dans l'acte et la placidité dans l'âme » (*Id.*, p. 57). Mais que vaut son jugement sur les Slaves en général ? « Les Slaves sont de toutes les races de la terre la plus malléable, la plus flexible... Aussi possèdent-ils de nature le talent de l'imitation et le don des façons singères... L'âme d'un Slave qui a de l'âme a plus d'étendue qu'une autre sans être moins profonde, et elle donne à ses vertus une souplesse que nous ne donnons nous autres qu'à nos vices » (*Le Comte Kostia*, p. 14).

Sur la Russie en particulier l'auteur s'est montré à bien des égards prophétique : « Ces moujiks qui seront peut-être l'un des premiers peuples de la terre quand ils auront secoué le collier de misère et de servitude » (*Id.*, p. 123).

L'âme russe est compliquée et la sagesse est d'en tenir compte :

« Comme il est censé ce proverbe russe qui dit : « il faut plus d'un jour pour faire le tour d'un homme ! » (*Id.*, p. 138).

Voulez-vous comprendre le Russe, reconnaissez d'abord que son

tempérament échappe aux formules claires et faciles : « L'homme du peuple même sait s'y faire distinguer : On sait qu'en Russie l'homme du peuple a des instincts innés d'élégance qui se trahissent dans tous les ouvrages de ses mains » (*Le Comte Kostia*, p. 126).

Mais c'est dans l'aristocratie bien entendu que Cherbuliez trouve les plus frappants exemples de cet esprit subtil, désabusé, artiste :

« Cette grâce ironique dans les manières qui est le propre des grands seigneurs moscovites et qui atteste une longue habitude de jouer avec les hommes et avec les choses » (*Id.*, p. 2). Le Russe cultivé sera donc le prototype de ce que Cherbuliez aurait voulu paraître et ce qu'on lui a reproché : « Un raffiné d'Alexandrie. » Peut-être est-ce dans l'étude de ces caractères qu'il a par un mimétisme inconscient assumé lui-même ce tour d'esprit de dilettantisme : « Soyez sûr que le déniement russe atteint des dimensions qui ne se peuvent dire » (*Id.*, p. 9). Ne le jugez donc pas à la légère : « Vous lui reprochez son déniement absolu... Mais on n'est vraiment Russe qu'à ce prix. Qu'est-ce que la Russie? Le trait d'union entre l'Europe et l'Asie. Nous nous croyons nous autres bien cosmopolites parce qu'à force de nous ingénier, nous parvenons à nous convaincre que Dante, Gœthe et Shakespeare ne furent pas entièrement dénués de sens commun. Belle plaisanterie que cela! En Russie on adore tous les dieux de la terre... Un vrai Russe doit avoir autant d'âmes qu'il y a de gouvernements dans l'empire, il doit déchiffrer à livre ouvert un cœur mandchou ou tchérimisse; il doit honorer la Panagia sans se brouiller avec le Dalai-Lama; il doit être capable de s'acclimater partout, de se naturaliser partout, de tout comprendre sans se passionner pour rien. »

« Nous autres Russes, nous sommes appelés à fonder l'unité du genre humain... »

« Je me trompe : les Russes ne sont pas condamnés sans appel au déniement absolu. Leur cosmopolitisme peut se tourner en esprit d'universelle sympathie... »

« Je demandais un jour à un Moscovite, quelle mission il attribuait à la Russie; il me répondit par cette définition : Tout pacifier en comprenant tout... »

« Les Russes sont des Occidentaux qui ont les pommettes et l'imagination orientales... »

L'union disparate de l'Orient et de l'Occident, que faut-il de plus pour jeter à bas les institutions les plus solidement établies?

Après les Russes, les Polonais. Cherbuliez ne cachait nullement sa sympathie pour cette race d'opprimés: il a par ailleurs fait sur elle

des épigrammes à la vérité un peu cruelles mais qui ont néanmoins fait fortune : « Tête creuse, tête à chimère, vrai Polonais » (*Bolski*, p. 40).

« Qu'est-ce que la Pologne? Une Espagne peinte en gris » (*Id.*, p. 25).

« Il est moins difficile et moins méritoire à un Polonais d'être un héros qu'un honnête homme » (*Id.*, p. 56)... « La Pologne est l'Eldorado du courage, elle en est pavée » (*Id.*, p. 65)... « Mais le paillon, la draperie, le plumet enfin, c'est la malédiction de la Pologne » (*Id.*, p. 64).

Et puis aussi un soupçon de jactance, de fatuité : « Les Polonais ne s'ébahissent guère des bonnes fortunes qui leur surviennent; ils partent de ce principe que tout leur est dû » (*Ladislas Bolski*, p. 5).

« Slavus saltans, c'est l'ancien nom des Polonais » (*id.*, p. 66). Mais malgré ces pirouettes : « retomber toujours sur les pieds, c'est une vertu polonaise » (*id.*, p. 656). Ailleurs Cherbuliez trouvera que c'en est une française aussi. Ce n'est pas le seul point commun entre ces deux peuples amis. L'instabilité, par exemple, est un trait chez eux quasi national :

« La république nous a laissé en héritage le liberum veto et sa très glorieuse anarchie » (*id.*, p. 65)... Ce conseil donc : « Ce qu'on vous conteste à vous autres Polonais, c'est la suite dans les idées et la discipline de la volonté » (*Samuel Brohl et Cie*, p. 182).

L'opinion de Cherbuliez sur la Polonaise est à noter : « Quelqu'un prétendait que la Polonaise est du punch à l'eau bénite » (*id.*, p. 63)... et aussi que « rien ne ressemble plus au ciel que le regard d'une Polonaise » (*Bolski*, p. 6).

De la Hollande, Cherbuliez n'a guère qu'un mot à dire et il est à sa louange : « Tout nous paraît compliqué et ces gens là simplifient tout » (*Le Secret du Précepteur*, p. 265).

Passons en Belgique — Cherbuliez a de son peuple une très haute opinion, mais cela ne l'empêche nullement de s'en gausser doucement :

« Le Belge est un animal raisonneur et incombustible » (*La Revanche de Joseph Noirel*, p. 227).

En parfait contraste avec le Polonais, il en fait ressortir le flegme : « On est un peu Belge dans ce pays : on a le sang épais, l'humeur tranquille, la passion lente » (*Olivier Maugant*, p. 227).

L'auteur note lui aussi la rondeur assurée de nos voisins :

« M. Lebon qui était Belge, ingénieur et clérical avait trois raisons pour une de ne pas ménager ses termes » (*id.*, p. 146).

Cherbuliez, si on en juge par ses remarques sur les Anglo-Saxons, aurait lui aussi pu écrire des Lettres sur les Anglais fort intéressantes, mais il est à présumer qu'elles n'eussent guère été tendres. Il avait sans doute eu surtout affaire à l'Anglais voyageur d'autrefois, dont l'insularité méprisante l'avait probablement indisposé.

Sur cette insularité voici ce qu'il dit : « Par une déplorable fatalité, en quelque endroit du monde qu'un Anglais s'établisse, il est condamné à partager l'air qu'il respire avec les indigènes » (*Le Secret du Précepteur*, p. 64). Et sur leur splendide isolement : « Elles possédaient cette faculté de s'isoler qui est le privilège de la race anglo-saxonne ainsi que des araignées d'eau » (*Après Fortune Faite*, p. 252).

Le bombardement d'Athènes et les dégâts commis aux monuments antiques de la Grèce avaient indigné cet ardent admirateur de Phidias :

« Les Anglais seuls sont capables de détruire les antiquités qu'ils ne réussissent pas à voler » (*La Vocation du Comte Ghislain*, p. 229).

Mais quant au reste, pourquoi faire un grief aux Anglais d'être si parfaitement ce qu'ils sont. On a tort de les accuser d'hypocrisie :

« Théodule m'a expliqué que les ipsissimes, secte fort répandue dans la Grande-Bretagne, sont des sages qui ont la franchise d'avouer qu'ils considèrent leur nombril comme le centre de l'univers » (*La Bête*, p. 121).

L'intransigeance de l'Anglais, est due, selon lui, à cette nature si entière qui est la leur et à leurs institutions morales si rigides :

« Quand on est né de l'autre côté de la Manche, on a beau être le meilleur des hommes, l'âme manque de souplesse, elle ne prête pas, les ressorts n'ont pas assez de jeu » (*Paule Méré*, p. 213). Il souligne également leur parti pris légendaire : « Les vrais Anglais se contentent d'avoir raison ; ils naissent à cheval sur leur droit... Les vrais Anglais ne demandent jamais conseil » (*Le Grand Œuvre*, p. 164).

Mais Cherbuliez sait apprécier l'Anglais avant que le « kant » ne soit venu le gâter : « Enfants de la Grande-Bretagne... ceux qui plaisent, plaisent beaucoup parce qu'ils allient la virilité du caractère avec la candeur d'une âme sans prétentions et qu'ils savent être des hommes sans se soucier d'être des personnages » (*Paule Méré*, p. 10).

Ce sont les femmes anglaises que le romancier a choisies de préférence comme sujets d'étude : « Quand une Anglaise se décide

à jeter son bonnet par-dessus les moulins, elle le lance si haut que la terre entière le voit tomber » (*Miss Rovel*, p. 13). Il observe : « ces allures de coup de vent qu'ont les Anglaises qui s'émancipent » (*Paule Méré*, p. 32).

Sur l'Espagnol, Cherbuliez n'a guère que des boutades : « N'ayez pas l'air de vous soucier des Espagnols, ils tiendront à vous si vous ne tenez pas à eux » (*La Revanche de Joseph Noirel*, p. 232), et celle-ci : « Il n'est pas donné à tout le monde d'être Espagnol jusqu'au bout » (*L'Idée de Jean Téterol*, p. 190).

Sur l'Italie et en particulier sur Rome, ses impressions sont beaucoup plus nombreuses et plus vives. Il loue la pondération des Italiens :

« Les Italiens ont cela de bon que tout sentiment vrai les intéresse. Ce peuple intelligent et sensible professe le spiritualisme de la douleur. Il sait qu'elle est un être de raison » (*Le Prince Vitale*, p. 39). Il apprécie leur esprit de finesse : « Cette finesse italienne qui est moins une finesse de saillies que l'art d'éviter les fautes et de profiter de celles d'autrui » (*Le roman d'une Honnête Femme*, p. 245). Et malgré elle aussi, il constate que chez eux du moins persiste la joie de vivre :

« Cette grosse gaieté romaine qui secoue la poitrine et éclate sans fausse honte, car ce n'est pas Rome qui a inventé le kant » (*Le Prince Vitale*, p. 43). Et cependant « les Romains sont un peuple éminemment soucieux, ils ont toujours en tête quelque projet, et leur indolence n'a rien de commun avec l'oisiveté florentine, ni avec le kief du Turc dont la délectation suprême est de ne rien faire et de ne penser à rien » (*Une Gageure*, p. 16). « En vérité, c'est une étrange chose que Rome... A Rome l'indigence vit côte à côte avec la richesse qui l'admet dans sa familiarité... On peut dire que Rome presque tout entière n'est qu'un gigantesque village... La campagne envahit de toutes parts la Ville Eternelle ;... c'est l'églogue mariée à l'épopée » (*Le Prince Vitale*, p. 18).

Mais Florence qu'il a aussi connue, a sa préférence : « Florence c'est la ville du monde la plus tolérante pour les aventures, la plus hospitalière pour les situations extra-légales. On y respire encore la douceur et les miséricordes du Décaméron » (*Méta Holdenis*, p. 51).

Traversons la Méditerranée : « Singulier mélange de douceur presque féminine et de fierté sauvage qui est propre à l'Oriental » (*Miss Rovel*, p. 3).

Il est sévère pour l'Africain : « L'Arabe acquiert dès son enfance

le talent de se tenir, de parler et de se draper... Ces gens-là me semblent par moments d'une espèce supérieure à la nôtre... Mais grattez un peu et vous verrez que ceux qu'on a surnommés les aristocrates du désert sont de faux aristocrates. Ils n'ont que deux passions, la fureur du lucre et la folie de la vanité » (*La Vocation du Comte Ghislain*, p. 224).

Cherbuliez dans *Samuel Brohl et C^{lo}* nous fait un portrait plutôt sympathique de cet autre oriental nomade : le Juif. On sait que lors de l'Affaire il fut suspecté de sémitisme et qu'une de ses pièces fut sifflée en conséquence. Son épigramme la plus fameuse peut-être a trait à cette race si essentiellement adaptable : « Tous pays a les Juifs qu'il mérite ».

Son opinion sur eux n'est d'ailleurs pas uniformément favorable :

« Qu'était-il allé faire à Bucharest, dans cette ville où tous les Allemands sont des Juifs, où les Juifs ne sont pas des hommes ? » (*Samuel Brohl*, p. 111).

Sur les États-Unis, il nous livre ce lieu commun qui ne l'était peut-être pas de son temps : « Vous êtes d'étranges créatures, vous autres Américaines. Vous entendez qu'on vous parle chapeau bas, qu'on vous traite en princesses, et vraiment dans ce pays les hommes sont de bonnes dupes, ils n'ont pas l'idée d'exiger que leur femme leur serve à quelque chose » (*Après Fortune Faite*, p. 208). Cherbuliez n'avait évidemment pas visité l'Amérique.

Sur l'Amérique du Sud dont il a tenté de rendre l'atmosphère particulière d'exotisme, il a l'opinion d'un civilisé pour ceux qui sont en passe de le devenir : « En France tout est permis, mais chaque chose a son nom. Au Pérou le vocabulaire n'est pas fait » (*Prosper Randoce*, p. 246).

Mais le plus souvent, sans aller si loin, c'est vers la « petite patrie » qu'il se tourne pour y trouver ses types régionaux caractérisés. La Provence : « Elle possédait deux vertus théologiques et provençales, la foi et l'espérance » (*Après Fortune Faite*, p. 50). « En vraie Provençale qu'elle était elle tenait moins au nécessaire qu'au superflu » (*id.* p. 170). Il a souvent décrit la femme du Midi : « Les Méridionales sont selon les cas les plus passionnées des femmes ou les plus indifférentes » (*id.*, p. 172). « Les inquiétudes d'une vanité toujours éveillée, sous cet air de nonchalance qui est la grâce des Méridionales » (*id.*, 174).

Et sur Paris enfin qui devint sa patrie spirituelle : « Paris est une grande meule qui aiguisse et qui use... Parce qu'à Paris on n'a pas

le temps, parce qu'à Paris les heures sont des minutes... parce qu'à Paris on ne tient à savoir le fond de rien attendu qu'on sait d'avance le fond de tout » (*Prosper Randoce*, p. 104).

Ainsi se termine le périple. Les caractères cosmopolites que Cherbuliez a dessinés retiennent à plusieurs égards leur valeur documentaire. Ils ont bien un peu vieilli, c'était inévitable parce que les modes changent, mais ce qu'il y avait en eux de généralement humain n'a pas changé.

III

LE ROMAN IDÉALISTE

« Les traditions littéraires comme les autres sont une puissance et on ne se dérobe pas aisément à leur empire » (Cherbuliez : introduction à *l'Idéal romanesque en France*, p. 6). La tradition idéaliste en est une et il ne semble pas que le romancier ait tenté de s'y dérober. Pourtant, dit-il encore plus loin (p. 10) en parlant du roman : « Dans la littérature moderne... pour la première fois l'art s'est émancipé, il jouit d'une liberté absolue »...

Dira-t-on que Cherbuliez est demeuré dans la tradition idéaliste parce que ses romans en règle générale ont un dénouement heureux ? « Je suis pour les romans qui finissent, surtout quand ils finissent bien » (p. 1). Non certes, bien qu'à la vérité cela soit parfaitement dans la tradition du roman romanesque et que les romanciers spécialistes de ce genre soient pour la plupart des idéalistes. « La vie n'est pas ainsi », a-t-il dit quelque part. Évidemment, donner à la fin d'un livre une conclusion qui satisfasse le lecteur moyen, toujours porté à l'optimisme et désireux de trouver le bonheur comme solution finale à tous les problèmes de l'existence, c'est une façon de donner un démenti au réalisme de tous les jours et par là s'affirmer idéaliste. Mais ce ne serait là qu'une définition par opposition et partant spécieuse et insuffisante. D'ailleurs beaucoup d'ouvrages ont été écrits qui sont dans la pure tradition et qui cependant « finissent mal », telle *La nouvelle Héloïse* par exemple. Il doit donc entrer dans cette tradition des éléments divers, plus ou moins importants ; ce sont ces éléments que nous voulons examiner et nous assurer à la fois si Cherbuliez a su en tenir compte dans ses romans.

A propos du *Comte Kostia*, E. Montégut, qui le donne comme modèle de ce qu'il avance, déclare : « Une œuvre idéale par excellence, c'est celle qui nous montre une série de faits dont la cause se métamorphose sans cesse sous nos yeux chaque fois que nous

essayons de la nommer, et recule toujours à mesure que nous avançons vers elle¹ ». Le thème du *Comte Kostia*, qui toutefois finit et finit bien, puisque dans la littérature de fiction il faut aboutir et plaire au public dont les exigences sont connues, se conforme assez bien à cette définition : aussi longtemps qu'il le peut et qu'il l'ose Cherbuliez tient le lecteur en haleine, remet la solution de l'énigme, change les données du problème, déroute la perspicacité des curieux.

L'idéalisme est plus qu'un genre littéraire, plus qu'une philosophie, c'est une tournure de l'esprit, une disposition naturelle à envisager choses et gens sur un plan plus élevé et meilleur que les apparences ne semblent nous y autoriser. Le romanesque particulier à Cherbuliez « synonyme de courage et de noblesse accompagné d'élégance » (comme il a été dit) est une manifestation indicatrice de cet esprit. Tout homme digne du respect de ses semblables et assez courageux pour le montrer est un idéaliste quelle que soit par ailleurs la rubrique grâce à laquelle sont le mieux décrits ses modes d'expressions. C'est là son titre de non-servitude : « Celui qui est vraiment libre sait voir le monde tel qu'il est. Il saura s'affirmer réaliste et pour la même raison sincère idéaliste, car ce sont des idéaux, vrais ou faux, qui gouvernent le monde². »

L'idéalisme est plus qu'une philosophie, car la philosophie nous isole précisément de ce monde où l'on peut trouver son idéal : « La philosophie », a dit Cherbuliez, « suppose l'absolu détachement de ce qu'on pourrait appeler l'ascétisme de la pensée. Le vrai philosophe fait abstraction de sa personne, il se met hors de cause, il n'a point de procès avec Dieu ; il adore la vérité jusque dans ses tristesses et dans ses cruautés, il a le divin plaisir de la comprendre et l'ineffable douceur de sa possession ; mais c'est une fête où nul profane n'est admis » (*Olivier Maugant*, p. 137). C'est pourquoi il trouve que « les philosophes dans le fond sont des indifférents » (*Samuel Brohl et C^{ie}*, p. 234) ; de même : « Ce philosophe était un grand indifférent » (*Olivier Maugant*, p. 1). Malgré tout, si négative que soit la philosophie, elle a ses compensations pour celui qui la pratique : « Elle ne suffit à rien mais elle sert à tout » (*Une Gageure*, p. 38) ; « Elle ne guérit de rien, la philosophie n'est pas un remède, mais c'est une pudeur » (*La Bête*, p. 309). Elle est l'amour de la Sagesse, mais c'est un amour égoïste et jaloux, un amour pour soi. L'idéalisme est plus dynamique ; il recherche, grâce à la Sagesse,

1. E. Montégut. *Revue des Deux Mondes*, mai 1867.

2. N. M. Butler. *Address to the students of Columbia University*, New York, 12 octobre 1934.

le meilleur, l'invente au besoin pour en faire profiter autrui. La philosophie de Platon et des Idéalistes anciens était fructueuse parce qu'elle se communiquait sous forme d'exhortations. M. Marcel Prévost, qui a connu Cherbuliez dans sa vieillesse, a eu l'impression en sa présence de se retrouver devant un de ces anciens sages inspireurs de la jeunesse : « Je demeure sous le charme de la parole aisée, nombreuse, savante, simple en même temps et amicale, qui faisait oublier les heures, suggérait le rêve de je ne sais quels jardins d'académie où un sage aux cheveux blancs enseignait aux jeunes hommes les beautés de la nature et les éternelles vérités¹. » Qu'il nous soit permis de citer un passage de Camille Bellaigue : « Il y a tant de manières d'être un ancien ! On peut l'être jusqu'en des récits romanesques, imaginaires et contemporains. M. Cherbuliez l'a été ainsi et cela par la subordination de son œuvre à une vertu intellectuelle et morale qui gouverna toujours l'esprit et l'âme antique : la Sagesse. Avant tout, plus que tout, plus qu'ingénieux, spirituel, éloquent et poète, M. Cherbuliez est sage². »

Quand on fait de l'idéalisme (érigé en doctrine philosophique) un système « résidant dans la négation de la réalité individuelle des choses distinctes du *moi* et n'en admettant que l'idée », on lui fait tort. Ce n'est pas nier la réalité mesurable que d'essayer d'en dégager l'essence, les grandes vérités-lois. Louis Ducros dans son analyse des *Causeries athéniennes*, l'œuvre la plus profondément idéaliste de Cherbuliez, dit de lui : « ... Il sait que le cheval de Phidias était un cheval barbe élevé à Athènes à l'époque de Périclès. En le lisant, un réaliste lui-même pourrait se déclarer satisfait, tant il y a chez lui de documents authentiques ; mais à l'inverse des réalistes, il n'oublie pas l'essentiel : l'âme des choses ; il sait que la vérité n'est ni dans l'idéalisme, ni dans le réalisme, et que marier l'idéal et le réel est non seulement un principe d'esthétique mais aussi le premier et le plus grand commandement en littérature³. » Il ne s'agit pas de faire le procès des écoles, mais de reconnaître à la vie de l'esprit la part qui lui est due. Brunetière dans son article intitulé *Revue littéraire* est beaucoup plus agressif, mais n'était-ce pas là sa marque ? : « Or, je suis présentement en train de croire que l'idéalisme dans le roman, dans l'art, pourrait bien consister tout simplement à avoir des idées, et inversement le naturalisme

1. Discours prononcé au nom de la *Société des Gens de Lettres* sur la tombe de Victor Cherbuliez.

2. C. Bellaigue. *Le Correspondant*, 1892, n° 133.

3. L. Ducros. *Revue politique*, 24 décembre 1881.

à n'en avoir point. Cette définition est simple, elle est conforme à l'étymologie...¹ ». La philosophie qui, elle, est pur esprit, a un cadre trop étroit pour y contenir l'idéalisme. Ce dernier pour maintenir son contact avec le monde doit parler le langage du monde, doit communier avec lui dans le domaine des sensations. Ce que le monde recherche, le plaisir, ce qu'il évite, la douleur, il doit en tenir compte : « l'ascétisme dit Eusèbe, est tout hanté de folies. Il est dans la nature de tout être raisonnable de chercher le plaisir et de fuir la douleur. Quiconque cherche la douleur et fuit le plaisir est un extravagant s'il n'est pas un hypocrite. » (*La vocation du Comte Ghislain*, p. 298).

La sagesse de l'Idéal peut donc se trouver aussi dans le monde du sentiment. Le principe de causalité peut très parfaitement s'y découvrir et avec lui le « summum bonum », but avéré de l'Idéalisme : « Spinoza n'a-t-il pas dit que l'amour est une joie à laquelle s'unit étroitement l'idée de sa cause ? Plus la joie est intense et plus la cause est évidente, plus aussi l'amour a de chances de durer » (*La Ferme du Choquard*, p. 152). Chacun des romans que Cherbuliez a écrits et dans lequel après traverses et vicissitudes les héros passionnés trouvent enfin le bonheur est une leçon d'idéalisme si on veut bien la comprendre comme telle. Comme la tragédie racinienne, elle nous donne, sur un plan beaucoup plus modeste, une leçon de logique du sentiment. C'est dans ce sens qu'il faut sans doute apprécier cette remarque de Bellaigue sur l'auteur : « ... Si comme dans son dernier livre (*L'Art et la Nature*) l'idéalisme n'est qu'une manière de sentir²... » Ce n'est pas qu'une manière de sentir mais c'est quelquefois une description de la bonne... « Vous avez un cœur », fait-il dire quelque part à un de ses personnages, « beaucoup de cœur, et même vous en avez trop ; mais vous n'avez ni discernement ni raison et quand la raison ne les garde, les meilleurs cœurs font les plus grosses sottises » (*La Vocation du Comte Ghislain*). L'idéalisme du sentiment tel que le conçoit Cherbuliez fait la part de tout, il est raisonnable, il est même la raison. Il est la mesure et partant classique dans sa conception. Parce que la sagesse exige que nous reconnaissons la double nature de l'homme, spirituelle et matérielle, l'idéalisme dans les romans de Cherbuliez sera l'acheminement vers une dualité de perfection. Les chocs entre ces deux natures, quelquefois représentées par plusieurs individus,

1. F. Brunetière. *Revue des Deux Mondes. Revue littéraire*, juin 1882 ; p. 940.

2. C. Bellaigue. *Le Correspondant*, 1892, n° 133.

quelquefois contenues en un seul, marqueront les étapes de cette progression. Les fous, les exaltés, les têtes brûlées, sont ceux chez lesquels l'équilibre de l'idéal est rompu parce qu'ils ont méconnu leur double nature : « Goethe dit dans sa pièce (*Torquato Tasso*) que les deux personnages qu'il met en contraste, le politique et le poète, sont *les deux moitiés d'un homme*. Mais la sympathie ne peut exister entre ces deux moitiés puisqu'il n'y a point de prudence dans le caractère du Tasse, ni de sensibilité dans son concurrent » (*De l'Allemagne*, p. 280). Cette idée reprise du mythe fameux de l'antiquité que Cherbuliez a exploitée si largement dans son œuvre, il la connaissait pour en avoir lu la théorie dans les doctrines philosophiques, pour en avoir vu l'application chez les grands maîtres de la littérature : Goethe, Shakespeare surtout dont *l'Hamlet* l'avait passionné et qu'il a souvent cité. Il ressort de ceci que la conception idéaliste de Cherbuliez par lui appliquée au roman se résume en deux mots : Caractère, sensibilité. Ce sont les points extrêmes de sa philosophie du sentiment. Mais s'il faut choisir entre eux, il penche résolument pour le premier : « Le premier point est d'avoir du caractère » (*La peinture à l'Exposition universelle*, deuxième article, 15 août 1878) et encore : « Il est bon d'avoir du *gemüth*, mais il ne faut pas s'en faire une profession. » Le caractère est nécessaire à qui possède un idéal à faire partager. Cherbuliez y a cru d'autant plus facilement qu'il a toujours eu un goût marqué pour toutes les manifestations de l'énergie. Cependant, il n'est pas pour lui question de donner toute sa mesure. L'idéal s'accommode mal de la violence et de l'outrance parce qu'elles réduisent l'art à l'impuissance : « L'homme qui crie n'a qu'une note, et quand on veut varier ses inflexions, il est bon de ne pas donner toute sa voix » (*L'idéal Romanesque en France*, p. 73). La mesure, antique forme de la sagesse, est pour lui le meilleur moyen d'atteindre presque à l'Idéal. Les personnages à caractère sont ceux qui connaissent le mieux leur mesure. Donner relief à leur unité est relativement aisé. La table des matières de son livre, *L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816* que nous donnons ci-dessous, montre assez bien, nous semble-t-il, la tendance de Cherbuliez à considérer les formes presque alternées de l'idéalisme dans les œuvres de fiction suivant les époques :

- « Les faux bergers. »
- « L'honnête homme et la précieuse. »
- « L'âme généreuse. »
- « L'homme de qualité et l'aventurier. »

- « Le cœur sensible. »
- « La sensitive et l'homme de bonne compagnie. »
- « L'amant de la nature. »
- « La belle âme. »
- « Les égotistes. »

On y voit tantôt le caractère, tantôt la sensibilité l'emporter selon la mode. « La littérature, a-t-on dit depuis longtemps, est l'expression de la société. Et comment en serait-il autrement ? Tout se tient dans l'esprit humain et il n'est rien à quoi la civilisation ou la barbarie d'une époque n'imprime sa marque. » (*L'Idéal Romanesque*, p. 3, introduction). L'idéalisme comporte un enseignement, avons-nous dit. Cherbuliez pense qu'on peut le trouver dans la littérature. Sans être réaliste il croit lui aussi au « document humain » : « Je m'empresse d'ajouter que la lecture des romans peut être autre chose qu'un plaisir ; elle devient une occupation intéressante et instructive, s'ils s'agit, non de ces productions éphémères qui naissent aujourd'hui pour mourir demain, mais de l'un des chefs-d'œuvre que le passé nous a légués... Ces vieux romans... ces vieillards de la lettre moulée, sont bons à entendre causer, car ils ont des choses à nous apprendre sur l'histoire des esprits, des mœurs et des idées. » (*L'Idéal Romanesque*, pp. 2-3.) Vivent donc les héros de roman, puisque grâce à eux, à leur âme forte, à leur idéal caractérisé ils parviennent à faire renaître sous nos yeux une époque que le temps avait selon toute apparence abolie ! Toutefois : « ces héros de roman ont bien si on le veut une grandeur idéale, mais ils représentent l'idéal propre à leur époque » (*ibid.*, p. 10). Il est bon de noter ici que Cherbuliez esquisse fort nettement la théorie que Taine mit ultérieurement en vogue, celle du « personnage représentatif ». « Le langage et les gestes de la passion », a-t-il dit ailleurs, changent selon les âges. » Le rôle du roman idéaliste consistera donc à faire ressortir sa vérité éternelle mais rajeunie au goût du siècle, et nous avons unité et harmonie, les deux attributs de l'art classique. Ainsi se maintient la tradition. Continuité et évolution en sont les modes. Cherbuliez a tenté de montrer que le roman tel qu'il le conçoit les a suivis : « La poésie est née de l'enthousiasme, la prose de la réflexion ; la poésie chante, la prose parle ; et qu'est-ce que le roman ? c'est l'épopée qui cesse de chanter et qui se met à parler. Le roman moderne ne fut à son origine qu'une transformation, une métamorphose de la chanson de geste (*Ibid.*, p. 6)... « La première ébauche du vrai roman (*Les Amadis*) n'est pas autre chose que la poésie conciliée avec l'ana-

lyse » (*L'Idéal Romanesque*, p. 7). Le Romantisme a été accaparé par les poètes. Dans leurs romans la poésie a donc dominé l'analyse. Les réalistes au contraire ont donné à cette dernière la place prépondérante. Ni les uns ni les autres n'ont en conséquence écrit de vrais romans, au sens que leur donne Cherbuliez. L'école idéaliste, si elle a réussi, a seule su concilier les deux tendances, conserver à la fiction son caractère distinctif. On ne peut vraiment dire que le Romantisme exclue l'Idéalisme. Il serait absurde et foncièrement injuste de ne pas reconnaître à Lamartine, à Musset, à Vigny, à Hugo des titres à l'Idéal. Mais il s'est trouvé que la tradition idéaliste instaurée par les Anciens a été par eux détournée vers l'Homme sublimisé. Le Romantisme a voulu la « poésie complète ». De là la scission. La nature en termes de l'homme ou l'homme dans la nature, voilà le grand schisme du Romantisme. Nous avons vu que Cherbuliez s'est rallié à la première interprétation ; tous ses romans sont des études de caractères, la sensibilité tout en restant présente y joue un rôle de comparse.

Le réalisme non plus n'est pas forcément écarté de sa définition. Et pourquoi le serait-il ? Les brutales équations et inégalités n'ont pas cours en littérature. Rien n'est le contraire de rien et rien ne ressemble à autre chose absolument. Il serait trop commode et trop simpliste de pouvoir donner avec H. Houssaye cette définition des deux écoles : « Idéaliste voulant dire qui voit tout en beau, réaliste signifiant qui voit tout en laid » (*Hommes et Idées*). Non, l'Idéaliste ne voit pas tout en beau, mais sa tendance est à voir l'ordre et l'harmonie et la raison, et c'est là en effet une conception de la beauté. Non, le Réaliste ne voit pas tout en laid, mais il regarde de trop près et l'« harmonie des ensembles », qui est selon Paul Claudel le but de l'art, lui échappe parfois. L'idéalisme de Cherbuliez ne se reconnaît pas aux noms aristocratiques de ses personnages, bien qu'il y en ait beaucoup dans son œuvre, convenons-en. Il ne plane pas dans une atmosphère raréfiée à souhait, tant s'en faut : « Pour nous plaire », a-t-il déclaré lui-même à Coppée, historien de la petite vérité terre à terre, peintre des humbles, « il faut que la poésie s'accommode à nos faiblesses, à nos curiosités profanes et qu'elle soit profondément humaine... » « ... Vous n'avez jamais pensé qu'il n'y eût de beau que le rare, et vous avez découvert de bonne heure que les choses les plus communes ont une grâce de nouveauté pour qui sait les voir... » « ... Plus d'un poète, plus d'un romancier, professent un souverain mépris pour les bourgeois et ne s'occupent de lui que pour célébrer ses ridicules... » « ... Hommes

de génie, confessez que le fond de l'homme est le bourgeois ! Vous l'avez pensé, Monsieur, et votre muse compatissante ouvrant ses bras, s'est écriée : Laissez venir à moi les petits marchands, les petits rentiers¹. »

Cherbuliez n'a d'ailleurs pas été un « pur ». Avec Feuillet l'Idéalisme avait acquis de bonnes manières ; mais notre auteur par espièglerie sans doute a fréquemment baissé de ton. Que dire par exemple de cette phrase, écho d'une lecture du Père Goriot : « Faudra-t-il changer les draps de la seconde pensionnaire ? Y penses-tu ? Elle part dans huit jours... » (*La Ferme du Choquard*, p. 99). Nous renvoyons au chapitre *Style* pour nombre d'autres exemples de crudités réalistes condamnables chez un Idéaliste mondain mais permises sans doute au romancier moyen qu'était Cherbuliez. Sa tendance vers la beauté parfaite n'en existe pas moins et nous savons qu'il a déploré l'entêtement matérialiste du siècle. Comme il l'a dit lui-même : « On ne voit plus aujourd'hui que les taches du soleil » (*L'Idée de Jean Téterot*, p. 127).

A quoi reconnaît-on le Beau Idéal ? A ce qu'il sait plaire : « On peut dire que le premier point de l'esthétique idéaliste, c'est que l'art est fait pour plaire...

« Il n'y a pas d'art quelque sujet que l'on traite s'il n'y a pas de charme,.. et le charme nulle part ne se dégage de la seule imitation de la nature ou de la vie », affirme Brunetière². C'est là principalement l'affaire de l'Esthétique et c'est ce qui explique pourquoi celle-ci s'est de bonne heure emparée de l'Idéalisme. Or, Cherbuliez est un esthéticien de profession, un spécialiste de l'Idéal. Nous avons vu ailleurs sa théorie de la conception et du rôle de l'Art³. Marc Monnier parlant, à propos des *Causeries Athéniennes*, des personnages porte-parole d'idées que l'auteur tâche de concilier, nous dit : « L'idéal est leur fait, et cet idéal que M. Cherbuliez hésite si fort à définir, peut-être pour ne pas répéter le mot trop connu de Hegel, est tout simplement l'accord parfait entre la pensée et la forme... Il s'agit de l'art tenant uniquement à rendre son idée, et ne copiant que dans cette intention la réalité⁴... »

Ceci, Monnier l'écrivait en 1860 au moment où son camarade

1. Réponse de M. Cherbuliez au discours de réception de M. F. Coppée à l'Académie française, le 18 décembre 1884.

2. F. Brunetière. *Revue des Deux Mondes*. *L'idéalisme dans le roman*, mai 1885.

3. Chapitres : *L'esthéticien*, *Le critique d'art*.

4. Marc Monnier. *Bibliothèque universelle, revue suisse et étrangère*. Tome neuvième, 1860.

Cherbuliez en était encore à sa première œuvre. Ayant fait ressortir le côté artiste de sa « dissertation esthétique encadrée dans un roman », qui lui permet d'« arranger la nature à son gré » et avec artifice, il montre que le jeune écrivain est bien dans la tradition classique, qui dispose, apprête et modifie la réalité pour l'asservir à une idée : « Tel était l'idéal grec, parfaitement opposé au réalisme malgré les scènes familières que ne dédaignaient point Homère ni Phidias. Cela est si vrai que l'art antique ne devint réaliste qu'à son déclin, lorsqu'il rechercha les types nationaux et individuels, le « caractéristique » en un mot, quittant l'épopée pour le drame et s'éloignant ainsi de son génie, au moins dans la statuaire, à mesure que le progrès naturel de l'intelligence cherchait à le rendre plus vivant, plus humain.... » A ce compte et d'après ce que nous avons cru pouvoir affirmer sur l'ensemble de son œuvre de fiction, Cherbuliez serait un idéaliste décadent, un indiscipliné vénérant ses anciens maîtres mais jetant un coup d'œil intéressé sur les nouveaux. Il croit certes, et très fermement à l'Idéal, mais son Idéalisme s'accommode fort bien de l'étude des types nationaux, voire internationaux, des individus « caractéristiques », côtoie parfois le drame bien que ce ne soit pas pour longtemps et ignore de propos délibéré l'épopée. Comme l'a dit peu charitablement un de ses critiques : « On ne voit nulle part chez lui cette préoccupation de l'infini... Mais c'est gentil tout de même!... » A notre avis si le romancier a pu se maintenir dans la tradition idéaliste et, ce qui est plus important, aider à en assurer la survie en France, c'est précisément parce que sa conception de l'Idéal, ou plutôt sa réalisation était à mi-hauteur entre ciel et terre, était capable d'accrocher quelques reflets du monde en action dans la douleur ou le plaisir.

Mais il est à croire que Cherbuliez a été plus qu'un écolier indiscipliné, ce serait un véritable rebelle entièrement réfractaire à certains dogmes de la tradition idéaliste. Monnier dans l'article précédemment cité dit en effet : « Mais il est encore un point qui me déconcerte un peu dans le nouveau livre. L'auteur n'accepte pas la distinction qu'on a faite entre l'art classique, complet parce qu'il est fini, et l'art romantique, incomplet parce qu'il est infini... » Il est bon de faire observer ici que justement ce qui a généralement été considéré comme le mérite le plus particulier de Victor Cherbuliez c'est son indépendance d'esprit : Naguère après de fortes études classiques dans lesquelles Platon et Aristote reçurent tour à tour son hommage assidu (il avait auparavant tourné dédaigneusement le dos à la philosophie matérialiste venue d'Angleterre parce qu'on

voulait la lui enseigner de force), il se passionna pour Kant, ce qui chez lui devait prendre couleur de discipline mentale. Sans crier gare il courut ensuite s'abîmer dans les brumes hégéliennes, tout juste assez longtemps pour les apprécier sans en être atteint; et tout à coup, faisant volte-face, ce fut vers les dieux clairs de la Grèce qu'il porta son adoration; ce qui ne l'empêcha nullement de rester en coquetterie avec Goethe et Hegel sa vie durant. Il semble bien qu'il ait sans le vouloir peut-être fait tout son possible pour maintenir en lui-même en équilibre les plateaux de la balance de son idéal : caractère, sensibilité de l'esprit; idéal nordique, idéal méditerranéen; poésie, analyse. Il est malaisé de pouvoir l'assimiler à une école ou à un mouvement en vogue. C'est parce qu'il est à bien des égards en marge qu'il a un idéalisme plus vivace et plus actif. On lui a trouvé souvent comme une parenté spirituelle avec Renan surtout dans le « déniement » (qui faisait si peur à Amiel) et l'éclectisme intellectuel. De même avec Sainte-Beuve, « cet esprit le plus rompu aux métamorphoses.... » Ils étaient là toute une lignée, toute une « famille d'esprits », tous de nature indépendante, nullement inféodés aux écoles mais leur empruntant quand il le fallait leurs procédés. Cette indépendance s'affirmait dans une sorte de résistance à couleur de classicisme mais sans violence ni peut-être sans grande conviction. Brunetière était trop partisan pour être vraiment de leur bord, Taine trop dogmatique pour appartenir à un parti dépourvu de programme. Tous ils avaient adoré quelques dieux dans leur jeunesse, et tous ils les avaient brûlés. Le Français est ainsi fait qu'il peut concilier le culte sincère de la tradition avec la curiosité de l'avenir; le présent peut l'enthousiasmer mais il s'en lasse vite. L'idéalisme tel que le concevait Cherbuliez et ses contemporains correspond assez exactement à cet esprit, c'est pourquoi ses chances de plaire et de durer sont excellentes. Il faut noter cependant qu'il diffère absolument du dilettantisme débilité à force d'indifférence réelle ou prétendue : c'est presque une banalité que d'affirmer que le Français se distingue des autres peuples par son intérêt passionné pour les abstractions. Point n'est besoin qu'un homme de chez nous ait reçu une bonne instruction pour que des mots tels que justice, patrie, égalité, exercent sur lui un magnétisme surprenant. L'idéalisme qui affecte de semblables termes convient donc parfaitement au génie de la race.

Mais Cherbuliez s'il a voulu faire triompher un idéal s'est bien gardé de se cantonner dans des sujets où l'abstraction règne en

souveraine maîtresse ; cela parce qu'il n'a qu'une médiocre confiance en elle : « Rousseau », dit-il, « est le plus *abstrait* des grands esprits, et l'abstraction est l'ennemie mortelle de la vraie philosophie. Les esprits abstraits ne saisissent jamais une vérité tout entière, mais une moitié, une tranche, une surface de la vérité ! La vérité est chose vivante et elle vit parce qu'elle est organisée, parce que toutes ses parties sont étroitement unies et s'animent les unes les autres. L'esprit abstrait tue les vérités, parce qu'il les isole... Rien de plus simple que la guillotine. Il faut se défier des vérités trop simples... » (*L'Idéal Romanesque en France*, pp. 140-141).

C'est donc pourquoi Cherbuliez pense qu'il faut faire intervenir le sentiment dans l'Idéal. Or : « Sentir, c'est penser confusément ; et c'est pour cela que nous avons souvent tant de peine à exprimer ce que nous sentons. Car pour l'exprimer, il faudrait le penser nettement et le propre du sentiment est d'être confus » (*Ibid.*, p. 131). Il a dit ailleurs : « Ce sont les idées vagues qui gouvernent le monde ». Mais l'idée d'un ensemble vivant, d'une harmonie, nous est quand même donnée par le sentiment. Il emprunte à Leibnitz la notion du microcosme, révélé à nous par les « petites perceptions », les « perceptions vagues », les « perceptions confuses », « par lesquelles nous pouvons concevoir le tout, l'infini du monde » (*Ibid.*, p. 131). « Leibnitz cherche à supprimer le grand divorce entre la nature et l'esprit »... « Le nom commun qui s'applique également à la nature et à l'esprit, c'est la *force*... tout est force dans le monde » (*Ibid.*, p. 129). De là la justification de la peinture des caractères par le moyen des petites perceptions, ce qui est bien la méthode de notre auteur¹. Et il ajoute à l'appui de sa thèse : « Je répète, c'est comme l'a dit Leibnitz, ce qui fait la variété de nos caractères, nous le devons à nos idées confuses plus qu'à nos idées claires » (*Ibid.*, p. 133).

Si on veut une conclusion à la conception personnelle de Cherbuliez de la notion d'idéalisme dans le roman, qu'il nous soit permis de citer le passage suivant dans lequel il exprime le désir de voir s'orienter la littérature nouvelle : « C'est ce *xix^e siècle-là* (celui qui est respectueux pour toutes les gloires du passé... qui possède ce calme, cette mesure, cet équilibre de l'esprit...) dont j'aimerais à retrouver la sagesse dans quelques-uns des chefs-d'œuvre du roman moderne, cette sagesse qui concilie une foi ardente à l'idéal avec la tolérance pour la vie et les hommes, et avec la conviction qu'au

1. Voir le chapitre *Style*, particulièrement ce qui a trait aux caractéristiques réalistes de l'auteur.

milieu des désordres et des reculs apparents, une force divine agit sur les sociétés et les ramène nécessairement dans la voie de leurs destinées. Cet amour de la perfection uni à la foi au progrès, si nous la rencontrions dans quelques héros de roman, ce serait assurément dans un sage qui posséderait une faculté inconnue et à la belle âme et à l'égotiste ; je veux dire la faculté de s'oublier. Car du moment qu'on aime le bien encore plus que soi-même, il devient plus facile de le découvrir hors de soi, et c'est à l'humilité seule qu'il est réservé de réconcilier l'homme avec les réalités de ce monde » (*L'Idéal Romanesque*, p. 299).

Par quoi l'idéalisme dans les romans de Cherbuliez diffère-t-il de celui de ses prédécesseurs immédiats, par quoi leur ressemble-t-il ? « Le roman idéaliste de George Sand, dit M. Des Granges, doit au romantisme son caractère personnel, son lyrisme. Il lui emprunte aussi ses théories sur le droit à la passion ; ses antithèses sociales, bref toutes ses utopies morales. George Sand dans sa première et sa deuxième manières représente cette forme de son idéalisme. Puis le genre s'assagit et ne mérite plus son titre que par le goût des sujets sentimentaux, le choix des personnages distingués et le style élégant et poétique... L'idéalisme des romans de G. Sand comporte suivant les époques : l'amour-passion, la philanthropie sentimentale, la nature... Elle simplifie la nature et elle trouve dans la réalité tous les traits qu'elle idéalise¹ ». M. Pellissier trouve que l'idéalisme de G. Sand « est instinctif... tourne parfois au romanesque... est tout sentimental² ».

A part quelques pages disséminées dans son œuvre entière, mais peut-être plus fréquentes dans son premier roman, l'élément lyrique est pour ainsi dire absent de l'idéalisme de Cherbuliez. Bien moins que G. Sand il s'inspire du romantisme et on ne peut certes dire qu'il essaie de démontrer des thèses, sauf pour une faible mesure dans *Olivier Maugant*, ouvrage par ailleurs plutôt réaliste. Surtout il ne simplifie pas, et comme nous l'avons vu son 'romanesque n'est guère qu'un moyen.

Toutefois, on n'a pas été sans faire remarquer que l'Idéalisme de George Sand était un « idéalisme de sentiment dans un cadre de réalité... » Dans une lettre inédite à M. D..., citée par Rocheblave, elle a écrit : « J'ai passé bien des heures de ma vie à regarder pousser l'herbe ou à contempler la sérénité des grands pins au clair

1. Des Granges. *Littérature française*.

2. Pellissier. *Précis de l'histoire de la littérature française*, 1918.

de lune. Je m'identifiais tellement au mode d'existence de ces choses tranquilles, prétendues inertes, que j'arrivais à participer à leur calme béatitude ». Cherbuliez de même a dépeint les états d'âme où domine la note idéaliste, et lui aussi s'est servi d'un cadre de réalité, mais ses personnages ne se perdent pas dans l'intime pénétration des choses même poétisées; à la nature il assigne au contraire la tâche d'aider l'individu à se retrouver, elle devient son image ou son écho ou bien encore par contraste le fait ressortir davantage. A l'idéalisme statique de G. Sand, Cherbuliez oppose un idéalisme dynamique constant, et ceci est d'autant plus surprenant que Sand voulait souvent plaider quelque cause, tandis que notre romancier ne tenait apparamment qu'à disserter.

Octave Feuillet est naturellement le romancier idéaliste dont le nom a été le plus fréquemment rapproché de celui de Victor Cherbuliez. Tous deux ont écrit durant une période sensiblement égale et à la même époque (Feuillet né en 1821 et mort en 1890). Le *Comte Kostia* a remporté son gros succès en 1863, *Le Roman d'un jeune homme pauvre* lança son auteur en 1858.

Ce roman fit de Feuillet un romancier mondain, ce fut dans la haute société qu'il fut contraint sans doute de chercher ses modèles et son idéalisme en est teinté. Ce qu'elle peut présenter de faux, d'artificiel, de convenu devait ainsi passer dans sa manière. Ses romans sont « au début des œuvres aimables où la grâce n'exclut pas toujours la vigueur mais qui embellissent visiblement la réalité, et quelquefois l'affadissent¹ ». Mais lui aussi subit son évolution ou eut le courage de sortir de ce cadre étroit imposé par son public de « salons et de châteaux », du moins à intervalles : « Il écrivit des œuvres plus fortes telles que *M. de Camors* (1867), *Julia de Trécœur* (1872) ou de plus étudiées telles que *L'Histoire d'une Parisienne* et *La Morte*. Même dans celle-ci il se distingue du naturalisme ou s'y oppose par un goût de romanesque, par des procédés factices, par l'audace candide avec laquelle il met le roman au service de la morale et de la religion » (Pellissier, voir *supra*). M. Lanson lui a cependant rendu hommage. Il a par exemple trouvé que « Feuillet est précieux par son expérience du monde : certaines parties aristocratiques de notre société n'ont été vues et bien rendues que par lui. Sous l'élégance un peu maniérée de son style, il y a plus de réalité qu'on ne croit... » (G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 1086).

1. Pellissier.

Cherbuliez a donc différé de Feuillet en plusieurs points : d'abord par la peinture de son milieu, qu'il a eu la sagesse d'élargir en le prenant principalement dans les classes bourgeoises : « Hommes de génie, confessez que le fond de l'homme est le bourgeois ». Feuillet s'est fait de l'idéalisme dans le roman une manière d'écrire, alors que Cherbuliez, idéaliste par le fond, s'est souvent servi pour le rendre des procédés des autres écoles. Lui aussi a mis le roman au service de la morale, mais d'une morale sans prétention au prosélytisme. George Sand a pris ses exemples trop près de la nature, Feuillet trop près du monde, Cherbuliez les a choisis à mi-chemin.

IV

LA TRADITION IDÉALISTE

Dans ce chapitre nous avons voulu esquisser l'histoire d'un mouvement littéraire depuis longtemps existant et qui ne semble nullement être à l'heure actuelle en voie de disparition.

L'étude obligée des grandes écoles fournit aux auteurs de manuels un cadre tout indiqué dont ils ne sauraient guère se départir. Peut-être est-on cependant en droit de se demander si à côté des retentissantes réussites et défaites de ces écoles il n'existe pas un genre plus modeste, plus uniforme, dont l'importance peut avoir échappé aux critiques et dont le rôle est malgré tout appréciable.

Dans le précédent chapitre nous avons essayé de montrer que la rubrique idéaliste appartenait bien à Victor Cherbuliez et également dans quelle mesure il pouvait à cet égard être comparé à George Sand et à Octave Feuillet, à quel degré il différerait d'eux. Mais ne se trouve-t-on pas là en présence de manifestations sporadiques d'un talent particulier, d'une mode passagère ? Après avoir examiné l'ensemble de la production littéraire du commencement du siècle dernier à nos jours, nous croyons être en mesure d'affirmer le contraire.

S'il existe véritablement une tradition idéaliste en France, il doit être possible de déterminer ses caractéristiques distinctives sensiblement les mêmes quelles que soient les époques envisagées. L'abondance, la régularité dans la parution des œuvres, sinon la valeur de ces œuvres mêmes, la fréquence des rééditions indicatrices de la fidélité d'un certain public, ont servi à guider nos recherches dans ce sens.

« Il y a », dit Rémy de Gourmont, « deux idéalismes... L'un vient de « idéal » et l'autre de « idée ». L'un est l'expression d'un état d'esprit moral ou religieux ; il est à peu près synonyme de spiritualisme, et c'est lui qu'emploie M. Brunetière quand cet homme dur s'attendrit sur la renaissance de l'idéalisme... L'autre idéalisme

qu'on aurait mieux fait d'appeler « idéisme » et que Nietzsche a poussé jusqu'au phénoménalisme est une conception philosophique du monde. Schopenhauer qui ne l'a pas inventé en a donné la meilleure formule : le monde est une représentation ; c'est-à-dire le monde tel qu'il me paraît... il est ce que je vois, ce que je sens. La formule de Schopenhauer brave toute critique... On basera sur elle... aussi bien une théorie de l'intelligence comme l'a fait Taine et une théorie de la sensibilité, ce que l'on n'a pas encore fait¹... »

Édouard Rod a précisé dans un ordre d'idée semblable la double nature du terme : « Ce que j'appelle du nom d'idéalisme, c'est la doctrine ou plutôt — car il y en a plusieurs — ce sont les doctrines qui sans méconnaître l'incontestable autorité des faits, des événements de l'histoire ou des phénomènes de la nature, estiment qu'ils ne s'éclairent ni les uns ni les autres de leur propre lumière... qu'ils relèvent de quelque chose d'extérieur, de supérieur et d'antérieur à nous-mêmes.

« L'Idéalisme c'est encore la conviction que si la science ou la connaissance de fait, la connaissance expérimentale, la connaissance rationnelle est une des « fonctions de l'esprit », elle n'est ni la seule, ni peut-être la plus importante... C'est encore la croyance... qu'au delà de la scène un mystérieux auteur se cache — *Deus absconditus*. (Il cite Brunetière et conclut :) L'idéalisme serait donc un succédané de la foi religieuse² ».

Mais lui aussi il fait observer que : « Le mot d'idéalisme n'est pas l'exclusive propriété du vocabulaire philosophique. Il appartient au langage courant ». Et il trouve que l'idéalisme : « est peut-être bien quelque chose de moins précis qu'une doctrine : un état d'esprit, un fond intellectuel et moral, l'horizon créé par nos âmes pour encadrer le spectacle de la vie ».

Nous ne croyons pas faire dévier le sujet en allant, comme nous venons de le faire, chercher dès l'abord dans la philosophie elle-même une interprétation possible de l'idéalisme en même temps que dans le vocabulaire usuel. C'est qu'en effet en France plus que dans tout autre pays il existe une interpénétration effective des arts, des lettres, de la philosophie, voire de la science. Les idées passent des uns aux autres avec la plus grande facilité grâce à l'absence presque totale de jargon spécialisé et ainsi dans le langage courant qui se les assimile. Cela dit, retenons déjà comme caractères marquants de

1. *Racines de l'idéalisme*. R. de Gourmont. *Mercur de France*, octobre-décembre 1904.

2. *L'idéalisme contemporain*, E. Rod. *Cosmopolis*, III, 1896.

cet esprit ce qui vient d'être sommairement indiqué : une tournure morale ou religieuse (spiritualiste), une conception représentative du monde (peut-être confinant à l'arbitraire), un « fond » intellectuel.

A ces aspects en somme peu critiquables s'en ajoutent d'autres pris dans un sens péjoratif : l'irréalité, l'abstraction, l'embellissement, qui sont à y bien regarder les contre-parties des précédents. L'impression d'irréalité procède de la tendance spiritualiste, l'abstraction qui paralyse le mouvement vital est due à l'excès d'intellectualité, l'embellissement systématique ressort d'une morale par trop optimiste. Reste la conception plus ou moins représentative du monde ; nous y reviendrons ultérieurement.

On sera tenté sans nul doute par le rapprochement qui semble s'imposer entre l'esprit idéaliste et le classicisme. Ce dernier en effet se distingue quant à ses méthodes par l'abstraction et l'idéalisation. « Sa tragédie » déclare Pellissier, « est un système d'abstraction artificiel qui supprime une moitié de la vie, un système idéal en ce qu'il réduit l'humanité à certaines constantes caractéristiques et typiques¹. » Il dit encore : « Le ^{xvii}e siècle considère toutes les grandes questions comme déjà résolues, qu'elles aient trait à l'art ou à la société²... Ce qui revient à dire que les modèles étant connus, il faut s'y maintenir.

Le but de la présente étude est d'essayer de représenter ce qu'il y a de parfaitement humain et de vraiment national dans ce que nous appelons la tradition idéaliste. Il est donc tout à fait normal que nous passions en revue les divers mouvements littéraires et autres qui se sont manifestés en France durant une période assez étendue et cependant suffisamment récente pour être contrôlable et que, ayant déterminé ce qui en eux est également humain et national, nous le comparions à ce que la tradition idéaliste offre de plus significatif. Revenons donc au classicisme :

« Se garder », nous avertit M. H. Peyre, « de voir exclusivement dans le classicisme français les théories et les règles. L'âme du classicisme n'est pas dans Chapelain, d'Aubignac ou Boileau. Elle est dans les œuvres mêmes, chez Molière, Racine, La Fontaine ou Bossuet³. » Le classicisme français est un phénomène très particulier qui ne correspond à aucun mouvement d'un autre pays, sauf quant à la rubrique : « Goethe mis à part, le mot classicisme n'a

1. *Le Mouvement littéraire en France au XIX^e siècle*, 1889, Hachette.

2. *Idem*.

3. *La notion de classicisme*. Henry Peyre. *French Review*, New York, mars 1933.

pas de sens en Allemagne, à moins que l'on n'entende par là ces admirateurs de l'antiquité qui furent aussi les adversaires les plus acharnés du classicisme français : Lessing, Winckelmann, Herder, les Schlegel... L'âge augustéen en Angleterre... c'est une ère de discussions littéraires, politiques et philosophiques qui correspond aussi bien au XVIII^e qu'au XIX^e siècle... » Chez nous : « cette littérature doit être celle d'un groupe social respectivement restreint... une certaine unité est réalisée au sein de ce public... La littérature qui convient à un tel public a évidemment un caractère social très marqué... Au lieu de s'isoler ou de se révolter contre la société de son temps comme aux périodes romantiques, l'écrivain se soumet sans déroger, et peut se donner comme règle suprême de plaire. En un mot le classicisme présuppose une entente profonde entre l'œuvre d'art et le public auquel elle s'adresse... Les artistes classiques opèrent selon leur procédé favori, qui est le choix¹. »

L'œuvre classique s'adresse donc à un public restreint, une élite. Par là elle s'apparente à l'œuvre idéaliste appréciée surtout, nous le verrons plus tard, d'une minorité de gens raffinés.

Le facteur moral, l'élévation du sentiment sont, nous l'avons noté, des attributs importants de l'idéalisme. Que dit Sainte-Beuve dans son passage fameux : *Qu'est-ce qu'un classique?* : « Un vrai classique... c'est un auteur... qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention sous une forme n'importe laquelle mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde... aisément contemporain de tous les âges.

« Un tel classique a pu être un moment révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il a fait main basse d'abord autour de lui, il a renversé ce qui le gênait pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau...

« Ayons la sincérité et le naturel de nos propres pensées, de nos sentiments, cela se peut toujours; joignons-y, ce qui est plus difficile, l'élévation, la direction, s'il se peut vers quelque but haut placé...

« Ce mot de classique... se définit pour tout homme de goût par un choix de prédilection et irrésistible... Le goût est fait alors, il est

1. *La notion du classicisme*, Henri Peyre, *French Review*, New-York, mars 1933.

formé et définitif; le bon sens chez nous, s'il doit venir, est consommé...¹ »

Et pour revenir à notre première citation : « Le vrai caractère du classicisme, un équilibre exact entre la pensée et l'émotion, c'est-à-dire le contenu de l'œuvre et la forme. N'attacher de vertu qu'à la forme serait plutôt l'alexandrinisme. C'est un art de sobriété, d'équilibre politique et social, mais aussi d'équilibre artistique, de sérénité² ». Cet aspect d'équilibre, d'organisation que présenta autrefois le classicisme officiel, triomphant, c'est encore celui que revendique le classicisme moderne. Charles Maurras, par exemple, n'a-t-il pas écrit : « L'esprit classique ne cessa de répéter en grec, en latin, en français, en italien, en provençal, non seulement pour les peuples qui boivent à la coupe de notre mer, mais pour tout citoyen du monde, non seulement en art mais dans les sciences et les industries, dans les arts de la politique et même de la vie, ce grand, cet uniforme et invariable conseil de réaliser avant toute chose et pour cela de définir, de préciser, d'organiser...? »

D'après ce qui précède on est en droit de conclure que parmi les caractères saillants de l'esprit classique se rencontrent : l'élévation du sujet, la tendance sociale du groupe et sa relative faiblesse numérique, la domination docilement acceptée d'un certain goût, la nature harmonieuse et organisée de l'œuvre. Ces caractères sont évidemment humains, ils sont d'autre part essentiellement français : Verrait-on chez n'importe quel autre peuple une telle fragmentation soit politique, soit social, soit artistique, un aussi grand nombre de partis, de coteries, de chapelles et cependant une telle homogénéité sous l'apparence d'un tel désordre? Chaque groupement se réclame des idéals les plus élevés, quitte à les laisser se désagréger en paroles, travaille vers quelque but d'ordre et d'organisation.

Une période de plénitude classique est de courte durée, elle surgit aux lendemains de troubles, se reconnaît à l'effort liévreux de réorganisation et disparaît lorsque souffle en tourmente le vent puissant de l'individualisme. L'histoire des vrais « salons » nous donnerait une assez fidèle image des vicissitudes du classicisme, toute définition trop livresque mise à part. Et de même leur triomphes et leurs éclipses indiqueraient assez exactement la courbe de la tradition idéaliste avec ses maxima et ses minima les plus marqués.

Mais si l'idéalisme a besoin de même que le classicisme de calme,

1. *Causeries du lundi*, vol. III, 21 octobre 1850.

2. H. Peyre. Voir *supra*.

de paix, de prospérité, de bonheur enfin pour pouvoir pleinement s'épanouir, on ne saurait conclure que ces deux mouvements soient identiques, ne forment qu'un. George Sand, Octave Feuillet surtout, sont des idéalistes bon teint et cependant il serait malaisé de les encadrer dans les rangs du pur classicisme. Remarquons toutefois que l'activité littéraire du grand Siècle fut presque entièrement accaparée par le théâtre, genre éminemment social, que le roman qui devait par la suite fournir les exemples les plus caractérisés de l'idéalisme en était encore à son premier modèle, *La Princesse de Clèves*. Si les maîtres du roman idéaliste avaient vécu à cette époque sait-on quelle abondante floraison d'œuvres semblables aux leurs auraient pu se produire? D'ailleurs le chef d'œuvre de M^{me} de la Fayette peut à bien des égards être considéré comme appartenant au genre idéaliste le plus authentique. Malheureusement, quant au développement éventuel du genre, l'histoire finit mal. Or la règle, ou plutôt disons la recette à succès la plus importante aux yeux des imitateurs dépourvus de talents susceptibles de faire école, est que la fin soit heureuse. L'idéal adapté aux lois de la fiction a de ces exigences.

Si l'optimisme, qualité véritablement française, devait par la suite devenir un des éléments constitutifs de l'esprit idéaliste, ce n'est pas le romantisme des débuts qui allait le lui donner. Inventée par Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse* ou par Chateaubriand, la mélancolie incurable mit son empreinte sur les œuvres de fiction, ne permettant guère à l'idéal que de revêtir le masque de l'amertume et du découragement.

Que l'on considère le romantisme comme une dégénérescence révélant ses alarmants symptômes dans le mal du siècle, comme l'a fait Goethe : « Je nomme classique le genre sain, et le genre romantique le genre malade », ou Lasserre avec véhémence : « Le romantisme est primitivement une maladie », il n'en offre pas moins une nouveauté, le lyrisme, avec sa manifestation la plus évidente, l'importance croissante de l'individualisme. « Qu'est-ce que le romantisme! Une littérature où domine le lyrisme... Le lyrisme est avant tout l'expression du tempérament individuel¹ »... « Chateaubriand dans *René*, M^{me} de Staël dans *Delphine* et dans *Corinne* chantent leurs tristesses ou leurs joies, leurs aspirations, leurs rêves. Ces romans s'appelleraient aussi bien des poèmes; ils traduisent avec éloquence ce que le lyrisme peut avoir de plus passionné² »...

1. *Histoire de la littérature française*, Lanson et Tufrau.

2. *Littérature française*, Pellissier.

Dire que le romantisme subordonne la raison à l'imagination et à la sensibilité est un lieu commun dont la vérité demeure toutefois incontestable. Le roman moderne, qui naît à cette époque, est tout imprégné de ces tendances qui deviendront pour lui articles de foi : « Les événements ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain » (Préface de *Delphine*). Ceci peut à la rigueur s'appliquer également au classicisme même impersonnel, mais l'influence étrangère a lancé une mode nouvelle : « C'est Rousseau un Suisse, Byron un Anglais, c'est Goethe un Allemand qui dirigèrent la nouvelle orientation ; avant ceux-ci les écrivains français sarclaient soigneusement du champ de leurs idées tout ce qui ne faisait pas partie du patrimoine national commun des idées générales¹ ». Mais avec cette littérature personnelle la vague du pessimisme déferle beaucoup mieux et avec beaucoup plus de force. On chante avec plus de justesse le malheur quand on croit soi-même en être accablé. Et en attendant la tradition se crée, la chaîne se forge et se tend : « *La Nouvelle Héloïse* fut le premier anneau de cette chaîne à la fois séduisante et perfide qui réunit *Atala*, *René*, *Delphine*, *Corinne*, *Valérie*, *Adolphe*, etc., toutes les œuvres de l'école individualiste ».

Comment l'idéalisme s'accommode-t-il de ce mouvement nouveau, malgré le pessimisme qui lui nuit ? Il s'identifie avec lui, semble-t-il, par plus d'un point ; d'abord en ceci : Le romantisme repousse énergiquement la réalité trop banale : « Il a », dit Faguet, « l'horreur du réel et le désir d'y échapper² ». Ensuite le grand écrivain adulé se prend pour modèle et s'attribuant des sentiments démesurés ne peut que se sublimer : « Rousseau s'est dépeint tel qu'il aurait voulu être en *Saint-Preux*. M^{me} de Staël et Chateaubriand s'idéalisent dans *Corinne* et dans *René* » (Pellissier, déjà cité). Les confessions sont loin d'être des professions d'humilité. L'exubérance, la violence passionnée du romantisme alimentent cet idéal de tristesse et, se suggestionnant, le poète apostrophe l'empyrée : « L'esprit romantique a une irrépressible tendance à s'émerveiller, s'extasier, s'indigner, s'épouvanter qui regarde peu à la qualité de l'occasion et d'où il tire à tout propos une inépuisable disponibilité de pathétique » (Lasserre, déjà cité). Il est ainsi son propre dérivatif, son moyen de réagir contre l'ignominieuse condition humaine qui l'assujettit ; de sorte qu'on peut admettre (avec des réserves) que

1. *Le Roman en France pendant le XIX^e siècle*, Gilbert.

2. *Petite histoire de la littérature française*, E. Faguet.

« le romantisme n'ayant pour tout fond que les éternelles défaites infligées par la commune expérience de la vie aux aspirations indépendantes d'un individu qui se prend lui-même pour une fin et pour un tout » (Lasserre) dénote une orgueilleuse révolte de l'âme humaine assoiffée d'un impossible idéal.

« Soumettre l'univers à sa pensée », a écrit Sénancour dans les *Réveries*, et ainsi grâce à l'égotiste et à sa « conception représentative du monde », attribut de l'esprit idéaliste, l'individu redevient type. L'idéal y retrouve son compte malgré la présence de la passion qui brouille tout ; mais c'est une passion forte.

La passion sous tous ses aspects, l'amour exalté qui conduit souvent aux pires folies, ont servi de thèmes inépuisables au romantisme, mais l'idéalisme s'en est également emparé. Que serait par exemple l'œuvre de George Sand sans ces débordements lyriques ? : « C'est chez elle et non pas chez J.-J. Rousseau que l'on trouvera la passion romantique à son paroxysme¹ ». Cette forme dérivée de l'idéalisme qu'est le roman romanesque dont nous parlerons plus loin, s'est largement inspirée de l'exaltation passionnelle tout en la maintenant dans les limites prosrites par la bienséance. C'est ce que nous nous sommes efforcé de montrer dans le chapitre que nous avons consacré à Cherbuliez à ce sujet.

Mais que devient au juste la morale dans tout cela ? Cette morale que nous avons cru devoir indiquer comme indispensable à la saine croissance de l'idéal ? On peut dire qu'elle se déplace de plan, puisqu'en somme le public change, mais qu'elle persiste : « On a fait », dit M^{me} de Staël dans *Essai sur les fictions*, « une classe à part de ce qu'on appelle les romans philosophiques. Tous doivent l'être car tous doivent avoir un but moral ». Si donc la morale n'est pas toujours observée ou si elle est adaptée aux besoins de la cause, elle reste néanmoins indiquée et reconnue comme indispensable.

Il est juste de faire remarquer que la Révolution, qui fut après tout une poussée, une effervescence idéaliste, avait débordé le cadre étroit des faits et avait continué à agir sur les esprits.

Au cours d'un banquet qui lui avait été offert le 18 juillet 1847, Lamartine s'était écrié : « Le genre humain est spiritualiste, et c'est là sa gloire, et les religions, les révolutions, les martyres ne sont que le spiritualisme des idées protestant contre le matérialisme des faits ! La Révolution fut l'avènement d'une idée ou d'un groupe d'idées nouvelles dans le monde... » C'est ce qu'il appelle encore

1. *Petite histoire de la littérature française*, G. Chinard, New York.

dans l'*Histoire des Girondins*, « un spiritualisme sublime et passionné, l'avènement de trois souverainetés morales : la souveraineté du droit sur la force ; la souveraineté de l'intelligence sur les préjugés ; la souveraineté du peuple sur les gouvernements... Un évangile des devoirs, un évangile des droits sociaux, une charte de l'humanité... » N'est-ce pas là ériger en système les principes énoncés plus haut pour l'idéalisme : la morale et la spiritualité, la notion représentative d'un monde organisé, le respect de l'intelligence ou si l'on veut la nécessité d'un fonds intellectuel ?

Malgré le pessimisme régnant aux débuts du xix^e siècle, la morale continue à maintenir ouverte la voie du bonheur. Il est encore permis de croire à des temps meilleurs. Chez M^{me} de Staël, pour la nommer à nouveau, c'est toute la théorie de la perfectibilité qui domine *La Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales*. De même la fin de *Corinne*, qui est un acte de foi dans la perfectibilité du genre humain et un appel à l'enthousiasme.

En dépit donc de la désorganisation des classes et du bouleversement des valeurs autrefois reconnues, l'optimisme persista, tant l'espérance est fermement implantée au cœur des hommes. On peut supposer que le public destiné à encourager le genre idéaliste et à le faire fructifier par la suite était déjà presque constitué. Cela est, croyons-nous, corroboré par l'accueil enthousiaste fait à ces œuvres par ailleurs peu marquantes : *Le Lépreux de la cité d'Aoste* (paru en 1811) et *La Jeune Sibérienne* (1815) publiées au moment même de l'engouement werthérien désenchanté. C'est là un indice, sinon un symptôme certain dont il faut tenir compte.

Les appels déchirants, les « chants désespérés » du romantisme devaient, pourrait-on croire, être plutôt déprimants pour les lecteurs de sentimentalité non exacerbée, il y en avait certainement. Le classicisme avait pratiqué l'entente entre l'écrivain et son public, « plaire » avait été son souci, et pour plaire il faut que les chocs infligés à la sensibilité ne soient point trop violents, mais nous lisons chez Stendhal (*Racine et Shakespeare*, paru en 1823) que « le romantisme est l'art de présenter aux peuples des œuvres littéraires qui dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible ; le classicisme au contraire leur présente la littérature qui donnait le plus de plaisir possible à leurs arrières-parents » ; mais en 1823 le romantisme n'avait pas encore atteint tout son degré d'expansion éche-

velée; le mépris souverain du public n'existait pas encore. Le romantisme idéaliste, qui avait été poussé au noir dans *Le Peintre de Salzburg* de Ch. Nodier en 1803, prenait l'aspect fantaisiste et charmant dans *Trilby ou le lutin d'Argail* — du même auteur en 1822 précisément.

Un autre aspect du romantisme qui peut très bien convenir à l'idéalisme nous est encore indiqué par M^{me} de Staël : « La littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore » (*De la littérature*, 1800).

Si le terme chevaleresque doit ainsi entrer dans la définition du romantisme, ce dernier se trouve du coup ramené lui-même à la plus vieille tradition idéaliste, celle qui fut jadis instaurée par la série imposante des *Amadis* exaltant le caractère noble des héros aimables et leurs prouesses invraisemblables.

Nous avons considéré le romantisme dans sa croissance jusqu'aux environs de 1820. C'était l'époque où la mode était au roman personnel. A partir de ce moment nous voyons reparaître l'élément chevaleresque prophétiquement annoncé par l'auteur de *La Littérature*... Grâce à Walter Scott dont la popularité amorcée en 1817 est devenue toute-puissante dès 1820, l'éclosion du roman historique allait permettre à cet élément de se développer pleinement. « Treize années séparent *Notre-Dame de Paris* (1831) des *Trois Mousquetaires* (1844)... Ces treize années sont celles où le roman historique a eu le plus de vogue... Sur cent romans parus alors, quatre-vingts au moins étaient des romans historiques » (Gilbert). Cette veine si largement exploitée représente une sorte d'épopée du roman. La couleur locale, plus ou moins exacte, mais généralement prodiguée avec une profusion extrême et une richesse de détail étonnante, devait injecter, pour ainsi dire, une énorme force vitale à la fiction étiolée. Ce réalisme romantique devait-il porter atteinte à la tradition idéaliste? Oui, sans doute, jusqu'à un certain point. Cependant elle aussi retrouvait des champions pour la défendre, Vigny notamment : *Cinq-Mars* (paru en 1826), *Stello* (en 1832), *Servitude et grandeur militaire* (en 1835), forment comme une trilogie idéaliste. *Cinq-Mars* est un chant de haine de la noblesse torturée par la force de l'oppression; « *Stello* est un magnifique monument construit pour la divinité de son âme : l'Idéal. Les *Servitudes* brillent comme un ex-voto offert au dieu de son cœur : l'Honneur » (Gilbert). L'importance qu'il attribuait aux choses de l'esprit écrasant de leur grandeur dédaigneuse la petitesse des faits, paraît surtout dans son roman manqué

de *Cinq-Mars* : « L'Art ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec la Beauté Idéale. Il faut le dire, ce qu'il y a de vrai n'est que secondaire, c'est seulement une illusion de plus dont il s'embellit, un de nos penchants qu'il caresse. L'Idée est tout. Le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'Idée » (Préface de *Cinq-Mars*).

Ainsi pour faire triompher la vérité artistique, il faussa délibérément l'histoire et voulut que son roman demeurât imaginaire et ses héros surhumains malgré qu'il eût pour se documenter « lu à la clarté de la lampe trois cents livres et manuscrits ». Sorte de Prométhée de lui-même enchaîné : « il lui était également impossible de ne pas aimer la gloire, l'amour, le bonheur, la religion et de croire à la gloire, à l'amour, au bonheur et à Dieu » (É. Faguet). Son pessimisme l'empêcha donc d'être un parfait idéaliste, mais du moins il en posséda les caractéristiques essentielles tout en déplorant son incapacité à le devenir tout à fait : « Je crois, ma foi, que je ne suis qu'une sorte de moraliste épique. C'est peu de chose » (*Journal d'un Poète*). Ce qui n'a pas empêché ses trois chefs-d'œuvre d'être prisés du public d'alors et de celui d'aujourd'hui. Leurs rééditions nombreuses l'attestent assez :

Cinq-Mars, 1855, '58, '61, '63, '77, '82, '87, '89, '91, 1904, '13, '13, '14, '14, '22, '25, '26, '27.

Stello, 1852, '56, '63, 1906, '13, '13, '14, '15, '21, '21, '29.

Servitude, 1852, '57, '64, '82, '85, '85, '97, '98, '98, 1905, '13, '13, '13, '13, '13, '14, '14, '19, '21, '21, '24, '26, '28, '31.

Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* (1831) fit, certes, malgré les affirmations de ses préfaces, un roman historique dans lequel l'idéal entra pour une large part. Ce fut, il est vrai, une tentative d'idéalisation projetée sur un plan plus délimité, puisqu'il s'agissait surtout d'y dépeindre un rêve démocratique; l'auteur voulant de son aveu même établir : « une hiérarchie morale conçue au rebours de la hiérarchie sociale ». Dans *Quatre-vingt-treize*, il tenta en outre de donner vie et âme aux principes et aux idées de la Révolution.

Mais à côté de la désespérance de Vigny ne pouvant pas parvenir à réaliser son idéal et de l'optimisme un peu gros de Hugo réalisant trop facilement le sien, à côté des désenchantements du départ manqué des « Ultras » et du renouveau de la prospérité bourgeoise, il existait un courant d'idéalisme plus pur dont l'existence ne saurait être méconnue : « Ce fut Lamartine qui en devint la voix éloquente. On sait combien prodigieuse fut l'influence qu'il exerça. *Les Méditations* jouirent dès 1820 d'une popularité incroyable. Son

succès, alla croissant sans cesse pendant toute cette première moitié du siècle car nul n'était mieux fait que ce parfait idéaliste pour chanter l'espérance et les nobles aspirations. Aux premiers jours de 1848, il fut le maître de la France¹. »

Mélancolique sans doute mais sans pessimisme déprimant, sans la moindre atteinte de ce redoutable Mal du Siècle, il montra l'âme romantique rachetée par la foi. Romantique et mieux ; en vrai classique il sut redécouvrir des « vérités morales non équivoques » comme le désire Sainte-Beuve et rétablir l'équilibre exact entre la pensée et l'émotion.

« Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place », a-t-il dit dans ses *Méditations*, et Victor Hugo l'appelle « le dernier des Classiques ». Son spiritualisme venait en vérité à son heure et « il sut, « animé qu'il était d'un instinct profond de la divinité de toutes choses », exprimer l'état moral de toute une génération » (Pellissier). Pour se maintenir dans l'idéalité il dut atténuer la réalité, en l'estompant. *Jocelyn* (1836) et *La Chute d'un ange* (1836), deux chapitres achevés seulement des dix incarnations d'une âme se sublimisant, donnent cependant à son œuvre poétique la portée d'une grande épopée spiritualiste. Son *Histoire des Girondins* (1847) dégagea ce qu'il y avait de plus pur dans l'esprit de cette Révolution dont l'action continuait à s'exercer dans le domaine de la pensée.

Dans sa production littéraire, il serait injuste d'omettre deux nouvelles qui n'ont pas peu contribué à imprimer au mouvement idéaliste proprement dit en puissance dans la fiction sa direction et son essor : *Le Tailleur de pierres de Saint-Point* et *Geneviève*. Ce dernier roman surtout est demeuré un modèle du genre charmant, léger et touchant qui est comme une harmonique de la littérature idéaliste. G. Sand doit beaucoup au poète spiritualiste qui par son talent délicat révéla le pouvoir des accents du cœur épris de tendresse et de sentiments généreux. Cherbuliez plus tard s'en inspira à son tour, mais sur un plan il est vrai plus prosaïque. Comme on l'a dit plaisamment : « Dans *Le Comte Kostia*, Jocelyn épouse Laurence. . »

Nés sensiblement vers la même époque, Balzac, Hugo et G. Sand peuvent être considérés comme représentant trois aspects différents de l'idéal romantique. Hugo tenant à cet égard le milieu entre les deux autres envisagés comme extrêmes, nous l'étudierons tout

1. *Littérature française*, Lanson et Tufrau.

d'abord : « Il possédait à n'en pas douter certaines marques nettement caractéristiques de la tradition idéaliste ; la tendance au spiritualisme, à la morale et le désir de donner une interprétation personnelle du monde étaient chez lui manifestes. Citons : Il est avant tout spiritualiste ; il croit de tout son cœur à l'existence de Dieu, à la bonté de la providence divine et à l'immortalité de l'âme... Il croit que dans l'Univers tout est vie¹. »

Qu'il se soit réclamé de la réalité, cela ne fait aucun doute : « Le Poète, insistons sur ce point, ne doit... prendre conseil que de la nature, de la vérité... » Mais il ajoute : « ... et de l'inspiration qui est aussi une vérité et une nature » (*Préface de Cromwell*). Et encore : « La vérité de l'art ne saurait jamais être, ainsi que l'ont dit plusieurs, la réalité absolue... La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'un ou l'autre n'existerait pas. L'art outre sa partie idéale a une partie terrestre et positive. On conçoit que pour une œuvre de ce genre (le drame) si le Poète doit choisir dans les choses (et il le doit) ce n'est pas le beau, mais le caractéristique (*Id.*). Mais le caractéristique qu'il prétend dépeindre il va le situer dans le sublime aussi bien que dans le grotesque et sa « poésie complète » revient en définitive à choisir des types excessifs, marqués au sceau de l'idéal dans le bien comme dans le mal, dans le laid comme dans le beau. Si les classiques qu'il honnit se limitent à la seule Beauté, à la Grandeur il va de son côté s'efforcer de la retrouver là où le commun des mortels ne la discerne point : « La Boue, mais l'âme », résume un chapitre des *Misérables* et aussi sa psychologie. Le mécanisme fameux de l'antithèse est souvent l'application du rétablissement des plateaux de la balance qu'il fait même instinctivement pencher au profit de l'Idéal. Si le classicisme écartait le détail peu noble pour arriver au concept du Malheur (par exemple) Hugo faisait largement le portrait du Pauvre et ainsi en dépit du procédé sensoriel nous donnait lui aussi une abstraction. De sa part donc plus de flexibilité, moins de profondeur, peut-être, mais cependant une inspiration analogue.

En 1835, année où paraissait *Mademoiselle de Maupin*, qui signalait de manière non douteuse le proche avènement du réalisme, Balzac publiait *Séraphita* et l'année d'après *Le Lys dans la Vallée*, tous deux nettement dans la note idéaliste.

Ces romans sont bien entendu en marge de l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain. Ce serait, de toute évidence, tenter une gageure que

1. *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle*, Fortuna Strowski, 1912.

de considérer l'auteur de *La Comédie Humaine* comme un pur idéaliste. Et cependant malgré qu'il ait bien marqué lui-même son sentiment à cet égard à G. Sand : « Les êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent, je les grandis, je les idéalise en sens inverse dans leur laideur ou leur bêtise... », il s'avère quand même un peu du même bord tout en prétendant ne pas l'être : « J'aime aussi les êtres exceptionnels, j'en suis un... » (G. Sand, *Histoire de ma vie*, tome IV). « Il est au fond un individualiste et un fougueux idéaliste; ses portraits sont glorifiés par sa vision intense; son rêve les enfle et les exalte... Comme l'auteur classique Balzac se dit : Étant donnée cette passion, quel homme me servira à l'incarner? Les autres font le raisonnement inverse : Étant donné cet homme, quelles sont les passions dominantes qu'il subit? » (Gilbert). De sorte que ses personnages un peu comme ceux de Hugo seront plutôt des types que des individus. « Les héros de *La Comédie Humaine* sont de véritables symboles. Vrais sans doute, leur vérité est virtuelle. L'auteur les construit par un procédé tout abstrait et tout intuitif, et en simplifiant, en exagérant à ce point il fait œuvre d'idéalisation » (Pellissier).

Sur le fond de réalité s'enlèvent avec force les passions élémentaires; la richesse du décor ne parvient pas à ôter leur relief à ces fantômes.

Mais il faut croire qu'en dépit des velléités d'idéalisme dont il faisait preuve, la réalité d'alors était bien cruelle, bien grossière. Quand il s'agissait de peindre le côté séduisant de l'existence, ce que font le plus volontiers les auteurs idéalistes de bon aloi, trop d'ombres se mêlaient au tableau pour ne pas l'obscurcir. En regard des bals brillants et fastueux, des équipages de maître et des rentes mirifiques dont jouissaient les gens du monde, il devait y avoir beaucoup de laideur et de misère. Nombreuses devaient être les pensions Vauquer où se dissimulaient les épaves d'une société dépourvue de législation protectrice. Le d'après-nature ne devait pas faire défaut à Balzac. De sorte que par la force des choses l'idéalisme finit par s'infléchir vers la recherche du bien, du bien de la collectivité s'entend. De là les ouvrages pontifiant, dénonçant les abus, définissant les universaux égalitaires. A nouveau les ferments d'idées révolutionnaires se mettaient à agir : « De 1832 à 1833, il nous vint à l'esprit que le romantisme pouvait être un système de philosophie et d'économie politique. En effet, les écrivains affectaient alors de parler de l'avenir, du progrès social, de l'humanité et de la civilisation; mais nous avons pensé que c'était la Révolution de juillet qui

était la cause de cette mode... » (*Lettres de Dupuis et Cotonnet*, 1^{re} lettre. A. de Musset). « Le romantisme c'est le libéralisme dans l'art » a déclaré Hugo. Il aurait pu ajouter que c'en était tout le contraire dans la réalité car ses attaches étaient avant tout aristocratiques. Il est vrai que Hugo lui-même vers cette époque voulut renoncer à sa loyauté envers le trône et s'improviser tribun populaire, contraint semble-t-il ou inspiré par les événements. Une des conséquences littéraires de la Révolution de 1830 fut la représentation de *Marion Delorme*, cette œuvre sur laquelle Victor Hugo avait rompu avec la royauté française¹ ».

Dans l'ensemble par conséquent le romantisme ne put se maintenir à la hauteur de la tâche nouvelle : L'idéal s'étant mis au service de l'humanité devait nécessairement, par ailleurs, pour agir s'allier à une école plus soucieuse des besoins matériels des masses, perdre en un mot son caractère le plus distinctif de sérénité et d'abstraction. Auguste Comte allait donc faire la synthèse du spiritualisme et du sensualisme et allait créer la philosophie positive, credo de la sociologie qu'il inventa : « Le positivisme ne serait peut-être pas arrivé aussi rapidement à supplanter le romantisme s'il n'avait pas été aidé par les événements politiques et les préoccupations économiques... Le coup d'État de 1852... sonna le glas du mouvement idéaliste, en dispersa les maîtres et en condamna les théories avant même qu'elles eussent pu pénétrer dans les intelligences populaires² ».

Un point qu'il convient à notre avis de préciser c'est que le romantisme était de nature non viable. Lorsqu'il voulut passer à l'action, devenir une force bienfaisante, il se trouva qu'il était dépourvu de philosophie véritable, c'est-à-dire des éléments constitutifs d'une philosophie, tel qu'une morale par exemple, donc d'un idéal déterminé. Il avait en effet été surtout un mouvement littéraire : « Le romantisme allemand avait été un mouvement philosophique avant d'être un mouvement littéraire. Le romantisme français débuta à la période littéraire ; c'est à peine si par Victor Cousin les romantiques français connaissaient la philosophie romantique allemande. Et maintenant quand en France le romantisme paraît épuisé voici que cette philosophie transmigre et revit chez nous. Mais signé des temps, en Allemagne, elle s'était associée à la religion ; en France, elle s'associe au contraire à la science et au rationalisme. L'artisan de

1. *Histoire de la littérature sous le gouvernement de juillet* A.-F. Nettement, 1855.

2. *John Ruskin*. Jean Bardoux.

cette péripétie... c'est E. Renan, disciple de Herder et ami de Berthelot¹ ».

L'éclectisme de Victor Cousin (la démonstration : *Du vrai, du beau et du bien* parut en 1852, mais était depuis longtemps dans les esprits puisque l'ouvrage n'était qu'une refonte de son premier *Cours de philosophie* fait en 1818), devait être une conciliation entre ce qu'il pouvait y avoir d'acceptable dans les quatre types de systèmes de pensées, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, mais ne pouvait correspondre à rien de définitif car il n'y eut pas conciliation. Maine de Biran avait eu beau marquer un revirement, une tendance au spiritualisme dans ses *Considérations sur les rapports du Physique et du Moral de l'Homme* (1834), la scission entre l'idéal du beau et celui du bien devait se faire de plus en plus nette. La doctrine de l'Art pour l'Art devait opérer, en quelque sorte, le divorce entre la morale et la littérature.

« Le Français est né moraliste, et la morale a toujours occupé une place importante dans la littérature générale²... » Mais c'est surtout la bourgeoisie qui fait le plus de cas de la morale sur laquelle se fonde sa responsabilité ; et l'on sait la place qu'occupe la bourgeoisie dans la société française : « Le fond de l'homme », a dit Cherbuliez, « c'est le bourgeois ». Cette boutade n'est pas sans son grain de vérité. Avec la Révolution de juillet nous avons assisté à l'avènement de l'idéal bourgeois. Le vent devait souffler d'un peu partout dans cette direction à cette époque, car c'est précisément aussi en Angleterre avec le règne de Victoria (1831-1840) que dominant le « kant » et la pruderie. Or c'est à ce temps que les écrivains français commencent à tourner en ridicule le bourgeois et avec lui ses traditions que l'artiste juge périmées et grotesques.

Qu'elle nous paraît lointaine désormais cette observation quand M^{me} de Staël, dans son livre *De L'Allemagne*, écrit en 1813 :

« L'enthousiasme que le beau idéal nous fait éprouver, cette émotion pleine de trouble et de pureté tout ensemble, c'est le sentiment de l'infini qui est le véritable attribut de l'âme ; tout ce qui est beau dans tous les genres excite en nous l'espoir et le désir d'un avenir éternel et d'une existence sublime... »

Mais voilà qu'il faut à tout prix, selon la formule de Gautier, « épater », choquer le bourgeois. De même : « Il faut qu'il y ait dans chaque page une dizaine de mots que le bourgeois ne comprenne

1. F. Strowski, déjà cité.

2. *Histoire de la littérature française*, Petit de Julleville, t. VIII.

pas : c'est ce qui relève pour lui la saveur du morceau... » C'est une mode qui se lance et n'est pas près de finir : « Presque tous les romans réalistes vers 1852 contiennent un portrait de bourgeois ridicule¹. » Prud'homme va devenir la cible de l'écrivain-artiste de la fin du romantisme, comme son descendant Homais excitera à son tour la verve et provoquera les risées des vrais réalistes, comme de nos jours les nouveaux riches donneront prise à l'ironie des gens de lettres. Alors comme à présent le mépris de ceux que Matthew Arnold appelait les Philistins servait de lettres patentes à l'esthète, au dramaturge et au romancier : « J'appelle bourgeois quiconque pense basement » (Flaubert).

En vain Cousin déclarera : « que le seul objet de l'art est le beau² », que : « la fin de l'art est l'expression de la beauté morale à l'aide de la beauté physique³ », qu'il affirmera : « Si je vaux quelque chose c'est par l'admiration de ce qui est beau⁴. »

En vain on sévira contre les desservants du nouveau culte du beau esthétique irrespectueux de la moralité moyenne ; la réaction sera pour eux la meilleure des publicités : « Les Goncourt allèrent s'asseoir sur les bancs de la correctionnelle (février 1853) ; Flaubert dut subir la même aventure (février 1857) et Baudelaire quelques mois après passa par les mêmes transes. Les magistrats tenaient l'emploi de critique littéraire. Le procureur impérial accusa Baudelaire de réalisme. Le substitut Pinard stigmatise le réalisme. Le jugement qui acquitta Flaubert déclare : L'ouvrage déferé au tribunal mérite un blâme sévère, car la mission de la littérature doit être d'orner et de recréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs, plus encore que d'inspirer le dégoût du vice en offrant le tableau des désordres qui peuvent exister dans la société. Dès 1851 on institue des prix de 5.000 et 3.000 francs en faveur des ouvrages dramatiques qui auront satisfait à toutes les conditions désirables d'un but moral et d'une exécution brillante⁵. »

La vogue était décidément à l'idéal de beauté et le romantisme dut s'y conformer : « Le romantisme c'est l'expression la plus récente de la beauté », disait Charles Baudelaire, et encore à propos de Gautier : « Heureux, il n'aime que le beau ! ».

1. *Le roman romanesque sous le Second Empire jusqu'en 1870*, Martino.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1845, t. III.

3. *Du vrai, du beau et du bien*.

4. *Jacqueline Pascal*, p. 14.

5. Martino, déjà cité, p. 105.

Mais si Gautier recevait ainsi des bouquets, s'il s'avérait un des premiers réalistes : « celui pour qui le monde extérieur existe » (Gourmont, *Journal* du 1^{er} mai 1857); il n'en était pas moins trop artiste pour plaire aux partisans du réalisme intégral, car ne trouvait-il pas par exemple que « les paysages des Flandres ne sont rien de plus que de grossières imitations de Ruysdaël » et l'école de l'Art pour l'Art fondée par lui est récusée par eux :

« L'Art pour l'Art », dit Proudhon, « n'ayant en soi sa légitimité, ne reposant sur rien, n'est rien ». Il veut qu'on y substitue l'art pour l'utilité. Les Parnassiens qui comme Flaubert étaient des représentants de la même école réformés par le réalisme, reviendront par nécessité à la notion de moralité. La *Justice* (1878) et le *Bonheur* (1888) de Sully Prud'homme indiquent un retour manifeste vers un idéal de cet ordre.

Notons que Hugo demeura fidèle au double but indiqué antérieurement par M^{me} de Staël, la fusion d'un idéal du bien et du beau. *Les Misérables*, qui datent de 1862 et célèbrent la beauté morale, tirèrent à 150.000 exemplaires, un succès extraordinaire que même le renom prestigieux de l'auteur ne suffirait à expliquer entièrement, n'était l'attrait irrésistible du sujet pour le public d'alors.

Le réalisme accusa très nettement la rupture avec l'idéal de moralité : « En 1840, il y avait en Russie une école qui s'intitulait l'école naturelle ou naturaliste et qui absorba toutes les forces littéraires du pays.

« Le vicomte Melchior de Vogüé (un idéaliste) a déterminé la différence fondamentale qui sépare les réalistes français des anglais et des russes... L'âme du réalisme chez ceux-ci est précisément la tendance à la pitié, à la solidarité chrétienne, aussi bien qu'on peut définir les réalités à l'aide du jugement porté par Taine sur Stendhal et sur Balzac : Ils aiment l'art plus que les hommes, ils n'écrivent point par sympathie pour les misérables, mais par amour du Beau (Gilbert, déjà cité).

Le réalisme marqua la phase la plus significative de la lutte contre l'idéalisme, le combat qui devait le mettre presque à bas pendant le dernier quart du dix-neuvième siècle. Cette phase est représentée par l'opposition du premier des trois types d'idéal que Cousin avait prétendu identifier ou tout au moins concilier : le Vrai. Rompant en visière avec la philosophie moralisatrice, avec l'esthétique hostile aux masses, le mouvement se fit un auxiliaire de la Science.

Le premier réalisme, celui de Balzac et de Flaubert, avait

emprunté à la Science ses prétentions à l'exactitude ; mais pour pouvoir se constituer en force sociale vraiment agissante, la sympathie lui avait fait entièrement défaut. A l'humanité frémissante d'un Tolstoï ou d'un Dostoïevski, à leur mysticisme de souffrance et de pitié les réalistes-artistes répondaient par des aperçus sur la sottise humaine, sur l'imbécilité congénitale des déshérités de la vie. Si *Germinie Lacerteux* (1864) était l'étude d'une fille de basse condition, c'était également le carnet clinique d'une névrose ; et si la sensibilité des auteurs s'y décelait, elle n'y entrait que par surcroît. A cet égard la superbe indifférence des Parnassiens ne pêchait pas par plus répréhensible défaut de sympathie. L'autre réalisme est différent. Dès 1830, organisé par Comte et portant en philosophie le nom de positivisme, il eut comme bases primitives les théories physiologiques enseignées dans les facultés de médecine (Cabanis, Broussais, Bichat, écoles de Montpellier, avec Barthe et Bérard). Ce naturalisme qui a formé noyau autour du nom de Zola, a eu malgré ce qu'on peut trouver en lui de critiquable, une bien autre ampleur, une bien autre préoccupation humanitaire s'y révèle. S'il y a tentative de diagnostic médical et s'il se trouve beaucoup d'amertume, du moins on peut y constater plus que l'ébauche d'une intention de redressement : « Sans doute nous ne flattons pas l'humanité comme font les idéalistes ; mais quoi ! nous enseignons l'amère science de la vie, nous donnons la hautaine leçon du réel » (Zola).

Le maître de l'école naturaliste a vraiment prétendu faire œuvre morale, même si les moyens dont il s'est servi ont effarouché les bien-pensants. Cette morale épaulée tant bien que mal de la physiologie a été des plus militantes : « Et voyez à côté de la nôtre la besogne des écrivains idéalistes qui s'appuient sur l'irrationnel et le surnaturel et dont chaque élan est suivi d'une chute profonde dans le chaos métaphysique. C'est nous qui avons la force, c'est nous qui avons la morale » (*Le Roman expérimental*).

C'est encore un truisme que de faire observer le changement survenu dans le caractère même de l'œuvre de Zola. Il est de fait qu'en dépit de ce qu'il a dit de l'idéalisme, celui raréfié en vase clos pour ainsi dire qu'il méprisait, il est devenu ardent apôtre de l'idéal : « Depuis *Les Trois Villes* et *Les Quatre Évangiles* (de 1889 à 1902) il fait montre d'un optimisme fervent. De son ancien naturalisme rien ne lui reste que le culte de la science » (Pellissier, déjà cité). Il est vrai que cette dernière elle aussi a changé de direction et d'inspiration.

Après que les excès de son école triomphant de 1870 à 1885

eurent provoqué la réaction symboliste, elle était, il le comprit bien, vouée à l'insuccès, du moins pour ce qui est du roman.

C'est vers 1890 que l'école psychologique de P. Bourget commence à tenir effectivement en échec la littérature matérialiste et prolétarienne. C'est qu'en effet dès cette époque la pauvreté du réalisme (ou du naturalisme) est apparue très clairement grâce à la connaissance que l'on possède enfin des étrangers, surtout des Russes. Zola le comprit bien, avons-nous dit; car on relève dans *Le Figaro* du 22 mai 1888 cette remarque de lui qui en dit long sur son opinion à cet égard : « Il n'est pas douteux qu'avec une nouvelle philosophie n'écluse une nouvelle littérature et que le naturalisme ne prenne rang parmi les vieilles lunes... » Une nouvelle philosophie?... Évidemment le besoin s'en faisait fortement sentir. C'était l'année où paraissait *La Terre*, le plus naturaliste de ses romans; or l'année d'après devait paraître *Le Disciple*, de P. Bourget.

Mais cette même année 1888, Zola publiait aussi son seul roman véritablement idéaliste : *Le Rêve*, et le nombre considérable de ses éditions successives montre assez de quelle faveur un tel ouvrage peut jouir auprès d'un certain public¹.

Avant d'aborder la période dominée par le symbolisme d'une part et le genre psychologique (caractérisé par le roman d'analyse) de l'autre, nous nous proposerons maintenant d'étudier l'école dite proprement « idéaliste » afin d'en déterminer les caractéristiques essentielles.

« Il ne faut pas », avait dit Zola, « grouper les faits, il faut qu'ils se groupent d'eux-mêmes ». L'homme selon lui, comme selon Flaubert, devait s'effacer devant la science car les lois seules importent : « L'hérédité a ses lois comme la pesanteur... » Mais il avait écrit également : « Le roman réaliste, c'est un coin de la nature vu à travers un tempérament (*Le naturalisme au théâtre*), et Petit de Julleville demande : « Cette définition est-elle si loin de la formule classique d'Alfred Tonnellé : L'artiste voit la nature non comme elle est, mais comme il est ? » (Tome VIII, pl. 8). Ce qui revient à peu près à dire que l'écrivain quelle que soit la préoccupation générale à laquelle il obéit doit compter avec sa propre sensibilité. Qu'on embellisse ou qu'on enlaidisse les choses on ne saurait les décrire qu'à travers son tempérament. Le classicisme avait assujéti l'idéal

1. Nous relevons dans la bibliographie de Thieme les dates suivantes : 1892, 1910, 1917, 1921, 1923, 1924.

aux règles rigides de la raison ou de l'intelligence, le romantisme à celles de l'imagination, le naturalisme à celles du monde extérieur, mais tous trois avaient à des degrés divers eu recours au sentiment. L'imagination romantique lui avait fait, en vertu de cette imagination plus lâche, une plus large part. Il n'est donc point surprenant que ce soit dans la période qui précède 1860 que l'idéalisme ait eu le plus de chances de se développer.

George Sand a été par conséquent le peintre par excellence du sentiment : « Il faut », a-t-elle déclaré, « créer les personnages pour le sentiment qu'on veut décrire et non le sentiment pour les personnages »... car : « l'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale. » Cette vérité idéale est une conception toute personnelle, une création individuelle : « Or quels sont les éléments constitutifs de l'individualité ? Ce ne sont point les idées de notre intelligence puisque l'intelligence constitue justement le lien entre les hommes, mais bien plutôt les phénomènes de notre sensibilité. Ces phénomènes sont de deux sortes : sentiments et sensations¹. »

Si les réalistes, naturalistes, impressionnistes, prirent à leur sensibilité son attribut sensoriel comme moyen terme de leur art, les romantiques et les classiques penchèrent plutôt vers le sentiment. George Sand étant femme et en outre romantique par l'époque était de ce fait incurablement sentimentale. Elle vibra comme la plus simple des grisettes et en cela correspond très exactement à son « moment ». « Elle ne fut pas, » dit Gilbert, « de ces écrivains qui dirigent l'opinion mais bien de ceux qui la suivent. Voir, sentir et rendre étaient ses facultés primordiales. De 1838 à 1860 son œuvre reflète les mouvements des idées et les fluctuations des esprits... Un élan emporté vers l'Art et la Beauté... » « Le trait essentiel qui la caractérise c'est un idéalisme instinctif. Il tourne parfois au romanesque mais il se concilie le plus souvent avec la vérité même en écartant ce qu'elle offre de laid ou de triste, même en l'embellissant. » (Pellissier). Il est certain qu'elle n'ignore la nature que dans la mesure où celle-ci nuit à son sujet. C'est en somme le procédé du « choix » employé autrefois par les classiques : « En résumé, idéalisation du sentiment qui fait le sujet en laissant à l'art du conteur le soin de placer ce sujet dans des conditions et dans un cadre de réalité assez sensible pour le faire ressortir, si toutefois c'est un roman qu'on veut faire » (G. Sand, *Histoire de ma vie*).

1. *Histoire de la littérature française*, Lanson et Tufrau.

Le lyrisme sera la création de l'atmosphère propice dans laquelle se déroulera l'intrigue, l'amour le pivot de cette intrigue, et après tout, que serait un vrai roman sans amour ? « Le roman serait une œuvre de poésie autant que d'analyse. Il y faudrait des situations vraies et des caractères vrais, réels même, se groupant autour d'un type destiné à résumer le sentiment ou l'idée principale du livre. Ce type représente généralement la passion de l'amour, puisque presque tous les romans sont des histoires d'amour. Selon la théorie... annoncée il faut idéaliser cet amour, ce type... Dans aucun cas il ne faut l'avilir dans le hasard des événements » (*Histoire de ma vie*).

La réputation de George Sand fut faite par *Indiana* qui parut en 1832. Il n'est pas question dans la présente étude d'estimer ou d'apprécier l'œuvre de cet auteur. L'histoire de ses amours alors même qu'elles aident si puissamment à faire comprendre l'orientation de cette œuvre ne nous concerne pas davantage ; nous avons simplement affaire au chef de l'école idéaliste sans plus.

On a invariablement fait observer dans chaque essai critique de l'écrivain les transformations que son talent a subies entre l'impression d'*Indiana* et celle du *Marquis de Villemer* ; celui-ci beaucoup plus pénétré de vérité concrète que celui-là. Sans doute entre ces deux extrêmes peut-on tracer la courbe ascendante et descendante du génie de l'artiste et s'efforcer d'en déterminer la nature. Mais cela nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise par conséquent de constater que George Sand a su exprimer son idéalisme particulier des quatre manières qui semblent possibles dans le roman. C'est en quoi on est en droit d'affirmer que ce fut là l'idéalisme complet. Grâce à lui pris comme commune mesure on sera à même d'évaluer celui des autres auteurs qui se réclament de son école.

Cet idéalisme fut tout d'abord sentimental et se caractérisa par l'étude de la passion.

Il fut ensuite philosophique, surtout philosophique militant. Il devint après cela inspiré de l'amour de la nature, le genre rustique ou de terroir en fut la forme.

Finalement, il affecte la tournure idyllique, romanesque. Cette dernière manière participe, comme on l'a fait observer, de la première et de la troisième. On voit donc que l'idéalisme de George Sand gravite autour de trois points d'attraction : l'amour, l'humanité, la nature.

Si l'on veut bien se rappeler que chez elle l'amour a été l'objet d'un véritable culte, qu'elle lui a attribué une essence pour ainsi

dire divine, et que bien qu'elle l'ait souvent opposé aux « convenances », aux préjugés et aux institutions qu'elle en a fait la condition même du bonheur et de la vertu, on pourra constater : premièrement, qu'elle fut spiritualiste, puisqu'elle donna une conception représentative du monde, c'est-à-dire de la société idéale ; ensuite qu'elle créa un horizon, un fonds intellectuel et moral destiné à encadrer le spectacle de la vie. Ce sont les principes antérieurement énumérés comme étant les plus favorables à la libre croissance de l'esprit idéaliste.

Conteur et moraliste (sinon moraliste orthodoxe) tels sont les deux aspects de George Sand écrivain, le but de la littérature de fiction étant, comme il a été dit ailleurs, d'amuser et d'élever l'esprit ou de l'instruire. Conteur et moraliste sera également Jules Sandeau. Ceci est évident dans la plus marquante de ses œuvres, *Mademoiselle de la Seiglière* (1848). *De Rose et Blanche* (1831) écrit en collaboration avec George Sand à *Jean de Thommeray* (1879) se situe sa production littéraire.

« Les gracieuses idylles de M. Jules Sandeau... » c'est ainsi que les caractérise Netteyment ; cependant malgré le ton de distinction, d'urbanité même, perce l'esprit légèrement narquois de l'auteur. Les lecteurs friands d'idéalisme commençaient à se recruter parmi les gens du monde pour lesquels un tour enjoué vaut mieux que les tirades les plus passionnées, les envolées les plus lyriques. On conçoit très bien que *Le Gendre de M. Poirier*, tiré de *Sacs et parchemins* ait pour cette raison remporté un succès si soutenu.

La note aristocratique deviendra essentielle à ce genre de roman ; et tout héros vraiment idéal devra le plus souvent, afin d'intéresser le public restreint auquel l'écrivain s'adresse, posséder un titre nobiliaire. Le comte A. de Pontmartin se servira des mêmes procédés que Sandeau (le persiflage en moins) dans ses meilleurs ouvrages, *Marguerite Vidal* et *La fin d'un procès*. Cherbuliez, Octave Feuillet à leur tour suivront la même mode, et aussi leurs successeurs immédiats. Ceci est d'ailleurs assez explicable car c'était l'époque où une sorte de fusion ou du moins d'entente, s'opérait entre la noblesse et la bonne bourgeoisie. En outre, une crise du roman avait lieu dont le résultat était une rupture d'équilibre et la création d'un genre destiné à créer un intérêt nouveau parmi la masse du peuple, et cette division servit à accentuer encore davantage le caractère exclusif des productions franchement idéalistes : « Sainte-Beuve... en 1839 jetait un cri d'alarme : il constatait l'avènement de la littérature industrielle... » car : « vers 1850 le roman n'avait plus la

même faveur que quelques années auparavant; les circonstances politiques, la Révolution de 1848 surtout, n'avaient point été favorables au marché du roman. A. Dumas et G. Sand qui se tiraient à 2.000 exemplaires vers 1835 ne tirent plus qu'à 700... Les ouvrages de pure imagination ont perdu de 1842 à 1850 environ moitié du débit qu'ils trouvaient de 1830 à 1842... Le roman-feuilleton nouvellement inventé menaça de supplanter la fiction légitime. La résistance s'organisa contre ce courant jugé vulgaire par les critiques. *La Revue des Deux Mondes* mena le combat avec obstination, le 15 septembre 1839 elle publia sous la signature de Sainte-Beuve un véritable manifeste de Brunswick : La prétention de *La Revue* serait de... maintenir publiquement certaines traditions d'art, de goût et d'études... Pendant vingt ans *La Revue des Deux Mondes* poursuivit vigoureusement avec une mauvaise humeur inlassable ce programme ; même après le triomphe du réalisme elle ne désarmera pas¹. »

Et c'est ainsi que cette publication, la plus officielle organisation littéraire en France après l'Académie (qui d'ailleurs comme l'a dit Zola prit l'habitude d'aller choisir chez elle ses élus) devint le bastion de la tradition idéaliste. Ainsi se constitua le groupe fidèle à cette tradition. A combien évaluer au juste la force de ce groupe ? « On donne à *La Revue* », déclara Veuillot, son ennemi juré, « douze ou quinze mille abonnés. Ces douze ou quinze mille abonnés répandus par tout le pays composent le sommet de la civilisation humaine². » Le chiffre n'en est peut être pas imposant, mais ils se trouvent « répandus par tout le pays », et ce sont des abonnés de toujours. En cela réside leur influence. De plus, *La Revue des Deux Mondes* qui paie bien qui veut la servir comme elle l'entend, et à cet égard elle sait se montrer exigeante, peut, le cas échéant, faire des recrues jusque dans le camp adverse. Murger, par exemple, vers la fin de sa carrière consent à se laisser embrigader par Buloz et idéalise d'une auréole de respectabilité Mimi et Musette, le pittoresque y perdant d'ailleurs.

Dans *Adeline Protat* (1853), on se trouve en présence d'un romanesque passablement banal, indice habituel d'un idéalisme devenu métier. Dans *Les vacances de Camille* (1857) le procédé d'idéalisation est encore plus poussé.

Qui donc pourra se vanter d'échapper au soupçon d'idéalisme à

1. Martino, déjà cité.

2. *Odeurs de Paris*, Veuillot.

la mode *Revue des Deux Mondes*? Bien peu d'écrivains, pour peu qu'ils considèrent la littérature comme un gagne-pain honorable. Zola n'a pas été le seul à vitupérer contre eux : Parlant de l'auteur de *Dominique*, Veuillot proclame : « M. Fromentin, ce maître teinturier en bleu-Buloz » (*Odeurs de Paris*). Ce bleu d'azur idéal devait beaucoup se porter alors malgré les tons ternes qu'affectaient les réalistes ; autrement pourquoi s'en indigner ? Il serait intéressant de déterminer exactement la nature de cette indignation véhémement de la part des champions de la vérité intégrale. Pourquoi Zola qualifie-t-il par exemple Louis Enault de : « pommade de l'idéal, de sirop du romanesque » ? Ce n'est pas assurément par jalousie d'auteur, car Enault, auteur de second ordre, n'atteignit jamais à la notoriété. N'est-ce pas plutôt pour discréditer un genre où les naturalistes craignaient sans cesse de voir se rallier leurs adeptes ? C. de Bernard, le disciple direct de Balzac, n'avait-il pas lui-même été coupable de défection par ses peintures de vieilles filles à marier, ses jeunes filles charmantes, ses tableaux de la nature élégante et de la bonne compagnie ? On retrouve tous ces éléments, dont devait s'emparer l'école idéaliste proprement dite, dans ses œuvres marquantes : *Les ailes d'Icare*, *Un gentilhomme campagnard*, *Gerfaut*, etc...

Avant de considérer la solide phalange idéaliste dont nous avons étudié le chef incontesté, G. Sand, il est opportun peut être de nous arrêter aux « francs-tireurs » de l'idéalisme, à ceux qui par la nature sentimentale et moralisatrice de leurs tendances se sont, inconsciemment sans doute, rapprochés de la formule de l'école. Émile Souvestre qui décrivit surtout la vie bretonne fut de ceux-là. Dans la longue série de ses romans dans lesquels le but moral persiste sans toutefois y assumer un caractère agressif, citons *Le Philosophe sous les toits* paru en 1850. Auguste Brizeux, autre poète inspiré de l'Armor mérite par sa *Marie* (1832), souvent rééditée et par ses *Bretons* (1845), d'être rangé dans la même classe. De X.-B. Saintine, également moralisateur et sentimental, *Picciola* (1836), treize fois rééditée, et *Seul* (1857) doivent être cités. Deux livres qui accusent semblable inspiration : *Le Lion amoureux* (1839, 11 éditions) et *Huit jours au château* (1843-1844) en cinq volumes, font de Frédéric Soulié un de ces « ouvriers de la première heure ». Avec lui mentionnons (René Lefebvre) Laboulaye qui se délassait de ses œuvres plus savantes par des fantaisies romanesques : *Abdallah* (1859), *Contes bleus* (1863), *Nouveaux contes bleus* (1867), etc... *Mon oncle Benjamin* qui date de 1843 et a connu

plusieurs variantes et 14 réimpressions assure à Claude Tillier par son tour léger, aimable et surtout par son caractère anodin une certaine réputation, réputation, et ceci est particulièrement significatif, qui s'est maintenue principalement hors de France dans les pays où la littérature morale est essentiellement en honneur.

Faisons enfin mention pour finir d'Ulric Guttinger dont l'*Arthur* (1836) représente le type du roman sentimental et personnel, et aussi de ces auteurs moins connus : M^{me} d'Arbouville, la comtesse d'Agoult, la vicomtesse Dash, premiers en date de cette série d'écrivains mondains dont le public fut avant tout féminin.

Passons maintenant à l'école idéaliste reconnue officiellement comme telle.

Elle est établie vers 1830. Son succès est affirmé par le très sérieux et passablement pédant Gustave Planche, critique du moment, qui affirme avec grandiloquence : « Le roman consacré à l'analyse des passions humaines foule aujourd'hui les cimes les plus hautes de la philosophie et de la poésie¹. » Il est bon de noter sans doute que cet élan fougueux vers l'idéal n'a pas eu exclusivement son origine dans les manifestations désordonnées du « beau désordre romantique ». Le culte du classicisme n'était pas éteint, loin de là. La guerre de l'indépendance de la Grèce secouant le joug turc venait de se terminer en 1829. La France en avait suivi les péripéties avec passion. Un sentiment national aussi profond, preuve d'un tenace attachement à l'idéal antique, ne pouvait manquer de se faire jour dans la littérature. C'est ce même esprit qui fera plus tard de Renan un champion de l'idéalisme, à sa façon.

Quels sont les noms des plus authentiques fervents de cette tradition? D'abord ceux des disciples directs de G. Sand, de ceux qui suivirent très fidèlement sa « manière » :

Louis Ulbach ;
 Mario Uchard ;
 Maurice Sand (qui signa Miss Mary) ;
 Alphonse Karr.

Puis les autres (outre Sandeau, 1811-1883, déjà cité) qui se créèrent un genre propre :

Octave Feuillet (1821-1890) ;
 Victor Cherbuliez (1829-1899) ;
 Hector Malot (1830-1907) ;

1. Cité par Nettement.

Gustave Droz (1832-1895) ;
 André Theuriet (1833-1907) ;
 Georges Ohnet (1848-1918) ;
 Le vicomte Melchior de Vogüé (1850-1910) ;
 Édouard Rod (1857-1910) ;
 Jean Rameau (Laurent Labaigt) (1859).

Telle est la ligne directe de ce qu'on pourrait appeler la deuxième génération idéaliste. On peut voir par les dates des morts de ces auteurs qu'elle s'est poursuivie très avant dans notre propre siècle.

Les années où les ouvrages les mieux réussis ou les plus appréciés de ces auteurs ont paru peuvent nous servir à faire le « point » des succès remportés par l'école.

La réputation d'Alphonse Karr a été faite surtout par *Sous les Tilleuls* (1832), son premier et son meilleur roman, et par *Geneviève* (1838).

Les grands succès d'Octave Feuillet furent : *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre* (1858), le type du genre ; *Monsieur de Camors* (1867), *Julia de Trécœur* (1872). Ajoutons-y également *L'Histoire de Sibylle* (1862), qui poétise l'humanité. Feuillet, « Le Musset des familles » (comme l'ont appelé les Goncourt) ou encore en parlant de son œuvre « Un délayage de Musset et de G. Sand » (Zola), a obtenu dans son *Roman d'un Jeune Homme pauvre* le plus retentissant des succès de l'école de G. Sand. Cet ouvrage défini par l'auteur lui-même : « l'histoire des sentiments exceptionnels » se vendit d'une façon remarquable en librairie. On peut aussi faire observer que la moyenne de ses romans se tira à 30.000 exemplaires ; ce qui était fort beau pour l'époque, surtout étant donné que l'on entraînait alors en pleine période réaliste.

De la popularité des romans de Victor Cherbuliez nous avons parlé ailleurs. Qu'il nous suffise de rappeler le très grand succès de son *Comte Kostia* (1863) qui fit sa renommée, ceux, quelque peu surprenants mais à certains égards mérités, du *Roman d'une Honnête Femme* (1867), de *Miss Rovel* (1875) et enfin de *La Ferme du Choquard* (1883) qui eut treize éditions. Ce dernier en pleine période naturaliste était, il est vrai, jusqu'à un certain point pénétré de l'esprit morbide du moment, mais tout juste pour ne pas trop détonner parmi tant de productions dans lesquelles cet esprit régnait en maître.

Hector Malot est connu avant tout pour son roman de *Sans famille* (1878) si prisé par les Anglo-saxons et certainement apprécié chez nous aussi, à en juger par le nombre de ses éditions, ainsi

que par la publication d'épisodes dans lesquels les mêmes personnages refont leur entrée en scène. A citer également de lui *Romain Kalbris* (1869), qui lui aussi a donné lieu à des remaniements. On a dit d'Hector Malot qu'il avait le respect de la décence littéraire, autre forme de ce « goût » caractéristique du mouvement en question.

A propos de l'auteur précédemment nommé, lequel a souvent situé ses intrigues en Angleterre, faisons remarquer que l'influence de ce pays et de sa littérature d'alors, mi-idéaliste, mi-réaliste s'est précisément manifestée en France vers ce temps. L'élément moralisateur qui lui est particulier ne pouvait guère trouver à s'acclimater que parmi les romanciers de l'école idéaliste, la renforçant par réaction : George Eliot (qui, comme on l'a fait observer, avait beaucoup influencé Cherbuliez notamment) fut connue en traductions chez nous pendant cette période : *Adam Bede* (écrit en 1839, traduit en 1861 et 1886), *Le Moulin sur la Floss* (publié en 1860, traduit en 1887), *Silas Marner* (publié en 1861, traduit en 1883 et 1889).

Gustave Droz, surtout connu comme l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé* (1866) et d'*Un Paquet de Lettres* (1870) a peu écrit, mais il reste bien dans la tradition quoiqu'à la vérité celle-ci devienne bien tenue par ces temps de carence de l'idéal optimiste.

André Theuriet, assez proche parent intellectuel de Cherbuliez en ce qu'il s'intéresse spécialement au romanesque bourgeois, les types de la noblesse ayant fait leur temps, a la franche horreur des brutalités naturalistes. Comme l'avait fait George Sand il se détourne de la vie des grandes villes pour aller chercher l'idéal où il se cache encore, dans les campagnes, dans la province. Il décrit donc le terroir, l'existence simple épurée de la bestialité qu'y voyait si volontiers Emile Zola. Nombreuses sont les œuvres de cet écrivain prolifique qui écrivait jusqu'à quatre romans par an et davantage. Cette continuité dans sa vaste production maintenue malgré vents et marées prouve une chose sans conteste, que le public des lecteurs épris de littérature idéaliste ne diminuait pas. Le fait que presque tous ses romans bons ou faibles ont été ré-édités et certains à plusieurs reprises fortifie cette opinion. Il est des livres que les mères de famille françaises n'hésitent pas à mettre dans les mains des jeunes filles, et cela sera vrai tant que l'émancipation complète de la jeunesse ne sera pas accomplie chez nous. Nous sommes loin sans doute de *Paul et Virginie* ; et une certaine évolution subséquente à la période de guerre, et due en partie à la plus profonde connaissance des mœurs anglaises ou américaines s'est produite ; mais cependant

la moralité bourgeoise ne s'est pas sensiblement amoindrie. A toute période de relâchement relatif succède une accalmie et quelquefois survient un regain de sévérité relative. Répétons-le à satiété : Le Français moyen est par nature moraliste ; c'est sa loi. Sinon comment expliquer son amour extrême des vérités d'abstraction ?

Pour en revenir à Theuriet, citons de lui comme œuvres saillantes : *La Maison des deux Barbeaux* (1879), *Sauvageonne* (1881), *L'Affaire Froideville* (1887), *Le Fils Maugars* (1878), *M^{me} Heurteloup* (1878), *L'Abbé Daniel* (1884), etc... Le premier nommé a eu des variantes ; le dernier dénote une caractéristique très particulière au genre idéaliste : le prêtre sympathique, type de bonté, tout à fait dans la tradition, bien entendu, professionnellement pourrait-on dire. A ce trait s'ajoute le plus souvent la sagesse tempérée de malicieuse gaîté. C'est le type du « curé à treilles et à ruches », comme l'a défini Cherbuliez qui l'a maintes fois placé dans ses livres. Avec lui aucun danger que l'intrigue ne tourne au scabreux. Il est le gardien des bienséances.

La prodigieuse production romanesque de Theuriet, preuve de l'existence d'un marché constant d'acheteurs, puisqu'il faut à tout prendre considérer le point de vue mercenaire, a eu pour rivale celle d'Henri Gréville (M^{me} Alice Durand, 1842-1902) dont la vogue est due en partie du moins à l'exploitation d'une veine nouvelle, la Russie, non point celle dont Tolstoï avait révélé le bouillonnement intérieur et les doctrines humanitaires, mais celle que Cherbuliez avait fait connaître, celle qui présente ce contraste troublant de la barbarie et du raffinement vivant côte à côte, celle qui donne tant d'attrait au mystérieux caractère slave. Cet exotisme, ce mélange du réel et de l'étrange devait offrir un dérivatif intéressant à tous ceux que lassait la vulgarité morne des sujets naturalistes dont, le pittoresque était sévèrement exclu.

De 1876 à sa mort survenue en 1902, H. Gréville a donné des romans dans le genre russe et d'autres. Nous notons que chacune des années de cet assez long intervalle a vu l'apparition d'un et quelquefois de deux, trois et même quatre ouvrages de sa plume. En moyenne une seule réédition par roman semble bien indiquer que le public de cet auteur était en somme assez localisé et restreint. Quoiqu'on en ait dit, ce sont les œuvres de mérite permanent qui survivent et que la postérité aime à relire. Citons *Sonia* (1877) qui eut quatre éditions, *L'Avenir d'Aline* (1889) et *La Petite Princesse* (1891).

Nous arrivons maintenant à Georges Ohnet, romancier dont la

« manière » a tellement donné de prise à la critique. A part deux ouvrages publiés respectivement en 1876 et en 1877, ce n'est que passé la trentaine, de 1881 à 1889, après le déclin du naturalisme, que commença sa carrière littéraire et que parurent ses grands succès, *Serge Panine* (1881), *Le Maître de Forges* (1882), *La Comtesse Sarah* (1883), *La Grande Marnière* (1886). L'adaptation à la scène de ces romans montre leur popularité. On a qualifié ces succès de surprenants car on a souvent relevé le caractère banal des intrigues et les procédés à effets inlassablement répétés, l'abus des clichés et le peu de profondeur de sa moralité bourgeoise. On a vu chez lui la reprise sur un plan social plus élevé du roman-feuilleton qui dans la période précédente avait fourni aux masses populaires cette fameuse « littérature industrielle » tant décriée mais à tout prendre elle aussi imbue d'un certain idéalisme vulgaire. On a imputé aux attaques à la fois cruelles et spirituelles de Jules Lemaitre le tort fait à sa réputation d'auteur naissant. Cependant lui aussi continua à produire ses deux et trois romans par an, toujours de même facture ; et bien qu'ils aient été d'éphémère durée ils n'en prouvent pas moins que le courant idéaliste s'était reconstitué et qu'il persistait avec vigueur.

Parmi les autres de ses livres qui paraissent avoir été sauvés de l'oubli total, il convient de mentionner encore *Nemrod et Cie* (1892), *La Dame en Gris* (1893) et *Le Colonel Roquebrune* (1898). On a cité de même comme représentants du roman-feuilleton modifié au goût du jour Albert Delpit et Jules Mary.

Beaucoup plus digne d'une réputation durable fut le vicomte Melchior de Vogüé : « Il obtint l'estime des lettrés pour ses études sur le roman russe autant peut-être que pour la valeur personnelle de *Jean d'Agrève* (1897) et des *Morts qui parlent* (1899)¹. » C'est lui que l'on considère assez généralement comme l'initiateur du roman russe en France, un peu à tort sans doute, puisque *Le Comte Kostia* de Victor Cherbuliez remonte à l'année 1863 ; mais c'est après tout au dernier quart du dix-neuvième siècle que l'influence slave s'est surtout fait sentir chez nous avec son maximum de puissance. De Vogüé en fut l'interprète le plus heureux.

Edouard Rod, littérateur de grande valeur, renonça comme bien d'autres aux déprimantes doctrines du naturalisme pour se rallier à un idéalisme mitigé. On ne saurait dire de lui qu'il entra entièrement dans le courant en vogue, car il ne sacrifia jamais à l'optimisme

1. *Histoire de la littérature contemporaine*, Lalou.

béat qui caractérise malheureusement trop fréquemment les auteurs de cette école. Il est, si l'on peut dire, un « idéaliste quand même », la dureté de l'existence demeurant sans cesse présente à son esprit. Il n'en a donc que plus de mérite. Ses ouvrages les plus connus sont *Le Pasteur Naudie* (1898), *L'Ombre s'étend sur la montagne* (1907), *Le Glaive et le Bandeau* (1910).

A la tradition idéaliste se peut rattacher également Jean Rameau dont la production littéraire débute, comme pour nombre de ceux qui appartiennent à la génération immédiatement postérieure au naturalisme, vers 1886. Il n'a jamais atteint à la grande notoriété et il serait malaisé de signaler de lui, *Moune* (1890) mise à part, parmi les quelques cinquante romans qu'il a écrits, beaucoup d'ouvrages marquants.

Ferdinand Fabre (1830-1898) est parfois considéré par les critiques comme appartenant en propre à la tradition idéaliste. Il doit l'être si on admet, comme le fait Lanson (*Littérature*, p. 1087) qu'il s'est avant tout signalé comme romancier moraliste, qu'il « est arrivé à rendre supérieurement certains milieux particuliers avec les espèces morales qui s'y développent... » Pellissier constate : « qu'il s'est parfois discrètement plaint de ne pas atteindre la grande réputation... » Ce fut dans un sens un « naturaliste » pour lequel la réalité extérieure de la morale existait et dont il s'efforçait de déterminer les genres... « *Lucifer* (1884) est une des œuvres les plus fortes de notre littérature romanesque pendant la dernière moitié du siècle; *Le Chevrier* (1868) vaut les idylles rustiques de G. Sand » (Pellissier, déjà cité). *L'abbé Tigrane* (1873, huit éditions), *Mon oncle Célestin* (1881) et *Ma Vocation* (1889) sont les mieux connus de ses romans.

Le roman aimable et mondain, qui est comme un succédané du genre idéaliste et qui renaît aux belles époques de ce genre au point d'en paraître la caricature, retrouva ses fidèles : En opposition au type décrit par Hervieu, Rabusson, H. Lavedan, Gyp et Donnay que dénotent l'ironie et l'amertume, les descendants de Feuillet prennent position. Léon de Tinseau (1844-1921), qui en est, a écrit abondamment à partir de 1882. Encore une fois nous notons la date. *La Meilleure part* (1885), *Le Charme rompu* (1888) suffiront à donner sa mesure. Gustave Droz (déjà étudié) a composé des fictions semblables. Ludovic Halévy (1834-1908) ressemble aux précédents, surtout par son très prisé *Abbé Constantin* (paru en 1882, ré-édité et mis ultérieurement à la scène) et sa *Famille Cardinal* (1873) dont les suites attestent la popularité. Cet *Abbé Constantin* « gracieuse pas-

quinade », dit M. Strowski, « avait montré par son succès que le public se lassait du naturalisme... » « Mais ce fut en 1897, l'affaire Dreyfus », dit en substance ce critique, « qui fut pour Zola (et son groupe) le choc décisif ». En effet, au delà des raisons politiques, économiques et sociales, la crise témoignait dans l'un comme dans l'autre parti d'une poussée violente d'idéalisme, d'un tumulte prodigieux d'idées abstraites s'emparant de la société et se muant en actes. La fermentation des esprits n'aurait pu se faire que grâce à la présence préalable de forces morales trop longtemps contenues, endiguées par la réalité casanière.

Il y avait désir de changement et il y en avait nécessité. La question qui se posait avec insistance et que le naturalisme malgré l'appui de la science n'avait pu élucider, et encore moins résoudre, avait rapport à la conduite des hommes vivant au seuil d'un âge nouveau. Conduite sous-entend morale; or le naturalisme, conséquence du déterminisme, s'était borné à nier ce qu'on dénomme moralité. Taine, son théoricien, y avait en quelque sorte veillé, car quelle place y aurait-il eu pour un idéal moral dans un système où la colère et l'amour étaient ramenés aux proportions de réactions chimiques semblables à quelques degrés à celles du sucre et du vitriol?

Et cependant l'esprit du monde changeait. Le contact avec la réalité avait déçu; et cette même réalité définitive et à tous instants contrôlable n'était même plus aussi réelle pour Taine qu'on l'avait cru tout d'abord: « Lui qui n'était pas exaspéré n'appelait-il pas la sensation une hallucination vraie¹ »? En 1889, quand parut *Le Disciple*, Taine écrivit à Paul Bourget: « ma génération est finie... » Toutefois jusque là la morale, et partant avec elle la cause même de l'idéal, était battue en brèche. De qui donc se réclamerait-elle?

M. Lanson a écrit: « Taine, Renan et Darwin voilà les trois grands modificateurs des esprits contemporains » (*Littérature*, p. 1091) Darwin et son déterminisme étant méprisés; Taine se dérochant, il restait Renan. Mais qu'avait-il donc à offrir de nouveau au monde moral? « Je reconnais », a-t-il dit, « que le sens moral ou ses équivalents sont de l'essence de l'humanité... Pour mon usage particulier, je substitue à l'idée de bien, de préférence, le nom esthétique... En face d'une action je me demande plutôt si elle est belle ou laide que bonne ou mauvaise²... » ... Dieu est pour lui: « la catégorie de

1. *Racines de l'idéalisme*, R. de Gourmont. *Mercur de France*, octobre 1904.

2. *L'Avenir de la Science*, 1870.

l'idéal et la religion c'est la beauté dans l'ordre moral. Par la religion se satisfait l'instinct moral de l'humanité ; aussi aucune religion n'étant vraie, toutes les religions sont vraies ; et toutes sont bonnes quand on les applique à leur office. L'idéal philosophique n'est pas à l'usage de toutes les intelligences ; l'idéal religieux est accessible aux plus humbles esprits » (Cité par Lanson).

Renan dépassa néanmoins quant à lui ce spiritualisme réconfortant à la portée des gens peu compliqués, mais ce fut simplement pour se rallier à l'idéalisme d'abstraction auquel il sut rester fidèle. « Pour lui l'idéal devint la base de la nature morale, de même que l'esprit d'analyse fut le fondement sur lequel repose le caractère intellectuel » (Cité par Pellissier).

Cette intégration de l'intellectuel et du moral devait donner à l'école idéaliste comme une nouvelle doctrine, presque une religion. On est libre de faire des réserves sur la sincérité de Renan ; et certains ont manifesté quelque surprise de le voir sacrifier à l'autel des dieux de la Grèce antique et en même faire montre d'adoration pour les obscures divinités nordiques. Cherbuliez en avait fait tout autant. « Renan », remarque Lasserre, « dit dans la Prière sur l'Acropole que tout n'est ici-bas que symboles et que songes ». Parole étrangement placée ; car elle est la plus opposée qui se puisse concevoir au génie des Grecs ; elle est purement allemande. « Les Allemands, » disait Nietzsche, « se meuvent plus volontiers parmi les allégories des choses que parmi les choses elles-mêmes... » On ne pourrait, à notre avis, affirmer que Renan, homme d'esprit ondoyant, d'idées souvent contradictoires, n'a pas en cela simplement obéi à son « moment » qui était tant soit peu trouble et déconcertant. Nous croyons pour notre part qu'il a subi au contraire une évolution assez explicable et parfaitement représentative ; c'est pourquoi nous avons pensé qu'il importait de faire sur lui plus qu'une remarque passagère.

« Du christianisme de sa jeunesse il avait retenu... que la morale n'est pas affaire de science mais article de foi... Faire de la vérité le but de la pensée, du bien la fin de l'action, le vrai étant l'exclusion du miracle et le bien l'exclusion de l'égoïsme... cette philosophie n'est pas un jeu de dilettante indifférent... » (Lanson, *Littérature*). Le scepticisme de Renan a pu porter les critiques à croire qu'il était coupable de dilettantisme : « Le dilettante est d'abord un sceptique », a-t-il été affirmé quelque part ; et encore : « c'est l'épicurien de l'intelligence ». Bourget parlant de Renan a défini le dilettantisme : « Moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit

très intelligente à la foi et très voluptueuse qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune¹ ». Anatole France plus tard représentera cet esprit que les idéalistes dénonceront avec âpreté.

Renan a pu, il est vrai, inspirer de la défiance à bien des gens car : « malgré son déterminisme scientifique on hésitait à prendre au sérieux un savant qui tirait tant de révérences à l'idéal » (Lanson). La philosophie allemande dont il s'est si largement inspiré était représentée par deux courants : « deux perspectives : celle de l'unité et de l'identité universelles, celle du devenir éternel. Taine, philosophe et esthéticien, est surtout attiré par la première. Renan s'est infiniment complu dans la seconde » (Lasserre). Hégélianisme et Kantisme furent les deux forces vives qui redonnèrent à la philosophie idéaliste son regain de vigueur. La dernière, offrant des possibilités plus illimitées, devait plaire davantage aux esprits plus hardis en quête de formules plus neuves. De 1870 à 1880, le néo-kantisme professé dans les universités et les lycées, après s'être dégagé de l'emprise naturaliste, avait attaqué à son tour l'éclectisme cousinien. La morale renaissait : « En 1883, Fouillée publiait sa *Critique des systèmes de morale contemporains* ; en 1884 paraissaient *Les Principes de la morale* de Secrétan et *L'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* de Guyau. »

Alfred Fouillée, donnant sa théorie des idées-forces par laquelle l'idéal devient le principe du réel et la vie étant la fusion intime de l'existence individuelle et de l'existence collective, concluant par conséquent à la nécessité d'une esthétique et d'une morale, proclamait le triomphe de la tradition.

« M. Alfred Fouillée », a écrit assez ironiquement Rod à propos d'une controverse à laquelle cet auteur avait participé, « a tenu à nous démontrer que dans le domaine spécial de la haute philosophie, l'idéalisme avait reconquis les positions autrefois prises par les doctrines adverses, et cela simplement parce que la science positive n'a pas réussi à supprimer la philosophie. Celle-ci a repris tous ses droits et s'efforce de déterminer l'idéal qui n'est que le sens le plus profond et l'anticipation de la réalité future ».

Que Fouillée se soit exagéré ou non l'importance du mouvement avec lequel il s'est identifié importe peu. Qu'il nous suffise de reconnaître que ce mouvement a vraiment existé et qu'il a recruté

1. *Psychologie contemporaine. Essai sur Renan*, P. Bourget.

un nombre respectable d'adhérents : Guyau, déjà nommé, a tenté de constituer une mystique de la sociologie ; Ravaisson « a ramené l'attention sur les problèmes métaphysiques ; Lachelier... répandit le goût des hautes spéculations. Théodule Ribot, véritable fondateur de la psychologie expérimentale, fut le chef de l'école formée autour de la *Revue philosophique*, puis développée par Pierre Janet et Georges Dumas, et il travailla à sa façon, en montrant le rôle de la vie subconsciente, à faire rentrer la notion d'énergie spirituelle dans les études philosophiques¹. »

Emile Boutroux par la grande influence qu'il exerça détacha encore davantage la philosophie de la conception prévalant à l'époque précédente, d'un système rationaliste qui réduisait les phénomènes moraux à des phénomènes physiologiques. Henri Bergson enfin, d'abord spencérien et mécaniste, parvint, en particulier dans son *Évolution Créatrice*, à imposer un spiritualisme nouveau.

La philosophie de Bergson, disciple de Boutroux, lui-même élève de Lachelier, représente l'aboutissement de ce mouvement à tendance idéaliste. Il est juste de faire observer toutefois que nourri de fortes études scientifiques, il ne s'est jamais arrêté à ces vaines doctrines qui se réclament de la tradition simplement parce que la réalité est par elles invariablement supprimée au profit de l'idée pure. Le pragmatisme d'un Vacherot pour qui la pensée humaine seule existe, explique Dieu aussi bien que le réel par un mécanisme psychique. C'est habillée, selon la mode moderne, la vieille doctrine de Protagoras qui voit dans l'homme la mesure de toutes choses.

Bergson, lui, est véritablement idéaliste en ce qu'il croit que la réalité ultime est d'ordre mental, mais il est persuadé aussi que la connaissance peut déterminer la réalité et ainsi sortir du domaine de l'intellect. En cela il est réaliste.

L'accord entre la réalité et l'idéal semble avoir été accompli par conséquent en philosophie ; et nous verrons que cela a été également la tendance prédominante dans la littérature contemporaine.

Mais l'idéalisme, prenant sa revanche au lendemain de la banqueroute du naturalisme, devait lui aussi trouver son dogmatisme et faire montre de manque de conciliation. Nisard avait autrefois donné en critique littéraire la mesure du fanatisme étroit dont l'école idéaliste est capable. Brunetière à son tour et à son heure fit preuve d'intransigeance. Il fut idéaliste parce qu'il affirma avec

1. *Littérature française*, Bédier et Hazard.

assurance que : « les œuvres d'art valent par les idées qu'elles produisent et par la force morale qu'elles contiennent. » Renan de son côté, ne crut pas à cette histoire naturelle des genres, ne pensa pas qu'on pût étudier les espèces de l'esprit ni seulement les séparer. Son idéalisme était beaucoup plus accueillant. Un idéal pour telle ou telle chose comme l'aurait voulu Nisard, un organisme et un déterminisme dans les genres comme l'indiquait Brunetière ; c'étaient des conceptions qu'il repoussait parce qu'après tout elles ressortaient des méthodes mêmes du naturalisme avant ou après la lettre. Faire un faisceau de vérités diverses, voilà quelle était pour lui la tâche du bon ouvrier en idéal : « Ah ! pauvres gens ! », écrit-il, « condamnés par leur esprit de divorce à n'avoir qu'une poésie futile et une religion sèche et froide. Dites que tout cela n'est qu'un, Dieu, l'idéal, philosophie, poésie ; alors tout est sérieux et pur et beau et vrai » (Cité par F. Strowski).

Ne point dogmatiser, de crainte que la chose d'art n'en meure, telle était sa croyance et telle aussi celle de Schérer, qu'on a dénommé « un Renan triste » : « Or l'idéal s'évanouit dès qu'on l'analyse. C'est un sentiment qui a déjà disparu lorsqu'on commence à en discuter la légitimité ou la valeur¹. »

La chaîne de la critique idéaliste ne s'est rompue qu'à l'époque naturaliste. Ce fut Taine qui la brisa et ce fut Renan qui en ressouda les maillons. Villemain au début du siècle, suivi de Saint-Marc Girardin², Nisard (déjà nommé) lui avaient tous donné la morale comme principal attribut.

Sainte-Beuve tout en étant jusqu'à un certain point idéaliste avait toutefois fait pièce à la tradition : Pour lui non plus que pour Renan une discipline et un programme ne valaient guère. D'intelligence trop « soupçonneuse » il ne consentit pas à s'inféoder à un parti, fût-ce le parti de l'intelligence : « Son âme, il est vrai, sorte d'âme intellectuelle, ne s'émeut guère que par les choses de l'esprit ; mais elle s'émeut enfin ; elle aime et elle hait³. » Par lui par conséquent, on voit l'intelligence, la psychologie si l'on veut, faire corps avec l'idéalisme. Renan et d'autres après lui aidèrent à accentuer ce nouvel aspect, cette évolution.

On ne saurait par ailleurs mettre en doute le fond de la croyance

1. *Mélanges d'histoire religieuse*, P. Schérer.

2. « Tout ce qui vit est médiocre, et l'homme veut par son imagination au moins échapper à cette médiocrité... qui est le sort de la vie terrestre... mais qui n'est pas la vocation de son âme » (*Essais de littérature et de morale*, Saint-Marc Girardin).

3. *Cours de littérature ; la critique ; Sainte-Beuve*, Hémon, p. 31.

de Sainte-Beuve au spiritualisme : « C'est », dit-il, « le plus près possible qu'il faut regarder les hommes et les choses : rien n'existe définitivement qu'en soi¹ ». D'où ses fameuses « biographies d'âmes ».

Nous avons rapporté précédemment la réflexion de Renan sur l'idéal cousinien et montré qu'il avait opté pour le beau. Voici celle de Sainte-Beuve : « Le beau, le vrai, le bien est une belle devise et surtout précieuse. C'est celle de M. Cousin dans son fameux livre ; ce n'est pas la mienne, oserai-je l'avouer ? Si j'avais une devise ce serait le vrai, le vrai seul. Et que le beau et le bien s'en tirent comme ils peuvent². » Qu'a-t-il voulu faire de la critique ? Comment s'est-il efforcé de découvrir ce « vrai seul ? » : « Ce que j'ai voulu en critique ça été d'y introduire une sorte de charme et en même temps plus de réalité qu'on n'en mettait auparavant, en un mot de la poésie à la fois et quelque physiologie³... ». Donc en critique comme en philosophie, tentative d'union entre le réel et l'idéal...

Pour faire rapidement le tour de la question, disons quelques mots de l'histoire : celle qui nous intéresse est celle que représente « la nouvelle génération des historiens qui après 1850 succède à Michelet et à Quinet : Les trois œuvres maîtresses de cette nouvelle génération parurent à quelques semaines de distance : *La Vie de Jésus* en juin 1863, *L'Histoire de la littérature anglaise* en décembre 1863, *La Cité antique* en octobre 1864⁴ ». Nous avons là trois représentants d'une tendance que certains pourront sans doute considérer comme un compromis ; d'autres y verront au contraire un équilibre, un effort de conciliation, l'histoire étant par conséquent en avance sur les autres genres à cet égard, ce qui est assez naturel, étant donné le sujet sur lequel elle travaille. Bien entendu chacun prêche pour ses saints : Ainsi Taine dira-t-il à propos de Michelet : « L'Histoire est un art, il est vrai, mais elle est aussi une science » ; et Renan : « L'Histoire est un art aussi bien qu'une science ; la perfection de la forme y est essentielle... Dès qu'il s'agit de sujets touchant à la morale et à la politique, la pensée n'est complète que quand elle est arrivée à une forme irréprochable même sous le rapport de l'harmonie⁵. »

Guizot, mort en 1874, est souvent considéré comme le chef du

1. *Port-Royal*, t. I, p. 82.

2. *Correspondance*, I, p. 41.

3. *Causeries du lundi*, t. III, portraits littéraires.

4. *Historiens français du XIX^e siècle*, Introduction, p. LXXXVIII, C. Jullian.

5. *Essais de morale et de critique*.

groupe des historiens philosophes, et si cela est admis on sera forcé de reconnaître l'importance de la tradition idéaliste dans ce domaine.

Sa conception historique est idéaliste en effet autant qu'idéologique : « Les événements et les personnages sont d'importance secondaire, alors que partout l'intérêt principal se forme autour des idées dont les événements et les circonstances extérieures sont pour ainsi dire comme le symbole et l'expression¹. » Le souci du fait historique fut, bien entendu, maintenu par Thiers qui complète Guizot.

Quelques remarques maintenant sur l'aspect politique du problème : Jules Simon doit à notre avis servir d'exemple de cet esprit de libéralisme qui persistait depuis 1848 : « Le libéralisme obstiné qui fut la note dominante de sa vie publique avait un fondement dans ses convictions philosophiques. Il crut en politique aux idées et aux principes... Et ces principes étaient ceux qui se déduisaient de la philosophie de Cousin...² »

... « Le livre qu'on va lire est un livre de morale... telle est la première ligne de la préface de *L'Ouvrière*. Ce même livre s'achève sur une profession de foi spiritualiste³. »

En 1848, qui amena le triomphe de la petite et de la moyenne bourgeoisie sur la grande, l'évolution politique correspondit très exactement à celle de l'évolution réaliste ; mais bientôt une école politique de l'idéal se constitua, prit figure de réaction... « Elle inscrivit dans son programme tout ce qui était de nature à réveiller les généreux élans de 1848 : régionalisme..., organisations ouvrières..., esprit de fraternité, de liberté, de justice⁴... »

Deux courants apparurent : « l'un inspiré d'Hegel qui rapportait tous les changements de l'histoire jusqu'aux plus matériels aux métamorphoses de l'Idée ; l'autre qui vient de Marx les faisait dériver tous, jusqu'à ceux qui ont le caractère le plus intellectuel de l'état économique⁵ ». Mais ce dernier lui-même finit par se réclamer de l'idéal. E. Rod dit à ce sujet : « M. Eugène Fournière, qui a dû s'inspirer de Liebnicht⁶, dans un article publié dans *La*

1. D'après *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1867).

2. *Littérature française*, t. VIII, p. 448. Petit de Julleville.

3. *Histoire contemporaine des lettres de 1885 à 1915*. Florian-Parmentier (Figuière et C^{ie}).

4. Lasserre, *Cinquante ans de pensée française*, p. 510.

5. Citation de Liebnicht par Brunetière : « Nous avons ce qui constitue la force de la religion. La foi dans la victoire de la justice et de l'idée. Cette religion ne nous fera jamais défaut, car elle ne fait qu'un avec le socialisme... »

Revue Socialiste, vise à prouver que le socialisme n'est autre chose que la continuation de la religion transposée à son usage et adaptée à ses besoins... Le socialisme va donc rejoindre l'idéalisme. Il devient une religion. Il aspire à l'infini¹. »

Cet idéalisme politique eut d'ailleurs sa répercussion dans le domaine littéraire proprement dit : « Il faut », dit G. Lanson, « signaler avec la fin du dernier siècle et les premières années de celui-ci une vogue très apparente du roman social ou sociologique. »

Mais revenons à présent à la littérature et en particulier au roman qui est l'objet direct de cette étude. Nous l'avons laissé à ce qu'on pourrait appeler sa « deuxième génération idéaliste ». La troisième devait prendre une tournure sensiblement différente des deux précédentes : L'importance croissante de l'élément psychologique dans l'esprit du temps, élément s'alliant à l'imaginatif, s'est, comme on l'a vu, développé grâce à la critique, à la philosophie et à l'histoire. Le courant qui va donner naissance au roman dit « d'analyse » vient de se constituer. Il serait aisé de montrer que ce dernier remonte à beaucoup plus haut, que Stendhal, par exemple, lorsqu'il prophétisait son succès futur pour 1860 ou 1880, s'avérait devancier authentique dans ce genre; mais nous voulons considérer un mouvement d'ensemble et non point des cas particuliers. Un tel mouvement n'est possible que lorsque le terrain a été dûment préparé, que lorsque les circonstances s'y prêtent.

Le roman d'analyse, quant au fond, répond d'ailleurs parfaitement à une disposition permanente de l'esprit français :

« Au cours de ses études sur Racine, Saint-Simon, La Bruyère, La Fontaine, M^{me} de la Fayette, Taine se fait une notion du caractère français qu'il reprendra sans cesse... C'est l'esprit critique; il en déduira sa théorie de la Révolution française et cette idée deviendra l'idée maîtresse des *Origines de la France contemporaine*² ». Cet esprit critique est, nous permettrons-nous de l'affirmer, l'esprit d'analyse vu sous un angle un peu diminué. Il est le complément, ou, si l'on préfère, le correctif de cette forme si essentiellement française qu'est l'enthousiasme impulsif et quelquefois désordonné dont nous nous montrons constamment si prodigues. La France est le pays qui exalte le plus ardemment ses idoles et qui les détruit le plus vite.

L'esprit d'analyse est devenu partie intégrante de l'idéalisme (sa

1. *Nouvelles études sur le XIX^e siècle*, Ed. Rod (Perrin).

2. Discours de réception de l'historien Albert Sorel.

concession à son récent engouement scientifique) et son moyen de renouvellement. Le principe directeur du roman d'analyse se retrouve dans *La Princesse de Clèves*, se retrouve dans *Dominique* également. C'est la sensibilité vraie dominée par le sens moral tel que le comprenaient les grands classiques.

Avec *Le Disciple* commence en 1889 la vraie série des romans d'analyse. On y retrouve la physiologie, mais ramenée à sa juste importance qui est celle de moyen et non plus de but (c'était d'ailleurs jusqu'à un certain point la manière de Balzac). Bourget dans la préface de son livre fameux a écrit : « La science d'aujourd'hui, la sincère, la modeste, reconnaît qu'au terme de ses analyses s'étend le domaine de l'inconnaissable ». La dissection ayant fait son temps, on se met désormais à étudier sur le vif la nature cachée de l'âme.

Il serait hasardeux de vouloir dresser une liste exacte des auteurs de romans psychologiques se conformant entièrement aux principes de la tradition idéaliste. Presque tous s'en écartent en effet par quelque côté. Citons toutefois les écrivains qui suivent et en regard leurs œuvres les plus susceptibles de se rattacher au mouvement :

J. H. Rosny (frères Boëx) avec :

Daniel Valgrave (1891);
Vamireh (1891);
L'Impérieuse Bonté (1894);
L'Indomptée (1894).

chez lesquels se manifestent : « un noble souci de moralité individuelle et de moralité sociale, un idéalisme généreux et fervent¹ ».

Paul Margueritte, qui déserta la cause naturaliste. Dans des romans tels que :

Pascal Gavoisse (1889);
La force des choses (1891);
Fors l'honneur (1895).

se retrouvent les marques d'une saine moralité.

Marcel Prévost, psychologue féminin, est lui aussi moraliste. Dans la dédicace à *L'Automne d'une femme* (1893) il a écrit ces lignes significatives : « Puissiez-vous trouver dans les pages que vous allez relire un peu de cette grâce sentimentale, de ce romanesque du réel où vous croyez voir comme moi le plus aimable attrait des œuvres d'imagination. »

1. *Littérature française*, Pellissier.

Parmi les romans qui ont remporté un gros succès auprès du public, surtout féminin (celui qui fournit aux écrivains idéalistes la majorité de leurs lecteurs), il convient de citer :

Les Lettres à Françoise (deux séries, 1902, 1912) ;
Les Vierges fortes (1900).

Dans ceux-ci au moins on trouve une élévation de sentiment et même une pureté qui les désignent comme appartenant en propre à la tradition.

René Boylesve, comme beaucoup de romanciers psychologues, ne semble pas pouvoir se défendre d'un certain pessimisme d'origine néanmoins nullement naturaliste. Citons de lui :

Mademoiselle Cloque (1899) ;
La Becquée (1901) ;
L'Enfant à la Balustrade (1903) ;
Le Bel Avenir (1905) ;
La jeune fille bien élevée (1912).

La « grâce sentimentale » dont parle M. Prévost, l'élégance et le charme que conseillait Sainte-Beuve en rehaussent le mérite.

Il est certain que pour le plus grand nombre des romanciers psychologues l'optimisme n'est guère en évidence. E. Rod, dont il a été question précédemment et que l'on range souvent parmi les auteurs du groupe présentement oublié, a écrit des livres empreints de mélancolie et de tristesse. E. Estaunié, romancier philosophe, accuse encore davantage cette tendance. « Ses derniers romans ont montré avec quel bonheur l'idéalisme s'allie chez ce psychologue aux dons d'observation précise et rigoureuse¹. »

Signalons surtout entre autres œuvres :

La Vie secrète (1908) ;
L'Ascension de M. Baslèvre (1920) ;
L'Appel de la route (1921) ;
L'Infirmes aux mains de lumière (1923).

On a eu l'idée originale de représenter les trois grandes forces de réaction contre le naturalisme par trois B : Brunetière, Bourget, Barrès. Des deux premiers, il a déjà été question. De Barrès on peut dire qu'il a su aller de pair avec son temps et exalter les esprits d'une jeunesse ardente en se « faisant le peintre des traits

1. *Littérature française*, Bédier et Hazard.

éternels de la France... Il renouvela le goût de l'analyse et du rêve » (Bédier et Hazard, déjà cités). Il ne nous appartient pas de commenter son évolution et de faire ressortir la nature de son génie. Contentons-nous de mentionner :

Sous l'œil des Barbares (1888) ;
Le Jardin de Bérénice (1891) ;
Les Déracinés (1897) ;
L'Appel au Soldat (1900) ;
La Colline Inspirée (1913) ;
Un Jardin sur l'Oronte (1922).

Avoir su se faire le porte-parole des pensées généreuses, le célébrant du culte du moi, le maître de l'énergie nationale au moment où d'autres artistes déploraient d'un ton désabusé la fin d'une époque et ne voyaient aucune lueur d'espoir dans l'avenir, devrait suffire à notre avis à lui mériter le titre d'idéaliste véritable.

Le roman de mœurs s'apparente par bien des côtés au roman d'analyse et également au roman idéaliste proprement dit (ce fut G. Sand surtout qui le mit à la mode). Ce genre, fort vivace en soi puisqu'il se renouvelle pour chaque province de la France, est encore à l'heure actuelle en pleine croissance et s'enrichit tous les ans de quelque œuvre nouvelle. Deux de ses représentants au moins ont ici leur place indiquée : René Bazin et Henry Bordeaux. Le premier, écrivain moral, catholique, peintre des mœurs de l'Alsace et d'autres provinces, vivant dans une fervente tradition, a joui d'une très grande notoriété. Citons :

La Terre qui Meurt (1899) ;
Les Oberlé (1901) ;
Le Blé qui Lève (1907).

Le second particulièrement puissant dans les descriptions de son pays natal, la Savoie, est d'une robuste bien qu'orthodoxe moralité. Un idéalisme de bon aloi se manifeste dans :

Les Roquevillard (1906) ;
La Neige sur les Pas (1911) ;
La Maison (1920).

La poésie certes, offre d'innombrables exemples de la survivance de l'idéal. N'est-elle pas au fond le chant de l'idéal même ? Mais les accents en sont si variés, la conception si personnelle en dépit des écoles qui l'asservissent pour un temps, qu'une étude détaillée ne nous en semble pas profitable.

Reste le théâtre. Là encore la matière est si riche et si abondante que nous serons contraint de nous borner à un aperçu très général.

Cependant ce genre est peut-être celui grâce auquel nous sommes le mieux à même de juger des succès et des vicissitudes qu'a rencontrés la tradition idéaliste au cours de son évolution : le public des théâtres manifeste plus promptement et plus énergiquement ses préférences et ses antipathies. Les recettes du contrôle accusent instantanément ses réactions et la critique bien organisée sait se servir des journaux pour agir dans un sens ou dans un autre. Autre chose : le fait qu'un roman a remporté un succès non équivoque se traduit souvent, tôt ou tard, par son adaptation à la scène (pourvu bien entendu que le sujet s'y prête). Qu'on en juge :

- Pour G. Sand : *François le Champi* (1849-1851) ;
Les beaux Messieurs de Bois-Doré (1858-1862) ;
Le Marquis de Villemér (1860-1864).
- Pour J. Sandeau : *Mademoiselle de la Séglière* (1848-1851) ;
La Maison de Pénarvan (1854-1858) ;
Sacs et parchemins (1851, d'où a été tiré *Le Gendre de M. Poirier*, 1854).
- Pour O. Feuillet : *Le roman d'un jeune homme pauvre* (1858-1859).
- Pour Cherbuliez : *Le comte Kostia* (1863-1875) ;
L'Aventure de Ladislas Bolski (1870-1879) ;
Samuel Brohl et Cie (1877-1879).
- Pour A. Theuriet : *Le fils Maugars* (1879 et *Les Maugars*, 1901) ;
La Maison des deux Barbeaux (1879-1885).
- Pour G. Ohnet : *Serge Panine* (1881-1884) ;
Le Maître de forges (1882-1884) ;
La Comtesse Sarah (1883-1887) ;
La Grande Marnière (1885-1888) ;
Dernier amour (1889-1894).
- Pour E. Rod : *La vie privée de Michel Tessier* (1893 et *Michel Tessier*, 1894).
- Pour Ludovic Halévy : *L'abbé Constantin* (1882 et son adaptation à la scène par Crémieux et Decourcelle, 1891).

Si nous ajoutons aux précédents le drame écrit par F. Soulié, dont le succès fut si grand à son époque :

La Closerie des genêts (1846),

nous aurons la liste assez complète de pièces idéalistes au temps où le genre était florissant. Cependant en regard de ces romanciers dramaturges occasionnels, pour lesquels le théâtre n'a été qu'un à-côté ou qu'un moyen de renouvellement, il convient de placer François Coppée, poète mais encore plus homme de théâtre qui eut

l'honneur de remporter pour la tradition les plus notables succès dans ce genre :

Le Passant (1869) ;
Le Luthier de Crémone (1876) ;
Pour la couronne (1895) ;

et une adaptation :

Le petit Marquis (1891-1909).

Avec Coppée la position du théâtre idéaliste a été assez bien définie : Ne plus vouloir faire au public une leçon de morale, mais par contre insister pour que les bienséances soient observées. Avant lui la lutte s'était faite, parfois avec âpreté, surtout sur le plan de la moralité. Les partisans de l'idéal soucieux de travailler à élever l'âme, les autres portés au contraire.

Dumas père, peu préoccupé de ces choses, écrivit des drames qui, envisagés d'un point de vue, sont néanmoins dans la tradition. Le romanesque y domine : « Il commence par combiner une fable ; il tâche de la faire romanesque, tendre, dramatique ; et lorsque la part du cœur et de l'imagination est trouvée, il cherche dans l'histoire un cadre où la mettre¹. » Ceci s'applique à ses pièces aussi bien qu'à ses romans d'aventures.

Mais la question de moralité est décidément celle qui sera la plus importante dans l'évolution du théâtre aux débuts de la seconde moitié du siècle. Émile Augier, par exemple, s'affirme champion des bien-pensants : « Il croit en la moralité sur la scène. Il se rend compte que le théâtre n'a jamais racheté personne, car son objet n'est pas de racheter un individu seulement mais plutôt l'humanité tout entière². » « Il a la crainte d'offenser les spectateurs en choquant leurs habitudes et leurs goûts. De là le romanesque qu'il introduit dans la comédie politique. De là les dénouements heureux, les contrastes factices. De là ces personnages poncifs³. » On comprend donc que le public des gens faciles à s'effaroucher lui ait fait pleine confiance : « Surtout on se sent en sécurité avec E. Augier, car d'abord sa morale est toujours saine, ensuite son esprit est dans la meilleure tradition française³. »

1. *Histoire de la littérature française ; Le XIX^e siècle ; Prosateurs, II* ; F. Godefroid.

2. Pellissier.

3. Et encore : « Maximilien Gérard est « un jeune homme pauvre » à la façon de Feuillet », Pellissier.

Alexandre Dumas fils qui donnera avec *Les Idées de M^{me} Aubray* (1867) le premier exemple bien défini de la pièce à thèse, d'un plaidoyer contre une injustice ou un vice révélé par son importance d'actualité, sera lui aussi un moraliste, mais sa moralité devra être imposée à la société bourgeoise qui la récuse. « Nous sommes perdus », a-t-il écrit, « si nous ne nous hâtons de mettre ce grand art de la scène au service des grandes réformes sociales et des grandes espérances de l'âme... » « Chez Dumas, l'homme de théâtre est subordonné au moraliste. Ses pièces ne sont que ses idées morales prenant une forme concrète¹ ».

La pure beauté morale a été atteinte par Bornier. Son drame bien connu, *La Fille de Roland* (1875), « est une œuvre d'une beauté sévère où passe on ne sait quel souffle cornélien². » Elle constitue une belle leçon d'idéal, et ce, au milieu de la très prosaïque période réaliste.

Lorsque la réaction contre les laideurs voulues de cette école commença, ce fut grâce au symbolisme qu'elle se fit principalement sentir au théâtre : « C'est le théâtre de Maeterlinck qui dans l'esprit de l'élite porta le premier coup au théâtre réaliste, en révélant la vie secrète, le mystère des instincts profonds, les réalités essentielles cachées derrière les apparences. Ceci fut réaffirmé dans *l'Oiseau Bleu*³. » *Pelléas et Mélisande* fut joué en 1892, mais son grand succès date de 1902 grâce à Debussy. *L'Oiseau bleu* est de 1909.

L'Otage (1911) et *L'Annonce faite à Marie* (1912) de P. Claudel continuent cette orientation nouvelle donnée à l'idéalisme au théâtre. L'avenir fera connaître ses richesses.

L'élément franchement romanesque a été introduit par E. Rostand. On serait tenté de le considérer comme le technicien de la tradition tant il s'est entendu à obtenir le maximum d'effet scénique en empruntant à la tradition idéaliste ses procédés les plus efficaces. La liste de ses pièces à succès (le plus durable à l'étranger) témoigne de l'extrême popularité du mouvement vers la fin du siècle dernier et la première décade du présent :

Les Romanesques (1894) ;
La Princesse lointaine (1895) ;
La Samaritaine (1897) ;
Cyrano de Bergerac (1898) ;
L'Aiglon (1900) ;
Chantecler (1910).

1. *Littérature française*, R. Doumic.

2. *Idem*.

3. Florian-Parmentier, déjà cité.

Dans toutes, l'Idéal est la grande Présence qui plane et à laquelle tous les personnages au cœur généreux s'offrent en quelque sorte en holocauste. *Cyrano*, qui a remporté le succès le plus persistant de notre époque, est sans contredit un drame de l'idéal. Il marqua le commencement de cette époque nouvelle ; et malgré ses emprunts évidents aux grands maîtres de l'âge précédent, Banville, Hugo, Gautier, les critiques le louèrent avec transport, Faguet lui-même dont le jugement était sûr... *Chantec/er* : hymne au soleil, la dernière de ses grandes pièces, resta dans la tradition « Il n'est de grand amour qu'à l'ombre d'un grand rêve... »

Plus en harmonie avec l'école idéaliste évoluée, celle qui dans le roman est sous l'influence de la philosophie régnante, devenue l'analyse psychologique, celle qui fait une place plus large à l'idée qu'à la sensibilité, Paul Hervieu paraît à bien des égards mériter de prendre rang parmi les auteurs dramatiques du moment. *L'Énigme* (1912) raconte la classique lutte des passions et des devoirs, *La Course du Flambeau* (1900) expose les sacrifices consentis pour que s'accomplisse l'idéal de la race.

Toutefois, dans la dernière année du XIX^e siècle paraissait une œuvre dont le succès devait affermir la réputation de son créateur et donner une des plus fortes interprétations du genre intellectuel porté à la scène : *La Nouvelle Idole* de François de Curel. On y voit « trois êtres en présence qui incarnent trois idéals : la foi religieuse, la foi en l'amour, la foi en la science. Ils se heurtent d'abord ; puis chacun d'eux est conduit à comprendre la grandeur des autres et la lutte n'est plus qu'un combat de générosité. Curel a réalisé dans la *Nouvelle Idole* cet équilibre entre l'acte et l'idée qu'il qualifie de miracle¹. » Cette conception de l'auteur se rapproche donc comme on voit de la théorie des idées-forces chère au philosophe Fouillée. Cependant il reconnaît aux manifestations de la sensibilité, jugée indispensable par les idéalistes, des droits réels : « Tant il est vrai que l'idée n'a de pouvoir que si la passion la mène » (Curel).

L'influence de cet écrivain est sans doute plus considérable qu'on ne l'a cru pour un temps : « Si l'on ouvrait un scrutin pour désigner un prince parmi les dramaturges français des trente dernières années (ceci en 1928), François de Curel serait élu sans aucun doute². »

1. *Littérature française contemporaine*, Lalou.

2. *Ibid.*

On ne saurait malgré tout ranger Curel parmi les vrais idéalistes. Ses autres pièces (dans lesquelles le « miraculeux équilibre » est d'ailleurs rompu) respirent un esprit trop inconciliable; mais de même que les symbolistes, il a ouvert pour eux une nouvelle voie. Le conflit d'idéals ou plus simplement d'idées qui dépassent les personnes a été repris à l'heure actuelle par Paul Raynal, par exemple, dans *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe* (1924), le sera par d'autres à coup sûr, redonnant ainsi au théâtre une autre formule renouvelée de la classique qui est peut-être, après tout, celle qui lui convient le mieux.

Où en est la tradition idéaliste à l'heure présente? Un fait assez bien établi est que depuis le commencement du ^{xx}e siècle son importance est allée grandissant. En 1904, É. Rod écrivait déjà : « Il est bien certain que l'idéalisme est aujourd'hui à la hausse — si l'on ose lui appliquer cette vilaine expression.

« Pénétrons dans le monde des jeunes revues. Celles qui comptent déjà plusieurs années d'existence relèvent encore des doctrines « anti-idéalistes » de la veille; tel *Le Mercure de France* qui vient de publier avec grand succès un roman de M. Pierre Louys, *Aphrodite*, mais les périodiques plus réellement jeunes arborent un programme intransigeant... Ainsi fait *L'Art et la Vie* dont les collaborateurs sont pour la plupart des universitaires cultivés, nourris de fortes études philosophiques. Ceux-ci — je ne cite aucun nom pour mieux accentuer le caractère collectif de leur œuvre — revendiquent les droits de « l'idéalisme intégral »; se réclament de Novalis, de Frédéric Schlegel, de Maurice de Guérin; célèbrent les artistes qu'ils appellent « les artistes de l'âme » en opposition aux simples ouvriers de la forme; se délivrent de la tyrannie du fait... Quelques-uns qui ressemblent aux collaborateurs de *L'Art et de la Vie* par beaucoup de traits se rattachent franchement à l'Église; ce sont entre autres les rédacteurs du *Sillon* que conduit M. Paul Renaudin. Ils poursuivent le rêve de réconcilier le catholicisme et le socialisme, et de bâtir sur cette alliance la cité future de laquelle ils ne voudraient pas exclure une troisième puissance dont le monde moderne ne saurait prétendre se passer : la science... » Il dit encore ailleurs : « Il y a vingt ans on bannissait l'idéalisme, on le raillait, on le conspuait... Et voici que maintenant on l'invoque, on le prêche; on revient aux *idéalistes*; on recherche ceux qui sont plus près de nous. Octave Feuillet, si dédaigné pendant les dernières années de sa vie a son regain de gloire : *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre* ramène des foules à l'Odéon.

L'adjectif n'est plus une injure : il est presque un compliment... »

L'esprit idéaliste nouveau fut amené par réaction et fut par conséquent d'autant plus fort qu'il avait été plus durement réprimé. Partout à la fois ses manifestations sont perceptibles : « M. Brunetière dans une retentissante conférence qu'il a faite à Besançon... a montré que l'esprit d'aujourd'hui diffère profondément de celui d'hier; que le règne du fait est passé comme celui de l'individualisme à outrance; qu'en musique le triomphe définitif du wagnérisme; en peinture le succès de M. Puvis de Chavannes; au théâtre celui d'A. Dumas fils, sont autant de victoires remportées par l'idéalisme; en politique de même¹. »...

Mais il serait inexact de dire que l'idéalisme a dès lors eu ses coudées franches. Lui aussi a été contraint de souscrire à un compromis avec la réalité. Déjà une entente se faisait vers la fin de sa période d'épanouissement :

« Il apparaît à relire les œuvres de Theuriet, de Ferdinand Fabre, de Léon Cladel, d'Émile Pouillon qu'une sorte d'accord s'était opéré dès la naissance du naturalisme entre le réalisme et l'idéalisme². » L'un et l'autre, après tout, défendaient l'art, cet art défini ainsi par Ruskin : « Je dis que le plus grand art est celui qui suggère à l'esprit, par n'importe quel moyen, les plus grandes idées... »; définition à laquelle les deux écoles ne pouvaient que se rallier, mais qui chez le naturalisme ne pouvait rencontrer qu'hostilité.

Depuis son triomphe, ou plutôt son retour en grâce, car il ne saurait guère escompter les éclatants succès des groupes à programmes bien définis, l'idéalisme a évolué dans le sens de la conciliation. Il est vrai qu'il a persisté à se produire aussi dans certains genres bien délimités et qui sont strictement de son domaine, mais cela en marge seulement de son développement général et naturel. Le « roman honnête » à inspiration vertueuse a encore ses adeptes. Citons quelques auteurs et quelques œuvres :

L. Énault.	<i>Alba.</i>
Ch. Buet.	<i>L'Aînée.</i>
G. Toudouze.	<i>L'Orgueil du nom.</i>
E. Cadet, A. Gladès.	<i>Au Gré des choses.</i>
A. Godard.	<i>Les Huttiers, Chantegrolle.</i>
H. Ardel.	<i>Au retour.</i>
Ch. Berkeley.	<i>Vieille histoire.</i>

1. E. Rod.

2. Florian-Parmentier.

G. Duruy.	<i>L'Unisson, Andrée, La garde du corps.</i>
Gennevraye.	<i>Pour l'honneur.</i>
Marie A. de Bovet.	<i>Fausse voie.</i>
E. Delpit.	<i>Yvonne, Bérangère.</i>
Th. Bentzon (M ^{me} Th. Blanc).	<i>Jacqueline.</i>
J. Claretie.	<i>Pierrille.</i>
M ^{me} A. Hermant.	<i>Eddy et Paddy.</i>
C. Margueritte.	<i>Ame d'enfant, l'Avril, Ma Grande.</i>

Et des nouvelles à foison, ce qui indique assez nettement que le genre ne saurait s'adapter à des œuvres de longue haleine. On aime encore les contes bleus ; et la *Bibliothèque Rose* a toujours des fervents, mais le rythme de l'existence moderne s'est accéléré et n'accorde plus beaucoup de loisir au simple délassement. Citons donc seulement pour mémoire :

M ^{me} Marie Poradowski.	<i>Le Mariage du fils Grandsire.</i>
M ^{me} Janine Eljen.	<i>La Chambre nuptiale.</i>
Ch. Fuster.	<i>L'amour de Jacques.</i>
M ^{me} Caro.	<i>Fruits amers, Ame de jeune fille.</i>
H. de Chenevière.	<i>Les Passions honnêtes.</i>
François Villard.	<i>Le Passé de sœur Monique.</i>
M ^{me} Mary Floran.	<i>Un an d'épreuves.</i>
Ch. Deslys.	<i>Le Roi d'Yvetot.</i>
José de Coppin.	<i>Courageuse.</i>

Souvent quelques-unes de ces œuvres sont populaires, telle par exemple *La neuvaine de Collette* de M^{me} Jeanne Schultz qui a conquis le gros public, mais anodines dans l'ensemble quoiqu'assez indicatives de la vitalité du mouvement sur le terrain qui lui est le plus propice.

D'autres idéalistes de tous ordres, et point toujours fidèles d'ailleurs au mot d'ordre de l'école, pourraient constituer une liste relativement étendue. En voici quelques-uns :

M ^{me} Juliette Adam.	<i>Chrétienne.</i>
Jules Bois.	<i>L'éternel retour.</i>
Francis Jammes.	<i>La Pomme d'anis.</i>
Louis Bertrand.	<i>Saint Augustin.</i>
Charles Morice.	<i>Il est ressuscité.</i>
Jacques Trèves.	<i>Vain amour, Prince royal.</i>
Jean Schlumberger.	<i>Heureux qui comme Ulysse.</i>
P. Faure.	<i>La Chapelle enchantée.</i>
H. Strentz.	<i>Images simples et ferventes ; Les amants sur la rive.</i>

De l'idéalisme on en trouve encore dans nombre de nos écrivains contemporains les plus connus : E. Jaloux, moraliste psychologue,

peintre de mondes où la réalité et la fantaisie se mêlent; Romain Rolland qui a donné plusieurs pages empreintes d'idéal poétique; A. Maurois par *Ariel ou la Vie de Shelley* s'est octroyé des titres à la tradition, et bien d'autres.

Passons au théâtre idéaliste :

Là non plus pas de très grands succès mais beaucoup de diversité et de profusion dans les pièces.

« L'idéalisme », dit le critique Florian-Parmentier à qui nous avons déjà fait des emprunts, « n'a jamais renoncé à la lutte sur le terrain dramatique, » et en particulier le théâtre en vers s'est toujours maintenu en face du réalisme — avec des fortunes diverses, il est vrai — grâce à : Catulle Mendès, François Coppée, Henri de Bornier, Albert Samain, Emile Bergerat, Ernest d'Hervilly, E. Rostand, Jean et Jacques Richepin, Maurice Donnay...

Citons encore :

Jean Moréas.	<i>Iphigénie.</i>
Louis Tiercelin.	<i>Marguerite d'Écosse, Corneille et Rotrou.</i>
R. de Villehervé.	<i>L'île enchantée, Le mystère de Saint Nicolas.</i>
E. Haraucourt.	<i>Héro et Léandre.</i>
Camille de Sainte-Croix.	<i>Armide et Gildis.</i>
S.-Ch. Leconte et A. Dumas.	<i>Esther, Princesse d'Israël.</i>
Gabriel Nigond.	<i>Le Dieu Terme, Le Cœur de Sylvie.</i>
Maurice Magre.	<i>Le Retour, Le dernier rêve, Le Marchand de passions.</i>
Alfred Mortier.	<i>Marius Vaincu.</i>
Louis Payen.	<i>Tiphaine.</i>
Jules Bois.	<i>Hippolyte couronné.</i>
E. Verhaeren.	<i>Le Cloître, Hélène de Sparte.</i>
F. Jammes.	<i>La Brebis égarée.</i>
P. Souchon.	<i>Phyllis, Le Dieu nouveau.</i>
André Rivoire.	<i>La Peur de souffrir, Il était une bergère.</i>
M. Zamacoïs.	<i>Les Bouffons, La Fleur merveilleuse.</i>

Il ne faudrait pas oublier non plus l'accueil flatteur fait aux productions idéalistes et symboliques de l'Italien Gabriel d'Annunzio.

Plus défini enfin est le mouvement qui porte le nom de *Théâtre Idéaliste* fondé en 1912 par Carlos Larronde, Xavier Lambert et Olivier Hourcade, qui montre une orientation volontaire du genre.

Mais puisqu'il est question de « chapelles », et après tout quelle

école n'a pas la sienne? signalons deux mouvements concertés de l'Idéalisme dans le sens d'une reprise du Classicisme :

Le premier est un retour à l'Humanisme. Cet esprit est chez nous particulièrement bien acclimaté, car non seulement il représente l'amour de la culture mais encore il se mêle à toutes les manifestations de la vie des gens, et ils sont nombreux, ceux qui se passionnent pour les choses de l'intelligence. Peut-être assimilera-t-on ce mouvement au spiritualisme, préoccupé du désir d'imiter le meilleur de la pensée antique, de l'*École Romane* de Moréas et de Maurras. Quoiqu'il en soit, la grande préoccupation de l'école fut de tendre vers un noble idéal. Un grand chef viendra peut-être qui redonnera au mouvement de nouvelles directives. P. Valéry en est à l'heure présente le porte-drapeau incontesté.

L'autre mouvement est celui que Saint-Georges de Bouhélier a défini dans ses *Éléments d'une Renaissance*. Il est désigné par le nom de « Renaissance » et ne veut pas être confondu avec le premier : « Notre mouvement », dit Ch. Morice, « n'est pas humanité. Il est simplement humain; c'est pour être humain avec plus d'intensité qu'il est national... L'autre « Renaissance » est l'aboutissement du symbolisme... »

Dans l'un et l'autre cas nous nous trouvons en présence de tentatives de reconstitution d'une élite, du groupe restreint dont il a été question au début de cette étude et grâce à quoi les œuvres idéalistes de réelle valeur seront susceptibles d'être goûtées. La noblesse et la richesse ont cessé de délimiter le public de choix si désirable pour ce genre de littérature; une aristocratie de l'intelligence leur succèdera-t-elle? Parti du classicisme, le mouvement idéaliste y retournera-t-il? voilà le fond du débat.

Le classicisme le plus large et le mieux entendu, qui est une affirmation de sagesse sereine et de goût sur, ennemi de toute violence et de tout excès, n'a à la vérité nul besoin de manifester ni de défenseurs pour revivre chez nous. Il n'a jamais complètement disparu. C'est ce que les fêtes en l'honneur du centenaire de la mort de Goethe célébré avec tant d'éclat en France en 1932 ont bien montré. Les conditions propices à l'épanouissement de l'Idéalisme sont donc toujours existantes, mais les chefs-d'œuvre se font attendre... Il semblerait malheureusement que l'école, trop peu agressive, n'ait pas le don d'attirer les grands talents : Au moment de sa plus forte vogue, lorsque George Sand avait indiqué la route à suivre, on se serait cru en droit d'attendre d'elle ce roman immortel qui eût dépeint la passion, ce qui après tout est son affaire, avec l'art le plus consommé,

mais quelle fut donc l'œuvre marquante de l'époque? : *Madame Bovary*... étude des phénomènes de la sensibilité par un auteur qui se défendait d'en avoir.

A défaut de chefs-d'œuvre, la tradition continuera sans doute de progresser et de faire bonne besogne, s'efforçant de demeurer ce que Champfleury a autrefois défini : « Une littérature honnête, sérieuse et morale ».

V

SUCCÈS ET PORTÉE DE L'ŒUVRE

Le succès de l'œuvre de Cherbuliez peut se mesurer par des chiffres. Ce n'est pas sans doute la méthode la meilleure ni la plus juste, car elle ignore trop de facteurs qu'on ne saurait évaluer numériquement. Par exemple, le genre de lecteurs sur lesquels cette œuvre est susceptible d'avoir des effets durables. Elle possède néanmoins le mérite de la preuve non réfutable. Il serait inexact de parler du « jugement de la postérité » pour ce qui est de notre auteur, dont la mort ne remonte qu'à quelque trente-six ans ; et cependant, étant donnée l'accélération sans cesse plus rapide qu'a subie le roman durant cette période de sa croissance, n'est-on pas en droit de considérer comme symptomatique la faveur dont ont joui certains de ses livres à mesure que chaque génération successive prenait sa place et manifestait ses préférences et ses opinions ?

Voici pour les divers ouvrages les renseignements que nous avons pu nous procurer quant au nombre de leurs éditions, à leurs dates et à leur popularité. Nous en tirerons ultérieurement nos conclusions.

Les Causeries Athéniennes, parues en 1860 (également, *A propos d'un Cheval*, ou *Un Cheval de Phidias*), édition Joël Cherbuliez, chez Calmann-Lévy en 1864. C'est pour ses qualités de finesse et d'érudition que cet ouvrage se recommanda aux lettrés ; c'est lui qui attira l'attention de Sainte-Beuve, de Renan, de George Sand dont les appréciations louangeuses ouvrirent les portes de la *Revue des Deux Mondes* au jeune écrivain encore totalement inconnu.

Le Comte Kostia, 1863 à la *Revue*, la même année chez Hachette, puis en 1864 ; en 1907, en 1910 chez Nelson. Ce roman qui fut le plus connu entre tous ceux qu'il a écrits, a eu 12 réimpressions chez Calmann-Lévy. Dans son article chronologique sur Cherbuliez, Jules Claretie disait que c'était « un vrai chef-d'œuvre et son chef-d'œuvre ». Il faut croire que le public en jugea de même puisque

ce livre est de ceux qui se vendirent le mieux. En 1911 il en était, à la librairie Hachette, à sa 18^e édition, ne le cédant qu'au *Roman d'une Honnête Femme* qui en était à sa 19^e. Mais *Le Comte Kostia* eut de plus l'honneur d'une édition à la librairie Nelson en 1910 avec une introduction de M. Wilmotte. « Un film en a été tiré plus de soixante ans après la notice dédaigneuse de Prévost-Paradol » (*Journal des Débats*, 14 janvier 1925 ; compte-rendu d'un film tiré du *Comte Kostia*). Ce roman que rappelle invariablement le nom de Cherbuliez, celui qui amorçant un genre nouveau est devenu le type même de sa production romanesque, fut en définitive et malgré le témoignage des rééditions son grand succès sinon son chef-d'œuvre : « Ce fut », nous dit Faguet, « un événement littéraire » et ce fut aussi une promesse faite au public, promesse que certains ont estimé n'avoir pas été tenue : « *Le Comte Kostia* est un de ces livres qu'il est presque dangereux de faire, car ils donnent aux lecteurs le droit de trop attendre de ceux qui le suivent » (E. Montégut, 1867).

Le Comte Kostia (auquel André Cherbuliez, père de l'auteur, collabora) parut dans la *Revue* du 1^{er} juin après avoir été annoncé pour avril. Le fascicule du 1^{er} août en apporta les dernières pages. Buloz entre temps avait cherché un éditeur. Il annonçait à Cherbuliez, le 2 juillet, qu'il avait traité avec Lévy, que celui-ci tirerait à 3.000, qu'il donnerait 1.200 francs à l'auteur, soit 40 centimes par volume : c'était 10 centimes de plus qu'il n'avait accoutumé. Cette négociation, d'ailleurs, n'eut pas de suite. Lévy ne publia jamais que la réimpression du *Cheval de Phidias* et *Le Prince Vitale*. Comme à peu près toute l'œuvre de Cherbuliez, *Le Comte Kostia* parut à la librairie Hachette. Le livre était annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 10 janvier 1863.

Indépendamment du succès purement matériel que lui assura son roman, Cherbuliez devait, grâce à lui et grâce à l'opinion particulièrement favorable émise par George Sand, alors très puissante, voir sa fonction de collaborateur officiel à la *Revue* décidément affermie, sa carrière désormais assurée, sa voie nouvelle, si surprenant que cela ait pu paraître, tracée. Dans sa réponse académique, Renan à la date du 25 mai 1882 le lui rappelait : « Le succès du *Comte Kostia* justifia pleinement le jugement de M^{me} Sand. Le roman était dès lors la forme que vous aviez adoptée. Ceux qui connaissaient la direction philosophique de vos idées en éprouvèrent d'abord quelque surprise... »

En 1864 paraissait *Paule Méré*. Ce roman réédité en 1905 chez

Hachette ne semble pas avoir remporté un bien gros succès¹. Peut-être en effet *Le Comte Kostia* avait-il rendu le public exigeant. Nous avons vu ailleurs comment cet ouvrage eut du moins pour effet de brouiller son auteur avec une partie de Genève (qui avait cru s'y reconnaître) et de contribuer à le décider à aller s'installer définitivement à Paris.

En 1864 également parut un autre livre par Cherbuliez, ce livre étant par sa nature même voué au demi-succès : *Le Prince Vitale*, problème de la folie du Tasse. Les lettrés spécialisés ont dû s'intéresser vivement à l'ouvrage, ou même nombre de gens cultivés qui y retrouvèrent la parfaite exposition d'idées claires qui avait fait le mérite principal des *Causeries Athéniennes* ; mais le reste du public y resta assez étranger. L'Italie avait cessé d'être dans la pleine actualité depuis 1859. On est surpris par ailleurs de découvrir dans le *Journal d'Amiel* les marques d'un enthousiasme délirant. Il note, par exemple, qu'il a lu l'ouvrage, deux fois, « avec admiration et presque éblouissement ». Et pendant deux pages il nous fait part de ses impressions un peu outrées : « Quelle richesse d'idées, de faits, de couleurs, quelle érudition ! » etc. *Le Prince Vitale* ne fut pas réimprimé.

En 1865 paraît *Le Roman d'une Honnête Femme*, celui, et ceci est paradoxal, des romans de Cherbuliez qui a connu le plus de tirages. C'était à la *Revue* du 15 août au 15 septembre 1865. L'année d'après il sortait de chez Hachette. En 1911 paraissait la dix-neuvième édition qui surpassait comme on l'a remarqué le chiffre du *Comte Kostia* lui-même. Pourquoi cette faveur des acheteurs que les critiques ne semblent pas partager ? Merlet a fourni l'explication qui est probablement la plus admissible : En écrivant ce roman Cherbuliez voulut plaire aux Parisiens et montrer qu'il était moins genevois que sa réputation. De tous ses romans, aucun ne rappelle comme celui-ci Octave Feuillet. Le succès prouva qu'il avait réussi et que le public français n'aime rien tant que de rencontrer chez un écrivain, avec quelques variantes, une forme de talent qu'il a déjà goûtée chez un autre.

Cependant, le livre, s'il faut en croire Renan, eut du succès également en Allemagne où l'héroïne Isabelle était tenue « pour une des créations les plus délicates du roman moderne ».

La même année que *Le Roman d'une Honnête Femme* Cherbuliez,

1. En 1888, vingt-quatre années après sa parution, il n'en était qu'à sa sixième édition.

fidèle au principe adopté par lui dès le début de sa carrière, celui de l'« asselement », donnait *Le Grand Œuvre*.

En 1888 Hachette indique que cet ouvrage en est seulement à sa troisième édition¹. Faguet aura beau l'appeler « un hymne magnifique au progrès », il n'en marque pas moins un presque insuccès, à nouveau en raison de son caractère hybride, Cherbuliez ne pouvant se résoudre à abandonner sa chère philosophie pour se mettre tout uniment à raconter l'histoire romanesque qu'exigeait de lui le public... Heureusement pour nous !

En 1868, *Prosper Randoce* (quatrième édition, vingt ans plus tard²) est publié. Autre succès d'estime malgré que nous ayons là une tentative en somme assez originale faite dans le domaine de la pathologie, mais sans doute Cherbuliez ne voulut pas rendre les armes aux maîtres du moment.

En 1869 (du 1^{er} avril au 1^{er} juin) paraissait à *La Revue* un roman, *L'Aventure de Ladislas Bolski*, qui eut l'honneur de s'attirer l'attention de la critique, parfois louangeuse, d'autres fois hostile. Ce roman parut chez Hachette en 1870. Il s'y agit encore d'un cas de folie, mais cette fois, si scientifique qu'en soit l'étude, elle est intentionnellement débordée et noyée dans la plus romanesque des intrigues.

Nous savons par Eugène Rambert que *L'Aventure de Ladislas Bolski*, à Genève du moins, eut beaucoup plus de succès que *Paule Méré*, qu'elle saisit fortement les imaginations et valut à Maxilly et aux environs où se déroula l'action, quantité de pèlerins. En France, la guerre qui éclata peu après son apparition en librairie, nuisit peut-être à son succès³.

Les événements du mois de juillet firent à un autre livre de Cherbuliez un tort plus grand encore en le déclassant immédiatement; ce qui était injuste car l'ouvrage avait un mérite considérable. C'était *l'Allemagne politique depuis la paix de Prague* (1866-1870).

La veille même du jour où Paris fut bloqué, le 18 septembre, Buloz mandait à Cherbuliez de lui envoyer par la légation suisse le manuscrit de son prochain roman, *La Revanche de Joseph Noirel*. Mais il était trop tard. Les communications étaient coupées avec Paris, et *La Revanche* ne put paraître que l'année suivante, du 15 juillet au 1^{er} octobre 1871. Ce roman ne fut publié d'ailleurs en

1. Nouvelle édition en 1905.

2. Nouvelle édition en 1906.

3. En 1911 elle n'avait eu que douze éditions chez Hachette. Une édition parut chez Nelson en 1913. En 1888 (chez Hachette) elle en était à sa septième.

librairie que beaucoup plus tard. Cherbuliez le garda en réserve jusqu'en 1882. Mais puisqu'il était écrit dès avant la guerre, que les lecteurs de *La Revue* l'ont connu dès 1871, il convient de le mentionner à cette date. C'est d'ailleurs un roman genevois ; et ajoutons par surcroît un ouvrage fort agréable ; c'est « un de ces livres que des lettrés peuvent lire avec agrément et qui font les délices d'une midinette. Il est curieux qu'ayant eu en 1911 huit éditions, il n'ait pas été réimprimé dans une collection à très grand tirage et à bon marché. Sans doute, tel mot rare, technique ou ancien, comme le *holement* d'une chouette, le *giron* d'un escalier, le sang *aduste*, ou telle expression purement genevoise, comme « une vraie langue de la Pentecôte » arrêterait la midinette. Ils font le divertissement du lettré qui les marque d'un coup d'ongle ».

Dans les livraisons de *La Revue* du 1^{er} janvier au 15 février 1873 paraissait *Méta Holdenis*. Le volume était annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 14 juin. Il faut noter que *Méta Holdenis* en dépit de l'admiration de Renan, de celle aussi de Faguet, qui en admirait « la psychologie pénétrante »¹, n'eut qu'un succès moyen : la dixième édition était en vente en 1911. Or en 1888 le roman en était déjà (en raison sans doute de l'actualité) à sa sixième. Ce ralentissement est une indication. L'attrait de cette créature perverse et cependant fortement attachée à sa morale, que Buloz comme le veut l'anecdote avait tellement ressenti, fut, au dire de Renan, assez puissant pour susciter partout l'intérêt : « Un art savant maintient d'un bout à l'autre l'équivoque qui fait l'essence même du livre. A mesure que le récit approchait de sa conclusion dans *La Revue*, des lettres arrivaient de toutes parts qui vous suppliaient de ne pas faire trop mal finir la jeune personne sur laquelle vous avez concentré tant d'intérêt » (*Réception du 25 mai 1882*). S'il y eut un tel engouement pourquoi faiblit-il à ce point ? Encore une fois on peut constater que le goût du public est changeant et, ce qui est peut-être plus important encore, que lecteurs et critiques ne s'accordent guère en ce qui concerne notre écrivain.

L'année où paraissait *Méta Holdenis*, Cherbuliez donnait ses *Études de littérature et d'art* (deux éditions en 1888) et en 1874 son reportage : *L'Espagne politique*. L'importance grandissante du publiciste qui devait prendre le nom de Valbert lui assurait dès cette époque un second public de fidèles, celui des gens qui s'intéressent à l'actualité et aiment à voir les événements interprétés par des lois

1. « *Méta Holdenis* est le chef-d'œuvre pour moi de M. Cherbuliez », *Revue Bleue*, 1899.

générales. Bien entendu l'ascendant qu'il acquit ainsi ne peut se mesurer en termes d'éditions à tirages plus ou moins forts. Et pourtant quelle force n'a-t-il pas représentée derrière l'opinion !

1875 marque un des grands succès de Cherbuliez. *Miss Rovel* est après *Le Roman d'une Honnête Femme* et *Le Comte Kostia* le plus apprécié de la grande masse des lecteurs. Il avait en 1911 seize éditions chez Hachette et la même année Nelson en publiait une autre dans sa collection. Notons qu'en 1888 le livre en était déjà à sa neuvième édition.

Ce qui fit le succès de ce roman ce fut sans contredit le mélange de romanesque et de raison, le brin de risqué ou du moins d'un peu osé qui semble un facteur si puissant dans la vente des fictions de l'auteur... Un film a été tiré de *Miss Rovel*, qui était projeté à Paris au commencement de 1922.

Qu'il nous soit permis de faire observer ici que les grands succès de Cherbuliez (ils sont trois comme on l'a dit) se situent de 1863 à 1875, soit le premier tiers de sa carrière. Continuant à remplir sa tâche de romancier romanesque créateur d'un roman en règle générale par an, nullement en danger de perdre son emploi, car il avait atteint à la notoriété d'autre façon et quant à son rôle d'écrivain, d'œuvres d'imagination, il avait créé un public incapable de se dérober.

Si nous admettons (selon la théorie de Sainte-Beuve) qu'il avait donné dès cette dernière date ce qu'il avait de meilleur dans le genre de la pure fiction, nous devons nous attendre à le voir s'efforcer de produire selon une formule, se maintenir à un degré satisfaisant d'excellence en vertu de sa parfaite entente du « métier » et enfin se risquer à tenter des renouvellements. C'est précisément ce que l'on peut constater dans la suite de ses œuvres. *Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur* qui suit (1876), est l'application d'une formule, celle de l'idéal pris suffisamment haut dans le domaine du sentiment, placé dans un cadre également embelli (le milieu aristocratique), cet idéal renié puis reconquis par quelque noble sacrifice... Cette formule, nulle part ailleurs Cherbuliez ne semble l'avoir appliquée avec plus de précision mécanique et avec moins de naturel bien entendu. Quant aux tentatives de renouvellement (qui ont fait l'objet d'un autre chapitre) elles ne tardèrent guère ; par exemple *Amours fragiles*, *Olivier Maugant*, *La Ferme du Choquard* surtout et aussi les adaptations théâtrales.

Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur est du 15 janvier au

1^{er} mars 1876. En volume la même année. En 1888 cinq éditions. La huitième était en vente chez Hachette en 1911. Une nouvelle a paru en 1930 dans la collection Nelson. Le succès assez marqué de ce roman un peu banal s'explique peut-être par le fait qu'il est le premier roman « parisien » de l'auteur, ce qui devait achever de satisfaire le public des « salons et des châteaux ».

En 1877, l'essayiste publiait *Hommes et Choses d'Allemagne*, recueil d'articles écrits pour *La Revue*. A la date de 1911 Hachette n'en mentionne aucune réédition ; il est vrai que les ouvrages plus « sérieux » de l'auteur se vendaient plus cher que ses romans. Il est intéressant de faire observer que quelques quarante articles (signés Valbert) à part, qui furent par les soins de l'auteur réunis en volumes, la grande majorité reste toujours dispersée dans les divers fascicules de *La Revue*. Quoiqu'en leur temps ils aient attiré l'attention et mérité les éloges, leur popularité n'a vraisemblablement pu durer, passé leur mérite d'actualité.

Samuel Brohl et C^{ie} est de 1877. Ce roman qu'on pourrait sans doute intituler : « les bons côtés d'un demi-coquin » atteignait sa sixième édition en 1888, sa neuvième en 1911 et en 1931 paraissait à la Collection Nelson.

L'Idee de Jean Téterol, livraisons du 15 mai au 1^{er} juillet 1878. En volume la même année. 6^e édition en 1888, 11^e en 1911. C'est le roman de la volonté et son cadre est la province.

Les Amours fragiles, trois contes (ou nouvelles) dont l'un (*Le Bel Edward*) avait, à en croire Cherbuliez, son point de départ dans la réalité, ayant comme personnage principal l'acteur Booth, l'assassin d'Abraham Lincoln. Ils parurent séparément : le 1^{er} août 1879, le 15 septembre et le 15 décembre. Dans le volume paru en 1881, *Le Roi Apépi* précède *Le Bel Edward* qui en livraison venait avant lui. 3^e édition en 1888, 6^e en 1911. Sur ces trois nouvelles lire l'article un peu trop indulgent d'Henry Houssaye dans son livre *Les Hommes et les Idées*, Paris, 1886. Malgré son médiocre succès apparent, cet ouvrage dut plaire subséquemment car il s'en imprima une édition spéciale chez Borel en 1895 dans la Collection du *Chardon Bleu* avec des illustrations de Georges Picard. De plus, une comédie en quatre actes et cinq tableaux en a été tirée par Camille Saint-Saëns. Ce sont bien des honneurs qu'auraient pu mériter davantage d'autres œuvres de Cherbuliez.

Noires et Rouges datent de 1881 (livraisons du 15 novembre 1880 au 15 janvier 1881). En volume la même année. 7^e édition en 1888, 11^e en 1911. Dans ce roman Cherbuliez fit manifestement un effort

pour se renouveler. Il voulut, dans une fiction romanesque, présenter à ses lecteurs la peinture d'un certain monde politique et d'un certain monde religieux aux prises. Le réalisme alors de mode y trouve sa part. Renan le reprocha amicalement à l'auteur.

La Ferme du Choquard, qui est un effort dans le même sens, rappelle par bien des côtés *Madame Bovary*. L'art y occupe toutefois une plus grande place que dans *Noires et Rouges*. Le lecteur est tenu en haleine jusqu'à la dernière page. Aussi s'explique-t-on son succès et les treize éditions qui le classent après *Le Roman d'une Honnête Femme*, *le Comte Kostia* et *Miss Rovel* parmi les ouvrages de Cherbuliez les plus répandus. Un film en a été tiré qui passait à Paris au cinéma en janvier 1922. Notons que plusieurs passages du livre sont dans la manière de Georges Eliot, auteur très apprécié dans l'entourage du romancier. La même année (1883) Cherbuliez publiait une nouvelle série de ses articles parus précédemment à la *Revue : Hommes et choses du temps présent*. Pas d'édition ultérieure.

En 1884, du 15 septembre au 15 novembre, il nous donne *Olivier Maugant*; l'année suivante en librairie. 7^e édition en 1888, 9^e en 1911. C'est le type du roman social-scientifique à la façon de Zola, les crudités en moins et l'idéal en plus. La critique naturaliste y vit sans doute un empiètement et lui prodigua ses attaques.

La Bête, 15 décembre 1886-15 janvier 1887. En volume cette même année. 8^e édition en 1888, 10^e en 1911. Une nouvelle chez Nelson en 1929. Outre l'intrigue vaguement romanesque rapportée sous forme de lettres, l'auteur nous livre une étude sur l'évolution et l'hérédité... et l'idéal. Encore une fois la critique ne se montra pas tendre en dépit de la faveur évidente du public. Voir à cet égard dans Biré, *Romans et romanciers contemporains*, quelques passages fort injustes.

En 1888 sort *La Vocation du Comte Ghislain* qui atteint dans le courant de l'année deux éditions, et six celle qui suit; mais qui en 1911 n'est parvenu qu'à sa huitième. Voir sur ce livre un compte rendu intéressant dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litterature*, tome XI, 1889.

En 1889, nouveau recueil d'articles : *Profilis étrangers*; 3^e édition en 1911; et en 1890 le premier des romans de Cherbuliez dernière manière : *Une Gageure* (1^{er} janvier-15 février 1890). En volume, la même année, 11^e édition en 1911. On a reproché à Cherbuliez à propos de ce roman d'avoir introduit l'élément scabreux afin d'aider à la vente. Ceci nous paraît tout à fait injustifié. Anatole France par contre en a fait un éloge délicat.

L'art et la Nature (1^{er} juillet-15 août 1891) qui parut en volume en 1892 n'en était en 1911 qu'à sa deuxième édition. C'est compréhensible, car le sujet en est en somme trop abstrait pour intéresser grandement l'opinion. Mais c'est dommage aussi car c'est un charmant petit livre, dont la lecture par les soins habiles de l'auteur est rendue fort aisée.

Nous arrivons maintenant au *Secret du Précepteur* (du 15 décembre 1892 au 15 février 1893). En volume en 1893, 9^e édition en 1911. Tous les éléments du romanesque moyen, tempéré, s'y retrouvent. Cherbuliez, définitivement rentré dans sa spécialité et s'y résignant, sait servir à ses fidèles le genre de littérature qu'ils réclament. On a comparé ce roman, non sans justesse, à un développement en prose du sonnet d'Arvers.

Finalement, les dernières œuvres en date publiées du vivant de l'auteur : *Après Fortune Faite* (15 août-15 novembre 1895); en volume même année; 6^e édition en 1912; et *Jacquine Vanesse* (1898); 6^e également en 1911. Toutes deux ont eu un succès d'estime.

Nous avons choisi autant que faire se pouvait ces deux dates, 1888 et 1911, comme points de comparaison dans la parution des éditions des ouvrages de Victor Cherbuliez parce qu'elles représentent deux étapes significatives dans la courbe de ses succès en librairie. La première dix ans ou à peu près avant sa mort, époque où son prestige était bien établi et par conséquent moment tout indiqué pour les maisons d'édition désireuses de redonner au public les premiers succès d'un auteur à la mode; la seconde dix ans après sa mort pour permettre d'évaluer jusqu'à quel point, l'écrivain ayant disparu, son œuvre parvenait d'elle-même à se maintenir. On a pu constater, d'après les indications qui précèdent, que sa popularité n'avait pas sensiblement déchu, au contraire. En 1911 en effet il paraît y avoir progression sensible dans le nombre des tirages. La publication par Hachette d'une œuvre posthume de Cherbuliez : *L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816* doit être interprétée dans ce sens.

Ce qui précède ne signifie point que Cherbuliez n'ait pas à la vérité souffert des atteintes de temps et de son inséparable auxiliaire l'oubli. Si on en juge par la critique (laquelle heureusement ne s'accorde pas toujours avec le grand public dont nous venons d'étudier les réactions), Cherbuliez après sa mort entra très rapidement dans l'oubli. On parla de lui encore à l'occasion de la réception de Faguet, son successeur à l'Académie, le 18 avril 1901. A lire entre les lignes le discours d'Émile Ollivier qui lui répondait,

on devine que ce dernier savait gré à Cherbuliez, « spéculateur avisé, d'un imperturbable équilibre », qui aurait pu naturellement être enclin à dédaigner les passionnés qui « ne réussissent pas », de lui avoir pas fait grief de son ministère d'empire libéral ni de son cœur léger. C'était encore une de ces raisons d'aimer Cherbuliez dont il parlait au cimetière Montparnasse ; mais celle-là il ne l'a pas dite. Le parfait honnête homme, le lettré fin et disert était regretté par tous ; mais l'œuvre elle-même, peu se souciaient de la définir ou d'en dégager la portée. Pour beaucoup Cherbuliez était un écrivain bien doué qui avait mal tourné vers le roman, genre assez peu en honneur encore. Et cependant la même année 1901 paraissait un volume d'extraits de Cherbuliez à l'usage de la jeunesse avec une notice sur sa vie et ses œuvres par Georges Meunier¹.

Quoiqu'il en soit, le nom de Cherbuliez apparaîtra désormais très rarement sous la plume des critiques littéraires. Ce sera d'ailleurs souvent dans une phrase désobligeante. Rémy de Gourmont reprochera, dans une de ses *Promenades littéraires*, à Émile Faguet de l'avoir appelé « un écrivain extrêmement original », jugement qui lui paraît bien mieux convenir à Villers de l'Isle-Adam dont Faguet ne parle point². M. Charles Maurras accole à son nom l'épithète de *métèque*³. M. René Johannet s'interrogeant sur la valeur d'Anatole France comme écrivain, le place « plus bas encore que Zola, dans les environs de Cherbuliez⁴. » M. Louis Thomas observant que les *Confessions*, *Adolphe* et *Corinne* sont l'œuvre d'écrivains romands, ajoute que ces « précieuses exceptions » méritent « que l'on passe sur cinquante Cherbuliez à peine plus médiocre, d'ailleurs, qu'Octave Feuillet⁵. » Cette restriction ouvre une porte à l'indulgence. M. Léon Blum va y passer. Définissant la manière de Vogüé dans *Les Morts qui parlent*, il nous dit de ces « longs récits modelés sur la narration balzacienne », qu'ils ne sont « pas supérieurs aux récits de M. Georges Ohnet et ne valent pas, à beaucoup près, ceux de M. Victor Cherbuliez⁶... » M. Benjamin Crémieux dans son roman *Le premier de la classe*⁷, nous montre un vieil homme de province,

1. *L'œuvre de Cherbuliez, extraits choisis à l'usage de la jeunesse*. Paris, Hachette, 1901.

2. Deuxième série, Paris 1906.

3. *Barbarie et poésie*, Paris, 1925.

4. *Anatole France est-il un grand écrivain ?* Paris, 1925.

5. *La vie des lettres*, avril 1914.

6. *La Revue blanche*, 15 juin 1899.

7. Paris, 1921.

ancien étudiant, n'ayant jamais oublié le quartier latin ni l'Odéon, qui relit « tous les deux ans... les œuvres complètes de Victor Cherbuliez et d'Anatole France, les deux seuls prosateurs qui avaient su écrire en français depuis Paul-Louis Courier. » L'auteur voulant faire entendre par là, probablement que ce vieux *scholar* avait le goût de la prose artificielle. M. Strowski fait de Cherbuliez « conteur spirituel et essayiste avisé », le dernier représentant du roman mondain tel que l'ont pratiqué sous l'Empire Amédée Achar, Elie Berthet ou Daniel Sterne¹. » M. René Lalou écrit des romans de Cherbuliez, qu'ils gardent « dans leur alternance de péripéties romanesques et de causeries brillantes, le charme d'un About, qui, même sur le boulevard, n'oubliait pas Genève². »

Mais Cherbuliez gardait en outre ses fidèles, M. Paul Bourget le cite, avec George Sand, Feuillet, Ferdinand Fabre, parmi les romanciers d'analyse³. M. Henri Gérard emprunte à *Paule Méré* l'épigraphe de sa thèse sur Emile Deschamps. Mais beaucoup plus important est le fait que ses livres qui ont eu peu de débit, comparés à ceux de quelques romanciers fameux, ont pourtant joui d'une vente continue. Autre chose : les premières éditions de ses livres ou simplement les premiers tirages, sans valeur spéciale sur le marché des livres d'occasion jusqu'en 1914, commencent à être rares et fort recherchés, excellent symptôme. Ce n'est pas être atteint à aucun degré du *morbus biographicus* que de prévoir pour Cherbuliez, pendant bien des années encore, beaucoup de lecteurs et d'amis avant qu'il n'entre définitivement, selon le mot de Sainte-Beuve, « dans ce demi-jour de l'histoire littéraire qui n'est pas tout à fait un tombeau. »

Fixons une dernière date dans l'histoire de l'œuvre de l'auteur, celle de 1929, année où se célébra à Paris d'abord, à Genève ensuite, son centenaire. Par quoi se manifeste sa survivance ? : « C'est », écrit Robert de Traz, « grâce au romanesque que, de son vivant, Cherbuliez a réussi. Cent ans après sa naissance, c'est par ce qu'il a dit, non d'ingénieux, mais de vrai qu'il nous intéresse⁴. » Albert Thibaudet, qui le goûtait peu, tout en soulignant le manque d'intérêt dont fait montre envers lui le public actuel, reconnaît que par certaines de ses œuvres fortement construites il a encore des droits sur la postérité :

1. *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle.*

2. *Histoire de la littérature française contemporaine* (1870 à nos jours), Paris 1923.

3. *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, t. I, p. 118.

4. *Nouvelles littéraires*, 19 juin 1929.

« Si les dialogues restent probablement le meilleur de la production de Cherbuliez, c'est cependant par ses romans qu'il s'est fait surtout connaître. Ce sont ses romans qui lui ont valu sa réputation flatteuse, et aussi, plus tard, cette figure mélancolique de l'oublié qui attire aujourd'hui sur les lèvres quand on parle de lui, cette remarque : En voilà un par exemple, qu'on ne lit plus guère !

« A vrai dire, il avait eu le tort de se survivre un peu à lui-même, et ses dernières œuvres, aussi bien des romans qu'un livre d'esthétique, générèrent ses amis par leur médiocrité et leur apparence manifeste de fond de tonneau. Cependant *Le Comte Kostia* et *L'Aventure de Paule Méré* supportent encore fort bien la lecture, donnent à un degré remarquable l'impression de solidité et de bon travail des meubles du Second Empire. Ils en ont aussi la manière contournée et démodée¹. »

Mais quel est en somme le rôle du romancier ? Celui, que beaucoup jugeront modeste et qui pourtant n'est pas sans son utilité, celui d'amuseur. « Ses débuts », a dit autrefois Brunetière, « furent éclatants... et pendant trente-six ans le romancier soutenait l'éclat de ses débuts²... »

M. André Bellessort, qui représenta la France aux cérémonies de Genève, a pu écrire à son tour :

Le Comte Kostia avait paru dans *La Revue* du 1^{er} juin au 1^{er} août 1862. Le dernier roman de Cherbuliez *Jacquine Vanesse* y parut du 15 décembre 1897 au 15 février 1898. Pendant trente-six ans, il fut ce bienfaiteur : un romancier qui sait exciter la curiosité des lecteurs, la tenir en haleine et la satisfaire après l'avoir charmée³... »

Un tiers de siècle après sa mort ce brevet d'excellent raconteur lui reste. Et cela c'est bien quelque chose.

1. *Le centenaire de V. Cherbuliez*, A Thibaudet. *Candida*, 30 mai 1929.

2. *Discours pour les obsèques de V. Cherbuliez*, 4 juillet 1899.

3. *Revue des Deux Mondes*. *Livre du Centenaire. Cent ans de vie française*, A. Bellessort, 1929.

CONCLUSION

Dans les pages qui précèdent nous avons essayé de reconstituer l'unité de la pensée de Victor Cherbuliez et d'en estimer l'importance. Tâche assez malaisée en somme, car cet auteur en dépit de ses fermes attaches à un passé qui lui était cher, évolua notablement. Il avait l'esprit naturellement éveillé et curieux. Or la seconde moitié du xix^e siècle a été une période de continuelles transformations dans tous les domaines. Il était donc inévitable que son esprit s'en ressentît. D'autre part, sa collaboration active à *La Revue des Deux-Mondes*, attribution exigeant beaucoup de flexibilité dans le jugement, dût nécessairement modifier fréquemment son point de vue.

Néanmoins nous avons cru pouvoir retrouver en lui certaines qualités permanentes toutes aussi évidentes au début qu'à la fin de sa carrière. C'est ainsi qu'il demeura constamment attaché au même idéal spirituel, bourgeois peut-être dans son manque de hardiesse et dans sa foncière honnêteté. Il a toujours existé en France, et il est probable qu'il existera toujours parmi les intellectuels et gens rassis de notre pays, un semblable esprit naturellement porté aux besognes consciencieuses marquées au coin du bon sens et de la pondération.

On l'a défini, en raison de son scepticisme atténué et de son goût pour les spéculations philosophiques, un homme du xviii^e siècle. Cela se peut en effet, mais aussi n'est-il pas juste de dire que cet esprit a été de même celui de Montaigne et à notre époque celui d'Anatole France? « Les lecteurs de ce dernier, a-t-on fait remarquer, ont dû se recruter parmi ceux de Cherbuliez. » Avec bien d'autres dont on pourrait énumérer les noms, tous représentatifs de leurs époques respectives, Cherbuliez prend sa place parmi l'élite de ces écrivains français que l'on retrouve invariablement pendant les périodes d'évolution et dont le rôle, sans qu'on sache trop pourquoi, semble consister à faire la liaison. Ils ne croient pas trop à la tradition, bien qu'ils en

respectent les formes ; et ne s'enthousiasment guère pour l'avenir, mais lui font quand même confiance. A ce titre on est en droit de leur attribuer le rôle de conservateurs de la tradition. Leur gloire ou leur notoriété est sujette à éclipses, mais lorsque s'épuisent ou se discréditent les écoles il leur revient des regains de succès.

Telle nous semble devoir être l'idée que se fera la postérité de notre auteur.

Qu'a-t-il apporté d'original ou d'utile à notre littérature ? Nous l'avons déjà indiqué ailleurs : la ré-introduction des éléments d'un cosmopolitisme bien entendu dans le roman, le maintien du genre romanesque en voie d'épuisement, l'apport très nécessaire à la survivance de la tradition idéaliste, la mise au point de nombre d'idées et de théories écloses en son temps que de grands noms tels que ceux de Renan, Taine avaient imposées. Son influence en tant que publiciste doit enfin et à un non moindre degré lui être comptée car ce n'est pas peu que d'avoir contribué, comme il l'a fait, à diriger et à guider pendant plus d'une génération l'opinion en matière politique étrangère, surtout en un temps où se manifestait un intérêt général pour ce qui se passait au delà des frontières.

Et pour terminer rappelons qu'il a contre l'oubli une bonne créance : « Cherbuliez est un auteur qui fait réfléchir. »

VU :

Le Doyen,

H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES

(Dans leur ordre de parution, également ré-éditions).

- A propos d'un Cheval de Phidias*, 1860, Cherbuliez, Genève ou *Causeries Athéniennes*, 1864, Calmann Lévy, Paris.
- Le Comte Kostia*, 1863, 1864, 1907, Hachette, Paris; 1910, Nelson.
- Paule Méré*, 1864, 1905, Hachette.
- Le Prince Vitale*, 1864, Calmann Lévy.
- Le Roman d'une Honnête Femme*, 1867, 1905, Hachette.
- Le Grand Œuvre*, 1867, 1905, Hachette.
- Prosper Randoce*, 1868, 1906, Hachette.
- L'Aventure de Ladislas Bolski*, 1870, Hachette; 1913, Nelson.
- La Revanche de Joseph Noirel*, 1870, 1872, Hachette.
- L'Allemagne politique*, 1870, Hachette.
- Méta Holdenis*, 1873, Hachette; 1905, 1911, Michaud.
- Études de littérature et d'art*, 1873, Hachette.
- L'Espagne politique*, 1874, Hachette.
- Miss Rovel*, 1875, Hachette; 1911, Nelson.
- Le Fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur*, 1876, Hachette; 1906, 1930, Nelson.
- Samuel Brohl et C^{ie}*, 1877, Hachette; 1931, Nelson.
- Hommes et Choses d'Allemagne*, 1877, Hachette.
- L'Idée de Jean Téterol*, 1878, 1906, Hachette.
- Amours Fragiles*, 1880, 1908, Hachette.
- Noires et Rouges*, 1881, Hachette.
- Nicolaïdy. Grandeur et Décadence d'Ali-H. Bey*. Préface de Cherbuliez, 1883, Firmin Didot.
- La Ferme du Choquard*, 1883, Hachette.
- Hommes et Choses du temps présent*, 1883, Hachette.
- Olivier Maugant*, 1885, 1906, Hachette.
- La Bête*, 1887, Hachette; 1930, Nelson.
- La Vocation du Comte Ghislain*, 1888, Hachette.
- Profilis étrangers*, 1889, Hachette.
- Une Gageure*, 1890, Hachette.
- L'Art et la Nature*, 1892, Hachette.
- Le Secret du Précepteur*, 1893, 1906, Hachette.
- Après Fortune Faite*, 1895, 1907, Hachette.
- Le Roi Apépi*, 1895, Borel,
- Jacquine Vanesse*, 1898, 1906, Hachette.
- L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, 1911, Hachette (posthume).

CORRESPONDANCE DE CHERBULIEZ

- 13 juin 1869. Lettre à Buloz.
 13 août 1869. Lettre à Buloz (*inédite*).
 1^{er} janvier 1872. Lettre à Buloz (*inédite*).
 9 février 1872. Lettre à Buloz.
 5 novembre 1872. Lettre à Buloz (*inédite*).
 8 octobre 1880. Lettre à un magistrat (*inédite*).
 13 février (sans millésime). Lettre à l'auteur d'un ouvrage d'esthétique (*inédite*).
 2 août (sans millésime). Lettre à propos de l'acteur Booth et du sujet d'*Amours Fragiles* (*inédite*).
 6 août (sans millésime). Lettre à propos d'un portrait de Cavour (*inédite*).
 15 octobre (sans millésime). Lettre d'affaires (*inédite*).
 15 novembre (sans millésime). Lettre à propos de recherches sur Benjamin Constant (*inédite*).
 19 décembre (sans millésime). Lettre d'excuses (*inédite*).
 23 décembre (sans millésime). Lettre à un demandeur (*inédite*).
 Lettre en photographie. Spécimen de l'écriture de Cherbuliez. *Revue Encyclopédique*, 1899. Larousse, 26 août.

ARTICLES

(Dans leur ordre de parution).

1859. *Philosophie du Beau*, de Th. Vischer (Revue Germanique), VIII, p. 505-34.
 1860. *Philosophie du Beau*, de Th. Vischer (Revue Germanique), X, p. 257-82 ; XI, p. 575-609.
 1862. *Le Comte Kostia* (Revue des Deux Mondes), 39, p. 513-63 ; 960-1010 ; 40, p. 118-60 ; 300-34.
 1863. *Le Prince Vitale, essai et récit à propos de la folie du Tasse* (Revue des Deux Mondes), 46, p. 5-44 ; 354-402 ; 627-73.
 1864. *Paule Méré* (Revue des Deux Mondes), 51, p. 513-46 ; 769-819 ; 52, p. 5-42 ; 265-95.
 1865. *Le roman d'une Honnête Femme* (Revue des Deux Mondes), 58, p. 958-96 ; 59, p. 5-48 ; 386-423 ; 545-80 ; 801-46.
 1866. *Le Grand Œuvre, entretiens sous un châtaignier* (Revue des Deux Mondes), 64, p. 377-419 ; 652-89 ; 867-901.
 1867. *Prosper Randoce* (Revue des Deux Mondes), 70, p. 67-113 ; 322-60 ; 545-87 ; 801-54.
 1868. *Lessing* (Revue des Deux Mondes), 73, p. 78-122 ; 981-1025.
 1869. *L'Aventure de Ladislas Bolski* (Revue des Deux-Mondes), 80, p. 702-13 ; 801-50 ; 81, p. 5-56 ; 295-334 ; 513-55.
 — *La Prusse et l'Allemagne en 1869* (Revue des Deux Mondes), 84, p. 257-97 (Paix de Prague) ; p. 765-805 (Caractère prussien, etc).
 1870. *La Prusse et l'Allemagne en 1869*, 85, p. 273-316 (mystères de la Confédération du Nord et de la Constitution fédérale) ; 86, p. 49-88 (États allemands du Sud) ; p. 625-51 (Dangers et ambitions de la politique prussienne).
 1871. *La Revanche de Joseph Noirel* (Revue des Deux Mondes), 94, p. 381-418 ; 465-509 ; 719-61 ; 95, p. 5-46 ; 306-39 ; 481-523.

1871. *Théâtre des Marionnettes*, Marc Monnier, Genève 1871 (Préface par Cherbuliez), Rich, libraire.
1872. *L'Allemagne contemporaine*, études et portraits. David Straus (Revue des Deux Mondes), 97, p. 516-52 ; 98, p. 296-328 (les poètes du nouvel Empire allemand).
- *Lettres sur le Salon de 1872* (Le Temps), 16 mai, 22 mai, 29 mai, 6 juin, 9 juin, 13 juin, 16 juin, 20 juin, 26 juin.
1873. *Méta Holdenis* (Revue des Deux Mondes), 103, p. 5-40 ; 241-269 ; 481-513 ; 737-63.
- *L'Espagne politique. Le Caractère espagnol et la Monarchie constitutionnelle* (Revue des Deux Mondes), 107, p. 5-39.
- *Le Roi Amédée et la Monarchie démocratique* (Revue des Deux Mondes), p. 481-511.
- *Les Commencements de la République espagnole* (Revue des Deux Mondes), 108, p. 241-73.
1873. *Les Crises de la République espagnole* (Revue des Deux Mondes), 108, p. 721-83.
1874. *Miss Rovel* (Revue des Deux Mondes), VI, p. 241-79 ; 481-509 ; 721-55.
1875. *Miss Rovel* (Revue des Deux Mondes), VII, p. 5-39.
1876. *Le Francé de Mademoiselle de Saint-Maur* (Revue des Deux Mondes), 13, p. 241-81 ; 481-524 ; 741-50 ; 14, p. 5-40.
- *Le Salon de 1876. Les Impressionnistes, etc.* (Revue des Deux Mondes), 15, p. 513-34.
- *Le Salon de 1876. Les grands tableaux et les grands sujets* (Revue des Deux Mondes), 15, p. 886-87.
- *Le Salon de 1876. La sculpture* (Revue des Deux Mondes), 16, p. 199-249.
1877. *Samuel Brohl et C^{ie}* (Revue des Deux Mondes), 19, p. 481-515 ; 721-45 ; 20, p. 5-36 ; 287-312 ; 481-526.
1878. *L'Idée de Jean Téterol* (Revue des Deux Mondes), 27, p. 241-86 ; 481-527 ; 721-71 ; 28, p. 5-43.
- *La Peinture à l'Exposition universelle* (Revue des Deux Mondes), 28, p. 858-89.
1879. *Le bel Edwards* (Revue des Deux Mondes), 34, p. 513-42.
- *Le Roi Apépi* (Revue des Deux Mondes), 35, p. 5-43 ; 241-65.
- *Les Inconséquences de M. Drommel* (Revue des Deux Mondes), 36, p. 804-58.
1880. *Noires et Rouges* (Revue des Deux Mondes), 42, p. 241-78 ; 481-523 ; 721-69.
1881. *Noires et Rouges* (Revue des Deux Mondes), 43, p. 5-54 ; 241-92.
1882. *La Ferme du Choquard* (Revue des Deux Mondes), 54, p. 481-536 ; 721-79.
1883. *La Ferme du Choquard* (Revue des Deux Mondes), 55, p. 5-55 ; 240-86 ; 481-534.
1884. *Olivier Maugant* (Revue des Deux Mondes), 65, p. 241-92 ; 481-530 ; 721-67 ; 66, p. 5-53, 241-98.
1885. *Discours de réception* (lu 1882) (Revue des Deux Mondes), VIII, p. 371-407.
- *Réponse à Coppée* (lu 1884) (Revue des Deux Mondes), VIII, p. 617-42.
- *Un Episode de la dem. campagne du Soudan* (lu 1883) (Revue des Deux Mondes), VIII, p. 1005-1023.
- *Discours aux funérailles de H. Martin* (lu 1883) (Revue des Deux Mondes), VIII, p. 1079-84.
1886. *Extrait d'une note de Victor Cherbuliez sur lui-même*. Communiquée à l'éditeur Lorenz. Catalogue de la Librairie Française, 1886. Vol. IX, p. 319. (Revue d'histoire littéraire de la France), avril-juin 1928.
- *La Bête* (Revue des Deux Mondes), 78, p. 721-69.
- *Nouvelles Slaves* de K. Toursky, Shebinger, Sacher-Maroch, 1886 (Préface de Cherbuliez).

1887. *La Bête* (Revue des Deux Mondes), 79, p. 5-56 ; 241-93.
1888. *La Vocation du Comte Ghislain* (Revue des Deux Mondes), 86, p. 721-72 ; 87, p. 5-47, 241-85, 481-528, 767-814.
1889. *Lettres d'Irlande de Marie-Anne de Bovet* (Préface de Cherbuliez), 1889, Guillaumin.
- *Marc Monnier. Livre du centenaire du Journal des Débats.*
1890. *Une gageure* (Revue des Deux Mondes), 97, p. 5-54 ; 257-313 ; 497-545 ; 721-70.
1891. *L'Art et la Nature. L'œuvre d'art et le plaisir esthétique* (Revue des Deux Mondes), 106, p. 5-43.
- *L'Art et la Nature. L'imagination, lois, méthodes, joies dans son commerce avec la nature* (Revue des Deux Mondes), 106, p. 241-87.
- *L'Art et la Nature. Les chagrins, les tourments de l'imagination et sa délivrance par les arts* (Revue des Deux Mondes), 106, p. 481-521.
- *L'Art et la Nature. Les doctrines, les écoles et la personnalité de l'artiste* (Revue des Deux Mondes), 106, p. 721-56.
- *Rapport sur les prix de vertu. Séance annuelle de l'Académie. Perrin.*
1892. *Le Secret du Précepteur* (Revue des Deux Mondes), 114, p. 721-58.
1893. *Le Secret du Précepteur* (Revue des Deux Mondes), 115, p. 5-45 ; 241-85 ; 481-525 ; 721-69.
1895. *Le Tasse, son Centenaire et sa Légende* (Revue des Deux Mondes), 129, p. 418-45.
- *Après Fortune Faite* (Revue des Deux Mondes), 130, p. 721-75 ; 131, p. 38-85 ; 241-87, 481-528, 721-74 ; 132, p. 5-39.
- *Discours* (lu 1891), Dondey-Dupré, IX, p. 581-604.
1897. *Jacquine Vanesse* (Revue des Deux Mondes), 144, p. 721-79.
1898. *Jacquine Vanesse* (Revue des Deux Mondes), 145, p. 5-48 ; 241-86 ; 481-524 ; 721-67.
1899. *Critique d'un roman de T. Wyzewa* (Revue encyclopédique), 1899.
- *Rubrique dans la Revue littéraire* (Revue encyclopédique), 1899, p. 300.
1910. *Le roman français, l'Astrée* (Revue des Deux Mondes), 55, p. 50-82.
- *Le roman français. L'Honnête Homme et La Précieuse, Le Grand Cyrus et La Clélie* (Revue des Deux Mondes), 55, p. 789-804.
- *Le roman français, L'Âme généreuse, La Princesse de Clèves* (Revue des Deux Mondes), 56, p. 274-99.
- *Le roman français, L'Homme de qualité et l'Aventurier, Gil Blas* (Revue des Deux Mondes), 57, p. 84-101.
- *Le roman français, Le Cœur sensible, La Nouvelle Héloïse* (Revue des Deux Mondes), 57, p. 603-34.
- *Le roman français, La Sensitive et l'Homme de bonne compagnie, La Marianne* (Revue des Deux Mondes), 58, p. 112-30.
- *Le roman français, L'Amant de la Nature, Paul et Virginie* (Revue des Deux Mondes), 59, p. 127-62.
- *Le roman français, La Belle âme. Corinne* (Revue des Deux Mondes), 59, p. 584-605.
- *Le roman français, Les égotistes : René, Adolphe, Obermann* (Revue des Deux Mondes), 59, p. 807-36.
- *Le roman français, De l'Astrée à Obermann* (Revue des Deux Mondes), 59, 55-59.

TRADUCTIONS D'ŒUVRES DE CHERBULIEZ

- Guillermo de Humboldt y Carlota Diede* (Espagne Moderne), 17, p. 5-27, 1890.
- El poeta Don Serafín Estébanes* (Espagne Moderne), 20, p. 113-33, 1890.

- Hegel y su correspondencia* (Espagne Moderne), 22, p. 34-54, 1890.
El rey de Baviera (Espagne Moderne), 31, p. 104-22, 1891.
El rey de Baviera (Espagne Moderne), 43, p. 31-100, 1892.
Eduardo et Guspo (Espagne Moderne), 44, p. 5-37, 1892.
Meta Holdénis (Espagne Moderne), 56, p. 5-104, 1893.

ARTICLES PARUS DANS LA « REVUE DES DEUX MONDES »

SOUS LE PSEUDONYME DE G. VALBERT

De 1875 à 1885, inclus.

1. — POLITIQUE ET HISTOIRE CONTEMPORAINES

1875. 15 février. La restauration du roi Alphonse XII.
 — 15 mars. Les conférences de Bruxelles et de Saint-Petersbourg.
 — 1^{er} mai. Le journalisme allemand.
 — 1^{er} juin. Les récentes inquiétudes de l'Allemagne.
 — 1^{er} juillet. Le Vaticanisme en Angleterre : M. Gladstone et le cardinal Manning.
 — 1^{er} août. Les progrès de la Russie dans l'Asie Centrale et les ombrages de l'Angleterre.
 — 1^{er} octobre. Du dogmatisme en politique, à propos d'un discours prononcé à Dompierre.
 — 1^{er} novembre. Les relations de l'Allemagne et de la France, d'après une brochure allemande.
 — 1^{er} décembre. Le dernier incident du procès Arnim.
 1876. 1^{er} janvier. L'Angleterre et le canal de Suez.
 — 1^{er} février. Les prévisions des pessimistes pour le printemps prochain.
 — 1^{er} avril. Le rachat des chemins de fer en Allemagne.
 — 1^{er} mai. La question religieuse en France et en Prusse.
 — 1^{er} août. La politique allemande et la question d'Orient.
 — 1^{er} octobre. M. Gladstone et la question bulgare.
 — 1^{er} novembre. Une grandeur déchue, le Dr Strousberg.
 — 1^{er} décembre. Les dernières espérances des amis de la paix.
 1877. 1^{er} février. Quelques réflexions sur la Conférence de Constantinople.
 — 1^{er} mars. Les Mémoires du prince de Hardenberg : Avant Iéna.
 — 1^{er} avril. Les Mémoires du prince de Hardenberg : Après Iéna.
 — 1^{er} mars. La fausse sortie du Chancelier de l'empire allemand.
 — 1^{er} juin. La politique confessionnelle en Allemagne et en France.
 — 1^{er} juillet. La crise du 16 mai et les jugements de l'Europe.
 — 1^{er} août. Le nouveau droit des gens et la mission du prince Tcherkassky.
 — 1^{er} septembre. Une révocation à l'Université de Berlin.
 — 1^{er} octobre. Philottomanes et Turcophobes.
 — 1^{er} novembre. La guerre russo-turque en 1828 et en 1877.
 — 1^{er} décembre. La situation politique en Prusse.
 1878. 1^{er} février. Le cabinet Tory, l'opinion anglaise et la question d'Égypte.
 — 1^{er} mars. Les soucis de l'Allemagne.
 — 1^{er} avril. Le parti socialiste en Allemagne.
 — 1^{er} mai. Le procès de Vera Zassoulitch.
 — 1^{er} juillet. Les attentats du 11 mai et du 2 juin 1878.
 — 1^{er} octobre. M. de Bismarck et le socialisme allemand.

1878. 1^{er} novembre. Une défaite de la démocratie autoritaire à Genève.
 — 1^{er} décembre. Un nouveau livre sur M. de Bismarck : le Journal du Dr Busch.
1879. 1^{er} février. Les derniers incidents de la politique allemande.
 — 1^{er} mars. La politique réaliste à propos d'une récente publication de l'Académie de Berlin.
1879. 1^{er} avril. Le prince de Bismarck et les théories du Dr Klee.
 — 1^{er} juin. La situation intérieure en Russie.
 — 1^{er} juillet. La politique financière de M. de Bismarck.
 — 1^{er} août. Lord Beaconsfield et la dissolution du Parlement.
 — 1^{er} septembre. Un ennemi des préjugés, M. Hellenbach.
 — 1^{er} octobre. Les amours de Ferdinand Lasalle.
 — 1^{er} novembre. Un nouveau complot contre l'empire germanique.
 — 1^{er} décembre. Une grande question dans un petit pays.
1880. 1^{er} janvier. Les nouvelles pratiques parlementaires.
 — 1^{er} mars. La question des Juifs en Allemagne.
 — 1^{er} avril. La lettre du pape à l'archevêque de Cologne.
 — 1^{er} mai. Le jugement anonyme sur l'alliance prusso-russe.
 — 1^{er} juin. Un comédien devenu conseiller de cour.
 — 1^{er} juillet. La force et la faiblesse des gouvernements démocratiques.
 — 1^{er} août. Une religieuse excommuniée, Amélie de Lasaulx.
 — 1^{er} septembre. Le rôle de la diplomatie dans la question grecque.
 — 1^{er} octobre. L'Allemagne nouvelle jugée par un Allemand.
 — 1^{er} novembre. L'émancipation des femmes.
 — 1^{er} décembre. Les souvenirs d'un révolutionnaire.
1881. 1^{er} janvier. La correspondance politique du comte de Prokesch-Osten.
 — 1^{er} février. L'avenir politique de l'empire allemand.
 — 1^{er} avril. Les Boers et la politique anglaise.
 — 1^{er} mai. La France et l'Italie à Tunis.
 — 1^{er} juin. L'empereur Alexandre III et les réformes politiques en Russie.
 — 1^{er} juillet. Le roi George V de Hanovre.
 — 1^{er} août. L'Inde et l'Algérie.
 — 1^{er} septembre. Robinson Crusoe et la littérature électorale.
 — 1^{er} octobre. La réconciliation de M. de Bismarck et du Saint-Siège.
 — 1^{er} novembre. Un voyage malheureux à travers la Tripolitaine.
 — 1^{er} décembre. Le socialisme de M. de Bismarck et le nouveau Reichstag.
1882. 1^{er} janvier. Le voyage du Major Serpa Pinto dans l'Afrique Australe.
 — 1^{er} février. La question romaine et M. de Bismarck.
 — 1^{er} mars. Les Juifs allemands et leurs ennemis.
 — 1^{er} avril. L'enseignement primaire obligatoire et laïque.
 — 1^{er} mai. Le voyage d'un missionnaire anglais en Sibérie.
 — 1^{er} juin. L'agitation anglaise contre le tunnel de la Manche.
 — 1^{er} juillet. Le dernier des Condottieri.
 — 1^{er} août. Les déceptions de M. de Bismarck dans sa politique intérieure.
 — 1^{er} septembre. La grandeur et la décadence d'Ali-Kourschid-bey.
 — 1^{er} octobre. Le baron Nothomb.
 — 1^{er} novembre. M. Savorgnan de Brazza et M. Stanley.
1883. 1^{er} janvier. Le livre de M. de Broglie sur Frédéric II et Marie-Thérèse.
 — 1^{er} février. Les années d'apprentissage de M. de Bismarck.
 — 1^{er} mars. La question des Princes.
 — 1^{er} avril. L'internat et la vie de collège en France et en Angleterre.
 — 1^{er} mai. La Triple Alliance.

1883. 1^{er} juin. L'expédition du lieutenant Schwatka dans les régions arctiques.
 — 1^{er} juillet. Madagascar et les missionnaires anglais.
 — 1^{er} août. L'affaire de Tisza Eszlar.
 — 1^{er} septembre. Le roi Frédéric-Guillaume IV.
 — 1^{er} octobre. Le chemin de fer du Soudan et les trois campagnes du colonel Borgnis-Desbordes.
 — 1^{er} novembre. Le radicalisme et ses variétés.
 — 1^{er} décembre. La Belgique en 1883.
 1884. 1^{er} janvier. La guerre moderne d'après un écrivain militaire allemand.
 — 1^{er} février. Correspondance de M. de Rémusat.
 — 1^{er} avril. Le Chancelier de l'empire allemand et M. Moritz-Busch.
 — 1^{er} mai. Charles-Georges Gordon.
 — 1^{er} juin. La puissance coloniale de l'Angleterre.
 — 1^{er} juillet. L'Abyssinie et son Négus, d'après un voyageur allemand.
 — 1^{er} septembre. Un nouveau bill de réforme électorale et la Chambre des lords.
 — 1^{er} octobre. Berthold Auerbach.
 — 1^{er} novembre. La politique coloniale allemande.
 — 1^{er} décembre. Le Maroc et la politique européenne à Tanger.
 1885. 1^{er} janvier. Le grand Frédéric d'après le journal et les Mémoires de Henri de Catt.
 — 1^{er} mars. Guillaume de Humboldt et Charlotte Diède.
 — 1^{er} avril. La politique italienne en 1870-71 d'après les dépêches d'un diplomate français.
 — 1^{er} mai. Un ministre de la Restauration. M. de Clermont-Tonnerre, d'après une publication récente de M. Camille Rousset.
 — 1^{er} juin. M. Gladstone et les embarras de la politique anglaise.
 — 1^{er} juillet. Un nouveau livre sur la Révolution française.
 — 1^{er} août. Le Journal de Gordon à Khartoum.
 — 1^{er} septembre. La Chine et les Chinois.
 — 1^{er} octobre. M. de Bismarck et les prochaines élections prussiennes.
 — 1^{er} novembre. La famille Buchholz et les études de mœurs berlinoises de M. Julius Stinde.

2. — LITTÉRATURE ET CRITIQUE

1875. 1^{er} avril. Les conférences parisiennes.
 — 1^{er} septembre. Un nouveau culte en Allemagne : la fête d'Arminius.
 1877. 1^{er} janvier. Deux séances de réception à l'Académie française : réception de MM. Charles Blanc et Boissier.
 1878. 1^{er} janvier. Une correspondance inédite de Bastial.
 — 1^{er} juin. Réception de M. Sardou à l'Académie française.
 1879. 1^{er} janvier. La correspondance d'Eugène Delacroix.
 — 15 avril. La réception de M. Renan à l'Académie française.
 1881. 1^{er} mars. Thomas Carlyle.
 1884. 1^{er} mars. Le poète dom Séraphin Estebanez.

3. — BEAUX-ARTS

1876. 1^{er} septembre. Le monument de Henri Regnault.

4. — BIBLIOGRAPHIE

1875. 15 septembre. Le dernier livre de Proudhon.

De 1886 à 1892, inclus.

1. — POLITIQUE ET HISTOIRE CONTEMPORAINE

1886. 1^{er} mars. M. de Bismarck et les Polonais.
 — 1^{er} mai. Sir Henry Sumner Maine et son livre sur le gouvernement populaire.
 — 1^{er} juin. La correspondance de lord Beaconsfield avec sa sœur.
 — 1^{er} juillet. Le roi Louis II de Bavière.
 — 1^{er} septembre. Le scepticisme politique.
 — 1^{er} octobre. L'abdication du prince Alexandre de Bulgarie.
 — 1^{er} novembre. Le régime du protectorat en Tunisie.
1887. 1^{er} février. La dissolution du Reichstag et la politique électorale en Allemagne.
 — 1^{er} mars. L'intervention du Saint-Siège dans les élections allemandes.
 — 1^{er} avril. Le Conclave de Léon XIII, d'après un récit italien.
 — 1^{er} juin. M. de Beust et ses Mémoires.
 — 1^{er} septembre. Frédéric-Guillaume IV et Léopold de Ranke.
1888. 1^{er} janvier. Les Mémoires d'Auguste II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha.
 — 1^{er} février. Léon Faucher et sa correspondance.
 — 1^{er} mars. Les Mémoires de Garibaldi.
 — 1^{er} juin. L'empereur Frédéric.
 — 1^{er} juillet. Deux gouverneurs de l'Alsace-Lorraine.
 — 1^{er} octobre. République ou stathoudérat.
 — 1^{er} novembre. Les Afghans et la question indo-russe, d'après deux voyageurs français.
 — 1^{er} décembre. Les Mémoires d'Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha.
1889. 1^{er} janvier. Francesco Crispi et sa politique.
 — 1^{er} février. M. Geffcken et le Journal de l'empereur Frédéric.
 — 1^{er} mars. L'arbitrage international et la paix perpétuelle.
 — 1^{er} mai. La correspondance de M. Thouvenal et du duc de Gramont.
 — 1^{er} juillet. Un radical anglais d'autrefois : William Cobbett.
 — 1^{er} août. A propos d'un livre sur la France du centenaire.
 — 1^{er} octobre. Un plaidoyer anglais contre le pessimisme.
 — 1^{er} novembre. Les Mémoires du comte Vitthum.
1890. 1^{er} mars. M. de Sybel et son histoire de la fondation de l'empire allemand.
 — 1^{er} avril. La démission de M. de Bismarck et l'opinion allemande.
 — 1^{er} mai. La correspondance diplomatique du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode.
 — 1^{er} juin. Les Anglais en France pendant la Révolution, d'après un livre anglais.
 — 1^{er} juillet. Le roi Charles-Albert, d'après une biographie récente.
 — 1^{er} août. Le culte de Jeanne d'Arc.
 — 1^{er} novembre. La restauration des Bourbons en Espagne en 1874.
1891. 1^{er} avril. M. Windthorst et le parti du centre catholique.
 — 1^{er} août. Le comte Alexandre de Hübner et ses souvenirs de 1848.
1892. 1^{er} mars. L'empereur Guillaume II, ses ministres et sa politique.
 — 1^{er} juin. Un publiciste allemand et son plaidoyer en faveur de la Triple Alliance.
 — 1^{er} août. La question japonaise, d'après un voyageur anglais.
 — 1^{er} septembre. Le nouveau Wallenstein.

2. — LITTÉRATURE ET CRITIQUE.

1886. 1^{er} février. Une biographie allemande de Beaumarchais.
 — 1^{er} avril. Henri Heine et ses derniers biographes allemands.
 — 1^{er} août. Un historien allemand, Léopold Ranke.
 — 1^{er} décembre. Une biographie de missionnaire écossais.
 1887. 1^{er} janvier. La légende de Caspar Hauser.
 — 1^{er} mai. Un pamphlet anglais contre les préjugés anglais.
 — 1^{er} juillet. La correspondance de Hegel.
 — 1^{er} août. Lettres intimes de l'Impératrice Marie-Louise.
 1888. 1^{er} septembre. Un bourgmestre de Stralsund au xvi^e siècle.
 1889. 1^{er} juin. L'âge des machines.
 1890. 1^{er} janvier. Un épisode de la vieillesse du duc de Wellington.
 — 1^{er} septembre. La Mingrêlie et les romans caucasiens de M. le baron de Suttner.
 — 1^{er} octobre. Le comte de Chesterfield et ses lettres à son filleul.
 1891. 1^{er} septembre. Louis Feuerbach, d'après une publication récente.
 — 1^{er} décembre. Don Carlos, dans la poésie et dans l'histoire.
 1892. 1^{er} avril. L'histoire du journalisme en Autriche.
 — 1^{er} juillet. Le journal de Walter Scott.
 — 1^{er} octobre. Le Dr Friedrich Nietzsche et ses griefs contre la société moderne.
 — 1^{er} décembre. Madame mère, d'après une publication récente du baron Larrey.

3. — BEAUX-ARTS

1887. 1^{er} octobre. Un critique d'art anglais ; ses préférences et ses repentirs.

4. — ÉDUCATION ET INSTRUCTION

1886. 1^{er} janvier. L'enseignement des jeunes filles en France, à propos d'un livre allemand.
 1891. 1^{er} janvier. L'empereur Guillaume II et ses vues sur la réforme de l'enseignement secondaire.
 — 1^{er} février. William Booth, général en chef de l'armée du Salut, et son livre sur l'extinction du paupérisme.
 — 1^{er} novembre. L'enseignement de l'histoire à rebours, d'après un programme allemand.
 1892. 1^{er} février. L'histoire de l'alphabet, d'après un livre récent.

5. — HISTOIRE

1888. 1^{er} août. Le marquis d'Argenson, ministre des Affaires Étrangères.
 1891. 1^{er} mars. L'Alliance franco-russe sous le Premier Empire.
 1892. 1^{er} janvier. Charles Pictet de Rochemont et sa correspondance diplomatique.
 — 1^{er} mai. La correspondance du margrave Charles-Frédéric de Badec avec le marquis de Mirabeau et Dupont de Nemours.

6. — LÉGISLATION

1892. 1^{er} novembre. La théorie d'un positiviste italien sur les foules criminelles

7. — VOYAGES. ETHNOGRAPHIE

1887. 1^{er} novembre. Le jugement d'un nègre sur la race nègre.
 1888. 1^{er} avril. Un voyageur français au Maroc.
 1890. 1^{er} février. Le voyage du capitaine Binger dans la boucle du Niger.
 — 1^{er} décembre. Le Sultan Ahmadou et la campagne du colonel Archinard dans le Soudan français.
 1891. 1^{er} mai. Le major de Wissmann et son second voyage à travers l'Afrique équatoriale.
 — 1^{er} juin. Un explorateur allemand en Afrique, le Dr Carl Peters.
 — 1^{er} octobre. Deux missions françaises dans la boucle du Niger.

De 1893 à 1899, inclus.

1. — POLITIQUE ET HISTOIRE CONTEMPORAINE

1893. 1^{er} mars. La question algérienne.
 — 1^{er} décembre. M. Henri Geffcken et sa brochure sur l'Alliance franco-russe.
 1894. 1^{er} février. Hans Blum et son *Histoire de l'Empire allemand de 1871-1890*.
 — 1^{er} octobre. L'Empereur Guillaume II et le parti conservateur prussien.
 1895. 1^{er} janvier. Le comte de Caprivi, ses ennemis et sa disgrâce.
 — 1^{er} avril. La candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne en 1870.
 — 1^{er} octobre. L'empereur Guillaume et sa manière d'entendre le gouvernement personnel.
 1896. 1^{er} novembre. Deux Chanceliers : Metternich et Bismarck.
 1897. 1^{er} août. Les années de retraite du prince de Bismarck.
 1898. 1^{er} mars. Le général Baratieri et ses commentaires sur la guerre d'Afrique.
 — 1^{er} juin. Le jugement d'un Anglais sur la France politique.
 — 1^{er} septembre. Étude d'un homme d'État russe sur la société moderne.
 — 1^{er} octobre. Une mission d'attaché militaire à Vienne pendant la guerre de Crimée.

2. — LITTÉRATURE ET CRITIQUE

1893. 1^{er} juillet. La jeunesse de Joseph de Maistre.
 — 1^{er} septembre. Schopenhauer, l'homme et le philosophe.
 — 1^{er} novembre. M. Auguste Strindberg et *La Confession d'un fou*.
 1894. 1^{er} janvier. Saint François d'Assise et ses derniers biographes.
 — 1^{er} avril. La guerre et la paix, d'après le livre de M. Max Jähns.
 — 1^{er} mai. Prevost-Paradol et ses lettres choisies.
 — 1^{er} août. Les infortunes d'un poète autrichien : Franz Nissel.
 — 1^{er} septembre. Le voyage d'une Anglaise en France.
 1895. 1^{er} février. Caroline de Günderode et le romantisme allemand.
 — 1^{er} juillet. Le Dr Bruno Ville et sa philosophie de la délivrance.
 — 1^{er} novembre. Le Conseiller genevois François Tronchin et ses relations avec Voltaire.
 1896. 1^{er} février. David-Frédéric Strauss et sa correspondance.
 — 1^{er} mars. Le Dr Samuel Johnson et les femmes.
 — 1^{er} juillet. Les types intellectuels, à propos d'une publication récente.

1896. 1^{er} août. Le Dr Théodore Billroth et sa correspondance.
 — 1^{er} septembre. Un livre nouveau sur l'islamisme.
 — 1^{er} décembre. Quelques Allemandes du temps passé.
 1897. 1^{er} février. Dupleix et son bi-centenaire.
 — 1^{er} mai. Léopardi et son ami Antonio Rainieri.
 — 1^{er} juin. M. Lombroso et sa théorie de l'homme de génie.
 — 1^{er} octobre. La supériorité des Anglo-Saxons et le livre de M. Demoulin.
 — 1^{er} novembre. Une reine de Suède, sœur du Grand Frédéric.
 — 1^{er} décembre. La vie de lord Tennyson.
 1898. 1^{er} avril. Arthur Young et son autobiographie.
 — 1^{er} novembre. Un Anglais qui aimait la France : *Memoirs of the Life and correspondance of Henry Reeve*.
 — 1^{er} décembre. Confucius et la morale chinoise.
 1899. 1^{er} janvier. L'Allemagne vers la fin de ce siècle, d'après un professeur allemand.

3. — BEAUX-ARTS

1893. 1^{er} avril. Rembrandt, d'après son dernier biographe.
 — 1^{er} mai. Jean-François Millet.

4. — ÉDUCATION ET INSTRUCTION. ANGLETERRE. ALLEMAGNE

1894. 1^{er} juillet. L'éducation et la réforme de l'Instruction publique en Angleterre.
 1897. 1^{er} avril. Ce que pensent les professeurs allemands de l'admission des femmes dans les Universités

5. — HISTOIRE

1893. 1^{er} février. Alberoni et sa correspondance avec le comte Rocca, ministre des finances du duc de Parme.
 — 1^{er} juin. François Ogier et son Journal au Congrès de Munster.
 1895. 1^{er} mars. Warren Hastings et son dernier biographe.
 — 1^{er} août. Le « Napoléon inconnu » de M. Frédéric Masson.
 1896. 1^{er} février. M. Seeley et son *Essai sur les Origines et le Développement de la politique moderne de l'Angleterre*.
 — 1^{er} mai. Napoléon et Caulaincourt.
 1897. 1^{er} juillet. Pierre le Grand et son dernier biographe.
 1898. 1^{er} février. L'Historien Henri de Treitschke.
 — 1^{er} juillet. Marysienska et Jean Sobieski, d'après une publication récente.
 — 1^{er} août. Une correspondance secrète pendant la Révolution.
 1899. 1^{er} mars. Correspondance de Frédéric le Grand avec le maréchal de Grumbkow.
 — 1^{er} mai. La Reine Christine de Suède et sa correspondance avec le cardinal Azzolino.

6. — LÉGISLATION

1893. 1^{er} août. Sir Frederik Pollock et sa théorie de la persécution.

7. — VOYAGES. ETHNOGRAPHIE

1893. 1^{er} janvier. Le Père Joseph Ohrwalder et ses années de captivité dans le Soudan.

1894. 1^{er} mars. Un Parsi à Londres et ses réflexions sur la civilisation anglaise.
 — 1^{er} juin. Les voyages d'exploration d'un docteur allemand dans le Brésil central.
 — 1^{er} décembre. Un épisode inédit des campagnes du Soudan.
 1896. 1^{er} avril. Le dernier voyage d'exploration du prince Henri d'Orléans.
 — 1^{er} juin. Les Canons français et le Comité Duplex.
 1897. 1^{er} janvier. Le voyage de M. Félix Dubois à Tombouctou.
 — 1^{er} mars. Un touriste suisse et son voyage autour du monde.
 1899. 1^{er} avril. Les études d'une voyageuse anglaise, Miss Mary H. Kingsley, sur l'Afrique Occidentale.

RÉFÉRENCES

- AMIEL (Henri-Frédéric). — *Fragment d'un journal intime*. 1887. Bernard Bouvier, vol. I.
Annales politiques et littéraires, Silhouettes et croquis, Mariage de Victor Cherbuliez, 23 juillet 1899.
 ARNAUD (Ch.). — *Jacquine Vanesse* (Polybiblion). 1893, n° 4, p. 33-37.
 AVRIL (d'). — *Proffls étrangers* (Polybiblion). 1890, n° 31.
 BEAUNIER (André). — *Victor Cherbuliez* (Revue encyclopédique), 26 août 1899, p. 669.
 — *Victor Cherbuliez* (Revue encyclopédique), juillet 1899.
 BELLAIGUE (Camille). — *Victor Cherbuliez* (Le Correspondant), 1892, n° 169, p. 649.
 BELLESSORT (A.). — *Cent ans de vie française* (Revue des Deux Mondes), 1929, p. 390.
 — *Hommage à Victor Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), 1929, 15 juin, 51, p. 893-903.
 BERTHELOT (Daniel). — *Discours aux funérailles de Gabriel Lippmann*. 18 juillet 1921.
 BIGOT (Charles). — *Romanciers français contemporains* (Revue politique et littéraire), 15 avril 1876.
 — *Victor Cherbuliez* (Revue politique et littéraire), juillet 1899.
 BIRÉ (Ed.). — *Romans et romanciers contemporains*. 1908. Lamarre (Préface de Doumic).
Blackwood's Magazine. — *La Ferme du Choquard*. August 1883, p. 190.
 — *Favorites in Fiction, Cherbuliez, etc.*, 1897, p. 531-549.
 BLUM (Louis). — *Victor Cherbuliez* (La Revue Blanche), 15 juin 1899.
 BOGLIETTI (G.). — *Victor Cherbuliez* (Nuova Antologia, n° 36, p. 430-458).
 BOISSIN (F.). — *La Ferme du Choquard* (Polybiblion), n° 18, 1883.
 — *Olivier Maugant* (Polybiblion), n° 21, 1885.
 — *La Bête* (Polybiblion), n° 26, 1887.
 — *Le Comte Ghislain* (Polybiblion), n° 28, 1888.
 BONNIÈRES (R. de). — *Mémoires d'aujourd'hui*. 2^e série, 1885. Ollendorf, p. 93.
 BOPP (Léon). — *H. F. Amiel, essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits*, 1926, Alcan.
 BOURGET (Paul). — *Nouvelles pages de critique et de doctrine*. 1921, vol. I, Paris, Plon-Nourrit.
 BOUVIER (A.). — *La Faculté de théologie de Genève*.
 BRANDES (G.). — *Samlede Skrifter*. Kopenhagen, 1889, n° 7, p. 169-172.
 BRUIJN (P.). — *Victor Cherbuliez*. Vaderlandsche Letteroefeningen, 1761-1876, n° 2, p. 178-192.
 BRUNETIÈRE (F.). — *Réception à l'Académie de Victor Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), juin 1882, p. 933.
 — *L'Art dans le roman* (Revue des Deux Mondes), mai 1885.

- BRUNETIÈRE (F.). — *Victor Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), 1898, n° 454, p. 475-480.
 — *Discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), 15 juillet 1899.
- BUCHAT. — *Rod et le Cosmopolitisme*.
- BUNGNER. — *Quelques mots sur Paule Méré. Lettre à l'auteur*, 12 août 1864. Bibliothèque de la Société du Protestantisme français, Paris.
- CAROL (S.). — *Le Portrait*. Lettre, 1893, Ollendorf.
- CHERBULIEZ (Joël). — *A propos d'un Cheval, Causeries Athéniennes* (Revue critique des livres nouveaux), 1860, Genève.
- CLARETIE (Jules). — *Vie à Paris. Le Temps*, 25 mai 1882.
- CRÉMIEUX (Benjamin). — *Le Premier de la Classe*. Paris, 1921. Grasset.
- DAUDET (M^{me} A.). — *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*. Paris, 1910.
- DAUDET (Léon). — *Alphonse Daudet*. Paris, 1898, Fasquelle.
- DAURIAC (L.). — *Victor Cherbuliez. L'Art et la Nature* (Revue philosophique de la France et de l'étranger, 1876-1931, n° 35, p. 296-301).
- DESCHAMPS (Gaston). — *Analyses Littéraires*. Les Annales politiques et littéraires, 9 juillet 1899, p. 28.
- DOUMIC (René). — *Discours du centenaire de Victor Cherbuliez. Le Temps*, 31 mai 1929.
 — *Romans et romanciers contemporains*. E. Biré, 1908, Lamarre (Préface).
 — *Les Jeunes* (Revue encyclopédique), 26 août 1899.
- DUCROS (Louis). — *Victor Cherbuliez* (Revue politique et littéraire), n° 26, 24 décembre 1881, p. 801-806.
- FAGUET (E.). — *Victor Cherbuliez* (Revue politique et littéraire), 12 juillet 1899, p. 43.
 — *Discours de réception à l'Académie Française*, 18 avril 1901.
 — *Jacquine Vanesse*. Propos littéraires, 1^{re} série, 1902 (Société française d'imprimerie et de librairie).
 — *Le Secret du Précepteur*. Propos littéraires, 3^e série, 1903 (Société française d'imprimerie et de librairie).
- Le Figaro* (signé « X »). — *Victor Cherbuliez*, 3 juillet 1899.
- Fortnightly Review*. — *Le Secret du Précepteur*, n° 59, p. 829.
- GELIFFE. — *Notices généalogiques*, n° 15.
- GIDE (André). — *Victor Cherbuliez* (Nouvelle Revue française), 1^{er} juin 1910.
- GODET (Philippe). — *Histoire littéraire de la Suisse française*, 1889, p. 450.
 — *Victor Cherbuliez* (La semaine littéraire), 8 juillet 1899, p. 313.
- GOURMONT (Rémy de). — *Promenades littéraires*, 2^e série. Paris, 1908.
- GROPALLO (Laura). — *Victor Cherbuliez* (Nuova Antologia), 1899, n° 132, p. 691-703.
- HEYLLÉ (G. de). — *Journal du siège de Paris*. N° 1.
- HOUSSAYE (Henri). — *Les hommes et les Idées*. Calmann Lévy, 1886.
- Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (Signé « C. D. »). — *Cherbuliez, ses origines*, 25 mai 1883, Livre 16, p. 318.
 — *Phrases contrefaites empruntées à Victor Cherbuliez*. Novembre 1896, p. 629.
- JANUS. — *Mémoires d'aujourd'hui. Le Figaro*, 29 mai 1882.
- JOHANNET (René). — *Anatole France, est-il un grand écrivain ?* Paris, 1925.
- Journal de Genève* (signé « M. D. »). — *Victor Cherbuliez*. Variétés, 4 juillet 1899.
 — *Victor Cherbuliez*. Variétés, 7 juillet 1899.
 — (signé « M. S. »). — *Victor Cherbuliez*. Variétés, 9 juillet 1899.
 — *Victor Cherbuliez*. Variétés, 14 juillet 1899.
 — *Victor Cherbuliez*. Variétés, 24 juillet 1899.
- KAUFMANN (J.). — *Victor Cherbuliez et le Genevois. Essai biographique*. Bulletin de l'Institut National genevois, 1907, n° 37, p. 357-403.
- LALOU (René). — *Histoire de la littérature française contemporaine, de 1870 à nos jours*. Paris, 1931. G. Crès et C^{ie}.

- LANSON (Gustave). — *Voltaire*. Paris, Hachette, p. 210.
 — *Histoire de la littérature française*, p. 1086, Paris, 1924.
- LEGUAY (Pierre). — *Études sur Cherbuliez* (inédites).
 — *Victor Cherbuliez* (Comœdia), 18 juin 1921.
- LÉVÊQUE (Charles). — *L'Art et la Nature Victor Cherbuliez* (Journal des Savants), 1816-1930. p. 89-101, 288-301, 593-603, 669-683.
- LOHMANN. — *La Vocation du Comte Ghislain* (Deutsch Revue, avril 1898, p. 127).
 — *La Vocation du Comte Ghislain* (Zeitschrift für Romanische Philologie), 1877-1929. n° 11, p. 270-272.
- MAURAS (Charles). — *Barbarie et Poésie*. Paris, 1925.
- MEDING (C.). — *L'écroulement d'un empire*. Etude, 1885. Girard.
- Mercure de France*. — *Victor Cherbuliez*, 1^{er} octobre 1911.
- MERLET (G.). — *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*. III, 1869. Didier.
 — *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*. *Causeries morales et littéraires*, 2^e série, Paris, 1878; Didier.
- MEUNIER (Georges). — *L'Œuvre de Victor Cherbuliez. Extraits choisis à l'usage de la jeunesse*. Notice sur la vie et les œuvres de l'auteur. Hachette, 1901.
- MONNIER (Marc). — *Victor Cherbuliez*. Bibliothèque Universelle (Revue suisse et étrangère), 1860, n° 9.
 — *Victor Cherbuliez. A propos d'un Cheval, etc.* Bibliothèque britannique, n° 9, p. 101-117.
- MONTÉGUT (E.). — *Une Fantaisie esthétique* (Revue des Deux Mondes), 1860, n° 29, p. 981-996.
 — *La nouvelle littérature française. Les romans de M. Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), 1867. n° 69, 15 mai 1867.
 — *Dramaturges et romanciers*. 1890. Hachette.
 — *Les romans de Victor Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), octobre 1860.
- Nation*. — *Victor Cherbuliez, Men and Things*, n° 37, p. 18; n° 13, p. 7.
- NÉRON (M^{me} L.). — *Les Echos de Paris* (Les Annales politiques et littéraires), 9 juillet 1899.
- NEURVILLE (L. de). — *Victor Cherbuliez* (Le Figaro), 3 juillet 1899.
- NOLHAC (P. de). — *La Nature* (Polybiblion). n° 37. 1893, p. 301.
- North American Review*. — *Victor Cherbuliez*, octobre 1873, p. 461-468.
 — *Victor Cherbuliez*, n° 117, p. 467.
- Nouvelles littéraires* (signé « Central 32 65 »). *Victor Cherbuliez*, 12 juin 1929.
- OLLIVIER (Émile). — *Discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez*, 1899. Réponse au discours d'Émile Faguet à sa réception à l'Académie, 18 avril 1901.
- PAILLERON (M^{me} L.). — *François Buloz et ses amis. Les écrivains du Second Empire* (Revue des Deux Mondes), 1^{er} mai 1916.
 — *Charles Ritter, ses amis et ses maîtres. Choix de lettres*. 1859-1905.
 — *Victor Cherbuliez* (Revue des Deux Mondes), 1921, n° 10, p. 835-872.
- PARGIVAL. — *Essays on French Novelists*. London, 1891.
- PELLISSIER (G.). — *Le roman idéaliste. Histoire de la langue et de la littérature françaises*. Petit de Julleville, 1896-1900, Paris.
- PELLISSON (M.). — *L'Art et la Nature* (Revue encyclopédique), 1892, p. 961.
- PERRY (R. S.). — *Étude de littérature et d'art* (Atlantic Monthly), February, 1873.
 — *Review of Joseph Noirel* (Atlantic Monthly), February, 1873.
 — *Victor Cherbuliez* (Atlantic Monthly), 1876, n° 37, p. 279-287.
- PONTMARTIN (A. de). — *Nouveaux samedis*, n° 8, Chapitre sur Le Roman contemporain, 1879. Calmann-Lévy.
 — *Nouveaux samedis*, n° 47.
- POTVIN (C.). — *De la corruption littéraire en France*. Brunellis, 1872, chap. 1.
- PRÉVOST-PARADOL. — *Victor Cherbuliez* (Journal des Débats), 5 avril 1863.

- PRÉVOST (M.). — *Discours prononcé au nom de la Société des Gens de Lettres sur la tombe de Victor Cherbuliez*, 1899.
- QUARTIER LA TENTE (M^{me} E.). — *Esprit de Cherbuliez. Pensées extraites de ses œuvres*. Neuchâtel, 1913.
- RAMBERT (Eugène). — *Écrivains nationaux de la Suisse*, Genève, 1874.
— *Sandoz et Fischbacher*. Première série.
- RÉGNIER (J.). — *Victor Cherbuliez* (Le Figaro), 3 juillet 1899.
- RENAN (Ernest). — *Réponse au discours de M. Cherbuliez à l'occasion de la réception de celui-ci à l'Académie*, 25 mai 1882. Discours et conférence, p. 105-106.
- Revue Encyclopédique*. — Rubrique, *Revue Littéraire*, 1893, p. 520 (auteur anonyme).
Revue Encyclopédique. Rubrique. *Le théâtre de Cherbuliez*, 1899.
- RITTER (Eugène). — *Victor Cherbuliez. Recherches généalogiques*. Genève, 1899. Kundig.
- SABATIER (A.). — *Victor Cherbuliez* (Journal de Genève), 9 juillet 1899.
- SAINT-BEUVE. — *Portraits contemporains*. Vol. II, 1846. Paris.
— *Histoire de la littérature française à l'étranger pendant le XVIII^e siècle*.
- SAINT-SAËNS (L.). — *Le roi Apépi d'après le roman de Cherbuliez*, 1903.
- SAINTSBURY. — *Victor Cherbuliez* (Fortnightly Review), 1878, p. 247-265.
— *Essays on French Novelists*. London, 1891. Percival.
- SCHÉRER (E.). — *Réception de Victor Cherbuliez à l'Académie Française* (Le Temps), 27 mai 1882.
— *Victor Cherbuliez* (Revue encyclopédique), mai 1882.
— *Études critiques de la littérature contemporaine*. 1885. Vol. VIII, Calmann-Lévy, p. 279.
- SEIGNOBOS. — *Histoire politique de l'Europe contemporaine*. Paris, 1897.
- SIRVEN (P.). *Portraits contemporains* (Revue bleue). 1893, p. 620-626.
- STROWSKI (F.). — *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle*. Paris, 1912.
- Le Temps*. — *Victor Cherbuliez*, 3 juillet 1889.
— *Victor Cherbuliez*, 31 mai 1929.
- THOMAS (L.). — *La vie des lettres*. Paris, avril 1914.
- THIBAUDET (A.). — *Le centenaire de Victor Cherbuliez*. *Candide*, n° 272, 30 mai 1929.
- THIENNE (H.). — *Bibliographie de la littérature française de 1800 à 1930*.
- TISSOT (Ernest). — *Le théâtre de Cherbuliez* (Revue encyclopédique), juillet-décembre 1899. Larousse.
— *Victor Cherbuliez, über Deutschland* (Deutsche Revue über das Gasammtes Nationale Labender Gegenwart, avril-juin 1898, p. 127-137.
— *La nationalité de Victor Cherbuliez* (Revue Bleue), 1906, n° 6, p. 369-372.
- TRAZ (Robert de). — *Le Centenaire de Cherbuliez*. *Nouvelles littéraires*, 12 juin 1929.
- VALTER (Jehan). — *Réception de M. Cherbuliez à l'Académie* (Le Figaro), 26 mai 1882.
- VAN ANSTEL (LA BARONNE A.). — *Silhouettes et Croquis* (Annales politiques et littéraires, 23 juillet 1899, p. 53.
— *Les Échos de Paris* (Annales politiques et littéraires), 9 juillet 1899.
— *Victor Cherbuliez* (Revue politique et littéraire), 1900, n° 14, p. 185-188.
- VEBERT (Marc). — *Victor Cherbuliez* (Journal de Genève), 4 juillet 1899.
- VEUILLOT (L.). — *Les odeurs de Paris*, 1866.
- Westminster Review*. — *Victor Cherbuliez*, n° 131, p. 127-134.
- ZOLA (Émile). — *Les romanciers Naturalistes*. Chapitre « Romanciers contemporains ». Charpentier, 1881.

INDEX

- Abauzit, 33, 96, 166.
 About (E.), 166.
 Académie, 6, 44, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 79, 80, 419, 437.
 Allemagne (politique, culture, langue, mœurs), 53, 54, 55, 56, 91, 92, 103, 104, 106, 147, 155, 156, 158, 359, 371, 375, 379, 385, 386, 387, 400, 401, 402, 403, 404, 407, 413, 414, 415, 466, 467, 468, 492, 503, 521, 522, 543, 544.
 Amiel, 19, 20, 35, 36, 67, 68, 101, 106, 148, 149, 283, 284, 285, 292, 305, 323, 407, 423, 424, 543.
 Amstel (M^{me} Van), 12, 117.
 Angleterre (politique, culture, langue, mœurs), 158, 370, 371, 374, 382, 384, 389, 390, 400, 403, 416, 446, 471, 492.
Annales politiques et littéraires, 75, 417.
 Annunzio (d'), 538.
 Aristote, 19, 34, 166, 171, 275, 302, 306, 379, 483.
 Ascendants, 6, 7, 11, 12, 13, 14.
Atlantic Monthly, 48, 168, 170, 423, 455, 458.
 Augier (E.), 533.
 Balzac, 31, 112, 128, 129, 131, 132, 135, 160, 356, 413, 426, 452, 462, 500, 501, 502, 506, 513, 528.
 Barrès, 221, 402, 422, 529, 530.
 Baudelaire, 89, 319, 505.
 Baumgarten, 327, 336.
 Bayle, 282.
 Bazin, 530.
 Beaumarchais, 141, 142, 407.
 Beaunier, 74, 149, 419, 423, 439, 443, 444, 445, 457.
 Becque, 88.
 Bédier et Hazard, 86, 90, 523, 530.
 Bellaigue, 148, 287, 359, 423, 429, 438, 477, 478.
 Bellessort, 65, 450, 457, 461, 462, 467, 552.
 Bergson, 137, 176, 358, 523.
 Berlin, 5, 36, 37, 54, 56, 308.
 Bernard (Claude), 88.
 Bernard (Charles de), 513.
 Bethmann-Holwegg, 35.
 Bibliothèque Nationale, 91.
 Bibliothèque Universelle, 117.
 Bigot, 127, 136, 147, 149, 153, 169, 173, 424, 443, 445, 460.
 Bismarck, 56, 57, 383, 390, 403, 467.
 Boissin, 168, 169, 278, 424.
 Bonald (de), 155, 366, 368, 370, 454.
 Bonn, 5, 33, 34, 172.
 Bonnières (de), 108, 114, 331, 427.
 Bordeaux (H.), 530.
 Bornier (de), 88, 533.
 Bourget, 43, 431, 462, 464, 508, 520, 521, 522, 528, 529, 551.
 Boutroux, 523.
 Bouvier, 11.
 Boylesve, 529.
 Brandis, 34.
 Brizeux, 513.
 Brunetière, 25, 73, 80, 114, 151, 170, 234, 314, 405, 407, 417, 425, 430, 433, 439, 464, 477, 478, 482, 484, 489, 490, 523, 526, 529, 536, 552.
 Buchat, 462.
 Buloz, 5, 42, 46, 49, 50, 52, 53, 54, 89, 407.
 Bungener, 285.
 Burnouf, 30, 31, 307.
 Butler (N.M.), 476.
 Byron, 440, 460, 495.
 Candide, 68, 154, 332, 552.
 Carlyle, 416.
 Champfleury, 540.
 Chateaubriand, 315, 494, 495.
 Cherbuliez (André), 11, 12, 542.
 Cherbuliez (Joël), 153, 332, 333, 334, 424.
 Chinard (G.), 496.
 Cladel (L.), 536.
 Claretie, 78, 331, 541.
 Classicisme, 491, 495, 497, 500, 508, 514, 539.

Claudel (P.), 484, 533.
 Colonisation, 404.
 Comte (A.), 503, 507.
 Conférences, 24, 25, 26, 27, 406
 Constant (B.), 68, 495.
 Conte (le), 445, 449, 435, 439.
 Continuité, 420, 433.
 Conversions littéraires, 104, 107.
 Copernic, 328.
 Coppée, 72, 297, 481, 531, 532.
Correspondant (le), 287, 360, 423, 429,
 438, 477, 478.
 Cosmopolitisme, 91, 95, 158, 383, 435, 458,
 474, 554.
 Coulanges (F. de), 86.
 Courier (P.-L.), 331, 551.
 Cousin (V.), 409, 503, 506, 525, 526.
Critique littéraire, 406-416.
 Gurel (de), 534, 535.

Darwin, 88, 520.
 Daudet (A.), 43, 77, 143.
 Descartes, 282, 297, 355, 409, 410.
 Desgranges, 486.
 Deslandes, 75.
 Diderot, 340.
 Doumic, 65, 532, 533.
 Dreyfus, 76, 520.
 Droz, 516, 519.
 Ducros (L.), 22, 38, 117, 122, 149, 169,
 171, 232, 314, 321, 419, 465, 477.
 Dufaure, 6, 70, 71, 167, 425.
 Dumas (père), 125, 449, 498, 512, 532.
 Dumas (fils), 48, 533, 536.
 Durckheim, 363, 366.

Éducation, 377.
 Eliot (G.), 516.
 Emerson (R. W.), 335.
 Enault (L.), 513
 Érudition, 151-170, 333, 335, 428.
 Esme n., 155.
 Espagne, 58-64, 339.
 Esprit, 136, 150.
 Estaunié, 529.
 Esthétique, 323, 325, 326, 358, 339, 360-
 364, 482, 506, 520.
 Évolution, 426-433.
 Exostime, 432, 443, 464, 466, 517.

Fabre (F.), 519, 536.
 Faguet (E.), 7, 65, 74, 76-78, 80, 107,
 112, 113, 117, 128, 133, 134, 149, 159,
 164-166, 171, 173, 175, 195, 232, 233,
 308, 314, 366, 405, 406, 418, 419, 422,
 424, 425, 432, 433, 437, 438, 439, 443,
 444, 447, 454, 463, 464, 467, 495, 534,
 542, 544, 545, 549, 550.
Femmes (Études sur les), 204-212, 217,
 218, 262, 408, 471, 473, 529.
 Fénelon, 292.

Feuerbach, 413.
 Feuillet (O.), 6, 88, 444, 455, 482, 487,
 488, 489, 494, 511, 515, 519, 535, 543,
 550.
 Fichte, 66, 309.
 Ficin (Marcile), 303, 408.
 Filding, 133.
Figaro (Le), 364, 461, 508.
 Flaubert, 80, 87, 155, 162, 436, 437, 455,
 505, 506, 540, 548.
 Florian-Parmentier, 533, 538.
 Fouillée, 522, 534.
 France (Anatole), 154, 284, 291, 401, 522,
 548, 550, 551, 553.
 France (La) (esprit, mœurs, politique)
 383, 384, 458, 484, 504, 527.
 Fromentin (E.), 88, 513.
 Freud, 242.

Gautier (T.), 40, 89, 504-506, 534.
Gazette d'Augsbourg, 91, 156.
Gazette de Cologne, 56, 57.
 Geibel, 414, 415.
 Genève (institutions, mœurs, esprit), 5,
 10, 12, 17, 18, 23, 41, 66, 67, 91-100,
 108, 126, 283, 406, 424, 460, 543, 545.
Génie (études sur le), 220-229, 356, 369, 370.
 Gérard (H.), 551.
 Gide (A.), 107, 285.
 Gilbert, 445, 498, 502, 509.
 Giraud (V.), 406.
 Godefroid (F.), 532.
 Godet (P.), 68, 106, 113, 174, 431.
 Goetz, 413.
 Goethe, 5, 19, 101, 102, 106, 147, 164,
 209, 268, 320, 321, 446, 452, 479, 484,
 491, 494, 495, 539.
 Goncourt (les), 505, 507, 515.
 Gourmont (R. de), 489, 520.
Grande Encyclopédie, 365, 438.
 Grèce (civilisation de la), 32, 39-41, 107,
 167, 324, 332, 347, 375, 378, 379, 483,
 494, 514, 521.
 Gréville (H.), 517.
 Guérin (M. de), 535.
 Guizot, 389, 525.

Halévy (L.), 74, 519.
 Hegel (et l'hégélianisme), 5, 20, 21, 33,
 36, 61, 166, 172, 233, 278, 284, 306-308,
 310, 311, 321, 324, 327, 329, 330, 336,
 372, 402, 482, 484, 522, 526.
 Heine (H.), 400, 413.
 Herder, 106.
 Hervieu (P.), 534.
 Historien, 155, 157, 365, 367, 368, 383-390.
 Homère, 384.
 Houssaye (H.), 72, 114, 127, 148, 233,
 314, 420, 422-424, 439, 460, 547.
 Hugo (V.), 88, 89, 131, 312, 421, 450-
 452, 481, 498, 499, 500-503, 534.

- Ibsen, 78.
 Idéal (et Idéalisme), 106-109, 131, 271, 273, 275, 305, 309, 321, 322, 325, 327, 329, 335, 357, 380, 381, 408, 411, 422, 428, 429, 435, 475-488, 489-540, 554.
 Imagination (études sur l'), 189, 190, 212, 222, 223, 349-352, 354-357, 378, 427, 447, 448, 495.
 Impressionnisme, 361-363.
 Inconscient (philosophie de l'), 195, 196.
 Instinct (étude sur l'), 370.
 Intelligence et intellect, 220, 221, 230, 231, 421, 422, 524.
 Intolérance (vues sur l'), 296.
 Intrigues (des romans de V. Cherbuliez), 445, 446.
 Italie (politique, institutions, esprit, mœurs, langue), 40, 158, 159, 379, 472, 543.
 Jaloux (L.), 538.
 Jésuites, 283, 292, 300, 301, 304.
Journal des Débats, 47, 72, 80.
Journal de Genève, 24, 28, 53, 63, 81, 91, 159, 386, 436, 438.
 Jullian (C.), 525.
 Justice, 237, 238.
 Kant (et le kantisme), 19, 34, 66, 158, 171, 307, 310, 327, 343, 522.
 Karr (A.), 514, 515.
 Kepler, 326, 353.
 Laboulaye, 513.
 La Bruyère, 138, 139, 207.
 Lachelier, 523.
 La Fayette (M^{me} de), 409, 494, 528.
 La Fontaine, 128, 143.
 Lalou (R.), 518, 534, 551.
 Lamartine (de), 481, 496, 499, 500.
 Lanson (également Lanson et Tufrau), 86, 127, 421, 460, 466, 487, 494, 509, 519-524, 527.
 Laprade (V. de), 72, 296, 297.
 La Rochefoucauld, 137-140.
 Lasserre, 494, 495, 521, 526.
 Leconte de Lisle, 89.
 Légion d'honneur, 69.
 Législation, 160, 379, 403, 404.
 Leguay (P.), 8, 12, 13, 22, 23, 24, 27, 30, 32, 34, 37, 39, 59, 61, 67, 78, 81, 115, 116, 126, 133, 145, 146, 154-157, 159, 163, 164, 166, 279-283, 286, 298, 308, 309, 331, 359, 386, 413, 416, 420, 422, 429, 432, 436-438, 446, 450, 456, 459, 465, 466.
 Leibnitz, 410, 485.
 Lemaitre (J.), 285, 518.
 Lesage, 410.
 Lessing, 51, 52, 282, 413, 492.
 Lévy-Bruhl, 413.
 Libéralisme (de Victor Cherbuliez), 89, 383-385, 526.
 Liebnrecht, 526.
 Lipmann, 43, 50.
 Locke, 309.
 Loménie (L. de), 443.
 Loti, 463.
 Lucrèce, 319.
 Maeterlinck, 366, 533.
 Maine de Biran, 504.
 Maistre (J. de), 155, 208, 366, 368.
 Malot (H.), 514, 516.
 Maquet (A.), 75.
 Marguerite (P.), 528.
 Marivaux, 140.
 Martin (H.), 72, 73, 280, 512.
 Marx (K.), 526.
 Maupassant (de), 145.
 Maurois (A.), 538.
 Maurras (Ch.), 493, 539, 550.
 Meilhac, 75, 76.
Mercur de France (le), 535.
 Mérimée, 663.
 Merlet (G.), 115, 543.
 Métaphysicien (Le), 278-325.
 Meunier (G.), 105, 127, 151, 234, 278, 331, 420, 424, 459.
 Meurville (L. de), 364, 461.
 Michelet, 117, 525.
 Missions en Allemagne et en Espagne 158, 386, 541.
 Molière, 143.
 Monnier (M.), 20, 22, 37, 96, 117, 145, 308, 420, 431, 453, 459, 461, 482.
 Montaigne (M. de), 218, 229, 297.
 Montégut (E.), 19, 35, 36, 39, 115, 126, 166, 167, 171, 172, 306, 308, 367, 372, 427, 433, 440, 459, 475, 476.
 Montesquieu, 116, 165, 366, 367, 370, 374, 389.
 Morale (études sur la), 88, 89, 232-277, 288, 365, 422, 429, 430, 488, 492, 496, 497, 504, 507, 511, 513, 516, 517, 519-521, 528, 532, 533, 536, 540.
 Morend (P.), 453.
 Moreas, 539.
 Mornet (D.), 86.
 Mort de Cherbuliez, 78, 81.
 Moyen âge (études sur le), 374, 378, 380.
 Murger, 512.
 Musset (de), 481, 503.
 Myer (C. F.), 104.
 Nationalité (et naturalisation), 6, 9, 43, 64, 68.
 Naturalisme, 87, 132, 133, 163-165, 168, 407, 436, 444, 477, 506, 507, 515, 516, 518, 520, 523, 529.
 Nature (Conception de la), 311-322, 324, 348, 360, 372.
 Néron (M^{me} L.), 38.
 Nerval (G. de), 320.

Nettement (A.-F.), 503, 514.

Newton, 353.

Nietzsche, 284, 402, 490, 521.

Nisard, 523, 524.

Nodier (Ch.), 498.

Nouvelles littéraires, 551.

Nouvelle Revue française, 285.

Novalis, 535.

Ohnet (G.), 169, 517, 518.

Ollivier (E.), 74, 80, 157, 233, 467, 550.

Optimisme, 233, 281, 402, 425, 507, 529.

Ordéric Vital, 155.

Ossian, 453.

Pailleron (M^{me} L.), 38, 46, 54, 288, 306, 448, 455, 465.

Panthéisme, 313, 321-323, 355, 356.

Paris, 5, 30, 31, 43, 385.

Parnasse, 89, 507.

Pascal, 139, 236, 295, 323, 338, 423.

Passions (*Etude des*), 189, 205, 209, 212-215, 219, 344-348, 409, 410.

Pellissier, 54, 486, 491, 494, 495, 502, 507, 509, 519, 528, 532.

Perry (T. S.), 168, 170, 458.

Petit de Julleville, 504, 508, 526.

Peyre (H.), 491.

Philosophie allemande, 106.

Pic de la Mirandole, 302, 303.

Planche (G.), 514.

Platon et le Platonisme, 159, 230, 233, 270, 271, 275, 280, 302, 303, 305, 331, 335, 359, 411, 440, 483.

Polybiblion, 168, 169, 278, 424, 469, 470.

Pontmartin (A. de), 114, 511.

Porphyre, 159.

Portée de l'œuvre de Victor Cherbuliez, 541-552.

Positivisme, 507.

Pouvillon (E.), 536.

Prévost (M.), 80, 424, 528, 529.

Prévost-Paradol, 47, 48, 50, 542.

Progrès (*idée de*), 266, 367, 372, 373, 375, 377, 380, 381.

Protestantisme (*voir également religion*), 280, 283-285, 290, 293, 299-301, 304, 305.

Proud'hon, 506.

Psychologue, 171, 231.

Publiciste, 391, 405.

Quinet (E.), 525.

Rabelais, 297. †

Radcliffe (Mrs), 447.

Raison, 262-265, 289, 318, 322, 366-368, 381, 423, 495.

Rambert (E.), 57, 115, 387, 544.

Rameau (J.), 519.

Raynal (P.), 535.

Réalisme, 129-134, 161, 162, 319, 354, 355, 436, 437, 455, 481, 482, 508, 519, 523, 540.

Reid, 19, 171, 306.

Réforme (la), 304.

Religion (*également voir protestantisme*), 101, 105, 279, 286-289, 291-295, 297-300, 302, 303, 305, 378, 379, 433, 490, 491, 521.

Renaissance, 273-275, 296, 301-305, 374, 377-379, 408, 412.

Renan, 5, 7, 18, 30, 31, 36, 38, 41, 44, 45, 66, 73, 85, 86, 100, 104, 106, 107, 165, 167, 279, 282, 286, 307, 308, 332, 335, 405, 407, 422, 429, 430, 448, 467, 484, 504, 514, 520, 521, 524, 525, 542, 543, 545, 548, 554.

Renaudin (P.), 535.

Renouveau, 434, 440.

Révolution française, 374, 379-381, 408, 411, 496.

Revue blanche, 550.

— *bleue*, 105, 114, 128, 175, 187, 278, 287, 314, 405, 438, 444, 457, 465.

— *critique des livres nouveaux*, 332.

— *Encyclopédique*, 43, 74, 113, 149, 417, 419, 423, 424, 455, 457.

— *germanique*, 5, 23, 283, 323, 324, 338.

— *des Deux Mondes*, 5, 42, 44-46, 51-

53, 407, 512.

— *politique et littéraire*, 117, 127, 149, 153, 165, 169, 171, 173, 232, 314, 419, 443,

445, 446, 465, 477.

— *Suisse*, 91-95, 108, 406.

Reynaud, 103, 307.

Ribot (T.), 523.

Ritter (E.), 8, 12, 22, 67, 68, 279, 280.

Rittershaus, 103.

Rivelli, 32.

Rocheblave, 486.

Rod (E.), 66, 461, 462, 490, 518, 519, 522, 526, 535.

Romain Rolland, 538.

Roman (*théories du*), 172, 173, 430, 443, 444, 494, 546.

Romanesque (*le genre*), 123, 124, 173, 204, 408, 430, 432, 435, 443-457, 475, 476, 510,

517, 532, 533, 551, 554.

Romantisme, 88, 312, 314-316, 319, 376, 378, 400, 411, 450-453, 481, 486, 492, 500,

503, 505, 509, 514.

Rome, 41, 374, 375.

Roret (*les manuels*), 169.

Rosny (J.-H.), 528.

Rostand (E.), 533, 534.

Rousseau, 8, 63, 96, 127, 196, 227, 233, 362, 366, 410, 411, 440, 449, 453, 459, 485,

494-496.

Royer-Collard, 19, 306.

Rudler, 412.

Russie, 403, 468, 469, 508, 517, 518.

- Sagesse, 265-273, 287, 292, 485.
 Saint-Augustin, 289.
 Saint-Georges de Bouhélier, 539.
 Saint-Marc Girardin, 524.
 Saint-Pierre (B. de), 411, 463.
 Saint-Saëns (C.), 78.
 Sainte-Beuve, 46, 53, 83, 89, 90, 95, 108, 113, 126, 131, 331, 434, 484, 492, 500, 511, 512, 524, 525, 529, 546.
 Saintine, 513.
 Stand (G.), 5, 44, 46-49, 68, 87, 88, 169, 331, 419, 421, 429, 440, 444, 445, 486-489, 494, 496, 500, 502, 509-513, 515, 516, 530, 539.
 Sandeau (J.), 88, 511.
 Sarcey (F.), 76, 77, 117, 407.
 Sardou (O.), 69, 74.
 Schelling, 30, 36, 37, 61, 308-310.
 Schérer (E.), 21, 36, 50, 51, 53, 71, 72, 114, 135, 233, 270, 307, 309, 310, 366, 405, 417, 418, 430, 431, 524.
 Schlegel, 535.
 Schopenhauer, 402, 490.
 Science, 172, 367, 507, 522.
 Scott (W.), 416, 498.
 Seudéry (M^{lle} de), 409.
Semaine littéraire (La), 106, 174, 431.
 Sensation, sensibilité, 188, 234, 410, 411.
 Shakespeare, 230, 344, 409, 427, 440, 452, 479.
 Sighele, 373.
 Simmel, 365.
 Simon (J.), 526.
 Sincérité, 417-425.
 Sirven (P.), 105, 114, 175, 187, 278, 287, 313, 314, 438, 443, 457, 460, 465.
 Sociologue, 365-382.
 Sorel (A.), 527.
 Soulié (F.), 513, 531.
 Souvestre (E.), 513.
 Spinoza, 170, 233, 292, 309, 310, 321.
 Staël (M^{me} de), 9, 24, 68, 284, 411, 459-462, 494, 498, 504.
 Stendhal, 133, 497, 506, 527.
 Stœffer, 68.
 Strauss (D.), 102, 281, 282, 413, 414.
 Strowski (F.), 501, 504, 520, 524.
 Style, 110, 135.
 Succès, 541, 552.
 Suisse (Institutions, mœurs, esprit, — voir également Genève), 90-100, 147, 163, 167, 431, 459, 461.
 Sully Prudhomme, 506.
 Symbolisme, 319, 320, 341, 508, 533.
 Taine (H.), 27, 43, 85-87, 172, 284, 306, 307, 309, 327, 335, 359, 409, 430, 506, 520, 524, 525, 527, 554.
 Tasse (le), 158, 159, 226, 227, 229, 230, 264, 275, 276, 300, 303, 379, 408, 479, 543.
Temps (Le), 51, 64, 79, 107, 331, 360.
 Tennyson, 416.
 Théâtre (de Victor Cherbuliez), 74-78, 531-535, 538.
 Theuriet (A.), 516, 517, 536.
 Thibaudel (A.), 55, 64, 154, 331, 552.
 Thiers, 526.
 Tillier (Ch.), 514.
 Tinseau (L. de), 519.
 Tissot (E.), 75-77, 417, 423.
 Tolstoï (L.), 507, 517.
 Töpffer (R.), 15, 16, 96, 126, 147.
 Tourgueneff, 462, 467.
 Tourneux (M.), 366.
 Traz (R. de), 551.
 Urfé (H. d'), 408.
 Vacherot (E.), 523.
 Valbert, 42, 44, 52, 65, 116, 156, 157, 170, 363, 388-390, 405, 413, 463, 545, 547.
 Valéry (P.), 539.
 Veuillot (L.), 90, 407, 512, 513.
 Vigny (A. de), 319, 481, 498, 499.
 Vischer (Th.), 23, 24, 103, 283, 327, 330, 359.
 Vocation (de Victor Cherbuliez), 417-425.
 Vogüé (M. de), 506, 518.
 Volonté (Problème de la), 175-187, 191.
 Voltaire, 15, 116, 127, 142, 143, 145, 176, 204, 284, 357, 369, 419, 420, 435.
 Voyages (de Victor Cherbuliez), 38-41, 405.
 Walpole (H.), 446, 447.
 Wilmotte (M.), 542.
 Zola (E.), 68, 69, 87, 169, 314, 365, 419, 447, 450, 464, 507, 508, 512, 513, 515, 516, 520, 548.

TABLE DES MATIÈRES

BUT ET MÉTHODE DE L'OUVRAGE	4
---------------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

I.	— Le jeune homme.	5
	Origines, ascendants. — Parents directs et rapprochés, influences diverses	6
II.	— Le jeune homme : orientation, vie active	17
	Études à Genève. — Professorat, conférences. — Idylle. — Premier séjour à Paris. — Séjour à Bonn. — Séjour à Berlin. — Voyages.	17
III.	— L'homme fait.	42
	Vie à Paris. — Collaboration à la <i>Revue des Deux Mondes</i> . — Mission en Allemagne. — Mission en Espagne. — Naturalisation. — Académie. — Théâtre. — Mort.	42

DEUXIÈME PARTIE

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ŒUVRE DE CHERBULIEZ

I.	— Le milieu.	85
	Le milieu général vers 1860. — Premier milieu étroit. — Premier moment de sa vie intellectuelle.	85
II.	— Le style et les procédés de composition de Victor Cherbuliez.	110
III.	— L'esprit.	136
IV.	— Érudition.	151
V.	— Le psychologue	171
VI.	— Le moraliste	232
VII.	— Le métaphysicien.	278

VIII. — L'esthéticien	326
IX. — Le critique d'art	359
X. — Le sociologue	365
XI. — L'historien	382
XII. — Valbert, publiciste	391
XIII. — Le critique littéraire	406
XIV. — Vocation, sincérité	417
XV. — Continuité, évolution	426
XVI. — Tentatives de renouvellement	434

TROISIÈME PARTIE

**PLACE DES ROMANS DE CHERBULIEZ
DANS LE MOUVEMENT GÉNÉRAL DU ROMAN**

I. — Le roman romanesque	443
II. — Le roman cosmopolite	458
III. — Le roman idéaliste	475
IV. — La tradition idéaliste	489
V. — Succès et portée de l'œuvre	541
CONCLUSION	553
BIBLIOGRAPHIE	555

PIERRE ANDRÉ
IMP. PARIS